Les Premières Rencontres de l'Institut européen Est-Ouest

Coordination scientifique :
Sylvie MARTIN

ENS LSH

2005

Avant-propos

La présente publication s'inscrit dans la politique générale de diffusion des savoirs de l'École normale supérieure Lettres et Sciences humaines (ENS LSH) et notamment de sa volonté de mettre à disposition de tous en ligne, par l'intermédiaire de son portail « École ouverte », les connaissances produites en son sein.

La plupart des intervenants qui ont présenté des communications lors des « Premières Rencontres de l'Institut européen Est-Ouest » ont choisi de suivre l'ENS LSH dans cette voie et nous les en remercions.

L'un des avantages de l'édition en ligne est sa grande souplesse : nous pouvons aujourd'hui publier vingt-trois articles sur les vingt-sept communications présentées en décembre 2004. Nous y ajouterons dès que possible les deux textes qui ne peuvent pas être édités à ce jour. Enfin, nous présentons à nos lecteurs les excuses des auteurs pour qui seul le support papier mérite le nom d'édition : les articles de Rodolphe Baudin et d'Alexandre Stroev ne seront pas consultables sur notre site.

À l'exception des noms des souverains russes fixés en français par l'usage, on a choisi de translittérer les noms propres de personnes selon la translittération des slavistes[1]. Le désagrément occasionné par la translittération lors de la lecture nous a paru préférable au risque de confusion né du recours à une orthographe différente pour un même nom propre d'un article à l'autre. Certains noms, évoqués notamment dans les « Parcours de l'émigration », sont connus essentiellement, même dans les références éditoriales, sous l'orthographe fixée par l'état civil français. Dans ce cas, nous avons indiqué cette dernière en note à la première occurrence de ces noms propres dans le texte. En revanche, dans les citations, nous avons bien sûr laissé l'orthographe utilisée par l'auteur du texte cité.

1. Le « x » est translittéré par « h » : on lira « Mihail » pour « Михаил ».

En revanche, toujours par souci de commodité, les noms propres géographiques figurent dans leur orthographe française : la plupart des lieux évoqués sont suffisamment connus pour que l'on s'épargne la peine de lire « Moskva » à la place de « Moscou ».
Enfin, les noms des intervenants russes qui ont choisi de publier leur texte en français ont été transcrits selon l'orthographe française.

Sylvie Martin

Présentation

Sylvie MARTIN
École normale supérieure Lettres et Sciences humaines,
Institut européen Est-Ouest

Étrange idée, de prime abord, que celle d'organiser un colloque autour de deux axes en apparence aussi distants que « La Russie d'Alexandre Ier : réalités, perceptions, mythes » et « Parcours de l'émigration russe (1919-1945) ». Hormis la Russie, quel dénominateur commun trouver à ces deux thématiques ? Un gisement documentaire : « L'événement majeur de ces dernières années est sans conteste le déménagement en 2002 du fonds jésuite de Meudon (bibliothèque slave du père Gagarine et fonds historique du Saint-Georges) à la bibliothèque de l'École normale supérieure Lettres et sciences humaines de Lyon ».[1]

L'Institut européen Est-Ouest a été créé notamment pour valoriser ce fonds, ainsi que l'ENS LSH s'y est engagée dans une convention signée en juin 2002 avec la Compagnie de Jésus. Aussi a-t-il souhaité donner à son premier colloque un double objectif : refléter, à travers une thématique qui rejoigne les préoccupations de la communauté scientifique, des axes essentiels de « ce fonds internationalement reconnu (plus de 60 000 volumes) »[2] et offrir aux chercheurs l'occasion de le découvrir ou de le retrouver dans son nouveau contexte. À cet effet, une présentation du fonds et une exposition de quelques-unes de ses plus belles pièces ont été organisées le 3 décembre 2004 en marge du colloque.

La Russie se réapproprie actuellement la part de sa culture que l'émigration russe a incarnée durant le XXe siècle. De nombreuses pu-

1. Françoise Hours, « Quel avenir pour les fonds russes en France ? », *BIBLIOthèque(s), Revue de l'Association des bibliothécaires français*, n° 19, février 2005, p. 29-30.
2. *Ibid*.

blications en témoignent : éditions d'œuvres longtemps méconnues, de correspondances, de souvenirs, de témoignages, de documents d'archives. C'est pourquoi l'équipe de la Bibliothèque de l'ENS LSH a commencé le long travail de rétroconversion informatique du catalogue par les collections « émigration » du fonds Saint-Georges, dont l'expertise scientifique fut réalisée au printemps 2004. Il nous a donc semblé intéressant, dans le cadre d'un colloque où étaient réunis chercheurs russes et non-russes, de consacrer deux journées à l'émigration russe de 1919 à 1945 ; la première de ces deux journées était plutôt consacrée aux réseaux et aux lieux de l'émigration, quand la seconde invitait davantage à suivre les itinéraires de figures marquantes. Ce retour sur le passé, où s'entremêlent réappropriation militante (l'expression « Russie hors frontières » est à ce propos révélatrice) et difficulté à assumer un héritage historique encore lourd, s'accompagne souvent d'une charge émotionnelle dont on trouve parfois trace dans certaines communications. Là bat aussi le pouls de la Russie, le signe du temps qui est le brouet de l'historien.

Parallèlement à cette redécouverte d'une culture longtemps bannie, la Russie effectue un réexamen de son histoire. Affranchis désormais du schéma imposé à l'époque soviétique, sensibles aux apports de l'histoire sociale, les chercheurs russes ne pensent plus le XIXe siècle avec la révolution d'Octobre pour point de mire.

Avant, sans doute, de resurgir armée d'un autre appareil méthodologique que celui de la période soviétique, l'étude des courants révolutionnaires s'est pour l'instant quelque peu effacée au profit de celle des mouvances « libérales » qui, au long du XIXe siècle, ont prôné, sous des formes diverses, la nécessaire évolution du pays vers un régime constitutionnel devant laquelle l'autocratie a toujours regimbé.

De même, la Russie, naguère forteresse assiégée et championne du socialisme dans un seul pays, se penche désormais sur ses échanges politiques, mais aussi culturels avec l'étranger, et notamment l'Europe, pour comprendre comment s'est forgée son identité, au-delà de l'opposition traditionnelle entre slavophiles et occidentalistes. Si l'on date de Pierre le Grand la transformation de la Russie en un État moderne et sa véritable entrée sur la scène européenne, Alexandre Ier

fait d'elle le « gendarme de l'Europe » en entrant dans Paris à la tête de ses troupes en 1814. En même temps, les officiers russes, nourris de culture allemande et française, découvrent « sur le terrain » la réalité quotidienne de ces pays dont ils avaient surtout une connaissance livresque. Dans ses contradictions comme dans ses conséquences, le règne d'Alexandre Ier constitue une période féconde pour interroger les échanges Russie-Europe : nous lui avons consacré la première journée de nos travaux. Cela nous a permis en outre de mettre en lumière les collections d'histoire de la « bibliothèque Gagarine », dont l'expertise scientifique avait été effectuée à l'été 2004 pour préparer la rétroconversion du catalogue, en cours aujourd'hui.

On l'aura compris, outre ses objectifs scientifiques, ce premier colloque avait une portée symbolique puissante : transmission, valorisation et continuité fondent l'action de ceux qui ont œuvré et œuvrent dans le cadre du « fonds jésuite de Meudon ». Aussi le colloque s'est-il ouvert sur une communication consacrée à Ivan Sergeevič Gagarin, fondateur de la Bibliothèque slave. Le Père René Marichal, naguère responsable du Centre d'Études Russes (CER) de Meudon, retrace le cheminement intellectuel et spirituel de ce jeune aristocrate russe né en 1814 qui, converti au catholicisme en 1842, est banni de Russie, entre dans l'Ordre des jésuites pour devenir le Père Jean-Xavier Gagarin. Très tôt convaincu de la vocation européenne de la Russie, il est habité par l'ambition de rapprocher la Russie orthodoxe et le catholicisme occidental. Ce projet est à l'origine de la Bibliothèque slave de Paris et de la revue *Études* : le père Jean-Xavier Gagarin travaillera toute sa vie à faire connaître la Russie à l'Occident et à étudier les relations de ces deux mondes.

Comme Ivan IV ou Alexandre II, Alexandre Ier compte au nombre de ces souverains russes dont le règne est traditionnellement présenté en deux versants : le premier, commencé sous d'heureux auspices, est porteur de grands espoirs, tandis que la régression opérée durant le second nourrit une cuisante déception. Incarnée par Mihail Speranskij, la première partie du règne d'Alexandre Ier serait lumineuse, alors que la seconde, dominée par Aleksej Arakčeev, retournerait aux ténèbres de la réaction.

Korine Amacher et Marie-Pierre Rey nuancent cette présentation traditionnelle. En analysant la vision que donne d'Alexandre Ier et de son règne l'historiographie russe du XIXe et du début du XXe siècle, Korine Amacher montre que l'étude, close sur elle-même, de la psychologie et de la formation d'Alexandre Ier, conçues comme les clés permettant d'expliquer les contradictions de son règne, laisse place à une approche qui met la période en perspective dans l'histoire russe et la replace dans son contexte international. Si la volonté réformatrice n'a pas été véritablement concrétisée, l'opinion éclairée prend place dans la vie publique, ce qui constitue en soi une évolution significative.

Marie-Pierre Rey explore la conception qu'Alexandre Ier a de l'Europe : l'écart est certes important entre le projet initial abstrait et sa mise en œuvre à l'épreuve des faits, mais dans le temps même de cet écart et à la faveur des évolutions qui le modulent, la Russie a pris conscience d'être un État européen qui revendique toute sa place comme tel.

Maya Goubina et Éléna Jourdan éclairent la perception croisée qu'ont l'une de l'autre la Russie et la France dans le premier quart du XIXe siècle. Les Russes qui séjournent en France sous l'uniforme en 1814 dégrisent l'image idéalisée qu'ils s'étaient forgée de ce pays. Leur découverte de la France « réelle » les conduit à penser que la Russie n'a plus à être regardée en élève ou en mineure du haut de ce phare que serait la France des Lumières ; c'est ce que confirment les écrits de leurs concitoyens civils qui se rendent en France dans les années 1820.

En interrogeant l'image d'Alexandre Ier en France sous la Restauration, Éléna Jourdan éclaire la façon dont se forme l'« opinion » au carrefour entre souvenir, interprétation, mythe et suggestion, au gré des évolutions politiques en cours. Produits de ces reflets croisés, les infléchissements de l'image du tsar russe en disent long sur la France de la Restauration.

Cette subtilité du jeu de miroir, le diplomate Théodose de Lagrené, en poste à Saint-Pétersbourg, la manie avec une grande finesse dans le rapport qu'il consacre à la censure en Russie en 1825. Véra Miltchina montre comment, tout en produisant une analyse précise du fonction-

nement de la censure dont il fait de surcroît une sorte de baromètre de la société russe, Lagrené formule « en creux » son avis sur la situation politique française.

En apparence loin des carnets des militaires et des rapports des diplomates, ce sont les journaux féminins dans la Russie du premier quart du XIXe siècle qu'explore Éléna Gretchanaïa. Après avoir analysé le rôle essentiel que tient l'espace religieux dans la conception et l'expression du moi des diaristes, Éléna Gretchanaïa prouve que le poète n'a pas toujours raison, fût-il Puškin lui-même : même si le français semble souvent plus familier à ces femmes de la noblesse, elles n'ignorent pas pour autant le russe, se font un plaisir et une fierté de le maîtriser et y recourent dans les passages les plus intensément émotionnels de leurs journaux. Ceux-ci sont donc également un creuset où se forge une identité nationale par le biais d'une identité linguistique.

Un siècle plus tard, les émigrés, surtout les écrivains russes en émigration, feront de la langue le lieu privilégié où se dit l'étrange identité qui est celle de l'exil. Toutefois, quelques figures, si prestigieuses soient-elles, ne doivent pas masquer la forêt que fut l'émigration russe. La « Russie hors frontières » est aussi faite de ce qui compose un corps social : associations, mouvements politiques, Églises, lieux d'échanges intellectuels et artistiques… C'est ce dont nous avons voulu rendre compte, sous la rubrique « lieux et réseaux », durant la première des deux journées consacrées à l'émigration.

Marlène Laruelle met à jour les liens profonds qu'entretient avec la philosophie et la pensée politique européennes l'idéologie eurasiste, nourrie du malaise créé par l'exil chez des intellectuels nationalistes. Ce faisant, elle replace l'eurasisme, qui se revendiquait comme un rejet de l'Occident, au cœur de l'histoire intellectuelle de l'Europe.

Pour Il'ja Fondaminskij, dont Nikita Struve retrace la pensée et la vie, l'exil, présent tout au long de l'histoire et de l'action politique russes, est par excellence le lieu où préparer l'avenir de la Russie : car le jour viendra nécessairement où celle-ci s'affranchira de l'emprise qu'exerce sur les esprits le régime bolchevique. Cette profonde conviction fonde

l'activité d'éditeur et de penseur de Fondaminskij. Ainsi, il s'inscrit dans la tradition de l'intelligentsia russe, tout comme par la dimension sacrificielle de sa mort, en 1942, dans un camp de concentration allemand où il choisit de « mourir avec les juifs ». Quant à la récente canonisation dont Fondaminskij a fait l'objet en Russie, elle en dit plus long sur une Église orthodoxe russe en mal d'icônes que sur une trajectoire qu'il n'appartient pas au chercheur de juger, mais d'éclairer.

Tatiana Victoroff étudie trois réunions qui eurent lieu au sein du Studio franco-russe où se rencontraient dans les années 1930 écrivains et intellectuels français et russes. Chaque réunion est organisée autour d'un thème : « Orient et Occident », « Symbolisme français et symbolisme russe », « Renouvellement spirituel en France et en Russie ». Au cours d'échanges toujours vifs, le dialogue est souvent difficile et les points de rapprochement restent rares. Toutefois, en dépit des divergences recensées, l'entreprise du Studio franco-russe constitue en elle-même un laboratoire d'une idée européenne que l'on cherche à cerner.

Wim Coudenys étudie le « Bratstvo Russkoj Pravdy », organisation secrète dont l'objectif était la lutte contre le régime bolchevique, à mi-chemin entre mystification et action terroriste. Moins scintillante que celle des grandes figures de la culture, moins gratifiante car elle révèle au grand jour la mesquinerie de nombreux personnages d'un milieu où l'on préférerait ne voir que des martyrs et/ou des héros, l'histoire de ces lieux par définition discrets est pourtant riche d'enseignements : l'héritage qu'ils doivent à la tradition politique russe des « sociétés secrètes », leur portée sur le terrain de l'action, mais aussi sur le théâtre des représentations et des mythes mobilisateurs, les instrumentalisations dont ils ont fait l'objet tant en URSS que dans les pays d'accueil de l'émigration, sont autant de voies fécondes pour la recherche.

Nous remercions particulièrement Lev Mnoukhine d'avoir présenté l'émigration russe à Lyon : pour tout Lyonnais qui lira cet article, l'émigration russe sera désormais incarnée, partie intégrante de l'histoire de la ville, resurgie au détour d'une rue familière ou d'une adresse qui aura cessé d'être impersonnelle. Échantillon convaincant du travail accompli à grande échelle par le Groupe de Recherche sur

l'Émigration Russe (GRER)[3], l'article de Lev Mnoukhine donne à percevoir la chair d'une communauté dont il restitue la vie dans sa richesse, son quotidien et sa diversité.

En écho à cette tranche de vie qui mentionne combien l'éducation des enfants était une préoccupation majeure de la colonie russe de Lyon, en réponse à Fondaminskij qui prescrit de préparer l'avenir de la Russie en formant dans l'émigration des jeunes capables de pendre la relève du pouvoir bolchevique, Corine Nicolas expose en historienne « les enjeux de la formation » des étudiants russes. À travers l'action du « Comité central de patronage de la jeunesse russe à l'étranger », elle montre combien le soutien aux étudiants russes fut tributaire des conditions économiques des pays d'accueil et du contexte politique international.

Pour clore cette journée consacrée aux lieux et réseaux de l'émigration, Laura Pettinaroli fait écho à l'ambition qui animait le Père Jean-Xavier Gagarin en étudiant la manière dont le catholicisme rencontre l'orthodoxie dans le contexte de l'émigration russe. Si les conflits ne sont pas absents, des enrichissements culturels, intellectuels et spirituels résultent de cette confrontation imposée par l'histoire.

Placée sous le signe des « figures et chemins », la seconde journée consacrée à l'émigration a accordé une place prépondérante aux arts, notamment à la littérature : le texte littéraire est souvent un miroir où l'on trouve des reflets de l'itinéraire de l'auteur, qui nourrit son œuvre de sa propre expérience.

Laure Troubetzkoy étudie le traitement du thème de Saint-Pétersbourg dans la prose historique d'Ivan Lukaš. Ces « histoires pétersbourgeoises », où l'on trouve trace de motifs pouchkiniens et gogoliens, prennent une coloration particulière due à l'exil : pour Lukaš, Saint-Pétersbourg est à la fois la capitale d'un empire disparu et la ville de son enfance. L'entrelacement de deux évocations, celle d'une histoire impériale balayée par la révolution d'Octobre et celle

3. Lev Mnoukhine est responsable du GRER (section de Moscou).

d'une enfance à jamais enfuie, dont le cadre même n'est accessible à l'émigré que par le souvenir, fait l'originalité du thème pétersbourgeois chez Lukaš.

Si l'usage conjugué du français et du russe traduisait la manifestation, voire la revendication d'une identité nationale dans les journaux féminins de la Russie du début du XIXe siècle, Gayaneh Armaganian-Le Vu montre que le bilinguisme de l'exilé est au contraire le signe même du déracinement, l'expression de l'errance. Pour dire ce drame, Gajto Gazdanov, parfaitement bilingue, invente une langue composite, où se mêlent le russe et l'argot parisien des bas-fonds. Véritable laboratoire littéraire issu de la conscience douloureuse qu'a l'auteur de l'incommunicabilité de l'expérience ressentie, l'écriture de Gazdanov se heurte à la limite qu'elle cherche à dépasser : elle ne peut être réellement lue que par un public restreint, dont l'expérience serait voisine de celle de l'auteur. C'est ce que reconnaît implicitement Gazdanov lui-même en évoquant les modifications opérées sur le texte des *Chemins nocturne*s (*Nočnye dorogi*) lors de la publication de cette œuvre en volume.

En étudiant la nostalgie (*toska*) chez Vladimir Nabokov et Marina Cvetaeva, Ludmila Kastler illustre un rapport différent à la langue : la langue maternelle est pour l'émigré le pays natal qu'il emporte dans son exil. Intimement liée à l'enfance, elle est le repère identitaire par excellence, celui qu'aucune propagande, aucun pouvoir politique ne saurait détruire.

Pour les acteurs du Théâtre d'Art de Moscou qui connurent l'exil, la langue, celle de leur pays d'accueil, sera souvent d'abord un obstacle : Marie-Christine Autant-Mathieu retrace les difficultés qu'affronte Marija Germanova lorsqu'elle doit jouer dans une langue étrangère et le refus de Grigorij Hmara d'apprendre le français, ce qui le cantonne à des rôles « exotiques ». Néanmoins, malgré les obstacles et les désillusions, certains membres émigrés du Théâtre d'Art de Moscou parviennent à diffuser à l'étranger les principes du Système de Konstantin Sergeevič Stanislavskij, notamment aux États-Unis.

En analysant le discours de l'émigration russe sur Esenin, Natalia Choubnikova-Gousseva met en lumière les contradictions qui traversent cette dernière. Si la seule vraie Russie et la seule véritable littérature russe sont « hors frontières », comment reconnaître l'œuvre d'un « Soviétique » ? L'émigration rejette d'abord Esenin parce qu'il est « soviétique ». Pourtant, elle ne peut durablement ignorer une œuvre que certains de ses représentants reconnaissent comme celle d'un grand poète russe. Tristement, c'est le suicide de l'écrivain qui fait soudain de lui un poète authentiquement « national » et une icône : lorsque les critiques soviétiques cessent d'étudier cette personnalité désormais politiquement suspecte, l'émigration lui consacre plusieurs travaux. Il faut attendre les années 1950 pour que les deux littératures russes du XXe siècle (la littérature soviétique et la littérature de l'émigration) s'accordent à voir en lui un grand poète russe.

La lecture de Marcel Proust par l'émigration russe révèle une autre fracture : celle des « pères » et des « fils ». Comme le montre Gervaise Tassis, les écrivains de la première génération, qui se pensent investis de la mission de faire vivre la littérature russe et la conception russe traditionnelle de l'écrivain-citoyen, ne voient souvent en Proust qu'un auteur mondain, adepte de l'esthétisme gratuit. À l'inverse, les écrivains de la deuxième génération, confrontés à la persistance du pouvoir soviétique, tiraillés entre russité et pays d'accueil, saluent en Proust un écrivain de l'introspection, l'inventeur d'une écriture nouvelle. À leurs yeux, Proust marque une rupture dans la création littéraire désormais en quête d'outils propres à dire l'intime, c'est-à-dire pour eux, l'exil.

Danièle Beaune-Gray retrace le parcours de Pavel Muratov, « dilettante aux intuitions fulgurantes » : volontaires ou contraints, ses voyages le mènent de la Russie du Nord à l'Irlande en passant par l'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Italie. Plus que ses théories sur l'art en elles-mêmes, c'est sa volonté de penser l'histoire de l'art dans la perspective d'une idée européenne qui retient l'attention chez celui que Nina Berberova définit comme « un Européen accompli ».

En contrepoint, Véronique Jobert évoque une autre émigration. Géographiquement, tout d'abord, elle quitte l'Europe pour nous entraîner

à Kharbin. Ensuite, elle évoque l'itinéraire et les motivations de trois amis, Natalija Il'ina, Oleg Lundstrem et Vitalij Serebrjakov, qui firent le choix de rentrer en URSS en 1947, eurent la chance d'y éviter la déportation et d'y poursuivre leur vie. Installés à Kharbine dans des circonstances diverses, ils n'ont pas le sentiment d'y être véritablement à l'étranger. Ce n'est qu'en 1936, alors que l'occupation japonaise de la Manchourie leur impose de partir pour Shanghai, qu'ils se sentent des émigrés, c'est-à-dire avant tout des déclassés. Dès 1937, sur fond d'intense propagande soviétique, les demandes de rapatriement commencent, mais c'est la guerre puis la victoire de l'URSS qui font définitivement pencher les trois amis en faveur du retour dans leur pays. Le désenchantement subi dès leur arrivée en URSS fait partie intégrante de ces vies dont l'immense mérite est de rappeler, au-delà des jugements péremptoires, toute la complexité des parcours humains.

Anne Hogenhuis le confirme, qui retrace avec une précision minutieuse les cheminements de Boris Vil'de et Anatolij Levickij, fusillés pour faits de résistance par les Allemands le 23 février 1942. Ces deux tempéraments en apparence si divergents entrent de plain-pied dans leur pays d'accueil ; comme le souligne Anne Hogenhuis, l'ethnologie les a certainement aidés à considérer avec distance leur aventure individuelle en la replaçant dans un contexte plus large. Pour autant, ils ne rompent pas avec une « russité », qui nourrit leur vie sentimentale, intellectuelle, publique : Boris Vil'de rejoint ainsi le cercle créé dans la seconde moitié des années 1930 par Fondaminskij. Nikita Struve souligne que ce dernier, contrairement à d'autres, n'émigre pas vers les États-Unis lors de la débâcle française. Levickij et Vil'de ne quittent pas non plus la France vaincue. Comme dans tout choix, des facteurs multiples interviennent vraisemblablement dans celui que font ces trois figures. Anne Hogenhuis suggère qu'il repose sur une certaine conception de l'Homme. C'est certain, mais pourquoi ces hommes qui avaient quitté leur patrie malgré le déchirement de l'exil renoncent-ils à fuir un pays d'accueil quand leur vie est tout autant menacée que naguère ? Peut-être leur conception de l'Homme a-t-elle partie liée avec une certaine idée de l'Europe.

Ce colloque, on le constate en effet, a ouvert de nombreuses pistes et comme l'on pouvait s'y attendre, il y a de l'écho entre les deux sujets choisis, malgré l'apparent paradoxe. Une thématique, sous-jacente ou explicite, revient toutefois comme un fil rouge : l'Europe. Des projets d'Alexandre Ier aux théories sur l'art de Pavel Muratov sur l'art, en passant par les racines intellectuelles de l'idéologie eurasiste et les dialogues difficultueux du Studio franco-russe, l'Europe est toujours présente, en filigrane ou en relief. Aussi l'Institut européen Est-Ouest consacrera-t-il lors des prochaines années une partie de ses travaux à l'idée européenne dans la pensée russe.

Un groupe de recherche en littérature comparée a d'ores et déjà pour problématique l'étude de la littérature de l'émigration russe dans la perspective d'une « écriture européenne »[4]. Par ailleurs, nous souhaitons également aborder le thème européen sous un angle civilisationniste ; notre objectif sera moins de nous réinscrire dans l'opposition entre occidentalistes et slavophiles en examinant dans quelle mesure l'Europe aura été soit un modèle à rattraper et à dépasser, soit un concept-repoussoir, que d'étudier l'idée européenne dans la pensée politique russe. Nous formons le vœu que ces axes de recherche soient le ciment de nouvelles rencontres.

4. Voir « La littérature de l'émigration russe : vers une écriture européenne ? », site de l'Institut européen Est-Ouest (http://www.ens-lsh.fr/labo/est-ouest/recherche.htm).

I – La Russie d'Alexandre Ier : réalités, perceptions, mythes

Ivan Sergeevič Gagarin, fondateur de la Bibliothèque slave

René MARICHAL
Associé à la Bibliothèque de l'École normale supérieure
Lettres et Sciences humaines

Mots-clés : slavophiles, occidentalistes, diplomatie, jésuites, émigration

J'ai proposé de faire une communication sur Ivan Sergeevič Gagarin pour deux raisons. D'abord parce qu'il est à l'origine du fonds documentaire slave qui est maintenant déposé à Lyon, mais, d'une manière plus expressive encore, parce qu'il fut lui-même tendu toute sa vie entre ces deux pôles : la Russie qui l'avait vu naître en 1814 au sein d'une famille de la meilleure noblesse et l'Ouest qu'il découvrit dans ses jeunes années et pour lequel il opta sans retour en entrant au noviciat des jésuites en France en 1843. Sans retour, mais non sans douleur. S'il n'a jamais affiché le déchirement que lui imposait son choix, par toutes ses fibres, il resta attaché à sa patrie, ne rêvant que d'une chose : que la rupture qu'il s'imposait volontairement soit le gage d'un rapprochement entre les deux rives de l'Europe de son temps dont il se sentait également solidaire.

Ivan Gagarin est né le 1er août 1814 à Moscou. Son père, Sergej Ivanovič, était grand maître de la cour, membre du conseil de l'Empire, chevalier de l'ordre de Saint Alexandre Nevski et de Saint Vladimir de première classe, sa mère était Varvara Mihajlovna Puškina (1776-1854). Les Gagarin descendaient de Rjurik par les princes de Starodoub-Vladimirski dont le chef fut Ivan Starodubskij (1197-1239) et qui sont restés princes apanagés jusque vers la moitié du XVe siècle. Le chef des Gagarin (dix-septième génération après Rjurik) fut le prince Michel Starodubskij-Golobesovskij, surnommé Gagara (le Grèbe).

L'éducation du jeune prince se déroule à la maison, comme c'est souvent l'usage à cette époque dans ces grandes familles russes. Un pré-

cepteur français, Marin d'Arbelle, lui inculquera dès ses jeunes années une connaissance du français qui en fait sa langue principale. Mais il est aussi initié à l'allemand, au latin. Il est très studieux et passe de longues heures à l'étude quotidienne. Il lira toujours abondamment et avec une rare capacité d'assimilation. L'hiver la famille réside à Moscou, l'été à la campagne proche de la capitale. Il y a néanmoins un long intermède de trois ans, au cours duquel la famille Gagarin accompagne son chef, le prince Sergej Ivanovič dont la santé exige qu'il aille prendre les eaux. Le fils unique, notre Vanja, n'a que sept ans au début de ce long voyage à travers France, Allemagne, Italie. Ainsi, dès ses jeunes années, le monde occidental lui devient familier.

J'ai l'intention de parler d'abord de sa brève carrière dans les services diplomatiques de la Russie de Nicolas Ier, puis du tournant radical qu'il prit dans les années 1842-1843, et enfin des grandes lignes de l'action multiforme qu'il poursuivit durant les trente dernières années de sa vie. Ce faisant, je m'efforcerai de montrer en lui un représentant éminent de la vie intellectuelle russe de son temps que les frontières géographiques ou confessionnelles n'ont jamais su circonscrire.

Une brève carrière diplomatique

Ivan Gagarin est encore nominalement étudiant lorsqu'il entre dans le cadre du Collège des Affaires étrangères et est affecté aux archives moscovites de cette administration le 15/27 mai 1831, l'année de ses dix-sept ans, comme *actuarius*. Le monde des Affaires étrangères est familier à la famille Gagarin, Grigorij Ivanovič, l'oncle d'Ivan, est chef de la délégation russe à Munich. Et c'est auprès de lui qu'Ivan Sergeevič va recevoir sa première initiation. Il est affecté en 1833 à la représentation russe à Munich en surnuméraire (*sverh štata)*.

Un an plus tard, il entreprend la rédaction d'un journal qui est une source précieuse pour son histoire personnelle. Ce journal, conservé dans les archives de la Bibliothèque slave, est tenu en français. L'original est encore inédit, mais une traduction en russe, effectuée par Richard Tempest de l'université de l'Illinois, a été publiée dans la revue *Simvol* (*Symbole*) en 1995[1] et reprise dans une édition à part à

1. R. Tempest, « Introduction, traductions et notes », *Simvol*, n° 34, 1995, p. 227-355.

Moscou en 1996[2]. Le journal de Gagarin court de 1834 à 1842, avec des interruptions notables. Il commence comme un carnet de bord, alors que l'apprenti diplomate accomplit avec quelques amis un voyage quasi initiatique dans cette Allemagne qui retient les regards de toute sa génération. Francfort-sur-le-Main, Wiesbaden, Ems, Coblence ; on poursuit par les Pays-Bas, Nimègue, Rotterdam, Amsterdam, puis retour sur Francfort, Weimar ; c'est ensuite la Bohème, Carsbald, Prague. Les notations sur les villes, les paysages, les personnes rencontrées s'entremêlent avec la poursuite d'un objectif d'approfondissement de la réflexion intellectuelle, historique et philosophique du jeune homme. Voici les premières lignes du journal :

> Francfort-sur-le-Main, 25 mai 1834.
>
> Je viens définitivement de me décider à jeter avec suite des idées sur le papier. Je veux m'habituer à consigner à peu près tous les jours quelques pensées. Avec le temps, mon développement intellectuel s'opère en moi sans que j'aie conscience de chacun de ses mouvements. C'est de la végétation, ce n'est pas de la vie. Il est temps de sortir de cet état passif pour prendre un rôle actif. Au lieu de subir des idées et de les admettre, réfléchir soi-même et en produire. Et jamais je ne saurais acquérir l'habitude de réfléchir, de penser, si je n'acquiers celle d'exprimer mes pensées. Voilà pourquoi je prends ce livre.

Le jeune prince dévore littéralement. Après la déclaration d'intention que je viens de lire, il énumère les ouvrages qu'il a lus en route depuis le 15 mai, donc en dix jours. En allemand, Von Pfizer, *Briefwechsel zweyer Deutscher* (sur la nécessaire restauration de l'unité allemande). Le voyage de Goethe sur les bords du Rhin en 1814 et 1815 ; sans doute en anglais, *Journal des conversations de Lord Byron avec la comtesse de Blessington*, paru en 1832, à moins qu'il n'ait pu se procurer la traduction française publiée en 1833 ; en français, Victor Cousin, *Histoire de la philosophie au XVIIIe siècle* (deux volumes) ; Balzac, *Scènes de la vie parisienne* ; les lettres de Napoléon à Joséphine (deux volumes, Paris, 1833).

2. I. S. Gagarin, *Dnevnik. Zapiski o moej žizni. Perepiska* (*Mémoires sur ma vie. Correspondance*), traduit du français et commenté par R. Tempest, Moscou, Les langues de la culture russe, 1996.

Avec la part d'enthousiasme et de naïveté bien compréhensible à cet âge dans un caractère si richement doué, ce document, dès ses premières pages donne un aperçu de la stature du personnage. Quand il sera à Paris, à partir de 1838, à l'ambassade de Russie, en qualité de « secrétaire de collège » (*kollež̌skij sekretar'*), il fréquentera tout ce qui compte dans la vie mondaine, politique et culturelle de la capitale et en laissera des notations très précieuses pour l'historien d'aujourd'hui.

L'éditeur de Fedor Tjutčev

Mais pour l'histoire de la littérature russe, c'est à Munich que le prince Ivan Sergeevič lui apporte sa première contribution. Fedor Tjutčev, son aîné de onze ans, est également employé à la délégation de Russie. Entre eux naît une amitié très chaleureuse. Tjutčev écrit des vers pour le tiroir, car il est complètement dénué d'ambition littéraire. Mais dans la confiance il les communique à son jeune ami qui a littéralement le coup de foudre. Ces poésies, brèves pour la plupart, pleines de pudeur et de sensibilité méritent d'être connues. Au cours d'une mission à Saint-Pétersbourg en 1836, Gagarin montre à ses amis Petr Andreevič Vjazemskij et Vasilij Andreevič Žukovskij une quarantaine de poèmes de Tjutčev. Ils sont fascinés à leur tour et l'on décide de montrer les poèmes à Puškin :

> Le surlendemain, écrit Gagarin à Tjutčev, Puškin en a pris également connaissance, je l'ai vu depuis, et il m'en a parlé avec une appréciation juste et bien sentie. Je suis heureux de pouvoir vous donner ces bonnes nouvelles.

C'est ainsi que dans le *Sovremennik* (*Le Contemporain*), que vient de fonder Puškin, paraissent, en 1836, trente-deux poèmes de Tjutčev. Ils ne sont signés que des initiales F. T. sous le titre laconique de « Poèmes envoyés d'Allemagne ». La gloire littéraire ne viendra pas de si tôt couronner l'auteur.

Gagarin en est peut-être indirectement responsable. Il a en effet, devant l'incurie éditoriale de son ami, demandé à Tjutčev de lui envoyer encore de ses œuvres qui dorment dans ses cartons. L'envoi est fait, accompagné de ces réflexions :

> Pour en revenir à mes rimes, puisque c'est votre bien, vous en ferez tel usage qu'il vous plaira, sans exception ou réserve quelconque… Ce que je vous ai envoyé là n'est qu'une parcelle minime du tas que le temps avait amassé. Mais le sort ou plutôt quelque chose de providentiel en a fait justice. À mon retour de la Grèce, m'étant mis entre chien et loup à trier des papiers, j'ai mis au néant la majeure partie de mes élucubrations poétiques, et ce n'est que beaucoup plus tard que je m'en suis aperçu. J'en fus quelque peu contrarié dans le premier moment, mais je ne tardai pas à m'en consoler en pensant à l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie.

Malheureusement Puškin disparaît en 1837 et six ans plus tard le détenteur des autres poèmes entre au noviciat des jésuites. Les vers de Tjutčev seront sauvegardés, mais sous le boisseau, jusqu'à ce que Ivan Sergeevič Aksakov, époux de sa fille Anna, en retrouve la piste, trente-six ans plus tard. Le père Jean-Xavier Gagarin, comme le désigne depuis son noviciat le catalogue des jésuites de France, lui fait remettre tous les poèmes qu'il détient et lui en laisse l'entière disposition. Aksakov le remercie chaleureusement d'avoir soigneusement gardé cet héritage, malgré les avatars de son destin personnel et toutes ses pérégrinations.

Dans une lettre à Darja Tjutčeva, seconde fille du premier mariage du poète, il laisse charitablement entendre que le père jésuite (en français dans le texte) avait peut-être tout simplement oublié l'existence du précieux dépôt. Il en avait en tout cas dressé l'inventaire, deux listes conservées à la Bibliothèque slave, communiquées en 1978 à la rédaction de *Literaturnoe Nasledstvo* (*Héritage littéraire*) et reproduites dans le second des deux volumes consacrés à Tjutčev. Aksakov publia trente et un de ces poèmes en 1879. Retenons le double mérite de Gagarin d'avoir découvert et révélé à Puškin le poète inconnu et d'avoir fidèlement gardé son legs littéraire à l'heure où personne ne songeait sérieusement à le publier.

Les *Lettres philosophiques* de Petr Jakovlevič Čaadaev

Autre éminent mérite de Gagarin, on lui doit la première publication des *Lettres philosophiques* de Petr Jakovlevič Čaadaev. Jeune étudiant, il avait fréquenté le philosophe, de vingt ans plus âgé que lui-même, et avait été très impressionné par ses réflexions politiques sur la place et

le rôle de la Russie dans le monde. Dans une lettre à une dame russe, dont l'identité n'a malheureusement pas été établie, Gagarin déclare que l'influence de Čaadaev sur lui a été très grande, sinon décisive. La remarque est d'autant plus intéressante qu'au début de la même lettre il émet un jugement sévère sur lui :

> Je place Čaadaev très haut comme intelligence ; malheureusement, ce n'était pas un homme complet, et son caractère n'était pas au niveau de son esprit. Représentez-vous Čaadaev conséquent avec lui, ce serait un confesseur de la foi, presque un martyr, mais il a plié devant l'orage […].

Pourtant, les écrits de Čaadaev et particulièrement la première lettre philosophique ont touché Gagarin en un point fondamental, qu'il évoque fortement dans son journal : la vocation européenne de la Russie. Le 17 août 1834, il écrit de Prague :

> Une force d'attraction entraîne la Russie vers l'Europe. Sa civilisation jeune et insuffisante encore la porte vers le centre de la civilisation européenne, à laquelle elle appartient et vers laquelle elle gravite comme une planète vers le soleil. Mais en même temps une force, que l'on pourrait appeler une force de dilatation, l'entraîne vers l'Asie. Peut-être que les pays qui l'avoisinent au midi et à l'est n'ayant point à lui opposer une civilisation plus compacte, plus énergique, plus puissante que la sienne, tendent à s'en faire absorber. Car, il ne faut pas le nier, la Russie en Asie est un apôtre de la civilisation européenne.

Le 26 septembre, toujours à Prague, c'est une véritable profession d'occidentalisme, mais exempte de tout dénigrement de sa Russie :

> Oh, ma patrie ! Non, mon culte pour toi ne s'est pas éteint, il commence de nouveau à se réchauffer et à éclairer mon cœur, c'est à toi, ma patrie, que je vouerai ma vie et ma pensée. Mes études, mes travaux, mes fatigues, ma vie, tout te sera consacré.
>
> Oh, Russie, la plus jeune des sœurs de la famille européenne, ton avenir est beau, il est grand ; il est digne de faire battre les plus nobles cœurs. Tu es forte et puissante à l'extérieur et tes ennemis te craignent, tes amis espèrent en toi, tu es pour un grand nombre un sujet d'espérance et de foi. Mais tu es jeune encore et sans expérience parmi les nations tes sœurs ; il est temps que tu ne sois pas regardée comme la cadette de la famille et que tu marches l'égale des autres, que ta minorité cesse et que tu deviennes aussi majeure. Que tu sois riche, éclairée, libre et heureuse ; car tu te fatigueras bientôt du bonheur des

> enfants au maillot, qui seront heureux quand ils peuvent dormir et téter le sein de leur nourrice. Ton esprit plus mûr demande déjà de plus graves occupations et tu demandes quel tribut nouveau tu apporteras dans le monde d'intelligence et d'activité de tes sœurs aînées. Car elles sont déjà et intelligentes et actives et le Ciel bénit leurs travaux. Toi, la plus jeune, tu avais été mise tout enfant en un pays étranger ; et là, faible et sans défense, tu eus beaucoup à supporter des habitants de ce pays là. Mais le signe de la puissance était sur ton front et tu fis de tes oppresseurs tes esclaves et tu rejoignis tes sœurs. Un des tiens, qui était des plus grands et des plus sages et des plus forts, alla chercher tes sœurs aînées, et il revint vers toi en te portant une bonne nouvelle. Depuis ce temps là, tu tendis la main à tes aînées et tu marchais où elles marchaient, mais elles étaient bien loin de toi et tu fus obligée de courir beaucoup pour les rejoindre, et tu cours encore et as laissé un grand espace derrière toi, mais il te reste encore à marcher, et il faut que tes fils marchent en avant et déblayent ton chemin de toutes les pierres et de toutes les ronces qui gênent ta route.

Quand Gagarin écrit ces lignes, le scandale de la première *Lettre philosophique* de Čaadaev n'a pas encore éclaté. Écrite en français, elle a été traduite en russe et paraît dans *Teleskop* (*Le Télescope*), en 1836. Mais cette lettre n'est que l'aboutissement d'une réflexion qui mûrit lentement. Dans un fragment situé entre 1828 et 1830 par les éditeurs du recueil *Pierre Tchaadaev. Œuvres inédites ou rares*[3], on peut lire ceci :

> On s'imagine avoir affaire à la France, à l'Angleterre. Sottise. C'est à la civilisation, à la civilisation tout entière que nous avons affaire, pas seulement aux résultats de cette civilisation, mais à cette civilisation elle-même, comme instrument, comme croyance, exercée, travaillée, perfectionnée par mille ans d'efforts laborieux. Voilà à qui nous avons affaire, nous qui datons d'hier, nous dont aucun organe n'a été encore suffisamment exercé ni développé, pas même la mémoire.

Dans un autre de ces textes, réfléchissant sur les destinées de la Russie, il écrit :

> L'histoire de notre pays […] n'a pas encore été assez racontée, cela n'empêche pas pourtant qu'on ne puisse la deviner. Une pensée plus forte, plus divinatoire que celle de Karamzine le fera un jour. Le peuple russe saura pour lors ce qu'il est, ou plutôt ce qu'il n'est pas. Il se prend à cette heure pour un peuple

3. Pierre Tchaadaev, *Œuvres inédites ou rares*, Meudon, Simvol, 1990.

> comme un autre ; j'ai croyance qu'alors il sera effrayé de sa nullité morale ; qu'il apprendra que la providence ne l'a fait encore vivre que pour avoir en lui certain pouvoir dynamique dans le monde, et non encore pour l'y faire figurer intellectuellement.

La parenté des deux pensées est frappante, leurs auteurs se connaissent d'ailleurs et s'apprécient. Gagarin a fréquenté la maison de Čaadaev et leurs liens sont chaleureux. Dans sa préface à l'édition des *Lettres philosophiques*, Gagarin écrit :

> J'ai connu et j'ai aimé Tchadaïef. En 1833, à Munich, le célèbre Schelling me parlait de lui comme l'un des hommes les plus remarquables qu'il eût rencontrés. Me trouvant à Moscou, en 1835, je m'empressai de me mettre en rapport avec lui et je n'eus pas de peine à me convaincre que Schelling ne m'avait rien dit de trop. Je pris l'habitude, toutes les fois que les circonstances me ramenaient à Moscou, de voir fréquemment cet homme éminent, et de causer longuement avec lui. Ces relations exercèrent sur mon avenir une puissante influence, et j'accomplis un devoir de reconnaissance en proclamant bien haut les obligations que je lui ai.

Dans une lettre du 1er octobre 1840 adressée à Gagarin, en poste à Paris, Čaadaev lui écrit :

> Je recommande, cher Prince, à vos sympathies nationales et autres, M. Galachof, porteur de cette lettre. Vous trouverez, j'en suis persuadé, du plaisir à lui être utile. Il ne restera que peu de temps à Paris ; par conséquent, il n'abusera pas de votre patronage. Faites-le connaître, je vous prie, à Tourgenief et engagez le cher évaporé à s'agiter un peu en sa faveur.

C'est le ton de l'amitié et de la confiance.

Jurij Fedorovič Samarin, le slavophile

Dans le débat qui domine en Russie la pensée philosophique et politique de ces années 1830-1840, Gagarin partage nettement avec Čaadaev une vision occidentaliste. Cela ne l'empêche pas de fréquenter, quand il se trouve en Russie, les cercles qui sympathisent avec les idées de Aleksej Homjakov et des slavophiles. En témoigne le propre cousin de Gagarin, de cinq ans plus jeune que lui, Jurij Fedorovič Samarin : « Gagarin était reçu avec faveur dans le petit cercle de ceux qui s'appelaient slavophiles ; son caractère communicatif et sa proximité jouaient en sa faveur et plaisaient à tous. » Ces mots, rapportés

par le P. Pierling dans sa notice du *Dictionnaire biographique russe* sur Gagarin, exprimés au passé, trahissent la nostalgie d'une grande amitié qui se termina mal. On trouve un fidèle reflet de cette amitié dans la correspondance échangée entre 1838 et 1844 entre Ivan Sergeevič Gagarin et Jurij Fedorovič Samarin : onze lettres de Gagarin et vingt-quatre de Samarin, conservées aux archives de la Bibliothèque slave. Plusieurs d'entre elles avaient été publiées en russe dans la revue *Simvol* avant l'édition de l'ensemble en 2002 en un recueil préparé par François Rouleau et Serge Galievsky[4]. Gagarin est à l'époque tantôt en poste à Paris, tantôt de passage en Russie. Georges Samarin, comme il se prénomme lui-même, rédige une thèse sur les deux célèbres évêques de l'époque de Pierre le Grand, Stefan Javorskij et Feofan Prokopovič.

Les lettres de Samarin sont en général beaucoup plus développées que celles de son aîné, elles manifestent un esprit extraordinairement curieux, capable des enthousiasmes les plus vifs comme des réprobations les plus catégoriques. Il a en son cousin Ivan une immense confiance, qui donne souvent à ses épîtres l'allure de vraies confessions. Il exprime ses idées avec une hardiesse totale, disant qu'il est prêt à se rétracter si son interlocuteur lui prouve qu'il se fourvoie. Voici un échantillon de ce qu'il écrit en août ou septembre 1839 dans la troisième lettre de la collection dont je parle :

> Voici donc mon ultimatum :
>
> 1) La religion chez les peuples n'est pas toujours la base de la civilisation ; elle ne l'a été qu'en Orient.
> 2) La civilisation de l'Occident est l'œuvre des races germaniques.
> 3) La Russie n'a rien à prendre à la civilisation de l'Occident.
> 4) La religion a eu son influence sur la civilisation de la Russie et son rôle est fini.
> 5) La Russie a un germe de civilisation à elle.
> Maintenant que j'ai tout détruit il faudrait construire à la place, et c'est ici que je m'arrête avec l'aveu de mon insuffisance.

Gagarin écrit souvent plus sobrement, mais au fur et à mesure que le dialogue s'avance dans des questions proprement théologiques, il ne

4. I. Gagarine, G. Samarine, *Correspondance 1783-1842*, « Introduction » F. Rouleau, « Préface » S. Galievsky, Meudon, Plamja, 2002.

ménage pas son encre : ainsi dans sa lettre du 2 novembre 1842, où il examine la position de l'Église catholique sur la représentation du Christ par la personne du pape, pour prendre sa formulation.

D'une lettre à l'autre, on sent les positions s'accentuer et l'on en arrive aux toutes dernières lettres. Celle de décembre 1843, écrite par Samarin alors que Jean-Xavier Gagarin est déjà au noviciat de Saint-Acheul. Samarin a vu Rosset, l'un des Seize[5], et ils ont évidemment parlé de l'ami lointain :

> Après une demi-journée passée avec lui, j'ai fait la réflexion que tant que nous restons à nous deux, vous et moi en face l'un de l'autre, nous ne sommes frappés que de ce qu'il y a d'opposé dans nos convictions, mais que si nous nous trouvions en présence d'un tiers, nous nous sentirions rapprochés sur bien des questions très graves. Le fait seul que nous repoussons d'une manière absolue tout ce que nous ne professons pas, notre intolérance mutuelle, prouve que nous reconnaissons tous deux l'existence d'une vérité absolue et le devoir de la chercher et de lui rester fidèle quand on l'a trouvée.

Et voici un extrait de la dernière lettre, du 23 avril 1844 (Gagarin est jésuite) :

> Cher ami,
>
> Beaucoup de temps est passé depuis que s'est interrompue notre correspondance ; et voilà de nouveau, je te vois devant moi, de nouveau le souvenir de nos dernières conversations, de nos derniers adieux chez moi à la campagne m'a visité, et maintenant je sens comme tu m'es toujours proche, comme je t'aime ardemment. Dans quelques jours cette feuille de papier sera entre tes mains, probablement toi aussi tu vas te rappeler tant de choses, et pourtant mon Dieu, quel abîme nous sépare. […] Si une prière qui provient d'une âme remplie de doutes peut être

5. Grâce à une lettre de Franciszek Kzawery Korczak-Branicki au P. Gagarin, nous connaissons la plupart des noms de ce groupe des « Seize », auquel tous deux avaient appartenu : Mihail Lermontov, Petr Dolgoroukov (Bancal), Mongo Stolypin, Sergej Dolgorouki, Andrej Šouvalov, Petr Valuev, Jurij Samarin, Gervais, Frederiks, Rosset. Camarades d'université ou compagnons d'armes au Caucase, on les trouve en 1839 à Saint-Pétersboug, menant joyeuse vie où les soirées au théâtre ou bal se poursuivaient tard dans la nuit en des conversations sur tous les sujets brûlants, « comme si la Troisième section de la chancellerie impériale n'existait pas ». Voir Paul Pierling, *Le prince Gagarine et ses amis, 1814-1882*, Paris, Beauchesne, 1996, chap. VI.

> exaucée, alors je ne demande qu'une seule chose pour toi : que jamais ne vacillent tes convictions, que ne te manque pas la force d'en haut et qu'elle donne la paix et la sérénité à ton âme, cette force à laquelle tu t'es donné […]. Mais surtout : si jamais un jour elle venait à te manquer, si disparaît à tes yeux l'objet de ta foi et de ton amour, si tu entends de l'autre côté l'appel de la vérité et la voix de la vérité éternelle, oh alors, que ne te manquent pas les nobles forces de ton âme, que ne triomphent pas les forces des ténèbres : l'obstination, l'orgueil, la honte de soi, qu'ils ne t'enchaînent pas au mensonge reconnu, qu'ils ne tuent pas en toi les élans vers la vérité reconnue et de nouveau découverte.
>
> Pour toi, je ne puis rien d'autre.

Le P. Jean-Xavier Gagarin

La grande rupture est accomplie entre les deux amis de toujours. Mais surtout, le grand tournant a été pris dans la vie du prince Gagarin. Paradoxalement, son journal, plein de notations très personnelles, ne laisse guère deviner le dénouement assez abrupt de cette vie de jeune diplomate à qui tout réussissait. Mais des lettres à des proches, des notes personnelles plus tardives laissent entrevoir quelques-uns des facteurs qui déterminèrent son évolution. Sur le plan des convictions, une des dernières lettres à Samarin nous donne quelque lumière sur ce point :

> Cher ami, écrit-il, on m'a envoyé le dernier ouvrage de Mr. Muravjev[6]. Je me suis grandement réjoui de sa parution, espérant y trouver la solution de tous mes doutes et la réfutation solennelle de l'enseignement de l'Église romaine. Mais au contraire, plus je le lis, plus je pénètre son sens, plus convaincantes me paraissent les preuves apportées par les Latins en faveur de leur Église.

Ces lignes sont écrites deux mois avant que le jeune prince fasse le pas vers le catholicisme. Cela semblerait dire qu'il était encore en recherche et plutôt encore attaché à sa foi première lorsqu'il lut cet ouvrage. À plusieurs reprises, en tout cas, il reviendra sur cette influence décisive du livre de Andrej Ivan Murav'ev. Kireevskij, écrivant à Gagarin

6. A. Murav'ev, *Pravda vselenskoj cerkvi o Rimskoj i pročih patriarših kafedrah* (*Vérité de l'Église universelle sur celle de Rome et les autres sièges patriarcaux*), Saint-Pétersbourg, 1841.

le 10/22 septembre 1842 reprend mot pour mot la formule de la lettre à Samarin que nous venons de citer. Aleksandr Turgenev pour sa part confirme que « les écrits du métropolite Filaret et de Muraviev n'ont pas peu concouru à sa conversion ». Gagarin lui-même dit que c'est Čaadaev qui lui a donné la première impulsion et que Filaret et Murav'ev ont fait le reste. Mais d'autres facteurs ont incontestablement contribué à le conduire jusqu'à son choix du catholicisme.

Pendant tout son séjour à Paris, de 1838 à l'été 1843, Ivan Sergeevič a fréquenté assidûment le salon de Sof'ja Petrovna Svečina, à laquelle il était apparenté. Elle tenait, au numéro 5 de la rue Saint-Dominique, un salon où se retrouvait toute une société très variée, des Russes, mais beaucoup de Français et d'étrangers. On y parlait littérature, politique, arts, musique avec une grande liberté. L'hôtesse s'était convertie au catholicisme, conversion profonde, nullement entachée de quelque étroitesse et bigoterie que ce fût et sans prêcher nullement, elle avait un très grand rayonnement. Le comte Albert de Falloux qui a été le confident de Sof'ja Petrovna Svečina jusqu'au dernier jour, a écrit sa vie et publié sa correspondance et ses notes spirituelles, se prononce ainsi :

> On s'est souvent demandé quelle part avait eue Mme Swetchine à ces deux graves déterminations (la conversion et la vocation religieuse) de son jeune ami ; je crois pouvoir, en pleine connaissance, résumer la réponse en deux mots : par son salon, par l'ensemble de sa vie, une très grande ; par son intervention personnelle, par sa coopération directe, aucune. En arrivant en France, le prince Gagarin savait, comme beaucoup de Russes, que l'Église catholique et la Papauté avaient joué un très grand rôle dans l'Histoire ; mais comme beaucoup de ses compatriotes aussi, il se figurait que ces grandes institutions étaient frappées de mort, et qu'un petit nombre seulement d'esprits attardés continuaient, par habitude et par routine, à se dire et à se croire catholiques. Le salon de Mme Swetchine vint lui révéler tout le contraire. Il y découvrit, à sa grande surprise, que le catholi-

> cisme, en tant que doctrine, était bien vivant encore et librement accepté par des intelligences qui n'étaient ni endormies, ni asservies.

Quant à son entrée dans la Compagnie de Jésus, voici ce qu'il en dit lui-même dans une lettre du 18 janvier 1866 à son ami d'autrefois, Jurij Samarin, qui le tient pour « obsédé » par les jésuites :

> Je n'ai pas été converti par les jésuites. Je dois le principe de ma conversion à Čaadaev ; Mouraviev a consommé l'œuvre par son livre *La vérité de l'Église universelle*. Les jésuites ne m'ont nullement obsédé ; mais une fois décidé à me faire catholique, il m'a fallu entrer en relation avec un prêtre de cette église. Je n'en connaissais aucun ; je ne consultai personne, je faisais mes affaires moi-même. Je me mis à fréquenter les églises et à écouter les sermons. Le prêtre qui m'inspira le plus de confiance fut un jésuite, le P. de Ravignan. Je m'adressai à lui ; mais lorsque je franchis pour la première fois le seuil de la maison des jésuites, tout était décidé.

Cette décision était lourde de conséquences. Lorsqu'elle fut mise à exécution, une lourde barrière s'abattit entre le prince Gagarine et le monde où il était né. Il en était banni à jamais. Il renonçait à son patrimoine et aux trois mille serfs de ses terres. Ce n'était pas seulement sa terre natale dans sa réalité matérielle que Gagarin quittait en revenant de son dernier voyage à Moscou l'été 1842. C'étaient ses liens les plus chers qu'il fallait rompre avec sa famille, son père qui, sur son lit de mort, s'opposerait même à ce qu'on laisse son fils venir à son chevet, par une faveur exceptionnelle de l'empereur. Mais aussi tous ses amis d'étude et les compagnons de ses quêtes philosophiques et politiques. C'était tout un monde profondément enraciné dans la tradition de l'Église d'Orient auquel il devenait étranger. Son geste éveillait la tristesse, l'incompréhension et parfois l'indignation, à la mesure des sympathies et des espoirs qu'il avait éveillés.

Les entreprises du P. Gagarin

Après deux ans passés au noviciat de Saint-Acheul, près d'Amiens (1843-1845) et bien qu'il eût déjà acquis une culture littéraire, philosophique et théologique très appréciable, Jean-Xavier Gagarin n'en suit pas moins, avec des aménagements, le cursus classique d'un étudiant jésuite d'alors. On peut légitimement imaginer que pendant ces an-

nées, son esprit a continué à réfléchir sur l'avenir de cette Russie qu'il n'a pas cessé d'aimer avec passion, nourrissant le rêve de la voir revenir dans le cercle des nations européennes. Il est ordonné prêtre à Laval, en 1848.

À peine achevé le cursus universitaire prévu par l'ordre des jésuites, le P. Gagarin se rend à Rome sur l'invitation du P. Général, P. Pierre Beckx. Celui-ci entre dans ses vues et adresse au P. Provincial de France une lettre esquissant tout un programme d'action intellectuelle orienté vers la Russie. Il s'agit d'abord de rassembler une documentation qui éclaire largement pour un public occidental les réalités russes et les relations entre l'Occident et cette Russie et ensuite, de publier des études sur l'histoire, la philosophie et la religion de ce continent presque inconnu. Pour entreprendre et mener à bien ce travail, il faut des hommes. Pour l'heure, le P. Gagarin est à pied d'œuvre et deux autres jésuites russes, lui seront associés, le P. Ivan Martynov et le P. Evgenij Balabin.

Cette lettre du P. Général est un peu l'acte de naissance à la fois de la future revue *Études* et de ce qui deviendra la Bibliothèque slave de Paris, après avoir reçu diverses appellations, Musée slave, Œuvre des saints Cyrille et Méthode. Le mérite principal des compagnons donnés au P. Gagarin est d'avoir peu à peu constitué, en fonction des travaux qu'ils poursuivaient, la collection documentaire unique maintenant conservée à Lyon. C'est vrai du P. Martynov, spécialiste des questions religieuses ; c'est encore plus vrai d'un collaborateur venu plus tardivement rejoindre l'équipe, le P. Paul Pierling, un authentique historien, qui travailla à la Bibliothèque slave de 1877 à 1922. Ses relations épistolaires avec les slavistes, de Russie et de l'étranger, dont témoigne une imposante collection de lettres, lui permirent d'enrichir considérablement le fonds.

Le premier fruit de ces projets éditoriaux est la publication en 1856 d'une brochure du P. Gagarin, *La Russie sera-t-elle catholique ?* On ne peut imaginer titre plus provocateur. Le livre est écrit en français ; il sera bientôt traduit en russe par un autre jésuite russe, le P. Ivan Martynov, avec un titre moins agressif et finalement plus conforme à

l'espérance de Gagarin : *De la réconciliation de l'Église russe avec celle de Rome* (*O primirenii Russkoj Cerkvi s Rimskoju*), qui parut en 1858.

Dans la préface, Gagarin salue l'avènement d'Alexandre II l'année précédente. Dans le manifeste où l'empereur annonce la signature du traité de Paris qui met fin à la guerre de Crimée, le jésuite déchiffre des signes prometteurs d'une nouvelle ère dans l'histoire de son pays. Il relève ce vœu, que l'empereur présente comme celui qui est le plus cher :

> Puisse la lumière salutaire de la foi, en éclairant les esprits, en fortifiant les cœurs, conserver et améliorer de plus en plus la moralité publique, qui est le gage le plus sûr de l'ordre et du bonheur !

Et Gagarin de justifier son propos :

> Ce programme d'un nouveau règne est venu me trouver dans l'exil. Mais l'exil ne brise pas les liens qui rattachent le cœur à la patrie. […] La pensée qui m'occupe uniquement depuis ma jeunesse et à laquelle j'ai dévoué toute ma vie, s'est présentée à mon esprit plus vivante et plus belle que jamais. Il m'a semblé que l'heure qui la verrait se réaliser approchait. […] La civilisation, la justice, la clémence, le règne des lois, la morale publique, et tout cela appuyé sur la foi qui éclaire les esprits et fortifie les cœurs, nous ne trouverons pas tous ces biens dans une imitation servile et violente des institutions, des mœurs et des lois des nations étrangères ; ni dans un retour factice vers la barbarie de nos aïeux ; il faut chercher une transaction libre et intelligente qui concilie les justes exigences de la civilisation universelle et de l'esprit national.

Ainsi Gagarin se tient à distance des deux tendances qui ont polarisé la Russie de ses trente ans. Mais c'est pour proposer une solution qui ne manque pas d'audace :

> Depuis des siècles, l'Église de Russie est en guerre avec le Saint-Siège, il faut que la paix soit signée, mais une paix honorable et avantageuse pour tous. En gardant ses rites vénérables, sa discipline antique, sa liturgie nationale et sa physionomie propre, l'Église russe peut rentrer dans le concert de l'Église universelle.

Gagarin connaît bien les obstacles que rencontrerait un tel propos ; il n'en énonce pas moins son espérance : « Lorsque le Pape, l'Empereur

de Russie et l'Église russe, représentée par ses évêques ou par son synode, se seront entendus, qui pourra empêcher la réconciliation de s'accomplir ? » L'ouvrage expose les données qu'il faut prendre en compte pour avancer vers une solution. La place que tient le rite dans la vie religieuse des Russes ; les relations particulières qui règnent entre l'Église et l'État ; la situation précaire du clergé. Le dernier chapitre s'intitule : « Catholicisme ou révolution ». Sous ses allures de provocation, il montre que Gagarin, dans son exil, ne s'illusionne pas sur les risques d'explosion sociale qu'entretient un régime comme celui qui vient de s'achever avec la mort de Nicolas ; mais que l'unique remède soit l'entrée de l'Église russe dans la communion de Rome, c'est son acte de foi personnel qu'il ne sera pas facile de faire partager à ses compatriotes.

Nous apprenons par une lettre du P. Ambroise Rubillon, assistant à Rome du P. Général pour la France, datée du 6 juillet 1856, que Gagarin projette de faire parvenir un exemplaire de son livre à Alexandre II. On ne sait trop ce qu'il faut admirer le plus, de l'audace du néophyte ou de la fierté du prince, pourtant banni de sa patrie. En tous cas, le P. Assistant transmet les consignes de modération du supérieur général :

> Il a réfléchi à l'envoi de votre brochure accompagnée d'une lettre au confesseur et à son pénitent [Alexandre II]. Il serait heureux que le chapelain ou quelque autre de l'ambassade voulût se charger de cet envoi ; mais que vous le fassiez vous-même, cela lui paraît prématuré, pour ne rien dire de plus. Si mesurée, si bienveillante qu'elle soit dans sa forme, pour le fond cette brochure dit à Alexandre : changez de religion, abdiquez le pouvoir suprême que vous exercez dans l'ordre spirituel qui ne vous appartient pas. Et bien que vous, exilé pour avoir changé de religion, vous adressiez ce livre avec une lettre à l'Empereur, cela me semble vraiment trop hardi et trop prématuré et l'empereur peut se prononcer contre votre personne et contre votre thèse d'une manière à compromettre un bien à venir, que des procédés mieux ménagés rendent possibles. Notre Père a trouvé que c'était trop ; mais il serait très content que quelqu'un, de l'ambassade surtout, fît cet envoi en son nom ; il pourrait dire que, si vous ne le faites pas vous-même, c'est pour ne pas être indiscret.

La brochure soulève immédiatement un très grand intérêt. Dès l'année suivante elle est traduite en allemand et en espagnol et les échos se multiplient en Russie, en France, en Allemagne et en Angleterre. Toute une littérature polémique se développe autour du livre et son auteur. Parmi les Russes qui leur consacrent articles, brochures et livres on peut relever les noms de Homjakov, Kireevskij, Murav'ev, de Baranovskij, Suškov. L'archiprêtre Ioann Konstantinovič Jakontov, professeur de théologie à l'Académie ecclésiastique de Saint-Pétersbourg, publie d'abord deux lettres dans *Russkaja Beseda* (*Conversation russe*), puis regroupe dans un volume dix articles de réfutation hargneuse du livret de Gagarin. L'exemplaire personnel du jésuite porte en marge de légers coups de crayon bleu, là où les assertions semblent l'avoir le plus touché. Il fut surtout affecté par les cinq lettres contre les jésuites que son ancien ami Samarin adressa en 1860 au P. Martynov, engagé dans des débats aigus avec Aksakov et la revue des slavophiles *Den'* (*Le Jour*) que ce dernier dirigeait. Après longue réflexion, Gagarin estima nécessaire de répondre dans une lettre du 18 janvier 1866, adressée aux journaux et qu'il conclut ainsi :

> Une seule chose m'a fait de la peine, c'est que ces articles sont signés de votre nom. D'après toute ma lettre, vous pouvez vous convaincre que je ne ressens pas d'irritation et que je suis toujours prêt à vous tendre la main. Vos attaques ne sauraient effacer en moi le souvenir de notre ancienne amitié. Soyez-en persuadé.

Tandis que la brochure se répand et éveille des échos très divers, Jean-Xavier Gagarin commence avec un confrère jésuite français, le P. Charles Daniel, la série des *Études de théologie, de philosophie et d'histoire*. Le premier volume s'ouvre par une longue étude de Gagarin sur « L'enseignement de la théologie dans l'Église russe ». Il publiera par la suite un article sur les *starovières*, les Vieux-Croyants. D'autres auteurs apporteront leur contribution, comme le P. Victor de Buck, bollandiste, dans le second volume de 1857, avec son article « Les origines catholiques de l'Église russe jusqu'au XIIe siècle ». Dans cette formule initiale, pour des raisons diverses, le projet d'une publication principalement tournée vers l'Orient ne tiendra pas très longtemps. Le public et sans doute aussi les éditeurs jésuites français réclament une thématique plus large et les *Études* deviendront en

quelques années une revue d'intérêt général. Elle est, au début, proche des catholiques libéraux.

Gagarin le sait bien : les hostilités qui séparent le monde qu'il a quitté de celui où il vient d'entrer reposent essentiellement sur une ignorance réciproque extrême. Plutôt que s'épuiser en vaines disputes, il faut tout mettre en œuvre pour faire communiquer ces deux univers intellectuels, culturels, religieux. Ce sera désormais le souci constant du transfuge et la source d'innombrables initiatives, écrits, conférences, entreprises spirituelles, voyages dans l'Orient qui lui reste ouvert.

Alors que la guerre de Crimée s'achève juste, il lance avec le mathématicien Augustin Cauchy l'œuvre des petites écoles d'Orient, qui deviendra avec Mgr Charles Lavigerie l'Œuvre d'Orient. Il s'agit d'assurer l'éducation de jeunes chrétiens dans cette zone d'influences mêlées ; avec le baron allemand August von Haxthausen, il fonde le Petrusverein, œuvre dévouée à l'union des Églises d'Orient et d'Occident. Il est invité en 1859 à accompagner un pèlerinage en Terre Sainte. Au retour, il rédige pour les *Études* un article intitulé « Trois mois en Orient ». C'est le début d'une action centrée sur le Proche-Orient ; il fait plusieurs séjours prolongés en Syrie et au Liban. Il entreprend l'étude de l'arabe, mais aussi du bulgare. Il prêche à Beyrouth. Sa santé ne lui permettra pas de prolonger longtemps son travail dans cette direction, mais l'intérêt qu'il porte à l'est du bassin méditerranéen montre bien la largeur de ses horizons. Il n'est pas seulement préoccupé de l'avenir spirituel de sa Russie natale ; il est hanté par la vision de l'abîme qui coupe en deux le monde chrétien.

À Paris, où il réside habituellement, il a gardé des liens étroits avec la petite colonie russe qui fréquentait le salon de sa tante Sof'ja Petrovna Svečina, décédée en septembre 1857. Parmi ces émigrés, il y a de grands noms, Avgustin Golicyn, les Turgenev – Nikolaj et surtout Aleksandr –, le comte Grigorij Šuvalov, catholique qui entra dans l'ordre des Barnabites. Il entretient une correspondance nourrie avec deux autres prêtres catholiques russes, Vladimir Pečerin et Leontij Pavlovič Nikolai, aide de camp général dans l'armée russe, adversaire de l'imam Chamil au Caucase, luthérien, converti au catholicisme et qui passa les quatorze dernières années de sa vie à la Grande

Chartreuse. Les lettres reçues par Gagarine montrent à quel point ces hommes sont restés attachés à la patrie russe et avec quelle attention ils suivent les péripéties politiques qui s'y déroulent.

En Russie également, Gagarin est resté dans bien des mémoires. Il n'est pas rare que des voyageurs profitent de leur séjour en France pour aller le saluer. En 1875, Nikolaj Leskov, sur les instances d'Aksakov, le rencontre plusieurs fois à Paris. Les archives de la Bibliothèque slave gardent une quinzaine de lettres et de billets échangés par les deux hommes pendant le séjour de Leskov et bien entendu des visites. Comme Leskov est fonctionnaire au ministère de l'Instruction publique, Jean-Xavier Gagarin lui fait visiter deux des collèges de jésuites de Paris. Leskov, qui connaît bien le monde ecclésiastique de Russie, pose des questions sur l'actualité religieuse : il est à Paris quand l'archevêque pose la première pierre de la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre. Voilà un culte étrange pour un orthodoxe et Leskov le dit net. Gagarin essaie d'en rendre compte à son interlocuteur. Même si l'on ne s'entend pas sur certains points, les relations sont courtoises.

Mais il y a aussi en Russie des ennemis irréductibles du prince et de ce qu'il représente comme prêtre catholique et comme jésuite. On voit brusquement ressurgir des bruits autour du libelle infâmant adressé à Puškin et qui aboutirent à son duel avec Georges d'Anthès. En 1863, une brochure russe écrite par A. N. Ammosov, « Derniers jours de la vie d'A. S. Puškin », accuse le prince Petr Dolgorukov d'être l'auteur du fameux « diplôme » et ajoute que Gagarin avait été complice. Ils étaient effectivement très liés et en 1836 et 1837 partageaient le même appartement. Dolgorukov, qui se trouve à Londres, adresse au rédacteur du *Sovremennik*, le 12 juillet 1863, une protestation formelle et circonstanciée en exigeant son insertion dans la prochaine livraison de sa revue. Quatre jours plus tard, il écrit au P. Gagarin pour le mettre au courant de sa réaction et le presser de se manifester lui aussi. Gagarin ne se presse pas, mais comme le bruit augmente en Russie, sur les instances de Nikolaj Trubeckoj, il se décide à rompre le silence. Sa longue réponse datée du 6 juin 1865 porte la trace évidente d'une blessure encore vive, vingt-huit ans après les faits qu'on lui reproche. Elle sera publiée dans les *Birževye Vedomosti* (*Les nouvelles de la Bourse*)

et reproduit dans les *Russkij Arxiv* (*Archives russes*). On y apprend, au détour d'une phrase que dans la surprise et l'incompréhension qu'a provoquées son entrée chez les jésuites, certains esprits malveillants sont allés imaginer qu'il avait accompli ce geste dans la honte et le remords d'avoir trempé dans l'affaire du libelle assassin. Celle-ci trouvera encore des échos malveillants, et jusque très avant dans le XXe siècle.

Projets et tribulations

En tout cas, ces événements atteignent Gagarin à un moment où sa santé commence à l'inquiéter et où le découragement semblerait le gagner. Les plans se sont multipliés dans la tête ardente du prince exilé. Puisque les *Études* sont passées entre les mains des jésuites français, pourquoi ne pas entreprendre une revue en russe. Paraîtront quelques fascicules d'un *Kirillo-mefodievskij sbornik* (*Recueil Cyrille et Méthode*) dont la diffusion restera très limitée. Le souvenir du collège tenu par les jésuites à Saint-Pétersbourg du temps de Paul Ier suggère au P. Gagarin l'idée de faire reprendre le projet en Russie, évidemment par d'autres que lui ou peut-être à Constantinople. À Rome, l'assistant du général se dit favorable à cette perspective, mais la réalisation ne suivra pas. Au Proche-Orient, Gagarin a fait la connaissance d'un groupe de séminaristes bulgares et c'est même à la suite de cela qu'il s'est mis alors à l'étude de la langue. Ne faudrait-il pas ouvrir un collège pour eux ? Le P. Pierling, qui fut aux côtés de Gagarin pendant les six dernières années de sa vie et prit sa relève à la tête de la Bibliothèque slave, exprime son regret, dans la notice du *Dictionnaire biographique russe* consacrée à son compagnon, qu'il ait finalement moins réalisé de choses qu'on aurait pu s'y attendre de la part d'un être aussi doué. Il entreprenait, s'enthousiasmait, mais avait tendance à passer d'un sujet à un autre.

Mais il y a sans doute une autre explication. Le P. Gagarin était l'objet d'innombrables sollicitations de la part de ses compatriotes, de Russie, particulièrement de ceux qui avaient, comme lui, opté pour le catholicisme et qui voyaient se poser les même questions que lui. Il y avait aussi les Russes vivant hors des frontières et qui lui demandaient aide et conseil ; en témoigne la très abondante correspondance

conservée aux archives. Citons quelques grands noms russes : Élizabeth Mejendorf, Natalia Naryškina, Leonid Menšikov, Dmitrij Buturlin ; et la foule des autres (211 lettres de la Princesse Léonille de Sayn-Wittgenstein, 166 d'Ol'ga Smirnova).

Gagarin garde un contact étroit avec les membres de la minuscule communauté des jésuites russes qui sont souvent en déplacement pour leurs recherches ou leurs ministères. Le petit groupe vit d'ailleurs dans des conditions précaires. Il change d'implantation, passe de Paris à Versailles, puis revient à Paris à la veille de la dispersion des religieux de la Compagnie de Jésus décrétée en 1880. Les Pères vont alors mener une vie nomade, au gré des hébergements offerts par des familles amies dans deux appartements de la rue de Rivoli. La bibliothèque est toujours à la résidence de la rue de Sèvres, sous surveillance. Le P. Gagarin et le P. Balabin vont y travailler à tour de rôle, prenant la précaution parfois de s'y rendre en vêtements civils. Finalement, on décide de transporter les livres dans la charrette à bras du relieur et, à raison d'un voyage par jour, la bibliothèque se reconstitue ainsi rue de Rivoli.

En 1881, le P. Pierling revient d'un long séjour romain. Les deux premiers directeurs de la Bibliothèque slave n'auront pas le loisir d'une longue collaboration. Le 17 juillet 1882, le P. Gagarin meurt subitement, sans que rien n'ait fait prévoir ce dénouement.

C'est une destinée singulière qui arrive ainsi à son terme. On peut mesurer le chemin parcouru depuis l'enfance et la jeunesse écoulée dans la meilleure noblesse de Russie, la vie passionnante d'un jeune diplomate dans les cercles choisis de Bavière, d'Autriche, de France jusqu'à ce choix pour le catholicisme et l'entrée dans cet ordre honni des jésuites. C'est au nom d'une conviction inébranlable qu'Ivan Sergeevič Gagarin a pris cette route. Qu'il y ait eu dans ses options une part d'utopie, qui pourrait le lui reprocher ? Nous savons bien aujourd'hui combien il est difficile de faire se rencontrer ces deux mondes de l'Orient et de l'Occident et nous savons aussi combien les facteurs purement religieux ont de part dans cette difficulté. Cela fut une évidence pour le jésuite Gagarin, voici cent cinquante ans. Il nous semble en fin de compte que l'histoire a été ingrate envers l'exilé vo-

lontaire. Pour des raisons compréhensibles, la figure de Gagarin a été victime en Russie d'une conspiration du silence. Dans la France, où il a vécu plus de la moitié de sa vie, aucun ouvrage biographique digne de ce nom n'a été rédigé sur lui. Se trouvera-t-il un jeune chercheur pour se laisser tenter et réparer cette injustice ? Il y aurait matière à une belle étude.

Alexandre Ier dans l'historiographie russe de la seconde moitié du XIXe siècle et du début du XXe siècle

Korine AMACHER
Université de Genève (unité de russe) et Institut européen

Mots-clés : historiographie russe, Alexandre Ier, Vasilij Semevskij, Aleksandr Pypin, Nikolaj Šil'der

Introduction

Le règne d'Alexandre Ier a donné et donne lieu à maintes interprétations. En effet, le caractère et l'œuvre du tsar mettent à jour de nombreuses contradictions. Si certaines sont criantes et sont relevées par presque tous, contemporains du tsar et historiens, d'autres sont plus imperceptibles, et ce n'est que lorsque le règne ou une problématique du règne fait l'objet d'une analyse minutieuse qu'elles sont révélées. Cette difficulté à « classer » le règne d'Alexandre dans une catégorie et à porter un jugement sur son œuvre est commune à tous les historiens, qui ne s'accordent que lorsqu'ils évoquent le caractère du souverain. Tous évoquent la duplicité d'Alexandre et s'attardent sur son caractère « insaisissable », « énigmatique », le décrivant comme un homme qui charmait tous ses interlocuteurs, que ceux-ci soient russes ou étrangers. Enfin, tous écrivent qu'Alexandre restera à jamais un « mystère », impossible à éluder.

En ce qui concerne l'évaluation du règne proprement dit, on peut toutefois évoquer l'unanimité des historiens à le découper en deux périodes distinctes, la première étant considérée comme réformiste (période dite « libérale »), la seconde comme une période de renoncement ou de réaction (période dite « réactionnaire »). La guerre et les règlements diplomatiques de 1812-1815 marquent généralement la « coupure » entre ces deux périodes. Comme exemple significatif,

nous pouvons citer Martin Malia. Dans son ouvrage *L'Occident et l'énigme russe*[1], il termine son premier chapitre intitulé « La Russie comme despotisme éclairé, 1700-1815 » sur Catherine la Grande, et commence le second chapitre en 1815, intitulé « La Russie comme despotisme oriental, 1815-1855 ». La première période du règne d'Alexandre (1801-1815) relève donc du « despotisme éclairé », la seconde du « despotisme oriental ». Le second chapitre traite de la Sainte Alliance, qui, d'une « ligue peu contraignante de monarques chrétiens s'engageant à gouverner selon la morale traditionnelle »[2] se transforme peu à peu en un instrument d'intervention contre tous ceux, individus et peuples, qui, en Europe, s'aviseraient de vouloir changer l'ordre établi au congrès de Vienne. C'est, écrit Malia, le début de la disgrâce de la Russie aux yeux de l'Occident, disgrâce qui sera accentuée par les exécutions capitales de 1826 qui suivirent l'insurrection décembriste de 1825, et qui sera définitivement confirmée avec l'écrasement de l'insurrection polonaise en 1831. Pour l'Europe « éclairée », la Russie est désormais devenue le « bastion de la réaction »[3].

Les historiens évoquent d'ordinaire plusieurs éléments qui justifient un règne partagé en deux. En ce qui concerne la période dite « libérale », sont évoqués l'influence de l'éducation du tsar dans l'esprit des Lumières, le rôle du « comité intime » (*neglasnyj komitet*), les premières mesures « libérales », les projets de réformes, le décret sur les agriculteurs libres, le lycée impérial de Tsarskoé Selo et la jeunesse de Puškin. L'homme qui incarne cette période est Mihail Speranskij. En ce qui concerne la période « réactionnaire», on évoque, entre autres, les colonies militaires, la réaction au sein des universités, le renforcement de la censure, l'exil de Puškin en 1820, la répression de la mutinerie du régiment Semenovskij en 1821, l'interdiction des loges maçonniques et le mysticisme du tsar. L'homme qui symbolise cette période est Aleksej Arakčeev, le « mauvais génie » du tsar.

---

1. M. Malia, *L'Occident et l'énigme russe. Du cavalier de bronze au mausolée de Lénine*, Paris, Seuil, 2003.
2. *Ibid.*, p. 115.
3. *Ibid.*, p. 117.

Les mémoires des contemporains du tsar, futurs Décembristes ou non, ont largement contribué à accentuer cette vision, décrivant l'enthousiasme dont était empreinte l'atmosphère de la première période du règne, l'attente d'un changement sous l'égide d'un tsar qui disait vouloir abolir le servage et transformer son pouvoir en monarchie constitutionnelle, puis, après 1812, la déception face à l'inaction d'un Alexandre devenu mystique et sourd aux réalités de son pays, et enfin l'irritation suite aux mesures répressives du gouvernement. La première période est donc marquée par les espoirs de l'opinion éclairée (*obščestvo*), la seconde période par la déception, qui conduisit à la révolte décembriste.

Ainsi, la période qui s'étend de 1801 à 1812 est présentée a posteriori dans les nombreux mémoires de contemporains comme un « âge d'or », une période d'autant plus brillante qu'elle contrastait avec les ombres des règnes de Paul Ier et de Nicolas Ier, ce dernier étant perçu, tant en Russie qu'en Occident, comme l'ennemi de toute liberté, quelle qu'elle soit. D'ailleurs, le fait qu'Alexandre soit entouré par deux tsars unanimement détestés a certainement contribué à imposer cette vision d'un début de règne « heureux ». En effet, Nikolaj Karamzin écrit que l'arrivée d'Alexandre fut perçue par la société russe comme une véritable rédemption après les quatre années de tyrannie de Paul.

La perception des dernières années du règne est moins claire, du fait des décisions ambiguës, souvent contradictoires, du tsar. Dès lors, même si, comme l'écrit Vasilij Ključevskij, Nicolas n'a fait que continuer l'œuvre de son frère, la vision de la deuxième partie du règne d'Alexandre n'atteindra jamais la force négative de celle du règne de Nicolas. Les années 1801-1815 jettent encore leurs rayons sur les années 1815-1825, certes faiblement, mais suffisamment pour éclairer non seulement le règne, mais le visage du tsar lui-même. C'est ainsi que les colonies militaires sont souvent perçues comme l'œuvre d'Arakčeev (alors que l'instigateur en fut Alexandre) et qui plus est, elles sont parfois rattachées au règne de Nicolas, lequel ne fut d'ailleurs jamais favorable à cette invention de son frère aîné.

Si la coupure de 1812 est imposante, incontestable, et s'il est indéniable qu'Alexandre et la Russie ont changé après les guerres napoléo-

niennes, il n'en demeure pas moins que lorsque l'on analyse les actes et les paroles d'Alexandre sur toute la durée de son règne, une certaine continuité est perceptible. En effet, les tentatives de réformes se perpétuent après 1812, de même que les discours emplis d'intentions « libérales ». Citons par exemple le fait qu'à Paris, Alexandre accepte le retour des Bourbons sur le trône français à la condition qu'un gouvernement de type constitutionnel soit instauré. Ses critiques envers le roi d'Espagne Ferdinand VII, qui, revenu en Espagne, efface aussitôt la constitution de 1812, sont connues. Enfin, durant son séjour parisien, dans le salon de Madame de Staël, lors d'une discussion sur l'esclavage aux États-Unis d'Amérique, Alexandre annonce solennellement qu'il abolira le servage sitôt rentré en Russie, suscitant l'enthousiasme de l'assemblée présente. Quelques années plus tard, en 1818, lors de l'inauguration à Varsovie de la première Diète du royaume de Pologne, il octroie à ce pays une Constitution, et annonce sa perspective d'une extension du régime constitutionnel à tout l'Empire russe. Dans cette optique, il confie à Nikolaj Novosil'cev l'élaboration d'un projet de régime représentatif. Enfin, en ce qui concerne la question du servage, Alexandre affranchit les serfs (sans attribution de terre) en Estonie en 1816, en Courlande en 1817, et en Livonie en 1819, et de nombreux projets de libération des serfs sont élaborés dans l'entourage du tsar, sur la demande du souverain lui-même. Enfin, Arakčeev et Speranskij sont présents durant tout le règne d'Alexandre : Arakčeev exerce sur lui une forte influence alors qu'il n'est pas encore tsar, ce dont témoignent les nombreuses lettres que les deux hommes échangèrent, et dès 1803, Alexandre le nomme inspecteur général de l'Artillerie. Quant à Speranskij, exilé suite à une fausse accusation de trahison en 1812, il devient gouverneur général de Sibérie en 1819, puis il revient en 1821 dans la capitale, où il est membre du Conseil d'État, travaillant au département des Lois.

À partir de ces constats, notre contribution vise à analyser l'historiographie du règne d'Alexandre Ier telle qu'elle s'est formée dans les œuvres de Nikolaj Šil'der (1842-1902), Aleksandr Pypin (1833-1904), Vasilij Ključevskij (1841-1911), Vasilij Semevskij (1848-1916), le grand-duc Nikolaj Mihajlovič (1859-1919), Sergej Roždestvenskij (1868-1934), Sergej Platonov (1860-1933) et Aleksandr Kizevetter (1866-1939).

On peut tout d'abord mettre en évidence une historiographie traditionnelle, de type « histoire monarchique ». L'historien déroule l'histoire du règne et décrit les actes du tsar, de la Cour et du gouvernement, les guerres et la diplomatie. Cela concerne les œuvres de Šil'der[4] et du grand-duc Nikolaj Mihajlovič[5]. En deuxième lieu, nous trouvons des historiens qui intègrent le règne d'Alexandre dans le cadre d'une histoire de la Russie « depuis les temps anciens » (*s drevnejših vremen*) et « jusqu'à nos jours » (*do naših dnej*). Les travaux relevant de cette démarche historiographique sont ceux de Ključevskij et de Platonov. Enfin, citons les travaux de Roždestvenskij, Pypin, Kizevetter et Semevskij[6], historiens qui analysent une problématique particulière, parfois observée dans sa « longue durée » comme c'est le cas pour Roždestvenskij et Semevskij.

Nous nous interrogerons sur le découpage, devenu traditionnel, de ce règne en deux périodes distinctes : est-il présent chez tous les historiens, ou est-il fonction de la démarche adoptée ? Comme nous le verrons, les logiques qui sous-tendent ces démarches historiographiques amènent les historiens à des perceptions différentes, la coupure du

---

4. N. Šil'der, *Imperator Aleksandr I, ego žizn' i carstvovanie* (*L'empereur Alexandre Ier, sa vie et son règne*), Saint-Pétersbourg, t. 1-4, 1897-1898.
5. N. Mihajlovič (Velikij Knjaz'), *Imperator Aleksandr I : opyt istoričeskogo issledovanija* (*L'empereur Alexandre Ier : essai d'étude historique*), Saint-Pétersbourg, Ekspedicija zagotovlenija gosudarstvennyh bumag, t. 1-2, 1912.
6. Les travaux auxquels il est fait ici référence sont :
   – V. Ključevskij, *Kurs russkoj istorii* (*Cours d'histoire russe*). Le premier tome fut publié pour la première fois en 1904 ;
   –S. Platonov, *Lekcii po russkoj istorii* (*Cours d'histoire russe*), Saint-Pétersbourg, 1899 ;
   – S. Roždestvenskij, *Istoričeskij obzor dejatel'nosti Ministerstva narodnogo prosveščenija* (*Aperçu historique de l'activité du Ministère de l'Instruction publique*), Saint-Pétersbourg, 1902 ;
   – A. Pypin, *Obščestvennoe dviženie v Rossii pri Aleksandre I* (*Le mouvement social en Russie sous le règne d'Alexandre Ier*), Saint-Pétersbourg, 1871 ;
   – A. Kizevetter, « Imperator Aleksandr I i Arakčeev » (« L'empereur Alexandre Ier et Arakčeev »), in *Istoričeskie očerki* (*Essais historiques*), Moscou, 1912 ;
   – V. Semevskij, *Krest'janskij vopros v Rossii v XVIII i pervoj polovine XIX veka* (*La question paysanne en Russie au XVIIIe siècle et dans la première moitié du XIXe siècle*), Saint-Pétersbourg, t. 1-2, 1888.
   On a indiqué ici les dates de la première publication. Toutefois, dans la suite du présent article, certaines citations (Pypin, Platonov, Ključevskij) seront extraites de rééditions récentes indiquées en référence dans les notes de bas de page.

règne étant bien plus perceptible dans l'historiographie « traditionnelle », de type « explicatif », que chez des historiens comme Semevskij et Pypin, plus axés sur une histoire « sociale ». Soulignons ici que nous n'avons analysé que les parties historiographiques consacrées à la politique intérieure d'Alexandre. Nous ne parlerons donc pas des études sur la politique extérieure et les actes diplomatiques du règne, auxquels Sergej Solov'ev[7] a d'ailleurs consacré une étude.

Une perspective historiographique « traditionnelle » : l'homme et le règne

Le schéma historiographique « traditionnel », de type explicatif, aboutit, explicitement ou non, à une évaluation morale du règne. Ce genre historiographique est courant dans l'histoire russe et ailleurs en général. Cette démarche est donc également appliquée au règne d'Alexandre Ier par la plupart des historiens de notre corpus. Toutefois, en ce qui concerne Alexandre, l'évaluation de sa personnalité et la tentative de compréhension de son caractère prennent une place prédominante dans leurs analyses. Kizevetter par exemple dresse dans son texte un véritable portrait psychologique du souverain.

Dans son chapitre consacré à l'éducation et au caractère du tsar, Pypin relève qu'Alexandre a suscité maints jugements antinomiques parmi ses contemporains. Si certains l'ont perçu comme un homme « sans cœur et sans principes », comme un « despote rusé jusqu'à la perfidie », un « esprit des plus ordinaires, incapable d'avoir des idées élevées », d'autres évoquent « la grandeur de son âme et son désintéressement », son « aspiration sincère au bien de l'humanité », son « esprit extrêmement profond et perspicace ». Pypin ne se donne pas pour but d'apporter une réponse définitive à ces avis divergents au sujet de celui qui fut surnommé « le sphinx », mais il estime que l'on ne peut ignorer cette question, car la personnalité d'Alexandre a généré des actes fort contradictoires dans la politique russe et a exercé une profonde influence sur la « vie publique » russe (*obščestvennaja*

7. S. Solov'ev, *Imperator Aleksandr I : Politika, Diplomatija* (*L'empereur Alexandre Ier : politique, diplomatie*), Saint-Pétersbourg, 1877.

žizn')[8]. Ainsi, par le biais de l'étude du caractère et de la personnalité du tsar, ce sont les « contradictions » du règne que les historiens veulent comprendre : pourquoi Alexandre a-t-il été si ambigu dans ses choix politiques, si inconstant durant tout son règne et, enfin, pourquoi les réformes n'ont-elles pas donné les fruits que l'opinion éclairée attendait ? Les conclusions auxquelles aboutissent les diverses analyses de sa personnalité sont, nous le verrons, différentes, mais le règne est toujours abordé à travers le prisme de son éducation familiale et de sa formation intellectuelle.

Pour expliciter la personnalité du tsar, tous les historiens, sauf le grand-duc Nikolaj Mihajlovič, s'attardent ainsi dans un premier temps à décrire les circonstances familiales dans lesquelles le tsar baigna durant son enfance et son adolescence. Soulignant le fait qu'Alexandre subit l'influence de deux personnes qui se détestaient et dont les conceptions du monde étaient totalement opposées (Catherine II et Paul Ier), ils estiment que tel fut le point de départ de la « duplicité » d'Alexandre, la source de son « inconstance ». Alexandre, affirment-ils, ne put jamais choisir entre son père et sa grand-mère, et il opta pour une solution qu'il appliquera tout au long de son règne : il changea de « masque » à chaque fois qu'il changeait de lieu et d'interlocuteurs[9]. Les termes employés par les historiens sont divers, mais tous utilisent des mots tel que « dédoublement », « duplicité »,

8. A. Pypin, *Obščestvennoe dviženie v Rossii pri Aleksandre I* (*Le mouvement social en Russie sous le règne d'Alexandre Ier*) Saint-Pétersbourg, Gumanitarnoe agentstvo, 2001, p. 21.

9. « Sentant peser sur lui l'amour de sa grand-mère et de Paul, Alexandre était habitué à faire bon visage et ici, et là-bas. Chez sa grand-mère, dans le grand palais, il avait l'air d'un petit-fils aimant, et en arrivant à Gatchina, il devenait un fils compatissant. La duplicité et la simulation, telle fut la conséquence inévitable de cette situation difficile entre le marteau et l'enclume. » « La fausseté et la duplicité, traits hérités de son éducation, restèrent pour toujours la caractéristique d'Alexandre ; il savait entrer parfaitement dans n'importe quel rôle qu'il voulait jouer, et jamais on ne pouvait assurer qu'en l'instant précis il était sincère et droit. » S. Platonov, *Polnyj kurs lekcij po russkoj istorii* (*Cours complet d'histoire russe*), Saint-Pétersbourg, Kristall, 1997, p. 731-732.
« Alexandre dut vivre en deux esprits, avoir deux attitudes de parade […] deux assortiments de manières, de sentiments et de notions. » V. Ključevskij, *Sočinenija v vos'mi tomah* (*Œuvres en huit tomes*), t. 5, *Kurs russkoj istorii*, čast' 5 (*Cours d'histoire russe*, partie 5), Moscou, Izdatel'stvo social'no- ekonomičeskoj literatury, 1958, p. 208.

« dissimulation », « hypocrisie », et tous évoquent le port continuel d'un « masque ». Enfin, tous soulignent que les circonstances familiales « anormales »[10] dans lesquelles Alexandre évolua contribuèrent à semer le trouble dans l'esprit du jeune homme, le déséquilibrant moralement à jamais[11].

Toutefois, la « duplicité » d'Alexandre relevée par tous les historiens trouve encore, chez certains, une autre cause. En effet, Platonov écrit que si la vie s'est très tôt chargée de détruire toute sincérité et tout trait spontané chez Alexandre, sa formation intellectuelle, soigneusement contrôlée par sa grand-mère, contribua aussi grandement à accentuer le « dédoublement » de son caractère[12].

Ključevskij est l'historien le plus critique envers l'instruction qui fut octroyée au futur tsar ; il ne partage pas l'idée répandue selon laquelle Alexandre reçut une bonne formation intellectuelle. On lui apprit, dit-il, à bien « se comporter », mais on ne lui enseigna « ni à penser ni à agir » ; on ne lui dispensa qu'une formation théorique, on ne lui donna aucun « problème » à résoudre, aucune occasion ni de se « tromper », ni de se « corriger ». On lui fournit des réponses toutes prêtes, des « dogmes politiques et moraux », qu'il n'était pas nécessaire de vérifier, mais qu'il fallait simplement « apprendre par cœur et ressentir ». « La Grèce et Rome, la liberté, l'égalité, la république », dans ce « kaléidoscope d'images héroïques et d'idéaux politiques, quelle place occupait la Russie, avec son « passé et son présent si peu attrayants » ? La Russie, affirme Ključevskij, était ignorée, reléguée au rang d'un « phénomène dénué de toute raison »[13].

---

10. N. Šil'der, *op. cit.*, t. 1, p. 111.
11. L'exemple le plus souvent cité pour souligner la position difficile d'Alexandre est l'épisode durant lequel Catherine II, en 1796, lui annonce qu'elle désire écarter Paul du trône et lui transmettre directement cet « héritage ». Alexandre lui manifeste par lettre sa vive reconnaissance, mais au même moment, dans une lettre adressée à Arakčeev, il appelle son père « sa Majesté impériale ». Cf. par exemple, N. Šil'der, *op. cit.*, t. 1, p. 128-130, et A. Kizevetter, « Imperator Aleksandr I i Arakčeev » (« L'empereur Alexandre Ier et Arakčeev »), in *Istoričeskie siluety* (*Silhouettes historiques*), Feniks, Rostov-sur-le-Don, 1997, p. 329.
12. S. Platonov, *op. cit.*, p. 732.
13. V. Ključevskij, *op. cit.*, p. 203-208.

Donc, tant les circonstances familiales « anormales » que la formation trop théorique d'Alexandre sont, pour les historiens, à l'origine de sa personnalité « dédoublée », mais également de son inconstance. Ainsi s'expliquent, écrit Platonov, l'absence d'unité intérieure d'Alexandre, le passage de « l'indifférentisme religieux » à « l'extase religieuse »[14], de l'enthousiasme sincère pour la liberté politique au rejet virulent de son incarnation, les désirs de réformes et la réaction, Speranskij et Arakčeev. C'est également ainsi qu'ils expliquent pourquoi Alexandre n'accomplit que des réformes qui lui coûtèrent peu d'efforts. Le tsar ne savait pas fournir d'efforts, il n'avait appris qu'à rêver au « bien public », à la « liberté » et au « bonheur » de ses sujets. Et la plupart des historiens s'accordent pour dire que si des réformes furent réalisées en Russie, ce furent, majoritairement des réformes mineures[15] mais symboliquement très importantes. Or, ce sont ces réformes qui ont contribué durant tout le règne à éveiller des attentes extraordinaires au sein de l'opinion éclairée, et à alimenter l'idée d'un tsar réformateur[16]. Šil'der qualifie d'ailleurs les premières années du règne d'Alexandre non pas d'années de réformes, mais d'années « d'hésitations »[17].

---

14. S. Platonov, *op. cit.*, p. 733.
15. À l'exception des réformes de l'enseignement. À ce sujet, voir S. Roždestvenskij, *op. cit*. En ce qui concerne les réformes de l'enseignement, même le grand-duc Nikolaj Mihajlovič, d'ordinaire sévère envers Alexandre Ier, est obligé d'admettre que ce qui fut réalisé fut important : « Malgré son caractère fantaisiste et fiévreux, le travail de ces deux années n'avait pas été sans résultats. Et, chose curieuse, ils étaient surtout perceptibles non pas dans le domaine de la réorganisation intérieure dont on s'était tant occupé, mais dans celui de l'instruction publique. […] Rendons cette justice à Alexandre : il donna tout son appui moral et matériel à cette œuvre. C'est ici que nous pourrions saluer les effets de l'influence de La Harpe, s'il était permis d'admettre en général qu'une influence quelconque ait jamais pu produire une impression durable sur Alexandre. » Grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch, *Le Tsar Alexandre I*, Payot, Paris, 1931, p. 42-43.
16. Les personnes destituées sous Paul Ier furent amnistiées, les voyages à l'étranger à nouveau autorisés, la censure adoucie, l'importation des livres étrangers à nouveau autorisée, la Chancellerie secrète abolie, etc.
17. « De 1801 à 1810, dans la vie de l'État russe ont lieu des hésitations ininterrompues tant dans la politique intérieure qu'extérieure. Dans tous les domaines de la gestion de l'empire, on remarque une totale inconsistance des vues, des passages constants d'un système politique à un autre. Tous ces phénomènes sont uniquement dus à l'empereur Alexandre, qui hésitait souvent et au même moment entre deux états d'esprit totalement différents, sans qu'il y ait aucune suite logique dans la direction qu'il choisissait. » N. Šil'der, *op. cit.*, t. 2, p. 1.

Toutefois, cette lecture de la jeunesse du tsar, du point de vue éducationnel ou de sa formation intellectuelle, amène les historiens à proposer une perception différente d'Alexandre : décrit comme un être « passif », faible et influençable par les uns, il est représenté chez d'autres comme un homme volontaire, indépendant, comme un homme rusé et surtout « responsable » de ses actes de souverain.

Ainsi, Kizevetter et le grand-duc Nikolaj Mihajlovič se démarquent-ils fortement du point de vue d'un historien tel que Šil'der par exemple. Le grand-duc est d'ailleurs le seul de tous les historiens de notre corpus qui ne débute pas son ouvrage par une analyse des circonstances familiales et de l'éducation d'Alexandre[18]. Son récit débute en 1801 par le complot contre Paul Ier et son assassinat, et il n'accorde que quelques paragraphes à l'éducation d'Alexandre, affirmant que le jeune homme reçut une éducation « solide », mais que « bien que très doué, il n'apprit toutes choses que superficiellement, sans les analyser et sans chercher à comprendre la mentalité de ses futurs sujets. Aussi, ses décisions furent-elles toujours hâtives et irréfléchies, car un fond sérieux lui manquait »[19]. Puis, il cite le témoignage d'un des précepteurs d'Alexandre, lequel évoque la « paresse » d'Alexandre, son manque de concentration, et le décrit comme un garçon qui n'aimait guère lire, « préférant d'autres passe-temps » et ne montrant « d'intérêt véritable que pour les exercices militaires »[20]. Par là-même, le grand-duc rend Alexandre responsable des traits de caractère qui ont influé de façon négative sur son règne ; il ne le transforme pas en « victime » d'une « mauvaise » éducation octroyée, ou de circonstances familiales moralement destructrices.

Ce sont deux perceptions qui s'affrontent ici : d'un côté on s'attache à démontrer que le tsar a toujours « maîtrisé » les événements, que l'échec de son éducation n'est pas dû au « système » éducatif, mais à sa personnalité même ; Alexandre est décrit comme un enfant « paresseux » mais « têtu » et sachant très bien imposer sa volonté, préférant toucher à tout plutôt que de se concentrer sur un objet parti-

18. N. Šil'der, lui, consacre un tome sur les quatre à la période qui va de la naissance d'Alexandre jusqu'à 1801.
19. Grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch, *op. cit.*, p. 9.
20. *Ibid.*, p. 10.

culier dans le but de le comprendre vraiment[21]. De l'autre, on décrit Alexandre comme un être bon, doux, faible, qui n'avait qu'un désir, celui d'accomplir le bien, mais qui ne put le réaliser, car il fut trop tôt déséquilibré par des circonstances familiales anormales et transformé, par une instruction détachée de toute réalité et interrompue bien trop vite (il n'avait que seize ans), en un être n'ayant pas la force de caractère nécessaire pour réaliser un quelconque acte politique d'envergure ou des réformes complexes qui nécessitaient une idée claire et un effort particulier, comme par exemple la question du servage.

À l'instar du grand-duc Nikolaj Mihajlovič, Kizevetter s'oppose vivement à l'avis si répandu concernant la faiblesse, l'indécision et la prétendue fragilité d'un Alexandre sous l'emprise de son entourage. Ainsi, estime-t-il, il est trop facile de rendre les « favoris » du tsar, Arakčeev à leur tête, responsables de tous les aspects sombres du règne, en ne laissant à Alexandre que le rôle de victime de son « propre manque de volonté ». Son attitude résolue et intransigeante face à Napoléon, la constance dont il fit preuve durant la guerre, et ce malgré l'opposition qu'il rencontrait en Russie, le prouvent, selon lui, largement. Kizevetter s'attache donc à démontrer qu'il y avait une autre raison à l'inaction du souverain en ce qui concerne les réformes intérieures. Alexandre, cet « esthète de la contemplation en politique »[22] qui s'enthousiasmait à chaque fois qu'il était question, lors d'une discussion, de liberté politique, rejetait avec irritation et une volonté de fer chaque tentative de réalisation de la moindre liberté politique. Il suffit que Speranskij lui fournisse un projet de plan de réformes concret, et surtout réalisable, pour qu'Alexandre s'irrite contre son collaborateur. Car, écrit Kizevetter, le plan de Speranskij le renvoyait non pas tant à sa propre passivité (Alexandre savait fort bien agir et réagir lorsqu'il le voulait) qu'à son absence de désir d'action en politique intérieure. Et bien que les raisons de la disgrâce de Speranskij fussent multiples, il ne fait pour Kizevetter aucun doute que la facilité avec laquelle Alexandre porta crédit aux accusations de trahison à l'encontre de Speranskij à la veille de la guerre provient en partie de cette profonde différence entre un homme d'État tourné vers

21. Voir par exemple A. Kizevetter, *op. cit.*, p. 318-319.
22. *Ibid.*, p. 321.

des mesures concrètes et un tsar qui ne supportait pas l'idée de vivre hors de son monde « fantasmagorique » fait de « rêves informes ». Il ne s'agissait chez Alexandre « ni de sincérité, ni de faiblesse, mais d'un amour froid et oisif pour le rêve, combiné à la crainte que ce rêve ne disparaisse à la première tentative de le réaliser »[23].

C'est à travers l'interprétation du rôle d'Arakčeev et de son influence sur le tsar durant toutes ces années que la différence d'appréhension du caractère et de l'œuvre d'Alexandre est la plus perceptible.

Šil'der est l'historien qui prête à Arakčeev la plus grande influence sur Alexandre. Qui plus est, il fait remonter cette influence aux années du règne de Paul Ier, citant abondamment les lettres qu'échangeaient les deux hommes, dans lesquelles on discerne aisément le profond attachement qu'Alexandre éprouvait pour Arakčeev. Enfin, il évoque un « serment secret » de fidélité qu'Arakčeev et Alexandre auraient prêté à Paul en 1796. Ainsi s'expliquerait selon lui l'amitié incompréhensible qui unit à jamais les deux hommes. « Dès ce moment fatidique, écrit-il encore, le vulgaire et terne Arakčeev se transforme en une figure historique, et il efface pour toujours le visage lumineux d'Alexandre[24]. » Alexandre, le tsar au visage « lumineux », surnommé « notre ange » par ses proches comme le souligne plus d'une fois l'historien, aurait ainsi été soumis, par la force d'un « serment secret », à la volonté d'Arakčeev. Ainsi, cette étude de Šil'der tend à mettre en évidence l'amoindrissement de la marge de manœuvre dont bénéficiait le souverain et à minimiser sa responsabilité dans ses actes ultérieurs.

Cette explication n'est pas du goût du grand-duc Nikolaj Mihajlovič, qui écrit que « tout cela réclamerait des preuves qui n'existent pas » et que « des hypothèses semblables » ne peuvent que nous éloigner de la vérité[25], bien qu'il succombe lui aussi au « péché » qui consiste à s'arroger le « droit », « pour la recherche historique », de « deviner et

23. *Ibid.*, p. 317-325.
24. N. Šil'der, *op. cit.*, t. 1, p. 136-137. Šil'der est le seul des historiens à faire mention de ce « serment secret ».
25. Grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch, *op. cit.*, p. 12-13.

de rétablir les faits »[26]. Il affirme ainsi qu'Alexandre fut toute sa vie envahi de remords en raison de sa passivité face à l'assassinat de son père[27]. Toutefois, même si le grand-duc se contredit à la fin de son ouvrage[28], il ne cesse de s'opposer à Šil'der en ce qui concerne la prétendue influence d'Arakčeev sur Alexandre, laquelle n'aurait, selon lui, jamais eu l'importance que Šil'der lui prête. Or, en voulant nier l'influence prépondérante d'Arakčeev sur Alexandre, le grand-duc entend démontrer qu'Alexandre fut maître de lui, de ses décisions et de ses moyens. Quant à Kizevetter, il n'est pas de l'avis de ceux qui estiment qu'Alexandre succomba à l'influence d'Arakčeev, et par là-même se détourna de ses plans personnels. Arakčeev ne fut, dit-il, que

26. *Ibid.*, p. 11-13.

27. Cet « assoupissement de sa conscience durant ces quelques jours tragiques devait coûter à Alexandre par la suite des années d'insupportables remords. Sa conscience devait bientôt s'éveiller en lui, s'éveiller dès les premiers jours de son accession au trône pour ne plus jamais lui donner de paix jusqu'à sa mort. La situation n'est-elle pas inouïe en effet ? L'héritier du trône, qui avait été au courant de tous les détails du complot, n'avait rien fait pour en empêcher l'exécution. Il avait, au contraire, donné son consentement réfléchi au projet criminel, fermant volontairement les yeux sur l'évidente probabilité d'un dénouement tragique. Il semble impossible de supposer que lorsqu'il donnait son consentement au plan des conjurés, Alexandre ne se fût pas douté du danger qui menaçait son père. Il connaissait trop bien le caractère de son père pour avoir pu entretenir un seul instant l'espoir qu'il accepterait d'abdiquer sans quelque violent éclat et sans tenter de résistance. C'est l'impitoyable évidence de ce raisonnement qui devait par la suite revenir sans cesse à la conscience si délicate d'Alexandre et empoisonner toute son existence. Tourment secret, qui devait assombrir toute la vie du monarque auquel son peuple décerna le nom de Béni. Tous ses contemporains s'accordent pour le confirmer ». *Ibid.*, p. 18.

28. Dans la dernière partie de son ouvrage, le grand-duc montre en effet combien Alexandre fut attiré vers cet homme à la conscience « pure » : « Les événements tragiques de la mort de Paul Ier, auxquels Araktcheeff ne prit aucune part tandis qu'Alexandre y participa par la sanction qu'il donna au plan des conjurés, eurent une grande influence sur les rapports de ces deux hommes, si différents de nature. L'obsession de la nuit du 11 Mars n'abandonnait jamais Alexandre ; quand le trouble de sa conscience commença à se changer en mysticisme religieux, l'Empereur se sentit attiré vers celui qui avait jadis joué le rôle de médiateur entre lui et ce père, dont l'ombre sanglante ne le quittait pas, quoi qu'il eût fait pour s'en délivrer. Araktcheeff le comprit parfaitement ; il ne manqua jamais une occasion de rappeler à son auguste protecteur le souvenir de son père vénéré. » « Quelle explication peut trouver l'historien à cette humilité dans un monarque aussi conscient de sa dignité de souverain que le fut Alexandre ? Nous n'en voyons qu'une seule et unique : il s'humilie en face de l'homme dont le "cœur est pur et l'esprit sans péché", devant la mémoire de l'Empereur Paul. Aucun autre argument ne tient. » *Ibid.*, p. 290-294.

l'exécuteur de la volonté d'Alexandre[29]. Et face à l'argument de l'influence et du manque de volonté d'Alexandre, les historiens évoquent son caractère autocratique[30] et le fait que les réformes les plus importantes furent réalisées dans les pays préalablement soumis à l'empire russe. C'est donc l'autocrate tout puissant qui accorde les libertés, là où il l'entend et comme il l'entend : une constitution en Pologne, une diète en Finlande, la libération des serfs dans les provinces baltes. Tous évoquent le goût d'Alexandre pour l'ordre et la discipline, ce que Šil'der appelle la « paradomanie » et le grand-duc Nikolaj Mihajlovič le « microbe du militarisme ». Cette passion, qui désole tant Šil'der, et qui se manifesta, selon le grand-duc, tout particulièrement dans la première période du règne d'Alexandre, s'épanouira toutefois de la façon la plus éclatante avec les colonies militaires, lesquelles ne furent pas du tout, écrit Kizevetter, l'œuvre d'Arakčeev, mais le produit des rêves fantaisistes et de la volonté infaillible du souverain lui-même[31].

Toutefois, bien que certains historiens s'accordent à dire que le « libéralisme » d'Alexandre fut relatif, que le tsar était fort autoritaire et tout à fait capable de rappeler de façon cassante, humiliante même, qu'il était l'autocrate, le grand-duc est le seul à affirmer de façon abrupte et sans ambages qu'Alexandre ne fut jamais un réformateur et qu'il ne fut libéral « qu'en paroles ». Dès lors, il semble infirmer l'image répandue d'un Alexandre « libéral » et désireux d'instaurer un régime constitutionnel en Russie[32].

---

29. A. Kizevetter, *op. cit.*, p. 329.
30. « C'est qu'Alexandre adorait se montrer libéral en paroles, mais à la moindre contradiction il n'éprouvait plus que le désir d'imposer sa volonté et d'affirmer son pouvoir d'autocrate. » Grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch, *op. cit.* p. 42.
31. A. Kizevetter, *op. cit.*, p. 325-327.
32. « On ne cesse de dire et de répéter que ce fut Alexandre qui désira toutes les réformes, aux projets desquelles on avait tant travaillé dans les premières années du XIXe siècle. Aussi, on ne cesse de déplorer le prétendu changement qui serait survenu dans les idées et les sentiments du petit-fils de Catherine. Ce point de vue est parfaitement erroné. Certes, il est indiscutable qu'au moment de son accession au trône, bien des choses dans le régime existant en Russie déplaisaient à Alexandre et qu'il était animé d'un désir sincère d'y apporter des changements et des correctifs. Mais on est obligé de constater, à côté de cela, que pas une seule des réformes faites à cette époque *ne fut due à son initiative personnelle*, que toutes lui furent suggérées à grand peine et que ce ne fut qu'au prix des plus grands efforts qu'un consentement put lui être arraché chaque fois. Et

Ainsi, la coupure du règne en deux périodes est perceptible chez la plupart des historiens, car aucun ne nie le fait que le cours du règne ait subi des changements « idéologiques » importants ; le grand-duc Nikolaj Mihajlovič ne nie pas que la première partie du règne d'Alexandre fut dominée par des tendances réformatrices, et la deuxième par des tendances « réactionnaires ». Son jugement concerne avant tout la personne d'Alexandre, et non le règne. Aucun historien ne remet non plus en question l'idée qu'à la fin des guerres napoléoniennes, l'état d'esprit non seulement du tsar, mais également de nombre de gens de son entourage, a changé. Toutefois, la césure entre la première et la deuxième partie de son règne n'est pas si prononcée que ce à quoi l'on aurait pu s'attendre, car les historiens montrent avant tout que le caractère autocratique d'Alexandre perdura tout au long de sa vie régnante, et que ses projets de réformes furent aussi présents durant la période dite « réactionnaire ». L'image d'un Alexandre réformateur au début du règne, puis s'étant détourné de ses idéaux après la guerre, n'est donc pas niée, mais elle est relativisée. Les historiens montrent avant tout qu'Alexandre fit preuve, dans son inconstance, dans sa « duplicité » et dans ses contradictions, d'une grande constance.

Vers une histoire « sociale » : Mihail Semevskij et Aleksandr Pypin

Deux historiens de notre corpus s'éloignent de ces visions un peu « psychologisantes » du règne d'Alexandre : il s'agit de Semevskij et de Pypin. Semevskij analyse la « question paysanne » en Russie du XVIIIe au milieu du XIXe siècle, et Pypin le « mouvement social » (*obščestvennoe dviženie*) durant le règne d'Alexandre. Leurs objets d'étude, plus thématiques, placent Alexandre dans une perspective historiographique qui dépasse l'analyse « interne » du règne, leur lecture des faits s'attachant avant tout à replacer l'homme et son œuvre dans une perspective contextuelle plus large (Pypin), située dans un temps historique plus long (Semevskij).

---

cela, parce qu'il faut comprendre une fois pour toutes qu'Alexandre ne fut jamais un réformateur et, dès les premières années de son règne, nous le voyons être plus conservateur que tous les conseillers dont il s'était entouré. » Grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch, *op. cit.*, p. 32.

Dès lors, ce nouveau type historiographique s'intéresse, de façon fructueuse, à une histoire plus sociale du règne ou de l'époque observée : en dépassant les analyses centrées majoritairement sur l'homme, sans pour autant les ignorer, il permet de se détacher d'une histoire « du caractère » au profit d'une perspective qui réinscrit la société dans une histoire qui l'avait un peu oubliée.

De même que les autres historiens, Pypin et Semevskij évoquent les circonstances familiales et la formation intellectuelle du jeune tsar, y voyant aussi la cause de l'indécision et du manque de volonté du tsar dans sa politique intérieure. Pour Semevskij, telle fut la raison pour laquelle si peu de réformes, tant sociales que politiques, furent réalisées durant son règne[33]. En outre, écrit-il, Alexandre, qui connaissait mal ses dossiers et la réalité de son pays, avait toujours besoin de conseillers. Quant à Pypin, il montre également combien les circonstances familiales et la formation intellectuelle d'Alexandre influèrent sur son caractère, le transformant en un être indécis et ambigu dans ses actes. Si Pypin défend l'éducation qui fut prodiguée à Alexandre par La Harpe, il souligne, de même que Ključevskij, qu'elle était totalement détachée de la réalité russe. Alexandre resta donc durant tout son règne au niveau des « rêveries » et des « enthousiasmes sentimentaux ». Ses plans furent souvent astucieux, mais il n'eut jamais la force nécessaire et l'intelligence pratique pour les mettre à exécution[34]. Pypin s'oppose cependant aux avis de ceux, contemporains ou historiens, qui mettent en doute la sincérité d'Alexandre, et ne perçoit chez lui aucun « machiavélisme », aucune « hypocrisie ». Alexandre, dit-il, fut sincère lorsqu'il affirmait vouloir réaliser des réformes. Et même lorsqu'il continua à parler de réformes alors que le règne se dirigeait à grands pas vers la « réaction », il était sincère : « Dans son esprit, deux mouvements différents marchaient côte à côte. Parfois c'était l'un, parfois c'était l'autre qui prenait le dessus. Mais jamais un des deux ne surmonta et n'élimina l'autre définitivement[35]. »

33. V. Semevskij, *op. cit.*, p. 237-238 et 450.
34. A. Pypin, *op. cit.*, p. 30-50.
35. *Ibid.*, p. 45.

Toutefois, si l'on retrouve chez Semevskij et Pypin la même évaluation de la personnalité du tsar que celle présente chez les autres historiens, se dégagent de leurs travaux d'autres aspects, qui dépassent les analyses des histoires « traditionnelles » centrées sur le règne et la personne d'Alexandre, et qui ouvrent dès lors sur d'autres visions du règne.

Mihail Semevskij et la question paysanne

Semevskij analyse la question paysanne sur le temps long, puisque son ouvrage embrasse quatre règnes : ceux de Catherine II, de Paul Ier, d'Alexandre Ier et de Nicolas Ier. Or, en observant la problématique paysanne sur une longue période historique, Semevskij montre qu'il y eut, de façon constante, sinon de véritables réformes, tout au moins des ambitions de réforme de la part de chaque gouvernant. Certes, chacun des quatre règnes apporta son lot d'actes qui contribuèrent à aggraver la situation des paysans, mais il prépara aussi, soit par des mesures concrètes, soit par des discours symboliquement forts, la voie à une amélioration future. Ainsi, Catherine souleva publiquement la question de la nécessité d'une amélioration du sort des paysans. Pour la première fois en Russie, un souverain affirmait que le serf était un homme au même titre que son maître, et qu'il avait le droit à une existence « raisonnable ». Dès lors, écrit Semevskij, « Catherine inscrivit pour toujours son nom dans le livre de l'histoire de la question paysanne en Russie »[36].

Durant le règne d'Alexandre, la condition des paysans connut peu d'améliorations concrètes. C'est toutefois durant son règne, affirme Semevskij, que pour la première fois fut posée clairement la question non pas de l'amélioration de leur condition, mais celle de la libération des serfs, même si la plupart des projets élaborés envisageaient cette libération sans attribution de terre. Enfin, avec la traduction de l'ouvrage principal d'Adam Smith en russe, la question de l'intérêt économique du servage était désormais posée. Un argument nouveau en faveur de l'abolition du servage apparut donc sous le règne d'Alexandre : il prendrait désormais de plus en plus de poids.

36. V. Semevskij, *op. cit.*, p. 228.

En ce qui concerne le règne de Nicolas, Semevskij souligne la situation difficile et presque inchangée des paysans. Mais à nouveau, la question paysanne fit durant ce règne un timide pas en avant : désormais tout le monde, ou presque, s'accordait sur le fait que dans la question de la libération des paysans, la terre était un élément capital.

Ainsi, durant chaque règne, l'amélioration de la situation paysanne fut un enjeu de discussion et d'intérêt, même si les réalisations concrètes restèrent minimes ou symboliques. Sous Catherine, le pas se fait en « public », grâce à son *Instruction* (*Nakaz*), mais également à travers les travaux sur le servage, écrits sur la demande de la Société libre d'économie (*Vol'noe ekonomičeskoe obščestvo*). Sous Alexandre, c'est toute une « nouvelle » opinion éclairée qui intervient dans le débat et envoie ses projets d'abolition du servage au tsar[37]. Sous Nicolas, la question du servage est confinée à des cercles fermés : les comités secrets créés par Nicolas y travaillent, de même que les « sociétés secrètes » de la jeunesse « radicale ». Dès lors, se dégage très clairement de la lecture de Semevskij que le règne d'Alexandre ne fut qu'une étape dans un long processus historique. Si la problématique des réformes durant son règne a occupé une place si essentielle dans les analyses des historiens, c'est avant tout en raison des attentes de l'opinion éclairée envers un tsar qui disait vouloir libérer les paysans.

Or, cette attente de réformes est perceptible chez Semevskij. En effet, ce dernier est un partisan ardent de la libération des serfs avec attribution de terre et il n'a de cesse de défendre cette idée dans son ouvrage. Il est donc compréhensible qu'il pose un regard critique sur Catherine II, Paul Ier, Alexandre Ier et Nicolas Ier, qui tous, écrit-il, auraient pu faire davantage qu'ils ne le firent. Semevskij est toutefois encore plus sévère avec Alexandre qu'avec les autres, car sous son règne, l'attente des réformes fut énorme, et son inaction engendra une grande frustration dans l'opinion éclairée russe. Dans son ouvrage, Semevskij se fait en quelque sorte l'écho de ces attentes et de ces frustrations.

37. À ce sujet, cf. V. Semevskij, *op. cit.*, tout particulièrement les chapitres 19, 21, 22 et 25.

Si la représentation binaire (« libérale », puis « réactionnaire ») du règne est perceptible chez Semevskij, elle n'est toutefois pas fondamentale. Semevskij analyse une problématique, la question paysanne, sur le long terme. De cette analyse ressort que la question de la réforme paysanne ne fut pas plus dominante durant le règne d'Alexandre que durant celui de Catherine, de Paul ou de Nicolas, et que la question paysanne en Russie suscita un intérêt constant et une grande continuité politique. L'inaction d'Alexandre en ce qui concerne la question paysanne est, affirme Semevskij, perceptible dès le début du règne, et dans un chapitre de son ouvrage[38], il évoque la continuité du discours « libéral » d'Alexandre sur la question paysanne, mais également la continuité de son inaction. Car pour résoudre la complexe et brûlante question paysanne, qui était peut-être celle qui soulevait le plus de « passions » et d'avis divergents, il aurait fallu un tsar fort, sûr de lui, avec une capacité de travail et de concentration énorme, ce dont fut incapable Alexandre. Ainsi, souligne Semevskij, lorsqu'en 1820 on discuta au Conseil d'État la décision d'interdire la vente de serfs détachés de la terre[39], Alexandre s'étonna, persuadé que cette vente avait été interdite en 1802 déjà. Or, à cette date, en raison de son indécision, et malgré sa réprobation « théorique » du commerce des hommes, il n'avait pas eu la force nécessaire pour imposer cette loi aux membres du Conseil d'État qui s'y opposaient. On s'était contenté d'édicter une loi qui interdisait de publier dans les journaux les annonces de vente de serfs sans terre[40]. De même, en 1820, la loi ne passa pas, en raison du manque de volonté d'Alexandre. À presque vingt ans de distance, les résultats furent exactement les mêmes : on en resta au statu quo.

Si la perspective historiographique de Semevskij est novatrice par son objet d'étude, si elle se démarque de l'historiographie officielle, qu'incarne par exemple un historien comme Šil'der, si elle propose une vision plus « sociale » du règne d'Alexandre Ier, elle reste toute-

38. Il s'agit du chapitre 27.
39. Il s'agit principalement de ceux qui étaient employés comme domestiques.
40. Durant tout le règne d'Alexandre, écrit Semevskij, pratiquement sous les fenêtres du tsar, on continua à vendre au marché des serfs à la criée et au détail, alors que le tsar était persuadé qu'une loi avait interdit ce commerce en 1802 déjà.

fois dans une tradition plus « ancienne », qui remonte au XVIIIe siècle : c'est du tsar, souverain éclairé, que l'on attend des réformes et des changements. Cette vision d'un souverain éclairé se perpétue au XIXe siècle en Russie, et pas seulement chez les historiens. Tel sera en effet le schéma de pensée dominant des contemporains « de gauche » de Semevskij pendant encore longtemps : on attend que le changement soit initié et réalisé par une action gouvernante, et on voit en la personne du tsar celui qui réalisera les réformes nécessaires. Ce schéma de pensée est également perceptible chez Semevskij, qui fut dans les années 1870-1880 très proche du mouvement populiste.

Il nous reste à souligner encore un point qui transparaît fortement chez Semevskij. Durant le règne d'Alexandre, le rôle de la société russe devient bien plus important qu'il ne le fut jamais auparavant. Semevskij analyse longuement les nombreux projets de libération des serfs, parfois rédigés sur la demande du tsar par des personnalités de son entourage, mais venant aussi souvent d'initiatives privées. Il n'est pas de notre propos d'analyser les réactions du tsar à ces projets. Ce qui est important, et qui ressort clairement à la lecture de Semevskij, c'est que l'opinion éclairée russe s'intéresse désormais aux questions des réformes sociales, et qu'elle le fait savoir[41]. Toutefois, si l'ouvrage de Semevskij souligne cette évolution qui eut lieu au sein de la société russe, il ne s'attarde pas sur son sens : son propos est ailleurs. Historien politiquement engagé, Semevskij se contente d'adopter une posture critique vis-à-vis des actes d'un tsar qui se voulait « réformateur » mais qui fut incapable d'accomplir une seule réforme d'envergure en ce qui concerne la question paysanne.

D'un point de vue historiographique, Semevskij a toutefois mis en évidence une problématique sociale, qui dépasse les analyses historiques traditionnelles, fondées sur la description d'un homme « régnant ». Cet objet nouveau met à jour, sans s'y attarder, une notion à cette époque assez neuve en histoire : le mouvement social. Or, cette notion est au centre de l'ouvrage de Pypin.

41. Voir V. Semevskij, *op. cit.*, chap. 27.

Aleksandr Pypin : l'histoire contextuelle

Pour Pypin, la personnalité complexe d'Alexandre ne revêt un sens que si elle est analysée à la lumière du contexte. Deux courants opposés, écrit-il, s'affrontaient alors en Europe : le courant « révolutionnaire » et le courant « conservateur ». Or, Alexandre ne fut pas hors de son temps, et c'est pourquoi ces deux tendances travaillèrent tant son œuvre que sa personnalité[42]. En outre, à la différence de Pierre le Grand, personnalité forte et indépendante, Alexandre fut extrêmement perméable et influençable. Cette perméabilité eut pour conséquence qu'Alexandre fut emporté parfois par l'un, parfois par l'autre courant. Rapidement critiqué pour ses idées « libérales » par la société russe, conservatrice dans sa majorité[43], qui lui reprochait ainsi qu'à son comité intime (dont il était, affirme Pypin, l'âme et l'inspirateur)[44] un prétendu manque de connaissance de la réalité russe[45], il avait pourtant, avec le soutien de ce même comité, compris et saisi instinctivement les exigences historiques de l'époque[46]. Ce furent eux, « l'avant-garde » de la société russe[47], qui énoncèrent pour la première fois de façon aussi claire l'exigence de la « légalité » et la question de la libération des serfs. Mais ils furent surtout, pour Pypin, les plus brillants continuateurs de l'œuvre de Catherine II, exprimant les mêmes idées qu'elle tout en les modulant sur des tons différents : haine de l'arbitraire du despotisme, exigence d'un adoucissement des mœurs, critique de l'esclavage[48]. Évoquant plus d'une fois dans son ouvrage le fait que les résultats des actes d'Alexandre furent minimes et décevants, Pypin affirme que la contradiction entre les concepts théoriques et la réalité, entre les discours et les actes constituaient la logique même de Catherine. Or, c'est précisément cette logique que Catherine inculqua à Alexandre (parler des vertus citoyennes et de la liberté, mais agir en autocrate), ce qui ne signifie pas aux yeux de l'historien que Catherine et Alexandre furent « hypocrites » : l'un comme l'autre croyaient fermement aux idées

42. A. Pypin, *op. cit.*, p. 57.
43. *Ibid.*, p. 81.
44. *Ibid.*, p. 118.
45. *Ibid.*, p. 130.
46. *Ibid.*, p. 99.
47. *Ibid.*, p. 119.
48. *Ibid.*, p. 83-86.

qu'ils professaient[49]. Pourtant, Pypin observe une différence de taille entre les deux souverains. Si Catherine ne souffrit guère de cette dichotomie, cela ne fut pas le cas d'Alexandre, qui vécut douloureusement ses contradictions intérieures[50].

Pypin s'arrête longuement sur les critiques provenant tant de certains historiens[51] que de la vieille génération des dignitaires de l'époque de Catherine[52], qui ne comprirent pas, selon lui, qu'Alexandre était le « produit » de celle qu'ils ne cessaient d'encenser. Ces critiques, pour Pypin, peuvent se résumer en ces quelques mots : Alexandre et le comité intime « ne furent pas à la hauteur de leur tâche »[53]. Pypin s'étonne donc : qui, en Russie, à part Pierre le Grand, fut véritablement à la hauteur de sa tâche ? Même Catherine ne le fut pas toujours, affirme-t-il, et surtout pas les nombreux ministres, hommes politiques et favoris qui précédèrent, puis succédèrent à Alexandre et son comité intime, et qui pensaient bien plus souvent à eux qu'au bien de la Russie[54]. Car pour l'historien, il est hors de doute qu'Alexandre et son entourage plaçaient le bien de la Russie au-dessus de leur propre carrière. C'est pourquoi, affirme-t-il, il valait mieux que ce soit eux qui s'occupent, même maladroitement, même en se trompant, d'apporter le « bonheur » aux millions de sujets russes plutôt que d'autres, tels, entre autres, Gavriil Deržavin, Dmitrij Trošinskij ou Nikolaj Karamzin[55], qui ne proposaient souvent aucun programme, ni social, ni politique. Ce qu'ils prônaient, c'était au mieux le « gel » de la Russie, au pire le retour à des temps révolus.

Cette analyse de la personnalité et des actes d'Alexandre, dont Pypin dépeint l'ambiguïté différemment des historiens « traditionnels » (car moins marquée par une évaluation morale), est subordonnée à une

---

49. *Ibid.*, p. 33.
50. *Ibid.*, p. 12.
51. *Ibid.*, p. 88 et suiv. A. Pypin cite avant tout l'historien Modest Bogdanovič, auteur de la première histoire du règne d'Alexandre, la seule d'ailleurs qui existait déjà lorsqu'il écrivait son ouvrage : *Istorija carstvovanija Aleksandra I i Rossija v ego vremja* (*Histoire du règne d'Alexandre Ier et de la Russie de son époque*), Saint-Pétersbourg, t. 1-6, 1869-1871.
52. Deržavin, Rostopčin, Karamzin, Šiškov, etc.
53. A. Pypin, *op. cit.*, p. 96.
54. *Ibid.*, p. 96-98.
55. A. Pypin consacre tout un chapitre à Karamzin et à ses idéaux politiques.

question, qui traverse tout son ouvrage : quel sens prend l'œuvre d'Alexandre, non seulement dans le contexte politique russe, mais également européen ?

Dans l'introduction à son ouvrage[56], après une analyse de l'émergence, à l'époque de Pierre le Grand et sous l'influence des idées européennes, puis du développement durant tout le XVIIIe siècle, d'une « nouvelle société » (*novoe obščestvo*), Pypin montre qu'un changement important eut lieu en Russie durant le règne d'Alexandre : cette « nouvelle société » (ou opinion éclairée) s'intéressa de plus en plus activement aux « affaires intérieures », « politiques », de la Russie. Or, l'intérêt de cette « opinion éclairée » pour la vie intérieure de l'empire russe, limité au départ à un cercle étroit concentré autour de l'empereur, mais qui fit rapidement ricochet dans un cercle social plus large, constitue, selon Pypin, le trait principal de l'époque d'Alexandre. Même si dans ses mains, le pouvoir monarchique fut souvent « sévère et despotique »[57], même si la réaction sévit dans le pays dès les années 1820, rien ne put effacer ce que Pypin considère comme un tournant capital pour la société russe. Ce fut d'ailleurs sur une initiative individuelle, privée, celle de Sergej Petrovič Rumjancev, que fut élaboré le décret sur les agriculteurs libres en 1803. Et pour Pypin, le rôle important joué durant le règne d'Alexandre par un homme tel que Vasilij Karazin (1773-1842), mais également le grand nombre d'actions philanthropiques et de dons privés qui eurent lieu durant ces années, démontrent clairement cette évolution qui eut lieu au sein de la société russe[58]. Une « pensée sociale » (*obščestvennaja mysl'*) put s'implanter, se renforcer durant son règne, et se mit à réfléchir aux moyens d'améliorer la situation socio-politique russe. Ce renforcement de la « pensée sociale » fut rendu possible en partie sous l'influence de l'éducation européenne, mais surtout par l'exemple vivant que donnaient Alexandre et son comité intime. Les premières mesures « libérales », même symboliques, et plus encore les discours et le comportement d'Alexandre, différent des tsars précédents (un habillement simple, une façon respectueuse de s'adresser à ses interlocuteurs, un style de manifestes particulier, véritables actes de

56. Voir p. 10-20.
57. *Ibid.*, p. 57.
58. *Ibid.*, p. 128-130.

« confession sincère », empreints du désir d'apporter le bonheur aux sujets de l'empire russe[59]), montrèrent en effet à la société russe qu'Alexandre et son comité intime aspiraient véritablement à changer le cours des choses. Cela imprégna très fortement les esprits et laissa des traces indélébiles dans la société. Si les résultats concrets de ces aspirations à accomplir le « bien public » furent minimes, là n'est pas le plus important pour Pypin. Car le résultat pour le « développement social » fut fondamental, permettant l'éveil moral et spirituel de la société russe, malgré les inconsistances et la réaction de la fin du règne[60].

Après les guerres napoléoniennes, l'opinion éclairée russe attend le retour du tsar libérateur, persuadée qu'il va réaliser les réformes promises, que ses paroles seront suivies d'actes. Mais la vie en Russie reprend son cours, et rien ne change, car Alexandre n'est plus le même homme. Ici commence ce que Pypin perçoit comme un décalage entre un homme vieilli moralement et une société russe « éclairée » qu'il a lui-même contribué à éveiller. Et durant longtemps encore, cette dernière verra en Alexandre non pas un tsar « réactionnaire », mais un tsar qu'il faut soutenir dans ses projets de réforme. C'est à ce moment-là que commence, selon Pypin, le si tragique désaccord intérieur qui brisa Alexandre. Car pour l'historien, les inquiétudes morales des dernières années de la vie d'Alexandre nous le montrent non comme l'« hypocrite ou [le] tyran sans cœur »[61] qui fut souvent dépeint, mais comme un homme qui souffrait, qui percevait les contradictions entre une politique réactionnaire et des « idéaux » dont il ne se détourna jamais totalement, et qui comprenait qu'une partie de la société russe attendait désormais des actes au-delà des mots.

Enfin, Alexandre Ier, écrit Pypin, doit être replacé non seulement dans le contexte russe, mais également dans le contexte européen de ces années. On comprend et on juge mieux le tsar, affirme-t-il, si on le compare aux autres grands monarques européens de ces années, qui n'étaient ni d'ardents défenseurs du « libéralisme », ni des partisans

59. N. Šil'der, *op. cit.*, p. 72.
60. A. Pypin, *op. cit.*, p. 120.
61. *Ibid.*, p. 12.

enthousiastes de régimes constitutionnels. Or, ces « monarques » européens ne s'embarrassèrent guère des doutes et des inquiétudes morales d'Alexandre. Et si rester dans une ligne « libérale » au sein d'une Europe tournée vers la « réaction » eût été possible pour un esprit de génie, une personnalité courageuse, forte et indépendante, cela fut impossible pour Alexandre, dont les idées « généreuses » de la Sainte Alliance furent rapidement récupérées par d'autres monarques, contribuant à la « réaction » en Europe.

Ainsi, pour Pypin, le règne d'Alexandre permit à la Russie d'entrer dans une nouvelle ère de son histoire, non en raison de la réalisation de réformes sociales ou politiques, mais grâce en partie au comportement du tsar et aux « signaux » qu'il envoya à la société. Un changement eut lieu au sein de la société russe, qui relève de l'émergence et du développement rapide d'une parole « politique ». Et ce changement, c'est à Alexandre qu'on le doit, un Alexandre à la fin de sa vie dépassé par ce qu'il avait lui-même si vivement contribué à créer. Enfin, ses discours « modernes », ses idées et ses projets politiques furent souvent audacieux, en regard de ceux des autres monarques européens des années « légitimistes ».

Dès lors, Pypin, tout en faisant la même chose que les autres historiens (il cherche à expliquer l'action politique du tsar), grâce à sa perspective historiographique « comparatiste » et « contextuelle », dépasse les autres analyses du règne et replace Alexandre et son œuvre dans un environnement bien plus large, non seulement russe, mais européen.

Car bien qu'analysés et minutieusement décortiqués aussi par Pypin, ce ne sont pas chez lui les résultats des actes du tsar (l'échec ou la réussite des réformes) qui comptent le plus. Pour lui, l'analyse de la personnalité d'Alexandre et de ses actes ne prend un sens que si elle est effectuée à la lumière du contexte. La duplicité du tsar est due aux circonstances familiales, à sa formation intellectuelle, mais ces deux faits, indéniables pour Pypin également, sont eux aussi « contextualisés », analysés à la lumière du moment historique particulier que traversait alors l'Europe. Or, Alexandre fut peut-être le tsar qui incarna de la façon la plus vive ce moment « transitoire » particulier, il fut peut-être le monarque le plus imprégné de toutes les di-

verses influences qui traversaient la société russe et européenne. D'autres historiens le disent aussi très clairement, à l'image de Ključevskij[62] et de Platonov, lequel écrit qu'Alexandre fut l'enfant de deux siècles, qui en quelque sorte s'affrontaient, et qu'il fut la « victime de ce grand tournant qui eut lieu dans la vie spirituelle de l'humanité à l'orée du XIXe siècle »[63]. Pypin est toutefois le seul à en faire l'objet de son étude, et en cela résident l'intérêt et l'aspect novateur de son apport historiographique, qui donne une tout autre signification à l'œuvre d'Alexandre. La coupure du règne n'a donc pas le même sens chez Pypin que chez les historiens « représentants » de l'historiographie « traditionnelle », dont la démarche explicative vise à donner un sens à la personnalité du monarque et à juger les résultats de son règne, plutôt que de donner un sens à ses actes et à son règne dans une optique plus large.

Conclusion

Malgré le caractère partiel de cette étude, et bien que nous nous soyons concentrée sur une période historique relativement courte, une remarque s'impose cependant. Il n'y a pas d'unicité en ce qui concerne la perception d'Alexandre Ier, de même qu'il n'y a pas qu'une seule démarche historienne. Les démarches historiographiques russes de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle sont fécondes et riches, mais elles restent trop peu connues en Occident et sont, même en Russie, peu étudiées et rarement transformées en objet d'étude. Pourtant, les démarches de Pypin et de Semevskij, qui s'intéressent tous deux à une histoire « sociale » et annoncent par là-même les études d'histoire sociale qui se développeront fortement dès le début des années 1880 et jusqu'à 1914 en Russie, possèdent un caractère novateur qu'il serait intéressant de réinscrire dans une analyse de l'historiographie européenne.

62. V. Ključevskij, *op. cit.*, p. 203-204.
63. S. Platonov, *op. cit*. p. 732.

L'Europe vue par le tsar Alexandre Ier : nature, contours géographiques et organisation politique

Marie-Pierre REY
Université Paris I-Panthéon-Sorbonne,
Centre de recherches en histoire des Slaves

Mots-clés : Alexandre Ier, Nappoléon Ier, géopolitique, Europe, diplomatie

Si au fil du XVIIIe siècle, les règnes de Pierre le Grand, d'Élisabeth Ire puis de Catherine II ont permis à la Russie de s'arroger de facto une place prédominante sur le théâtre européen, l'empire des tsars n'en demeure pas moins durant toute cette période tenu en lisière par les autres États du continent qui rechignent à voir dans le colosse oriental un État européen à part entière. A contrario, lorsqu'en 1825, la mort brutale d'Alexandre Ier conduit « Nicolas la Trique » sur le trône russe, l'appartenance de la Russie au système européen ne fait plus aucun doute pour la plupart des observateurs occidentaux ; et si le marquis de Custine peut s'émouvoir et dénoncer l'illusoire « européanité » de la Russie dans laquelle il ne repère que duperie et faux-semblant, les dirigeants européens comme les opinions publiques naissantes voient dans l'État russe, « le gendarme de l'Europe », c'est-à-dire un État dont la nature européenne, toute portée au conservatisme qu'elle puisse être, n'est dès lors plus contestable.

Or, dans cette mutation, les vingt-cinq ans du règne d'Alexandre Ier ont joué un rôle capital non seulement parce que de conflits en paix armée, le théâtre européen n'a cessé dans cette période de dominer la diplomatie tsarienne, mais également parce qu'entre 1801 et 1825, et plus particulièrement entre 1804 et 1818, l'Europe a occupé une place de premier plan dans les réflexions et les perceptions politiques du tsar. C'est sur ces réflexions et ces perceptions que ma contribution s'arrêtera en dégageant leur dimension novatrice, voire visionnaire. Car de fait, loin de se réduire au projet conservateur voire rétrograde

d'une Sainte Alliance dont la légende noire fut dès les années 1820-1830, véhiculée puis ancrée par l'historiographie romantique puis républicaine, les idées et projets politiques élaborés entre 1804 et 1818 par un tsar toujours influencé par l'héritage des Lumières, s'avèrent au contraire, particulièrement audacieux et modernes pour le premier quart du XIXe siècle. Pour ce faire, l'on traitera, dans un premier temps, du contexte dans lequel les idées européennes du tsar se sont constituées puis l'on viendra aux formes concrètes qu'elles ont prises, avant de s'interroger sur le destin qu'elles ont connu.

Un tsar produit des Lumières dans une Russie en marge du théâtre européen

Un tsar, produit des Lumières européennes

C'est en mars 1801, à l'âge de vingt-trois ans qu'Alexandre est propulsé sur le trône, au lendemain de l'assassinat de son père Paul Ier, victime d'un complot mené par des aristocrates de haut rang décidés à en finir avec la tyrannie et les choix erratiques exercés par le tsar. Toutefois, en dépit du contexte bien spécifique dans lequel il conquiert le pouvoir, cette accession n'est pas le fruit du hasard car dès sa prime enfance, Alexandre a été destiné au trône et éduqué pour régner.

Choyé par sa grand-mère, Catherine II, « Monsieur Alexandre »[1] a été très tôt destiné au trône et éduqué pour régner : alors qu'il n'a que sept ans, la tsarine décide de le soustraire à l'influence de ses parents, son fils Paul et sa belle-fille Marija Fedorovna pour lesquels elle n'a que mépris et de le faire éduquer selon un plan d'instruction[2] qu'elle a elle-même élaboré et dont elle confie la mise en œuvre au Suisse républicain César de La Harpe. Attaché aux valeurs des Lumières et aux idées libérales, La Harpe restera le précepteur du grand-duc pendant treize ans et quittera la Russie en mai 1795, remercié par la tsarine. À cette date, Catherine II estime que l'éducation du jeune homme est

1. Expression que Catherine II emploie très souvent pour désigner son petit-fils dans sa correspondance avec le baron Grimm.
2. Très en vogue dans la seconde moitié du XVIIIe siècle dans les milieux aristocratiques d'Europe.

achevée et que son heure est venue de régner : un an plus tard, à la veille de sa mort en 1796, elle transmet à son petit-fils un document secret qui le désigne, à l'insu de Paul qu'elle juge incompétent, comme son successeur. Toutefois, la tsarine disparue, Alexandre ne révèle pas le document légué par sa grand-mère et, respectueux de l'ordre traditionnel, il laisse son père monter sur le trône et régner jusqu'en mars 1801.

Relégué à l'arrière-plan par Paul Ier qui se méfie de lui, le tsarévitch affirme très tôt un intérêt pour les affaires politiques et un grand sens de l'État. De cet intérêt pour les questions politiques, témoigne tout particulièrement la correspondance étroite qu'il entretient avec La Harpe car de fait, le départ de ce dernier n'a pas desserré les liens unissant le précepteur et son élève.

Certes, les deux hommes se reverront en de très rares occasions : une fois en Russie où La Harpe séjourne pendant dix mois, d'août 1801 à mai 1802, période durant laquelle les deux hommes se voient presque quotidiennement, chez La Harpe où le tsar se rend le soir incognito, ou bien encore à la Cour ; et plus fréquemment à l'étranger : à Paris en avril 1814 et à Vienne à partir d'octobre 1814 où à l'occasion du congrès qui scelle le destin du continent européen, La Harpe fait le voyage dans la capitale autrichienne pour revoir son ancien élève, et lors d'échanges en tête-à-tête, lui prodiguer ses conseils. Mais c'est plus encore par une correspondance échangée pendant près de trente ans que les deux hommes restent liés. Au fil des années 1795-1824 en effet, La Harpe rédige de manière fréquente et régulière de longues lettres qui attestent du soutien bienveillant qu'il ne cesse d'accorder à Alexandre Ier et à ses projets de modernisation. A contrario, si elle sont relativement longues lorsqu'il est encore grand-duc, les réponses d'Alexandre se font à partir de son accession au trône de plus en plus brèves et espacées – moins d'une lettre par an –, mais elles révèlent une chaleur et une confiance extrêmes et constituent par là-même une source précieuse pour l'historien.

En mars 1796, dans une lettre bien révélatrice de son attachement à son précepteur, le grand-duc Alexandre souligne qu'il doit à La Harpe :

> Mes mœurs, mes principes, ma morale, le peu de connaissances que j'ai, et qui auraient pu être en plus grand nombre si j'avais profité davantage des peines sans nombre que vous vous êtes données pour moi, et que je ne saurais jamais être en état d'acquitter envers vous que par mon attachement et mon estime pour vous, qui sont sans bornes, mon cher ami [...].[3]

Et en mai 1801, soit deux mois après avoir été proclamé empereur, il écrit de même :

> Le premier moment de vrai plaisir que j'ai ressenti depuis que je me trouve à la tête des affaires de mon malheureux pays, c'est celui que j'ai éprouvé en recevant votre lettre, mon cher et vrai ami. Je ne puis vous rendre tout ce que j'ai senti et surtout voyant que vous conservez toujours les mêmes sentiments qui sont chers à mon cœur, et que, ni l'absence, ni l'interruption de relation, n'a pu altérer. Croyez, cher ami, que rien au monde n'a pu aussi porter atteinte à mon attachement inviolable pour vous et à toute ma reconnaissance pour les soins que vous avez eus pour moi, pour les connaissances que je vous dois, pour les principes que vous m'avez inspirés, et de la vérité desquels j'ai eu les occasions de me convaincre bien souvent.[4]

Au travers des diverses lettres adressées par Alexandre à La Harpe, se dessinent donc un certain nombre de traits : un sens aigu de l'État et du bien social, un refus du pouvoir absolu perçu comme tyrannique par essence, et la volonté libérale de promouvoir une constitution et de mettre en œuvre des réformes économiques et sociales d'envergure. Mais a contrario, sur les questions internationales proprement dites, le grand-duc n'a pas encore de perspective bien arrêtée ; l'embrasement du continent dans le sillage de la Révolution française puis des premières conquêtes de Bonaparte ne suscite pas de réaction très affirmée, à l'image de la place encore limitée que l'empire russe occupe alors sur la scène européenne.

Alexandre Ier, la Russie et l'Europe

Au fil de la première moitié du XVIIIe siècle, les victoires militaires engrangées sous le règne de Pierre le Grand aux dépens de la Suède,

---

3. Lettre du 12 mars 1796, in *Correspondance générale de Frédéric-César de La Harpe et Alexandre Ier, suivie de la correspondance de F.-C. de La Harpe avec les membres de la famille impériale de Russie*, 3 vol., Neuchâtel, 1978-1980, t. I, p. 159.
4. Lettre du 9 mai 1801, in *Correspondance générale…*, *op.cit.*, t. I, p. 240.

ont fait de l'empire russe la grande puissance européenne du Nord ; par la suite, les règnes d'Élisabeth Ire puis de Catherine II ont permis à la Russie de continuer à s'étendre territorialement vers l'Ouest, cette fois aux dépens de la Pologne, et de s'ouvrir culturellement et esthétiquement sur l'Europe occidentale, en revendiquant de plein droit une appartenance européenne. Mais dans les cours d'Europe centrale et occidentale de la seconde moitié du XVIIIe siècle, l'on rechigne encore à considérer comme véritablement européenne une Russie jugée « barbare, despotique et asiatique » ; et en Russie même, l'obsession des décideurs politiques et des élites occidentalisées à rattraper le retard économique, social et culturel accumulé par rapport à l'Occident et le souci constant d'ériger en norme universelle « le » modèle européen attestent bien de la vigueur d'un complexe d'infériorité éprouvé à l'égard de l'Europe occidentale et d'un doute, profond, quant à l'appartenance de la Russie à la civilisation européenne[5].

Dans ce contexte, il n'est pas étonnant qu'à son arrivée sur le trône, Alexandre Ier ait opté pour une position attentiste et pacifiste sur les questions européennes. En juin 1801, l'État russe signe avec l'Angleterre une convention commerciale qui aplanit des relations mises à mal sous le court règne de Paul et les relations diplomatiques rompues par Paul Ier avec l'Autriche sont rétablies ; le 8 octobre 1801, un traité de paix avec la France du Premier consul, dont la signature est suivie deux jours plus tard par la signature d'une convention secrète qui accorde à la Russie satisfaction sur nombre de points[6]. Pour le tsar, il est essentiel d'assurer au pays la paix dont il a besoin pour avancer dans les réformes. Cette logique pacifiste est bien soulignée dans les mémoires du prince Adam Čartoryjskij qui, ami proche du tsar, fait alors, aux côtés du ministre en exercice le comte Viktor Kočubej, figure de conseiller en charge des questions diplomatiques :

---

5. Voir M.-P. Rey, *Le dilemme russe, la Russie et l'Europe occidentale d'Ivan le Terrible à Boris Eltsine*, Paris, Flammarion, 2002, *passim*.
6. Voir C. de Grunwald, « la France s'engage à reconnaître l'indépendance de la République ionienne, à entrer en pourparlers de paix avec la Turquie, à maintenir l'intégrité du royaume des Deux-Siciles, à garantir la liberté des mers et l'indépendance des gouvernants », *Alexandre Ier, le tsar mystique*, Paris, Amiot, 1955, p. 92.

> Le comte Kotchoubey dirigeait la diplomatie de la Russie. L'Empereur lui-même s'en occupait déjà alors d'une manière spéciale. Le comte Kotchoubey avait adopté un système qu'il croyait entièrement conforme aux opinions et aux vues de l'Empereur, et en même temps d'accord avec ses propres sentiments. C'était de se tenir à l'écart des affaires de l'Europe, de s'en mêler le moins possible, d'être bien avec tout le monde, afin de pouvoir consacrer tout son temps et son attention aux améliorations intérieures. C'était bien l'avis et le désir de l'Empereur, et celui de ses intimes ; mais personne ne l'avait adopté avec plus de conviction et ne le soutenait avec plus d'insistance, personne n'était décidé à le suivre avec une constance plus inébranlable que le comte Kotchoubey. – La Russie, disait-il est suffisamment grande et puissante par son étendue, sa population et sa position ; elle n'a rien à craindre d'aucun côté, pourvu qu'elle laisse les autres en repos ; elle s'est trop mêlée à tout propos des affaires qui ne la regardaient pas directement. Rien ne pouvait se passer en Europe, qu'elle ne prétendît y prendre part ; elle a fait des guerres inutiles et coûteuses. Dans son heureuse situation, l'Empereur peut rester en paix avec le monde entier et se vouer à des réformes intérieures sans que personne ose le troubler dans ses nobles et salutaires travaux. C'est dans l'intérieur que la Russie peut faire d'immenses conquêtes en établissant de l'ordre, de l'économie, de la justice dans toutes les parties de son vaste empire, en y faisant fleurir l'agriculture, le commerce et l'industrie. Que faisaient aux nombreux habitants de la Russie les affaires de l'Europe et les guerres qui s'ensuivaient ? Ils n'en retiraient aucun profit ; ils périssaient dans les guerres, ils donnaient avec désespoir plus de recrues et plus d'impôts. Leur bien-être exigeait une longue paix et les soins continuels d'une sage et pacifique administration. Que pouvait penser de mieux l'Empereur avec ses idées de réforme et son conciliabule libéral ?[7]

Et de fait, ce désengagement vis-à-vis des questions européennes qui pousse le tsar à placer l'intérêt national au cœur de ses choix diplomatiques et à ne pas se laisser entraîner par des considérations qui lui seraient extérieures[8] s'explique clairement par la volonté du souverain

7. *Mémoires du prince Adam Czartoryski et Correspondance*, Paris, Plon, 1887, t. 1, p. 292-293.
8. Comme il l'explicite très clairement dans sa lettre du 12 novembre 1801 à l'ambassadeur Simon Voroncov, citée par C. de Grunwald, *op.cit.*, p. 91 où il affirme : « Je m'étudierai surtout à suivre un système national, c'est-à-dire un système fondé sur les avantages de l'État et non, comme cela est souvent arrivé,

de donner la prééminence aux questions intérieures et au développement politique, économique et social de l'empire russe.

Les années 1801-1804 correspondent en effet à une période d'intense activité réformatrice : il suffit d'évoquer la levée de la censure ; la fondation des universités de Dorpat en 1802, de Vilnius en 1803, de Kazan en 1804 et de Kharkov en 1805 ; en 1803, l'adoption d'un oukaze autorisant certains serfs à racheter leur terre et à la cultiver[9] ; et sur le plan politique, en 1802, la création de huit ministères centralisés qui se substituent aux anciens collèges ministériels et visent à rendre l'administration plus rationnelle et plus efficace[10].

Mais il s'explique aussi par le fait que l'empire russe, qui vient de procéder à l'annexion du royaume de Géorgie orientale[11] et s'est lancé en Transcaucasie dans une politique expansionniste ambitieuse au détriment des petits États indépendants situés en bordure de la mer Noire, a besoin d'avoir les coudées franches dans cette région ; et de fait, cette stratégie s'avère payante puisque dès 1803, la principauté de Mingrélie est placée sous protectorat russe et qu'un an plus tard, c'est au tour du royaume d'Imérétie et des principautés de Gurie et de Svanétie d'être annexés[12].

---

sur les prédilections pour telle ou telle autre puissance. Je serai, si je le jugeais utile pour la Russie, bien avec la France, tout comme ce même intérêt me porte maintenant à cultiver l'amitié de la Grande-Bretagne. »

9. Avec l'accord de leur propriétaire auquel ils se louent. Ce qui expliquera le faible écho de la mesure : au fil du règne, 500 000 serfs passeront au rang de « cultivateurs libres », alors que l'empire russe compte alors plus de 27 millions de serfs. Cf. D. Olivier, *Alexandre Ier, Prince des Illusions*, Paris, Fayard, 1973, p. 75.

10. Voir *Mémoires du prince Adam Czartoryski…, op.cit.*, t. I, p. 312 : « Le but de la réforme fut, à l'exemple de la plupart des autres États de l'Europe, de séparer les ministères, de préciser leurs limites, d'agglomérer dans un ministère séparé les affaires d'une même espèce, d'en centraliser la gestion, et d'augmenter par là la responsabilité des principaux fonctionnaires de l'État. On espérait, entre autres résultats, que ce serait un moyen efficace pour mettre une digue aux abus, aux concussions et aux voleries sans nombre qui font la grande plaie de cet empire, si aucun moyen n'était capable en Russie d'en arrêter le cours. »

11. En décembre 1801.

12. Pour plus de détails sur ces processus d'annexion, voir M.-P. Rey, *De la Russie à l'Union soviétique, la construction de l'Empire, 1462-1953*, Paris, Hachette, 1994, p. 100.

Toutefois, les résolutions du tsar et de ses proches conseillers ne résistent ni à l'évolution du contexte international ni à la montée en puissance des ambitions napoléoniennes et de ce point de vue, l'année 1803 marque un tournant.

À partir de 1803 en effet, le jugement d'Alexandre à l'égard du Premier consul se fait de plus en plus critique à l'égard de Bonaparte, comme en atteste la lettre adressée à La Harpe en juillet :

> Je suis bien revenu, avec vous, mon cher, de notre opinion sur le premier consul. Depuis son consulat à vie, le voile est tombé ; depuis lors, c'est allé de mal en pis. Il a commencé par se priver lui-même de la plus belle gloire réservée à un humain et qui seule lui restait à cueillir : celle de prouver qu'il avait travaillé sans aucune vue personnelle, uniquement pour le bonheur et la gloire de sa patrie, et fidèle à la constitution alors qu'il avait juré lui-même, remettre après les dix ans le pouvoir qu'il avait en main. Au lieu de cela, il a préféré singer les cours, tout en violant la constitution de son pays. Maintenant, c'est un des tyrans les plus fameux que l'histoire ait produits.[13]

Toutefois, en dépit de ces convictions, le tsar et son ministre des Affaires étrangères, le chancelier comte Alexandre Voroncov, cherchent encore, tout au long de l'année 1803, à temporiser et à éviter tout affrontement avec le Premier consul. Les propos tenus par son chargé d'affaires à Paris, d'Oubril, à Talleyrand lors de leur rencontre du 21 juillet soulignent bien la volonté tsarienne de se faire le chantre et le promoteur d'une paix européenne respectueuse des identités nationales :

> Loin de vouloir ranimer le feu de la guerre sur le continent, Sa Majesté serait au comble de ses vœux si elle pouvait la faire cesser partout, mais nous souhaitons aussi que le gouvernement français, puisqu'il déclare avoir la même volonté, laissât en repos ceux qui ont le plus vif désir de ne pas y prendre part. L'unique vœu de Sa Majesté serait que la paix renaisse en Europe, que personne ne veuille s'arroger une suprématie quelconque et que le gouvernement français reconnaisse aussi l'égalité des États moins forts et tout aussi indépendants que lui. La Russie, on ne saurait assez le répéter, n'a aucune envie,

13. Lettre du 7 juillet 1803, Kamennoj Ostrov, in *Correspondance générale…*, *op.cit.*, t. II, p. 44-45.

> aucun intérêt de faire la guerre. C'est la force des circonstances qui lui dictera le parti qu'elle aura à prendre.[14]

L'attachement du tsar à préserver la paix coûte que coûte au nom de l'intérêt national ne va d'ailleurs pas sans susciter des réactions critiques, voire agacées de la part de certains observateurs. Joseph de Maistre alors ambassadeur de Sardaigne à Saint-Pétersbourg y voit l'influence négative de La Harpe, alors présent à la Cour :

> La Russie, assumant une attitude plus menaçante et élevant la voix, aurait pu facilement rendre jusqu'à un certain point l'équilibre à l'Europe, mais essayez donc de faire entrer de telles idées dans une tête farcie par La Harpe. L'empereur de Russie n'a que deux pensées : « la paix et l'économie ».[15]

Quoi qu'il en soit, cette rencontre qui ne suscite aucune réaction du côté français conforte le tsar dans son jugement hostile à l'égard du Premier consul et en mars 1804, l'enlèvement du duc d'Enghien[16], puis son exécution achèvent de le convaincre que la Russie ne peut plus se tenir à l'écart des questions européennes et qu'elle doit désormais s'opposer aux ambitions napoléoniennes. À partir de cette date, l'engagement de plus en plus marqué du tsar sur la scène internationale est à l'origine d'un véritable projet pour l'Europe.

L'Europe du tsar Alexandre Ier : un projet ambitieux au service d'un nouvel équilibre européen

En 1803, alors qu'il n'est encore que son conseiller personnel pour les affaires diplomatiques – il sera un peu plus tard, en janvier 1804, nommé ministre des Affaires étrangères en remplacement du chancelier Voroncov âgé et malade –, le prince Čartoryjskij rédige à la demande du tsar et avec le soutien de son secrétaire italien l'ancien abbé Piatoli[17], un long *Mémoire sur le système politique que devrait suivre la*

14. Cité par C. de Grunwald, *op.cit.*, p. 99.
15. *Mémoires politiques et correspondance diplomatique de Joseph de Maistre*, Paris, 1859, cité par le Grand-Duc Nicolas Mikhailovitch in *Le Tsar Alexandre Ier*, Paris, Payot, 1931, p. 40.
16. Enlevé à Ettenheim, dans le pays de Bade, territoire de l'Empire, cher à la famille du tsar puisque l'épouse d'Alexandre est née Louise de Bade.
17. Sur le rôle de l'abbé Piatoli aux côtés de Čartoryjskij, voir les pages que le prince lui a consacrées dans ses *Mémoires*, *op.cit.*, t. I, p. 392-395. Et voir aussi la biographie de K. Waliszewski in *La Russsie il y a cent ans : le règne d'Alexandre Ier*

Russie, complété en 1804 par un *Article pour l'arrangement des affaires de l'Europe à la suite d'une guerre heureuse*. Textes denses et ambitieux, ces documents vont structurer pendant plusieurs années la pensée diplomatique du jeune tsar.

Les écrits du prince Adam Čartoryjskij

Dans le Mémoire qui appelle la Russie à mener une politique « généreuse et grande » pour « le bien général des nations », Čartoryjskij propose tout d'abord d'en finir avec l'expansionnisme napoléonien jugé intolérable et pour ce faire, d'engager la Russie dans une alliance militaire avec l'Angleterre ; mais une fois l'ennemi défait et la victoire acquise, cette alliance privilégiée sera consolidée et visera à instituer un système européen fondé sur des bases nouvelles.

Sous la houlette de la Russie et de l'Angleterre qui s'en porteront en quelque sorte garantes, le nouveau système devra faire de la paix en Europe son objectif prioritaire et il devra chercher à régir les relations internationales en recourant à la raison et en refusant l'état de nature[18] qui pour l'heure domine les affaires internationales. Pour Čartoryjskij, il s'agit donc bien de transférer à la scène internationale les valeurs de raison, d'ouverture et de tolérance des Lumières.

Ce nouveau système devra s'inscrire – et c'est là la seconde idée très importante du mémoire – dans un espace européen que Čartoryjskij suggère de remodeler selon deux principes clefs, le principe libéral et le principe alors neuf et révolutionnaire des nationalités. Dans cette adhésion au principe des nationalités, perçu comme le facteur clef du système à reconstruire, nul doute que les sentiments patriotiques d'un prince polonais confronté à la disparition douloureuse de son pays depuis les trois partages successifs de la fin du XVIIIe siècle ont joué un rôle majeur. Mais il faut y voir aussi l'influence de certains philosophes dont Johann Gottfried Herder au premier plan. Comme Herder

(3 vol., Paris, 1923-1925) où K. Waliszewski livre d'intéressantes remarques sur la personnalité de ce « prêtre ayant mis bas la soutane et pris femme dans l'entourage de la duchesse de Courlande », t. I, p. 143. Signalons aussi qu'il orthographie le nom de l'ancien abbé avec deux « t », soit « Piattoli ».

18. Voir sur ce point l'analyse de P. Grimsted, in *The Foreign Ministers of Alexander I. Political Attitudes and the Conduct of Russian Diplomacy, 1801-1825*, Berkeley, University of California Press, 1969, p. 115.

en effet, Čartoryjskij fait des nations des corps organiques « avec leur propre manière de voir et de sentir »[19] qui ne doivent en aucun cas subir de domination étrangère « contraire à l'équilibre des choses »[20].

Ces deux principes, principe libéral et principe des nationalités, conduisent à définir le système européen comme un ensemble d'États libéraux c'est-à-dire organisés en républiques ou en monarchies constitutionnelles ; et d'autre part comme un ensemble d'États respectueux du principe des nationalités, qui pourront s'organiser soit sous la forme d'États-nations : c'est le cas de la France bien sûr mais aussi de la Suisse[21] ou bien encore de la Pologne dont il s'agit, sous la houlette russe, de favoriser le rétablissement de l'unité nationale ; soit sous la forme d'États fédéraux : Čartoryjskij envisage ainsi la création d'une fédération italienne qui s'organiserait autour d'un État du nord et celle d'une fédération d'États allemands, seule réponse possible selon lui, aux attentes identitaires allemandes. Toutefois, cette dernière fédération allemande devra se bâtir indépendamment de la Prusse et de l'Autriche et constituer un « contrepoids intermédiaire »[22] face à ces deux dernières. Enfin, Čartoryjskij évoque le cas de l'Empire ottoman qui, s'il venait à s'écrouler, devrait favoriser la création d'États séparés mais réunis dans une fédération commune, « sur laquelle la Russie pourrait s'assurer une influence décisive et légale au moyen du titre d'empereur ou de protecteur des Slaves et d'Orient qui serait décerné à Sa Majesté Impériale »[23].

Le Mémoire de Čartoryjskij suscite aussitôt l'intérêt d'Alexandre qui y voit un programme ambitieux et d'envergure, répondant à ses propres objectifs libéraux, mais plus encore un programme susceptible de donner au combat antinapoléonien une signification politique, voire morale et philosophique.

---

19. Cité par W. H. Zawadski, *A Man of Honour, Adam Czartoryski as a Stateman of Russia and Poland, 1795-1831*, Oxford, Clarendon Press, 1993, p. 73.
20. *Ibid*.
21. Čartoryjskij précise que dans les régions qu'il faudra libérer de la tutelle française, Suisse et Pays-Bas en premier lieu, il faudra encourager l'installation d'États-nations indépendants, dotés de régimes constitutionnels et libéraux, « garants de l'équilibre général ».
22. *Mémoires du Prince Adam Czartoryski…, op.cit.*, t. II, p. 65.
23. *Idem*.

Les *Instructions secrètes* du tsar : un programme ambitieux pour l'Europe

En août 1804, la chute en Angleterre du ministère Addington et la nomination de William Pitt au rang de premier ministre semblant dessiner une configuration propice, le tsar prend la décision d'envoyer à Londres, à l'insu du comte Simon Voroncov son ambassadeur sur place qu'il suspecte d'une anglophilie aveugle[24], un émissaire secret, le comte Nikolaj Novosil'cev. Ami très proche du tsar, membre du Comité secret, et vice-ministre de la Justice, Novosil'cev est chargé par Alexandre de négocier secrètement avec le premier ministre Pitt un rapprochement voire une alliance. Toutefois, pour le tsar comme pour Čartoryjskij qui joue un rôle majeur dans cette réflexion, l'alliance, loin de se limiter à des considérations tactiques antinapoléoniennes, devra engager un programme ambitieux de reconstruction de l'Europe sur des bases nouvelles. Pour expliciter son propos et ses vues, le tsar transmet à Novosil'cev à la veille de son départ, le 11 septembre 1804, des *Instructions secrètes*[25]. Fixées par Alexandre et rédigées dans le détail par Čartoryjskij toujours avec l'aide de l'abbé Piatoli, ces *Instructions secrètes* constituent, au-delà de la quête d'une alliance avec l'Angleterre, un plaidoyer pour une Europe nouvelle à bâtir.

D'entrée de jeu, le tsar inscrit son projet dans une lutte idéologique d'envergure qu'il s'agit de remporter contre Napoléon. À ses yeux en effet, la propagande napoléonienne a su habilement manier à son

24. Cette méfiance était partagée par le prince Čartoryjskij qui écrit à son sujet, in *Mémoires du Prince Adam Czartoryski…*, *op.cit.*, t. I, p.365 : « Pour ce qui est de sa manière de considérer et d'influencer la marche des affaires, il y aurait bien quelques reproches à lui adresser. Ses fautes résultèrent de son caractère entier qui le poussait à admirer, sans réserve, l'Angleterre, ce pays le seul régi alors par des institutions libres. Le comte Simon s'attacha d'une amitié, je dirais presque d'une admiration sans limites, à M. Pitt et à quelques-uns de ses collègues. Ce sentiment trop vif l'empêcha de considérer avec impartialité la marche des événements et de saisir, en différentes occasions, les véritables intérêts, soit de la Russie, soit même de l'Europe dans l'ensemble général de sa politique. »

25. Le texte des *Instructions secrètes* est reproduit in extenso in *Vnešnjaja Politika Rossii XIX i načala XXogo veka* (*La politique extérieure de la Russie au XIXe siècle et début du XXe siècle*), série I, t. II, Moscou, 1961, p. 138-151 ; et in *Mémoires du prince Adam Czartoryski…*, *op. cit.*, t. II, p. 27-45.

profit des principes et des idées qu'il convient maintenant de se réapproprier. Alexandre Ier affirme ainsi, témoignant d'une intelligence politique très aiguë :

> L'arme la plus puissante dont se soient servis jusqu'à présent les Français, et avec laquelle ils menacent encore tous les pays, est l'opinion universelle qu'ils ont su répandre, que leur cause est celle de la liberté et de la prospérité des peuples. Il serait honteux pour l'humanité qu'une cause aussi belle dût être considérée comme le propre d'un gouvernement qui ne mérite sous aucun rapport d'en être le défenseur ; il serait dangereux pour tous les États de laisser plus longtemps aux Français l'avantage marquant d'en conserver l'apparence. Le bien de l'humanité, l'intérêt véritable des autorités légales, et la réussite de l'entreprise que se proposeraient les deux puissances[26] exigent qu'elles arrachent aux Français cette arme formidable et qu'en se l'appropriant, elles la fassent servir contre eux-mêmes.[27]

Cet enjeu établi, le tsar se dit ensuite favorable à une alliance russo-britannique qui permettrait d'en finir avec la menace napoléonienne, mais il insiste avant tout sur la nécessité de donner à cette alliance « un but réellement utile et bienfaisant »[28] et dans les pages qui suivent livre de manière précise ses conceptions tant sur le plan politique que géopolitique.

Sur le plan politique, Alexandre Ier commence par évoquer le cas des pays soumis à la tutelle française : à propos de la Sardaigne, s'il se dit favorable au rétablissement du roi sur son trône, il souhaite que d'un commun accord, la Russie et l'Angleterre engagent le roi à « donner à ses peuples une constitution libre et sage » puis, traitant de la Suisse et de la Hollande dont il s'agira de garantir l'existence et l'organisation politique, il réclame que cette dernière soit établie dans le respect de la volonté nationale[29].

---

26. À savoir la Russie et l'Angleterre.
27. *Mémoires du Prince Adam Czartoryski…*, *op.cit.*, t. II, p. 29.
28. *Ibid.*, p. 28.
29. *Ibid.*, p. 30 : « Le même principe devrait être suivi à l'égard de la Hollande, où l'on prendrait avec impartialité en considération le caractère et le vœu national, pour décider la forme de gouvernement qu'on y favorisera. »

Le cas français inspire ensuite au tsar un très long développement : il précise tout d'abord que loin de chercher à rétablir en France un ordre monarchique de droit absolu, l'alliance russo-britannique dont un des objectifs clefs sera de se débarrasser du « joug de Bonaparte », devra s'efforcer d'y promouvoir et d'y garantir la liberté à laquelle a goûté le peuple français :

> Répugnant à faire rétrograder l'humanité, je voudrais que les deux gouvernements convinssent entre eux que loin de prétendre rétablir dans le pays qu'il faudra affranchir du joug de Bonaparte, d'autres abus, et un état de choses auquel des esprits qui ont goûté des formes de l'indépendance ne pourraient se faire, on s'efforcera au contraire de leur assurer la liberté fondée sur ses véritables bases.[30]

Cette analyse atteste de manière très nette tant de l'ouverture d'esprit d'Alexandre que de son sens politique puisqu'à ses yeux, la mémoire de la Révolution française ne peut être reniée. Ces prises de position, pour le moins surprenantes de la part de celui qui a hérité quatre ans auparavant d'un régime autocratique de droit divin, ne relèvent pas pour autant d'une démarche opportuniste et circonstancielle. Loin s'en faut car s'il s'agit bien pour lui, en tenant compte de l'héritage de la Révolution française dans la construction de la nouvelle Europe de battre Napoléon sur son propre terrain idéologique, il s'agit plus encore de modeler le continent européen dans le respect des droits des individus.

Soucieux d'être compris de l'opinion française, Alexandre Ier souligne ainsi la nécessité d'expliquer à « la nation »[31] française que les puissances coalisées « ne désirent rien autre que d'affranchir la France du despotisme sous lequel elle gémit, de lui laisser le libre choix du gouvernement qu'elle voudra se donner »[32], et c'est dans cet esprit qu'il se déclare ouvert à l'institution en France d'une monarchie constitution-

30. *Ibid.*, p. 29.
31. Une nouvelle fois, l'on retrouve sous la plume du tsar le terme de « nation », inconcevable pour ses prédécesseurs, plus à l'aise avec les terme de « peuple » ou de « sujets » ! Il atteste bien de l'influence sur le tsar de la philosophie des Lumières et des idées de La Harpe.
32. *Mémoires du Prince Adam Czartoryski…*, *op.cit.*, t. II, p. 31.

nelle[33] si cette dernière avait la faveur des Français. Puis, il élargit son propos aux autres pays européens et se lance dans un véritable plaidoyer en faveur de régimes respectueux des « droits sacrés de l'humanité » :

> Ce n'est pas la place ni le moment de tracer les différentes formes de gouvernement qu'il faudra établir dans ces divers pays. Je vous laisse une entière latitude pour traiter avec le ministre anglais sur cet objet important. *Les principes sans doute devront être partout les mêmes, et c'est de quoi il faudrait avant tout convenir. Partout ils doivent être fondés sur les droits sacrés de l'humanité, produire l'ordre qui en est la suite nécessaire ; partout le même esprit de sagesse et de bienveillance doit diriger les institutions.* Mais l'application de mêmes principes pourra varier selon les localités, et les deux puissances, pour s'entendre à cet égard, aviseront aux moyens de se procurer sur les lieux des données justes, impartiales et détaillées, auxquelles on puisse ajouter foi.[34]

Très dense, ce passage illustre l'attachement profond du tsar aux idées des Lumières et aux principes que lui a inculqués La Harpe durant ses années de préceptorat tout comme il illustre une nouvelle fois sa volonté de prendre en compte certaines idées politiques diffusées par la Révolution française. Mais il s'agit aussi pour lui de se démarquer de manière très nette des pratiques napoléoniennes car en proposant que les peuples soient associés au choix de leur gouvernement, c'est bien à un rejet d'un modèle napoléonien imposé aux États d'Europe par l'usage des armes et le recours à la force qu'aspire Alexandre Ier.

Sur le plan plus proprement géopolitique, les *Instructions secrètes* s'avèrent encore plus neuves. Pour le tsar en effet, la tranquillité future de l'Europe ne pourra être assurée qu'en combinant des décisions de politique intérieure – dont au premier plan la mise en place de régimes respectueux des droits des gens – et des décisions de politique extérieure. Il précise ainsi :

> Il me semble évident que ce grand but[35] ne pourra être regardé comme atteint que lorsqu'on parviendrait d'une part à attacher

33. *Ibid.*, p. 32 : « Posant comme décidé que pour le bien de l'Europe et de la France, il est nécessaire que la Constitution y soit monarchique, c'est de la part de la nation qu'on devra en attendre la proposition. »
34. *Idem*.
35. La tranquillité future de l'Europe.

> les nations à leurs gouvernements, en rendant ces derniers capables de ne se conduire que pour le plus grand bien des peuples qui leur sont soumis, tandis que de l'autre on fixerait les rapports des États entre eux sur des règles plus précises, et qu'il serait de leur intérêt de respecter.[36]

Ce lien établi entre situation intérieure et politique étrangère, Alexandre Ier présente ensuite son projet. La *fédération européenne*[37] qu'il appelle de ses vœux devra se bâtir dans le respect du droit des gens et sur un certain nombre de principes formalisés dans « un traité qui devienne la base des relations réciproques des États européens ». Il écrit ainsi, non sans lyrisme :

> Ce n'est point le rêve de la paix perpétuelle qu'il s'agit de réaliser[38] ; cependant on se rapprocherait sous plus d'un rapport des résultats qu'il annonce, si dans le traité qui terminerait la guerre générale on parvenait à fixer sur des principes clairs et précis les prescriptions du droit des gens. Pourquoi ne pourrait-on pas y soumettre le droit positif des nations, assurer le privilège de la neutralité, *insérer l'obligation de ne jamais commencer la guerre qu'après avoir épuisé les moyens qu'une médiation tierce peut offrir*, avoir de cette façon mis au jour les griefs respectifs, et tâché de les aplanir ? C'est sur de semblables principes que *l'on pourrait procéder à la pacification générale, et donner naissance à une ligue dont les stipulations formeraient, pour ainsi dire, un nouveau code du droit des gens, qui, sanctionné par la plus grande partie des États de l'Europe, deviendrait sans peine la règle immuable des cabinets, d'autant que ceux qui prétendraient l'enfreindre risqueraient d'attirer sur eux les forces de la nouvelle union.*[39]

Ce passage revêt une très grande importance et ce pour deux raisons essentielles. D'abord par la dimension morale voire messianique du combat dans lequel le tsar s'engage. Pour Alexandre Ier, il s'agit bel et bien de proposer à l'Europe tout entière un modèle géopolitique qui se substituera à l'illusoire modèle napoléonien et l'emportera sur ce dernier précisément parce qu'il sera, lui, respectueux du droit des nations comme du droit des gens. Or, cette dimension messianique atteste d'un changement radical de perspective, voire d'une révolu-

---

36. *Instructions secrètes*, *op.cit.*, p. 33.
37. Le terme, souligné par nous, est utilisé par le tsar, p. 34.
38. Allusion au projet de paix perpétuelle de l'abbé de Saint-Pierre rédigé en 1713 et popularisé par Rousseau.
39. Voir *Instructions secrètes*, *op.cit.*, p. 35.

tion mentale et politique. Alors que d'une part, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, les décideurs russes se sont efforcés de démontrer leur « européanité » et de faire « du modèle européen » leur ligne de mire et que d'autre part, au début du règne d'Alexandre Ier, la Russie fait le choix de se tenir sur le plan géopolitique en lisière des affrontements européens, à partir de 1804 au contraire, non seulement il n'est plus question pour l'empire d'Alexandre Ier de chercher à faire la démonstration de son européanité tant cette dernière lui paraît désormais acquise, mais il est désormais profondément engagé dans les affaires européennes et capable de proposer à l'ensemble de l'Europe un projet politique et géopolitique ambitieux visant à libérer le vieux continent de la tyrannie napoléonienne.

Mais aussi, bien sûr, par la modernité du projet européen d'Alexandre : le concept d'une ligue pacifiste des nations européennes dans laquelle le recours à la médiation et à la négociation seraient systématiques et où l'on respecterait un certain nombre de valeurs politiques communes, l'idée que les décisions adoptées par cette ligue se substitueraient au droit national, préfigurant ainsi une construction supranationale, enfin, l'allusion, même timide, à la constitution d'une force militaire qui réunirait les forces des différentes nations adhérant à la ligue, tout ceci résonne évidemment de manière très moderne et préfigure les tentatives qui se dessineront au fil du XXe siècle.

Ces considérations géopolitiques de principe se doublent de considérations géopolitiques plus appliquées qui reprennent largement le mémorandum de Čartoryjskij. Alexandre Ier insiste tout d'abord sur la nécessité d'installer les nouveaux États dans leurs limites géographiques naturelles[40] et de veiller à ce qu'ils soient composés de « peuples homogènes ». Sans aller jusqu'à se prononcer en faveur de la constitution d'États-nations en Europe, c'est bien en filigrane au principe des nationalités tel qu'il a commencé à être formulé durant la Révolution

40. *Ibid.*, p. 36 : « Il faudrait […] fixer aussi aux différents pays les limites qui leur sont les plus propres. Il faudrait alors surtout s'attacher à suivre celles que la nature elle-même a indiquées, soit par des chaînes de montagnes, soit par des mers, soit enfin par des débouchés qui doivent être assurés à chacun pour les productions de son sol et son industrie. »

française que le tsar fait ici référence et l'on mesure ainsi, de nouveau, l'influence des idées révolutionnaires sur l'ancien élève de La Harpe.

Installés dans leurs limites naturelles et dotés de peuples homogènes, les États européens devront chercher à promouvoir entre eux un « équilibre naturel » et pour cela, il faut selon le tsar, favoriser, à côté des grandes puissances existantes, la création d'« États du second ordre » qui seront appelés à servir efficacement de contrepoids aux grandes puissances. Les notions d'équilibre et de contre-pouvoir occupent une place importante dans l'analyse et c'est dans cette perspective que se situe le projet d'une fédération des principautés allemandes qui devra se faire en dehors de l'Autriche et de la Prusse :

> Il est évident que l'existence de trop petits États ne serait pas d'accord avec le but qu'on se propose, puisque, n'ayant aucune force intrinsèque, ils ne servent que d'appâts et de moyen à l'ambition, sans pouvoir être d'aucune utilité au bien général. On ne saurait remédier à cet inconvénient qu'en les réunissant à des États plus grands, ou bien en formant parmi les petits des unions fédératives. La nécessité d'enchaîner la France et de former des contre-poids pour l'Autriche et la Prusse exige que ces considérations ne soient pas oubliées relativement à l'Italie, et principalement à l'égard de l'Allemagne.[41]

Ainsi, tant sur le plan politique que géopolitique, le tsar de Russie livre dans ses *Instructions secrètes* à Novosil'cev un projet qui s'il se voulait une arme de combat antinapoléonien, constituait plus encore un plan très ambitieux de reconstruction européenne. Quel accueil ce plan reçut-il à Londres ? Et quel fut son impact réel ? C'est à ces questions majeures qu'il convient maintenant de répondre.

Le destin du projet

Arrivé à Londres au début de novembre 1804, l'émissaire secret du tsar y resta jusqu'en février 1805 et pendant près de trois mois, il s'efforça de convaincre les autorités britanniques de l'intérêt et de la pertinence des projets d'Alexandre Ier.

41. *Ibid.*, p. 37.

La mission Novosil'cev, novembre 1804-février 1805

Dans ses *Mémoires*, le prince Čartoryjskij porte un jugement très sévère sur cette mission et rend Novosil'cev largement responsable de son échec :

> M. de Novosiltzow trouva M. Pitt très peu préparé à écouter nos propositions et uniquement préoccupé du point de vue auquel il considérait les affaires de l'Europe. Le comte Simon, dans son admiration devant le système étroit du cabinet anglais, était toujours prêt à combattre les modifications que nous voulions introduire. Soit par suite des difficultés qui résultèrent de cet état de choses, soit par d'autres motifs, toujours est-il que M. de Novosiltzow ne s'acquitta pas d'une manière convenable de cette importante mission ; elle exigeait beaucoup de prudence, de réserve, mais aussi une grande fermeté à suivre les instructions qui lui avaient été données. Il balbutia à peine les conditions auxquelles nous attachions la plus grande importance, ne prononça pas le nom de la Pologne et ne fit aucune mention de l'état précaire de l'Europe, état causé par des iniquités qu'il fallait redresser.[42]

Le jugement du prince est-il justifié ? La responsabilité de l'émissaire est-elle à mettre en cause ou l'échec de la mission tint-elle à des données plus structurelles ? Dès les débuts de sa mission, Novosil'cev se montre optimiste, convaincu qu'il aboutirait en peu de temps à un succès. Ainsi trois semaines après son arrivée, il écrivait dans son rapport au tsar daté du 22 novembre qu'il estimait « très facile d'obtenir le consentement du ministère anglais à tous les principes que Votre très gracieuse Majesté compte adopter comme base de direction dans cette nouvelle alliance »[43], et dans les semaines qui suivent, l'émissaire ne cesse d'intriguer pour tenter de faire entrer au sein du ministère britannique des personnalités qu'il juge favorable aux ambitions russes. Dans le même temps, à Saint-Pétersbourg, le tsar continue d'accorder une importance cruciale à la mission conduite par Novosil'cev. Dans une lettre adressée à ce dernier le 27 novembre 1804, Čartoryjskij soulignait ainsi :

---

42. *Mémoires du Prince Adam Czartoryski…*, *op.cit.*, t. I, p. 376.
43. Cité in F. de Martens, *Recueil des traités et conventions conclus par la Russie avec les puissances étrangères*, Saint-Pétersbourg, 1874, vol. XI, p. 88.

> […] nous avons besoin que vous nous donniez de bonnes nouvelles. Cette attente est la seule chose sur laquelle notre Maître se rapporte toujours avec le même intérêt. Il répète toujours : « Nous verrons ce que Novossiltsev nous mandera ; il faut attendre de ses nouvelles. » En un mot, c'est à vous à remonter nos esprits. Si les Anglais ont, je ne dirai pas des sentiments généreux et exaltés, mais seulement le sens commun, il faut nécessairement qu'ils se prêtent à tout et qu'ils entrent dans nos idées, car autrement cela n'ira pas et l'Empereur ne faira [*sic*] que ce à quoi il sera absolument forcé, et à contre-cœur.[44]

Toutefois, en dépit de son volontarisme et des attentes de son souverain, Novosil'cev se heurte à la méfiance du Premier ministre britannique qui suspecte l'Empire russe de visées impérialistes sur l'Empire ottoman et refuse d'évoquer tout projet de démembrement ou de protectorat qui tournerait à l'avantage de la Russie ainsi qu'à son profond scepticisme quant à l'ambitieux projet russe de reconstruction européenne.

Certes, Pitt partage certaines des analyses géopolitiques russes. Dans l'entretien qu'il accorde à l'ambassadeur Voroncov le 30 décembre 1804[45], il affirme ainsi la nécessité « d'entourer la France réintégrée dans ses anciennes frontières, de grands et puissants États » et comme Alexandre, il souhaite pour ce faire, la création d'une fédération des États italiens. De même, considérant comme le tsar que Napoléon « a anéanti le droit des gens », le Premier ministre britannique se déclare également favorable à ce que le droit des gens soit garanti par une « association d'États » qui se trouvera sous la protection de la Russie et de l'Angleterre. Pour autant, Pitt n'est pas prêt à aller jusqu'à la signature d'un traité de paix imposant aux États membres des règles précises de conduite : dans son entretien du 13 décembre avec Novosil'cev, il paraît dubitatif et méfiant quant aux moyens proposés par le tsar, soulignant que « celui qui se sentira offensé et en même temps suffisamment fort, se montrera toujours peu enclin à se conformer aux décisions d'une tierce puissance »[46] ; et il se contente de manière vague d'acquiescer à l'idée d'une définition « des prescriptions du droit international d'une manière exacte et positive sous

44. *Ibid.*, vol. XI, p. 94-95.
45. *Ibid.*, vol. XI, p. 104-105.
46. *Vnešnjaja Politika Rossii*, *op.cit.*, série I, t. II, p. 246.

forme d'un nouveau code de droit international »[47], sans se prononcer en rien sur le contenu de ce code. Or, cette méfiance devait largement compromettre le volet « sécurité européenne » du projet d'Alexandre et ne déboucher que sur une alliance militaire classique.

Une première version de la convention fut élaborée à la fin de janvier 1805 puis le texte définitif, rédigé par Novosil'cev en tenant compte des desiderata de Pitt, fut signé le 30 mars 1805 à Saint-Pétersbourg par l'ambassadeur britannique en poste à la cour de Russie. Et en dépit du triomphalisme affiché par Novosil'cev, le contenu de la convention d'alliance s'avérait décevant par rapport au projet initial. Certes, en échange des 115 000 soldats que la Russie s'engageait à lancer dans la lutte contre Napoléon, l'Angleterre finançait l'effort de guerre à raison de 1 250 000 livres sterling pour chaque centaine de milliers de soldats russes ou autrichiens engagés et de ce point de vue, le texte devait jouer un rôle essentiel dans la constitution de la troisième coalition. De surcroît, conformément aux vœux des Russes, plusieurs clauses secrètes s'attelaient à la reconstruction géopolitique de l'Europe en prévoyant le retour de la France dans ses anciennes frontières, le rétablissement de l'indépendance des États occupés par Napoléon et des dédommagements territoriaux pour la Prusse et l'Autriche. Mais les autres éléments du projet d'Alexandre Ier furent soigneusement éludés ou renvoyés à plus tard.

Le succès ne fut donc pas au rendez-vous, et les années suivantes, marquées par de nouvelles avancées napoléoniennes, enterrent le projet. Mais à partir de l'invasion du territoire russe en juin 1812, le combat de la Russie contre Napoléon, devenu désormais un combat vital puisque le sort de la patrie est en jeu, relance les aspirations messianiques du tsar et son projet européen. Toutefois, le contexte a changé car Alexandre Ier a lui-même beaucoup évolué. Confronté à l'incendie de Moscou, ville sacrée du baptême des tsars, l'empereur est sujet à des crises mystiques de plus en plus aiguës qui le conduisent en 1813 à une véritable « conversion ». Écrivant à Frédéric-Guillaume de Prusse à la veille du congrès de Vienne, il souligne :

47. Cité in F. de Martens, *op.cit*, vol. XI, p. 101.

> L'incendie de Moscou a illuminé mon esprit et le Jugement de Dieu m'a amené à sentir la chaleur de la foi, comme je ne l'avais jamais ressentie jusque là. À partir de ce moment, j'ai appris à connaître Dieu, tel qu'il est révélé dans la Bible, à partir de ce moment, je me suis efforcé de comprendre, comme je continue de le faire aujourd'hui, Sa Sagesse et Sa loi ; à partir de ce moment, je suis devenu un autre homme, et je dois mon propre salut et ma délivrance à la délivrance de l'Europe de sa ruine.[48]

C'est dans ce contexte mêlé d'aspirations messianiques, religieuses voire mystiques, d'ambitions idéalistes et d'intérêts géopolitiques que le tsar vainqueur de Napoléon s'attelle de nouveau à ses projets européens.

Entre pragmatisme et idéalisme européen : vers la Sainte Alliance

Fêté en vainqueur en Angleterre et en Hollande, salué par les foules françaises qui lui réservent un accueil chaleureux lors de son entrée dans Paris en 1814, Alexandre Ier participe activement et personnellement à l'élaboration de la carte européenne dessinée au fil de trois congrès successifs, le congrès de Paris de mai 1814, le congrès de Vienne qui se tient de novembre 1814 à mars 1815 et le second congrès de Paris qui entérine l'échec des Cent Jours et le retour des Bourbons sur le trône de France.

Au fil de ces trois congrès, Alexandre, soutenu dans son action par ses deux ministres, Charles de Nesselrode et Jean Capo d'Istria, et par La Harpe, ne cesse de multiplier les propositions audacieuses. Certes, la perspective est moins globale qu'en 1803-1804, et il n'est plus question de rêver à la mise en place d'un « système » pacifique. Mais le tsar favorise concrètement l'adoption d'un certain nombre de décisions, conformes à l'esprit des textes de 1803-1804.

Soucieux de ne pas anéantir la France et de garder le principe d'un État-nation, il réclame que la France puisse conserver l'Alsace, la Lorraine, la Franche-Comté et la Bourgogne sur lesquelles la Prusse avait des visées ; et c'est aussi à sa demande insistante que la Restauration

48. Cité par J. Hartley, « Is Russia part of Europe ? Russian perceptions of Europe in the reign of Alexander I », *Cahiers du monde russe*, vol. 33, n° 4, 1992, p. 369-385.

des Bourbons sur le trône de France, à laquelle il n'est pas initialement favorable, s'accomplit sur la base d'un texte constitutionnel – la future Charte – et dans le respect du Code civil : si le tsar a voulu en finir avec les excès napoléoniens, il n'a pas pour autant cherché à nier, voire à effacer toute l'œuvre accomplie au fil de l'épopée napoléonienne, mais il s'est au contraire efforcé de tenir compte des aspirations libérales de la nation française. De même, il est favorable à la mise en place en Suisse, d'une constitution fédérale qui sera préparée et rédigée avec l'aide de Capo d'Istria. Sur la question polonaise en revanche, ses positions sont plus ambiguës et teintées de realpolitik : pour prix de sa victoire sur Napoléon, Alexandre exige dans un premier temps la reconstitution de la Pologne sous la forme d'un royaume indépendant, lié dynastiquement à la Russie. Puis, se heurtant au refus conjugué de l'Autriche et de l'Angleterre, il en vient rapidement à entériner un nouveau partage de la Pologne particulièrement avantageux pour la Russie et bien peu conforme au principe des nationalités. Toutefois, il convient de noter que le tsar accorde à « sa » Pologne une constitution libérale et le maintien de son armée nationale[49] au moment même où les gouvernements autrichien et prussien appliquent aux territoires polonais annexés un régime répressif.

En marge des congrès et de leurs décisions concrètes, Alexandre Ier ne renonce pas complètement à toute approche globale des relations internationales mais cette approche se combine désormais avec le respect du principe dynastique. En juin 1815, le tsar propose à l'empereur d'Autriche François Ier et au roi de Prusse Frédéric-Guillaume, la signature d'une Sainte Alliance qui n'est pas sans rappeler les projets de Sully et de l'abbé de Saint-Pierre : fortement motivée par des présupposés religieux – le tsar est alors sous l'influence de la baronne de Krüdener –, l'alliance proposée définit les trois États catholique, protestant et orthodoxe comme appartenant à une seule et même famille, « la nation chrétienne » et c'est à ce titre que le texte souligne la nécessité de promouvoir entre eux des relations fraternelles, harmonieuses et pacifiques en conformité avec le principe de charité chrétienne. Avec cette dimension chrétienne, radicalement

49. Voir M.-P. Rey, *De la Russie à l'Union soviétique…*, *op. cit.*, p. 104.

nouvelle, la communauté européenne rêvée par le tsar change donc de nature et se fait de moins en moins géopolitique et de plus en plus culturelle, suscitant aussitôt la déception de La Harpe, méfiant quant à l'applicabilité du concept de fraternité religieuse en politique étrangère[50].

À peine lancé, le texte suscite les sarcasmes : les Anglais y voient une « pièce de mysticisme sublime et de non-sens »[51] et le pape, peu enclin à favoriser des tentations œcuméniques, s'y déclare ouvertement hostile. Mais la position alors dominante de la Russie sur la scène européenne contraint les gouvernements autrichien et prussien aux concessions et le 26 septembre 1815, la Sainte Alliance est officiellement conclue par les trois souverains non sans avoir été expurgée par le chancelier Metternich de tout ce qu'elle pouvait contenir de subversif. Ainsi de l'allusion, trop libérale à ses yeux, à la « fraternité des sujets » des trois monarques...

Pour autant, l'attachement d'Alexandre Ier à ce document ne peut être mise en doute : il s'y réfère souvent dans sa correspondance, la considère comme le couronnement du congrès de Vienne et il exigera par oukase, que son texte originel[52] soit lu chaque année, à la date anniversaire de sa signature, dans toutes les églises de l'empire. Mais plus encore, il en fait dans les années suivantes, le point d'orgue de sa politique extérieure.

Fidèle à l'esprit pacifiste de la Sainte Alliance et désireux d'installer de manière concrète la paix en Europe, Alexandre Ier propose en 1816 à l'Angleterre puis à l'ensemble des puissances européennes, « une réduction simultanée des forces armées de toute sorte dont l'entretien sur le pied de guerre affaiblit la crédibilité des traités existants et constitue un lourd fardeau pour tous les peuples »[53], offrant ainsi à l'histoire contemporaine européenne sa première tentative de désar-

50. Plusieurs passages reproduits dans la *Correspondance* de La Harpe attestent de sa déception devant l'évolution mystique du tsar et de sa méfiance à l'égard d'une Sainte Alliance dont il perçoit très tôt le caractère potentiellement conservateur.
51. L'expression est de Lord Castlereagh.
52. Et non le texte expurgé de Metternich.
53. Cité par J. Hartley, « Is Russia part of Europe ?… », art. cité, p. 142.

mement. Mais le projet qui suscite aussitôt la méfiance du gouvernement britannique, se solde par une fin de non recevoir.

De même, Alexandre Ier se montre au début des années 1820 soucieux de prolonger l'esprit de Vienne par des sommets réguliers entre souverains et diplomates européens. Les congrès successifs d'Aix-la-Chapelle en 1818 puis de Troppau, de Laibach et enfin de Vérone en 1822, contribuent de manière bien nette à régir l'ordre européen tout en favorisant au sein des élites, l'émergence d'un sentiment d'appartenance commune. Cependant, les résultats escomptés par le tsar ne sont pas là non plus au rendez-vous : lors du congrès d'Aix-la-Chapelle, les propositions russes visant à instaurer une armée européenne de maintien de la paix n'aboutissent pas. Par la suite, à partir de 1819-1820, dans un contexte international de plus en plus troublé par les aspirations nationalistes et libérales qui s'étendent à l'Allemagne, à l'Italie et à l'Espagne, Alexandre Ier, inquiet de voir la contestation gagner « sa » Pologne, commence à évoluer vers des positions plus conservatrices et à se ranger aux arguments du chancelier Metternich pour qui l'entente européenne doit avant tout servir à garantir l'ordre politique et diplomatique existant. Et en novembre 1820, le congrès de Troppau qui signe un succès personnel du chancelier autrichien, exprime bien cette évolution conservatrice : au grand dam de la Grande-Bretagne qui se désolidarise du processus, Metternich, soutenu par Alexandre, y impose l'adoption d'un protocole légitimant le recours à une intervention militaire dans les États qui se trouveraient « menacés » de révolutions. Pour La Harpe qui dans sa *Correspondance* consacre un long commentaire à la question des congrès, c'en est alors fini du rôle pionnier joué par l'Empire russe dans la construction d'un ordre européen libéral : cinq ans à peine après avoir rêvé d'une Europe qui reposerait sur des valeurs de paix, de fraternité et de tolérance et sur le principe des nationalités, Alexandre Ier en vient à cautionner le maintien d'une Europe conservatrice et monarchique en lutte contre les mouvements nationaux. Les effets concrets de ce revirement ne se font pas attendre : en 1821, alors que les libéraux grecs insurgés contre la tutelle ottomane en appellent au soutien de la Russie, le tsar refuse d'intervenir au secours de ses frères orthodoxes et laisse le Sultan écraser le soulèvement : désormais, le maintien des structures étatiques existantes et la stricte prise

en compte des intérêts nationaux de la Russie sont devenus les objectifs prioritaires de la diplomatie tsariste...

De cet engagement européen du tsar Alexandre Ier, quel bilan peut-on tirer ? Sur le plan des réalisations concrètes, les résultats sont évidemment décevants puisque rien n'est sorti du projet européen et des aspirations pacifistes du tsar Alexandre Ier[54]. Dans cet échec cinglant, l'opposition rencontrée par le tsar de la part des gouvernements anglais et autrichien n'a pas été négligeable mais il faut également souligner la contradiction intrinsèque du projet d'un tsar désireux de faire du continent européen une communauté pacifique de nations libérales tout en demeurant à la tête d'un empire multinational et absolutiste. Au-delà de cet échec, les projets européens d'Alexandre Ier attestent d'une personnalité complexe, tiraillée comme l'était le premier quart du XIXe siècle entre conservatisme et modernité, voire avant-gardisme, mais ils attestent aussi d'une évolution cruciale des décideurs russes : à l'image d'Alexandre Ier, ceux-ci seront désormais et de manière durable, convaincus d'appartenir pleinement à la communauté des États européens et soucieux d'occuper une place majeure sur la scène européenne.

54. Et sur le plan intérieur, les tentatives de réforme, patentes au début du règne, ont également fait long feu.

La vision russe de la France (1814-1825) : évolution de l'image de l'autre ou réflexion sur soi ?

Maya GOUBINA
Université d'État Lomonossov (Moscou), Faculté d'Histoire,
Département d'Histoire de la Russie du XIXe-début du XXe siècles
Université Paris IV-Sorbonne, École doctorale II : Histoire moderne et contemporaine

Mots-clés : Russie, France, récits de voyage, stéréotypes

Le règne d'Alexandre Ier coïncide avec le premier quart du XIXe siècle – une période riche en événements et importante pour l'histoire russe. L'Empire maintient une politique extérieure énergique sur la scène internationale. En même temps, la vie du pays est marquée par un spectaculaire épanouissement de la vie intellectuelle. Ce sont là deux facteurs qui ont contribué à l'évolution de la perception contemporaine russe du monde.

Dans notre introduction, nous nous proposons de montrer l'intérêt du sujet choisi, présenter les sources utilisées et les approches méthodologiques de l'étude ainsi que justifier nos limites chronologiques. La première partie de l'étude sera consacrée à l'analyse de la perception russe de la France à travers le regard des militaires qui y ont séjourné en 1814-1815. Dans la deuxième partie nous examinerons l'opinion qu'ont de la France des voyageurs civils des années 1820. La troisième partie présentera l'ébauche de l'histoire intellectuelle de la Russie au début du XIXe siècle. Enfin, dans notre conclusion nous envisagerons la place de la vision russe étudiée dans l'évolution de l'image française en Russie et, plus généralement, dans le développement de la vie intellectuelle russe de l'époque.

La vision russe de la France dans le premier quart du XIXe siècle : les différents aspects du sujet

L'opposition politico-militaire de la France et de la Russie a été une des facettes importantes de l'effervescence des affaires européennes du début du XIXe siècle. Les contacts fréquents et divers entre les deux pays et les deux sociétés ne se sont pas pour autant taris, malgré les ruptures diplomatiques et la diminution du nombre de voyageurs sur les routes de l'Europe en guerre.

La guerre a même influencé la connaissance réciproque des deux peuples. Les rencontres multipliées sur les champs de batailles, d'abord, puis, surtout, les séjours des troupes sur les territoires de leurs adversaires, ont contribué à construire un ensemble d'idées reçues mutuelles. Or, après la défaite de la Grande Armée au cours de la campagne de Russie de 1812, Alexandre Ier prend la ferme décision de continuer la lutte contre Napoléon et mène ses troupes à travers l'Europe jusqu'en France. L'armée russe « visite » la France et Paris, successivement, en 1814 et 1815[1].

Par ailleurs, le retour de la paix en Europe permet de retrouver une vie civile normale, après l'instabilité de la période des guerres. Dans les années 1820, les Russes reprennent donc leur tradition des grands voyages en Europe et notamment en France : la France et Paris étaient les étapes incontournables des Grands Tours[2] de la noblesse russe.

Or, notre étude couvre la dernière décennie du règne d'Alexandre Ier. Autrement dit, il s'agira de la période incluse entre l'année 1814 – époque du premier séjour des troupes russes en France – et l'année

1. Pour quelque 40 000 militaires russes le séjour en France s'est prolongé de l'automne 1815 jusqu'en novembre 1818. À la suite du second traité de Paris du 20 novembre 1815, la Russie, en tant que puissance victorieuse, y a maintenu un corps d'occupation cantonné dans les départements du Nord et du Nord-Est (essentiellement dans l'Aisne, les Ardennes et le Nord). Dans le cadre de cette étude nous analyserons seulement les notes des militaires qui concernent les années 1814-1815, et non la période d'occupation.
2. Voir W. Bérélowitch, « La France dans le "Grand Tour" des nobles russes au cours de la seconde moitié du xviiie siècle », *Cahiers du Monde russe*, Paris, EHESS, vol. 34, n° 1-2, 1993, p. 193-209.

1825 – date de l'avènement de Nicolas Ier. Cette période mérite notre attention pour deux raisons. D'une part, un grand nombre de contemporains russes ont eu l'occasion d'observer la France à la suite d'un événement majeur – la campagne de Russie de 1812 – qui a changé radicalement le rôle de la Russie sur la scène européenne. D'autre part, ce même événement a entraîné, semble-t-il, une évolution intérieure chez Alexandre Ier, qui s'est traduite par un revirement de sa politique en Russie et au-delà. Ces deux aspects ont nécessairement influencé la société russe et, plus particulièrement sa vie intellectuelle qui nous intéresse ici.

L'influence de la France dans le développement de la civilisation russe est un thème déjà largement exploré par les chercheurs[3]. Imprégnée de culture française depuis le XVIIIe siècle, la partie cultivée de la société russe connaissait, évidemment, la littérature française et s'efforçait de suivre ses traditions : « Le récit de voyage faisait partie intégrante de l'apprentissage culturel des Russes : tenir un journal, c'était se faire européen. »[4] La force et la vitalité de cette tradition littéraire enracinée alors aussi bien dans le terrain russe qu'européen est illustrée par l'importance du corpus des documents privés de l'époque. Celui-ci se compose, en effet, non seulement des récits de voyage des civils, mais aussi des nombreuses notes des militaires : les campagnes de 1814-1815 ont en effet fortement contribué à l'accroissement du fonds des documents privés russes[5] qui constituent pour la recherche une source de premier ordre.

De plus, les documents privés sont des sources propices à l'étude de l'évolution des idées et des mentalités. La confrontation des idées reçues avec la réalité observée suscite, en effet, les réflexions des observateurs, dans lesquelles sont reflétées les particularités de la per-

3. Voir *L'influence française en Russie au XVIIIe siècle*, actes du colloque tenu à la Fondation Singer-Polignac et en Sorbonne, les 14 et 15 mars 2003, sous la dir. de J.-P. Poussou, A. Mézin et Y. Perret-Gentil, Paris, Institut d'études slaves, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2004 ; J. M. Lotman, *Besedy o russkoj kul'ture* (*Conversations sur la culture russe*), Saint-Pétersbourg, Iskusstvo-SPB, 1997.
4. W. Bérélowitch, « La France dans le "Grand Tour"… », art. cité, p. 199.
5. Voir A. G. Tartakovskij, *1812 god i russkaja memuaristika* (*1812 et les mémoires russes*), Moscou, Nauka, 1980, p. 17-18.

ception de l'autre. Ce sont précisément les documents privés qui en gardent une empreinte. Nous utiliserons donc pour notre étude trois types de documents privés : la correspondance privée, les journaux intimes et les mémoires[6].

Divers critères ont présidé à la sélection que nous avons opérée dans ce corpus. D'une part, la spécificité de la nature des documents (le degré important de la subjectivité) nous oblige non seulement à en tenir compte, mais aussi à nous limiter à l'utilisation des documents rédigés soit durant la période étudiée soit durant les dix ans qui ont suivi les événements décrits. Ce choix permettra d'éviter la superposition d'impressions et d'idées trop tardives, tout en prenant en compte certaines difficultés de publication que pouvaient rencontrer les auteurs et les éditeurs. D'autre part, nous jugeons pertinent de limiter cette étude à l'analyse des écrits des Russes qui ont seulement effectué un voyage en France, s'il s'agit des civils, ou bien y ont été simplement de passage, s'il s'agit des militaires. Dans ces documents, les réactions des visiteurs « volontaires » et/ou « forcés » à l'égard de la réalité observée sont en effet plus spontanées que celles des écrits des Russes qui ont véritablement séjourné dans le pays. La perception d'une réalité étrangère est, en outre, différente chez les « visiteurs » et les résidents.

Par ailleurs, on privilégiera l'approche chronologique dans la présentation des sources. Nous souhaitons en effet déceler une évolution éventuelle de la vision russe de la France de l'époque et en déterminer la nature. Deux sous-ensembles de sources se distinguent nettement dans le corpus des écrits russes sur la France de cette période. Ainsi, à l'analyse des notes des militaires des années 1814-1815 succédera celle des journaux des voyageurs civils des années 1820. À l'intérieur de chacune de ces deux sous-parties nous allons étudier trois points essentiels : l'état d'esprit de chaque groupe de voyageurs, les caractéristiques textuelles de leurs écrits et les thèmes qui y sont abordés.

6. Par commodité, nous utiliserons le mot « mémorialiste » pour désigner les auteurs de toutes les sources.

L'image de la France d'après les documents privés russes

Les carnets de campagne : 1814-1815

Il est indispensable de préciser tout d'abord l'état d'esprit des militaires russes qui entraient en France. Plusieurs facteurs le déterminent. D'abord, la plupart des auteurs qui ont laissé leurs notes sont jeunes. Leur séjour en France et surtout ses conditions représentent, ensuite, une parfaite surprise pour eux. En effet, les Russes sont en train de poursuivre une armée qui, venant d'un pays de prédilection pour plusieurs d'entre eux (« Leur prédilection particulière pour la France, elle est presque une seconde patrie et le partenaire privilégié de tout ce que la Russie compte de cultivé »[7]) a apporté le malheur dans leur patrie. Enfin, l'auto-perception des Russes qui entrent en France en 1814 est spécifique. Ivan I. Lažečnikov en donne une définition exhaustive :

> Tous […] attendait l'entrée à Paris avec une sorte de douce impatience ; les regards et les cœurs de tous avaient déjà franchi les portes de la ville et planaient en pensée au-dessus de ces lieux […], notre rêve chéri depuis notre plus tendre enfance, la fin des maux de tous et l'aboutissement de nos victoires. Nous n'étions plus des *pèlerins timides* qui imploraient l'hospitalité leur bâton à la main ; c'est en *vainqueurs pleins de courage* que nous arrivions vers le temple des arts, des sciences et du goût et nous exigions que l'on nous en montrât tous les trésors.[8]

L'autoperception des militaires différait donc de l'état d'esprit des voyageurs russes du XVIIIe siècle, qui pour beaucoup se rendaient alors en France presque en « pèlerins » admirateurs[9] : en 1814-1815, les Russes francophones et, pour nombre d'entre eux, francophiles, traversaient le Rhin avec l'intention non seulement de visiter la France,

---

7. W. Bérélowitch, « Préface » in N. Karamzine, *Lettres d'un voyageur russe (en France et en Suisse)*, Paris, Quai Voltaire, 1991, p. 12.
8. I. I. Lažečnikov, *Pohodnye zapiski russkogo oficera* (*Carnets de campagne d'un officier russe*), Moscou, Tipografija N. Stepanova, 1836. C'est nous qui soulignons.
9. Voir J. M. Lotman, B. A. Uspenskij, « "Pis'ma russkogo putešestvennika" Karamzina i ih mesto v razvitii russkoj kul'tury » (« "Lettres d'un voyageur russe" de N. M. Karamzine et leur place dans l'évolution de la culture russe »), in N. M. Karamzin, *Pis'ma russkogo putešestvennika* (*Lettres d'un voyageur russe*), Leningrad, Nauka, 1984, p. 561-563.

mais encore de vérifier l'exactitude de leurs idées formées a priori[10]. De plus, les particularités textuelles des notes de campagne des militaires nous renseignent sur leur perception du pays vaincu.

Nous avons déjà souligné le grand nombre de notes laissées par les militaires sur les années 1814-1815 : sur plus de cinquante documents de cette catégorie que nous avons répertoriés, nous en utiliserons onze pour la présente étude[11]. Deux raisons expliquent cette abondance.

Tout d'abord, la réalité observée a tellement frappé les Russes de passage en France qu'ils ont voulu partager leurs impressions avec leurs parents et descendants proches ou lointains. Ensuite, « la mise en forme littéraire du voyage était une préoccupation présente à l'esprit de beaucoup »[12], à tel point que ni les conditions incommodes de la vie en bivouac, ni les circonstances et les objectifs spécifiques de leur séjour « forcé » n'ont empêché les militaires russes de prendre la plume. Ils ont donc abondamment décrit la réalité française.

Leurs textes sont si riches, les renseignements qui y sont consignés sont si multiples et si divers qu'ils soutiennent la comparaison avec de véritables récits de voyage[13]. Nourris des œuvres de leurs grands prédécesseurs russes, français et autres[14], les militaires s'attachent, malgré les difficultés de leur séjour « imprévu », à suivre les traditions litté-

---

10. S. V. Obolenskaja signale également l'importance de cette auto-perception des Russes-vainqueurs qui, d'après elle, explique en partie l'étonnement que les Russes ont éprouvé en constatant le progrès de l'Europe occidentale par rapport à la Russie, ce qui a notamment influencé la formation des idées des Décembristes. Voir S. V. Obolenskaja, *Germanija i nemcy glazami russkih (XIX vek)* (*L'Allemagne et les Allemands vus par les Russes [XIXe siècle]*), Moscou, Institut vseobščej istorii RAN, 2000, p. 90.
11. Voir la liste dans la bibliographie ci-jointe (« Notes de campagne : 1814-1815 »).
12. W. Bérélowitch, « La France dans le "Grand Tour"… », art. cité, p. 200.
13. Nous indiquerons, à ce propos, quelques parallèles entre les écrits des militaires russes et ceux des voyageurs « classiques » – N. M. Karamzin et D. I. Fonvizin. Voir les notes 16 à 18.
14. L'influence de N. M. Karamzin a été, évidemment, la plus importante. Les mémoires de F. N. Glinka et de I. I. Lažečnikov sont, d'ailleurs, des œuvres littéraires. Leur base, ce sont les « notes prises pendant les campagnes militaires et retravaillées dans le style des *Lettres d'un voyageur russe* de N. M. Karamzin. S. V. Obolenskaja, *op. cit.*, p. 79.

raires[15]. Ils s'efforcent de répondre aux canons en vigueur des récits de voyage en donnant des informations précises et complètes.

Les auteurs nous parlent de la fertilité des terres et du niveau du développement de l'agriculture. Ils prennent soin de décrire la technique de la construction des routes dont l'excellent état les a émerveillés[16]. Ils critiquent en revanche les cheminées françaises ouvertes ou « âtres », qu'ils jugent inférieures aux poêles russes et sont surpris de voir les paysans français chaussés de sabots[17]. Dans les villes, les mémorialistes observent l'architecture urbaine et, particulièrement, celle des églises.

Les notes sur Paris sont encore plus curieuses : les revues pour les femmes, le zoo, le caractère public des procès judiciaires, la conception humaniste qui a présidé à l'édification de l'Hôtel des Invalides ; le Palais-Royal ; la foule des rues parisiennes ; le rythme trépidant de la vie dans la capitale française[18] – tout attire l'attention des militaires russes. Ils constatent, bien évidemment, la laïcisation et l'émancipation de la vie sociale. Le voisinage du luxe et de la pauvreté, des Lumières et de la corruption des mœurs à Paris les frappent.

C'est dire que leur séjour en France a vivement impressionné les Russes, suscitant chez eux, parfois au détriment de la logique, toute une gamme de sentiments et d'émotions dont leurs écrits gardent l'empreinte. Il est naturel que les militaires russes aient été émus de se

---

15. Voir C. de Grève, *Le voyage en Russie. Anthologie des voyageurs français aux XVIIIe et XIXe siècles*, Paris, Laffont, 1990, p. V-XVI.
16. Voir F. N. Glinka, *Pis'ma russkogo oficera o Pol'še, avstrijskih vladenijah, Prussii i Francii s podrobnym opisaniem Otečestvennoj i zagraničnoj vojny s 1812 po 1815 goda* (*Lettres d'un officier russe sur la Pologne, les possessions autrichiennes, la Prusse et la France avec la Description détaillée de la guerre en territoire national et des campagnes étrangères de 1812 à 1815*), Moscou, Tipografija S. Selivanovskogo, 1815-1816, partie VII, p. 120, 132 ; I. Radožickij, *Pohodnye zapiski artillerista s 1812 po 1816 god. Artillerii podpolkovnika I... R…* (*Carnets de campagne d'un artilleur des années 1812-1816*), Moscou, Tipografija Lazarevyh instituta vostočnyh jazykov., 1835, partie III, p. 43.
17. Voir les impressions identiques de N. M. Karamzin à ce sujet : N. M. Karamzine, *Lettres…*, *op. cit.*, p. 120.
18. N. M. Karamzin remarque aussi que « l'extrême vivacité des mouvements » est le trait caractéristique de Paris. Voir N. M. Karamzine, *Lettres…*, *op. cit.*, p. 126.

trouver en France et de voir Paris ouvrir ses portes devant eux. En revanche, leur étonnement et leur déception face aux difficultés socio-économiques d'un pays qui sortait d'une longue période de troubles révolutionnaires et de conflits militaires semblent moins logiques. Les auteurs sont pourtant surpris de constater l'état de dévastation dans lequel se trouve la campagne française et de voir des foules de vagabonds et de mendiants sur les routes du pays. Ils sont également déçus de marcher dans la boue dans les rues des villes de province, et même dans les faubourgs de Paris[19]. Aleksandr G. Krasnokutskij s'irrite, du nombre des clochards : « Avec les nombreux asiles qui ont été créés à Paris même pour les pauvres, n'ont-ils toujours pas les moyens de supprimer un métier si vil ? »[20] Aleksandr D. Čertkov s'indigne lui aussi : « Nous n'avons trouvé nulle part du pain blanc en France, et même dans leurs grandes villes comme Troyes, Langres. »[21]

Le niveau d'instruction insuffisant des paysans suscite également l'étonnement. Il est possible que la constatation du progrès allemand dans ce domaine[22] ait provoqué la réaction des Russes, mais cette explication ne paraît pas être entièrement satisfaisante. Malgré leur caractère littéraire, les mémoires de Fedor N. Glinka nous fournissent le renseignement nécessaire :

> La belle France ! – Les précepteurs français s'exclament sans cesse. Voici le paradis terrestre ! [...] je franchis le Rhin – et, voilà votre belle France : [...] les parages extrêmement déserts et

19. Voir les mêmes impressions de D. I. Fonvizin, *Lettres de France (1777-1778)*, Paris, Éditions CNRS, 1995, p. 57.
20. A. G. Krasnokutskij, *Vzgljad russkogo oficera na Pariž vo vremja vstuplenija Gosudarja Imperatora i sojuznyh vojsk v 1814 godu* (*Aperçu d'un officier russe sur Paris au moment de l'entrée de l'Empereur russe et des troupes alliées à Paris en 1814*), Saint-Pétersbourg, Morskaja Tipografija, 1819, p. 8.
21. A. D. Čertkov, « Mon Journal de Voyage ou Itinéraire de route depuis les bords du Rhin jusqu'à Paris et puis dans mon séjour dans cette ville », in *1812-1814. Sekretnaja perepiska generala P. I. Bagrationa. Ličnye pis'ma generala N. N. Raevskogo. Zapiski generala M. S. Voroncova. Dnevniki oficerov russkoj armii* (*1812-1814. La correspondance secrète du général P. I. Bagration. Les lettres privées du général N. N. Raevski. Les notes du général M. S. Vorontsov. Les journaux intimes des officiers de l'armée russe*), Moscou, Terra, 1992, p. 419-420. L'original est en français.
22. Voir S. V. Obolenskaja, *op. cit.*, p. 85-86.

> dépeuplés, le sol nu et les arbres fanés.– Voici quelle réalité est devant mes yeux ![23]

Ce passage est très révélateur. Comme beaucoup d'autres, il prouve la forte présence des stéréotypes sur la France dans la pensée russe de l'époque, ce qui est confirmé par l'auto-ironie de Glinka. Enfin, les exclamations du mémorialiste nous indiquent bien que leur séjour en France a provoqué chez les Russes une évolution des idées préconçues qu'ils nourrissaient sur ce pays.

Ainsi, l'étonnement et la déception exprimés par les auteurs russes face à la réalité française observée s'expliquent par la non-conformité de cette réalité aux idées qu'ils avaient conçues à priori. La France était alors pour les Russes une « réalité » non seulement géographique ou géopolitique, mais aussi idéologique au sens très fort d'incarnation d'un idéal[24]. C'est la désillusion, la destruction du rêve qui sont donc à l'origine des émotions intenses et du sentiment de déception. Ce ne sont pas les voleurs ou la pauvreté en général qui ont déçu les Russes, mais les voleurs de Paris et la pauvreté de la France. L'amertume de la déception fut à la mesure de la beauté du rêve :

> Paris a eu sur moi l'effet que produit toujours l'attente d'une chose extraordinaire ; lorsque l'on entend une louange ou une critique hors du commun, il est bien rare qu'on trouve ces dernières équitables quand on en a vu l'objet. C'est ainsi que Paris est bien sûr une ville à la fois superbe, vaste et magnifique ; mais elle est également pauvre, sale et insupportable. En tout cas j'ai trouvé à Paris, comme dans les autres grandes villes, beaucoup de bon et beaucoup de mauvais.[25]

La « reconceptualisation » de l'image française par les militaires russes est également sensible dans le caractère rétrospectif de leurs écrits.

---

23. F. N. Glinka, *op. cit.*, partie VII, p. 118-119.
24. Voir J. M. Lotman, B. A. Uspenskij, « "Pis'ma russkogo putešestvennika" Karamzina i ih mesto v razvitii russkoj kul'tury », in N. M. Karamzin, *Pis'ma…*, *op. cit.*, p. 563. À propos de la notion idéologique voir aussi V. P. Šestakov, « Russkoe otkrytie Ameriki » (« La découverte russe de l'Amérique »), in *Rossija i Zapad : dialog kul'tur* (*La Russie et l'Occident : le dialogue des cultures*), Moscou, MGV. Fakul'tet inostrannyh jazykov, Centr po izučeniju vzaimodejstvija Kul'tur, 1994, p. 74.
25. N. Krivcov, « Četyre pis'ma N. Krivcova, 1815 i 1816 » (« Quatre lettres de N. Krivcov, 1815-1816 »), in *Ščukinskij sbornik* (*Recueil de Ščukin*), fascicule III, p. 273.

Le souci d'analyser la réalité observée et décrite marque, en effet, la plupart des sources utilisées, y compris la correspondance et les journaux intimes[26]. Tout en se sentant témoins et même acteurs d'événements historiques, les mémorialistes russes tentent de resituer ces derniers dans l'histoire française.

Aussi les jugements portés sur la réalité française dépendent-ils bien souvent des opinions politiques des mémorialistes. En revanche, les « conservateurs » aussi bien que les « libéraux » considèrent qu'est confirmé le stéréotype courant sur la légèreté et l'inconstance propres au caractère national français :

> […] on peut apprécier l'amour des Français pour les spectacles ainsi que leur insouciance. Il me semble que tout le secret de l'art de gouverner ce peuple léger est dans les spectacles. L'histoire du XVIIIe et du début du XIXe siècle en atteste. […] Il [Napoléon] faisait ce qu'il voulait des Français qu'il avait tout d'abord aveuglés et assourdis de l'éclat et du grondement de leur nom et de leurs œuvres.[27]

La suite des événements militaires en Russie et en France dans les années 1812-1815, ainsi que les différences entre les deux pays incitent les Russes à réfléchir sur les questions du patriotisme et du rôle de la capitale dans la vie d'un État. L'absence d'un mouvement national contre les alliés entrés en France en 1814 contraste vivement avec la réalité russe de 1812. De plus, l'entrée des troupes alliées à Paris le 31 mars 1814, saluées par les monarchistes dans les rues centrales de la capitale, est à l'opposé du comportement des Moscovites. Même si les réflexions des Russes qui abordent ces sujets manquent visiblement de profondeur[28], il faut noter la volonté des auteurs d'analyser

---

26. La correspondance et les journaux intimes contiennent moins souvent une description rétrospective que les mémoires, dont la rédaction prolongée permettait habituellement aux auteurs de repenser leurs impressions. Grâce à leur caractère rétrospectif les documents privés russes des années 1812-1815 se distinguent, d'ailleurs, nettement des autres sources de cette catégorie. Voir A. Tartakovskij, *op. cit.*, p. 66.
27. I. I. Lažečnikov, *op. cit.*, p. 209.
28. Les Russes ne font pas très attention à la spécificité de la situation française : les Français n'étaient pas indifférents de voir les étrangers sur leur territoire. La résistance a été enregistrée dans plusieurs endroits. Cependant, le peuple n'était plus capable de continuer la guerre. Voir G. Bertier de Sauvigny, *La Restauration*,

ce qu'ils observent. Tout en rendant justice aux mérites militaires des Français et en les considérant comme des adversaires estimables[29], les Russes s'indignent du manque de patriotisme qu'ils découvrent dans la nation française[30]. Certains auteurs tentent néanmoins de nuancer leur analyse. Ainsi, Glinka souligne « l'attachement des Français à leur langue maternelle »[31] et rappelle qu'il ne faut pas généraliser à l'excès le patriotisme du peuple russe, dont l'aristocratie francophone maîtrise souvent difficilement le russe.

Enfin, les écrits privés nous offrent la possibilité de retracer les étapes de l'évolution de la pensée des militaires russes. En effet, la part des informations et des émotions va croissant dans leurs notes relatant le passage en 1814 dans les provinces de l'est du pays – après la traversée du Rhin et jusqu'à Paris. Nous y trouvons également les premières tentatives de raisonnements plus généraux sur la France et sur son peuple. Le séjour à Paris en 1814 représente à la fois l'apogée et le catalyseur du travail de la pensée russe. Les notes qui relatent cet événement abondent en renseignements, elles sont enrichies de davantage de réflexions, conclusions et jugements. Les auteurs reprennent plusieurs thèmes abordés par eux auparavant. Enfin, nous disposons d'un nombre plus réduit d'écrits sur les années 1815-1818 et ceux qui existent sont de nature moins informative et moins émotionnelle. C'est le séjour en France, en 1814, qui a donc contribué puissamment à la rationalisation de l'image française dans la pensée russe[32].

Paris, Flammarion, 1955 ; H. Houssaye, *1814*, Paris, Perrin et Cie, Librairies-Éditeurs, 1911 ; H. Houssaye, *1815*, Paris, Perrin et Cie, Librairies-Éditeurs, 1920.

29. A. I. Antonovskij, *Zapiski pohodov i voennyh dejstvij 1812, 1813, 1814 i 1815 godov* (*Notes sur les campagnes et les hostilités des années 1812, 1813, 1814 et 1815*), Otdel Pis'mennyh Istočnikov Gosudarstvennogo Istoričeskogo Muzeja (Département des Manuscrits du Musée d'Histoire d'État), fonds 160, dossier 308, feuille 213.
30. Voir Tihanov, *Voennye zapiski kapitana Tihanova* (*Les carnets de campagne du capitaine Tihanov*), Rossijskij Gosudarstvennyj Voenno-Istoričeskij Arhiv (Archive d'Histoire militaire de l'État russe), Fond Voenno-Učënogo Arhiva (Fonds de la Commission des spécialistes de l'Histoire militaire), dossier 3429, feuille 344 v.
31. F. N. Glinka, *op. cit.*, partie VII, p. 211-212.
32. Les conditions du deuxième séjour en 1815, prolongé pour certains jusqu'en 1818, n'ont assurément pas été identiques à celles de 1814. Il est, pourtant, évident que le changement dans le nombre et la nature des sources provient en grande partie du fait qu'en 1815-1818, les Russes reviennent en France qu'ils avaient tout récemment découverte. Par ailleurs, venir en France en grands vainqueurs n'était plus quelque chose d'extraordinaire.

Les thèmes abordés dans les notes de campagne de nos « voyageurs malgré eux » sont révélateurs. Le choix des thèmes retenus pour décrire la société française répond aux exigences de l'époque et reflète l'actualité russe. Les réflexions sur le patriotisme, le rôle de la capitale dans la vie du pays, l'émancipation et la laïcisation de la société font implicitement écho aux questions qui préoccupent la société russe de l'époque. D'autant plus que les mémorialistes font parfois des comparaisons explicites dont certaines ont déjà été évoquées ci-dessus.

Les hommes engagés dans les campagnes des années 1814-1815 faisaient, bien évidemment, part de leurs impressions « françaises » à leurs proches. La correspondance étudiée en est un exemple éloquent. La communication s'est enrichie davantage encore avec le retour des militaires en Russie. En effet, les conversations dans les salons, mais aussi la publication assez rapide de plusieurs relations[33] renseignaient le public russe contemporain. Les civils partant pour le voyage en France dans les années 1820 partageaient probablement déjà certaines connaissances récemment « acquises » sur ce pays par leurs prédécesseurs militaires. Quels furent alors leurs perceptions et sentiments durant leur voyage ?

Les récits de voyage : les années 1820

Les voyageurs civils évoquaient évidemment le souvenir des derniers événements. « La vallée de Wagram était le champ de gloire de Bonaparte »[34], mais elle les renvoyait bien plus aux exploits récents des Russes. Par conséquent, nous pouvons supposer que

33. Voir les dates de parution des ouvrages de F. N. Glinka : 1815-1816, de A. G. Krasnokutskij : 1819, de I. I. Lažečnikov : 1re édition, 1820. En outre, les revues publiaient les extraits de certains documents. Voir, par exemple, la publiccation partielle des carnets de I. I. Radožickij dans *Otečestvennye zapiski* (*Les Annales de la patrie*), 1823, parties XIV-XVI, n° 38, 39, 42 ; 1824, parties XVII-XIX, n° 46, 48, 51 ; 1826, partie XXVII, n° 77. Enfin, la correspondance d'A. A. Pisarev non citée dans cet article a alors été également publiée. Voir A. A. Pisarev, *Voennye pis'ma i zamečanija naibolee otnosjaščiesja k nezabvennomu 1812 godu i posledujuščim* (*Les lettres de guerre et les observations concernant en particulier l'inoubliable année 1812 et les suivantes*), Moscou, Izdano Pavlom Subbotinym i semenom Selivanorskim, 1817.

34. A. G. Glagolev, *Zapiski russkago putešestvennika s 1823 po 1827 god* (*Notes d'un voyageur russe des années 1823-1827*), Saint-Pétersbourg, V Tipografii Imperatorskoj Rossijskoj Akademii, 1837, partie I, p. 169.

l'autoperception des voyageurs civils russes passant par les pays où leurs prédécesseurs militaires avaient connu la gloire ne différait pas radicalement des pensées de ces derniers. La définition du rôle d'Alexandre Ier est, ainsi, caractéristique : « Le Guide des empereurs, le vainqueur de Paris, le pacificateur de l'Europe. »[35] Cependant, les carnets des civils nous offrent plus rarement que les notes de campagne des militaires des renseignements sur l'état d'esprit des mémorialistes. Cette observation illustre une fois de plus l'influence des conditions de séjour à l'étranger sur le contenu des notes laissées par les voyageurs.

Le nombre des récits de voyage des civils dans les années 1820 est à première vue décevant : sept récits répertoriés en l'espace de cinq ans[36]. C'est d'autant plus mince que la tradition du voyage des Russes cultivés en France a repris de plus belle après la fin de la guerre.

La réalité française attire toujours beaucoup l'attention des contemporains russes et sa description est aussi exhaustive qu'elle l'a été sous la plume des militaires dans les années 1814-1815 (et plus tôt encore chez Nikolaj M. Karamzin et Denis I. Fonvizin). De nouveau, cette observation souligne la qualité des carnets des militaires qui ont bénéficié de conditions moins favorables. Naturellement, le contenu des récits des civils volontairement partis en voyage diffère de celui des « voyageurs forcés » qu'étaient les militaires. Tout d'abord, dans les notes des civils, nous trouvons une présentation plus complète de la France, les voyageurs ayant visité ses différentes régions : le Sud et le Nord aussi bien que l'Est et le centre. Leurs prédécesseurs militaires, eux, ont surtout décrit l'Est du pays, c'est-à-dire le territoire traversé par les troupes en 1814-1815. Ensuite, les thèmes varient : les civils, par exemple, se soucient moins de l'attitude manifestée à leur égard par la population indigène, tandis que les militaires, pour qui ce sujet est souvent vital, donnent des détails sur leurs contacts avec les Français.

Les voyageurs civils prennent volontiers la plume afin de décrire les contrées traversées et de donner leur avis sur la réalité observée. Ain-

35. *Ibid.*, p. 5.
36. Voir la liste dans la bibliographie ci-jointe (« Récits de voyage : les années 1820 »).

si, le caractère rétrospectif des récits de voyages des Russes qui visitent la France dans les années 1820 n'est pas non plus spécifique à ce groupe des documents.

En revanche, l'intérêt majeur des mémoires des voyageurs de cette période tient à leur état d'esprit beaucoup plus serein et apaisé, donc à leurs jugements plus justes sur la France. De ce point de vue, nous constatons une divergence entre les notes de campagne des militaires et les récits de voyages de leurs successeurs civils. Le côté émotionnel qui a tellement marqué le premier groupe des documents n'est pas caractéristique du second.

De plus, les textes des civils ont une tonalité assez homogène d'un bout à l'autre du voyage en France. L'information explicite sur la réalité observée aussi bien que celle, implicite, sur l'état d'esprit des auteurs reste presque invariable. Les impressions des voyageurs sont riches, mais leurs écrits ne permettent pas de discerner les étapes de leur pensée.

Les thèmes abordés par les observateurs confirment ce constat. Les voyageurs des années 1820 évoquent certains sujets déjà traités par leurs prédécesseurs, qu'il s'agisse des traits psychologiques des Français (insouciance, légèreté, amour-propre, vantardise, penchant pour les spectacles) ou des particularités de leur mode de vie (les cheminées dans les maisons, la bonne qualité des routes).

D'autres idées sur les Français et la France sont développées et affinées grâce à de nouvelles observations. L'émancipation de la société française est toujours au centre de l'attention des Russes. La liberté d'opinion et d'expression, d'une part, et l'intérêt pour la politique, dont témoigne la lecture de la presse par les Français des différentes classes sociales, d'autre part, avaient attiré l'attention des militaires dans les années 1814-1815. Leurs successeurs complètent ces observations en constatant la diversité des nombreuses publications quotidiennes et hebdomadaires. « Le grand nombre de marchands de journaux et de cabinets de lecture, où il y a toujours beaucoup de gens des différentes classes – à part, bien sûr, la basse classe, qui est la même partout – atteste la part que tout le monde prend à la politique

intérieure. »[37] Dans les jardins, les marchands de journaux louent même les chaises pour les amateurs de lecture. Enfin, « les événements très importants de la politique intérieure aussi bien qu'extérieure sont immédiatement annoncés au public, moyennant des feuilles spéciales vendues au prix le plus bas »[38].

Enfin, de nouvelles images de la France prennent forme. La relative liberté de parole, l'intérêt pour la politique intérieure aussi bien qu'extérieure, la popularité des périodiques – toutes ces circonstances contribuent à l'accroissement du rôle des journalistes. Une toute nouvelle image, celle des « journalistes-défenseurs des droits du peuple »[39], qui « se révoltent » même contre les ordres de la police se forme, ainsi, chez les contemporains russes. Constatant une fois de plus le désordre qui règne dans les théâtres français, Dmitrij P. Gorihvostov raconte que les journalistes ont influencé l'attitude du public à l'égard d'une comédienne[40].

Les thèmes liés au patriotisme ainsi qu'au rôle de la capitale dans la vie du pays sont aussi évoqués dans les récits des voyageurs des années 1820 et la comparaison avec la Russie est presque obligatoire. Ainsi, nous trouvons chez Andrej G. Glagolev :

> Malheureusement, ai-je pensé, avec tout notre patriotisme nous sommes trop indifférents envers la gloire de nos compatriotes. Tandis que les autres peuples se servent même des inventions afin de soutenir dans la société l'esprit de l'amour-propre national, nous ne prenons pas soin de recueillir et de faire connaître les véritables anecdotes, dont l'époque de notre guerre patriotique est tellement riche.[41]

37. D. P. Gorihvostov, *Zapiski rossijanina, putešestvujuščego po Evrope s 1824 po 1827 g.* (*Notes d'un Russe voyageant en Europe*), Moscou, V Tipografii Knjazja Livova, 1832, livre II, p. 310-311.
38. *Ibid.*, p. 311-312.
39. *Ibid.*, p. 318-319.
40. *Ibid.*, p. 329.
41. A. G. Glagolev, *op. cit.*, partie II, p. 46.

Nikolaj I. Greč, pourtant, s'exprime en faveur de l'idée formulée par certains des mémorialistes militaires : « Qui tient Paris, tient toute la France. »[42]

Les deux générations des observateurs russes ont fait le constat décevant de la méconnaissance de la Russie par les Français. Les voyageurs civils sont contents de rapporter des preuves du contraire. Certains approuvent la politique de l'éducation en France[43].

Il est un autre aspect important de l'objectivité des écrits russes sur la France des années 1820. Leurs auteurs sont, en effet, bien conscients de l'influence qu'exercent les idées stéréotypées des Russes sur leur perception de la France ; non seulement ils tentent d'en découvrir les fondements, mais ils cherchent à les démentir, ou tout au moins à les corriger.

Ainsi, Glagolev avertit : « Mais tout en acceptant le rôle d'observateurs, ne tirons pas de conclusions de la seule observation à l'œil nu. »[44] Il souligne la fausseté de l'image des Parisiens, d'après laquelle « ils seraient attachés à la vie oisive et distraite, au dandysme et à la prodigalité, aux plaisirs et aux divertissements », en constatant qu'à Paris beaucoup de gens sont de passage et « mélangent, [justement] les affaires avec l'oisiveté »[45]. Ce mémorialiste essaie aussi de faire évoluer un autre stéréotype sur la France et sa capitale. Il reconnaît la justesse de certains arguments selon lesquels Paris est la « capitale des modes », « la ville la plus perverse dans toute l'Europe et les femmes y sont des coquettes de premier rang »[46]. Il remarque toutefois que « les modes ne sont pas tant la passion [du peuple], que plutôt une branche de l'industrie […]. Les citoyens et les citoyennes s'habillent simplement et modestement », beaucoup d'entre eux

42. N. I. Greč, « Putevye pis'ma Nikolaja Greča. 1817 i 1835 g.g. » (« Lettres de voyage de Nikolaï Gretch. 1817 et 1835 »), in *Sočinenija Nikolaja Greča* (*Œuvres de Nikolaï Gretch*), partie IV, *Putevye pis'ma* (*Lettres de voyage*), Saint-Pétersbourg, Tipografija Greča, 1838, p. 72.
43. Voir A. G. Glagolev, *op. cit.*, partie IV, p. 270.
44. *Ibid.*, p. 23.
45. *Ibid.*, p. 22-23.
46. *Ibid.*, p. 24-25.

essaient de « se tenir convenablement […]. Les Parisiennes de la classe moyenne et même de la basse classe laissent moins voir leur coquetterie »[47].

Greč réfléchit sur l'habitude des Parisiens de fréquenter restaurants et cafés. Il n'approuve pas entièrement cette marque d'émancipation de la société française. Cependant, l'auteur se rend compte que c'est sans doute la différence des coutumes russes et françaises qui l'empêche d'apprécier les côtés positifs et négatifs du mode de vie des Parisiens. « Chez nous, en Russie, seuls les voyageurs peuvent aller aux estaminets [sans être jugés], mais en France, ce n'est mal vu par personne. »[48]

Récapitulons. En premier lieu, les récits de voyage des Russes qui ont visité la France durant la troisième décennie du XIXe siècle se rapprochent du point de vue des thèmes abordés d'autres documents de même nature. En effet, les travaux des historiens révèlent des points communs dans la rédaction des récits de voyageurs différents à différentes époques[49]. En outre, vers le début du XIXe siècle, la tradition des voyages des Russes en France avait déjà une longue histoire. Ainsi, la plupart des voyageurs russes de toutes les générations excellent dans la description détaillée de la réalité française et dans la profondeur de l'analyse. Cependant, les deux groupes de documents traités ci-dessus se distinguent nettement d'après la réaction des observateurs face à la réalité observée. Les voyageurs civils de la période de la Restauration expriment beaucoup moins leurs émotions envers la France visitée que leurs prédécesseurs militaires. De plus, ils relativisent davantage leurs impressions et opinions en fonction des idées qu'ils avaient a priori sur la France, tout en cherchant à rationaliser ces idées reçues. Or, leurs notes nous offrent une image de la France plus impartiale, plus équilibrée, plus exacte.

En deuxième lieu, les comparaisons aussi bien implicites qu'explicites de la réalité française avec la réalité russe sont constamment présentes dans les récits de voyage des années 1820. La vie sociale, ses acquis et ses défaillances, l'instruction du peuple, le système judiciaire,

47. *Ibid.*, p. 24-26.
48. N. I. Greč, *op. cit.*, p. 64.
49. Voir la note 14.

l'attention du gouvernement envers son peuple – l'évocation de tous ces sujets trahit la réflexion des Russes sur leur propre pays.

La vision russe de la France et la vie intellectuelle en Russie au début du XIXe siècle

Que pensent les voyageurs russes, militaires et civils, de la France et de son peuple dans les années 1814-1815 ? La Révolution de 1789 a creusé, dans la société russe, la divergence entre francophiles et francophobes. L'avènement et l'œuvre de Napoléon Bonaparte y ont contribué davantage encore. Par conséquent, les Russes du début du XIXe siècle non seulement possèdent un ensemble important de stéréotypes sur la France, mais ils s'en servent comme d'un outil sérieux afin d'étayer leurs propres opinions sur le monde contemporain. La vivacité des impressions, riches et variées, que les Russes avaient retirées de leur participation aux campagnes des années 1814-1815 atteste la place importante que la France occupait dans l'imaginaire collectif russe de l'époque. Cependant, l'une des principales caractéristiques des idées reçues est leur permanence. Ainsi, les « conservateurs » s'empressaient de noter les conséquences néfastes des derniers événements sur la société française, tandis que les « libéraux » s'efforçaient de constater les progrès de celle-ci. Tous les observateurs russes sont cependant unanimes pour confirmer les stéréotypes les plus tenaces sur la nation française. En même temps, ils avouent parfois l'incohérence de certaines de leurs idées sur la France et la vie réelle dans ce pays. Impressionnés par leur séjour « imprévu » et glorieux, les militaires l'ont décrit abondamment. Leurs notes ont contribué à enrichir la vision russe de la France.

Dans les années 1820, les voyageurs civils recommencent à parcourir les routes européennes, munis des dernières connaissances acquises par leurs prédécesseurs. Ils viennent en France eux aussi nourris de la culture des Lumières. Leur séjour bien organisé leur permet de se concentrer sur l'observation et l'analyse de la réalité française. Les voyageurs civils ne se limitent plus à la constatation de la véracité ou de la fausseté de tels ou tels stéréotypes répandus en Russie sur la France et les Français ; ils tâchent de formuler de nouveaux jugements plus véridiques.

En outre, l'analyse des deux sous-ensembles des sources étudiées révèle très nettement un lien étroit entre la perception qu'ont les voyageurs de la France et leurs réflexions sur la Russie. La comparaison d'une réalité connue avec une réalité étrangère est un mode courant d'appréhension de cette dernière. Ainsi, tout en confrontant leur image de la France à la réalité, les Russes comparent également la France à la Russie et à l'Allemagne. L'observation et l'analyse de la réalité étrangère stimulent leurs réflexions sur leur propre pays[50] et il est incontestable que les réflexions de nos mémorialistes reflètent aussi bien leur vision de la France que leur conception de la Russie. En effet :

> L'unique méthode fructueuse pour étudier l'image de « l'autre » est l'analyse des reflets mutuels […] cette méthode du « miroir » crée la possibilité de connaître véritablement les deux côtés dans les oppositions entre « moi » et « l'autre ».[51]

Même si l'on tient compte de l'influence de la censure sur les publications de l'époque, on peut penser que le changement d'attitude face à la réalité française que les observateurs russes manifestent dans leurs écrits privés est le reflet de l'évolution de la pensée russe concernant la Russie.

On sait le tournant qu'a constitué cette période dans la vie intellectuelle russe :

> Les réflexions des participants des campagnes des années 1813-1814 ont marqué une étape dans l'évolution de l'auto-perception critique de la société russe, de son interprétation de l'histoire russe et de la place de la Russie dans l'histoire mondiale. Ce processus s'est poursuivi dans les débats des Décembristes et a débouché sur les discussions entre les occidentalistes et les slavophiles des années1830-1840.[52]

Toutefois, les études consacrées à l'histoire des idées en Russie dans les années 1820 se limitent très souvent aux recherches sur l'héritage

---

50. Notre intention étant d'analyser la vision russe de la France durant le premier quart du XIXe siècle, nous ne nous attarderons pas ici sur les réflexions des voyageurs sur la Russie. Celles des participants des campagnes militaires des années 1814-1815 sont étudiées d'une façon exhaustive dans les travaux d'autres historiens, notamment des spécialistes du mouvement décembriste.
51. S. V. Obolenskaja, *op. cit.*, p. 8.
52. I*bid.*, p. 89.

intellectuel très riche des Décembristes. Le point de vue de leurs adversaires affirmés – les monarchistes-conservateurs – retient aussi l'attention des chercheurs. Pourtant, la vie intellectuelle d'alors ne se bornait pas à ces deux extrêmes. Afin d'en reconstituer d'autres éléments, esquissons-en le contexte au XVIIIe et au début du XIXe siècle.

Les réformes de Pierre le Grand ont fortement occidentalisé la société et, surtout, l'aristocratie. Le caractère européen de l'instruction reçue par la noblesse ainsi que le cosmopolitisme de sa vie intellectuelle au XVIIIe siècle ont contribué à la création d'un « type nouveau d'un homme russe-européen »[53]. Cependant, l'assimilation active de certains éléments de la culture européenne a posé avec acuité le problème de l'identité russe. Deux aspects – intérieur et extérieur – de cette question ont été au centre des réflexions. D'une part, l'aristocratie instruite devait retrouver un lien avec son propre pays afin de franchir le fossé existant entre elle et le peuple. D'autre part, il fallait déterminer la place de la Russie dans l'histoire de la civilisation européenne. Svetlana V. Obolenskaja souligne le caractère double de la vision des Russes de leur pays :

> Le processus d'européanisation forcée de la Russie entamé au XVIIIe siècle par Pierre Ier a certainement eu bien des conséquences néfastes. L'une d'elles a été de convaincre les Russes de leur « retard ». D'une part, ce processus a provoqué chez eux de nombreux complexes de toutes sortes et, d'autre part, il leur a inspiré une forte envie d'être au même niveau que l'Europe occidentale et de prouver que la culture russe n'était pas pire, mais très probablement meilleure. Ainsi, l'intérêt intense pour l'Europe était paradoxalement accompagné d'indifférence : « en tout cas, c'est mieux en Russie », pensait-on.[54]

Par ailleurs, le début du XIXe siècle a été une période essentielle de l'histoire russe tant en raison des événements politiques et militaires que de l'évolution de la vie intellectuelle. D'une part, la société du début du XIXe siècle était plus instruite qu'auparavant grâce à la popularisation de la lecture[55]. Marc Raeff précise :

---

53. M. Raeff, *Politique et culture en Russie : XVIIIe-XXe siècles*, Paris, EHESS, 1996, p. 82.
54. S. V. Obolenskaja, *op. cit.*, p. 190-191.
55. Voir N. V. Riasanovsky, *A Parting of Ways. Government and the educated Public in Russia. 1801-1855*, Oxford, Clarendon Press, 1976, p. 65-66.

> Ce qui frappe le lecteur de revues, almanachs et livres publiés dans la première décennie du XIXe siècle, c'est leur ton intellectuel. […] on n'y trouve plus de traces de sentiments d'infériorité culturelle […] la génération contemporaine des Décembristes était parfaitement au courant de tout ce qui se passait dans le monde […]. Et c'était une familiarité […] d'un homme cultivé et intéressé, non pas le dilettantisme superficiel d'un mondain ou d'un courtisan ennuyé.[56]

D'autre part, l'état d'esprit de la génération qui arrive à l'âge adulte dans les années 1820 est très différent de celui de la génération précédente. « En effet, le début du siècle coïncide avec l'arrivée à l'âge adulte d'une jeunesse »[57] qui, tout en étant élevée dans les principes du cosmopolitisme, est fortement portée à retrouver l'élément national[58].

C'est justement la production littéraire qui contribue d'une façon considérable à l'éveil patriotique. La publication de l'*Histoire de l'État russe* de Karamzin a marqué fortement la vie culturelle[59]. L'histoire russe est désormais à la portée de tout le public lettré et la société y accorde une grande attention[60]. « L'intérêt historique était né […] la célèbre *Histoire de l'État russe* […] a été le plus gros événement littéraire de l'époque. L'épopée grandiose que la prose majestueuse de l'historien déroulait devant ses lecteurs, leur découvrait – enfin ! – ce long et glorieux passé où ils trouvaient les titres de noblesse de la nation. »[61]

Enfin, le rôle des événements militaires – la guerre de 1812 et les campagnes étrangères des années 1814-1815 – dans l'éveil du patriotisme a été maintes fois souligné par les historiens :

---

56. M. Raeff, *op. cit.*, p. 112.
57. *Ibid.*, p. 81.
58. *Ibid.*, p. 82.
59. Les huit premiers volumes de l'ouvrage ont déjà été disponibles en 1818 et le neuvième est paru en 1821.
60. Voir N. V. Riasanovsky, *A Parting of Ways…*, *op. cit.*, p. 120.
61. A. Koyré, *La philosophie et le problème national en Russie au début du XIXe siècle*, Paris, Honoré Champion, 1929, p. 29.

> Le traumatisme suscité par l'invasion du territoire national et l'incendie de Moscou contribua en effet à l'émergence d'un sentiment national qui dépassait désormais les cercles réduits de l'intelligentsia cultivée.[62]

Ainsi, les sentiments de fierté nationale et de patriotisme dominaient dans la conscience collective russe durant les années 1810-1820. Ces sentiments animaient de grandes discussions sur le passé, le présent et l'avenir de l'Empire. Deux questions-clés étaient au cœur des débats. D'une part, il s'agissait bien évidemment de la situation du peuple, dont la « grandeur du sacrifice imposait des devoirs et créait des droits »[63]. D'autre part, l'histoire récente invitait les contemporains à s'interroger sur le rôle du monarque et du pouvoir autocratique dans la vie du pays. C'est cette deuxième question qui nous intéresse à présent. En effet, même les historiens-idéologues qui prônent le « caractère révolutionnaire » du mouvement décembriste ne trouvent pas toujours assez d'esprit « républicain et/ou démocratique » dans les premiers écrits de ses membres[64]. De plus, ils sont obligés d'admettre qu'« il ne serait pas tout à fait exact d'affirmer que l'œuvre fondamentale de Karamzin (*Histoire de l'État russe*) ait marqué la séparation de la société russe en deux camps : celui des tenants de l'autocratie et celui des novateurs. La vie sociale d'alors ne permettait pas encore la polarisation définitive des positions idéologiques »[65]. L'euphémisme de la dernière phrase voile la réalité historique : la popularité du pouvoir autocratique (qu'à l'époque l'on n'associait pas toujours avec le pouvoir despotique) était à peu près générale. Les hésitations des Décembristes, qui furent une des failles de leur mouvement, venaient en grande partie de leur respect pour la personne du monarque. Plusieurs d'entre eux, dans leur projet, n'allaient pas au-delà de la monarchie constitutionnelle. On peut imaginer que la conscience de la majorité de leurs contemporains n'était pas moins monarchique. De

---

62. B. Michel, N. Pietri, M.-P. Rey, *L'Europe des nationalismes aux nations*, Paris, SEDES, 1996, p. 115.
63. A. Koyré, *op. cit.*, p. 31.
64. Voir S. S. Landa, *Duh revoljucionnyh preobrazovanij… : Iz istorii formirovanija ideologii i političeskoj organizacii dekabristov. 1816-1825* (*L'esprit des mutations révolutionnaires… : extraits de l'histoire de la formation de l'idéologie et de l'organisation politique des Décembristes. 1816-1825*), Moscou, Mysl', 1975, p. 62-63, 66-67, 94 et suiv.
65. *Ibid.*, p. 59.

plus, l'ouvrage de Karamzin défendait la thèse selon laquelle le pouvoir autocratique était un atout pour l'État russe. Tout en appelant les monarques à exercer un pouvoir éclairé et humaniste, l'historien soulignait toutefois la particularité de l'histoire russe : le grand rôle joué par l'autocratie dans l'évolution et l'affirmation de l'empire russe. Or, « Karamzine était honoré et écouté »[66].

Enfin, le culte d'Alexandre Ier atteignit son apogée durant les années 1810. Même si son image se ternit ensuite aux yeux des plus libéraux déçus par l'absence de réformes, Alexandre Ier resta cet empereur qui avait conduit les troupes russes jusqu'à Paris :

> Les événements du 14 décembre avaient produit une impression très vive sur les jeunes philosophes [des cercles des étudiants et jeunes fonctionnaires moscovites] ; leurs amis, leurs parents même, […] n'étaient-ils pas parmi les insurgés ? […] Il était tout à fait naturel que leurs sympathies fussent du côté des insurgés. Il ne semble pas, toutefois, que l'impression subie […] ait sensiblement influé sur leurs opinions ultérieures […]. Ils restèrent hostiles au *despotisme*, rarement au gouvernement, jamais à la monarchie.[67]

L'insurrection décembriste du 14 décembre 1825 marque l'accession au trône de Nicolas Ier, qui s'affirme à la fois en politique extérieure et intérieure au tournant des années 1820-1830. C'est alors que se forme l'idéologie officielle de son règne, baptisée par la suite « nationalisme officiel » (*oficial'naja narodnost'*). Elle reposait sur trois piliers : orthodoxie (*pravoslavie*), autocratie (*samoderžavie*), nationalisme (*narodnost'*)[68]. Il s'agissait de revaloriser l'expérience historique russe, autrement dit d'approuver ses spécificités : l'orthodoxie et l'autocratie. Il en a résulté une augmentation considérable, souvent exagérée, de l'intérêt pour la culture « strictement » russe.

C'est en 1833 que cette triple formule a été officiellement proclamée ligne directrice de la vie politique, intellectuelle et culturelle de l'Empire par le comte Sergej S. Uvarov, ministre de l'Instruction pu-

66. A. Koyré, *op. cit.*, p. 22.
67. *Ibid.*, p. 38-39. C'est nous qui soulignons.
68. Le document officiel évoqué dans la note suivante présente les trois notions dans cet ordre. C'est dans la littérature postérieure qu'on a toujours dit : « autocratie (*samoderžavie*), orthodoxie (*pravoslavie*), nationalisme (*narodnost'*) ».

blique, dont le nom restera à jamais lié au « nationalisme officiel »[69]. Les trois termes de cette idéologie n'étaient pas en eux-mêmes si conservateurs. C'est leur application concrète (russification forcée, censure féroce, surveillance des étrangers, réglementation stricte de l'instruction publique, etc.) qui a permis de percevoir la politique intérieure de Nicolas Ier comme l'une des plus conservatrices du moment et de toute l'histoire russe[70].

Ainsi, le terme de « nationalisme officiel » se trouve presque toujours associé aux conséquences de sa mise en pratique (et, par conséquent, responsable de tous les maux qui en ont découlé). Enfin, le terme de *oficial'naja narodnost'* est devenu le synonyme général non seulement de la politique de Nicolas Ier, mais aussi de tout le courant conservateur dans la pensée russe du milieu du XIXe siècle.

Maksim M. Ševčenko a démontré la nécessité de distinguer ces deux aspects afin d'effectuer une recherche fructueuse sur le conservatisme russe. De plus, il souligne l'inefficacité de l'approche fréquemment admise qui amène les historiens à représenter la triade du nationalisme officiel comme une création tout à fait artificielle du pouvoir[71]. L'historien invite enfin, à mieux étudier l'état d'esprit de la société de l'époque en insistant sur la genèse complexe de cette idéologie. Il faut selon nous veiller également à distinguer d'une part, la construction idéologique proprement dite et, d'autre part, les conséquences que sa mise en œuvre a entraînées pour la société.

---

69. Voir S. S. Uvarov, « Cirkuljarnoe predloženie G. Upravljajuščago Ministerstvom Narodnago Prosveščenija Načal'stvam Učebnyh Okrugov, o vstuplenii v upravlenie Ministerstvom » (« Circulaire de M. le responsable du ministère de l'Instruction publique destinée aux Directions des Circonscriptions d'enseignement concernant son entrée en fonction en tant que Ministre), *Žurnal Ministerstva Narodnago Prosveščenia* (*Revue du ministère de l'Instruction publique*), Saint-Pétersbourg, V tipografii Imperatorskoj Akademii Nauk, 1834, partie I, p. XLIX-L.
70. La nature, le fonctionnement et les résultats de l'idéologie du règne de Nicolas Ier sont exhaustivement présentés dans l'ouvrage fondamental de N. V. Riasanovsky, *Nicholas I and official nationality in Russia, 1825-1855*, Berkeley, Los Angeles, University of California press, 1959 ou toute autre édition.
71. Cette stipulation est surtout courante quand il s'agit du début du règne de Nicolas Ier, car les œuvres des apologistes du « nationalisme officiel » (M. P. Pogodin, etc.) illustrent son déploiement dans les années 1830-1840.

Certains historiens ont déjà tenté de démontrer que la volonté et les desseins de Nicolas Ier n'étaient pas les seules causes de l'élaboration et de la mise en œuvre du « nationalisme officiel ». Ainsi, selon Aleksandr N. Pypin, la politique plutôt conservatrice de la fin du règne d'Alexandre Ier en aurait marqué les prémices. « C'étaient les dernières années du règne de l'empereur Alexandre […] il croyait devoir soutenir l'absolutisme patriarcal et défendre […] les autels et les trônes. »[72]

Toutefois, établir un rapprochement entre la politique intérieure (censure renforcée, interdiction des sociétés secrètes) des dernières années du règne d'Alexandre Ier et la mise en œuvre du « nationalisme officiel » ne suffit pas pour en déceler d'éventuelles origines dans la société.

Comme nous l'avons montré, il faut tenir compte de l'essor très important du sentiment patriotique. Les Russes « étaient portés à démontrer leur indépendance culturelle vis-à-vis de l'Occident »[73]. De ce point de vue, l'évolution des mentalités en Russie a d'ailleurs été en concordance avec l'histoire européenne, notamment allemande[74]. L'éveil du nationalisme en Europe a été l'une des conséquences du régime et des guerres napoléoniennes. Ainsi, Nicholas V. Riasanovsky conclut : « La doctrine du nationalisme officiel reflétait tout à fait l'étape de l'évolution générale européenne. »[75]

Nous avons vu par ailleurs que les contemporains russes restaient généralement attachés au monarchisme. Riasanovsky en trouve des preuves dans la littérature de l'époque. Ainsi, les poèmes « Poltava » et le « Cavalier de bronze » de Aleksandr S. Puškin reflètent le respect envers la personne et l'œuvre de Pierre le Grand – l'un des plus auto-

---

72. A. N. Pypin, *Obščestvennoe dviženie v Rossi i pri Aleksandre I* (Le *mouvement social sous Alexandre Ier*), Saint-Pétersbourg, Akademičeskij proekt, 2001, p. 449.
73. M. M. Ševčenko, « Ponjatie "teorija oficial'noj narodnosti" i izučenie vnutrennej politiki imperatora Nikolaja I (« Le concept de "théorie du nationalisme officiel" et l'étude de la politique intérieure de l'empereur Nicolas Ier »), *Vestnik Moskovskogo Universiteta* (*Le Messager de l'Université de Moscou*), série 8, n° 4, 2002, p. 99-100.
74. Voir N. V. Riasanovsky, *A Parting of Ways…, op. cit.*, p. 104-105, 134-135 ; *idem*, *Nicholas I…, op. cit.*, p. 267.
75. N. V. Riasanovsky, *Nicholas I…, op. cit.*, p. 267.

crates parmi les autocrates russes. Persécuté par les successeurs de Pierre – par Alexandre Ier d'abord, par Nicolas Ier ensuite, Puškin a illustré avec exactitude l'ambiguïté de la perception contemporaine de la monarchie dans son « Cavalier de bronze ». Il y dessine une image puissante, sévère, mais aussi majestueuse de Pierre le Grand et de l'autocratie russe. Le poète chante la grandeur et la pérennité de l'œuvre de l'empereur. Il dépeint la marche imposante de l'autocratie vers sa grande destinée historique en dépit de tous les obstacles. Cette autocratie reste insensible aux souffrances des individus et à leur opposition[76].

Enfin, Riasanovsky conclut :

> L'image de Pierre le Grand créée dans le « Cavalier de bronze » ainsi que dans toute l'œuvre de A. S. Puškin est très proche de la doctrine du nationalisme officiel. C'était, pour ainsi dire, le compromis du poète avec la réalité historique russe : un chemin à parcourir pour ceux qui ont eu la chance de rester sains et saufs en 1825.[77]

En outre, c'est le moment où une nouvelle génération entre sur scène. Nous avons mentionné ci-dessus certaines différences entre les jeunes du début du XIXe siècle et la génération de leurs parents. Alexandre Koyré précise la différence entre ceux qui ont participé à la guerre de 1812 et ceux qui ont atteint l'âge adulte à la fin des années 1820 :

> Dix ans seulement séparent ces deux générations […]. Les uns, les aînés, étaient nés aux jours du déclin de la Grande Catherine […] ils avaient pris part à la guerre […]. Les autres, par contre, avaient vu le jour dans les premières années du règne d'Alexandre Ier ; leurs impressions d'enfance avaient été celles de la guerre et de l'élan patriotique qu'elle avait provoqué […] le sentiment de fierté nationale était une partie intégrante de leur âme […]. L'*Histoire* de Karamzine avait été, pour tous ces jeunes gens, un livre de chevet.[78]

Enfin, l'idéologie du « nationalisme officiel » aurait eu sa place dans le questionnement des contemporains sur eux-mêmes, parce qu'elle était

76. Voir N. V. Riasanovsky, *A Parting of Ways…*, *op. cit.*, p. 122-123.
77. *Ibid.*, p. 123.
78. A. Koyré, *op. cit.*, p. 43-44. C'est nous qui soulignons.

liée à l'idée d'une évolution propre à la civilisation russe[79]. Dans le contexte historique postérieur aux guerres napoléoniennes, l'idée de la particularité de la voie de la Russie est en effet de nouveau d'actualité.

Si l'on examine l'impact des « événements considérables, de[s] changements profonds dans l'être et l'orientation de la Russie »[80] du début du XIXe siècle sur la conscience collective, quelques constats s'imposent.

Sur le plan intérieur, les Russes étaient portés par un sentiment de fierté nationale. Confortée chez les uns, la confiance dans les grandes possibilités d'un peuple capable d'avancer sur la voie de la civilisation était née chez les autres. On attendait beaucoup de la monarchie. La déception a terni l'image personnelle d'Alexandre Ier, bien plus qu'elle n'a porté atteinte au régime lui-même. L'autocratie restait pour beaucoup la seule forme de régime possible dans le contexte russe. De plus, certains pensaient que le pouvoir autocratique était encore capable de faire progresser le pays à condition, bien sûr, de promouvoir des réformes efficaces.

La position de la Russie sur l'échiquier européen et la question de ses rapports avec la civilisation occidentale suscitaient des opinions diverses. La Russie venait d'affirmer sa place dans l'Europe des Lumières. Elle ne devait son succès qu'à elle-même. Les contemporains pouvaient ne pas être d'accord avec la politique de la Russie au sein de la Sainte Alliance, mais son rôle sur la scène européenne flattait sûrement l'orgueil national[81]. Pour une fois, l'histoire offrait aux Russes une occasion de ne pas se sentir inférieurs aux nations européennes. Mais la différence entre les deux mondes – européen et russe – restait, cependant, toujours d'actualité. L'unique solution était

79. N. I. Cimbaev, *Slavjanofil'stvo* (*Le slavophilisme*), Moscou, Izdatel'stvo Moskovskogo universiteta, 1986, p. 68.
80. *Ibid*.
81. M.-P. Rey constate même pour la période postérieure la présence de sentiments impérialistes chez les représentants les plus cultivés de la société russe – les occidentalistes et les slavophiles des années 1830-1840, qui ne s'opposaient pas à la politique d'acquisition de nouveaux territoires pratiquée constamment par l'Empire. Voir B. Michel, N. Pietri, M.-P. Rey, *op. cit.*, p. 116.

de cesser de comparer ces deux mondes pour savoir lequel était le plus avancé et quelle direction devait suivre l'autre ; il fallait les considérer séparément, en reconnaissant leur altérité :

> Le problème des rapports avec l'Occident leur apparaissait sous un jour différent ; il ne s'agissait plus pour eux d'opposer la *barbarie* russe à la *civilisation* européenne, mais de déterminer les rapports entre la *civilisation* russe et celle de l'Occident.[82]

Si l'on ajoute que l'orthodoxie était partie intégrante de l'identité nationale et que l'Église orthodoxe occupait une place prépondérante dans la vie politique et sociale, on constate que l'état d'esprit de la société russe des années 1820 correspondait pour l'essentiel aux principes proclamés par le pouvoir au début de la décennie suivante et qualifiés ensuite par les historiens de « nationalisme officiel »[83]. Rappelons que la mise en œuvre de ces principes suscita dans la société une tout autre réaction, dont l'analyse sort du cadre de la présente étude.

Conclusion

Le séjour en France consécutif aux guerres napoléoniennes a fourni aux Russes l'occasion de s'assurer que même la France n'incarnait pas le « paradis terrestre ». L'étonnement et la déception des militaires vis-à-vis de la France des années 1814-1815 se sont probablement atténués à leur retour en Russie. L'éducation française, d'un côté, et la joie de revenir en héros chez soi, de l'autre, y ont sans doute contribué. En revanche, les voyageurs civils de la décennie suivante avaient tout loisir d'analyser la réalité française à leur guise. L'ensemble des témoignages des Russes qui ont effectué en France au début du XIXe siècle des voyages « forcés » et « volontaires » ont contribué à conforter l'idée que la Russie suivait une voie spécifique.

Les civils qui reprirent la tradition des voyages en France dans les années 1820 arrivèrent en France tout pleins de cette idée qui s'imposa dans la société russe durant le premier quart du XIXe siècle. La sérénité de leurs écrits en témoigne. Les voyageurs russes des années 1820

82. A. Koyré, *op. cit.*, p. 44. C'est l'auteur qui souligne.

prêtaient une attention tranquille et apaisée à la France et à son peuple. C'est justement parce qu'ils ont la conviction qu'il ne faut plus juger la Russie en la comparant à la France que les vives émotions de leurs prédécesseurs militaires n'émaillent plus leurs récits de voyage.

Les vainqueurs des guerres napoléoniennes ne sont pas retournés en Europe armés, pour convaincre tout le monde, et les vaincus en premier lieu, de leur supériorité. Mais il est très probable que les Russes n'avaient plus le sentiment d'être des « pèlerins » venus pour s'instruire. Représentants d'un grand et puissant Empire, ils viennent dans la France de la Restauration simplement pour voyager. L'analyse plus raisonnable et plus posée que l'on découvre dans les écrits des voyageurs des années 1820, en regard des notes de Karamzin et de Fonvizin, en est une preuve supplémentaire.

Sources

Notes de campagnes : 1814-1815

ANTONOVSKIJ A. I., *Zapiski pohodov i voennyh dejstvij 1812, 1813, 1814 i 1815 godov* (*Notes sur les campagnes et les hostilités des années 1812, 1813, 1814 et 1815*), Otdel Pis'mennyh Istočnikov Gosudarstvennogo Istoričeskogo Muzeja (Département des Manuscrits du Musée d'Histoire d'État), fonds 160, dossier 308.

ČERTKOV A. D., « Mon Journal de Voyage ou Itinéraire de route depuis les bords du Rhin jusqu'à Paris et puis dans mon séjour dans cette ville », in *1812-1814. Sekretnaja perepiska generala P. I. Bagrationa. Ličnye pis'ma generala N. N. Raevskogo. Zapiski generala M. S. Voroncova. Dnevniki oficerov russkoj armii* (*1812-1814. La correspondance secrète du général P. I. Bagration. Les lettres privées du général N. N. Raevskij. Les notes du général M. S. Voroncov. Les journaux intimes des officiers de l'armée russe*), Moscou, Terra, 1992, p. 417-437.

GLINKA F. N., *Pis'ma russkogo oficera o Pol'še, avstrijskih vladenijah, Prussii i Francii s podrobnym opisaniem Otečestvennoj i zagraničnoj vojny s 1812 po 1815 goda* (*Lettres d'un officier russe sur la Pologne, sur les possessions autrichiennes, sur la Prusse et sur la France avec la Description détaillée de la guerre nationale et des campagnes depuis 1812 à 1815*), Moscou, Tipografija S. Selivanovskogo, 1815-1816.

KRASNOKUTSKIJ A., *Vzgljad russkogo oficera na Pariž vo vremja vstuplenija Gosudarja Imperatora i sojuznyh vojsk v 1814 godu* (*Regard d'un officier russe sur Paris au moment de l'entrée de l'Empereur russe et des troupes alliées dans Paris en 1814*), Saint-Pétersbourg, Morskaja Tipografija, 1819.

KRIVCOV N., « Četyre pis'ma N. Krivcova, 1815 i 1816 » (« Quatre lettres de N. Krivcov, 1815-1816 »), in *Ščukinskij sbornik* (*Recueil de Ščukin*), Moscou, Otdelenie Imperatorskogo Rossijskogo istoričeskogo muzeja im. imperatora Aleksandra III – Muzej P. I. Ščukina, fascicule 3, 1904.

LAŽEČNIKOV I. I., *Pohodnye zapiski russkogo oficera* (*Carnets de campagne d'un officier russe*), Moscou, Tipografija N. Stepanova, 1836.

PISAREV A. A., *Voennye pis'ma i zamečanija naibolee otnosjaščiesja k nezabvennomu 1812 godu i posledujuščim* (*Lettres de guerre et observations concernant en particulier l'inoubliable année 1812 et les suivantes*), Moscou, Izdano Pavlov Subbotinym i Semenov Selivanovskim, 1817.

RADOŽICKIJ I. I., *Pohodnye zapiski artillerista s 1812 po 1816 god. Artillerii podpolkovnika I... R…* (*Carnets de campagne d'un artilleur des années 1812-1816*), Moscou, Tipografija Lazarevyh instituta vostočnyh jazykov, 1835.

SIMANSKIJ L. A., « Pis'ma L. A. Simanskogo k materi ego i brat'jam po vystuplenii ego v pohod v byvšuju s francuzami vojnu 1812-go, 1813-go, 1814-go i 1815-go godov » (« Les lettres de L. A. Simanskij à sa mère et ses frères après son départ pour la campagne de guerre contre les Français dans les années 1812, 1813, 1814 et 1815 »), in *Arhiv P. N. Simanskogo* (*Archive de P. N. Simanskij*), Saint-Pétersbourg, Tipografija Suvorina « Novoe vremja », fascicule 2, 1912.

TIHANOV, *Voennye zapiski kapitana Tihanova* (*Les carnets de campagne du capitaine Tihanov*), Rossijskij Gosudarstvennyj Voenno-Istoričeskij Arhiv (Archives d'Histoire militaire de l'État russe), fond Voenno-Učënogo Arhiva (fonds de la Commission des Spécialistes de l'Histoire militaire), dossier 3429.

VEPREJSKIJ, « Iz častnyh pisem russkogo oficera Veprejskogo na rodinu » (« Les extraits des lettres privées de l'officier russe Veprejskij envoyées chez lui »), *Russkij Arhiv* (*Les archives russes*), 1890, livre III, n° 11.

Récits de voyages : les années 1820

ČAADAEV P. J., *Sočinenija i pis'ma P. Ja. Čaadaeva* (*Œuvres et lettres de P. Ja. Čaadaev*), Moscou, Put', 1913-1914, 2 vol.
GLAGOLEV A., *Zapiski russkago putešestvennika s 1823 po 1827 god* (*Notes d'un voyageur russe des années 1823-1827*), Saint-Pétersbourg, V tipografii Imperatorskoj Rossijskoj Akademii, 1837.
GORIHVOSTOV D. P., *Zapiski rossijanina, putešestvovavšego po Evrope s 1824 po 1827 g* (*Les notes d'un Russe qui a voyagé en Europe*), Moscou, V Tipografii Knijazja L'vova, 1832.
GREČ N. I., « Putevye pis'ma Nikolaja Greča. 1817 i 1835 g.g. » (« Les lettres du voyage de Nikolaj Greč. 1817 et 1835 ») in *Sočinenija Nikolaja Greča* (*Les œuvres de Nikolaj Greč*). Čast' (partie) IV, *Putevye pis'ma* (*Les lettres de voyage*), Saint-Pétersbourg, Tipografija Greča, 1838.
KJUHEL'BEKER V. K., « Otryvki iz putešestvija » (« Extraits du voyage ») in *V. K. Kjuhel'beker, Putešestvija. Dnevnik. Stat'i* (*Voyages. Journal intime. Articles*), Leningrad, Nauka, 1979.
RUSSOV S. V., *Otryvok iz putešestvija po Evrope* (*Extrait d'un voyage en Europe*), Saint-Pétersbourg, V Tipografii A. Smirdina, 1825.
SUMAROKOV P. I., *Progulka zagranicu* (*Une promenade à l'étranger*), Saint-Pétersbourg, Tipografija Departamenta narodnojo prosveščenija, 1821, 4. vol.

Sur le nationalisme officiel

UVAROV S. S., « Cirkuljarnoe predloženie G. Upravljajuščago Ministerstvom Narodnago Prosveščenija Načal'stvam Učebnyh Okrugov, o vstuplenii v upravlenie Ministerstvom » (« La circulaire de M. le Gérant du ministère de l'Instruction publique destinée aux Directions des Circonscriptions d'Enseignement concernant son entrée en fonction en tant que Ministre »), *Žurnal Ministerstva Narodnago Prosveščenia* (*Revue du ministère de l'Instruction publique*), Saint-Pétersbourg, V tipografii Imperatorskoj Akademii Nauk, 1834, partie I, p. XLIX-L.

Bibliographie

BÉRÉLOWITCH W., « La France dans le "Grand Tour" des nobles russes au cours de la seconde moitié du XVIIIe siècle », *Cahiers du Monde russe*, Paris, EHESS, vol. 34, n° 1-2, 1993.

—, « Préface » in N. M. Karamzine, *Lettres d'un voyageur russe (en France et en Suisse)*, Paris, Quai Voltaire, 1991.

BERTIER de SAUVIGNY G., *La Restauration*, Paris, Flammarion, 1955.

CIMBAEV N. I., *Slavjanofil'stvo* (*Slavophilisme*), Moscou, Izdatel'stvo Moskovskogo Universiteta, 1986.

FONVIZINE D. I., *Lettres de France (1777-1778)*, Paris, CNRS Éditions, 1995.

GRÈVE C. de, *Le voyage en Russie. Anthologie des voyageurs français aux XVIIIe et XIXe siècles*, Paris, Laffont, 1990.

HOUSSAYE H., *1814*, Paris, Perrin et Cie, Librairies-Éditeurs, 1911.

—, *1815*, Paris, Perrin et Cie, Librairies-Éditeurs, 1920.

KARAMZINE N. M., *Lettres d'un voyageur russe (en France et en Suisse)*, Paris, Quai Voltaire, 1991.

KOYRÉ A., *La philosophie et le problème national en Russie au début du XIXe siècle*, Paris, Honoré Champion, 1929.

LANDA S. S., *Duh revoljucionnyh preobrazovanij… : Iz istorii formirovanija ideologii i političeskoj organizacii dekabristov : 1816-1825* (*L'esprit des mutations révolutionnaires… : extraits de l'histoire de la formation de l'idéologie et de la société politique des Décembristes. 1816-1825*), Moscou, Mysl', 1975.

LOTMAN J. M., *Besedy o russkoj kul'ture* (*Conversations sur la culture russe*), Saint-Pétersbourg, Iskusstvo-SPB, 1997.

LOTMAN J. M., USPENSKIJ B. A., « "Pis'ma russkogo putešestvennika" Karamzina i ih mesto v razvitii russkoj kul'tury » (« "Lettres d'un voyageur russe" de N. M. Karamzine et leur place dans l'évolution de la culture russe »), in N. M. Karamzine, *Pis'ma russkogo putešetvennika* (*Lettres d'un voyageur russe*), Leningrad, Nauka, 1984.

MICHEL B., PIETRI N., REY M.-P., *L'Europe des nationalismes aux nations*, Paris, SEDES, 1996.

OBOLENSKAJA S. V., *Germanija i nemcy glazami russkih (XIX vek)* (*L'Allemagne et les Allemands vus par les Russes [XIXe siècle]*), Moscou, Institut vseobščej istorii RAN, 2000.

POUSSOU J.-P., MÉZIN A., PERRET-GENTIL Y. (dir.), *L'influence française en Russie au XVIIIe siècle*, actes du colloque tenu à la Fondation Singer-Polignac et en Sorbonne, les 14 et 15 mars 2003, Paris, Institut d'études slaves, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2004.
PYPIN A. N., *Harakteristiki literaturnyh mnenij ot dvadcatyh do pjatidesjatyh godov* (*Les caractéristiques des opinions littéraires des années 1820-1850*), Saint-Pétersbourg, Tipografija M. Stasjulebuča, 1873.
—, *Obščestvennoe dviženie v Rossi i pri Aleksandre I* (*Le mouvement social sous Alexandre Ier*), Saint-Pétersbourg, Akademičeskij proekt, 2001.
RAEFF M., *Comprendre l'Ancien régime russe. État et société en Russie impériale*, Paris, Seuil, 1982.
—, *Politique et culture en Russie : XVIIIe-XXe siècles*, Paris, EHESS, 1996.
RIASANOVSKY N. V., *A Parting of Ways. Government and the educated Public in Russia. 1801-1855*, Oxford, Clarendon press, 1976.
—, *Nicholas I and Official Nationality in Russia, 1825-1855*, Berkeley, Los Angeles, University of California press, 1959.
ŠESTAKOV V. P., « Russkoe otkrytie Ameriki » (« La découverte russe de l'Amérique »), in *Rossija i Zapad : dialog kul'tur* (*La Russie et l'Occident : le dialogue des cultures*), Moscou, MGV. Fakul'tet inostrannyh jazykov. Centr po izučeniju vzaimodejstvija kul'tur, 1994.
ŠEVČENKO M. M., « Ponjatie "teorija oficial'noj narodnosti" i izučenie vnutrennej politiki imperatora Nikolaja I » (« La notion de "la théorie du nationalisme officiel" et l'étude de la politique intérieure de l'empereur Nicolas Ier »), *Vestnik Moskovskogo Universiteta* (*Le Messager de l'Université de Moscou*), Istorija (Histoire), serija (série) 8, n° 4, 2002.
TARTAKOVSKIJ A. G., *1812 god i russkaja memuaristika* (*L'année 1812 et les mémoires russes*), Moscou, Nauka, 1980.
ZABOROV P., « Denis Fonvizine et ses *Lettres de France* », in D. I. Fonvizine, *Lettres de France (1777-1778)*, Paris, CNRS Éditions, 1995..

L'image d'Alexandre Ier sous la Restauration : du culte à l'oubli (1814-1830)

Éléna JOURDAN
Université Paris I-Panthéon-Sorbonne, Institut Pierre Renouvin,
Centre de Recherche en histoire des Slaves

Mots-clés : Russie, Alexandre Ier, image, Restauration, bilan

Introduction

Le premier quart du XIXe siècle fut marqué par d'importants bouleversements politiques sur la scène européenne : les guerres des Coalitions anti-françaises, la chute de Napoléon, la formation de la Sainte Alliance, la question des mouvements nationaux. Dans tous ces événements, la Russie joua un rôle de premier plan en affirmant son appartenance indiscutable à l'aire européenne et en occupant une place d'arbitre et de garant de la paix sur le continent. Elle devait ce succès à la personnalité et à l'ambition du tsar Alexandre Ier. Lorsque celui-ci mourut en 1825, les contemporains français s'accordèrent à dire que le règne de ce monarque « remarquable et, à beaucoup d'égards, étonnant, formera[it] toujours une grande époque »[1].

Encensé en 1814-1815, lors de ses deux séjours à Paris, par des camps politiques souvent opposés, placé sur le même plan que les légendaires Pierre le Grand et Catherine II, le nom d'Alexandre semble pourtant tomber rapidement dans l'oubli après l'avènement de son successeur Nicolas Ier. À l'annonce de la mort inattendue du tsar, l'opinion publique française parut en effet davantage intéressée par les problèmes de sa succession que par le bilan ou les enseignements du règne écoulé. Et pourtant, il avait été, pendant les dix dernières années de sa vie, un allié idéologique des Bourbons, un protecteur du légitimisme en Europe ainsi que le fondateur de la Sainte Alliance

1. *Le Journal des débats* du 19 décembre 1825.

dont la France faisait partie. Il avait bénéficié pendant longtemps de la bienveillance de sa presse officielle et de celle de l'opposition. Malgré les titres de grandeur rappelés par de nombreuses nécrologies, Alexandre Ier ne réussit pas à devenir une légende.

Quels sont les facteurs qui contribuèrent à la construction, sous la Restauration, de l'image d'Alexandre Ier ? Comment un changement rapide de perception put-il s'opérer au moment de sa mort ? Et quel fut le rôle de l'image héritée de la période napoléonienne ? Telles sont les questions auxquelles nous tentons de répondre dans cet article.

L'héritage de la propagande napoléonienne

L'avènement et la première partie du règne d'Alexandre Ier coïncident avec le Consulat et l'Empire qui font de Napoléon Bonaparte le premier interlocuteur français du jeune tsar. Or, que savaient les Français d'Alexandre au moment de son avènement, dont la nouvelle parvint à Paris en avril 1801 ? La référence principale en la matière fut l'ouvrage de l'officier français Charles Masson qui, un an auparavant, après avoir passé dix ans en Russie, publiait à Paris ses *Mémoires secrets* sur la Cour de Saint-Pétersbourg. Masson avait enseigné les mathématiques au prince héritier Alexandre et lui consacrait de nombreuses pages. On y apprenait entre autre que le libéral suisse La Harpe en avait été le précepteur et qu'il avait exercé sur le futur Alexandre Ier une influence considérable en cultivant en lui le goût des Lumières, de la justice et de la liberté individuelle. Masson brossait dans ses mémoires un portrait psychologique nuancé de son auguste élève :

> On trouve presque réalisé dans ce jeune prince cet idéal qui nous enchante chez Télémaque. […] Il a de Catherine une égalité d'humeur inaltérable, un esprit juste et pénétrant, et une discrétion rare, mais une retenue, une circonspection qui n'est pas de son âge, et qui serait de la dissimulation, si on ne devait point l'attribuer à la position gênée où il s'est trouvé entre son père et sa grand'mère, plutôt qu'à son cœur naturellement franc et ingénu. Au reste, il est d'un caractère heureux, mais passif. […] Ce sont moins des défauts que l'absence de quelques qualités qui ne sont point encore développées en lui, ou qui ont été repoussées dans son cœur par les alentours méprisables qu'on

> lui a donnés. […] Malgré ses heureuses dispositions, il est menacé de devenir un jour la proie de ses courtisans.[2]

Le succès des *Mémoires* fut immense et les rééditions commencèrent à paraître dès 1800. L'autorité de Masson devint telle que jusqu'au milieu du XIXe siècle, de nombreux auteurs continuaient à se référer à lui et à reprendre religieusement le portait qu'il avait tracé[3]. Masson avait en effet décelé chez ce prince encore jeune, les traits qui allaient influencer la politique de la Russie et de l'Europe pendant un quart de siècle : sa faiblesse de caractère et sa nature influençable.

La période napoléonienne fut caractérisée par la construction méthodique d'une image positive d'Alexandre Ier malgré la succession de conflits militaires qui opposèrent les deux pays. Cette bienveillance émanait dans un premier temps de la volonté du Premier Consul de sortir la France de la « guerre perpétuelle »[4] à laquelle le Directoire l'avait contrainte. Par la suite, Napoléon s'obstina à considérer Alexandre comme un allié potentiel contre l'Angleterre dans le cadre d'un rééquilibrage des pouvoirs en Europe. Dès 1801, il suscita donc une propagande sur laquelle il s'appuya pour présenter le jeune monarque comme l'héritier spirituel de Catherine la Grande, un souverain éclairé, adepte des Lumières, législateur libéral et justicier généreux. Pendant les campagnes militaires de 1805-1807 et même lors de la Campagne de 1812, Napoléon combattit la Russie sans combattre Alexandre, en faisant porter à son entourage pro-anglais la responsabilité du déclenchement des hostilités[5]. Certes, l'alternance des

---

2. C.-F.-P. Masson, *Mémoires secrets sur la Russie et particulièrement sur la fin du règne de Catherine II et sur celui de Paul Ier, formant un tableau des mœurs de Saint-Pétersbourg à la fin du XVIIIe siècle, et contenant nombre d'anecdotes recueillies pendant un séjour de dix années*, Paris, Levrault, Schevelt et Cie, 1800, 2 vol. ; Paris, C. Pougens, an VIII [1800]-an X [1802], 3 vol. ; Amsterdam, 1800, 2 vol., etc.
3. J. Esneaux, L.-E. Chennechot, *Histoire philosophique et politique de Russie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Paris, J. Corréard, 1828-1830, 5 vol., t. 5, p. 289 ; C.-L. Lesur, *Les progrès de la puissance russe depuis son origine jusqu'au commencement du XIXe siècle*, Paris, Fantin, 1812, p. 340 ; A. Rabbe, *Histoire d'Alexandre Ier, empereur de Russie, et des principaux événements de son règne*, Paris, 2 vol., 1826, p. 39-40.
4. Terme de Denis Richet, cité par D. Woronoff, *Nouvelle Histoire de la France contemporaine*, Paris, Seuil, 1972, t. 3, p. 193.
5. C. Corbet, *À l'ère des nationalismes. L'opinion française face à l'inconnue russe (1799-1894)*, Paris, Marcel Didier, 1967 ; M. Goubina, *Les bulletins de l'armée napoléonienne (1805-1812) et le problème épistémologique de la constitution de l'image de*

périodes de conflits et de rapprochements entre la France et la Russie et les volte-face de la propagande provoquèrent un certain scepticisme dans l'opinion. Néanmoins, à la veille de la Restauration, l'opinion publique française était bien informée de l'activité réformatrice du tsar et avait conçu de sa personne une image globalement favorable.

Paradoxalement, tout en idéalisant Alexandre, Napoléon contribua à diaboliser la Russie en tant que puissance militaire. Il développa l'idée selon laquelle il existait une continuité dans la politique extérieure russe depuis cent ans, visant la domination universelle. Dans les murs du ministère des Relations extérieures, sous l'impulsion de Napoléon, mûrit le projet d'un testament apocryphe de Pierre le Grand, un plan d'expansion machiavélique que le tsar aurait légué à ses successeurs et qui aurait été suivi à la lettre par tous ses héritiers depuis un siècle[6]. Cet élément allait devenir un argument efficace pour justifier une entrée en guerre : dès 1806, l'empereur des Français dénonça sur la place publique « l'insatiable ambition des Russes »[7] et la « politique fallacieuse du cabinet de Pétersbourg »[8] contre la Pologne, la Turquie et la Perse.

Pour étayer l'image d'une Russie menaçante, Napoléon s'appuya sur un mythe hérité du XVIIIe siècle, celui d'une Europe civilisée menacée par l'invasion des peuples restés sauvages et barbares malgré les réformes menées par ses monarques depuis un siècle. Tout en étant un souverain éclairé et réformateur, adepte des Lumières, Alexandre était aussi celui des Tartares et des Cosaques. La Restauration héritait donc d'une image ambiguë du monarque russe, construite non pas en parallèle avec celle de son peuple, mais en opposition avec elle.

---

la Russie, publication en ligne [http://www.ens-lsh.fr/labo/CID/russe/lj-goubina.htm], page visitée le 27 septembre 2004.

6. Voir E. Jourdan, « Le Testament apocryphe de Pierre le Grand (1794-1836) : universalité d'un texte », *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, n° 18, printemps 2004, Université de Paris I-Panthéon-Sorbonne, p. 13-48.
7. *50e et 51e Bulletins de la Grande Armée*, Varsovie, le 11 janvier 1807.
8. *47e Bulletin de la Grande Armée*, Pultusk, le 30 décembre 1806.

Alexandre allié de la Restauration

Une antithèse de Napoléon

Parallèlement à l'image élogieuse d'Alexandre répandue en France par la propagande napoléonienne, il en existait une autre, tout aussi élogieuse, véhiculée par les nombreux opposants au régime impérial. Réduits au silence par la censure et la peur des représailles ou condamnés à l'exil, ceux-ci ne purent s'exprimer en France qu'à partir de 1814. L'impact de leur opinion fut considérable grâce aux ouvrages-phares tels que *De Buonaparte et des Bourbons* de Chateaubriand ou les *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française* de Madame de Staël.

En minimisant l'importance des traités conclus entre la France et la Russie en 1801, 1805 et 1807, ces admirateurs de l'empereur Alexandre voyaient en lui l'antithèse de Napoléon. L'antithèse politique d'abord : lorsque Madame de Staël fuyait la « tyrannie » de l'empereur français qui « enchaîn[ait] tous les genres de liberté », elle bénissait l'autocratie russe tempérée par la « sagesse éclairée » et la « tolérance » du tsar[9]. La Russie devenait aux yeux de l'écrivain une terre de liberté, la seule puissance européenne qui, avec l'Angleterre, était capable d'abattre le tyran. Les personnalités des deux hommes étaient également antithétiques : face à l'empereur français « vulgaire » et « dédaigneux », Alexandre apparassait à Madame de Staël plein de « bonté et de dignité », portant la marque « du génie de la vertu » ; si Napoléon ne songe qu'à la guerre « qui lui sied »[10], Alexandre, lui, est « pacifique de caractère »[11]. La lenteur des réformes promises par le tsar ne semblait pas l'inquiéter, puisque le caractère du souverain remplaçait la Constitution.

---

9. G. de Staël-Holstein, *Considérations sur les principaux évènements de la Révolution française*, Paris, Charpentier, 1862, p. 138-139, 177 ; Paris, Delaunay, 1818, 3 vol., 1re éd.
10. G. de Staël-Holstein, *Dix années d'exil*, S. Balayé et M. Vianello Bonifacio (éd.), Paris, Fayard, 1996, p. 287-290.
11. Lettre de Madame de Staël à Joseph Bonaparte, le 28 germinal an IX (le 18 avril 1801), in *Correspondance générale de Mme de Staël, publiée par Béatrice Watson Jasinski*, Paris, chez J. Pauvert, t. IV, 1978, p. 368.

Alexandre à Paris ou l'art de la séduction

La défaite militaire de Napoléon et l'entrée d'Alexandre Ier et du Roi de Prusse à Paris, le 31 mars 1814, signifièrent pour de nombreux Français la fin de l'exil et de la guerre ; la population de Paris accueillit les Alliés en pacificateurs[12]. Les légitimistes fondaient leurs espoirs sur l'intervention des souverains alliés pour faire renaître l'Ancien Régime et refermer définitivement la parenthèse révolutionnaire ; à leur grande joie, Alexandre fut le premier à proclamer, dès le 31 mars, le retour des Bourbons. De leur côté, les nostalgiques des années fastes de l'Empire lui surent gré d'avoir rendu visite à Joséphine à Rambouillet et d'avoir préservé l'œuvre législatrice de Napoléon.

Mais ils ne furent pas les seuls à être séduits par le tsar. Car Alexandre sut rassurer les Français qui redoutaient les conditions futures de l'armistice et de la paix. Dès le lendemain de son arrivée, il fit placarder sur les murs de la ville une déclaration dans laquelle il s'engageait personnellement à respecter l'intégrité territoriale de la France ; geste apprécié de la part d'un souverain qui, deux ans auparavant, avait vu son territoire occupé et l'une de ses deux capitales incendiée. Partout en France, les conditions de la paix étaient au centre de toutes les discussions ; on fit même circuler une copie d'un prétendu texte de traité[13]. Mais le tsar Alexandre gardait le beau rôle : lorsque les uns prétendaient que la Prusse et l'Autriche exigeaient des contributions de paix inacceptables pour la France, d'autres assuraient que « l'intervention de la Russie avait tout concilié »[14].

C'est aussi le charme personnel d'Alexandre qui lui attira tous les suffrages. Le 15 avril, sur la place Louis XV, il présida la grande revue des armées alliées, impressionnant l'assemblée par sa prestance, sa beauté et sa jeunesse. Dans les rues de Paris, il « marchait quelquefois sans gardes au milieu des Parisiens »[15] ; à Boulogne-sur-Mer, il « a

12. B. de Montclos, *Les Russes à Paris au XIXe siècle : 1814-1896*, Paris, Paris-Musées, 1996, p. 8-20.
13. *Rapport de police sur les lettres de Paris et des départements des 16 et 17 mai 1814*, Archives du ministère des Affaires étrangères (MAE), Mémoires et documents, France, t. 336, pièce 22.
14. *Ibid.*, pièce 22.
15. J. Esneaux, *op. cit.*, t. 5, p. 445.

gardé l'incognito et s'est refusé aux hommages des autorités » et « n'a paru qu'en habit bourgeois, sans décorations et sans suite »[16], séduisant par sa simplicité et sa modestie. Enfin, ce n'est pas sans plaisir que les Français virent en lui le reflet des Lumières françaises, comme le démontre le témoignage d'un contemporain avisé :

> L'empereur Alexandre, lors de son séjour dans la capitale, fit en quelque sorte la conquête des Parisiens, par ces formes agréables et cette aménité que l'on n'eût pas dû attendre du souverain des Cosaques ; mais on se rappelait que le général La Harpe, l'un des héros de la première Campagne d'Italie, avait été son précepteur ; on retrouvait avec plaisir les leçons du maître dans la conduite de l'élève, et l'orgueil national en était flatté. Nos dames, séduites par le physique et les dehors de l'autocrate, partageaient, à leur manière, cet engouement général.[17]

Le séjour prolongé d'Alexandre Ier à Paris entraîna la prolifération de toute une littérature de circonstance : il ne se passait pas une journée sans la publication d'un article de journal élogieux ou la parution dans les librairies de la capitale d'une épître ou d'une ode à la gloire du tsar libérateur[18]. Au théâtre, lorsque la représentation n'était pas précédée d'un chant dédié au tsar de Russie, on le retrouvait sur scène parmi les personnages de la pièce, marqué de « gloire immortelle » dans des « guerres mémorables »[19] ; les romanciers ne se firent pas attendre en réservant à Alexandre le rôle de médiateur et de justicier

16. *Rapport de police sur les lettres de Paris et des départements des 10 et 11 juin 1814*, Archives du ministère des Affaires étrangères (MAE), Mémoires et documents, France, t. 336, pièce 32.
17. *La police dévoilée, depuis la Restauration, et notamment sous MM. Franchet et Delavau, par M. Froment, ex-chef de brigade du cabinet particulier du préfet de police*, Paris, Lemonnier, 1829, 2e édition, 3 vol., t. 1, p. 93.
18. Dans l'année 1814, les Parisiens purent lire un *Hommage à l'Empereur de toutes les Russies*, par Bachelar, avocat (Demonville) ; *La Clémence d'Alexandre*, par Camusat, avocat [à la cour de cassation et au Conseil des pairs] (Porthmann) ; une *Épître à S. M. Alexandre Paulowitz, empereur autocrate de toutes les Russies*, signé S. Lambert (Dubray et Renand) ; une *Épître au Grand Alexandre* par G. R. Momet (Poulet) ; l'*Ode à S. M. l'Empereur Alexandre* de B. Letournan (Didot jeune) ; une *Ode à S. M. l'Empereur Alexandre lors de son entrée à Paris* par A. Huot et N. Collin (Dehansy) ou encore l'épître *À. S. M. l'Empereur Alexandre, libérateur*, par X.-V. Draparnaud (Dehansy).
19. *L'an 1835, ou l'Enfant d'un Cosaque, mélodrame en 3 actes, à spectacle*, par M. Victor [Ducange], représenté pour la première fois à Paris, théâtre de l'Ambigu-Comique, le 23 mars 1815 et publié chez Fages, à Paris.

plein de « sensibilité noble » et de « candeur magnanime »[20]. Dans les salons parisiens désireux de s'assurer la présence de « l'homme de nos espérances »[21], la reconnaissance envers le tsar se mua en une crise d'« alexandrolâtrie »[22].

Quant à l'armée russe, la tenue impeccable des soldats, l'aménité et l'excellent français des officiers, la surprise de la découverte enfin, suscitèrent chez les Parisiens un intérêt et une sympathie dont ne bénéficiaient ni les Anglais, « ennemis héréditaires » de la France, ni les Allemands qui voulaient « allumer Paris », faire sauter les ponts d'Austerlitz et d'Iéna et abattre la colonne de Vendôme[23]. Néanmoins, tout en admirant les grâces et les mœurs européennes de l'empereur Alexandre, les Parisiens ne pouvaient se débarrasser d'un complexe de supériorité à l'égard des Russes. Derrière les bonnes manières et la politesse affichées par ces derniers, les Français s'évertuaient à deviner les restes de mœurs naguère sauvages. Un épisode très représentatif se produisit début juin 1814, après la signature du premier traité de Paris. Au moment où les armées alliées s'apprêtaient à quitter la ville, le bruit se répandit dans la capitale que les troupes russes « se proposaient de mettre le feu aux casernes dont ils jetaient déjà les meubles par les fenêtres ». La nouvelle fut prise très au sérieux par la police qui envoya sur place une compagnie de pompiers et un détachement de gendarmerie « avec l'ordre de sabrer sur-le-champ ceux qui se livreraient à cet excès ». Le préfet signifia dans son rapport quotidien que la situation avait été provoquée par « cet instinct des peuples slaves pour ce qui fut de tout temps un besoin de détruire ce qu'ils abandonnent ». Finalement, les casernes furent préservées, les meubles seuls étant partiellement brisés ; et le *Bulletin de police* de conclure que « c'est avec les Russes en être quitte à bon marché »[24].

---

20. J.-A. de Révéroni de Saint-Cyr, L'officier russe à Paris, ou Aventures et *Réflexions critiques du comte de* ***, Paris, Ergon et Barba, 1814, 2 vol., voir t. 1, p. 8 et t. 2, p. 254.
21. Expression de Chateaubriand, dans un billet adressé à Madame de Krüdener, 1815.
22. Le terme est de C. Corbet, *op. cit.*, p. 95.
23. C. de Grunwald, « Les Russes à Paris en 1814 », Revue des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques et comptes-rendus de ses séances, 1954, 1er semestre, p. 2.
24. Bulletin de police du 3 juin 1814, Archives du ministère des Affaires étrangères (MAE), Mémoires et documents, France, t. 336, pièce 27.

Quelques mois à peine après leur départ, les Alliés durent revenir à Paris pour rétablir une nouvelle fois Louis XVIII sur le trône. Les années de l'ultime lutte contre Napoléon marquèrent un tournant dans l'attitude d'Alexandre Ier à l'égard de la France et de l'Europe. Marqué par l'expérience des loges maçonniques répandues dans les milieux de la haute aristocratie russe depuis de nombreuses années, par le sursaut patriotique et la tragique perte de Moscou lors de la guerre de 1812, le tsar vécut le retournement de la situation comme un signe de la Providence divine. Peu à peu, mûrit dans son esprit l'idée d'une Sainte Alliance se référant aux « Saintes Écritures » et invoquant « la Très Sainte et Indivisible Trinité », incarnée sur terre par la fraternité des trois souverains légitimes, ceux de Russie, d'Autriche et de Prusse. Le 25 septembre 1815, François Ier, Frédéric-Guillaume III et Alexandre Ier apposèrent leur signature sur ce texte qui conféraient à leurs pouvoirs absolus une dimension sacrée. Peu après, la France de Louis XVIII vint rejoindre la Sainte Alliance.

Le choix de l'alliance

La nouvelle situation en Europe, dominée par l'Angleterre et la Russie, mit les Bourbons devant le choix d'une alliance politique. La perfide Albion était certes l'ennemie et la rivale de la veille, mais rassurait par sa proximité culturelle et géographique. Quant à la Russie, l'attitude d'Alexandre Ier en 1814-1815 avait rapproché Paris et Saint-Pétersbourg, mais l'empire des tsars restait encore pour beaucoup un pays lointain et méconnu, naguère absent de l'aire européenne. Par ailleurs, la peur des agrandissements territoriaux incessants de la Russie, encore récemment exploitée par Napoléon, était bien ancrée dans l'imaginaire français, et la présence des troupes d'occupation d'Alexandre sur le sol national constituait une preuve évidente de cette menace. Le gouvernement du duc de Richelieu finit par repousser les propositions d'alliance des diplomates russes en 1821, et Chateaubriand fit de même un an plus tard lors du congrès de Vérone.

Bien que le tsar eût activement œuvré pour la restauration des Bourbons, Louis XVIII ne put se débarrasser de son ancienne russophobie. Il resta circonspect face à la proclamation de ses intentions pacifiques par Alexandre : après tout, la diplomatie russe n'était-elle

pas connue pour sa mauvaise foi ? De même, la volonté du tsar de sortir son pays du despotisme en affranchissant les serfs et en adoptant une constitution, marquant par-là même le respect de l'héritage des Lumières, inquiétait le Roi et les « ultras » rêvant du retour aux valeurs de l'Ancien Régime. Les instructions données au comte de Noailles, premier ambassadeur de la France restaurée en Russie, témoignaient d'une forte défiance à l'égard de la politique intérieure et extérieure d'Alexandre :

> Le moment n'est point venu de déterminer les rapports politiques qui pourront à l'avenir exister entre la France et la Russie. Si celle-ci nourrissait des projets d'agrandissement comme elle l'a fait depuis un siècle, ses vues ne pourraient s'accorder avec celles de la France qui n'en doit avoir que de conservation. […] L'ambassadeur du roi doit aussi s'attacher à découvrir si c'est par système de politique ou seulement l'empereur, par complaisance ou par opinion, qui donne appui […] à des idées démocratiques.[25]

Comme le démontrent Michel Fridieff et Charles Corbet[26], le thème de la menace militaire russe fut largement exploité par le parti pro-anglais tout au long des années de la Restauration ; les ouvrages de Dominique de Pradt en fournissent l'exemple le plus éloquent[27]. Pourtant, en analysant l'histoire des conquêtes effectuées par la Russie durant plusieurs règnes, les auteurs évitaient d'évoquer la responsabilité personnelle d'Alexandre et se cachaient derrière des opinions générales sur le cabinet russe.

De son côté, le camp pro-russe tenta de minimiser le danger en évoquant comme argument principal les réformes menées par Alexandre Ier depuis son avènement. À partir de 1819, la *Revue Encyclopédique* contribua à répandre en France les preuves concrètes de la marche de la nation russe vers la civilisation européenne : développement des

---

25. *Minute des instructions pour le comte de Noailles, ambassadeur en Russie, août 1814*, Archives du ministère des Affaires étrangères (MAE), Mémoires et documents, Russie, t. 33, f. 8-9.
26. C. Corbet, *op. cit.*, p. 110-140 ; M. Fridieff, « L'Empire russe vu par les hommes de la Restauration », *Revue internationale d'histoire politique et constitutionnelle*, n° 22, avril-juin 1956, p. 108-124.
27. D. de Pradt, *Parallèle de la puissance anglaise et russe relativement à l'Europe, suivi d'un aperçu sur la Grèce*, Paris, Béchet aîné, 1823 ; *Du système permanent de l'Europe à l'égard de la Russie et des affaires d'Orient*, Paris, Pichon et Didier, 1828.

universités, fondations des sociétés savantes, encouragements donnés à la littérature nationale. Les engagements personnels et le sens moral du tsar devinrent pour les partisans de l'alliance russe les garants du refus de nouvelles invasions.

La mort inopinée d'Alexandre, annoncée à Paris le 19 décembre 1825, entraîna une multitude de nécrologies élogieuses dans les journaux officiels et d'opposition. Les premiers regrettaient le fondateur de la Sainte Alliance et l'incarnation du pouvoir légitime absolu, les seconds rendaient hommage au vainqueur généreux et au souverain éclairé ; tous redoutaient que la disparition du garant de la paix n'entraîne l'Europe dans une nouvelle guerre. Pro-russes ou russophobes, les journaux parlèrent de la fin d'une grande époque, non seulement pour la Russie, mais aussi pour tout le continent. Mais au-delà des éloges de circonstance, des critiques plus ou moins virulentes se firent jour. Pour illustrer cette diversité des opinions, nous nous référerons, dans le camp pro-russe, aux articles de la *Gazette de France*[28] et à la biographie d'Alexandre publiée par Alphonse Rabbe[29], plus nuancée. Chez les auteurs critiques à l'égard de la Russie, *L'Histoire de Russie* d'Esneaux et Chennochot[30] et le *Journal des Débats*[31] nous fourniront des exemples représentatifs.

28. *La Gazette de France* : publication devenue quotidienne à partir de 1792. Bonapartiste sous l'Empire, royaliste sous la Restauration, elle va désormais demeurer l'organe des légitimistes jusqu'à la cessation de sa parution en 1914.
29. A. Rabbe, *op. cit.* Alphonse Rabbe : écrivain romantique, auteur de *l'Album d'un pessimiste* (Paris, Dumont, 1835-1836, 2 vol., édition posthume) ; biographe (*Biographie universelle et portative des contemporains*, Paris, Boisjoslin, 1830, 4 vol.) ; journaliste, auteur d'un *Résumé de l'histoire de Russie* (Paris, Lecointe et Durey, 1825) et d'une *Géographie de l'Empire de Russie* (Paris, A. Dupont, 1828, 2 vol.).
30. J. Esneaux, *op. cit*. Joseph Esneaux : écrivain et historien, auteur du *Don Quichotte moral et politique* (Paris, J. Esnaux, 1817), des *Considérations sur les projets de l'aristocratie* (Paris, J. Esnaux, 1820) et du *Journal militaire de la Révolution française* (Paris, J. Esnaux, 1822).
31. *Le Journal des Débats* : fondé en 1789, il est le plus influent des journaux royalistes pendant la première moitié du siècle et devient, avec Chateaubriand, le porte-parole de l'opposition à partir de 1824.

Bilan du règne

Alexandre et la menace russe

Par la signature de la Sainte Alliance, Alexandre faisait à l'Europe la promesse de renoncer à la politique traditionnelle d'expansion russe. Par la suite, il donna des preuves de sa bonne foi lors de l'insurrection grecque qui lui offrait une occasion formidable de s'étendre dans les Balkans au détriment de l'empire ottoman. Tout semblait devoir pousser Alexandre à intervenir : le rôle joué par l'hétairie formée à Odessa en 1814 ; l'appel au secours lancé par les Grecs insurgés et adressé au tsar ; l'intercession de Capo d'Istria, natif de Corfou, entré au service de la Russie ; le choix dès 1821 d'Alexandre Ypsilanti, un général d'Alexandre Ier, comme chef du mouvement. Pourtant, jusqu'à sa mort en 1825, le tsar se rangea derrière le chancelier Metternich en considérant les Grecs comme des rebelles et en maintenant la solidarité des monarchies européennes prônée par la Sainte Alliance.

L'instauration durable de la paix en Europe était susceptible de rassurer la nation française et de la rallier aux idées « ultra » de la seconde Restauration. Malgré la russophobie de Louis XVIII et la méfiance des diplomates, il n'était donc pas question, devant l'opinion publique, de remettre en doute l'intégrité et la bonne foi d'Alexandre, allié idéologique du nouveau gouvernement. La propagande officielle s'appuya sur les événements de 1814-1815 pour fixer le tsar dans le rôle de pacificateur qu'il s'était lui-même attribué ; pour elle, « Alexandre n'avait pas l'esprit des conquêtes »[32]. Les nombreuses relations de la Campagne de Russie[33] étaient là pour confirmer la modération et l'esprit pacifique du tsar, le bras de Dieu dans la lutte contre le pouvoir tyrannique et expansionniste de Napoléon en Europe. Parmi elles,

32. *Le Journal de Paris* du 21 décembre 1825.
33. L.-G. de Puibusque, *Lettres sur la guerre de Russie en 1812, sur la ville de Saint-Pétersbourg, les mœurs et les usages des habitants de la Russie et de la Pologne*, Paris, Magimel, Anselin et Pochard, 1816 ; G. Chambray, *Histoire de l'expédition de Russie, par M. ***, avec un Atlas par Brussel de Brulart, un Plan de la bataille de la Moskowa et une Vue du passage du Niémen*, Paris, Pillet, 1823, 2 vol. ; D. de Pradt, *Histoire de l'ambassade dans le Grand-Duché de Varsovie en 1812*, Paris, Pillet, 1815.

l'*Histoire de la Grande Armée* du comte de Ségur[34] eut le plus d'impact : l'ouvrage se répandit « aussi rapidement qu'un nouveau roman de Walter Scott »[35] et connut de nombreuses rééditions.

La rhétorique du pouvoir resta inchangée jusqu'à la mort du tsar. C'est dans ces termes que la *Gazette de France* dressa dans sa nécrologie le bilan de son action internationale :

> C'est lui qui rétablit l'ordre européen sur ses antiques bases ; au milieu de tant d'éléments de guerre, c'est lui qui nous maintint dans une paix profonde. Maître d'un empire qui sert de borne à l'Europe et à l'Asie, il comprit que ce poste était celui de médiateur.[36]

Tout à leur désir de faire correspondre la totalité du règne d'Alexandre à cette image idyllique, les journaux officiels n'hésitèrent pas à réécrire l'histoire. Tous les faits gênants furent revus pour être justifiés ; or, ils étaient nombreux. La signature du traité de Tilsit ne mettait-elle pas en cause la bonne foi du tsar ? Et la propagande de rejeter les « doutes injurieux sur la sincérité d'Alexandre »[37], à la suite des mémorialistes militaires et de Madame de Staël qui avait déjà souligné son « exactitude trop scrupuleuse au funeste traité »[38]. Vint ensuite l'occupation de la Finlande décidée à Tilsit : la responsabilité de cette décision, « trop en opposition avec les principes professés par Alexandre », fut attribuée à M. de Romanzoff « qui dirigeait alors les affaires »[39]. Il y eut aussi le traité d'Abo, signé le 9 avril 1812 entre le tsar et Bernadotte pour inciter la Suède à attaquer le Danemark et l'Allemagne du Nord : la *Gazette de France* expliqua cet acte par la lutte sacrée menée par Alexandre contre Napoléon et contre l'héritage révolutionnaire qui « menaçait d'engloutir les rois et les peuples et la civilisation avec la légitimité ». Quant au protectorat russe sur la Pologne décidé au congrès de Vienne, il fut présenté par le même journal comme une « domination paternelle » liant les deux pays par « de

34. P.-P. Ségur, comte de, *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant l'année 1812*, Paris, Baudouin frères, 1824, 2 vol.
35. *La Revue Encyclopédique*, t. 27, juillet 1825, p. 81.
36. *La Gazette de France* du 19 décembre 1825.
37. *La Gazette de France* du 25 décembre 1825.
38. G. de Staël-Holstein, *Dix années…*, *op. cit.*, p. 257.
39. A. Rabbe, *op. cit.*, t. 1, p. 232.

simples nœuds de convenance et d'affection réciproque » et préparant « le moment où la Pologne redeviendra[it] tout à fait elle-même »[40].

Le projet de création d'un vaste réseau de colonies militaires sur les frontières de l'empire, lancé par Alexandre en 1810 et maintenu même après la victoire sur Napoléon, constituait un fait particulièrement gênant pour l'image du tsar pacificateur. La propagande officielle fut très embarrassée par cette réforme qui suscita des interrogations même dans le camp pro-russe. Charles Dupin, collaborateur de la *Revue Encyclopédique*, essaya de présenter le service militaire en Russie comme un « bienfait » pour les paysans à qui il apportait affranchissement et gloire[41]. Pourtant, dans les éloges publiés à la mort du tsar, les colonies militaires faisaient tache. Pour toute justification, Rabbe trouva celle-ci : « Il fallait pourtant songer à la guerre, et bien qu'Alexandre ne l'aimât pas, […] il jugea qu'il était nécessaire de s'y préparer [42]. » La *Gazette de France*, dans sa nécrologie, s'abstint de tout commentaire sur le sujet en expliquant que la mort précoce du tsar ne lui avait pas laissé le temps de cerner toute la grandeur du projet[43].

Derrière les louanges de bon ton, quelques voix discordantes lançaient des mises en cause personnelles d'Alexandre. Le *Journal des Débats*[44] mentionna la volonté du tsar d'augmenter la puissance militaire de la Russie. Certains se souvenaient du général de Vaudoncourt[45] qui, en 1812, avait suggéré dans ses *Mémoires* que le tsar, mu par le sentiment d'humiliation qui le rongeait depuis Tilsit, avait poussé Napoléon à la guerre. Et justement, que pensait l'empereur déchu des ambitions personnelles d'Alexandre ? C'est en 1823, deux ans après sa mort à Sainte-Hélène, que Las Cases lançait la première édition du célèbre *Mémorial*[46] qui allait contribuer à la naissance de la légende napoléo-

40. *La Gazette de France* du 21 décembre 1825.
41. *La Revue Encyclopédique*, t. 20, novembre 1823, p. 321.
42. A. Rabbe, *op. cit.*, t. 1, p. 65.
43. *La Gazette de France* du 25 décembre 1825.
44. *Le Journal des Débats* du 19 décembre 1825.
45. G.-F. de Vaudoncourt, *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre entre la France et la Russie en 1812, par un officier de l'état-major de l'armée française*, Londres, Deboffe, 1812, 2 vol.
46. E. Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène, ou Journal où se trouve consigné, jour par jour, ce qu'a dit et fait Napoléon pendant dix-huit mois*, Paris, Lebègue, 1823, 8 vol.

nienne et connaître une multitude de rééditions et de traductions. À de nombreuses reprises, Napoléon y témoigna de l'attachement personnel qui le liait à Alexandre ; mais il lançait également à la postérité cet avertissement :

> Il a de l'esprit, de la grâce, de l'instruction ; est facilement séduisant ; mais on doit s'en défier : il est sans franchise ; c'est un vrai grec du Bas-Empire. [...] Il est fin, faux, adroit ; il peut aller loin. Si je meurs ici, ce sera mon véritable héritier en Europe. Moi seul pouvais l'arrêter avec son déluge de Tartares. La crise est grande et permanente pour le continent européen, surtout pour Constantinople : il l'a fort désiré de moi.[47]

Alexandre mourut deux ans plus tard sans que les craintes d'un nouveau conflit se confirmassent. L'heure du bilan vint : l'héritage que le tsar laissait à l'Europe était-il celui d'un grand homme ? Bien que persuadé d'avoir été élu pour une grande mission, Alexandre ne réussit ni à faire évoluer les pratiques de la diplomatie européenne, ni à éviter les conflits militaires, ni à contribuer au bonheur des peuples, comme il rêvait de le faire en créant la Sainte Alliance en 1815. Bien au contraire, les principes initialement nobles de cette institution furent « détournés de leur vrai sens et accaparés par la politique astucieuse de certains ministres »[48], remarqua le *Journal des Débats*. Selon ce journal de l'opposition, « la véritable direction de la Sainte Alliance étoit échappée aux mains du fondateur » pour être animée par « un esprit de haine et de violence » et pour servir « de prétexte aux interventions ambitieuses et intéressées dans les affaires intérieures des nations ». Seule la présence d'Alexandre pouvait encore contribuer au prestige de cette fédération ; l'existence même de la Sainte Alliance se trouvait compromise après sa mort. Le successeur du tsar ne serait-il pas tenté d'« aller essayer son épée de couronnement contre les Musulmans ? »[49].

Le *Journal des débats* vit juste : dès 1826, Nicolas Ier reprit la politique traditionnelle de poussée vers les Balkans et les Détroits en répudiant par-là même la solidarité des souverains. En France, ce changement de cap, radical mais prévisible, allait redonner une nouvelle vitalité

47. *Ibid.*, dimanche 10 au mardi 12 mars 1816, t. 1, p. 438.
48. Allusion au comte de Nesselrode et à Metternich.
49. *Le Journal des débats* du 19 décembre 1825.

aux idées du Testament apocryphe de Pierre le Grand publié par Napoléon. L'attitude adoptée par Alexandre pendant les dix dernières années de son règne apparut de plus en plus comme une exception, un cas isolé ne pouvant lutter contre le poids de la tradition. Même Alphonse Rabbe, apologiste du tsar, se vit obligé en 1826 de le reconnaître :

> La Russie, sous Alexandre Ier, prince pacifique, est restée militaire et conquérante : elle n'a pas cessé de graviter de tout son poids vers l'ouest et le sud. Elle n'a abdiqué aucun des dogmes de la doctrine politique dont Pierre le Grand fut le fondateur. Toujours également avide et astucieuse, sa diplomatie n'a pas cessé de se jouer avec la même audace de la foi des traités et des droits des nations comme de ceux des rois. Seulement les vertus particulières du prince ont obligé les appréciateurs impartiaux de ne pas rendre responsable la couronne de tout le machiavélisme du cabinet. Au surplus, depuis vingt ans, telles ont été les chances en faveur de la Russie, que la mauvaise foi semble un luxe dont elle aurait pu se passer.[50]

Quelques années plus tard, Esneaux et Chennechot rompirent définitivement avec l'image édulcorée du tsar que la propagande officielle de Louis XVIII et de Charles X avait tenté de créer pendant dix ans. Dans le chapitre consacré à Alexandre, les historiens insistèrent sur la responsabilité personnelle du tsar dans les conquêtes effectuées par son pays. Ils rappelèrent l'entrevue que Napoléon et le tsar eurent à Erfurt, en 1807, lors de laquelle ce dernier abandonna à Joseph Bonaparte le trône de Naples, obtenant en échange l'occupation de la Moldavie et de la Valachie par la Russie. Leur conclusion sur l'intégrité du tsar fut sans équivoque : « Cette transaction ne blessait pas moins la morale que celle qui avait eu pour objet l'usurpation de la Finlande », après l'entrevue de Tilsit. Les historiens tendaient à démontrer par-là que l'amour de la justice et de la liberté dont Alexandre faisait preuve dans ses discours, « n'attendait pour se démentir qu'un appât assez considérable pour tenter une grande ambition »[51]. Ils rappelèrent aussi la fondation, par Alexandre, d'un grand nombre d'écoles militaires, ce « luxe des despotes »[52].

---

50. A. Rabbe, *op. cit.*, t. 1, p. 42.
51. J. Esneaux, *op. cit.*, t. 5, p. 363.
52. *Ibid.*, t. 5, p. 295.

À peine trois ans après sa mort, le pacificateur et le médiateur incontesté de 1814-1815 apparaissait déjà comme un représentant typique de sa dynastie, toujours à l'affût d'une nouvelle conquête, fidèle, malgré son amour affiché de la justice et son refus apparent du despotisme, à la politique expansionniste de ses ancêtres.

Affranchissement des serfs : promesses et réalités

Un an avant l'avènement d'Alexandre, Masson écrivait au sujet du jeune prince : « Le ciel le destine peut-être à rendre trente millions d'esclaves plus libres et dignes de l'être[53]. » Les premiers actes du souverain semblaient confirmer cette tendance. En effet, l'année 1803 fut marquée par l'interdiction de vendre les serfs sans vendre les terres et par un oukase prévoyant la constitution d'une nouvelle classe de laboureurs libres, anciens serfs affranchis et dotés d'une parcelle de terre. Cette réforme intervenait au moment où la France était ouverte à la propagande pro-russe, et l'opinion publique française en fut informée. Il en fut de même pour les nouvelles impulsions en faveurs des serfs données par le tsar en 1808, lorsque la paix de Tilsit avait à nouveau ouvert les colonnes des journaux français aux dépêches en provenance de Saint-Pétersbourg.

Mais les réformes promises par Alexandre n'était pas du goût de tous. Pendant les années de la Révolution et de l'Empire, le catholique savoyard Joseph de Maistre avait trouvé refuge en Russie où il vécut pendant plus de treize ans. Par la suite, il contribua par ses nombreux ouvrages publiés sous la Restauration à l'élaboration de la doctrine contre-révolutionnaire[54]. Ce détracteur de la liberté individuelle vit en la Russie le dernier bastion du despotisme nécessaire au bon gouvernement ; c'est dans l'abandon du despotisme que de Maistre voyait la cause de la Révolution. Pour ce philosophe gagné au mysticisme, la restauration des Bourbons par Alexandre Ier était un symbole, un signe de la Providence en faveur du pouvoir absolu des souverains russes. Lors de son long séjour dans l'empire des tsars, il observa d'un très mauvais œil les tentatives de réformes libérales que le jeune

53. A. Rabbe, *op. cit.*, t. 1, p. 41.
54. *Du pape*, Lyon, Rusand, 1819 (2 vol.), 1821 (2 vol.) et 1830 ; *Les Soirées de Saint-Pétersbourg, ou Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence*, Paris, Librairie grecque, latine et française, 1821 (2 vol.), et Paris, Rusand, 1822 (2 vol.).

monarque s'apprêtait à lancer depuis son avènement. Selon de Maistre, l'affranchissement des serfs pouvait déstabiliser le pays car « l'esclavage est en Russie parce qu'il y est nécessaire et que l'empereur ne peut régner sans l'esclavage »[55]. Si un jour la Providence devait amener les serfs à l'affranchissement, cette transformation s'opérerait par « la nature » et non par l'intervention d'un souverain, puisqu'une liberté soudainement acquise serait comparable au « vin, ardent sur un homme qui n'y est pas habitué »[56]. Il faudra attendre 1859 pour que les idées de Joseph de Maistre sur la Russie deviennent accessibles aux lecteurs grâce à une publication posthume.

En parallèle avec cette doctrine conservatrice, les années de la Restauration furent caractérisées, en France, par la montée du libéralisme qui s'était façonné d'abord contre la dictature révolutionnaire ou napoléonienne et, à partir de 1815, contre les théories ultraroyalistes. Dans ce contexte de triomphe de l'individualité, le thème de la liberté personnelle, et avec lui celui du servage, arrivèrent au premier plan des débats politiques sur la Russie. Le sujet suscita l'intérêt des publicistes et des historiens, comme en témoignent l'ouvrage de Raymond Faure en 1821 et celui de Paul Ducret de Passenans en 1822[57]. Les russophobes s'en servirent pour démontrer le danger du despotisme des tsars, tout en soulignant les tentatives de plusieurs souverains, dont Alexandre, de le limiter malgré la résistance obstinée de la noblesse. Dans les années 1816-1819, malgré les exhortations des conservateurs, Alexandre Ier avait justement lancé l'affranchissement des serfs dans les provinces de Livonie, d'Estonie et la Courlande. La mise en place de ces réformes fut annoncée par la presse ; dans la *Revue Encyclopédique* elle bénéficia d'un suivi jusqu'au début des années 1820[58].

Les dernières années du règne du monarque furent marquées par une apathie politique et un désintérêt de plus en plus grands à l'égard des réformes prévues ; la mort emporta le tsar sans que l'affranchissement

55. J. de Maistre, *Quatre chapitres inédits sur la Russie*, Paris, 1859, p. 13.
56. *Ibid.*, p. 28.
57. R. Faure, *Les Souvenirs du Nord, ou La guerre, la Russie et les Russes, ou l'Esclavage*, Paris, Pélicier, 1821 ; P. Ducret de Passenans, *La Russie et l'esclavage dans leurs rapports avec la civilisation européenne*, Paris, Blanchard, 1822.
58. Exemples d'article sur l'abolition du servage en Livonie : *La Revue Encyclopédique*, t. 16, octobre 1822, p. 625 ; t. 19, septembre 1823, p. 722.

fût étendu sur l'ensemble de son empire. On était loin des belles promesses du début du règne, mais la *Gazette de France* sembla l'oublier en présentant cette « modération » comme faisant partie du plan initial. Selon la nécrologie du journal, le tsar « aimait la liberté, mais il la voulait régulière, afin qu'elle ne devînt pas de l'oppression ; progressive, afin qu'elle ne devînt pas de l'ivresse »[59]. La bonne volonté du tsar ne fut jamais remise en cause par la presse pro-gouvernementale selon laquelle le règne d'Alexandre témoignait d'un « amour éclairé de la liberté » et atteignait le but initialement recherché : l'« esclavage adouci »[60].

Chez Esneaux et Chennochot, on trouve un point de vue beaucoup plus critique sur la réforme du servage. Les auteurs reconnurent certes une légère amélioration dans le sort des paysans de la couronne, et dans une moindre mesure de celui des serfs des seigneurs. Mais dans l'ensemble, ils refusèrent de parler d'un « bienfait » et jugèrent les réformes « stériles » et « définitivement sans effet ». Il n'était plus question d'excuser le tsar par la faiblesse de son caractère ou rendre la noblesse ou l'influence de l'entourage responsables de l'échec des réformes. Ils accusèrent Alexandre de « tourmenter ou laisser tourmenter en son nom ses peuples » et, après « avoir fait luire aux yeux de ces malheureux un rayon d'espoir », d'abandonner lâchement les projets en cédant « à des considérations d'une froide politique ». Selon Esneaux et Chennochot, les mesures de 1808 étaient provoquées non pas par le sentiment d'humanité traditionnellement prêté au souverain, mais par l'émigration massive des paysans serfs des zones frontalières et donc par une simple nécessité politique. Quant aux affranchissements effectués dans les provinces baltes, la beauté du geste fut également ternie par Alexandre qui au même moment voulait aider « la compression de l'esprit de liberté chez les nations méridionales », allusion à la politique de la Sainte Alliance face aux insurrections nationales en Italie, en Grèce et en Espagne[61].

59. *La Gazette de France* du 19 décembre 1825.
60. *La Gazette de France* du 25 décembre 1825.
61. J. Esnaux, *op. cit.*, t. 5, p. 381-382, 468.

On assista donc, avec l'ouvrage d'Esneaux et de Chennochot, à une mise en cause personnelle du tsar par les historiens de l'opposition qui le renvoyèrent à ses responsabilités et lui opposèrent ses engagements initiaux. Rien ne semblait avoir changé dans les pratiques despotiques des tsars. Et les auteurs de conclure par la stigmatisation suivante : « La liberté, en Russie, vaut moins que rien. »[62]

Entre gouvernement absolu et monarchie modérée

Alexandre mourut, très symboliquement, l'année du centenaire de la disparition de Pierre le Grand, considéré en France comme le véritable créateur de la nation russe. La comparaison entre les deux monarques était la bienvenue. Selon la *Gazette de France*, en cent ans la Russie effectua « un pas de géant » dans « l'estime et la vénération de l'Europe ». Plus encore, Alexandre surpassa la gloire de son aïeul, car il gagna une « autorité morale qui vaut mieux que la puissance[63] ». Quant au *Journal des Débats*[64], il se référa au *Traité de la légitimité* de Conrad Malté-Brun paru du vivant du tsar :

> Alexandre Ier surpasse Pierre Ier, autant que les intérêts spirituels de la société surpassent les intérêts matériels. Pierre ne fondoit et ne pouvoit fonder que la force militaire et la puissance extérieure de son empire : il en étoit l'âme ; sa grandeur personnelle tenoit lieu d'institution et des lois ; s'il appeloit les arts et les sciences à son service, c'étoit comme des vassaux ou des mercenaires utiles. Alexandre fonde la puissance morale et civile de sa nation ; il lui donne un esprit européen et une intelligence sociale ; il prépare ses peuples à l'âge viril, il crée les éléments futurs d'une monarchie tempérée. Pierre est un colosse parmi les czars ; mais Alexandre va clore la série des czars et commencer celle des rois.[65]

Dès son plus jeune âge, influencé par les idées de son précepteur La Harpe, Alexandre se déclarait en effet partisan de la monarchie constitutionnelle. Dans la première moitié de son règne, le tsar tenta d'expérimenter ses idées libérales dans les territoires conquis : il

62. *Ibid.*, p. 499.
63. *La Gazette de France* du 21 décembre 1825.
64. *Le Journal des débats* du 19 décembre 1825.
65. C. Malté-Brun, *Traité de la légitimité, considérée comme base du droit public de l'Europe chrétienne, précédé d'une lettre à S. S. le vicomte de Chateaubriand, sur le rapprochement des opinions et suivi de l'Éloge historique de Saint Louis*, Paris, Gosselin, 1825, chap. 19.

accorda une large autonomie au grand-duché de Finlande en garantissant ses lois et l'ensemble des institutions et dota la Pologne russe d'une constitution libérale. Enfin, il fut en 1814 l'un des instigateurs de la Charte qui assura à la France restaurée une monarchie représentative et rendit impossible le retour à l'Ancien Régime. Pourtant, en Russie même, aucun des projets de constitution élaborés par le « Comité intime » en 1801-1802, puis par Speranskij en 1807-1809 ne put aboutir. La création des ministères centralisés et la réorganisation du Conseil d'État ne constituèrent que des demi-mesures et ne limitèrent pas les pouvoirs du souverain. Napoléon, même vaincu par la contre-révolution, laissait en héritage de son règne un nouveau code, alors qu'Alexandre semblait reculer devant la résistance de la noblesse et des fonctionnaires mécontents des changements.

Esneaux et Chennochot firent au sujet de la réforme du sénat l'observation suivante : « Cette assemblée constitutive, destinée à éclairer les résolutions législatives du souverain, n'avait ni le pouvoir de les contraindre, ni celui de les empêcher[66]. » Pour eux, Alexandre combattit « en toutes choses, mais sans encore le briser, le ressort du despotisme ». On trouvait un jugement semblable dans le *Journal des Débats* qui soulignait la pérennité de l'absolutisme russe derrière les annonces bruyantes de réformes. Selon le constat que le quotidien dressa en 1825, on n'observait « pas le moindre rapprochement des idées de la monarchie tempérée »[67] Malgré la sincérité, la bienveillance, la générosité des proclamations d'Alexandre, il continuait à régner, comme ses aïeux, selon les principes et avec les moyens qui « n'étaient pas aussi dignes de l'approbation philosophique »[68].

Ceux des biographes et des nécrologues français d'Alexandre qui partageaient cette analyse, divisaient symboliquement son règne en deux parties distinctes. En mentionnant ses mesures contre la liberté de la presse, le renvoi de Speranskij et la montée en puissance d'Arakčeev, ou encore le changement d'attitude face à la Pologne, Rabbe remarquait par exemple qu'à la fin de sa vie, l'« empereur Alexandre semblait disposé à défaire tout ce qu'il avait fait pour ses

66. J. Esneaux, *op. cit.*, t. 5, p. 291.
67. *Le Journal des Débats* du 19 décembre 1825.
68. J. Esneaux, *op. cit.*, t. 5, p. 290.

peuples »[69]. Pourtant, pour la majorité des analystes, il ne s'agissait point de nier l'importance des réformes des premières années ou de douter de leur efficacité, bien au contraire : à en croire le *Journal des Débats*, Alexandre réussit à établir en Russie « un ordre légal, une bonne justice, une protection égale pour les sujets, l'affranchissement des serfs, la prospérité des paysans, la liberté des cultes, la discussion libre des projets utiles en économie politique »[70].

Dans le camp anti-russe, on trouvait pourtant des jugements radicaux, comme celui d'Esneaux et de Chennochot, qui minimisaient la valeur de l'activité réformatrice d'Alexandre. Ils reprirent à leur compte l'argument principal des détracteurs de la Russie au XVIIIe siècle : le caractère imitatif et superficiel de toutes les réformes russes depuis Pierre le Grand. Le respect manifesté par Alexandre à l'égard de Catherine II au moment de son avènement présageait déjà, selon les auteurs, « un règne plus brillant que fécond en améliorations réelles ». Car le règne de Catherine fut lui aussi marqué par deux périodes biens distinctes : la première où de nombreux projets législatifs furent annoncés pour être encensés par les intellectuels européens, et la seconde qui sonna la victoire de la réaction et l'abandon des projets avant qu'ils eussent abouti[71]. Jeune et inexpérimenté, Alexandre « n'aperçut pas dans ses projets la vanité et l'injustice qui en faisaient principalement le fond ; il ne vit que le vernis de grandeur qui les couvrait »[72].

On voit qu'aux yeux d'Esneaux et de Chennochot, Alexandre fut déchiré entre deux nécessités incompatibles : le désir de faire partie de l'Europe en adoptant ses valeurs politiques et culturelles, et la peur d'abandonner l'héritage autocratique de ses ancêtres. Les auteurs considérèrent qu'Alexandre avait reproduit exactement la politique de ses prédécesseurs et que son règne, ne paraissant plus comme une époque exceptionnelle dans l'histoire de la Russie, perdait toute grandeur :

---

69. A. Rabbe, *op. cit.*, t. 2, p. 383.
70. *Le Journal des débats* du 19 décembre 1825.
71. A. Lortholary, Les philosophes du XVIIIe siècle et la Russie : le mirage russe en France au XVIIIIe siècle, Paris, Boivin et Cie, 1951.
72. J. Esneaux, *op. cit.*, t. 5, p. 290-297.

> Les souverains russes voudraient ne prendre de la civilisation que ce qu'ils croient pouvoir se concilier avec leur autocratie. De là ces restrictions dans les mesures qu'ils ont prises pour la propager parmi leurs peuples ; de là leur marche tantôt méticuleusement progressive, tantôt rapidement rétrograde, dans la voie où la vanité, l'ambition, peut-être la nécessité de participer au mouvement intellectuel de l'Europe, les poussent ou les retiennent ; de là, à côté des témoignages les plus éclatants de leur ferveur civilisatrice cet air de contrainte et de peur qui leur donne l'apparence du faux zèle : on dirait en effet qu'ils s'efforcent à retenir d'une main les lumières que les force à répandre de l'autre le désir d'une popularité européenne.[73]

Le repli progressif de la Russie sur elle-même à partir de 1815 témoignait de la victoire de la plus conservatrice de ses deux tendances ; la signature de la Sainte Alliance en avait été le prélude dans la politique étrangère. À l'intérieur de l'empire, elle se manifesta par une série de mesures réactionnaires soigneusement relevées par le *Journal des Débats* : refus de l'instruction de qualité pour la classe inférieure et restrictions des cours publics, défense d'introduire en Russie des livres politiques étrangers, interdiction même de voyager, et à plus forte raison d'étudier dans les pays étrangers, mauvais accueil aux nobles revenant des pays occidentaux. Alexandre semblait avoir suivi les conseils donnés par Joseph de Maistre affirmant avec une nouvelle force l'union du trône et de l'autel : « Le *czar*, la *vieille Russie*, la *Sainte Église grecque*, voilà les trois pensées qui devraient tout remplir et tout dominer », constata encore le journal[74].

Pourtant, Alexandre avait lui-même semé en Russie les germes des aspirations libérales, et le soulèvement des Décembristes en donna la preuve un mois à peine après sa disparition. À contre-courant des commentaires de la presse officielle française qui applaudissait la sévérité du nouveau souverain et s'indignait de l'audace et de l'ingratitude des « criminels », Rabbe présenta ce bouleversement politique comme la conséquence de la myopie politique d'Alexandre :

> Le trône flotte sur l'abîme des révolutions qui se préparent. Alexandre est mort avant qu'ait éclaté le conflit de ces grandes difficultés. La Providence lui a épargné l'amère douleur de voir

73. J. Esneaux, *op. cit.*, t. 5, p. 293-294.
74. *Le Journal des Débats* du 19 décembre 1825.

> les périls que l'avenir garde à sa maison : cependant, on doit regretter qu'il n'ait pu du moins les pressentir ; il était dans sa nature s'il eût reconnu parmi ses sujets cette lassitude générale d'une autorité qu'il avait cru rendre si tutélaire, qu'il avait cru investir de tant de respect, il était digne de lui, disons-nous, d'abdiquer la puissance en déclarant peut-être que les rois ont cessé d'être, dans les vues de la Providence, des instruments propres à accomplir le bonheur des nations ![75]

Ce jugement, étonnant sous la plume d'un admirateur d'Alexandre, frappe par sa lucidité. Mais de telles opinions furent rares : les gouvernements européens ne connaissaient ni ne comprenaient les raisons internes de l'insurrection. L'attention de l'opinion fut vite attirée par les nouvelles du procès des Décembristes, puis par le changement de cap opéré par Nicolas Ier dans la politique extérieure de la Russie. Malgré la publication de quelques biographies élogieuses[76], les souvenirs du règne d'Alexandre quittèrent les pages d'actualité, en abandonnant les analyses de sa politique à un cercle étroit d'intellectuels.

Conclusion

L'héritage de la période napoléonienne influença sensiblement l'image d'Alexandre Ier et de son pays sous la Restauration. Les années 1801-1814 contribuèrent à la naissance d'une image idéalisée du tsar présenté comme un monarque éclairé, la censure ne permettant pas l'expression des critiques sur son activité réformatrice ou sur sa responsabilité dans les conquêtes territoriales de la Russie. Lors des événements de 1814-1815, sa victoire militaire sur Napoléon et l'auréole de pacificateur de l'Europe ne permirent pas non plus de développer l'esprit critique de l'opinion sur le sujet. Pendant son séjour à Paris, les libéraux français admirèrent en Alexandre le souverain éclairé, alors qu'aucune des grandes réformes intérieures promises par lui n'était réalisée.

---

75. A. Rabbe, *op. cit.*, t. 2, p. 416-417.
76. S. de Tisenhausen, comtesse de Choiseul-Gouffier, *Mémoires historiques sur l'empereur Alexandre et la cour de Russie*, P. Leroux, 1829 ; A.-C. Égron, *Vie d'Alexandre Ier, Empereur de Russie, suivie de notices sur les grands-ducs Constantin, Nicolas et Michel*, Paris, F. Denn, 1826.

En revanche, sous la Restauration, la liberté relative de la presse aurait pu contribuer à la naissance d'un débat sur l'avenir de la Russie et sur le rôle d'Alexandre. On était en effet en présence du pluralisme des opinions face à la participation du tsar à la politique de la Sainte Alliance et à ses intentions de réformer le pays : les « ultra » comme Joseph de Maistre lui reprochaient d'être trop libéral, et les partisans du libéralisme comme Esneaux attendaient de lui des réformes intérieures pour rapprocher la Russie du modèle politique européen.

Mais les critiques tardèrent à s'exprimer : les anciens émigrés en Russie par sentiment de loyauté, les détracteurs de Napoléon par reconnaissance, d'autres par opportunisme ou parce qu'ils se souvenaient du charme personnel du tsar. Jusqu'à la mort du souverain en 1825, les louanges au monarque furent de bon ton, alors même que se développait la réflexion sur la montée en puissance de la Russie et ses dangers. Même dans le camp pro-anglais hostile à une alliance éventuelle avec l'empire des tsars, le problème de la menace russe se trouva généralement dissocié de la personne d'Alexandre Ier ; de même, on reportait sur le cabinet et l'entourage du tsar la responsabilité des actions contre-révolutionnaires de la Sainte Alliance.

Les événements des premières années de règne de son successeur Nicolas Ier influèrent négativement sur l'image d'Alexandre et libérèrent les critiques qui avaient germées depuis 1815. Avec la reprise de la poussée russe vers l'Orient, l'écrasement de l'insurrection en Pologne, la vision de la Russie en France évolua de plus en plus vers celle d'un pays viscéralement conquérant. L'héritage de la propagande napoléonienne y avait contribué en développant le thème de la menace russe dans les premières années du siècle. Sur le plan intérieur, le repli du pays sur soi, le rejet du libéralisme par le nouveau tsar anéantirent les efforts réformateurs d'Alexandre et soulignèrent leur fragilité, voire leur inefficacité. Aussi les attitudes libérales et pacifiques du tsar apparurent-elles comme un accident historique, comme une exception heureuse mais inefficace, allant contre l'évolution naturelle de la Russie.

Ne pouvant s'appuyer sur l'image favorable de son pays et de sa nation, le culte personnel d'Alexandre était voué à un essoufflement

rapide et céda la place aux critiques, puis à l'indifférence. Il faudra attendre la fin du XIXe siècle, dans le contexte favorable de l'alliance franco-russe et d'une meilleure connaissance de la Russie, pour que la France s'intéresse de nouveau à lui et au rôle non négligeable qu'il joua non seulement dans son pays, mais aussi en Europe.

Mémoires et journaux intimes féminins rédigés en français dans le premier quart du XIXe siècle : aspects religieux et linguistiques

Éléna GRETCHANAÏA
Académie des sciences de Russie, Institut de littérature mondiale,
Département de littérature européenne et comparée

Mots clés : écrits intimes, religion, langue, mythologie personnelle

Les écrits autobiographiques des femmes russes rédigés en français apparaissent dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle sous forme de journaux de voyage, de journaux personnels et de mémoires, et appartiennent aux représentantes de l'aristocratie. Ces écrits, surtout les journaux, connaissent un développement croissant dans la première moitié du XIXe siècle. Parmi différents aspects des écrits autobiographiques féminins de cette époque[1], ceux qui ont rapport avec la situation religieuse et linguistique spécifique de la Russie d'Alexandre Ier sont caractéristiques des processus culturels qui marquent son règne. Les textes autobiographiques présentent cette situation culturelle « vue de l'intérieur » : au niveau de la vie quotidienne de la noblesse russe. En même temps, les témoignages personnels forment un tableau collectif.

1. I. Savkina, *« Pišu sebja… » : Avtodokumental'nye ženskie teksty v russkoj literature pervoj poloviny XIX veka* (*« Je m'écris… » : textes autobiographiques des femmes russes et la littérature russe de la première moitié du XIXe siècle*), Tampere, University of Tampere, 2001. E. Grečanaja et C. Viollet, « Dnevnik v Rossii v konce XVIII-pervoj polovine XIX v. kak avtobiografičeskoe prostranstvo » (« Le journal intime en Russie à la fin du XVIIIe siècle et à la première moitié du XIXe siècle comme espace autobiographique »), *Izvestija AN* (*Messager de l'Académie des sciences*), serija literatury i jazyka, vol. 61, n° 3, 2002, p. 18-36. C. Viollet, « Diaristes francophones en Russie (XIXe siècle) : une triple marginalité ? », *Études féminines/gender studies en France et en Allemagne*, R. von Kulessa (éd.), Fribourg-en-Brisgau, 2004, p. 145-152 ; *idem*, « Motivations et réticences chez les jeunes diaristes russes (XIXe siècle) », L. Louvel et C. Rannoux (éd.), La Licorne, « La Réticence », Rennes, PUR, n° 68, 2004, p. 389-396.

Parmi plusieurs écrits du premier quart du XIXe siècle, restés inédits, et qui ont fait l'objet d'étude dans le cadre du Programme international de coopération scientifique, en collaboration avec Catherine Viollet[2], nous choisissons comme objet d'analyse, du point de vue des aspects religieux et linguistiques, les journaux intimes de Marija Bahmeteva (1805-1807), de la comtesse Marija Jur'evna Tolstaja (1818-1822) et de la princesse Elizaveta Aleksandrovna Šahovskaja (1820-1825), ainsi que les souvenirs de la comtesse Praskov'ja Nikolaevna Fredro (1823-années 1840), une note autobiographique d'Aleksandra Hvostova (1821 ou 1822) et les souvenirs de Madame de Krüdener (1823-1824).

Un espace religieux à soi

Les femmes contribuent à cette époque à la formation d'une atmosphère religieuse spécifique, caractérisée par la présence importante d'influences occidentales. On connaît le rôle de Madame de Krüdener[3] et de Sof'ja Meščerskaja[4] dans l'évolution spirituelle d'Alexandre Ier. La religiosité féminine est en partie adoptée par l'empereur russe. Or, cette religiosité se présente comme un ferment actif de la construction de soi et de la production de mythes. De pareilles tendances peuvent avoir lieu au sein même de la religion orthodoxe qu'il serait difficile de définir comme « une école d'individualisation » (si on reprend l'expression d'André Gide concernant le christianisme). Marija Bahmeteva, Marija Tolstaja et Elizaveta Šahovskaja, auteurs des journaux, sont orthodoxes. Elles mentionnent régulièrement les fêtes religieuses, les carêmes, assistent aux liturgies qu'elles nomment d'ailleurs « messes », et aux autres offices. En même temps, leur position face à l'Église et à la religion manifeste souvent des traits individuels.

Pour Marija Bahmeteva (vers 1788 - ?) la religion est en premier lieu un moyen de se rapprocher de son fiancé lors de leur séparation, de

---

2. Institut des textes et manuscrits modernes, Centre national de la recherche scientifique.
3. F. Ley, *Alexandre Ier et sa Sainte Alliance (1811-1825)*, Paris, Fischbacher, 1975. E. Grečanaja, *Literaturnoje vzaimovosprijatie Rossii i Francii v religioznom kontekste epohi (1797-1825)* (*Interactions littéraires russo-françaises et le contexte religieux [1797-1825]*), Moscou, IMLI RAN, 2002.
4. M. F. Maksimova, « Meščerskaja Sof'ja », *Russkije pisateli* (*Écrivains russes*), Moscou, Bol'šaja rossijskaja enciklopedija, t. 4, 1999, p. 41-42.

créer un lien affectif supplémentaire entre elle et lui (son journal de jeune fille est adressé à son bien-aimé) :

> J'ai passé la matinée à méditer, à rêver et à songer à toi, mais maman m'a appelée pour aller à l'église avec elle, j'y ai été, j'ai porté mes vœux fervents au Ciel pour votre conservation.[5]

Quand, après son mariage, Marija se sent en proie à son amour excessif, aux tourments causés par ce qu'elle perçoit comme l'indifférence de son mari, le discours religieux disparaît pratiquement de son journal. Elle n'est préoccupée que par la conduite de son mari envers elle, obsédée par l'idée qu'il a cessé de l'aimer. Elle a « l'enfer dans le cœur »[6], donne un compte rendu détaillé de son état lamentable, et ses prières se transforment en un cri de désespoir :

> Après le dîner je suis allée avec maman à l'église, j'y ai tant prié Dieu que maman même s'était étonnée, j'ai prié le Très-Haut de me rendre mon bonheur passé ou de finir mon existence.[7]

L'Église ne lui procure pas de réconfort, elle est parfois « forcée » d'assister aux offices divins ; la femme d'un prêtre, venue en visite, l'importune. Un certain éloignement de l'Église est lié en même temps à un renforcement des accents individuels, à une parfaite concentration sur son monde intérieur, dépourvu d'appui spirituel.

La tendance à individualiser le discours religieux, à le lier à une histoire personnelle est propre aux journaux de la comtesse Marija Tolstaja (née princesse Obolenskaja, 1802 - après 1847) et de la princesse Elizaveta Šahovskaja (née Muhanova, 1803-1836). Orpheline dès son enfance, Marija Tolstaja fait ses études à l'Institut Smolny où elle admire Fénelon et Bossuet, et excelle dans la rédaction de leurs biographies. Dans cet institut, aux heures de la prière, les principales confessions chrétiennes sont présentes : « Après les prières russes, une Allemande la fait en allemand, et une catholique en français. Ensuite la Russe lit un évangile. »[8] La lecture des livres en français, anglais, italien et allemand constitue une des principales occupations de la princesse après sa sortie de l'institut, d'autant plus qu'elle se sent

5. Archives russes d'Actes anciens (RGADA), fonds 1256, inventaire 1, n° 1153, f. 17.
6. *Ibid.*, f. 66.
7. *Ibid.*, f. 67.
8. RGADA, fonds 1280, inventaire 1, n° 134, f. 106.

souvent seule et privée de toute liberté : la lecture lui permet de s'abandonner aux voyages imaginaires. Elle se plaint de la tyrannie de sa tante qui est sa protectrice, entre souvent en conflit avec elle, et une certaine indépendance également vis-à-vis de ses devoirs religieux perce parfois dans son journal : il lui arrive de manquer « la messe » ou de trouver un office très long. Dans son discours religieux les réflexions sur l'amour-propre, considéré comme mobile principal des actions humaines, tiennent une place considérable. Ouverte à la culture européenne, grande admiratrice des romans de Walter Scott, Marija insiste sur son image d'« orpheline sensible » qui se trouve « parmi les étrangers »[9], en manifestant ainsi la tendance à créer un moi à part, romanesque. La religion fait partie de son paysage intérieur, sentimental pour l'essentiel, et « une fervente prière à Dieu » lui permet de mieux saisir et de rétablir sa personnalité, de se sentir « meilleure » et « plus heureuse »[10].

Le discours religieux fréquent et parfois prédominant dans les journaux d'Elizaveta Šahovskaja contribue encore plus à forger un espace tout personnel. De nombreuses invocations à Dieu sont intimement liées à son bien-aimé, le prince Valentin Šahovskoj à qui, comme c'est aussi le cas de Marija Bahmeteva, sont adressés plusieurs de ses journaux de jeune fille :

> Hier en me couchant, j'ai prié Dieu pour toi, comme je le fais tous les matins et soirs, je l'ai conjuré de veiller sur toi, de t'accorder un bonheur parfait. Ah ! je l'ai aussi prié que Valentin m'aime, qu'il ne m'oublie pas […].[11]
>
> Je te rends grâce, oh mon Dieu, pour ces jouissances que tu m'accordes, la certitude d'être aimée est la plus grande des félicités. Valentin et moi, nous nous plaignons souvent quand nous sommes ensemble que nous ne pouvons l'être constamment. Mon Dieu, que ces plaintes ne nous fassent pas mériter la privation de notre bonheur, de grâce ne faites attention qu'à notre reconnaissance.[12]

9. RGADA, fonds 1280, inventaire 1, n° 135, f. 30.
10. *Ibid.*, n° 134, f. 94.
11. Département des manuscrits de la Bibliothèque d'État russe (OR RGB), fonds 336/II, carton 47, n° 2, f. 9.
12. *Ibid.*, n° 3, f. 1.

Cette sorte de « conversation » directe avec Dieu s'établit apparemment par suite de l'initiation au mysticisme européen, favorisé dans la deuxième moitié du règne d'Alexandre Ier.

Jeune fille, Elizaveta Šahovskaja lit en 1822, *La connaissance de soi-même* de John Mason (1783), ouvrage piétiste célèbre, devenu une sorte de bible maçonnique, et elle essaie de mettre sa lecture en pratique, de régler sa conduite sur les préceptes contenus dans ce livre :

> Depuis huit jusqu'à dix [*sic*] j'ai lu *La connaissance de soi-même* par Mason en anglais – Après avoir pris de bonnes résolutions pour la journée, je priai Dieu qu'il m'aide à les mettre en œuvre.[13]

Dans son journal de 1824, elle mentionne, parmi les livres lus, des ouvrages catholiques : les œuvres de Saint François de Sales, de Fénelon, *Le combat spirituel* de Laurent Scrupoli (XVIe siècle), traduit en français[14], *L'Évangile médité*[15]. Après son mariage, elle lit avec son mari chaque matin *De l'imitation de Jésus-Christ*.

En 1825, Valentin s'apprête à devenir franc-maçon. Sa femme relate dans son journal que son beau-frère, Aleksandr Murav'ev[16] :

> l'engage à être Maçon, son éloquence est si persuasive qu'il a vite décidé mon époux, qui m'a parlé si je ne suis pas contre la maçonnerie – après avoir réfléchi sur la réponse que j'avais à faire je lui ai dit que j'en ai peu de connaissance, mais à juger d'après son institution primitive, elle a été basée sur des principes très distingués – qu'elle me paraît d'un grand secours pour ceux qui veulent s'occuper avec ardeur et suite de tout ce qui peut nous conduire à la perfection – mais qu'on en a fait tant d'abus malhonnêtes, qu'on a peine à trouver un véritable ma-

13. *Ibid.*, n° 2, f. 54v.
14. Elle pouvait lire une édition récente : *Le combat spirituel, par le R.P.D. Laurent Scrupoli, suivi d'un Traité de la paix de l'âme, par le même auteur, traduction nouvelle par ***, augmentée de prières tirées des Paraphrases de Massillon, et d'un morceau inédit du P. Bourdaloue*, Paris, Librairie grecque-latine-allemande, 1820.
15. *L'Évangile médité et distribué pour tous les jours de l'année*, l'œuvre du jésuite Bonaventure Giraudeau, parachevée et publiée par l'abbé Arnaud Duquesne en 1773-1774 et qui eut de nombreuses rééditions.
16. Aleksandr Murav´ev était franc-maçon depuis 1814, et membre de la loge des « Trois vertus » à Saint-Pétersbourg.

> çon – que je redoute pour lui qu'il ne devienne sectaire d'une secte belle au fond mais à cette heure-ci mal entendue.[17]

Elizaveta redoute que cette organisation n'éloigne son mari de sa famille, elle veut protéger leur espace spirituel intime et commun, surtout parce que les francs-maçons excluent les femmes de leur société :

> Ah ! mon Valentin serais-tu sous une influence, qui ne m'influencerait pas, que c'est impossible – et mon enfant y sera-t-il étranger – oh ! non ; tu es notre ami, notre guide, cher Valentin – […] Puisses-tu, mon bien cher mari, ne point changer à mon égard, puisses-tu ne pas aimer moins tendrement ta femme, parce qu'on méprise tant notre sexe, qu'on l'exclut de cette société ! qu'on ne lui permet plus même de vouloir savoir ce que c'est […].[18]

Le prêtre, confesseur de Valentin, recommandé par Murav´ev, cause des soucis à Elizaveta. En même temps, elle porte un intérêt certain pour les livres maçonniques. Si le livre de Mason lui servait de guide, dans son journal de 1825, tenu après son mariage, elle mentionne le titre russe d'un livre, *Istina religii (La vérité de la religion)*, qu'elle lit, et qui est bien une œuvre maçonnique. Cet ouvrage de Gotthard Friedrich Stender, un franc-maçon allemand, fut publié en traduction russe en 1785, dans la typographie du célèbre franc-maçon Nikolaj Novikov, par un autre franc-maçon connu Ivan Lopuhin (cette traduction parut aussi en 1820). Dans ce même journal de 1825, Elizaveta transcrit un passage des *Commentaires d'Hiéroclès, sur les Vers dorés de Pythagore*, et Pythagore était pour les francs-maçons une des figures de proue[19] :

---

17. Archives d'État de la Fédération russe (GARF), fonds 1738, inventaire 1, n° 8, f. 3v-4.
18. *Ibid.*, f. 20.
19. A. N. Pypin, *Masonstvo v Rossii : XVIII i pervaja četvert´ XIX v.* (*La franc-maçonnerie en Russie : premier quart du XIXe siècle*), Moscou, Vek, 1997. V. Saxarov (éd.), « Masonstvo, literatura i ezoteričeskaja tradicija » (« La franc-maçonnerie, la littérature et la tradition ésotérique »), *Masonstvo i russkaja literatura* (*La franc-maçonnerie et la littérature russe*), Moscou, 2000, p. 3-29.

> *Les Commentaires d'Hiéraclès* [*sic*] *sur les Vers dorés de Pythagore*[20]. Et quand après avoir dépouillé ton corps mortel, tu arriveras dans l'air le plus pur. Tu seras un Dieu immortel, incorruptible et que la mort ne dominera plus.
>
> Voilà la fin glorieuse de tous nos travaux ; voilà comme dit Platon, le grand combat, et la grande espérance qui nous est proposée ; voilà le fruit très parfait de la véritable Philosophie. C'est là l'œuvre le plus grand et le plus excellent de l'art de l'amour, de cet art mystique, d'élever et d'établir dans la possession des véritables biens, de délivrer des travaux d'ici-bas, comme du cachot obscur de la vie terrestre, d'attirer à la lumière céleste et de placer dans les îles des bienheureux ceux qui ont marché par les voies que nous venons de leur enseigner. C'est à ceux-là qu'est réservé le prix inestimable de déification. Car il n'est permis de parvenir au rang des Dieux, qu'à celui qui a acquis pour l'âme la vérité et la vertu ; et pour son char spirituel, la *pureté*.[21]

En transcrivant ce passage avec quelques modifications (« la fin glorieuse » au lieu de « la fin très glorieuse » ; « le fruit […] de la véritable Philosophie » au lieu de « le fruit […] de la Philosophie », l'auteur du journal se l'approprie, l'intègre dans son espace spirituel et le fait interprète de ses propres aspirations qui s'avèrent être non moins que « de parvenir au rang des Dieux ». La connaissance et l'invention de soi vont de pair dans le journal de la princesse Šahovskaja, influencée par ces lectures et son entourage.

Mis à part son beau-frère, le propre frère d'Elizaveta, Petr Muhanov, impliqué dans le complot des Décembristes, était lui aussi franc-maçon. Mais Valentin n'a pas eu le temps de le devenir. La révolte des Décembristes aggrava le danger que représentait le fait d'appartenir aux sociétés secrètes, et par ailleurs Aleksandr Murav'ev qui devait introduire Valentin dans une loge, fut arrêté après cette révolte et exilé.

---

20. Dans cette entrée Elizaveta put transcrire les vers de Pythagore et le commentaire d'Hiéroclès d'après le livre : *Bibliothèque des anciens philosophes, contenant les Commentaires d'Hiéroclès, sur les Vers dorés de Pythagore ; rétablis sur les Manuscrits et traduits en Français avec des remarques*. Par M. Dacier, garde des Livres du cabinet du Roi, t. II, Paris, chez Saillant et Nyon, Pissot et Desaint, 1771, p. 247-248.
21. GARF, fonds 1738, inventaire 1, n° 8, f. 6v (souligné par Elizaveta Šahovskaja).

La « privatisation » de l'espace religieux et l'adoption dans les écrits intimes d'une position spirituelle spécifique, sensibilisée aux principales tendances culturelles européennes, tant dans le domaine de la religion que dans celui de la littérature, contribue à l'intériorisation du discours autobiographique, à une remise en valeur du moi et à l'apparition de la mythologie personnelle.

Vers un moi mythique

La création de son propre espace religieux peut s'accompagner, surtout dans le cas de l'adoption de modèles culturels européens, par la tendance à se représenter, sur le fond de cet espace qui sert à donner plus de relief à sa personnalité, comme figure aux traits mythiques.

La comtesse Praskov'ja Fredro (née comtesse Golovina, 1790-1869 ; elle était fille de Varvara Golovina, auteur elle aussi de *Souvenirs*), convertie au catholicisme en 1814, entreprend la rédaction de ses souvenirs en 1823, pour les poursuivre ensuite dans les années 1840. Elle insiste sur le fait que son approche du catholicisme, dans son enfance, lors de son séjour à Paris en 1802-1804, s'effectua à travers le spectacle des représentants de l'Ancien Régime, des « anges » qui sont restés fidèles à leur foi. La fascination de la grandeur morale est maintenue par la lecture des livres catholiques. Praskov'ja cultive son image de martyre, prédestinée aux souffrances. Elle est seule au sein de sa famille, « jamais son cœur ne s'ouvrit »[22], et c'est dans la profession de la religion catholique qui demandait à l'époque beaucoup de force morale qu'elle trouve une occupation à la hauteur de ses aspirations :

> Les livres catholiques me charmaient. Naturellement orgueilleuse, j'avais l'âme tendre et hautaine à la fois. J'aimais avec passion et fierté. Je trouvais dans le catholicisme cette grandeur qui me charmait : je l'y trouvais épurée. Là seulement vibrait la réponse à tous mes sentiments ; là surgissait la démonstration pour toutes mes incertitudes. […] le Ciel me destinait à une longue vie de douleur, et Il me préparait à les supporter.[23]

22. Praskov´ja Fredro, *Mes souvenirs*, GARF, fonds 695, inventaire 1, n 185, f. 23v (souligné par Praskov´ja Fredro).
23. *Ibid.*, ff. 26v, 34.

Praskov'ja se marie avec un Polonais dans l'unique but de pouvoir pratiquer sa religion. L'empereur Alexandre Ier (qui entretient des relations amicales avec sa famille) participe à la constitution et la protection de cette position particulière, à la limite de la marginalité, qui devient celle de la jeune Praskov'ja. Désapprouvant sa conversion conformément à son devoir du chef de l'Église orthodoxe, Alexandre manifeste en même temps la volonté d'en garder le secret et favorise ainsi l'union de la religion et du mystère :

> Au sujet de la religion l'Empereur me fit une longue morale ; me dit qu'il désapprouvait extrêmement le parti que j'avais embrassé ; qu'il était fâcheux qu'une personne *comme moi* se fût jetée dans une autre religion que celle de ses pères, ainsi de suite ; mais que le mal était fait, il n'y avait plus à y revenir, qu'il n'en resterait pas moins mon ami et qu'il m'aiderait à cacher à mon père ce secret qu'il devait toujours ignorer.[24]

La comtesse Fredro espère voir l'empereur partager les aspirations catholiques et prendre la tête du mouvement pour la réunion des Églises, mais doit constater qu'il ne fit que répandre « une tendance puérile » d'« aimer Dieu parce qu'Il était en faveur à la cour »[25] et qu'il se laissa guider par les mystiques d'origine protestante. Praskov'ja qui, après l'exil des jésuites en 1815, prend la liberté de « bouder » Alexandre (selon l'expression de ce dernier)[26], représente sa vie ultérieure (elle a dû s'expatrier et s'installer en France) comme une série d'épreuves survenues par suite de sa fidélité au catholicisme.

L'élaboration de la mythologie personnelle est encore plus évidente dans le cas de l'expérience qui se veut mystique. Aleksandra Hvostova (née Heraskova, 1768-1853), une femme écrivain rédige en 1821 ou 1822 une note autobiographique intitulée *L'Éducation particulière*, qu'elle envoie à la baronne de Krüdener et à sa fille. Madame de Krüdener (1764-1824) prêche à cette époque à Saint-Pétersbourg, soutenue toujours par sa fille, et conservant l'espoir de redevenir guide spirituel d'Alexandre Ier. Le tsar, selon les projets de la baronne, devait prendre la tête de la nouvelle église chrétienne, libérée des barrières confessionnelles. Mais il ne pouvait le faire sans « cette femme

24. *Ibid.*, n° 187, f. 35 (souligné par Praskov'ja Fredro).
25. *Ibid.*, n° 185, f. 67.
26. *Ibid.*, f. 94v.

habituée à vivre aux pieds du Christ »[27], comme lui écrivait Madame de Krüdener, qui s'attribuait évidemment un rôle crucial dans la régénération de l'humanité. Sa religion, luthérienne d'origine, était fortement marquée par l'influence du mysticisme et notamment du piétisme.

Ces composantes deviennent aussi des repères pour Aleksandra Hvostova, restée d'ailleurs au sein de l'Église orthodoxe. Dans sa note autobiographique, elle retrace sa vie du point de vue de son évolution spirituelle, une sorte de réveil piétiste. « L'ennui dévorant consumait mon cœur »[28], écrit-elle à propos de sa jeunesse. C'est Madame Guyon qui « avait réveillé une nouvelle âme dans la *sienne* », la lecture de sa *Vie* fut « un coup de foudre » : « Quoique tout me semblait (*sic*) fanatique, extraordinaire, je dirai presque ridicule dans ce livre, néanmoins je ne pouvais m'en détacher. » Elle finit par s'approprier le Dieu de Madame Guyon qui devint « *son* Dieu » et se croit en droit d'enseigner des vérités religieuses, « des mystères très importants ». Aleksandra Hvostova les exposa dans ses deux ouvrages rédigés en russe[29]. Le premier est adressé au célèbre maçon Aleksandr Labzin et à sa femme. Elle y raconte notamment que, lorsqu'elle lisait le *Combat spirituel*, « un chœur d'Anges joyeux vola vers *elle* »[30]. Dans *L'Éducation particulière* l'auteur met son existence extraordinaire en parallèle avec celle des élus :

> Oui, il y a des Élus, et dans cette foule immense d'appelés, il y a des êtres *privilégiés*, mais que sont ces Élus du Seigneur sinon ceux que dans Sa sainte prescience il *voit arriver* au but immanquablement.[31]

---

27. F. Ley, *Madame de Krüdener. 1764-1824. Romantisme et Sainte Alliance*, Paris, Éditions Honoré Champion, 1994, p. 296.
28. Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale russe, fonds 398, carton 2, sans numéro, sans pagination.
29. *Pis´ma hristianki, toskujuščej po gornem svoëm otečestve, k dvum druz'jam eë, mužu i žene* (*Lettres d'une chrétienne qui languit après sa patrie céleste adressées à ses deux amis, époux et épouse*), Saint-Pétersbourg, v Morskoj tipografii, 1815 ; S*ovety duše moej, tvorenie hristianki, toskujuščej po gornem svoëm otečestve* (*Les conseils à mon âme, œuvre d'une chrétienne qui languit après sa patrie céleste*), Saint-Pétersbourg, v Morskoj tipografii, 1816.
30. *Pis´ma hristianki…, op. cit.*, p. 176.
31. Souligné par Aleksandra Hvostova.

On trouve une représentation analogue de sa propre existence dans les *Souvenirs* de Madame de Krüdener, rédigés vers la fin de sa vie, peut-être en partie sous l'influence du texte de Hvostova. Madame de Krüdener est devenue de son vivant une figure emblématique du règne d'Alexandre Ier. Consciente de ce fait, elle continue dans ses *Souvenirs* à cultiver son moi légendaire : héritière des chevaliers teutoniques et des Templiers, elle est prédestinée à remporter des victoires spirituelles. Elle rassemble les fidèles sous la bannière du tsar Alexandre qui fait son entrée à Paris après la victoire remportée sur l'armée de l'« Antéchrist », c'est-à-dire Napoléon :

> […] je vis l'homme des grandes destinées entrer avec cette haute bannière, cette croix sous laquelle mes heureux regards virent se ranger des Rois et des peuples.[32]

Dans la première version des *Souvenirs*, Madame de Krüdener est encore plus explicite en ce qui concerne son image sublimée. Elle propose la description de sa vie comme un modèle et un moyen de salut :

> Peut-être en entendant les simples accents de la vérité le lecteur croira-t-il comme le pâtre des Alpes qu'ils venaient à lui d'une patrie qui le réclame, peut-être que ravi par de célestes émotions il étendra vers le Ciel ainsi que je l'ai fait des bras appesantis par le joug de la terre, peut-être qu'ayant perdu dans la nuit des doutes et dans les tourments des passions toute lumière, il verra marcher devant lui une femme qui ayant jeté loin d'elle tout ce que les hommes envient et désirent, lui tracera une route magnifique où toute les sources qui désaltèrent s'ouvriraient pour lui […][33]

Madame de Krüdener se concevait apparemment ainsi, marchant devant l'empereur pour lui indiquer le droit chemin. Un contemporain sentit bien le lien qui existait entre cette « religion du cœur » et le culte de son moi : « Il [l'empereur] a fini par trouver dans la doctrine de Madame de Krüdener une religion selon son cœur et son amour-propre […]. »[34] Le rôle de la baronne qui fit croire Alexandre à sa « mission surnaturelle » est encore une fois attesté par la comtesse

32. GARF, fonds 967, inventaire 1, n° 1, f. 15.
33. Je remercie vivement Francis Ley qui m'a communiqué ce texte, déposé aux Archives de la ville de Genève.
34. F. Ley, *Madame de Krüdener. 1764-1824…*, *op. cit.*, p. 398.

Fredro qui décrit ainsi dans ses souvenirs le parcours spirituel de l'empereur :

> En rendant justice à la douceur naturelle de l'Empereur il faut convenir qu'il y avait une étrange inconséquence dans ses idées. Tant qu'il fut très jeune il participa de l'impiété ou du moins de l'indifférence de cette époque ; mais son âme n'avait point été créée pour l'égoïsme et l'ironie des athées : elle cherchait une croyance, et lorsqu'il rencontra Madame de Krüdener il crut l'avoir trouvée. Il s'y attacha avec cette même passion qu'il avait pour la liberté des peuples, l'exaltation religieuse se confondit avec l'exaltation politique ; il se crut appelé à protéger, à délivrer une masse d'hommes dont les Russes n'étaient qu'une petite portion. Il éveilla des espérances folles, devint l'idéal des novateurs, courut le monde, sema l'or de son empire pour des utopies ; s'associa au mysticisme libéral allemand, au libéralisme hellénique du comte Capo d'Istria, voulut affranchir la Russie de l'esclavage ; puis tout à coup s'effraya des progrès de cet esprit d'insurrection qu'il avait fait éclater ; confondit, dans sa terreur, la cause des Grecs avec l'extravagances des sociétés secrètes ; conçut, dans le cabinet de sa prophétesse, le projet de la Sainte Alliance (garantie mutuelle des Princes contre les propagateurs des idées nouvelles), négligea le soin de son pays pour dominer dans les congrès ; et se mit à prêcher, avec toute la ferveur d'une mission surnaturelle, un catéchisme entièrement opposé aux promesses qu'il avait faites.[35]

La construction d'un moi légendaire favorisait en même temps la formation de l'image religieuse de la Russie, composante essentielle du nouveau mythe russe. Et Madame de Krüdener, par sa propre image, et en insistant dans ces écrits adressés à Alexandre Ier, mais aussi dans son ouvrage *Le Camp de Vertus*, publié en 1815, sur l'élection du peuple russe (« c'était un misérable néant mais le Seigneur habitait avec lui »[36]), contribua à l'affermissement de ce mythe de même que les ferventes catholiques russes, établies à l'étranger, telles la princesse Zinaida Volkonskaja, la comtesse Fredro ou Sof'ja Svečina. La mythologie personnelle alimente la mythologie collective.

35. GARF, fonds 695, inventaire 1, n° 185, ff. 94v-95.
36. F. Ley, *Madame de Krüdener. 1764-1824…*, *op. cit.*, p. 390.

« Elle savait mal le russe […] » ?

Dans le premier tiers du XIXe siècle se poursuit la formation de la langue littéraire russe qui atteint son point culminant dans l'œuvre d'Aleksandr Puškin. Cette période est marquée par « les contradictions stylistiques »[37], dues aux différentes positions face à l'influence européenne, en premier lieu française. Le rôle des femmes dans cette situation langagière est particulièrement important puisque « le goût de la femme mondaine » fut, depuis la réforme du russe par Nikolaj Karamzin, un des critères de la langue correcte, tant écrite que parlée[38]. Or, les journaux intimes féminins mettent en question l'image de la femme russe de l'époque qui « savait mal le russe » et « s'exprimait avec peine en sa langue maternelle »[39], ainsi qu'elle est représentée dans le poème de Puškin *Evgenij Onegin* (chapitre 3, strophe XXVI). Si le français reste la langue principale des textes autobiographiques des femmes russes nobles[40], le premier quart du XIXe siècle voit aussi l'apparition, autour des années 1820, des journaux intimes qui peuvent être qualifiés de bilingues, où des passages en russe tiennent une place considérable. Le russe, d'ailleurs, a toujours été présent dans les journaux féminins tenus en français mais d'une manière réduite, dans le cas surtout de la transcription des noms propres, des toponymes ou des notions ayant trait à la religion orthodoxe.

Ce procédé est utilisé dans le journal de Marija Bahmeteva qui écrit en russe les noms propres, surtout quand ils se composent du prénom et du patronyme (« Дмитрий Моисеевич », « Dmitrij Moiseevič »), mais aussi les titres des spectacles russes (« Князь-невидимка », « Le prince invisible »). Si le mot russe *botvin'ja* (« soupe à la betterave ») apparaît dans son journal transcrit en caractères latins (« botvinia »), sa bonne connaissance du russe est attestée par le fait qu'elle lit et

37. V. Vinogradov, *Očerki russkogo literaturnogo jazyka xvii-xix vekov* (*Essais sur la langue littéraire russe du XVIIe-XIXe siècle*), Moscou, Vysšaja škola, 1982, p. 208-249.
38. V. Vinogradov, *Očerki russkogo literaturnogo jazyka XVII-XIX vekov*, *op. cit.*, p. 194.
39. « Она по-русски плохо знала // […] И выражалася с трудом//На языке своем родном. »
40. C. Viollet, « Motivations et réticences chez les jeunes diaristes russes (XIXe siècle) », art. cité, p. 146-148.

traduit du russe en italien les extraits du livre d'Aleksandra Hvostova *La cheminée et le ruisseau* (*Kamin i ručejek*).

Le journal bilingue le plus connu de cette époque appartient à Anna Kern qui le tient en 1820[41]. Représentante de la petite noblesse de province, Anna Kern maîtrise bien le russe qui lui est aussi familier que le français ; sa langue porte l'empreinte évidente de la langue des sentimentalistes russes. L'auteur traduit avec aisance des passages des œuvres de Madame de Staël et parle de ses propres sentiments en ayant recours à un russe livresque.

Un cas en partie différent est représenté par les journaux d'Elizaveta Šahovskaja et de Marija Tolstaja. C'est le français qui est apparemment la langue la plus familière pour elles. Le russe apparaît donc dans leurs textes comme un choix volontaire qui devient objet de réflexions.

Elizaveta Šahovskaja qui vit, comme l'héroïne de Puškin, Tat'jana, la plupart du temps à la campagne, connaît les œuvres de Vasilij Žukovskij, d'Aleksandr Puškin, mais aussi d'Aleksandr Bestužev, défenseur, dans les revues de son temps, de la langue russe avec lequel elle a l'occasion de parler en mars 1823 :

> Бестужев [Bestužev] qui est parti aujourd'hui, a dîné chez nous, il est rempli d'esprit ; nous avons beaucoup causé sur la littérature russe, qu'il connaît à fond ; il est si rare de trouver un jeune homme qui s'occupe réellement de sa langue paternelle.[42]

Elizaveta exprime le souhait de maîtriser sa langue natale, se prescrit la lecture quotidienne de l'Évangile en russe et en esclavon :

> […] я всегда начинаю свой день читая некоторое время книгу, которая может способствовать мне к познанию самого себя; возвратясь из той деревни, я назначила читать каждый день пять глав из Евангелии; для того что во время нашей бытности здесь я непременно хочу прочесть весь новый Завет один раз по русски, а другой по славянски; я

41. A. Kern (Markova-Vinogradskaja), *Vospominanija. Dnevniki. Perepiska* (*Souvenirs. Journaux intimes. Correspondance*), Moscou, Hudlit, 1974. L'autre journal bilingue publié, d'Anna Olenina, est d'une époque plus tardive (1828-1829).
42. OR RGB, fonds 336/II, carton 47, n° 3, f. 19.

> люблю свой отечественый язык и желаю утвердиться в нем ;
> и мне приятно читать Евангелие на своем языке.[43]

Le désir de « maîtriser fermement » le russe (littéralement : « s'affermir » dans cette langue) est lié évidemment à un certain affermissement de soi, capable d'adopter, avec une autre langue, une autre optique. Elizaveta Šahovskaja laisse les formules françaises, coulantes et faciles, pour un autre mode d'expression, plus difficile pour elle, mais plus « direct » et « authentique » qui permet une plus grande individualisation. Elle passe souvent au russe dans les moments « décisifs » de l'épanchement émotionnel, de la mise en scène de soi et de sa lutte intérieure :

> Mais je me laisse guider par mon imagination. И я все придумала для будущего счастия, а ничего для того, что мне делать и как поступать, когда ты возворотишься. Ты не поверишь, как трудно быть или лутче сказать казаться чужой для такого человека, котораго любишь более всех. Reviens mon ami, et pense à ce que nous devons faire […].[44]

Elle sait aussi exprimer en russe son sentiment d'amour, contrairement à l'assertion de Puškin (dans le passage déjà cité d'*Evgenij Onegin*) selon laquelle « les dames n'ont pas encore exprimé leur amour en russe » (« Доныне дамская любовь // Не изъяснялася по-русски ») :

> Je t'attends, mon ami, viendras-tu ? Je suis très disposée à te faire part de mes sentiments. Я право не знаю, от чего я чувствую такое особенное и неизъяснимое чувство. Я всегда его люблю, а сегодня мне мало его любить, мне нужно ему изъяснить, как много я его люблю. En dépit des convenances

43. *Ibid.*, n° 2, f. 132v. Traduction : « […] je commence toujours ma journée en lisant quelque temps un livre qui peut m'aider à me connaître moi-même ; en rentrant de la campagne je me suis prescrite de lire chaque jour cinq chapitres de l'Évangile ; parce que durant notre séjour ici je veux absolument lire le nouveau Testament en entier, une fois en russe et une fois en esclavon ; j'aime ma langue maternelle et je veux la maîtriser fermement ; et j'ai du plaisir à lire l'Évangile dans ma langue. »
44. *Ibid.*, f. 20. Traduction du passage russe : « Et j'ai pensé à tout ce qui a rapport au bonheur futur, mais je ne sais que faire et comment me conduire à ton retour. Tu ne croiras pas combien il est difficile d'être, ou plutôt de paraître étrangère pour celui que l'on aime le plus. »

> qui ne mettent que des entraves aux jouissances réelles, je lui dirai que je l'adore.[45]

Le russe est choisi pour donner de la gravité à son discours amoureux qui acquiert grâce à cela des accents spécifiques, fermes et fiers :

> Нет, я до тех пор не отвергну надежду, как ты мне сам скажешь, что ты меня более не любишь, что « я тебе чужая », но, друг мой, я надеюсь,что ты не переменился – С тех пор как мы знаем друг друга, мы не переставали любить, иногда теряли один другого из виду, или лучше сказать были отвлекаемы, теми людьми, которым приятно разлучать […]. Вот уже две недели прошло, а я тебе не писала ни слова, милой друг, я не буду делать извинений, я привыкла к искренности, и скажу тебе всю истину моего молчания ; я старалась все сие время не забыть тебя, но менее о тебе думать […].[46]

Marija Tolstaja choisit le russe quand elle veut restituer son monde à elle, se distancier de la société mondaine, y compris par l'« écran » de la langue populaire, mettre en relief sa propre personnalité :

> Il pleut à verse ; il fait humide ; j'ai dîné avec madame Pitt [lectrice de l'impératrice Elizaveta Alekseevna] qui avait son fils, et un autre jeune homme anglais, un cousin de son fils, et puis donc Constance. Все англичаны, а не руския – у них все свой разговор, про Лондон, англичан, для меня они все чужие, а их знакомые для меня не интересны. O! как сердце мое желает быть с своими. […] Чай нада итти мне опять к madame Pitt, нада быть веселой, а то скажут, что за прескучная княжна Оболенская ; а сердце что то не лежит к

45. *Ibid.*, n° 3, f. 1v. Traduction du passage russe : « Je ne sais vraiment pas pourquoi j'éprouve un sentiment si spécial et indicible. Je l'aime toujours, et aujourd'hui il ne me suffit pas de l'aimer, je dois encore lui dire combien je l'aime. »

46. *Ibid.*, n° 2, ff. 12, 12v. « Non, je ne cesserai pas d'espérer tant que tu ne m'auras pas dit que tu ne m'aimes plus, que "je te suis étrangère", mais mon ami, j'espère que tu n'as pas changé – Depuis que nous nous connaissons, nous n'avons pas cessé de nous aimer, parfois nous nous perdions l'un l'autre de vue, ou plutôt, nous étions distraits par ceux qui aiment séparer […]. Deux semaines ont passé, et je ne t'ai pas écrit un seul mot, cher ami, je ne vais pas te faire d'excuses, je suis habituée à la sincérité, et je vais te dire toute la vérité sur mon silence ; durant tout ce temps j'ai essayé de ne pas t'oublier mais de penser moins à toi […]. »

> радости. […] Я рада хоть с тобой на природном языке поговорить […].[47]

Le français cède la place au russe lors de la prise de conscience d'une expérience individuelle ; pour Marija Tolstaja, c'est son état d'orpheline qui détermine sa vision du monde et ses rapports avec son entourage :

> Je me suis assise sur un canapé toute seule, songeant, combien il était terrible d'être orpheline, когда некому заступиться [« quand il n'y a personne pour vous défendre »], il faut souffrir. Je ne suis pas bien depuis trois ou quatre jours, je ne sais ce que j'ai, mais j'ai un malaise, je suis pâle, pâle comme la mort, et mon mal de poitrine se fait sentir par ci, par là – скучно, скучно, Варинька ! Ну чтой то, ей Богу, вечно под властью тридцати нянек быть […]. [« que c'est triste, triste, Varin'ka, d'être éternellement, comme un enfant, gouverné par trente bonnes […]. »][48]

Le russe des diaristes inclut parfois des gallicismes, inévitables à cette époque : « я всегда его люблю » (« je l'aime toujours »), « мы […] были отвлекаемы » (« nous étions distraits »), « я не имею ничего нового сказать тебе » (« je n'ai rien de neuf à te dire »)[49], écrit Elizaveta Šahovskaja ; « буду […] говорить их древний шотландский язык » (« je vais parler leur ancienne langue écossaise »), écrit Marija Tolstaja à propos de sa lecture d'un roman de Walter Scott.

Mais leur russe est surtout proche de la langue du peuple avec ses tournures et ses expressions idiomatiques, de cette langue dont se distanciaient Karamzin et ses adeptes, notamment Anna Kern : « Так иной раз так скучно, что хоть плакать » (« C'est si triste parfois, triste à pleurer ») ; « сердце что то не лежит к радости » (« mon cœur n'est pas disposé à la joie ») ; « Я тебе надоела, не знаю как

47. RGADA, fonds 1280, inventaire 1, n° 134, f. 73. Traduction du passage russe : « Tous sont Anglais et non pas Russes – ils ont leur conversation à eux, ils parlent de Londres, des Anglais, ils sont tous des étrangers pour moi, et leur entourage ne m'intéresse pas. Oh, combien mon cœur veut être avec les siens. […] Il faut peut-être de nouveau aller chez madame Pitt, il faut être joyeuse, sinon on dira : que la princesse Obolenskaja est ennuyeuse ; mais mon cœur n'est pas disposé à la joie, je ne sais pourquoi. […] Je me réjouis de parler ma langue maternelle au moins avec toi […]. »
48. *Ibid.*, ff. 37, 81v. Le journal de Marija Tolstaja est adressé à sa cousine.
49. OR RGB, fonds 336/II, carton 47, n° 2, f. 12.

тебя оставить, хоть я из пустова в порожнее переливаю » (« Tu en as assez de moi, mais je ne sais comment te laisser, quoique je ne fasse que rabâcher »)[50] ; « когда хожу, не разбираю дороги » (« quand je marche, je ne vois pas le chemin »)[51]. Ces tournures alternent et s'amalgament parfois avec le français : « combien il était terrible d'être orpheline, когда некому заступиться », « Валентина так и подмывает танцовать (« Valentin est tout tenté de danser »), et en même temps il craint l'impression que j'en aurai »[52], « pour noter notre житие-бытие » (« notre existence »)[53].

Une parfaite maîtrise du français tel qu'il était formé par la culture salonnière et la littérature du XVIIIe siècle, et en même temps la pratique du russe populaire sont un trait caractéristique du langage de la noblesse à cette époque, qui fut souvent l'objet de représentations caricaturales[54]. Or, à en juger notamment d'après les textes de nos diaristes, cette particularité mérite plutôt d'être remise en valeur. La maîtrise de différents modes d'expression, le passage immédiat d'un registre à l'autre témoignent de cette culture protéiforme, propre à la Russie, qui permit de s'orienter librement à travers plusieurs pratiques culturelles, leur intelligibilité et leur synthèse et favorisa en même temps le maintien, par rapport à ces pratiques, d'une certaine distance et la sauvegarde de son espace culturel traditionnel.

Bibliographie

GREČANAJA Elena, *Literaturnoje vzaimovosprijatie Rossii i Francii v religioznom kontekste epohi (1797-1825)* (*Interactions littéraires russo-françaises et le contexte religieux [1797-1825]*), Moscou, IMLI RAN, 2002.

GREČANAJA Elena, VIOLLET Catherine, « Dnevnik v Rossii v konce XVIII-pervoj polovine XIX v. kak avtobiografičeskoe prostranstvo » (« Le journal intime en Russie à la fin du XVIIIe siècle et à la première moitié du XIXe siècle comme espace autobiographique »), *Izvestija AN* (*Messager de l'Académie des sciences*), t. 61, n° 3, 2002, p. 18-36.

50. RGADA, fonds 1280, inventaire 1, n° 134, f. 73.
51. OR RGB, fonds 336/II, carton 47, n° 2, f. 133v.
52. *Ibid.*, n° 6, f. 15.
53. *Ibid.*, n° 5, f. 26.
54. V. Vinogradov Viktor, *Očerki russkogo literaturnogo jazyka XVII-XIX vekov*, *op. cit.*, p. 223-227.

KERN Anna (Markova-Vinogradskaja), *Vospominanija. Dnevniki. Perepiska* (*Souvenirs. Journaux intimes. Correspondance*), Moscou, Xudlit, 1974.

LEY Francis, *Madame de Krüdener. 1764-1824. Romantisme et Sainte Alliance*, Paris, Éditions Honoré Champion, 1994.

—, *Alexandre Ier et sa Sainte Alliance (1811-1825)*, Paris, Fischbacher, 1975.

MAKSIMOVA M., « Meščerskaja Sof'ja », *Russkije pisateli* (*Écrivains russes*), Moscou, Bol'šaja rossijskaja enciklopedija, t. 4, 1999, p. 41-42.

PYPIN Aleksandr., *Masonstvo v Rossii : XVIII i pervaja četvert´ XIX v.* (*La franc-maçonnerie en Russie : premier quart du XIXe siècle*), Moscou, Vek, 1997.

SAVKINA Irina, *« Pišu sebja… » : Avtodokumental'nye ženskie teksty v russkoj literature pervoj poloviny XIX veka* (*« Je m'écris… » : textes autobiographiques des femmes russes et la literature russe de la première moitié du XIXe siècle*), Tampere, University of Tampere, 2001.

SAXAROV Vsevolod, « Masonstvo, literatura i ezoteričeskaja tradicija » (« La franc-maçonnerie, la littérature et la tradition ésotérique »), *Masonstvo i russkaja literatura* (*La franc-maçonnerie et la littérature russe*), V. Saxarov (éd.), Moscou, 2000, p. 3-29.

VINOGRADOV Viktor, *Očerki russkogo literaturnogo jazyka XVII-XIX vekov* (*Essais sur la langue littéraire russe du XVIIe-XIXe siècle*), Moscou, Vysšaja škola, 1982.

VIOLLET Catherine, « Diaristes francophones en Russie (XIXe siècle) : une triple marginalité ? », *Études féminines*/gender studies *en France et en Allemagne*, R. von Kulessa (éd.), Fribourg-en-Brisgau, 2004, p. 145-152.

—, « Motivations et réticences chez les jeunes diaristes russes (XIXe siècle) », L. Louvel et C. Rannoux (éd.), *La Licorne*, « La Réticence », Rennes, PUR, n° 68, 2004, p. 389-396.

La censure sous Alexandre Ier vue par un diplomate français

Véra MILTCHINA
Chercheur indépendant, membre de l'Union des écrivains de Moscou

Mots-clés : censure, presse, diplomatie, Décembristes, Alexandre Ier

Dans les archives du ministère des Affaires étrangères à Paris est conservé un texte inédit daté du 24 octobre 1825 et intitulé *Rapport sur l'état et l'exercice de la censure en Russie, considérée dans ses causes et dans ses résultats*[1]. Son auteur est Marie-Melchior-Joseph-Théodose de Lagrené (1800-1862), alors troisième secrétaire de l'ambassade de France à Saint-Pétersbourg. Ayant occupé ce poste de 1823 jusqu'à la fin de 1825, Lagrené quitta Saint-Pétersbourg pour continuer sa carrière diplomatique à Constantinople et Madrid, mais revint en Russie en 1828 en qualité de deuxième secrétaire de l'ambassade, devint premier secrétaire en 1831 et resta dans la capitale russe jusqu'en septembre 1834, date où il reçut un nouveau poste, celui du chef de la légation française à Darmstadt. La veille de son départ de Russie, le 4 septembre 1834, il épousa à Saint-Pétersbourg une jeune fille russe, demoiselle d'honneur de l'Impératrice, Varvara Ivanovna Dubenskaja, future amie et correspondante de Prosper Mérimée[2]. Dans les années 1840, Lagrené poursuivit sa carrière diplomatique en Orient ; ambassadeur de France en Chine, il contribua en 1845 à la signature entre les

1. Archives du ministère des Affaires étrangères, Mémoires et documents, Russie, n° 28, f. 89-108.
2. Voir H. Tribout de Morembert, J.-P. Lobier (éd.), *Dictionnaire de biographie française*, Paris, Letouzey et Ané, 1995, t. XIX, fasc. CIX, p. 290 ; P. Mérimée, *Correspondance générale*, Paris, Le Divan, 1941, t. 1, p. 120-122. Nous savons peu de choses sur les contacts russes de Lagrené, mais il est à noter qu'en 1828 il s'est conduit, si l'on peut dire, en « anti-d'Anthès » : lorsque Puškin, qui avait mal interprété les paroles de Lagrené, se crut offensé et le provoqua en duel, le diplomate, loin de relever ce défi, expliqua le malentendu au poète et l'assura qu'il ne se serait jamais permis de blesser son honneur. Voir *Puškin v vospominanijah sovremennikov* (*Pouchkine vu par ses contemporains*), Saint-Pétersbourg, Akademičeskij proekt, 1998, t. 2, p. 8.

deux pays d'un traité important, le traité de Whampoa, auquel on donne même parfois son nom[3]. Mais ce n'est pas cette période de sa vie qui nous intéresse ici, c'est son séjour en Russie.

Tous les diplomates sont obligés de rédiger des dépêches, des rapports et des notices, mais tous ne sont pas également doués pour rendre leurs productions vives, pittoresques et profondes. Or, les textes envoyés de Russie par Lagrené possèdent ces qualités au plus haut degré. J'ai publié en russe deux notices de 1833 et 1835, dont l'une, consacrée au corps diplomatique à Saint-Pétersbourg en 1833, est signée par Lagrené et l'autre, intitulée *Quelques inconvénients attachés au choix d'un militaire pour remplir le poste d'ambassadeur à Saint-Pétersbourg*, est anonyme, mais a toutes les chances de lui être attribuée[4]. Ces deux spécimens de la manière de penser et d'écrire de Lagrené prouvent suffisamment qu'il connaissait et comprenait bien les mécanismes qui réglaient la vie à la cour de Saint-Pétersbourg. Le texte sur la censure est écrit plus tôt, lorsque Lagrené était au tout début de sa carrière en Russie, mais le jeune diplomate s'y montre déjà très informé ; son tableau historique du fonctionnement de la censure en Russie est très véridique. La confrontation de son rapport avec ce que nous savons d'autres sources le prouve ; toutefois, Lagrené ne se borne pas à répéter des choses connues ; parfois ses informations demeurent uniques et, en cela, précieuses.

Le rapport de Lagrené peut intéresser les chercheurs pour trois raisons : tout d'abord, c'est un témoignage historique qui contient des détails concrets et exacts sur les activités des censeurs et les livres défendus[5]. Ensuite, il permet de montrer comment au début du

---

3. Voir J. Baillou (éd.), *Les Affaires étrangères et le corps diplomatique français*, 1984, Paris, CNRS Éditions , t. 1, p. 663.
4. V. Mil'čina, *Rossija i Francija : diplomaty, literatory, špiony* (*La Russie et la France : diplomates, hommes de lettres, espions*), Saint-Pétersbourg, Hypérion, 2004, p. 144-181.
5. Quelques exemples nous aideront à montrer combien les renseignements de Lagrené sont sûrs. Il mentionne parmi les ouvrages prohibés « un livre intitulé *Londres en 1819* défendu par un rapport du 29 mai 1820, à cause d'une seule expression contre la société biblique en général » et « une *Histoire des cosaques* » (f. 95). Or, d'après la liste des livres défendus par la censure étrangère *Londres en mil huit cents dix-neuf, ou Recueil de lettres sur la Politique, la Littérature et les Mœurs, écrites en Londres dans le cours de l'année 1819, Par l'auteur d'une année à*

XIXe siècle, les diplomates jouaient le rôle de sociologues avant la lettre, en effectuant dans leurs rapports et notices une analyse de l'opinion publique et de l'état de la société dans le pays où ils étaient en poste. Enfin, il montre comment le texte d'un diplomate consacré à première vue uniquement aux problèmes du pays étranger, est un texte à double face et à double fonction, lié aussi aux problèmes du pays natal du diplomate et répondant à des questions politiques d'actualité qui inquiètent le gouvernement de ce pays.

Londres fut effectivement défendu en 1820, et l'*Histoire des Cosaques* de Lesur, publié à Paris en deux volumes en 1814, fut défendu en 1815 (voir *Catalogue alphabétique général des livres français, défendus par la censure étrangère d'une manière absolue ou pour le public depuis 1815 jusqu'à 1853 inclusivement*, Saint-Pétersbourg, V tipografii Eduarda Praca, 1855, p. 207, 215, n° 1599, 1652). Ailleurs, Lagrené cite toute une liste « de livres importés par la navigation dernière » et défendus par la censure, dont : *La politique d'Aristote*, *Biographie universelle* (des frères Michaud), *Napoléon et la Grande Armée* (Ségur), *Œuvres complètes* de Lord Byron, *Biographie des contemporains*, *Voyage en Angleterre et en Russie* (Montulé), *L'Hermite en Italie*, *Histoire des sociétés secrètes*, *Histoire de la révolution française* (par Thiers et Bodin) et, indistinctement, tout ce qui a rapport à ce sujet, « *Galerie morale et politique* (Ségur), *Histoire de la maison d'Autriche* (Coxe), *De la liberté religieuse* (Benoît), *Annales du règne de George III*, *Histoire critique et raisonnée de l'Angleterre* (Montvérant), comme aussi la presque totalité des ouvrages concernant l'Angleterre, *Œuvres* de M. de Pradt, tous les mémoires, anecdotes et souvenirs pour servir à l'histoire de Napoléon Bonaparte » (f. 101-101v.). Or, tous ces livres furent défendus en effet. Lagrené ne se trompe qu'à propos du livre de William Coxe (c'est son *Voyage en Pologne, Russie, Suède, Danemark*, publié en 1780 qui fut défendu en 1817), à propos de la *Biographie de contemporains par Napoléon*, publiée en 1824 et défendue officiellement seulement en 1826 et à propos des *Œuvres complètes* de Lord Byron, dont la prohibition officielle date de 1829 (mais le choix de textes de cet auteur intitulé *Beautés de Lord Byron* [1825] fut effectivement défendu en cette même année 1825 ; voir *Catalogue alphabétique...*, *op. cit.*, p. 44, n° 409). Le vrai titre des *Annales du règne de George III* est *Mémoires historiques de mon temps [...] le récit des principaux événements du règne de George III, par Sir William Wraxall* (1817), il fut défendu en 1817 (*ibid.*, p. 381, n° 2858). Sur l'existence de listes des livres étrangers défendus que le ministère de l'Intérieur envoyait au ministère de l'Instruction publique à partir de 1824, voir T. Šanskaja, « Francuzskaja literatura i rossijskaja cenzura s pervoj četverti XIX veka » (« La litérature française et la censure russe au premier quart du XIXe siècle »), in *Rossija I Francija, XVIII-XX veka* (*La Russie et la France, XVIIIe-XXe siècles*), Moscou, Nauka, 2001, vyp. 4, p. 126-128.

Censure russe vue par Lagrené

Lagrené adopte une démarche historique ; il lie les progrès de la censure en Russie avec la guerre de 1812-1814 et avec la nécessité ressentie par l'empereur Alexandre Ier de « protéger » ses sujets de l'influence néfaste des idées occidentales :

> Dans un pays neuf encore et peu civilisé, gouverné par des lois despotiques et arbitraires ou toute autorité civile, politique et religieuse est concentrée dans un seul homme dont la volonté suprême détruit, élève ou change tout à son gré, on conçoit aisément l'influence de la censure et son indispensable nécessité. Cette nécessité devient plus grande encore lorsque cette nation que son ignorance et son éloignement tenaient écartée des événements et confinée au bout de l'Europe, arrachée tout à coup à ses déserts par une merveilleuse série d'événements, s'est trouvée jetée dans des contrées plus heureuses, parmi des peuples jouissant d'une institution plus favorable, et placée subitement en contact avec la civilisation et la liberté. Dans de telles circonstances le souverain jaloux de son pouvoir et du bonheur de son Empire, pour éviter toute comparaison désavantageuse et tout fâcheux souvenir, s'efforcera de dérober aux yeux de sa nation des trésors qui ne sont point faits pour elle, dont la vue ne produiraient que des désirs stériles ou de périlleux essais et qui, sans lui préparer dans l'avenir une condition meilleure, ne ferait que lui rendre sa condition présente insupportable. Telle nous semble en deux mots l'histoire du peuple russe.[6]

---

6. Archives du ministère des Affaires étrangères, Mémoires et documents, Russie, n° 28, f. 89-89v.
Lagrené resta fidèle à cette vision de la Russie dans les années 1830. Dans un rapport au duc de Broglie, daté du 2 juillet 1833, il écrivit : « En outre, M. le Duc, il ne faut pas oublier qu'il y a encore au milieu de la nation russe, un grand nombre de faiseurs d'utopies, d'esprits turbulents et inquiets qui saisiraient avec empressement la première occasion d'exciter des troubles et de révolutionner l'Empire. Malgré la vigilance d'un gouvernement et la sévérité de ses mesures, il n'est pas parvenu à dompter entièrement l'esprit libéral qui se développa en Russie par suite de la campagne de 1814 et de l'impulsion qu'à cette époque l'empereur Alexandre donna si imprudemment aux idées de l'indépendance et de la liberté. [...] La plupart des Russes qui ont été élevés ou qui ont voyagé longtemps dans l'étranger se font comme un point d'honneur d'en rapporter des opinions et des doctrines incompatibles avec le régime sous lequel ils sont appelés à vivre : cette vérité dont le gouvernement impérial a pu se convaincre en maintes circonstances a provoqué la défense absolue qui interdisait, il y a trois ans, à tous les sujets de l'Empire le séjour de l'Europe occidentale, précau-

En précisant, Lagrené explique que lorsque les esclaves qui « rappellent jusqu'à présent la rudesse initiale de leurs aïeux nomades » se trouvèrent en Europe, l'« élan patriotique imprimé à ces grossiers paysans par la désastreuse invasion de 1812 sembla les réveiller d'un profond sommeil ». Quant à la noblesse, elle possédait déjà plus tôt à cause des voyages et l'éducation libérale « les opinions et les sentiments qui conviendraient à des habitants d'un pays libre » :

> L'habitude des camps, des guerres étrangères et lointaines ; les agréments d'une existence plus douce et moins monotone sous un ciel heureux, dans un climat fertile devaient nécessairement agir sur l'imagination des Russes et leur donner des idées qui leur étaient jusqu'alors inconnues. Aussi, quand le calme eut succédé aux agitations de la guerre, quant tout rentra dans l'ordre, l'Empereur Alexandre qui pressentait l'influence que les derniers événements avaient sans doute exercé sur son armée, prévoyant d'ailleurs que celle-ci pouvait à son tour agir sur le peuple, prit des mesures sévères pour empêcher les efforts de cette double influence.[7]

L'Empereur eut recours à une discipline sévère, continue Lagrené, mais personne ne fut renvoyé de l'armée, afin que tout le monde soit sous contrôle :

> On employa d'autres moyens encore. L'admission de livres étrangers dont le besoin ne se faisait pas sentir autrefois, mais qui devenait alors d'une absolue nécessité, fut soumise à un examen minutieux et sévère. Les journaux furent impitoyablement censurés ; on observa le théâtre ; on surveilla la presse : la vigilance du gouvernement se porta sur toutes les branches de l'industrie qui pouvaient avoir un rapport quelconque avec la civilisation et les lumières, et rien ne fut négligé pour que le mouvement national qui avait donné un instant l'essor à la Russie n'amenât point à sa suite de bouleversements, de fermentation ni de malaise. Dans les États catholiques et dans tous ceux qui ont adopté le principe de la tolérance religieuse, les attaques dirigées soit contre la religion dominante, soit en général contre la religion, ne pouvaient concerner qu'indirectement le monarque et les intérêts de sa puissance. Sans doute la religion

---

tion qui, quelque rigoureuse qu'elle pût paraître, n'était pourtant qu'un acte de prévoyance et de sagesse » (Archives du ministère des Affaires étrangères, Correspondance politique. Russie, t. 187, f. 39v).

7. Archives du ministère des Affaires étrangères, Mémoires et documents, Russie, n° 28, f. 89v.

> est partout le premier garant de l'obéissance des peuples, la sauvegarde des trônes, la source du respect pour les lois, la base impérissable et la première sur laquelle reposent le bonheur et la tranquillité de l'Empire. Mais là, du moins, les attaques qui lui sont portées ne s'adressent point au souverain lui-même et son autorité pourrait subsister pleine et entière, quand même les efforts des sectaires parviendraient à établir un autre culte dans ses états. Il n'est pas de même en Russie : revêtu d'une double puissance, portant à la fois le sceptre et la tiare, l'autocrate du Nord commande en despote, interprète en pontife et ne reconnaît d'autre borne à son autorité que sa propre conscience. C'est de lui seul qu'émanent les ordonnances religieuses aussi bien que les lois politiques[8]. De là, la nécessité d'une autre surveillance, non moins active que la première ; car toute démarche qui tiendrait à modifier sans son contentement la religion de ses sujets se transforme en attentat contre sa puissance et la moindre restriction que l'on voudrait apporter à son pouvoir sur les consciences lui enlève quelque chose des prérogatives de la couronne.[9]

Ayant mentionné la date où la première loi sur la censure fut émise en Russie, Lagrené, fidèle à sa vision historique des choses, la relie aux campagnes de Aleksandr Suvorov, qui avaient rapproché les militaires russes avec le monde européen et « exigèrent des mesures de sécurité ». Il évoque le premier règlement de censure, publié en 1804, qu'il nomme les « ordonnances » de Nikolaj Novosil'cev[10] sur les de-

---

8. L'idée de l'Empereur russe détenteur à la fois de deux pouvoirs, séculier et religieux, fut admise dans la littérature française du XVIIIe siècle, depuis l'abolition du patriarcat en Russie en 1703 ; or, si en pratique les monarques russes avaient vraiment tendance à se croire chefs réels non seulement du gouvernement séculier, mais aussi de l'Église, en théorie il n'en était rien, et d'après la loi le pouvoir religieux appartenait au Saint Synode.
9. Archives du ministère des Affaires étrangères, Mémoires et documents, Russie, n° 28, f. 90-90v.
10. En réalité, le premier règlement de censure fut signé par huit hauts fonctionnaires d'Alexandre dont le prince Novosil'cev, et préparé sous les auspices du comte Petr Zavadovskij, ministre de l'Instruction publique. Novosil'cev dont les propositions à propos du règlement de censure furent bien libérales (voir A. Skabičevskij, *Očerki istorii russkoj cenzury* [*Histoire de la censure russe*], Saint-Pétersbourg, Izdanie F. Pavlenkova, 1892, p. 94-95) fut curateur de l'Université de Saint-Pétersbourg et président du Comité de censure de Saint-Pétersbourg du ministère de l'Instruction publique de 1804 à 1810 (voir *Vysšie i central'nye gosudarstvennye učreždenija Rossii, 1801-1917* [*Institutions supérieures et centrales de l'État en Russie, 1801-1917*], Saint-Pétersbourg, Nauka, 2001, t. 2, p. 18-19). Il est à souligner que Lagrené dans ce cas est beaucoup plus exact que les historiens

voirs des censeurs, règlement assez modéré qui prévoyait des garanties contre des « poursuites arbitraires ». Lagrené précise que pendant longtemps on suivit ces ordonnances négligemment ; c'étaient les libraires qui étaient tenus pour responsables de la vente des livres « aux doctrines funestes ou même opinions douteuses », crime pour lequel ils risquaient d'être « exilés ou même expulsés »[11].

Le système de la censure sous Alexandre Ier était très complexe : plusieurs ministères surveillaient la publication et l'importation de livres différents (par exemple les livres russes étaient censurés par les comités de censure organisés auprès des universités et dépendant du ministère de l'Instruction publique et les livres étrangers – d'abord par le ministère de la Police, puis, dès 1819, par le ministères des Affaires intérieures), et leur concurrence donnait parfois lieu à une rivalité prononcée ; le fait avait été signalé par les chercheurs[12], mais Lagrené le décrit en détail et d'une façon assez pittoresque. Chaque ministère, écrit-il, censure les livres qui le regardent :

> Le ministère de la Police s'appropria la censure des livres étrangers et celle en même temps des ouvrages nationaux qui pourraient exercer une plus grande influence sur l'opinion

---

russes de la censure qui répètent les dates erronés des activités de Novosil'cev à la tête du Comité de censure (voir P. Čebalskij, *Istoričeskie svedenija o cenzure v Rossii* [*Renseignements historiques sur la censure en Russie*], Saint-Pétersbourg, V tipografii Morskogo ministerstva, 1862, p. 17 ; A. Skabičevskij, *op. cit.*, p. 106).

11. Voir le texte du premier règlement de censure dans *Sbornik postanovlenij i rasporjaženij po cenzure s 1720 po 1862 god* (*Recueil d'ordonnances et d'arrêtés relatifs à la censure*), Saint-Pétersbourg, V tipografii Morskogo ministerstva, 1862, p. 83-96. Ce fut l'article 27 de la section II qui réglementa les obligations des libraires vendant les livres étrangers ; il leur était défendu de vendre les publications contraires aux exigences du Règlement de censure. Dans les années 1810, le contrôle des libraires vendant des livres étrangers s'effectuait de la façon suivante : les libraires étaient obligés de présenter au ministère de la Police deux exemplaires du catalogue de livres étrangers à vendre, et ils ne pouvaient les mettre en vente que lorsqu'un exemplaire du catalogue leur était rendu avec un visa du ministère.

12. Voir A. Skabičevskij, *op. cit.*, p. 116 ; V. Semevskij, *Političeskie i obščestvennye idei dekabristov* (*Idées politiques et sociales des Décembristes*), Saint-Pétersbourg, Tipografia pervoj sankt-peterbourgskoi trudovoj arteli, 1909, p. 649-650 ; J. Oksman, « Očerk istorii cenzury zarubežnyh izdanij v Rossii » (« Pour l'histoire de la censure des livres étrangers en Russie »), *Učenye zapiski Gor'kovskogo Gosudarstvennogo universiteta* (*Actes des travaux de l'Université d'État de Gorki*), 1965, fasc. 71, p. 351.

> publique. La répression des brochures et des livres élémentaires publiés en Russie échut en partage au ministère de l'Instruction publique. Celui de l'Intérieur censura le théâtre, les journaux, les annonces, les affiches[13], et le dépôt des Affaires étrangères eut la haute main sur les feuilles et gazettes qui viennent du dehors[14]. Chacun de ces ministères agissait isolément, suivant ses propres idées. Seulement lorsqu'il était question d'articles d'histoire ou de politique particulièrement délicate ou d'un intérêt majeur, ils agissaient d'après des principes communs et des bases générales, en toute autre conjoncture il leur arrivait souvent de suivre une route diamétralement opposée.[15]

Les ministères de l'Instruction publique, de l'Intérieur et de la Police s'occupent le plus de la censure, précise Lagrené, mais la surveillance des journaux étrangers est exécutée par le ministère des Affaires étrangères, « et dans tous les cas douteux il prend à cet égard les ordres immédiats de l'Empereur ».

Le caractère imprécis du règlement cause aux censeurs des difficultés multiples, ce dont Lagrené n'est que trop conscient :

> La connaissance des langues universellement répandue chez les grands, jointe à la manie des bibliothèques qui gagne de jour en jour, occasionne l'importation en Russie des œuvres les plus renommés des diverses littératures. Or, comme il n'existe pas ici maintenant de liste générale des livres prohibés, nomenclature

---

13. Avant 1819, c'était le ministère de la Police qui s'en occupait.
14. Selon l'article 9 de la section I du Règlement de la censure de 1804, ce furent des comités de censure auprès des bureaux de poste qui étaient responsables de la censure des journaux que les particuliers abonnés recevaient de l'étranger. Voir aussi L. Poljanskaja, « Obzor fonda Central'nogo komiteta cenzury inostrannoj » (« Description du fonds du Comité central de la censure étrangère »), *Arhivnoe delo* (*Problèmes des archives*), 1938, n° 1, p. 63-64. Quant au ministère des Affaires étrangères, il ne s'occupait pas régulièrement de la censure des livres étrangers ; ce ne fut qu'un projet avancé en1805 par le prince Adam Čartoryjskij, mais qui n'eut pas de suite ; les livres étrangers furent censurés dès 1811 par un organisme spécial dénommé Inspection de censure (*Cenzurnaja revizija*) auprès du ministère de la Police, et dès 1819, après la suppression de ce ministère, par le ministère de l'Intérieur, alors dirigé par le comte Viktor Kočubej (T. Šanskaja, *op. cit.*, p. 122). C'est seulement sous le règne de Nicolas Ier, en 1828, que l'on fonda le Comité central de la censure étrangère, spécialement chargé de la censure des livres étrangers (voir *Vysšie i central'nye gosudarstvennye učreždenija Rossii, 1801-1817*, *op. cit.*, t. 2, p. 35).
15. Archives du ministère des Affaires étrangères, Mémoires et documents, Russie, n° 28, f. 92v.

> qui d'ailleurs serait impossible, puisqu'elle devrait embrasser les deux tiers au moins des ouvrages existants, il faut parcourir, dans un idiome étranger, à mesure qu'elles arrivent, ces compositions souvent volumineuses : il faut même que la lecture en soit assez attentive pour qu'elle puisse déterminer une décision qui doit elle-même établir un précédent. Toutes ces causes réunies sont autant d'obstacles à l'exercice consciencieux de la censure et font que l'on rencontre rarement parmi ceux qui la dirigent les garanties morales et littéraires qui seules pourraient ennoblir leurs fonctions.[16]

L'épisode du *Conversations Lexicon*

Pour montrer combien la vie du censeur est difficile et combien il lui est impossible de prévoir les suites de ses décisions, Lagrené choisit un épisode de l'histoire de la censure sous Alexandre Ier – celui du sort réservé en Russie au *Conversations Lexicon* allemand. Plusieurs fois réédité par la suite, le *Lexique de conversation* (*Conversations Lexicon*) que le *Grand Larousse* du XIXe siècle nomme « le type de tous répertoires des connaissances humaines, cataloguées et exposées par ordre alphabétique » fut publié pour la première fois par l'éditeur Brokhaus en 1796-1811. Lagrené lui-même explique pourquoi il a prêté attention à cet épisode :

> Cette affaire a causé tant de bruit à Pétersbourg, elle fait si bien ressortir tout ce que la position de censeur a de désagréable et de précaire ; elle donne en même temps une si juste idée de la versatilité des actes administratifs du gouvernement et des formes occultes et rigoureuses de la justice, qu'il ne sera pas hors de propos de rapporter ici les détails et de les soumettre aux observations des Ministres du Roi.
>
> Depuis l'année 1815 le *Lexique de conversation ou Dictionnaire encyclopédique*, publié par Brokhaus à Leipzig, avait été défendu par le comité de censure du département de l'Intérieur. Il fut ordonné qu'aucun exemplaire n'en serait délivré s'il n'était préalablement revêtu du sceau de la censure qui découpait ou effaçait 12 à 15 articles, parmi lesquels ceux de Pierre III, Paul Ier, Potemkine, Orlov, Austerlitz, Alexandre Ier, Aracktchéeff, Église grecque et quelques autres. Le jugement de l'auteur sur ces divers sujets parut au gouvernement injuste et trop sévère : il

16. Archives du ministère des Affaires étrangères, Mémoires et documents, Russie, n° 28, f. 94.

n'était qu'impartial. Quoi qu'il en soit, cette manière de tronquer un ouvrage produisit dans le public un effet si fâcheux, qu'au mois de novembre 1816 le comité du ministère se trouva forcé de procéder autrement et dès lors le dictionnaire fut prohibé purement et simplement. Toutefois, cet ouvrage, ainsi que beaucoup d'autres frappés d'une égale réprobation, ne cessa pas entièrement de circuler. Sur la demande de quelque personnages de distinction et d'hommes de lettres marquants, la vente continua d'en être tolérée par le ministère[17]. Ceux qui obtenaient l'autorisation de se procurer le livre défendu recevaient du secrétaire de la censure un permis spécial et signé par lui, sur la présentation duquel un libraire désigné était mis en droit de fournir l'ouvrage, et le permis du censeur qu'on laissait entre les mains du libraire affranchissait celui-ci de toute espèce de responsabilité. On délivra de semblables permis pour environ 60 ou 70 exemplaires. Il est constant toutefois qu'il s'en répandait dans Saint-Pétersbourg un bien plus grand nombre et le libraire Brokhaus, dans l'avant-propos de la quatrième édition de son dictionnaire[18], se félicite du succès qu'il paraît avoir obtenu chez les Russes. L'importation sans doute en avait eu lieu par des voyageurs ou d'autres moyens illicites dont la vénalité des douaniers et leur négligence rendent l'emploi facile et assuré.

Au mois de mars de cette année le conseiller d'État actuel *Magnitski*[19] envoya un de ses espions, nommé *Lubomiroff*, chez le libraire Gräff pour se procurer le dictionnaire encyclopédique. Gräff présenta la demande de Lubomiroff au secrétaire de la censure Hümmel, avec l'assurance qu'il connaissait l'acquéreur comme un savant qui pouvait avoir besoin de l'ouvrage ; en sorte que Hümmel ne fit aucune difficulté de délivrer la permission requise. Aussitôt, Magnitski fit faire à la hâte des

17. Ci-dessous Lagrené décrit très exactement la pratique habituelle de l'époque selon laquelle la défense de distribuer un ouvrage pouvait être de deux types : absolue ou « pour le public ». Le deuxième type d'interdiction autorisait la vente de l'ouvrage aux personnes bien pensantes connues des censeurs, en échange de permis délivrés par ces mêmes censeurs.
18. Publiée en 1818-1819.
19. « Ce Magnitski, d'abord agent et favori du ministre Galitzine, devint bientôt son ennemi déclaré quand il vit sa chute prochaine. Depuis il s'est mis à la solde du général Aracktchéeff et s'est rendu fameux par son espionnage et ses délations. Emporté par son esprit irascible et une humeur arbitraire, il osa s'attaquer à l'amiral Schichkoff lui-même et le dénonça publiquement. Mais le crédit de l'amiral l'emportant sur celui du délateur, ce dernier fut exilé à Kazan, pour y diriger l'Université dont il est curateur. On l'a dépouillé, dit-on, de ses autres places. Il n'est plus question de lui depuis six mois » (note de Lagrené).

extraits et des traductions russes plus ou moins exactes des articles incriminés et s'empressa d'adresser au c[om]te Aracktchéeff une dénonciation motivée contre les libraires qui débitaient illégalement le *Lexique de Conversation*. À la suite de cette dénonciation, le grand-maître de police[20], il y a environ trois mois, fit une descente nocturne chez le libraire Gräff, et l'arrêta dans son lit. Conduit chez le général Aracktchéeff et interrogé de quel droit il avait vendu un livre prohibé, Gräff produisit sur-le-champ à sa décharge les permis de la censure parmi lesquels étaient celui de Lubomiroff. Mais on réclama de tous les libraires une liste des exemplaires vendus du dictionnaire encyclopédique, ainsi que des permis de la censure.

Il ne transpira rien sur cette affaire jusqu'au mois d'août dernier. Mais le 19 de ce mois on ajourna chez le Prince Kourakine, le conseiller de collège Hümmel, sécrétaire actuel de la censure, et le conseiller de cour Lerch, qui, jusqu'en 1819, avait exercé ce même emploi près du ministère de l'Intérieur ; depuis lors, il était entièrement retiré du service. Ils furent tous les deux conduits et interrogés devant un tribunal secret dont personne ici ne soupçonne l'existence et dont un heureux hasard a révélé la composition à l'auteur de ce mémoire[21]. Les formes occultes et mystérieuses de ce comité redoutable rappellent, dit-on, ces

20. Ce poste fut occupé en 1821-1825 par Ivan Vasil'evič Gladkov (1766-1832), – décrit par N. Greč, dans ses mémoires, comme « toujours ivre » –, membre actif du parti des ennemis du prince Aleksandr Nikolaevič Golicyn (N. Greč, *Zapiski o moej žizni* [*Mémoires de ma vie*], Moscou, Saint-Péterbourg, Akademija, 1930, p. 384-385).

21. Ce comité secret créé par Alexandre Ier le 13 janvier 1807 sous le titre officiel du Comité pour la défense de la sécurité publique, exista jusqu'en 1829 ; avant la création de la IIIe Section de la Chancellerie impériale, il jouait le rôle de l'organe central de la haute police ; voir *Gosudarstvennost' Rossii* (*Institutions d'État de la Russie*), Moscou, Nauka, t. 2, p. 359 ; T. Derevnina, « Iz istorii obrazovania III Otdelenia » (« Pour l'histoire de la création de la IIIe Section) », *Vestnik Moskovskogo universiteta* (*Revue de l'Université de Moscou*), série IX, « Histoire », n° 4, 1973, p. 56. Lagrené a parfaitement raison lorsqu'il parle du mystère qui entourait les activités du comité : il fonctionnait à l'ombre et ses mentions dans les mémoires des contemporains sont extrêmement rares. Le prince Petr Vasil'evič Lopuhin (« *Lapouchine* » chez Lagrené ; 1746-1827), en 1825 chef du Conseil d'État et du Conseil des ministres, fut président du comité en question dès sa création ; les autres membres du comité, nommés par Lagréné sont : le prince Aleksej Borisovič Kurakin (1759-1829), en 1825 chef provisoire du Conseil d'État ; le prince Dmitrij Ivanovič Lobanov-Rostovskij (1758-1838), en 1825 ministre de la Justice ; Vasilij Sergeevič Lanskoj (1754-1832), en 1825 directeur du ministère de l'Intérieur.

> commissions inquisitoriales autrefois si terribles[22]. Tous ceux qui sont amenés devant lui doivent prêter serment sur les livres des Évangiles de ne rien divulguer de ce qu'ils voient ni de ce qu'ils entendent. C'est de lui que relèvent de grandes affaires politiques ; c'est lui qui doit juger en dernier ressort les questions épineuses et les causes secrètes auxquelles se rattachent des considérations importantes. Rien ne se divulgue de ses opérations et, nous le répétons, c'est uniquement au hasard que l'on a dû la connaissance des divers membres qui le composent. Voici leurs noms :
>
> Le Prince Lapouchine président
>
> Le Prince Kourakine vice-président
>
> Le prince Labanoff (ministre de la Justice)
>
> Le conseiller privé Lanskoï (dirig[ean]t le dép[artemen]t de l'Intérieur)
>
> Le conseiller d'État Lawroff (secrétaire)
>
> Engelson (protocoliste).
>
> Après un interrogatoire séparé que MM. Lerch et Hümmel subirent devant le tribunal, tous deux disparurent subitement et l'on n'entendit plus parler d'eux pendant trois semaines consécutives. On a su depuis qu'ils étaient conduits à la forteresse, mis au secret de la prison d'État, traités avec la même rigueur que s'il se fût agi de la plus importante affaire et abandonnés à une entière incertitude sur le sort qui leur était réservé.[23]

Lerch, continue Lagrené, étant père de famille et juriste estimé, sa disparition fit naître des bruits ; l'Empereur fut au courant, et les deux censeurs furent remis en liberté, Lerch définitivement, Hümmel provisoirement. Pourtant, assure Lagrené, l'enquête continue sur eux, ainsi que sur Fock, chef du département de la censure Fock (directeur de la Chancellerie spéciale du ministère de l'Intérieur) qui pourtant ne fut pas arrêté.

---

22. Accusation souvent répétée par les ennemis de l'obscurantisme ; l'amiral Aleksandr Semenovič Šiškov (*Schichkoff* chez Lagrené), nommé en mai 1824 ministre de l'Instruction publique à la place de Golycin et devenu persécuteur de la Société biblique, se plaint dans ses mémoires du fait que ses adversaires qualifiaient ses actions de « procédés inquisitoriaux » (A. Šiškov, *Zapiski* [*Mémoires*], Berlin, N. Kiselev et Ju. Samarin [éd.], 1870, p. 93).
23. Archives du ministère des Affaires étrangères, Mémoires et documents, Russie, n° 28, f. 95v- 97v.

Le bilan de cette histoire est, selon Lagrené, assez triste : « Telle est la responsabilité qui pèse aujourd'hui sur les censeurs ; responsabilité qui ne se prescrit pas même par un laps de temps considérable et à laquelle la mort seule peut mettre un terme. »[24]

Il est à noter que le récit de Lagrené est bien exact. Les témoignages concernant cette affaires sont rares[25] ; un passage des mémoires du journaliste très bien informé, Nikolaj Greč, serait une source « imprimée » unique à relater cet épisode[26], or, tant le témoignage de Greč que les documents d'archives récemment publiés correspondent très bien aux informations de Lagrené et prouvent sa compétence dans la matière. Faits, chiffres et dates – tout dans l'exposé de Lagrené est conforme aux documents officiels russes, documents secrets, soulignons-le après Legrené. Tout aussi exacte est l'information de Lagrené concernant Magnickij, contenue dans la note en bas de page : Mihail Magnickij fut nommé curateur de l'Université de Kazan en 1819, mais il passait la plupart du temps à Saint-Pétersbourg. D'abord bras droit du prince Aleksandr Golicyn, ministre de l'Instruction publique et des cultes, il le trahit ensuite, contribua à sa chute et se mit à flatter l'omnipotent Arakčeev, ainsi que l'amiral Šiškov, le nouveau ministre de l'Instruction publique ; mais celui-ci fut déçu par Magnickij à l'été 1825, la réputation de ce dernier se gâta et le gouverneur militaire de la capitale Miloradovič lui ordonna d'aller à Kazan[27]. Lagrené parle des « exploits de Magnickij » dans un autre texte daté,

24. Archives du ministère des Affaires étrangères, Mémoires et documents, Russie, n° 28, f. 98.
25. Ce n'est pas fortuitement qu'un chercheur du XXe siècle écrit à propos de cette affaire : « Les censeurs Hümmel et Lerch furent arrêtés. Les causes de leur arrestation nous restent inconnues » (J. Oksman, « Očerk istorii cenzury zarubežnyh izdanij v Rossii », art. cité, p. 353).
26. Voir N. Greč, *Zapiski o moej žizni*, *op. cit.*, p. 421. Ce n'est que dans un article tout récent que l'histoire des persécutions dont les censeurs du *Conversations Lexicon* furent victimes, fut décrite d'après les documents d'archives russes. Voir N. Grinčenko, « *Conversations Lexicon* i ego cenzurnaja istorija v Rossii » (« *Conversations Lexicon* et son histoire en Russie : dossier de censure »), *Kniga. Issledovanija i materialy* (*Livre. Recherches et documents*), Moscou, vol. 83, 2005, p. 245-253.
27. Voir *Russkie pisateli : 1800-1917* (*Écrivains russes : 1800-1917*), Moscou, 1994, t. 3, p. 449 ; la chute complète de Magnickij eut lieu dès le règne de Nicolas Ier et s'expliqua en partie par le fait que Magnickij accusait aussi Nicolas lui-même dans ses délations ; or, celui-ci en fut informé.

comme le rapport sur la censure, du 12/24 octobre 1825, et intitulé *Précis historique sur la société biblique.* Lagrené y raconte les persécutions dont la société biblique fut victime au début des années 1820, mais ajoute que cette règle connaît des exceptions :

> On put en acquérir la preuve à l'occasion d'un incident qui survint à la séance du mois de juin 1824, la dernière qui ait eu lieu jusqu'au mois de septembre de cette année. Dans cette séance, on fit la lecture de la fameuse lettre adressée par le conseiller d'État Magnitski dans laquelle, fondant ses accusations particulièrement sur une traduction persanne de la Bible qui, en effet, fourmille d'erreurs et se trouve rédigée dans un esprit antichrétien, il déclare qu'il ne veut plus faire partie d'une société impie et scandaleuse. Magnitski cependant, il est juste de le dire, n'ignorait pas que ces erreurs reconnues et corrigées par la société elle-même, l'avaient déterminée à supprimer l'ouvrage et à en ordonner une nouvelle édition. Le comité ayant cru devoir porter cette lettre à la connaissance de S.M.I., l'Empereur par le rescrit du mois de juillet suivant transmit au Président Séraphin l'ordre de réprimander fort Magnitski pour les expressions inconvenantes et outrageantes dont il s'était servi.[28]

Comme exemple concret des persécutions des auteurs et de l'arbitraire des persécuteurs Lagrené relate aussi l'histoire « d'un livre allemand intitulé *Esprit de la vie et de la doctrine de Jésus-Christ dans le Nouveau Testament* dont l'auteur, un certain Gössner, prêtre bavarois, soi-disant catholique, au fond illuminé, méthodiste et fanatique, avançait qu'il n'oserait discuter la question de savoir si, « après la naissance de J.C. la Ste Vierge avait ou nom d'autres enfants » ; ce livre, d'abord autorisé par Golicyn, puis défendu, servit de prétexte pour mettre ce dernier à la retraite. Lagrené décrit non seulement l'épisode lui-même, mais aussi les changements qui le suivirent :

> Tout a changé depuis lors. Jamais la réaction ne fut plus entière et plus complète. On approuva ce qu'il [Golicyn] avait défen-

28. Archives du ministère des Affaires étrangères, Mémoires et documents, Russie, n° 28, f. 112-112 v.
La mention de cet épisode prouve encore une fois combien Lagrené était bien informé. En effet, l'édition fautive du Nouveau Testament en persan, parue en 1815, fut discutée et supprimée deux ans avant la délation de Magnickij ; celui-ci fut vraiment réprimandé dans le rescrit de l'Empereur que Lagrené cite textuellement ; voir pour plus de détails I. Čistovič, *Istorija perevoda Biblii na russkij jazyk* (*Histoire de la traduction russe de la Bible*), Moscou, Moskovskoe biblejskoe obščestvo, 1997, p. 72-74.

> du ; on supprima ce qu'il avait encouragé. La censure religieuse fut remise entre les mains du clergé russe et celle de tous les ouvrages théologiques, sans distinction de confession, relève uniquement aujourd'hui du S[ain]t Synode. On voit des sermons protestants s'imprimer sur le permis d'un prêtre russe qui semble autoriser ainsi des dogmes en opposition directe à sa croyance. Si le censeur est plus conséquent et plus sévère, il refuse d'approuver des ouvrages qui ne sont toutefois que la fidèle expression des doctrines que professent ceux pour lesquels ils ont été composés.[29]

La censure de la presse

L'épisode du livre de Gössner est assez connu[30], donc je ne cite pas les passages le concernant in extenso. Beaucoup plus originales sont les pages que Lagrené consacre à la censure des journaux étrangers[31]. Lui-même comprenait très bien l'importance de la presse étrangère, et particulièrement de la presse française pour la société russe ; lorsque dans les années 1830, il fut premier secrétaire de l'ambassade et chargé d'affaires lors de l'absence de l'ambassadeur, il ne perdait aucune occasion d'expliquer à l'empereur Nicolas Ier et au vice-chancelier Nessel'rod combien les articles négatifs sur la Russie dans les journaux français étaient néfastes pour cette dernière et combien les autorités russes avaient intérêt à ne pas donner prétexte à de tels articles[32].

29. Archives du ministère des Affaires étrangères, Mémoires et documents, Russie, n° 28, f. 102v.

30. Voir par exemple A. Pypin, *Religioznoe dviženie pri Aleksandre I* (*Mouvements religieux sous Alexandre Ier*), Saint-Pétersbourg, Akademičeskij proekt, 2000, p. 218-221 ; N. Greč., *Zapiski o moej žizni*, *op. cit.*, p. 575-591 (Greč fut impliqué dans cette affaire, car le livre de Gössner devait être imprimé dans son imprimerie).

31. Dans l'annexe de son rapport (Archives du ministère des Affaires étrangères, Mémoires et documents, Russie, n° 28, f. 107), Lagrené place une « Liste de journaux et publications périodiques, reçus par l'expédition de la poste de Saint-Pétersbourg en 1825 », dont en français : *Le Moniteur, Journal des Débats, Journal de Paris, Journal de Francfort, Gazette de santé, Journal de la littérature en France, Gazette de France, Courrier de Londres, Journal des modes de Paris, Petit courrier des dames, Journal des modes de Francfort, Gravures des meubles de Paris, Bibliothèque universelle, Annales de chimie, Journal du commerce, Gazette de Lausanne, Corsaire, Journal d'éducation, Journal des savants, Courrier des Pays-Bas, Journal de Bruxelles, Journal des voyages, Nouvelles annales des voyages, Bibliographie de la France, L'Étoile, La Pandore, Revue encyclopédique, Mercure du XIXe siècle.*

32. Ainsi par exemple en avril 1833 lorsque le *Journal de Saint-Pétersbourg* publia une réfutation des « assertions erronées de certaines feuilles françaises, ou plus sim-

Cette attention à l'égard de la presse est visible déjà dans le rapport de 1825 :

> Les journaux échappent difficilement à des suppressions partielles, plus ou moins fréquentes. Ainsi, depuis quelques mois, sur vingt numéros du *Journal des Débats*, cinq au moins sont arrêtés par la censure et soustraits aux regards des abonnés nationaux. Si cette feuille conserve le même esprit qui lui a dicté dernièrement quelques articles, le secrétaire d'État chargé de la police des journaux étrangers l'a positivement menacée d'une interdiction totale et prochaine[33]. Le corps diplomatique seul, par un privilège spécial et bien naturel, peut s'abonner aux journaux prohibés : il reçoit également les N[umér]os censurés de ceux dont l'entrée est ordinairement permise. La censure alors, pour demander la discrétion ou montrer des droits à la reconnaissance, imprime aux numéros condamnés sa marque prohibitive. *L'Étoile* elle-même et le grave *Moniteur* ne sont pas dispensés de funeste tribut ; et quelquefois l'inoffensive *Gazette de Francfort* a pu s'enorgueillir d'avoir effarouché les ombrageux censeurs de Pétersbourg.[34]

---

plement du *Journal des Débats* », Lagrené dit à Nessel'rod : « Vous engagez avec notre presse, Monsieur le Comte, une discussion qui me semble dangereuse. Quel sera le résultat de cette guerre de plume ? Pour moi, je n'y vois que des collisions pénibles et des froissements d'amour-propre qui ne sont pas de nature à simplifier la question [...] si vous avez été froissés par des articles de journaux qui seront depuis longtemps oubliés quand votre réponse parviendra à Paris, vous le serez bien plus encore des répliques qu'elle va provoquer. » Il est beaucoup plus facile de s'entendre avec des cabinets de ministres qu'avec des journaux, poursuit Lagrené dans son monologue adressé à Nessel'rod, « car les intérêts politiques, quelque graves qu'ils soient, sont d'une nature beaucoup moins inflammable que les passions populaires », et ces passions sont alimentées en premier lieu par des journaux (Archives du ministère des Affaires étrangères, Correspondance politique, Russie, t. 186, f. 186, 191 v).

33. On sait qu'après son renvoi du poste de ministre des Affaires étrangères en juin 1824, Chateaubriand entraîna le *Journal des Débats* dans l'opposition au pouvoir ; c'est cette tendance du quotidien français qui expliquerait la sévérité de la censure russe.

34. Archives du ministère des Affaires étrangères, Mémoires et documents, Russie, n° 28, f. 99v.
L'*Étoile* était un journal ultra-monarchiste, « regardé par les libéraux comme l'organe le plus obséquieux de la Congrégation » (C. Bellanger [éd.], *Histoire générale de la presse française*, Paris, PUF, 1969, t. 2, p. 70), le *Moniteur* était un journal officiel de France, et la *Gazette* (ou *Journal*) *de Francfort*, un périodique en langue française paraissant en Allemagne et donc censé avoir peu d'influence.

Sans se borner à caractériser la situation générale des journaux, Lagrené donne des précisions importantes sur le sort différent que connaissent les périodiques suivant leur langue et leur lieu de publication :

> Il est à remarquer, par rapport aux journaux, que la surveillance en est plus ou moins rigoureuse, selon la différence des langues dans laquelle ils sont publiés. Ainsi, par exemple, on est peut-être moins sévère à l'égard des feuilles anglaises[35] qui ne comptent qu'un petit nombre d'abonnés et tous parmi des hommes instruits qui n'attendent pas un article de gazette pour se former une opinion, que pour les journaux allemands qui pourraient remuer les passions d'une classe nombreuse, industrielle et portée à l'indépendance. Les journaux français seront plus sévèrement observés encore par suite de cette défiance habituelle qui reçoit ici tout ce qui vient d'un pays auquel le gouvernement semble attribuer une sorte d'action magique ou d'influence mystérieuse et dont la moindre opinion trouve à l'instant mille échos en Europe. Mais quelle que soit la rigueur qu'apporte la censure à la surveillance des feuilles de l'Allemagne et de la France[36], cette rigueur pèse bien davantage encore sur ceux qui, s'imprimant en langue nationale, s'adressent directement au peuple ou du moins sont à sa portée. Tout y rappelle les institutions d'un gouvernement absolu : on y observe le plus profond silence sur les grandes questions politiques qui, depuis six ans, ont successivement agité toutes

35. L'observation de Lagrené est vraie non seulement pour les journaux, mais aussi pour les livres. La comparaison entre les listes imprimées des livres anglais et français défendus par la censure de 1815 à 1853 le prouve assez bien : si la première liste compte 26 pages, la seconde est de 386 pages (voir *Catalogue alphabétique général des livres français, défendus par la censure étrangère d'une manière absolue ou pour le public depuis 1815 jusqu'à 1853 inclusivement*, Saint-Pétersbourg, V tipografii Eduarda Praca, 1855).

36. Cette sévérité égale envers les journaux français et allemands provoqua cinq ans plus tard, après la Révolution de Juillet, un murmure dans la société russe où, à en croire le rapport d'un agent secret anonyme daté du 15 août 1815, on disait à propos de la défense des journaux étrangers : « Que l'on ne nous donne pas les gazettes françaises, c'est naturel, tout rapport ayant été interrompu pour le moment entre nos deux pays ; mais qu'on nous retienne les feuilles allemandes, surtout celles de Prusse, c'est inconcevable ! Ce manque de confiance est outrageant et ne peut qu'irriter les esprits » (GARF, Gosudarstvennyj Arhiv Rossijkoj Federacii [Archives d'État de la Fédération de Russie], fonds 109, Archives secrètes, section 3, n° 3198, f. 70. Citation en français dans le texte). Or, les censeurs pensaient non seulement au contenu et à la tendance des journaux, mais aussi à leur public, et Lagrené a bien compris cette tactique.

> les parties de l'Europe et l'on ne peut se douter en les lisant qu'il y ait au monde des nations gouvernées autrement que le peuple russe. On doit observer encore que la sévérité dont on use à l'égard des journaux qui s'impriment ou paraissent à Saint-Pétersbourg, n'est pas aussi marquée pour les feuilles publiées sur d'autres points de l'Empire. Ainsi, le *Spectateur* de Riga ne craint point de persifler amèrement le cabinet de Vienne sur ses inclinations musulmanes et tandis que l'on supprime avec soin tous les ouvrages favorables à la cause des Grecs, il s'empresse de publier chaque événement avantageux aux Hellènes et se plaît même à répéter plusieurs fois les mêmes nouvelles. Ces contradictions toutefois nous semblent s'expliquer aisément et paraissent même confirmer les observations développées ci-dessus, par rapport aux journaux. À Riga, ville toute allemande et dont les habitants pour la plupart professent la religion réformée, la question de la Grèce n'est plus qu'une question générale et d'humanité. Aussi l'intérêt qu'inspire cette cause agit sur les Livoniens d'une manière bien moins active et bien moins dangereuse que sur l'esprit du peuple russe qui professe la même foi, qui d'ailleurs attache une plus grande importance aux doctrines religieuses, qui méprise et déteste les Turcs, qui se voit compromis dans ses intérêts et froissé dans son orgueil. C'est ainsi, pour rappeler ce que nous avons dit au commencement de ce travail, qu'un seul fait isolé de la censure a pu nous conduire à démêler l'opinion du gouvernement sur les dispositions des provinces allemandes, et la comparaison de la marche qu'il suit à Riga avec celle qu'il adopte à Saint-Pétersbourg peut nous révéler de même le motif de ses inquiétudes et de ses appréhensions secrètes.[37]

Un sociologue avant la lettre

Dans toutes ses observations concrètes, Lagrené montre sa volonté de ne pas se limiter à la simple constatation des faits, de les interpréter et de les relier à la situation historique de la Russie ainsi qu'à son régime politique. Il donne même un commentaire explicite de sa méthode, en montrant pourquoi l'analyse du fonctionnement de la censure en Russie l'intéresse et doit intéresser ses supérieurs – c'est justement le « commencement de ce travail » qu'il mentionne dans le fragment cité ci-dessus :

37. Archives du ministère des Affaires étrangères, Mémoires et documents, Russie, n° 28, f. 99v-100v.

> Dans un Empire où l'opinion publique, comprimée par des institutions orientales, n'a pas d'organe reconnu, ni même aucun moyen de se faire entendre ; quand les journaux ne sont autre chose que les mercuriales de commerce ou les échos de bruits insignifiants qui parcourent l'Europe, il est difficile d'apprécier l'esprit et la tendance des opinions. Cet esprit, cette tendance existent cependant, et le gouvernement éclairé par une police active, secondé par une administration soupçonneuse, recueille avec soin les moindres indices qui pourraient les manifester ou les trahir. Dès lors, instruit du mal, il n'a plus qu'à choisir le remède et c'est par la connaissance de ceux qu'il emploie que l'on pourra peut-être parvenir à démêler les dispositions de l'esprit public en Russie. Puisque dans cet immobile et silencieux empire on ne peut rien juger par les actions ni par les paroles, il faut s'efforcer de deviner ce qui se passe en pesant les moyens qu'on met en œuvre pour empêcher de parler et d'agir. Ainsi la crainte dévoilera le secret de sa faiblesse, et la conclusion naturelle des soins qui seront pris pour écarter un danger sera le degré de son imminence et la gravité des conséquences qu'on en redoute. Un pareil examen, nous osons l'espérer, ne sera point sans intérêt : citoyens d'un royaume où rien ne se passe à l'ombre, où tout se fait au grand jour, nous apprendrons, en méditant les institutions étrangères, à mieux sentir encore les avantages du pacte bienfaisant qui nous régit.[38]

L'histoire de la censure est donc pour Lagrené une sorte d'enquête sociologique de l'esprit public, insondable par d'autres moyens. Mais ce n'est pas le seul dessein de Lagrené. Ce n'est pas par hasard qu'il mentionne dans le passage cité ci-dessus « le royaume où rien ne se passe à l'ombre », autrement dit la France constitutionnelle. C'est que – et ici nous entamons notre troisième point –, sa notice, tout en étant consacrée à la situation russe, a aussi en vue la situation française.

Une leçon au gouvernement français

Nous avons parlé de la fonction double de quelques rapports diplomatiques. Nous retrouvons ici la seconde fonction, le second but : avoir en vue non seulement le pays de séjour, mais aussi le pays d'origine. Il est évident que la description faite par Lagrené de la réalité russe comporte un message implicite concernant la situation en

38. Archives du ministère des Affaires étrangères, Mémoires et documents, Russie, n° 28, f. 91-91v.

France. Dans le passage final de son rapport, le diplomate prouve avec brio l'inutilité de la censure en Russie :

> On peut avancer que la censure ne remplit efficacement les buts que le gouvernement s'en propose que par rapport aux journaux étrangers et à tout ce qui s'imprime en Russie. L'action de l'autorité est tellement directe à leur égard et les contraventions offriraient tant de difficultés et de périls qu'il ne s'en commet certainement aucune. Ainsi le peuple ne sait précisément que ce que l'on veut qu'il sache et toute la partie de la nation pour laquelle on redouterait la lumière demeure en tranquille possession de ses ténèbres. C'est là sans doute le point important, le seul auquel on doive s'arrêter. Le reste peut être considéré comme une mesure de précaution, de simple police, et si le gouvernement attache quelque prix à sa stricte exécution, le succès ne répond pas à ses désirs ni les moyens employés au but qu'il veut atteindre. Les infidélités de la douane, l'avidité des libraires, l'adresse des voyageurs, la négligence de l'autorité, les abus de l'administration, mille causes contribuent à faciliter l'introduction des livres même le plus rigoureusement défendus. On ne voit point qu'il puisse y avoir d'autre inconvénient à un tel ordre de choses que celui de compromettre inutilement l'autorité de la loi, dont la transgression ne peut rester impunie sans provoquer la désobligence. – Du reste ceux qui tiennent à se procurer des productions que le gouvernement condamne sont ou les hommes qui lisent pour s'instruire, et qui n'adoptent d'opinions que celles qui se trouvent en harmonie avec des principes établis et fixés d'avance ou bien de jeunes têtes mal formées, d'imberbes *Catilina*, nés républicains sous le despotisme, jacobins tout à coup sans qu'on puisse en expliquer la cause et qui pensent plus mal eux-mêmes que les plus mauvais livres[39]. Ceux-là n'ont qu'à gagner, ceux-ci n'ont rien à perdre. C'est sans doute cette tendance naturelle, cette indéfinissable affinité aux pernicieuses doctrines qui a provoqué la surveillance et la rigueur du gouvernement, afin d'empêcher au moins la propagation d'un mal qui gagne insensiblement et poursuit ses secrets ravages. Mais le germe en est autre, par exemple une éducation rapide et peu soignée qui se

39. Ici Lagrené parle avec une indignation dont on peut supposer qu'elle était affectée ; plus tard, le gouvernement russe, insistant auprès du gouvernement de Louis-Philippe sur la nécessité d'éloigner Lagrené de l'ambassade de France à Saint-Pétersbourg, l'accusait en premier lieu d'avoir des contacts trop étroits avec de jeunes officiers russes aux opinions oppositionnelles (voir la dépêche du maréchal Maison à l'amiral de Rigny du 28 mai 1834. Archives du ministères des Affaires étrangères, Correspondance politique, t. 188, f. 248 v).

> prolonge à peine au-delà de l'enfance ; des habitudes militaires ; une existence indépendante à l'âge où l'on a le plus besoin de conseils et de guides et par-dessus tout, le défaut absolu de principes moraux et religieux. Voilà des plaies que ne peut fermer la censure, qui rendent tous ses efforts inutiles ; voilà le vice radical auquel il faudrait porter un prompt remède ; qui doit appeler la sollicitude d'un gouvernement éclairé bien plus que ces restrictions minutieuses, ces vexations subalternes qui, dirigées par un esprit étroit, excitant la malveillance, attirent le mépris, engendrent bientôt la haine et demeurent comme d'impérissables et honteux monuments d'imprévoyance, de faiblesse et d'instabilité ![40]

Lagrené s'attache à rester modéré et impartial, mais à plusieurs reprises son indignation perce clairement dans le texte, comme par exemple dans le passage où il essaye de deviner les principes non-écrits selon lesquels le gouvernement russe prohibe livres et journaux :

> Ces principes, dit-il, exigent de supprimer tous les ouvrages qui contiennent des principes ou expriment des affections révolutionnaires ou seulement libérales ; ceux qui parlent de constitutions, à moins qu'ils ne s'attachent à en combattre les avantages ou à en faire ressortir les inconvénients ; tous ceux encore qui traitent des révolutions de France, de Naples, de Sardaigne, d'Espagne et de Portugal et plus encore tous les écrits en faveur de la Grèce – supprimer aussi les livres dirigés contre les mesures prises aux différents congrès, par des puissances alliées ; ceux qui concernent, même indirectement, la grande alliance, comme aussi ceux qui pourraient porter atteinte aux droits ou être injurieux à la personne d'un souverain légitime : supprimer également tous les livres qui, parlant de l'histoire des derniers temps ou de l'esprit du dernier siècle, s'expriment à leur égard avec trop de liberté ou semblent envisager les événements contemporains sous un point de vue philosophique ; ceux dont la tendance est dirigée vers les idées nouvelles qui comparent avec impartialité les institutions modernes et les formes vieillies du gouvernement absolu ; tous ceux en un mot qui peuvent éveiller chez un peuple engourdi, mais capable de mouvement et d'action, le désir d'une honnête indépendance et d'une liberté légale.[41]

---

40. Archives du ministère des Affaires étrangères, Mémoires et documents, Russie, n° 28, f. 104v-105.
41. Archives du ministère des Affaires étrangères, Mémoires et documents, Russie, n° 28, f. 98v-99.

Lagrené donne ainsi sa réplique personnelle dans la discussion française sur la nécessité de la censure. Son panégyrique (cité ci-dessus) du « royaume où rien ne se passe à l'ombre, où tout se fait au grand jour » est un compliment au gouvernement de Charles X dont un des bienfaits fut la suppression de la censure, établie en août 1824, un mois avant la mort de Louis XVIII. Pourtant, parmi les hauts fonctionnaires et hommes politiques français proches du nouveau roi se trouvèrent aussi des partisans de la censure. On sait que leurs activités amenèrent à l'adoption en mars 1827 de la loi répressive, nommée d'une façon hypocrite « loi de justice et d'amour », loi critiquée par l'opinion publique et retirée un mois plus tard par le ministre Joseph de Villèle[42]. Toute la presse libérale était contre la censure, et Lagrené, en décrivant la situation intérieure russe, tente d'influencer indirectement l'opinion de ses supérieurs français, en leur prouvant que la censure sévère est inutile, pour ne pas dire nuisible. On dirait qu'en soulignant « les avantages du pacte bienfaisant qui nous régit », il invite ses supérieurs à ne pas le modifier.

Nous savons peu de choses sur les opinions politiques de Lagrené en 1825. Le dictionnaire biographique contemporain le présente comme modéré : « catholique sans avoir été ultra, diplomate sans pour autant avoir fait montre de carriérisme, conservateur sans être réellement monarchiste »[43]. Les sentiments monarchiques de Lagrené furent effectivement assez tièdes ; la société de Saint-Pétersbourg fut choquée par le sang-froid avec lequel il accueillit la nouvelle de la révolution à Paris en juillet 1830. Il restait très gai et dansait à tous les bals et lorsqu'on lui fit observer que cette conduite était peu décente, il répondit : « Quand le roi saute, son secrétaire peut bien danser. »[44] Le rapport

42. Voir E. de Waresquiel, B. Yvert, *Histoire de la Restauration*, Paris, Perrin, 1996, p. 387-390.
43. H. Tribout de Morembert, J.-P. Lobier (éd.), *Dictionnaire de biographie française*, *op. cit.*, p. 290.
44. O. Smirnova-Rosset, *Dnevnik, Vospominanija* (*Journal, Souvenirs*), Moscou, Nauka, 1989, p. 196 ; la phrase de Lagrené est en français dans le texte. La conduite désinvolte et presque cynique de Lagrené lui attirait beaucoup d'ennemis, ce que prouve une délation anonyme datée du 9 février 1832 conservée dans les archives de la police secrète russe, et dans laquelle se mêlent accusations fausses, bruits absurdes et détails psychologiques vraisemblables : « Il se nomme *Forchon*, natif de Lagrenée. Ayant supprimé le premier nom, peu gracieux, il a pris de son autorité privée le nom de Monsieur de *Lagrenée*. Il aurait

sur la censure en Russie permet de présumer que Lagrené était prêt à servir une monarchie plus libérale que celle de la Restauration.

---

mieux fait de prendre celui de *Polisson*. Je l'ai signalé comme tel sur mes tablettes. Sa conduite vient de le prouver. Au bal du Prince K* il a été ce qu'on appelle gris, et pleinement. Il avait une fleur à la boutonnière, il était tout débraillé et sa posture, son allure, ses gestes, tout cela a été frappé au coin de l'indécence ; notez que la cour était présente. Des représentations paraissent avoir été faites ; et en voici le pourquoi. Le supérieur de Forchon s'est décidé à l'envoyer en courrier à Paris. On suppose qu'il aura motivé cette mesure sur le considéré suivant. Ce jeune homme n'a pas d'autre tort que celui d'avoir manifesté trop ostensiblement des dispositions très favorables aux Polonais. Il a déplu et plusieurs fois ; comme il est au moins déplacé de rester là où on a déplu, j'ai pris le parti de vous le renvoyer ; il pourra être plus utile autre part. Voilà une prévision et rien de plus, mais elle paraît plausible. Le fait est que le partant va se mettre en route » (GARF, fonds 109, section 3a, n° 2350, f. 1-1v. Citation en français dans le texte). L'auteur du rapport se trompe en parlant de la disgrâce qui aurait frappé Lagrené ; au printemps 1832, les dépêches de Mortier, duc de Trévise, ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, prouvent combien le diplomate était apprécié par ses supérieurs. Ainsi, par exemple, le 4/16 avril 1832, Mortier écrit à Sébastiani, ministre des Affaires étrangères, à propos de Lagrené, envoyé en courrier à Paris : « Il m'est démontré par tout ce que je lis de lui, depuis que j'ai commencé à prendre connaissance des affaires de l'ambassade, que ce fonctionnaire est très utile à Saint-Pétersbourg et il me serait agréable de le voir fixé auprès de moi. Je demanderai donc à Votre excellence, quelles que soient les instances contraires qui pourront lui parvenir, de me le renvoyer à Saint-Pétersbourg [...] » (Archives du ministères des Affaires étrangères, Mémoires et documents, Russie, t. 36, f. 188v). Mais quant à la conduite de Lagrené en société et à son caractère désinvolte, l'agent secret avait peut-être flairé la vérité.

II – Parcours de l'émigration (1919-1945) : lieux et réseaux

La triangulaire « Russie », « exil russe », « culture d'accueil » : le prisme occidental inassumé de l'eurasisme

Marlène LARUELLE
École des hautes études en sciences sociales,
Centre d'études du monde russe

Mots-clés : eurasisme, émigration, nationalisme, national-bolchevisme

L'idéologie eurasiste est très souvent rattachée, à juste titre, aux courants proprement russes du slavophilisme, du panslavisme et de l'asiatisme du début du siècle. Il semble pourtant fondamental de ne pas oublier la comparaison avec les courants intellectuels occidentaux de l'entre-deux-guerres. L'objectif de cette référence occidentale est double : tout d'abord, ne pas se focaliser sur l'idée selon laquelle l'eurasisme ne serait que l'inévitable aboutissement de la réflexion russe sur sa prétendue différence avec l'Europe. L'idée d'Eurasie se trouve en effet aujourd'hui au cœur d'un processus de réappropriation par des milieux aux intérêts divers, qui tentent de « dénaturer » les principes eurasistes élaborés dans les années 1920 afin de libérer ce terme, jugé porteur, et de le réorienter vers d'autres buts. En affirmant de manière téléologique que les courants de pensée nationalistes du XIXe siècle ne font qu'annoncer l'eurasisme, ils espèrent le présenter comme une idéologie incontournable et un avenir tout tracé pour la Russie. Deuxièmement, il est important de replacer l'eurasisme dans le contexte historique international de son époque car les idéologies identitaires russes ne sont pas originales au sens où elles affirmeraient des postulats que nul autre pays n'aurait connus. Les intellectuels russes pensent le politique dans les cadres idéologiques proposés par l'Occident : même les plus brillants défenseurs de l'irréductible spécificité nationale que sont les eurasistes s'inscrivent pleinement, sans le reconnaître, dans l'histoire intellectuelle de l'Europe. L'enjeu ne consiste donc pas seulement à préciser des filiations intellectuelles qui peuvent sembler pointues mais à mieux prendre position sur

l'actuelle diffusion du terme d'Eurasie dans l'ensemble de l'espace postsoviétique et à récuser l'essentialisation du discours sur l'identité russe.

Replacer l'eurasisme dans son contexte historique : l'exil russe

Il est dans un premier temps nécessaire de revenir aux fondements même de l'eurasisme et au moment historique de sa naissance. Le mouvement russe apparaît à Sofia en 1921 mais trouve rapidement son centre à Prague avec l'installation de ses principaux théoriciens comme le géographe et économiste Petr N. Savickij (1895-1968), l'historien Georgij V. Vernadckij (1887-1973) et le linguiste Nikolaj S. Trubeckoj (1890-1938), professeur à l'université de Vienne et membre éminent du Cercle linguistique de Prague[1]. Certaines figures importantes de l'organisation se trouvent également à Paris : Lev P. Karsavin (1882-1952), philosophe et historien de la culture, Petr P. Suvčinskij (1882-1985), musicien et critique musical, le prince Dmitrij P. Svjatopolk-Mirskij (1890-1939 ?), critique littéraire, qui, en réalité, vit en Grande-Bretagne mais participe grandement à la vie intellectuelle des milieux parisiens. La principale maison d'édition eurasiste se trouve quant à elle à Berlin, bien que les membres les plus célèbres du mouvement ne résident pas en Allemagne[2].

Au sein de l'émigration russe, le mouvement eurasiste suscite de nombreuses polémiques et critiques. Recrutant ses adhérents dans une jeunesse dont l'éveil politique se fait dans l'exil, il est peu apprécié par la première génération des émigrés, monarchistes ou constitutionnalistes ayant eu une activité politique dans la Russie prérévolutionnaire. Les polémiques battent leur plein en 1925-1928, lorsque le mouvement est au plus fort de son activité et qu'il occupe en grande partie le devant de la scène politique et culturelle de l'exil. Ceux qui expriment leur opposition à lui, principalement des démocrates, l'appréhendent comme la version russe des théories de Oswald

1. P. Sériot, *Structure et totalité. Les origines intellectuelles du structuralisme en Europe centrale et orientale*, Paris, PUF, 1999.
2. M. Laruelle, *L'idéologie eurasiste russe ou comment penser l'empire*, préface P. Sériot, Paris, L'Harmattan, 1999.

Spengler sur « le déclin de l'Occident ». Le mouvement dérange en effet par son aspect futuriste sur le plan esthétique, ouvertement totalitaire dans le domaine politique et surtout iconoclaste dans sa définition de la Russie[3].

Les critiques concernant l'eurasisme divergent selon leurs auteurs. Certains sont sans concession possible envers le mouvement, par exemple Pavel N. Miljukov (1859-1943), chef du parti Cadet dont les convictions démocratiques et occidentalistes ne peuvent que condamner cette « hérésie » asiatique. D'autres se reconnaissent troublés par certains propos de l'eurasisme tout en le récusant. C'est le cas de l'historien Aleksandr A. Kizevetter (1866-1933) et du philosophe personnaliste Nikolaj A. Berdjaev (1874-1948). D'autres encore sont en accord avec l'eurasisme sur un certain nombre de points mais le dénoncent par ailleurs. C'est le cas de l'historien de la Renaissance et critique littéraire Petr M. Bicilli (1879-1953) et du prêtre et philosophe Georgij V. Florovskij (1893-1979) qui, bien qu'attirés par le mouvement à ses débuts, l'ont quitté très rapidement. Pour Florovskij, si l'eurasisme a su poser les bonnes questions, il n'a pu trouver ni réponses ni solutions. Il serait alors « la vérité des questions, non des réponses, la vérité du problème, non des solutions »[4].

Les eurasistes sont conscients et particulièrement fiers d'être les premiers à prôner aussi ouvertement les éléments asiatiques de la culture russe. Cet aspect de leur discours est en effet novateur : tout au long du XIXe siècle, les intellectuels russes de sensibilité nationaliste n'ont pas été indifférents à l'idée d'une influence asiatique. Pourtant, les ambiguïtés restent nombreuses et le caractère chrétien et « aryen » des Russes prime encore sur une analyse de la réalité nationale et territoriale de l'Empire. De plus, même chez ceux qui croient en une destinée asiatique de la Russie, celle-ci est comprise comme imposée de force par une Europe méprisante : l'ouverture sur l'Asie n'est qu'un

3. M. Laruelle, « Politique et culture dans l'émigration russe : les débats entre l'eurasisme et ses opposants », *La revue russe*, Paris, IES, n° 17, 2000, p. 35-46.
4. G. V. Florovskij, « Evrazijskij soblazn » (« La tentation eurasiste »), *Sovremennye zapiski* (*Les Annales contemporaines*), Paris, n° 34, 1928 ; republié dans *Rossija meždu Evropoj i Aziej : evrazijskij soblazn* (*La Russie entre Europe et Asie : la tentation eurasiste*), Moscou, Nauka, 1993, p. 237.

palliatif géostratégique et non la reconnaissance de liens de nature entre Russie et Orient. Tous dessinent donc instinctivement une Russie encore européenne, opposée « par essence » au monde asiatique. Même pour Konstantin N. Leont'ev (1831-1891), pourtant le plus sensible à la rhétorique touranienne, le modèle culturel de la Russie n'est en aucun cas l'Orient nomade qui sera celui des eurasistes mais l'Occident médiéval ou le byzantinisme. L'affirmation d'une évolution de la pensée identitaire russe en direction de l'asiatisme depuis les années 1880 est donc à nuancer[5].

Il semble en effet que seul le choc des révolutions, de la guerre civile et de l'exil ouvre réellement un espace discursif à la revendication asiatique de l'eurasisme, l'Asie étant alors comprise comme nomade, turco-mongole et volontairement à contre-courant des valeurs européennes. Paradoxalement, l'eurasisme est né d'une expérience personnelle, le rejet de l'Europe, qui a par la suite cherché à se théoriser. Le premier livre de la généalogie eurasiste, précédant même le célèbre recueil *Ishod k Vostoku* (*Exode vers l'Orient*) de 1921 et la constitution du mouvement en tant que tel, est celui du prince Trubeckoj, *Evropa i čelovečestvo* (*L'Europe et l'humanité*), paru en 1920 : il n'y prône aucune unité eurasienne mais tente de nier à l'Occident toute valeur universelle. Ce livre montre combien la démarche originelle des eurasistes se fait par la négative, démarche qu'ils vont, par la suite, devoir transformer en un discours constructif. Le mouvement dénonce donc l'Europe avant de prôner l'Eurasie :

> Mon livre n'a pas pour ambition de proposer des principes positifs et directeurs concrets. Il ne doit servir qu'à renverser certaines idoles et, après avoir mis le lecteur devant des piédestaux vides, à le forcer à se remuer les méninges à la recherche d'une solution.[6]

L'eurasisme permet alors de saisir combien le discours sur l'altérité culturelle, loin d'être anodin, s'inscrit au contraire dans une perspective qui dépasse la simple connaissance de la différence. Les enjeux

---

5. M. Laruelle, « Existe-t-il des précurseurs au mouvement eurasiste ? L'obsession russe pour l'Asie à la fin du XIXe siècle », *Revue des études slaves*, Paris, IES, vol. 75, n° 3-4, 2004, p. 437-454.
6. N. S. Trubeckoj, « Naš otvet » (« Notre réponse »), in *Istorija, kul'tura, jazyk* (*Histoire, culture, langue*), Moscou, Progress, 1995, p. 12.

« civilisationnels » qu'il propose ne constituent qu'un instrument de révélation de soi-même. Au premier abord, les théoriciens eurasistes tiennent sur l'Orient un discours positif : la Russie serait plus liée à l'Asie qu'à l'Europe, l'orthodoxie plus proche des religions orientales que des deux confessions chrétiennes occidentales. Ces propos généralistes restent pourtant ambigus : à y regarder de plus près, les textes des eurasistes sur l'Orient se limitent en réalité à l'exaltation de la steppe. L'Asie ne les intéresse pas pour elle-même : leur but n'est pas l'« exode vers l'Orient » mais la prise de conscience par la Russie de sa propre orientalité, qui n'est elle-même qu'un mode de rejet de l'Occident. Il ne peut donc s'agir que d'un Orient russe, d'un exotisme « intérieur » : miroir de la Russie, le monde steppique est à différencier de l'Asie, réelle altérité dont les eurasistes ne savent que faire. Ce paradoxe est particulièrement visible en ce qui concerne la question religieuse, puisque les eurasistes ne se départissent pas d'un fort sentiment chrétien et que leur discours sur la proximité entre orthodoxie et religions orientales n'est en fait que de façade.

Si l'eurasisme fut bien la seule idéologie réellement originale élaborée par l'émigration, il reste le fruit de l'exil : l'émigration, paralysée dans ses actes, n'a trouvé une échappatoire messianique qu'au travers d'un discours identitaire d'une complexité extrême. Pour l'exil russe dans son ensemble comme pour l'eurasisme en particulier, l'écrire tient lieu de l'agir, la parole remplace les actes. Ainsi, il semble évident que la focalisation sur la thématique identitaire et la volonté de s'affirmer différent de la culture d'accueil s'avèrent inversement proportionnelles à la possibilité d'action réelle. La doctrine eurasiste doit donc être comprise dans son caractère foncièrement provocateur, né du mal-être de jeunes nationalistes qui acceptent difficilement leur intégration dans la culture d'accueil et se refusent à l'idée que tout lien avec la patrie soit définitivement rompu. L'élaboration de ce discours de rejet de l'Europe ne prend alors tout son sens que si l'on se rappelle qu'il fut élaboré en Occident même et par les plus européanisés, sur le plan culturel, des Russes.

Des influences politiques occidentales incontestables

L'eurasisme se donne pour mission de révéler la Russie à elle-même en lui offrant un système complet de vision du monde et d'action, d'où sa constante volonté de systématiser, de théoriser, de classifier les phénomènes, d'où également ses hésitations entre pensée philosophique et aspect programmatique. Ses postulats ont en effet des buts pratiques précis, ses choix historiques ou identitaires doivent amener à des conclusions politiques immédiates ou à plus long terme. Le mouvement ne peut donc se limiter à n'être qu'un courant intellectuel : il veut prendre une part active et volontariste au changement du monde. L'eurasisme ne se définit cependant pas lui-même comme un parti politique mais plutôt comme une association idéologique : « Nous sommes une ligue d'action culturelle et étatique. »[7] Le prince Trubeckoj a d'ailleurs, dès les premières années du mouvement, dénoncé sa possible politisation : l'eurasisme ne propose pas seulement un programme politique, il annonce une vision du monde, une sensibilité. Le politique et l'économique ne peuvent, pour lui, qu'être l'expression d'une idéologie, d'une pensée religieuse, et n'ont pas de sens en eux-mêmes. Si l'eurasisme peut devenir un parti politique, ce dernier ne constitue alors que l'une des multiples formes d'action possibles. « Nous sommes des métaphysiciens en même temps que des ethnographes et des géographes » déclarait Savickij[8]. Un ensemble complexe de principes existentiels et de démonstrations scientifiques constitue donc le noyau de l'enseignement eurasiste, perçu par ses partisans comme une foi. La référence religieuse est en effet présente dans toutes les définitions que l'eurasisme a données de lui-même : tout en s'opposant violemment au christianisme occidental et à la libre-pensée, il s'est voulu proche des ordres catholiques comme les jésuites ou de la franc-maçonnerie et s'est défini comme un ordre ou une confrérie orientale[9].

---

7. *Evrazijskie tetradi* (*Les Cahiers eurasistes*), n° 4, 1935, p. 14. Publié sans auteur ni lieu d'édition.
8. P. N. Savickij, « Poddanstvo idei » (« La citoyenneté de l'idée »), *Evrazijskij vremennik* (*Le Bulletin eurasiste*), Berlin, Evrazijskoe izdatel'stvo, n° 3, 1923, p. 7.
9. « Par notre esprit, nous sommes le premier type d'ordre russe [...]. Nous sommes appelés à construire la Russie-Eurasie d'après les préceptes des starets, en donnant à ce testament un nouveau contenu historique », N. N. Alekseev,

La naissance du national-bolchevisme chez les exilés russes

L'exil russe, éminemment politique, reste profondément divisé et regorge de courants divers, toutes les opinions, à l'exception des communistes dans les premières années, y étant représentées : ultra-conservateurs, partisans d'une monarchie constitutionnelle, Cadets, libéraux, socialistes, anarchistes. Malgré quelques actes violents, l'activité de l'émigration s'exprime principalement en paroles, donnant naissance à une presse diversifiée et abondante et à une vie politique mouvementée[10]. Seule l'arrivée du nazisme en Allemagne oblige à des prises de position politiques qu'on espère sans ambiguïtés : soit l'alliance avec Hitler dans l'espoir qu'il renversera le régime communiste, soit la réconciliation avec l'Union soviétique, qui elle-même joue la carte du nationalisme traditionnel correspondant à l'imaginaire russe exilé.

Dès le début des années 1920 apparaissent de nouveaux partis qui aggravent plus qu'ils ne résolvent les luttes idéologiques entre premiers exilés, monarchistes ou constitutionnalistes. La jeune génération ne se contente plus de bousculer ses pères en leur reprochant d'avoir perdu la bataille : par son nationalisme exacerbé, elle tend la main à la Russie soviétique tout en continuant à combattre le communisme[11]. Ces nouvelles idéologies se veulent en effet conciliatrices, conscientes de la portée mondiale du nouvel État russe et attachées à un imaginaire national d'autant plus mythifié que définitivement perdu. La prise de conscience du non-retour en Russie et du maintien du régime bolchevique contribue donc grandement, chez des Russes pourtant « blancs », au développement de courants de pensée cherchant la réconciliation avec l'Union soviétique. Cette dernière, en abandonnant l'idée d'une révolution mondiale après les échecs allemand et hongrois et en choisissant la carte du « socialisme dans un seul pays », développe elle aussi un discours sur les particularités de la Russie qui ne peut que plaire à certains milieux émigrés.

« Evrazijcy i gosudarstvo » (« Les eurasistes et l'État »), *Rossija meždu Evropoj i Aziej : evrazijskij soblazn (La Russie entre Europe et Asie : la tentation eurasiste)*, Moscou, Nauka, 1993, p. 165.

10. N. Struve, *Soixante-dix ans d'émigration russe, 1919-1989*, Paris, Fayard, 1996.
11. M. Gorboff, *La Russie fantôme*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1995.

Le premier appel à composer avec le nouveau régime apparaît avant même la fin de la guerre civile parmi un groupe d'émigrés russes berlinois *Mir i Trud* (Paix et travail) dirigé par Vladimir B. Stankevič et dont les publications cherchent à conserver l'unité culturelle des deux Russies. Après la défaite des Blancs, ce mouvement radicalise son attitude en appelant les Russes à rentrer dans leur patrie quel qu'en soit le régime. Les partisans du retour (*vozvraščenstvo*)[12] se font par la suite plus nombreux et symbolisent la lente acceptation de l'état de fait du nouveau régime. Ils incarnent surtout une nouvelle génération de l'exil russe, sans passé politique dans la Russie pré-révolutionnaire, sans échec personnel dans le Gouvernement provisoire et dont l'éveil politique se fait au travers de l'exil. C'est par exemple le cas des *Mladorossy* (Jeunes Russes), constitués à Munich en 1923, et dont le slogan révélateur est « le tsar et les soviets ! » : s'ils se reconnaissent en la révolution de 1917, ils souhaitent la doubler d'une politique ultra-nationaliste et associer bolchevisme et monarchisme.

Outre l'eurasisme, le plus important de ces mouvements est le *smenovehovstvo*[13] (Changement de jalons) organisé par Nikolaj V. Ustrjalov (1891-1938), journaliste et professeur émigré en 1920 en Mandchourie, à Kharbin et qui retournera en URSS en 1935. Le *smenovehovstvo* incarne la nouvelle lecture possible du régime soviétique, présentant la Révolution comme une force avant tout constructive[14]. Il cherche à accentuer le nationalisme dont est porteur le bolchevisme, ce dernier devant être utilisé, instrumentalisé à des fins uniquement nationales. L'adhésion au régime soviétique est donc dictée par le patriotisme : le communisme n'est qu'un simple épisode dans l'histoire d'une Russie grande, indivisible et surtout éternelle[15]. Avec l'instauration de la Nouvelle Politique Économique, la Russie, pour Ustrjalov, vient

12. Le mouvement du prince Dmitrij P. Svjatopolk-Mirskij permet à environ dix mille Russes de rentrer en URSS, principalement entre 1921 et 1925.
13. Qui tire son nom d'un recueil, *Smena veh* (*Changement de jalons*), publié à Prague en 1921 par des intellectuels de la droite modérée ayant quitté depuis peu la Russie et qui fait ouvertement référence au précédent de *Vehi* (*Jalons*), véritable manifeste contre l'idéologie de l'intelligentsia radicale publié en 1909.
14. H. Hardeman, *Coming to Terms with the Soviet Regime. The « Changing Signposts » Movement among Russian Emigrés in the Early 1920s*, DeKalb (ILL.), Northern Illinois University Press, 1994.
15. M. Agurskij, *Ideologija nacional-bol'ševizma* (*L'idéologie du national-bolchevisme*), Paris, YMCA Press, 1980.

d'entrer dans son Thermidor[16]. Ce dernier ne mène cependant pas à l'instauration d'un régime bourgeois et démocratique mais à un régime autoritaire répondant aux spécificités russes et proche, dans son rejet du parlementarisme, du fascisme et du national-socialisme. Il connaîtra un certain succès en URSS même, influence directement le mouvement des « constructeurs de Dieu » de Anatolij V. Lunačarskij et Aleksandr A. Bogdanov, mais également des personnalités comme Lev Trockij, Maksim Gor'kij, et se voit intégré aux doctrines staliniennes des années 1930[17].

Se crée ainsi l'idéologie du national-bolchevisme, qui conjugue à la reconnaissance du bolchevisme une idéologie quasi fasciste, le culte du surhomme, le vitalisme et l'exaltation de la puissance militaire. Ce national-bolchevisme n'est pas spécifiquement russe mais s'inscrit au contraire dans de nombreux courants contemporains. Le terme est né en Allemagne en 1920 lors du rapprochement de la droite nationaliste (le comte von Reventlow) et des communistes du Parti communiste de Hambourg (Heinrich Laufenberg, Fritz Wolffheim). Il se développe dans les cercles nationalistes de gauche et fut théorisé tout particulièrement par Ernst Niekisch (1889-1967) dans son journal *Widerstand.* Ce national-bolchevisme influença profondément les premiers nazis de gauche comme le jeune Joseph Goebbels, Gregor Strasser ou Ernst Rohm, qui souhaitaient le maintien d'une politique nettement socialiste au sein du Parti ouvrier allemand national-socialiste. Cet ancrage économique à gauche signifiait également une russophilie : les nationaux-bolcheviks allemands ne cachaient pas leur admiration pour l'expérience bolchevique et espéraient une alliance des deux pays contre le monde libéral.

Le cas russe ne se révèle donc en rien spécifique et l'eurasisme s'inscrit pleinement dans cette conception du monde. Le fascisme italien l'intrigue par exemple profondément. Il est critiqué dans ses erreurs « pratiques » (divinisation du peuple italien et nationalisme) mais non dans son principe : le fascisme ne serait qu'une réalisation grossière de l'idéocratie eurasiste qui demanderait à être retravaillée.

16. T. Kondratieva, *Jacobins et Bolcheviks*, Paris, Payot, 1989.
17. D. Shlapentokh, « Bolshevism, nationalism and statism : soviet ideology in formation », *Cahiers du monde russe*, Paris, EHESS, n° 4, 1996, p. 429-466.

Le nazisme apparaît par contre peu dans les publications du mouvement, qui est déjà à l'agonie lors de la prise de pouvoir d'Hitler. Les derniers textes eurasistes, ouvertement ralliés à l'Union soviétique, le mentionnent pourtant plusieurs fois : il intéresse pour ses questions, voire ses réponses à la fois sociales et nationales mais est nettement condamné pour son discours pangermaniste qui s'oppose à la Russie.

« Troisième voie » et « révolution conservatrice »

Le national-bolchevisme et l'eurasisme appartiennent à un courant plus général qu'on appelle les « droites révolutionnaires » et plus particulièrement à la mouvance dite de la révolution conservatrice, dont les principaux théoriciens furent Ernst Jünger (1895-1998), Oswald Spengler (1880-1936) ou Arthur Moeller Van der Brück (1876-1925). Les eurasistes n'ont jamais été des partisans convaincus du retour en arrière et n'ont eu de cesse de dénoncer les mouvements monarchistes : pour être acceptée, la réaction doit être un dépassement positif de la révolution et non sa négation[18]. « Jusqu'à présent, la contre-révolution émotionnelle n'a pas réussi à être une réaction consciente et volontariste. »[19] Cette utopie conservatrice, née d'une volonté de prendre en compte le fait révolutionnaire, invite donc à une « réaction révolutionnaire »[20]. Ainsi, l'eurasisme espère, dans un futur plus ou moins proche, construire un État eurasien et, en cela, remplacer le Parti communiste de l'Union soviétique. Différentes stratégies s'avèrent possibles : en cas de démocratisation du pays, prendre la forme d'un parti qui se situera « non pas à droite mais à l'extrême gauche »[21] du spectre politique, sinon investir de l'intérieur les structures existantes, les innerver des idées eurasistes et constituer alors la nouvelle élite dirigeante.

---

18. N. S. Trubeckoj, « Naš otvet », *op. cit.*, p. 339-348.
19. P. P. Suvčinskij, « K preodoleniju revoljucii » (« Pour un dépassement de la révolution »), *Evrazijskij vremennik*, Berlin, Evrazijskoe izdatel'stvo, n° 3, 1923, p. 38.
20. P. P. Suvčinskij, « Inobytie russkoj religioznosti » (« La nature autre de la religiosité russe »), *Evrazijskij vremennik III*, Berlin, Evrazijskoe izdatel'stvo, 1923, p. 105.
21. N. N. Alekseev, « Evrazijcy i gosudarstvo » (« Les eurasistes et l'État »), *Rossija meždu Evropoj i Aziej : evrazijskij soblazu* (*La Russie entre Europe et Asie : la tentation eurasiste*), Moscou, Nauka, 1993, p. 167.

La question de la forme du gouvernement, façade du juridisme occidental, ne se pose pas à leurs yeux. La souveraineté de la nation est pensée comme organique, l'État est avant tout une entité spirituelle, correspondant au caractère de la nation. Le modèle occidental est donc à réfuter : le suffrage universel ne fait pas surgir l'essence nationale, il n'est qu'un jeu mécanique de partis utilisant des masses amorphes, une conception arithmétique du pouvoir par l'élection, l'illusion dangereuse de l'existence d'une opinion publique. Le « démotisme » constitue pour les eurasistes le meilleur système politique de représentation de la nation. Ainsi, le mouvement appelle à la formation d'une société d'ordres d'un type nouveau, ne correspondant pas aux modèles féodal, démocratique ou théocratique mais aux spécificités russes et où les différences de classes seront transcendées : corporatisme professionnel, groupement d'« Anciens », groupes fonctionnels selon les nationalités, les territoires, les unités religieuses, etc. Ces ordres pourraient donner leur avis, transmettre leur vision partielle de l'organicité nationale tout en ne disposant d'aucun droit à la prise de décision, réservée à la seule classe dirigeante eurasienne :

> L'État idéocratique possède son propre système de convictions, son idée dirigeante, et en vertu de cela il doit lui-même organiser activement et contrôler tous les aspects de la vie.[22]

Cette volonté révolutionnaire, à bien différencier du conservatisme politique qui anime toute la droite russe en exil, se double d'une conception politique dite de la « troisième voie » : réfutation du communisme comme des régimes parlementaires occidentaux, conjonction de propos fascisants avec une reconnaissance de l'aventure révolutionnaire soviétique, hésitations entre fascisme, monarchisme et socialisme. L'idéologie eurasiste constitue alors la version russe de ces courants occidentaux. Comme eux, elle est attirée par un certain modèle fasciste à l'italienne et intriguée par l'aventure bolchevique, tout en condamnant le nationalisme étriqué de Mussolini et le communisme, qu'elle associe à l'Occident. Elle cherche toutefois à afficher sa différence avec ces courants occidentaux en affirmant une spécificité culturelle russe. Car si la Russie doit choisir une troisième

22. N. S. Trubeckoj, « Ob idee-pravitel'nice ideokratičeskogo gosudarstva » (« De l'idée dirigeante de l'État idéocratique ») in *L'Europe et l'humanité. Écrits linguistiques et para-linguistiques*, trad. P. Sériot, Liège, Mardaga, 1996, p. 203.

voie entre capitalisme et socialisme, entre libéralisme et dictature, ce n'est pas par décision strictement politique mais parce qu'elle est, pour les eurasistes, dans son « essence » même, un troisième continent. L'eurasisme constitue donc une version originale de la révolution conservatrice en ce qu'il se considère comme un courant non européen et prétend s'exclure de toute problématique occidentale classique. La « troisième voie » n'est alors plus la solution d'une Europe coincée entre l'essor du communisme et le dit échec du modèle occidental libéral mais l'affirmation de l'irréductibilité culturelle de la Russie face à elle. Pourtant, malgré cette façade culturaliste, l'eurasisme ne fait qu'adapter des préceptes occidentaux aux cas russes et s'ancre, sans originalité théorique spécifique sur le plan politique, dans les courants allemands, français et italiens qui lui sont contemporains.

La force du lieu : un prisme occidental dans les débats sur l'asiatisme ?

Un autre élément du prisme occidental animant l'eurasisme apparaît lorsqu'on analyse les débats internes au mouvement. L'acceptation du régime soviétique accélère en effet la scission du mouvement en deux branches : la praguoise, qui gardera ses distances avec l'URSS (Savickij, Alekseev, Trubeckoj) et la parisienne, proche du nouveau régime. C'est en effet dans le rapport entre Paris, Prague et la Mandchourie que va se créer un eurasisme parisien spécifique, dit « de gauche » puisque marqué par son ralliement au marxisme. Deux éléments sont fondateurs dans cette naissance : l'attirance du leader des eurasistes parisiens, Suvčinskij, pour le national-bolchevisme élaboré en Extrême-Orient ; sa condamnation du discours asiatique des autres eurasistes, de Prague ou de Kharbin. Ces deux débats vont donc mettre à nu les différences conceptuelles entre Parisiens et Praguois et provoquer la naissance de l'eurasisme dit de Clamart.

Le ralliement de Paris au national-bolchevisme

Le schisme entre Parisiens et Praguois est dans l'air dès 1926, lorsque le leader des eurasistes parisiens, Suvčinskij, rencontre Ustrjalov. Ses théories l'influencent grandement et Suvčinskij entame alors une longue correspondance avec le leader d'Extrême-Orient. Cette adhésion

au national-bolchevisme des eurasistes parisiens va de paire avec leur appréciation positive du marxisme, sous l'influence de Gor'kij et des théories du « cosmisme » élaborées par Nikolaj F. Fedorov (1828-1903), rejeté sans nuances par les Praguois. Ce ralliement aux côtés de l'Union soviétique est par ailleurs accéléré par l'infiltration des services soviétiques que subit la branche parisienne dès 1924 et qui ne fera que grandir, autour, par la suite, des époux Klepinin ou de Sergej Efron[23]. Cet eurasisme strictement parisien va se concrétiser dans la fondation de l'hebdomadaire *Evrazija* (*Eurasie*), publié à Clamart en 1928 et 1929 (35 numéros), qui officialise le schisme avec Prague.

Dès son premier numéro, *Evrazija* définit clairement son objectif, lier les postulats politiques et philosophiques eurasistes de la Russie à l'éveil d'une conscience politique marxiste. Très rapidement, la revue se dote du vocabulaire soviétique en dénonçant les opposants à l'Union soviétique comme des « bourgeois » et des « égoïstes matérialistes ». Un tiers de la revue est exclusivement réservé aux nouvelles officielles – et déjà « autoglorifiantes » – d'Union soviétique, principalement économiques (taux de réussite du plan) et organisationnelles (comptes rendus des différents soviets). Les articles de philosophie politique restent très dogmatiques et cherchent à rattacher tous les principes eurasistes au communisme. Les eurasistes praguois continuent quant à eux, et malgré leurs ambiguïtés envers le régime soviétique, à condamner la politique antireligieuse de l'URSS, sa préférence accordée au prolétariat au détriment de la paysannerie, son discours de classes et le dit « cosmopolitisme » de l'idéologie au pouvoir. Les eurasistes de Paris radicalisent donc la pensée élaborée à Prague en ne dissociant plus un bolchevisme, positif et russe, d'un marxisme, négatif et occidental, et approuvent la gestion au quotidien de la réalité soviétique. *Evrazija* condamne même le courant des pères fondateurs dont les racines plongent dans une pensée qu'elle juge nationaliste et de droite, dangereuse pour le mouvement et stérile, limitée à l'idéalisation du passé, de la Moscovie et de l'orthodoxie.

---

23. Face aux infiltrations soviétiques, un tract signé par Petr N. Savickij, Nikolaj N. Alekseev et Konstantin Cxeidze exclut le couple Klepinin, ainsi que Kondrat'ev et Perfil'ev des organisations eurasistes. Voir P. Huber, D. Kunzi, « Paris dans les années trente : sur Serge Efron et quelques agents du NKVD », *Cahiers du monde russe et soviétique*, Paris, EHESS, n° 2, 1991, p. 285-310.

La mouvance parisienne a également une vision plus politisée et plus activiste de l'eurasisme, qui doit être, selon elle, un réel parti politique inspiré du modèle bolchevique. Pour *Evrazija*, l'eurasisme est une dénomination institutionnalisée, un titre attribué par un organe supérieur et non une sensibilité ou une vision du monde complexe que partagent des personnalités aux intérêts parfois contradictoires. Le courant de Clamart illustre ainsi les tensions internes à l'eurasisme portant sur sa propre définition : le mouvement n'a pas su choisir ce qu'il voulait être, et ses hésitations entre parti politique et courant intellectuel, entre dogmatisme et communauté plus informelle, ne pouvaient qu'entraîner schismes et dissensions. *Evrazija* croit ainsi en un « eurasisme organisé », veut différencier les membres du Comité eurasiste de ceux de la rédaction, chacun ayant des responsabilités diverses, appelle à dénoncer ceux qui ont quitté les organisations eurasistes mais qui continuent à publier des textes dits « eurasistes » sans en avoir le droit, etc.

L'asiatisme de Kharbin au cœur des débats

L'influence du national-bolchevisme venu d'Extrême-Orient sur les eurasistes parisiens a provoqué ou tout au moins précipité la naissance d'un eurasisme parisien dit « de gauche ». Un deuxième élément de déstabilisation du couple Paris-Prague vient également de Mandchourie : les débats lancés autour de la publication à Kharbin, en 1926, d'un livre sur les fondements historiques de l'étaticité russe (*My. Kul'turno-istoričeskie osnovy rossijskoj gosudarstvennosti* [*Nous. Les fondements culturels et historiques de l'étaticité russienne*]) du romancier Vsevolod Ivanov, ancien élève de Nikolaj Losskij à Moscou, journaliste rallié à Aleksandr V. Kolčak en Sibérie puis passé en Extrême-Orient. Ces débats touchent cette fois-ci non plus l'aspect politique de l'eurasisme mais son discours orientalisant ou asiatique.

Ivanov se dit en effet eurasiste mais se différencie du courant d'Occident par son radicalisme identitaire. Il récuse tout particulièrement le rôle matriciel joué par l'orthodoxie dans l'histoire et la culture russes. En niant celle-ci, il n'a alors plus de motif pour affirmer une spécificité chrétienne qui différencierait la Russie de l'Asie et donc pour refuser une complète assimilation à cette dernière. Ainsi, pour Ivanov, il n'existe que deux mondes culturels sur le vieux continent,

l'Europe et l'Asie, et face à ces deux espaces antagonistes, la Russie « doit » choisir, et ne peut en choisir qu'un seul, le second :

> Le peuple russe, s'étendant entre deux océans, l'oriental et l'occidental, baigne de ses vagues deux capitales, Moscou et Pékin, et son histoire est le nœud autour duquel naissent de nouvelles victoires pour l'histoire du monde.[24]

Les traditions politiques autocratiques de la Russie feraient d'elle un pays pleinement asiatique, et Ivanov insiste en particulier sur le mythe du « tsar blanc » prétendument attendu par les populations bouddhistes, qu'elles soient tibétaines ou mongoles. Il appelle ainsi à abandonner la terminologie d'Eur-Asie pour celle, plus tranchée, d'asiatisme :

> Nous ne sentons pas de tensions envers les foyers asiatiques de la culture mondiale. Nous sommes chez nous en Asie ! De là ma conclusion : pas l'eurasisme mais l'asiatisme.[25]

Ivanov remet alors en question le postulat premier de l'eurasisme, celui du continent médian. Il révèle le discours en réalité pro-asiatique du mouvement : bien que celui-ci prône un équilibre, une centralité entre Asie et Europe, il semble chercher à dire que la Russie est plus orientale qu'européenne. Ivanov n'aurait donc fait qu'expliciter des sous-entendus plus ou moins conscients. Face à un tel discours, la réponse des eurasistes ne peut évidemment qu'être complexe. Le mouvement de Prague (dans les numéros 5, 6, 7 et 8 des *Evrazijskaja hronika*) reconnaît Ivanov comme l'un des siens mais refuse nettement toute assimilation à l'Asie. Il continue à affirmer son postulat fondateur, l'existence d'un troisième monde eurasien, la dualité russe entre Europe et Asie se réalisant principalement par l'attachement à l'orthodoxie :

> Le monde des cultures asiatiques n'est pas notre monde, bien que par quelques traits fondamentaux de notre pensée et de nos sentiments nous soyons parents avec les peuples de ces cultures.[26]

---

24. Ivanov in M. Volgin, « *My*. V. Ivanov » (« *Nous* de V. Ivanov »), *Evrazijskaja hronika* (*Chronique eurasiste*), Paris, Evrazijskoe izdatel'stvo, n° 5, 1926, p. 72.
25. *Ibid*., p. 73.
26. V.P. Nikitin, « Čto ja vozrazil by Miljukovu » (« Ce que j'aurais répondu à Miloukov »), *Evrazijskaja hronika*, Paris, Evrazijskoe izdatel'stvo, 1927, n° 7, p. 35.

La revue parisienne *Evrazija*, quant à elle, est beaucoup plus sévère que les Praguois. Elle condamne sans nuances ce qu'elle appelle l'asiophilie d'Ivanov, qui servirait avant tout les ennemis de l'eurasisme. Le rejet par les Parisiens de tout discours orientaliste va en effet avec l'occidentalisme du national-bolchevisme et du marxisme auxquels s'est rallié Suvčinskij. Ustrjalov pense par exemple le nouveau régime russe à venir dans un cadre éminemment européen et occidental, et s'il appelle bien à un pouvoir totalitaire, celui-ci est inspiré du Thermidor français et non d'une quelconque théocratie orientale à laquelle les Praguois ont pu, quant à eux, faire référence. Les eurasistes de Paris profitent donc de l'extrémisme identitaire d'Ivanov pour dénoncer l'ensemble du discours historique des Praguois : leur pensée serait vieillotte, slavophile et se limiterait à proposer de la Russie des images d'Épinal qui « ressemblent à une tirade sur l'âme slave dans le style des feuilletons des quotidiens français »[27]. Au travers du cas Ivanov et du rapport, complexe, des eurasistes à l'Asie, apparaît donc la deuxième spécificité de l'eurasisme parisien, sa vision uniquement politique du devenir russe et son refus du discours culturaliste sur l'Orient. Il faut en effet noter l'absence d'articles de fond sur la culture, l'histoire ou l'identité russes dans la revue *Evrazija*, centrée exclusivement sur des questions politiques et économiques, des nouvelles d'Union soviétique et des reprises de la *Pravda* (*La Vérité*).

Deux spécificités qui mènent à l'échec ?

Si l'eurasisme parisien est bien spécifique et diverge profondément de l'eurasisme praguois, son histoire va se révéler brève et semble mener à l'échec. Cet échec se révèle toutefois intéressant en ce qu'il montre le peu de marge de manœuvre des eurasistes parisiens.

1) Peu de marge de manœuvre, tout d'abord, sur le plan organisationnel. La réaction des eurasistes de Prague face au schisme parisien est en effet virulente : Savickij, en lutte personnelle avec Suvčinskij pour le leadership du mouvement, coupe les fonds au groupe parisien dès les premiers numéros de *Evrazija* et Trubeckoj se désolidarise de l'ensemble du mouvement parisien par une lettre publique du 31 décembre 1928. Même si beaucoup d'eurasistes de la première

27. *Evrazija*, Paris, n° 17, 16 mars 1929, p. 6.

heure se rallient aux Parisiens, leur adhésion sera en réalité de courte durée. Face aux difficultés et au trop net passage du côté soviétique, nombre d'eurasistes, même de gauche, reviennent vers Prague : ce sera par exemple le cas de Malevskij-Malevič, qui demande pardon à Savickij dans une lettre de 1931. Karsavin, quant à lui, avait quitté la France pour les pays baltes dès 1928. Suvčinskij se retrouve donc vite isolé, entouré de personnalités passées aux Soviétiques comme Arapov et Efron, et connaît de graves difficultés financières pour éditer *Evrazija*. Même si lui-même refuse de demander de l'aide à l'Union soviétique, on suppose que Efron trouva des financements directement auprès de la Lubianka. L'étau se resserre : aucun espace organisationnel ne semble possible entre le rejet des eurasistes de Prague dits « de droite » et le complet noyautage par l'Union soviétique.

2) Peu de marge de manœuvre également sur le plan intellectuel en ce qui concerne le discours politique. Comment en effet développer une pensée de style national-bolchevique sans une adhésion à plus ou moins long terme au régime soviétique lui-même ? Ce ralliement à l'URSS à une époque, le tournant des années 1920-1930, où le pays se rigidifie et s'idéologise, ne peut laisser place à une appréhension de la réalité politique qui soit divergente ou plus souple que celle du pouvoir moscovite. C'est d'ailleurs à cette conclusion qu'arriveront bon nombre d'eurasistes de gauche comme Arapov ou Svjatopolk-Mirskij, qui feront le choix de rentrer en URSS et disparaîtront tragiquement dans les purges de la fin des années 1930. L'alliance entre Suvčinskij et Ustrjalov a bien permis de cristalliser la naissance d'un eurasisme marxiste se différenciant d'un eurasisme révolutionnaire de droite, celui de Prague. La confrontation de l'eurasisme avec l'idéologie national-bolchevique, qui dispose de sa propre logique politique interne et assume pleinement son ralliement au régime soviétique, a cependant désavantagé la gauche eurasiste. Cette dernière a alors été obligée de reconnaître que sa pensée politique avait « déjà » été formulée par d'autres, et avec moins d'ambiguïtés, et lui a fait peu à peu perdre toute raison d'être en tant que mouvement politique indépendant.

3) Peu de marge de manœuvre enfin en ce qui concerne le discours sur la « nature » de la Russie. En niant l'idée d'une spécificité culturelle orientale de la Russie, l'eurasisme de gauche a « scié la branche sur laquelle il était assis » en se dissociant de l'une des idées les plus

originales de l'eurasisme tel qu'il avait été fondé en 1921. On peut également se demander s'il était possible, sur le long terme, d'appeler à une troisième voie politique et sociale sans affirmer que la Russie était un troisième continent spécifique. De toute façon, la force de l'eurasisme parisien n'était pas tant dans ses capacités d'élaboration théorique (puisque c'est en réalité à Prague qu'ont été formulés les grands principes politiques et culturalistes du mouvement) mais dans ses personnalités comme Suvčinskij ou Svjatopolk-Mirskij et leurs liens extrêmement étroits avec les milieux littéraires émigrés. Ceux-ci avaient en effet su s'entourer de collaborateurs comme Sergej Efron, Lev Šestov, Marina Cvetaeva ou Aleksej Remizov et avaient réussi à promouvoir une certaine sensibilité à la question eurasiste dans les milieux littéraires russes, en particulier en contribuant à fonder la revue *Versty* (*Les Verstes*) (1926-1928).

Cette triangulaire Paris-Prague-Mandchourie permet de mettre à jour un certain nombre de contradictions internes au mouvement eurasiste. Il est en effet difficile de vouloir conjuguer une pensée politique de type « révolution conservatrice » avec un discours identitaire qui affirme une Russie plus proche de l'Asie que de l'Europe. Il est également complexe de condamner le communisme mais de reconnaître l'aventure révolutionnaire, de récuser la réaction monarchiste tout en appelant à un régime politique conservateur. Il est encore plus difficile d'expliquer comment l'eurasisme peut se présenter comme un mouvement à fondement religieux orthodoxe tout en affirmant que le Russe « se sent chez lui en Asie »[28]. Les solutions proposées par l'eurasisme parisien, la négation du discours culturel asiatique et un ralliement nationaliste au régime soviétique, n'ont pas non plus été satisfaisantes et ont conduit à une impasse tant organisationnelle qu'intellectuelle. L'eurasisme n'a en effet pu résister à la radicalisation politique des années 1930 : la montée du nazisme, la fin de la NEP[29] et la stalinisation de l'Union soviétique ont signé la fin de ces mouvements « ni droite ni gauche ».

---

28. « Evrazijstvo. Opyt sistematičeskogo izloženija » (« L'eurasisme. Essai d'analyse systématique »), *Evrazijstvo*, Paris, 1926 ; republié in *Puti Evrazii. Russkaja intelligencija i sud'by Rossii* (*Les chemins de l'Eurasie. L'intelligentsia russe et le destin de la Russie*), Moscou, Russkaja kniga, 1992, p. 379.
29. *Novaja ekonomičeskaja politika* (Nouvelle politique économique).

Conclusion

L'eurasisme emprunte sur le plan philosophique au romantisme tout en étant, sur le plan politique, proche de la modernité du fascisme italien et du totalitarisme dans sa version soviétique. Il est littéralement imprégné de pensée allemande (bien que celle-ci soit officiellement rejetée en tant que « romano-germanique »), que ce soit celle du XIXe siècle comme celle du début du XXe siècle. Bien qu'il se soit pensé comme réellement novateur et produit purement national, né de la seule expérience russe, il est partie prenante de l'histoire des idées en Europe, de la *Naturphilosophie* aux révolutions conservatrices : il symbolise la rencontre du passé impérial russe renversé par la révolution et de la crise occidentale de l'entre-deux-guerres. L'eurasisme se révèle ainsi un courant original au sein de la mouvance de la révolution conservatrice : il partage les multiples postulats politiques des droites révolutionnaires occidentales tout en proposant une idéologie prétendument « non européenne » à la Russie.

Analyser l'eurasisme par le biais des influences occidentales qu'il a subies permet alors de mieux comprendre à quel point la pensée de l'émigration russe est réellement une pensée « en » exil, présente à des endroits différents du globe mais qui se retrouve unie dans des discussions qui traversent tout le continent, de l'Occident à l'Europe centrale et à l'Extrême-Orient. C'est également une pensée « de » l'exil car l'eurasisme, voire l'asiatisme de certaines figures du mouvement, ne pouvait voir le jour que chez des intellectuels acceptant avec difficultés d'être coupés de leur patrie et en proie à un processus de « distanciation de soi ». Seul celui-ci permettait en effet les discours identitaires les plus radicaux et iconoclastes. Cette approche « par l'Occident » de discours centrés sur une prétendue spécificité nationale éclaire alors combien les mécanismes de construction du discours identitaire russe restent modelés, sans vouloir le reconnaître, sur les exemples occidentaux. Ils prennent place dans un mode de pensée courant à l'époque, celui de la déception envers l'occident contemporain, et doivent être appréhendés dans leur contexte occidental, preuve s'il en est de l'européanité de l'histoire intellectuelle russe.

Bibliographie

« Evrazijstvo. Opyt sistematičeskogo izloženija » (« L'eurasisme. Essai d'analyse systématique »), *Evrazijstvo*, Paris, 1926 ; republié in *Puti Evrazii. Russkaja intelligencija i sud'by Rossii* (*Les chemins de l'Eurasie. L'intelligentsia russe et le destin de la Russie*), Moscou, Russkaja kniga, 1992, p. 347-415.

AGURSKIJ M., *Ideologija nacional-bol'ševizma* (*L'idéologie du national-bolchevisme*), Paris, YMCA Press, 1980.

ALEKSEEV N. N., « Evrazijcy i gosudarstvo » (« Les eurasistes et l'État »), *Rossija meždu Evropoj i Aziej : evrazijskij soblazn* (*La Russie entre Europe et Asie : la tentation eurasiste*), Moscou, Nauka, 1993, p. 161-173.

Evrazija (*Eurasie*), Paris, n° 17, 16 mars 1929.

Evrazijskie tetradi (*Les Cahiers eurasistes*), Paris, n° 4, 1935.

FLOROVSKIJ G. V., « Evrazijskij soblazn » (« La tentation eurasiste »), Sovremennye zapiski (Les Annales contemporaines), Paris, n° 34, 1928, republié dans *Rossija meždu Evropoj i Aziej : evrazijskij soblazn* (*La Russie entre Europe et Asie : la tentation eurasiste*), Moscou, Nauka, 1993, p. 237-265.

GORBOFF M., *La Russie fantôme*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1995.

HARDEMAN H., *Coming to Terms with the Soviet Regime. The « Changing Signposts » Movement among Russian Emigrés in the Early 1920s*, DeKalb (ILL.), Northern Illinois University Press, 1994.

HUBER P., KUNZI D., « Paris dans les années trente : sur Serge Efron et quelques agents du NKVD », *Cahiers du monde russe et soviétique*, Paris, EHESS, n° 2, 1991, p. 285-310.

KONDRATIEVA T., *Jacobins et Bolcheviks*, Paris, Payot, 1989.

LARUELLE M., « Existe-t-il des précurseurs au mouvement eurasiste ? L'obsession russe pour l'Asie à la fin du XIXe siècle », *Revue des études slaves*, Paris, IES, vol. 75, n° 3-4, 2004, p. 437-454.

—, « Politique et culture dans l'émigration russe : les débats entre l'eurasisme et ses opposants », *La revue russe*, Paris, IES, n° 17, 2000, p. 35-46.

—, *L'idéologie eurasiste russe ou comment penser l'empire*, préface P. Sériot, Paris, L'Harmattan, 1999.

NIKITIN V. P., « Čto ja vozrazil by Miljukovu » (« Ce que j'aurais répondu à Miloukov »), *Evrazijskaja hronika*, Paris, Evrazijskoe izdatel'stvo, t. 7, 1927, p. 34-42.
SAVICKIJ P. N., « Poddanstvo idei » (« La citoyenneté de l'idée »), *Evrazijskij vremennik* (*Le Bulletin eurasiste*), Berlin, Evrazijskoe izdatel'stvo, t.°3, 1923, p. 9-17.
SÉRIOT P., *Structure et totalité. Les origines intellectuelles du structuralisme en Europe centrale et orientale*, Paris, PUF, 1999.
SHLAPENTOKH D., « Bolshevism, nationalism and statism : soviet ideology in formation », *Cahiers du monde russe*, Paris, EHESS, n° 4, 1996, p. 429-466.
STEPHAN J., *Russkie fašisty. Tragedija i farš v èmigracii 1925-1945* (*Les fascistes russes. Tragédie et farce dans l'émigration 1925-1945*), Moscou, Slovo, 1992.
STRUVE N., *Soixante-dix ans d'émigration russe, 1919-1989*, Paris, Fayard, 1996.
SUVČINSKIJ P. P., « Inobytie russkoj religioznosti » (« La nature autre de la religiosité russe »), *Evrazijskij vremennik* (*Le Bulletin eurasiste*), Berlin, Evrazijskoe izdatel'stvo, t. 3, 1923, p. 81-106.
—, « K preodoleniju revoljucii » (« Pour un dépassement de la révolution »), *Evrazijskij vremennik* (*Le Bulletin eurasiste*), Berlin, Evrazijskoe izdatel'stvo, t. 3, 1923, p. 30-51.
TRUBECKOJ N. S., « Ob idee-pravitel'nice ideokratičeskogo gosudarstva » (« De l'idée dirigeante de l'État idéocratique ») in *L'Europe et l'humanité. Écrits linguistiques et para-linguistiques*, trad. P. Sériot, Liège, Mardaga, 1996, p. 203-209.
—, « Naš otvet » (« Notre réponse ») in *Istorija, kul'tura, jazyk* (*Histoire, culture, langue*), Moscou, Progress, 1995, p. 339-348.
—, *(N. S.) Troubetzkoy's Letters and Notes*, R. Jakobson (éd.), Berlin, New York, Amsterdam, Mouton, 1975.
VOLGIN M., « *My*. V. Ivanov » (« *Nous* de V. Ivanov »), *Evrazijskaja hronika* (*Chronique eurasiste*), Paris, Evrazijskoe izdatel'stvo, t. 5, 1926, p. 70-74.

La pensée historiosophique et politique d'Il'ja Fondaminskij

Nikita STRUVE
Professeur émérite, Université Paris X-Nanterre

Mots-clés : tsarisme, révolution, bolchevisme, libération, sacrifice

Je me suis proposé d'évoquer l'une des figures les plus étonnantes et les plus admirables de l'émigration russe de Paris, Il'ja Fondaminskij-Bunakov (Bunakov a été son nom de plume) et d'exposer sa pensée historiosophique et politique. Lors de la préparation de ce colloque, un membre du Conseil scientifique a dit qu'il fallait se garder d'adopter – science oblige – un ton trop hagiographique. Je crains, du moins dans l'introduction biographique, de contrevenir à cette recommandation en soi légitime. Mais Georgij Fedotov dans son article nécrologique de 1948 n'écrivait-il pas qu'il est difficile d'évoquer Fondaminskij sans tomber dans le ton hagiographique[1]. À cela s'ajoute aujourd'hui une composante historique. En 2004, Il'ja Fondaminskij, contre toute attente, a été canonisé par l'Église orthodoxe à titre de martyr et d'homme de bien. Il est mort en 1942 en Allemagne dans un camp de concentration nazi, sans que l'on sache exactement ni où ni dans quelles circonstances ; selon certaines rumeurs, il aurait été abattu par un convoyeur allemand lors d'un transfert.

Si l'on accepte la définition métaphorique d'Ossip Mandel'štam selon laquelle la valeur d'un poète se mesure à l'usure de ses chaussures, c'est-à-dire au chemin parcouru, entre le point de départ et le point d'arrivée, et si on l'applique à Fondaminskij, on sera amené à parler du génie particulier de cet homme, un révolutionnaire bourgeois juif

1. G. Fedotov, « I. I. Fondaminskij v èmigracii » (« I. I. Fondaminskij dans l'émigration »), *Novyj žurnal* (*Nouvelle revue*), 1948, n° 18, p. 317-329, repris dans *Vestnik RHD* (*Messager de l'ACR*), vol. 187, n° 1, 2004, p. 73-88. Traduction française in *Messager orthodoxe*, vol. 140, n° 1, 2004, p. 47-61.

qui a vécu et est mort en odeur de sainteté. Son génie ne s'est pas exprimé dans la création littéraire – bien qu'il fût un remarquable éditeur de revue –, ni dans le domaine artistique – bien qu'il eût animé des groupes de théâtre –, ni même dans la pensée, mais existentiellement, dans la réflexion et l'action – politiques, sociales, culturelles –, et dans sa destinée, marquée très tôt par le don de soi jusqu'au don final, celui de sa vie.

Mais trêve d'hagiographie, voici quelques traits rapides pour situer sa vie qui à certaines époques frise le roman d'aventure, voire le roman policier. Né à Moscou en 1880 dans une famille moscovite juive particulièrement aisée, Fondaminskij fait ses études dans l'une des meilleures écoles privées de la capitale (Krejman), alors que son frère aîné, déporté pour faits révolutionnaires, meurt en Sibérie en 1896. Il parfait ses études dans les universités allemandes, se marie en 1902 avec Amal'ja Gavronskaja, issue elle aussi d'une famille juive nantie, dotée d'une importante fortune acquise dans le commerce du thé. Le penchant révolutionnaire de Fondaminskij s'éveille dès la fin de ses études secondaires, sans doute suscité par la tragique destinée de son frère. En 1902, rentrant d'Allemagne avec sa femme, il est arrêté pour ses liens avec le parti socialiste-révolutionnaire et mis au secret. Ce jeune homme de vingt-deux ans connaît alors dans sa cellule une expérience qu'il a dit plus tard avoir été religieuse, voire mystique. Libéré peu après, il revient en Allemagne mais trois ans plus tard, rejoint la Russie pour participer à la révolution de 1905, où il soutient la révolte qui se termine dans le sang, d'un cuirassé de la Mer Baltique *Mémoire d'Azov*. Deux fois jugé par la cour martiale à Revel et à Saint-Pétersbourg, alors que tous s'attendaient à la peine capitale, Fondaminskij est acquitté… Il émigre à Paris où Dmitrij Merežkovskij exerce sur lui une profonde influence spirituelle. Toujours membre du parti socialiste-révolutionnaire, le voilà de nouveau en Russie en 1917, aux côtés du Gouvernement provisoire : nommé haut commissaire de la flotte de la Mer Noire, il cherche à contrer la bolchevisation des marins. Élu à la Constituante député SR, il évite de peu d'être abattu par l'un des marins qui l'avait reconnu. Après le coup d'État bolchevique, muni de faux papiers, il cherche à gagner avec son ami Mark Višnjak la Sibérie. Reconnu par le bolchevik Raskol'nikov, il échappe de façon inattendue à l'arrestation. Puis ce sera l'émigration à Paris où

il va donner toute la mesure de son engagement dans la lutte avec le bolchevisme qu'il affirme « détester de la dernière haine ».

Jusqu'à la Révolution et pendant la tourmente révolutionnaire, Fondaminskij, apparemment, n'a presque rien écrit. Il avait la réputation d'un orateur fécond et brillant. Dans l'émigration, à l'opposé, il se rend compte que la pensée et la parole écrites priment sur l'action. Avec Višnjak et Vadim Rudnev il fonde les *Sovremennye Zapiski* (*Les Annales contemporaines*), épaisse revue, à laquelle, à quelques exceptions près, collaborent tous les meilleurs écrivains, critiques et analystes politiques de l'émigration, ce qui fera dire à certains que par sa qualité et son importance elle avait dépassé ses illustres devancières dont elle n'avait pas craint de reprendre les titres : *Sovremennik (Le Contemporain*) et *Otečestvennye Zapiski* (*Les Annales patriotiques*), en les juxtaposant. Fondaminskij, écrit Višnjak dans son livre-souvenir consacré aux *Annales contemporaine*s, était grâce à son dynamisme, son esprit d'ouverture et son proverbial désintéressement, l'âme de la revue[2].

Dès 1920, dans le second numéro et jusqu'en 1940 dans le soixante-dixième et dernier numéro de la revue, Fondaminskij-Bunakov publie de façon intermittente une immense étude historique de près de 600 pages, restée apparemment inachevée (rien ne permet de l'affirmer avec certitude, car les archives tout comme la bibliothèque de Fondaminskij ont disparu, après son arrestation par les Allemands, de son appartement parisien de l'avenue de Versailles). Intitulée *Les Voies de la Russie* (*Puti Rossii*) cette étude semble refléter un laborieux effort afin de comprendre pour quelles raisons l'Empire russe, alors qu'il était en pleine ascension économique, sociale et culturelle, s'est effondré en 1917 comme un château de cartes. Entreprise gigantesque et pour le lecteur, déroutante. Dans les huit premières livraisons Fondaminskij se livre à une étude fouillée des différentes civilisations, égyptienne, grecque antique, romaine, chinoise, hindoue, en les comparant à l'occasion et, il faut le dire, rapidement, à la civilisation russe. Cette vaste fresque disproportionnée, sans véritable ordre chronologique, pourrait être comparée à celle, postérieure,

2. M. V. Višnjak, *Sovremennye Zapiski*, Saint-Pétersbourg, Logos, 1995, 2e éd.

d'Arnold J. Toynbee, si elle n'était intitulée *Les Voies de la Russie* et ne souffrait pas d'être dominée par une idée centrale qui détermine le choix des exemples et des témoignages. Plutôt qu'avec Toynbee, je mettrai volontiers en parallèle ce travail de Pénélope avec la fameuse *Sémiramide* (*Semiramida*) d'Aleksej Homjakov, sorte d'histoire universelle, non sans qualités, mais abondante et inachevée qui a toujours découragé le lecteur, même le mieux disposé, et qui, elle aussi, a été entreprise pour tenter de dégager la spécificité de l'entité russe. Qui trop embrasse peu étreint. Nous trouvons là un trait récurrent de la mentalité russe, positif et négatif à la fois, l'aspiration parfois maladroite à une vision universaliste. Ce n'est qu'au neuvième article, c'est-à-dire au bout de deux cents pages, que Fondaminskij aborde enfin l'histoire russe, la Russie moscovite d'abord, puis l'Empire – pour analyser les règnes successifs de Pierre le Grand, Catherine II, Alexandre Ier et enfin Nicolas Ier, sur lequel en 1940 son étude s'arrête.

Heureusement pour nous, à mi-parcours, en 1931, sans délaisser les *Sovremennye zapiski*, mais déçu par leur inconsistance idéologique, Fondaminskij crée avec Georgij Fedotov et Fedor Stepun, une nouvelle revue *Novyj Grad* (*La Nouvelle Cité*). Dès le premier numéro, dans un article dirigé cette fois délibérément vers l'avenir, il nous livre un résumé de son étude historiosophique, plus exactement un exposé de ses thèses principales. Il ne revient pas sur les grandes civilisations anciennes ou modernes décrites dans les *Sovremennye zapiski*. Leur description lui avait été nécessaire pour mettre en évidence la spécificité de la civilisation russe, parfois semblable, parfois opposée, mais dans son parcours sensiblement, selon lui, différente du monde occidental dont elle n'a pas cessé de subir l'influence.

Dans l'essai *Les Voies de la Russie* on pourrait voir une réhabilitation du principe monarchique. Ce qui ne serait vrai que dans une perspective historique. Pour Fondaminskij « la monarchie est morte à jamais » et pour cette raison il n'est plus seyant de la haïr (ce qu'il avait sans doute fait), on peut désormais l'aborder en toute objectivité. Mais selon lui il est faux de dire, comme l'avait toujours affirmé l'opinion publique de gauche, que l'autocratie a été un pouvoir tyrannique, fondée sur la violence, l'oppression du peuple, destructeur de la puissance politique et économique de la Russie. Certes, ce pouvoir a pu

être dur, parfois cruel, à l'image de la vie sociale des siècles passés. Mais l'autocratie s'appuyait sur l'adhésion quasi-religieuse du peuple à la personne du tsar, considéré comme recevant son autorité de Dieu, et face auquel, en définitive, tous, nobles comme paysans, étaient égaux. Il forge même à cette occasion le mot-concept de *tsareljubie* (« tsarophilie »). Dans les chapitres qui suivent, Fondaminskij s'attache à montrer que toutes les révoltes, que ce soit celle de Pugačev ou celle des Décembristes, étaient, du moins dans la mentalité du peuple, dirigées non contre le tsar ni contre le principe monarchique, mais au nom de la légalité de la succession, au nom des vrais tsars opposés aux usurpateurs, comme Pierre III à l'époque de Pugačev ou Constantin lors de la révolte des Décembristes.

La faiblesse interne de l'Empire tenait, aux yeux de Fondaminskij, en premier lieu, au fait que l'occidentalisation s'était plaquée sur une théocratie de type moyenâgeux et oriental. Pour lui l'Empire ressemblait à l'une de ces nombreuses églises occidentales qui, avec sa coupole Renaissance, son autel baroque et ses tableaux modernes, semble appartenir aux Temps Modernes ; mais à y regarder de plus près, on s'aperçoit que son plan est cruciforme, ses piliers et ses murs gothiques, ses voûtes – des ogives, autrement dit, elle est du Moyen Âge. À côté de la modernisation promulguée par le pouvoir, il y eut, à partir du XIXe siècle, une autre force agissante dans le pays, celle qu'on appelle communément l'intelligentsia (*intelligencija*), les intellectuels de gauche, que Fondaminskij désigne par le concept d'« ordre » (*orden*), sur le modèle des ordres religieux occidentaux. S'il assimile l'intelligentsia à un ordre religieux occidental, c'est parce que celle-ci s'est vouée dans une démarche quasi religieuse, parfois jusqu'au sacrifice de soi, d'une part, à édifier une importante culture, d'autre part à saper les fondements religieux de la monarchie. Et dans ces deux taches, elle avait réussi. La « tsarophilie » a été progressivement laminée, et c'est « le hiatus entre la conscience du peuple et l'être impérial »[3] qui a entraîné l'effondrement de l'Empire, alors qu'il se trouvait au faîte de sa puissance : l'âme nationale n'adhérait plus au principe qui l'avait formée et cimentée.

3. I. Bunakov, « Puti osvobožděnija » (« Les voies de la libération »), *Novyj Grad*, n° 1, 1931, p. 43.

Cette interprétation du passé devait déterminer l'attitude de Fondaminskij à l'égard du bolchevisme et du chemin à suivre pour le combattre efficacement et aboutir à la libération (inversement sa vision du présent n'a pas été sans déteindre sur sa vision du passé). Son regard sur le présent et l'avenir, Fondaminskij l'a exposé dans cinq courts articles (aucun d'eux ne dépasse quinze pages) publiés dans *Novyj Grad* entre 1931 (numéro 1) et 1935 (numéro 10). Ces quelque soixante pages au total offrent un contraste saisissant avec les 600 pages de la fresque historique.

Dans l'idée qu'on se fait communément du bolchevisme dans l'émigration, affirme Fondaminskij, on se trompe quand on le présente comme le pouvoir d'un petit groupe d'hommes pervers et cupides. « Les bolcheviks, écrit-il, représentent une secte puissante qui possède une vision intégrale du monde, qui croit avec fanatisme à la vérité de sa doctrine. Le pouvoir bolchevique est une fausse théocratie, ou si vous le voulez, une *satanocratie*. »[4] En 1918-1919, il a vaincu moins par la force des armes que par l'adhésion d'une bonne partie de la population. Douze ans après la tourmente révolutionnaire, il continue de dominer les âmes par un système d'éducation implacable. « Toute la jeune génération a été formée par les bolcheviks… et même ceux qui haïssent le régime soviétique, sont gagnés par son esprit dans le quotidien, dans les habitudes, leurs idées sur Dieu, la morale, la famille, l'amour. »[5]

Pour Fondaminskij la conclusion s'impose : on ne combattra pas le bolchevisme par un retour au passé, ni par une lutte armée, au demeurant vaine, mais uniquement en lui opposant un idéal, une vision du monde cohérente, structurée, apte à reconquérir les âmes, fût-ce à très longue échéance. Cette vision du monde doit être élaborée dès maintenant, dans l'émigration, par un nouvel « ordre » de personnes convaincues, prêtes au sacrifice, qui constituera le laboratoire et les prémices de l'« ordre » supposé à l'avenir pouvoir se former et agir en Russie[6]. Ce laboratoire et cet « ordre », Fondaminskij cherchent à les créer autour du groupe de *Novyj Grad*, qui réunit Fedotov, Stepun,

4. *Ibid.*, p. 44.
5. *Ibid.*, p. 46.
6. *Ibid.*, p. 47-48.

Nikolaj Berdjaev, Mère Marija Skobcova, Konstantin Močul'skij et d'autres personnes moins illustres.

Dans son second article, Fondaminskij expose ses divergences avec Kerenskij[7] (il s'agit du compte rendu d'une discussion qui a eu lieu lors d'une réunion organisée par le journal *Dni* [*Jours*]). Kerenskij, nous dit-il, est optimiste quand à l'évolution du capitalisme occidental (nous sommes, je le rappelle, en pleine crise économique mondiale) qui va s'orienter vers plus de planification et une meilleure distribution, mais il est pessimiste quand au capitalisme d'État soviétique qui n'a même pas réussi à régler le problème de la production. S'il ne procède pas à une refonte économique totale, le régime soviétique est condamné à disparaître à brève échéance. Fondaminskij affirme son désaccord avec les deux postulats. Il pense que la crise du capitalisme libéral est une crise du système lui-même qui est voué à se rénover (il s'appuie là sur l'exemple de l'Angleterre), mais surtout il est persuadé que le régime soviétique est solide, qu'il est appelé à durer, bien que la Russie souffre de la faim, de la misère et de la violence. Pour lui la vision matérialiste de Kerenskij, selon laquelle les régimes se déterminent par l'économie, est une vision éculée. Toutes les révolutions européennes des XVIIIe et XIXe siècles ont éclaté dans des périodes de grande prospérité économique. Et Fondaminskij réaffirme son intime conviction, son idée clé que l'on peut qualifier d'idéaliste : l'organisation sociale repose sur l'âme du peuple. Pour lui, tout le problème est de savoir comment détourner l'âme du peuple russe de son envoûtement… À soixante-dix ans de distance, pouvons-nous porter un jugement sur cette controverse ? L'optimisme de Kerenskij sur l'évolution du capitalisme paraît confirmé par l'histoire, plus exactement, le capitalisme est en crise perpétuelle, oscillant sans cesse entre les tendances étatistes et les tendances libérales. Mais Fondaminskij semble avoir eu raison pour ce qui était de la stabilité du régime soviétique indépendamment du désastre économique qu'il avait provoqué. S'il s'est effondré au bout de soixante-dix ans comme un château de cartes, c'est qu'il n'avait strictement plus rien à donner à l'âme de son peuple (comme l'avait du reste prévu, avec une précision étonnante, Vasilij Rozanov dès 1912 : le socialisme s'instaurera parce

7. I. Bunakov, « Dva krizisa » (« Deux crises »), *Novyj Grad*, n° 2, 1932, p. 28-38.

que les hommes ont faim, mais il s'écroulera à la troisième génération parce qu'il n'aura rien su construire ni donner pour faire rêver le peuple).

Fondaminskij ne s'est pas contenté de formuler les thèses qui déterminaient son inlassable activité dans l'émigration pour maintenir un haut niveau de culture et entretenir la foi dans un nouvel « ordre » d'intellectuels qu'il cherchait à créer. À la suite de Fedotov, il s'est interrogé sur ce qu'allait ou pourrait être, au bout de quelques décennies du régime soviétique, le système économique dans une Russie désormais libre[8]. Fedotov émettait l'idée que, quelle que soit l'évolution du capitalisme en Occident, la Russie avec son siècle de retard devait nécessairement passer par les différents stades du capitalisme occidental. Fondaminskij approuve les mesures concrètes proposées par son ami, mais reste perplexe. Il se demande comment l'économie russe, totalement planifiée, étatisée à outrance, se retrouvant d'un jour à l'autre après la chute du régime bolchevique dans l'environnement de l'économie mondiale, pourrait s'adapter à l'économie capitaliste, fondée sur le libre marché, la propriété privée et le capital ? Où sont pour cela les présupposés historiques, économiques et psychologiques ? À cela s'ajoute la conviction de Fondaminskij que le capitalisme se trouve dans une impasse et qu'il suscite chez les contemporains haine et répulsion Aussi propose-t-il que le gouvernement postbolchevique, tout en rétablissant le marché, la propriété, l'accumulation des capitaux privés, maintienne l'économie dans le cadre d'une planification globale et sous une direction étatique très ferme. À titre d'exemple, il propose que tout en rendant aux paysans la terre, l'État conserve les sovkhozes rentables ou ne privatise pas entièrement les branches de l'industrie lourde. Il prévoit, quelque soixante ans à l'avance, que le capital étranger hésitera à s'investir dans un pays aussi instable que sera la Russie postbolchevique. De toute façon, conclut-il, l'économie de la Russie enfin libre de l'asservissement communiste, sera loin de l'idéal que se propose la démocratie mondiale. Le régime économique des démocraties est un idéal difficile à atteindre non seulement pour la Russie, mais égale-

8. I. Bunakov. « Hozjajstvennyj stroj buduščej Rossii » (« Le régime économique de la Russie future »), *Novyj Grad*, n° 5, 1932, p. 21-35.

ment pour l'Europe. Tributaire de son temps, Fondaminskij était persuadé que les voies suivies pour approcher cet idéal seraient en Russie et en Europe divergentes : l'Europe s'orientant vers une économie planifiée, la Russie, elle, dans un premier temps, s'attachant à la libéralisation de son économie, de l'emprise de l'État, et formulait le souhait que ces deux mouvements en sens contraire puissent un jour se rencontrer… La vision de Fondaminskij eût été plus juste si le bolchevisme se fut effondré à la mort de Stalin, or il a duré encore quarante ans, jusqu'aux années où le capitalisme mondial après une phase étatiste revient au libéralisme, ce qui effectivement semble avoir eu pour une Russie convalescente des conséquences fâcheuses. L'article de Fondaminskij qui se voulait être un correctif à celui de Fedotov, a suscité les objections du juriste P. Mihajlov dans le numéro suivant de la revue, Pour ce dernier, sorti de l'épreuve bolcheviste, la Russie passera par une phase de dépression, de fatigue et ne se passionnera guère pour l'idée de l'édification d'une Cité nouvelle. Le libéralisme petit-bourgeois et l'individualisme vont dominer. Le rétablissement de la Russie, en vertu des lois psychiques, va se passer dans l'anarchie, cahin-caha, à tâtons, avec retour à l'accumulation initiale. Fondaminskij reste fondamentalement optimiste, il constate une Europe nullement fatiguée par la guerre, en ébullition, à la recherche de solutions nouvelles, même si celles-ci sont erronées, voire perverses. Il soupèse le capital d'essor accumulé par la Révolution française, laquelle ne peut se comparer à la violence et à l'expansion de la révolution russe, qui se veut être l'amorce de la révolution mondiale et exerce une fascination non seulement en Europe, mais en Asie : c'est un processus de longue durée qui s'étalera, affirme-t-il prophétiquement, sur tout le XXe siècle, et, paraphrasant l'hémistiche de Aleksandr Blok dans le poème *La bataille de Koulikovo*, il intitule sa réponse à Mihajlov : « Nous ne connaîtrons pas le repos. »[9] L'exemple de Gandhi qui a réveillé les Indes, celui de Roosevelt qui a reconverti le capitalisme américain, nourrissent son optimisme. Si Fondaminskij paraît avoir raison contre Mihajlov dans les limites du XXe siècle, il sous-estime les conséquences de la terrible saignée à laquelle la Russie sera soumise pendant près de quarante ans. Dès ses

9. I. Bunakov, « Pokoja ne budet » (« Il n'y aura pas de répit »), *Novyj Grad*, n° 9, 1934, p. 26-46.

premiers articles il constatait que le bolchevisme était responsable de morts par millions, il admettait que le régime allait durer encore plusieurs décennies, mais n'en tirait pas la conclusion ou l'interrogation qui s'imposait : un pays saigné à blanc pourrait-il un jour retrouver son essor ?

Le dernier écrit de Fondaminskij date de 1935. Il est le plus court, dépasse à peine trois pages[10]. Il s'agit du schéma d'un discours prononcé lors de l'inauguration du Club postrévolutionnaire sur le thème « Devons-nous revenir en Russie ? ». En effet, cette année-là, la propagande aidant, certains émigrés russes sont de nouveau tentés par un possible retour dans la mère patrie. La collectivisation est achevée, les persécutions antireligieuses s'atténuent, Stalin emprunte une phraséologie nationaliste, une constitution démocratique semble en gestation. Fondaminskij reste inébranlable. « Le pouvoir bolchevique, – affirme-t-il –, est une secte fanatique incapable d'évoluer. »[11] Héritiers pervers de l'ordre d'Ignace de Loyola et de l'intelligentsia russe, Lenin et ses disciples croient dur comme fer à leur idéologie. La politique extérieure nationale de Stalin n'est qu'une manœuvre, comme l'avait été en son temps la NEP[12], car l'Union soviétique est prise en tenaille entre le Japon et l'Allemagne. Il lui faut à tout prix sauver le bastion de la révolution mondiale. Fondaminskij continue : toute la population et la jeunesse du pays sont entièrement éduquées et scolarisées dans l'esprit du bolchevisme. Mais viendra un temps et il est peut-être déjà venu, où cette nouvelle génération va se poser des questions sur la personne humaine, sur la liberté, sur Dieu. Alors le conflit avec l'idéocratie deviendra inéluctable. Comme les intellectuels du passé, la jeunesse soviétique va former des cercles clandestins et remplir les prisons. Puis elle enverra les meilleurs dans l'émigration pour mieux comprendre et pour que soient créés à l'étranger des émetteurs radio capables d'envoyer vers leur patrie les ondes de la pensée libre. Étonnante prophétie de la deuxième et surtout de la troisième émigration… Dans la vision de Fondaminskij, Radio-Liberty existe déjà.

---

10. I. Bunakov, « Vozvraščat'sja li nam v Rossiju ? » (« Devons-nous rentrer en Russie »), *Novyj Grad*, n° 10, 1935, p. 128-131.
11. *Ibid.*, p. 129.
12. *Novaja ekonomičeskaja politika* (Nouvelle politique économique).

Et de conclure : « Pourquoi alors devrions-nous rentrer en Russie ? Ne devons-nous pas assumer dès maintenant la mission que viendront nous apporter les futurs envoyés ?… Quand les jeunes me demandent ce qu'ils doivent faire, je leur dis de rester ici. »[13] Lucidité et courage ont toujours été les dominantes de la pensée et de l'action de Fondaminskij.

Retour à l'hagiographie. La montée inexorable du nazisme, puis la défaite de la France devaient mettre à rude épreuve son optimisme. Toutefois Fondaminskij ne cède pas à la tentation de partir aux États-Unis, comme le font Fedotov ou Mark Aldanov. À rebours, il quitte la zone libre pour regagner Paris malgré les menaces qui pèsent sur lui en tant que juif. Au déclenchement de la guerre contre l'URSS il est arrêté et envoyé avec plusieurs dizaines d'autres émigrés russes au camp de Romainville. Mais si la plupart des émigrés sont rapidement libérés, Fondaminskij reste interné en tant que juif. Ses amis lui proposent une évasion en douceur sous prétexte d'un transfert pour raison de santé dans un hôpital : Fondaminskij refuse net « pour mourir avec les juifs ». Au camp de Compiègne où il est envoyé, il reçoit enfin le baptême différé pendant de nombreuses années par un tenace sentiment d'indignité. Sa bonne humeur ne faiblit pas. Il écrit à ses amis, « on me considère comme le détenu le plus joyeux du camp »[14]. Mais la fin approche : en 1942, il est déporté en Allemagne, parachevant par un sacrifice quasi volontaire une vie consacrée entièrement à aider et à réconforter son prochain.

13. I. Bunakov, « Vozvraščat'sja li nam v Rossiju ? », art. cité, p. 131.
14. Lettre privée adressée à Tamara Eltchaninoff (archives de l'auteur).

L'émigration, lieu de rencontres culturelles : le Studio franco-russe, « tribune libre » des années 1930

Tatiana VICTOROFF
Université Strasbourg II-Marc Bloch

Mots-clés : Studio franco-russe, idée européenne, émigration russe, littérature, spiritualité

Les rencontres entre écrivains et penseurs russes et français dans les années 1930 (Nadežda Tèffi, Mark Aldanov, Gajto Gazdanov, Marina Cvetaeva, Nina Berberova, etc., d'un coté, André Malraux, André Maurois, Gabriel Marcel, etc., de l'autre), rendues possible par l'émigration russe, ont été un événement culturel majeur. Dans le cadre du Studio franco-russe, organisé par Wsevolod de Vogt et Nadežda Gorodeckaja et qui en était un lieu privilégié, divers sujets culturels étaient librement débattus dans la double perspective du regard russe et du regard français.

L'importance de ces rencontres est sensible à travers leur écho dans la presse de l'émigration russe (*Poslednie Novosti* [Les Dernières nouvelles], *Vozroždenie* [La Renaissance], *Segodnja* [Aujourd'hui], *Rossija i Slavjanstvo* [La Russie et le monde slave]) et la presse française (*France et Monde*[1]). Les sténogrammes de ces soirées ont été publiés par Marcel Péguy dans les Cahiers de la quinzaine, véritable rareté bibliographique aujourd'hui. Les premiers articles sur ce sujet ont été publié par Jean Bonamour et Romain Vaissermann[2] ; ces derniers temps, Leonid Livak a fait paraître dans le dernier numéro de la Revue des Études slaves[3] un article important qui présente l'histoire et le

1. W. de Vogt, « Soirées de Paris », *France et Monde*, n° 135, 1929, p. 59-63.
2. R. Vaissermann, « Les Cahiers de la quinzaine de Marcel Péguy et la Russie », *Le Porche*, n° 5, 1999, p. 50-65.
3. L. Livak, « Le Studio franco-russe (1929-1931) », *Revue des Études slaves*, t. 75, fascicule 1, 2004, p. 109-112.

contexte du Studio et forme le projet d'en rééditer les sténogrammes. Mon propos sera de considérer ces rencontres franco-russes dans une perspective comparatiste en me concentrant sur les trois aspects qui paraissent fondamentaux pour ces débats : la culture, la littérature et la spiritualité, en considérant successivement trois réunions consacrées à « Orient et Occident », au « Symbolisme français et symbolisme russe », enfin au « Renouvellement spirituel en France et en Russie ». Ces trois réunions ont eu lieu en 1930-1931, après la rupture des participants du Studio avec les intellectuels de gauche français, rupture bien décrite par Livak.

Les réunions étaient organisées selon un schéma simple. Deux exposés, l'un du coté français et l'autre du côté russe, « pour avoir la discussion de deux points de vue »[4], étaient suivis de débats ouverts à tous les participants. Ces débats, également sténographiés, présentent aujourd'hui un intérêt particulier. D'après Wsevolod de Vogt, « la tribune du Studio franco-russe aura été pour beaucoup non seulement une "tribune libre" mais encore la seule, neutre en quelque sorte, où pouvaient se succéder des écrivains qu'il eût été difficile autrement de voir réunis dans la même salle »[5].

Occident latin contre Orient slave : un débat houleux

Nous pouvons voir à quel point cet « échange des points de vue »[6] est difficile à réaliser, à travers l'exemple de la réunion « Orient et Occident » ; les intervenants prévus, Nikolaj Berdjaev et Henri Massis, avaient chacun publié la même année, en 1927, un ouvrage consacré à cette problématique, dont le titre était parlant : *La Défense de l'Occident* pour Massis[7] et *Un nouveau Moyen Âge*[8] pour Berdjaev. Les deux ont été édités dans la même collection, « Le Roseau d'or », dirigée par Jacques Maritain, Henri Massis, Stanislas Fumet et Frédéric Lefèvre.

4. N. Berdiaev, « L'Orient et l'Occident. Textes suivis de débats », *Cahiers de la quinzaine*, t. 20, fascicule 9, 1930, p. 29.
5. W. de Vogt, « Le renouveau spirituel en France et en Russie », *Cahiers de la quinzaine*, t. 22, fascicule 1, p. 11.
6. *Idem*.
7. H. Massis, *La Défense de l'Occident*, Paris, Librairie Plon (Le Roseau d'Or), 1927.
8. N. Berdiaev, *Un nouveau Moyen Âge*, Paris, Librairie Plon (Le Roseau d'Or), 1927 (*Novoe srednevekov'e*, Berlin, Obelisk, édition originale, 1924).

La traduction du livre de Berdjaev avait été faite sur l'initiative de Maritain qui voulait « qu'il soit présent en français dans la forme la plus exaltante et la plus forte »[9]. Les deux penseurs placent au cœur de leur réflexion le destin de la culture européenne et l'idée, très répandue dans ces années qui suivent la catastrophe de la première guerre mondiale, de sa possible décadence. Mais si Massis nie tout déclin et revendique l'esprit de résistance de l'Occident contre les attaques de l'Orient dont le « germanisme » et le « slavisme » seraient les alliés, Berdjaev constate l'épuisement spirituel de l'Occident latin, dû à sa coupure avec l'« Orient » byzantin.

Ceci explique le choix des intervenants, mais aussi le fait que Massis n'est tout simplement pas venu, en envoyant une lettre à la dernière minute : « Sur la question "Orient et Occident" j'ai exposé ma pensée ; mes positions sont prises. Et si je crois que des échanges de vues personnels pourraient être efficaces et utiles, je ne crois pas que la discussion publique soit profitable aux intérêts qui se trouvent ici engagés. »[10]

Une polémique a éclaté entre les deux penseurs, dont l'écho est perceptible dans la violente critique du livre de Massis publiée par Berdjaev dans sa revue *Put'* (*La Voie*), sous le titre provocant « L'accusation de l'Occident ». Berdjaev rejette les idées et la conception de Massis (que le lecteur russe ne découvre d'ailleurs que par opposition), et accuse ce dernier d'étroitesse d'esprit et de repli peureux face à la modernité[11]. Après une telle critique, le dialogue semble difficile à poursuivre.

Pourtant, cette rencontre, qui risquait de devenir un monologue de Berdjaev et que celui-ci organise effectivement comme une « défense de l'Orient »[12], devient tout à fait polyphonique grâce à plusieurs

9. A. Arjakovsky, *La génération des penseurs religieux de l'émigration russe*, Kiev-Paris, L'Esprit et la Lettre, 2002, p. 175-176.
10. N. Berdiaev, « L'Orient et l'Occident… », art. cité, p. 26.
11. N. Berdjaev, « Obvinenie Zapada (Henri Massis, "Défense de l'Occident", Le Roseau d'Or, 1927) » (« L'accusation de l'Occident [Henri Massis, "Défense de l'Occident", Le Roseau d'Or, 1927] »), *Put'*, n° 8, 1927, p. 145-148.
12. « Personnellement, si j'ai prononcé aujourd'hui une conférence comme une défense de l'Orient, si l'on peut avoir cette impression que je défends l'Orient

contre-arguments du coté français (de Marcel Péguy[13], de Jean de Pange et surtout de Jean Maxence qui remplace à l'improviste son ami Henri Massis et souligne sa proximité de vues avec lui[14]. Maritain (qui n'a pas participé à cette réunion mais a fait connaître son opinion dans une lettre envoyée au Studio franco-russe et lue au cours des débats), penche, lui, plutôt du côté de Berdjaev : en citant ses propres ouvrages, *Le docteur angélique*[15] et *Primauté du spirituel*[16] qu'« [il] n'aurait pu que reprendre », il déclare que « la préface nécessaire à un débat sur l'Orient et l'Occident, c'est un sévère examen de conscience de nous autres chrétiens d'Occident, car c'est avant tout des erreurs du "monde moderne" occidental exportées partout que l'univers souffre aujourd'hui »[17].

Il y a donc un espace pour la discussion. Celle-ci éclate en effet dans des débats animés où Massis lui-même paraît présent par « un certain silence plus éloquent encore qu'une intervention » – dit Wsevolod de Vogt[18] ; et par la mention récurrente de ses idées, connues de la plupart des participants[19] y compris des Russes, qui n'en ont pas tous la même perception que Berdjaev, même si l'interprétation de ce dernier paraît dominante. Ainsi Boris Vyšeslavcev, dans un soutien chaleureux à Berdjaev, oppose Orient et Occident comme deux âmes, deux morales, deux manières – résistance active ou passive – d'affronter un destin tragique. Cette opposition semble exclure toute compréhension

---

contre l'Occident, je dois avouer que ma conscience est pour les trois quarts occidentale, et que la quatrième partie de mon sang est français. » L'auteur justifie son point de vue « oriental » par le fait « qu'on le comprend très mal et qu'on l'attaque souvent d'un point de vue occidental qui est faux à mon avis » (« L'Orient et l'Occident … », art. cité, p. 58).

13. « La Révélation est faite pour le globe entier », ou encore « Quand on discute des rapprochements possibles entre l'esprit français et l'esprit russe, il y a une chose que nous ne devons pas oublier, c'est que nous ne sommes pas latins, que nous ne sommes pas de race latine […]. Nous sommes essentiellement de race celte, de même que les Russes sont de race slave », pour relativiser l'opposition de Berdjaev entre l'Occident latin et l'Orient byzantin (Marcel Péguy, « L'Orient et l'Occident… », art. cité, p. 39-42).
14. *Ibid.*, p. 29.
15. J. Maritain, *Le docteur angélique*, Paris, Paul Hartmann, 1929.
16. J. Maritain, *Primauté du spirituel*, Paris, Plon, 1927.
17. *Ibid.*, p. 34.
18. *Ibid.*, p. 28.
19. *Ibid.*, p. 46.

mutuelle : « Nous, les Russes, nous avons cessé de nous étonner de l'incompréhension du problème russe que l'Occident découvre à chaque pas ; nous sommes davantage surpris en présence de compréhension ou de la volonté de nous comprendre », écrit Vyšeslavcev[20].

La ligne de partage ne correspond pourtant pas strictement aux nationalités. Wsevolod de Vogt mentionne d'ailleurs la formation, au cours des discussions, de deux groupes « franco-russes »[21] ; cette absence de critère purement national est peut-être le point le plus intéressant et le plus significatif.

Littérature française – littérature russe : une ignorance réciproque

Néanmoins, le débat relevait parfois de la gageure, tant les exposés portaient sur des traditions nationales qui semblaient n'avoir rien en commun. C'est le cas de la réunion « Symbolisme français et symbolisme russe », où, malgré l'optimisme un peu forcé affiché par Wsevolod de Vogt (« nous avons eu l'air de parler de deux choses très distinctes, pour, au fond, ne parler que d'une chose bien commune à ces deux pays »)[22], les rapprochements semblent artificiels : Berberova remarque que « l'étude de l'œuvre de notre école symboliste montrera plus tard combien l'influence occidentale fut chez nous superficielle »[23], et Vladimir Vejdle, au cours de la discussion, renchérit en se demandant si « [l'influence française] a vraiment eu lieu »[24]. Du côté français, le symbolisme est présenté dans un cadre purement national, où la poésie russe n'est même pas évoquée. La discussion, si vive pour « Orient et Occident », semble ici presque impossible.

---

20. B. Vyšeslavcev, « Orient und Occident », *Put'*, n° 26, 1931, p. 125 :
«Мы, русские, уже перестали изумляться тому непониманию русской проблемы, которое на каждом шагу обнаруживает Запад, мы изумляемся скорее, когда встречаем понимание, или желание нас понять.»
21. « On n'a pas tardé à constater qu'il y avait, à nos réunions, deux groupes franco-russes en présence », « Le renouveau spirituel… », art. cité, p. 12.
22. A. Fontainas, N. Berberova, « Le Symbolisme. Textes suivis de débats au "Studio franco-russe" », *Cahiers de la quinzaine*, onzième réunion, 1930, p. 38.
23. *Ibid.*, p. 33.
24. *Ibid.*, p. 41.

Déjà la façon d'exposer la problématique est significative : André Fontainas insiste sur les recherches formelles des symbolistes français comme une sorte de libération poétique du cadre rigide des esthétiques antérieures, en s'arrêtant de façon sélective sur certaines figures. L'exposé de Berberova, deux fois plus long, passe en revue les différents courants du symbolisme russe, en insistant sur l'analyse des idées, avec des thèmes typiquement russes comme « le frère souffrant » ou « l'avenir radieux »[25], et en soulignant les divergences avec le symbolisme français. Elle cite dans ce sens Vjačeslav Ivanov : « Mallarmé voulait seulement que notre pensée, ayant accompli un cercle, descendît juste au point indiqué par lui. Pour nous, le symbolisme c'est au contraire, l'énergie qui se dégage des limites du monde donné et qui imprime à l'âme le mouvement d'une spirale qui se dresse. »[26]

La dimension métaphysique du symbolisme russe revient au cours de la discussion, tout comme la tendance de Berberova à apporter un témoignage à la première personne (le symbolisme comme ce qui nous « permet de nous voir nous-mêmes », « notre tragique », « notre avenir »[27], où un des aspects de ce « notre » est l'idée d'« œuvre-vie » (*žiznetvorčestvo*) en contraste avec l'« alchimie du verbe » des symbolistes français, contraste révélé par Lev Gillet, un intellectuel français devenu « moine de l'Église d'Orient », selon sa propre définition. Au cours de la discussion, il souligne cette grande différence entre le symbolisme français comme « méthode poétique » et le symbolisme russe comme « conception de la vie » caractérisée par « une attitude métaphysique ». « Être symboliste, c'est aller jusqu'au bout » ; le symbolisme est une « révélation du principe "sacramentel" de l'art, de la nature »[28].

Pourtant, Vejdle remarque que « c'est par leurs profondeurs que les deux poésies se rejoignent »[29] : sans que l'on puisse parler d'influence dans un sens ou dans l'autre ; malgré les profondes différences au

25. *Ibid.*, p. 17.
26. *Ibid.*, p. 33.
27. *Ibid.*, p. 36.
28. *Ibid.*, p. 58.
29. *Ibid.*, p. 42.

niveau de la forme, il perçoit une consonance au niveau des aspirations et des idées.

« Notre Europe » : une prise de conscience

Cette consonance devient manifeste au cours de la réunion « Renouvellement spirituel en France et en Russie » (avril 1931), qui conclut les travaux du Studio. Cette fois au centre du débat est posée la question de la vie spirituelle qui « hante plus que jamais les écrivains et les penseurs du monde entier, du "Roseau d'or" à la *Nouvelle Revue Française*, des Russes émigrés aux jeunes auteurs soviétiques »[30]. Alors que l'on aborde la « profondeur » des deux cultures (pour reprendre Vejdle), nous constatons un changement sensible de tonalité. Les deux exposés, de Fumet (un des fondateurs de la collection du Roseau d'or) et de Georgij Fedotov (fondateur de la revue *Novyi Grad* [*La Cité nouvelle*]), semblent plus en harmonie et vont plutôt dans le même sens, malgré le fait que les renouveaux spirituels dans les deux pays sont indépendants. Des deux côtés on met en évidence des rapprochements possible avec l'autre tradition, tout d'abord au niveau des personnalités, comme Dostoevskj et Tolstoj[31] qui ont pu marquer certains des écrivains français, ou Léon Bloy et Charles Péguy[32] que les Russes lisaient avec passion. Chez Péguy, « constructeur de la Cité harmonieuse »[33], à laquelle la Cité nouvelle de Fedotov fait écho[34], on retrouve cette capacité de ne pas dissocier, jusque dans la mort, l'art et la vie, capacité qualifiée de tellement russe dans les trois réunions que nous considérons.

Ainsi, dans ces recherches d'un « dialogue de deux cultures », on peut voir à travers trois réunions représentatives une évolution de la controverse violente (« Orient et Occident »), ou l'impossibilité du

30. « Le renouveau spirituel… », art. cité, p. 14-15.
31. *Ibid.*, p. 42.
32. *Ibid.*, p. 33-35.
33. *Ibid.*, p. 43.
34. La parenté de cette aspiration avec celle de Péguy a été remarquée par Fedotov dans son compte rendu de la cession du Studio franco-russe consacré au poète français (décembre 1930) : « au seuil de la Cité nouvelle, on ne peut que se souvenir avec reconnaissance de l'auteur de la Cité harmonieuse », in *Novyj Grad*, Paris, n° 1, 1931, p. 99.

dialogue à cause d'une trop grande distance (« Symbolisme français et symbolisme russe »), vers une consonance qui apparaît lorsque l'on aborde la spiritualité dans sa profondeur, et qui est déjà esquissée en conclusion de la première de ces réunions par Berdjaev : « La lutte entre l'Orient et l'Occident doit cesser, et justement du point de vue religieux et chrétien. »[35].

Comme le remarque Antoine Arjakovsky dans son ouvrage sur la revue *Put'*, « pour quelques intellectuels russes et français la réunion entre Orient et Occident ne pouvait être réalisée que dans les profondeurs de l'universalisme chrétien. Pour la génération [...] issue du siècle d'argent en effet, les frontières culturelles de l'Europe en 1925 n'était que l'objectivation historique des frontières symboliques de la chrétienté »[36].

Ainsi, pour les trois réunions, c'est dans la profondeur commune de la spiritualité européenne que l'on trouve un point de départ pour un véritable dialogue. Au-delà des différences et des oppositions, voire des accusations (« Vous Français, qui aviez un écrivain remarquable, [Léon Bloy] qui était proche des motifs russes, bien qu'il fût un latin typique, vous l'avez peu apprécié » reproche Berdjaev[37]. « Ce qui m'inquiète chez les Russes, c'est une disposition […] à méconnaître […] le rôle de la raison et de l'intelligence » répond Fumet[38]), au-delà de la controverse, ce dialogue débouche sur la prise de conscience d'une identité européenne : « La révélation poétique, la plus grande peut-être de ces derniers temps, a été simultanément reçue et incarnée en vers inoubliables dans ces deux pays, dans ces deux parties si éloignées l'une de l'autre – et si différentes – de notre Europe. »[39]

Ce passage des « nous » et « vous » français ou russes, au « nous » européen, manifeste la réelle dimension et le sens de ces débats : ils ont été une véritable rencontre qui a permis à des Russes, héritiers

35. « L'Orient et l'Occident… », art. cité, p. 56.
36. Voir A. Arjakovsky, *La génération des penseurs religieux de l'émigration russe*, Kiev-Paris, L'Esprit et la Lettre, 2002, p. 167.
37. « L'Orient et l'Occident… », art. cité, p. 18.
38. *Ibid.*, p. 48.
39. Vladimir Vejdle cité dans « Le Symbolisme… », art. cité, p. 42.

d'un débat séculaire sur la Russie et l'Europe, de découvrir une Europe concrète et vivante, et au public français de connaître des auteurs russes dont la traduction et la publication en France a été encouragée et accélérée par le Studio : *France et Monde*[40] a ainsi publié Boris Zajcev[41], Nadežda Tèffi[42], Marina Cvetaeva[43], Mark Aldanov[44], pour ne citer que les plus connus.

Dans le domaine philosophique, remarque Vejdle, « Berdjaev et Šestov avaient dans ces années là, plus de fidèles lecteurs parmi les Français que parmi les Russes. »[45] Le Studio a généralisé et multiplié les rencontres et les échanges personnels qui existaient par ailleurs, et où des personnalités comme Boris Zajcev, Grigorij Adamovič, Paul Valéry, Georges Bernanos étaient impliquées : on peut citer par exemple le dialogue entre Gabriel Marcel et Lev Šestov, Nikolaj Berdjaev et Jacques Maritain[46], ou encore les rencontres dans le cadre des soirées poétiques russes comme celles organisées par la revue *Čisla* (*Nombres*), échanges que le Studio a fait fructifier dans cette « tribune libre » aux multiples voix où, selon l'espoir des participants, « les rencontres des écrivains pourraient préparer les rencontres des littératures »[47].

En conclusion, je voudrais citer les paroles de Wsevolod de Vogt :

> Le résultat de ces rencontres, peut-être ne l'apercevez-vous pas encore, et ne l'apercevrez-vous ni demain, ni après-demain. Mais un jour viendra où vous vous en ressentirez comme d'une compréhension possible, effective, entre l'Orient et l'Occident,

---

40. Édité par « Humanités contemporaines ».
41. « Avdotya la mort », n° 135, 1929, p. 65-73.
42. « Au couvent de Solovki et Marquita », n° 136, 1929, p. 11-20 et 20-24.
43. « Fiançailles », n° 138, p. 76-78.
44. « La mort de Paul Ier », n° 137, p. 70.
45. V. Vejdle, *Franco-russkie vstreči. Russkij al'manah* (*Les rencontres franco-russes. L'almanach russe*), Paris, 1981, p. 397-400 :
«У Бердяева и Шестова в те годы было даже больше верных читателей среди французов, чем среди руусских.»
46. Maritain et Berdjaev ont créé un séminaire catholique-orthodoxe à Clamart auquel participaient plusieurs représentants des intellectuels russes. Cf. A. Arjakovsky, *op. cit.*, p. 372-394.
47. Nikolaj Daškov (un des pseudonymes de Vladimir Vejdle), « Ob odnoj popytke franco-russkogo sbliženija » (« Une tentative de rapprochement franco-russe »), *Vozroždenie*, n° 1563, 1929, p. 3.

> entre la Russie et la France. Et qui dit compréhension, dit collaboration.[48]

Cette ouverture vers la postérité ne prend-elle pas aujourd'hui une nouvelle signification quand s'ouvrent de nouvelles perspectives d'échanges avec la Russie, y compris non émigrée ? Ainsi se précise l'enjeu principal de ce banquet de la pensée que furent ces rencontres, quelle que soit leur intention initiale – de la connaissance littéraire à la « collaboration intellectuelle » (Il'ja Goleniščev-Kutuzov), jusqu'à « l'espoir d'un rapprochement » (Vladimir Vejdle).

48. « L'Orient et l'Occident… », art. cité, p. 61.

Activisme politique et militaire dans l'émigration russe : réalité ou sujet littéraire ? À propos du « Bratstvo Russkoj Pravdy » après sa disparition

Wim COUDENYS
Université catholique de Louvain, Fonds de la Recherche scientifique

Mots-clés : Bratstvo Russkoj Pravdy, terrorisme, émigration russe, anticommunisme

Ces dernières années, on a tendance à associer le terrorisme uniquement avec l'extrémisme religieux musulman. On oublie trop facilement que la haine de la culture occidentale et le désir de la détruire par tous les moyens ont déjà une longue histoire, et pas exclusivement chez les non-chrétiens. La Russie, notamment, peut se prévaloir d'une tradition terroriste remarquable, tant dans sa population opprimée et révoltée qu'au niveau des pouvoirs publics. En fait, c'étaient justement l'Empire russe et l'Union soviétique qui appliquaient les méthodes terroristes, développées auparavant par la *narodnaja volja* (« volonté du peuple ») puis les socialistes-révolutionnaires, pour combattre leurs ennemis à l'intérieur et à l'extérieur du pays. Bien que dans ce genre d'activités la notion d'« ennemi » soit toujours floue, c'est surtout lors des « temps des troubles », notamment pendant la guerre civile russe et sa longue après-guerre, que le décalage entre la violence vécue et sa justification idéologique a atteint son paroxysme[1]. Au moment où les parties combattantes se positionnaient dans les angles opposés du champ de bataille idéologique, les moyens appliqués pour combattre l'adversaire ne correspondaient guère à la « pureté politique » prétendue. Surtout, l'émigration russe militaire se

1. O. V. Budnickij, « Terrorizm glazami istorika. Ideologija terrorizma » (« Le terrorisme vu par l'historien. Idéologie du terrorisme »), [http://www.logic.ru/Russian/vf/Papers2004/Budnitskii_52004.htm], visité le 10 août 2005 ; voir également D. I. Zubarev, « "Krasnaja čuma" i belyj terrorizm (1918-1940) » (« La peste rouge et le terrorisme blanc [1918-1940] »), [http://www.memo.ru/history/terror/zubarew.htm], visité le 10 août 2005.

trouvait dans une position impossible : en tant qu'héritier et partisan de l'ordre impérial russe, elle devrait nécessairement propager la restauration de l'Empire tsariste et la libération du pays par des moyens légitimes, c'est-à-dire par une armée russe régulière[2]. En aucun cas, elle ne pouvait justifier le recours à la violence irrégulière, qu'elle attribuait d'habitude exclusivement aux bolcheviks[3]. Malheureusement, l'état-major de l'armée impériale russe en exil ne disposait pas de contingents suffisants pour battre l'Armée rouge et ne pouvait pas compter sur l'aide militaire ou financière des Alliés. Alors, au moment où l'Armée blanche était dissoute et remplacée par une association des anciens combattants (l'Union générale militaire russe ou *Russkij Obšče-Voinskij Sojuz*), ses dirigeants et avant tout le général Aleksandr Pavlovič Kutepov (1882-1930) cherchaient à s'associer à des organisations prêtes à combattre les bolchevistes par « tous les moyens »[4]. Une telle association, non approuvée, bien sûr, par un conseil d'administration quelconque, ni même soutenue par la plupart des généraux blancs, poussait Kutepov et ses amis dans l'illégalité et les livrait aux caprices des services de renseignements et de tout individu ou groupement prétendant mener une lutte anticommuniste. C'était notamment le cas avec le fameux réseau « Trust », une organisation monarchiste à l'intérieur de l'Union soviétique, dont les militaires blancs espéraient qu'elle pourrait faire éclater le régime soviétique. En réalité, le Trust n'était qu'un piège, tendu par la GPU (*Gosudarstvennoe političeskoe upravlenie*, Direction politique d'État) pour discréditer l'émigration russe. En effet, quand le Trust fut démasqué, en 1927,

---

2. Sur l'histoire de l'émigration militaire russe, voir Rossija v izgnanii. Sud'by *rossijskih ėmigrantov za rubežom* (*La Russie en exil. Destins d'émigrés russes à l'étranger*), Moscou, IVI RAN, 1999, p. 68-262 ; et surtout P. Robinson, *The White Russian Army in Exile 1920-1941*, Oxford, Clarendon Press, 2002.
3. Du point de vue soviétique, par contre, c'étaient bien les émigrés qui recouraient au terrorisme. Voir notamment le livre récent et très tendancieux de J. P. Spiridenko et V. F. Eršov, *Belyj terror ? Političeskij ėkstremizm rossijksoj ėmigracii v 1920-1945 gg.* (*La terreur blanche ? L'extrémisme politique de l'émigration russe, 1920-1945*), Moscou, M. G. U. Servisa, 2000. Pour une version plus « neutre », voir la série (inachevée) de documents publiés par le Service de sécurité de la Fédération (*Federativnaja Služba Bezopasnosti, FSB*) et le ministère de la Défense dans *Russkaja voennaja ėmigracija 20h-40h godov* (*L'émigration militaire russe des années 1920-1940*), Moscou, Geja, 1998.
4. P. Robinson, *op. cit.*, p. 131-148. À ce propos, voir également la correspondance entre les généraux Kutepov, Vrangel' et Šatilov sur la question à qui s'associer dans la lutte antibolcheviste (BAR, papiers A. P. Kutepov, boîte 2).

un grand nombre d'émigrés retira sa confiance aux généraux blancs qui s'étaient laissés entraînés si facilement dans une aventure invraisemblable[5].

La Confrérie de la Vérité russe

Histoire

L'affaire du Trust encourageait d'autres organisations dites « activistes » à se profiler au dépens des militaires blancs discrédités. Ce fut tout d'abord un groupement strictement conspirateur, le Bratstvo Russkoj Pravdy (Confrérie de la Vérité russe), qui s'efforçait de remplir le vide laissé par le Trust[6]. L'idée de la Confrérie elle-même prenait son origine dans la revue marginale *Russkaja Pravda* (*La Vérité russe*) (1922-1933), qui voulait inciter la population russe à se dresser contre ses oppresseurs bolcheviks. Il est peu probable que la *Russkaja Pravda* aurait jamais touché son public ni atteint son but, mais Vladimir Grigor'evič Orlov (1882-1941), l'instigateur probable du projet[7],

5. Pour la version la plus récente de cette histoire, y compris toute la bibliographie à ce sujet, voir L. Flejšman, *V tiskah provokacii. Operacija « Trest » i russkaja zarubežnaja pečat'* (*Pris dans l'étau de la provocation. L'opération « Trust » et la presse russe hors frontières*), Moscou, Novoe Literaturnoe Obozrenie, 2003.

6. L. Flejšman, *op.cit.*, p. 233-234 et 277-281 ; voir également O. V. Budnickij, « Bratstvo Russkoj pravdy – poslednij literaturnyj proekt S. A. Sokolova-Krečetova » (« La Confrérie de la Vérité russe : le dernier projet littéraire de S. A. Sokolov-Krétchétov »), *Novoe literaturnoe obozrenie* (*Nouveau panorama littéraire*), n° 64, 2003, p. 114-143, qui donne [une version de] l'histoire du BRP jusqu'en 1932. Voir également *Izdatel'stva i izdatel'skie organizacii russkoj emigracii, 1917-2003 gg. Enciklopedičeskij spravočnik*, (*Éditions et sociétés éditoriales de l'émigration russe, 1917-2003, Annuaire encyclopédique*), Saint-Pétersbourg, Forma T, 2005, p. 25-34.

7. On sait peu de choses d'Orlov, si ce n'est quelques courtes références : Ė. Garetto, A. I. Dobkin, D. I. Zubarev, « Amfiteatrov i Savinkov : perepiska 1923-1924 » (« Amfiteatrov et Savinkov : correspondance 1923-1924 »), *Minuvšee. Istoričeskij al'manach* (*Passé révolu. Almanach historique*), n° 13, 1993, p. 152-153 ; C. Mick, « Grauzonen der russischen Emigration : Von Rußlandexperten und Dokumentenfälschern », in K. Schlögel (éd.), *Russische Emigration in Deutschland 1918 bis 1941. Leben im europäischen Bürgerkrieg*, Berlin, Akademie-Verlag, 1995, p. 169-174 ; A. Dienko, *Razvedka i kontrrazvedka v licah. Ėnciklopedičeskij slovar' rossijskih specslužb* (*Les hommes du renseignement et de la déception. Dictionnaire encyclopédique des services spéciaux russes*), Moscou, Russkij Mir, 2002, p. 368 ; W. Coudenys, *Leven voor de tsaar. Russische ballingen, samenzweerders en collaborateurs in België* (*La vie pour le tsar. Exilés, conspirateurs et collaborateurs russes en Belgique*), Louvain, Davidsfonds, 2004, p. 177-178 ; [V.G. Orlov], « Kratkaja istorija

avait réussi à convaincre du contraire les militaires avec lesquels il collaborait[8]. Le rédacteur en chef et seul contributeur de la *Russkaja Pravda* était Sergej Alekseevič Sokolov-Krečetov (1878-1936), qui, après avoir naguère publié de la poésie symboliste (dont les *Stihi o prekrasnoj dame* [*Vers sur la belle dame*] d'Aleksandr Blok) dirigeait désormais la maison d'édition Mednyj Vsadnik à Berlin[9]. Pour le style et la teneur de *Russkaja Pravda*, Sokolov-Krečetov avait eu recours à son expérience dans *Osvag* (*Osvedomitel'noe agenstvo*, Service d'information), le service de propagande des forces russes blanches pendant la guerre civile. Vers 1925, la publication de *Russkaja Pravda* devint plus régulière, grâce à l'aide financière du duc Georg von Leuchtenberg (Georgij Lejhtenbergskij, 1873-1929), un parent de Nicolas II qui s'était installé en Bavière. Par contre, comme la *Russkaja Pravda* était destinée à l'Union soviétique, où elle n'avait aucune chance de générer un revenu quelconque, il fallait trouver de nouvelles sources de financement. Dans ce but, Sokolov-Krečetov créa le Bratstvo Russkoj Pravdy. Bien que la Confrérie ait été conçue en premier lieu pour faire ouvrir aux émigrés tout grand leur bourse et ne se mêlât pas officiellement de la lutte contre les bolcheviks à l'intérieur de l'Union soviétique, la discrétion qu'elle affichait suggérait tout autre chose. Tout d'abord, les membres de la Confrérie n'étaient connus que par un numéro et la composition du *verhovnyj krug* (« cercle suprême ») était un secret bien gardé. Deuxièmement, la Confrérie revendiquait chaque « attaque terroriste » contre les bolcheviks. Le seul problème, bien évidemment, était l'absence de sources indépendantes pouvant confirmer une telle assertion. Le décès inattendu d'un dirigeant soviétique ou même une catastrophe majeure dont la presse occidentale avait pris connaissance étaient immédiatement attribués aux partisans du Bratstvo Russkoj Pravdy. Même les attentats contre des représentants soviétiques à l'étranger, insinuait-

---

BRP » (« Une brève histoire du BRP »), (IU, papiers A. V. Amfiteatrov, boîte 15, correspondance BRP).

8. BAR, ROVS, boîte 10, correspondance entre Orlov, Kutepov et Potockij ; boîte 160, Meždunarodnoe soglašenie protiv III-go Internacionala 1924-1925 (Accord international contre la IIIe Internationale 1924-1925).

9. *Russkie pisateli 1800-1917. Biografičeskij slovar'* (*Les écrivains russes, 1800-1917 : dictionnaire biographique*), Moscou, Bol'šaja Rossijskaja Ėnciklopedija,1992, t. 3, p. 149-151. *Izdatel'stva i izdatel'skie organizacii russkoj emigracii, 1917-2003 gg. Enciklopedičeskij spravočnik, op.cit.*, p. 125-126.

on, étaient liés, d'une manière ou autre, à la Confrérie. Finalement, à partir de 1926, le Bratstvo se vantait de sa collaboration avec *Zelënyj Dub* (Le chêne vert), un prétendu réseau de partisans dans l'Ouest de la Russie et en Biélorussie. Les mémoires du chef de *Zelënyj Dub*, l'ataman Dergač, parurent dans la *Russkaja Pravda*, et pendant l'été de 1927, le quotidien parisien conservateur *Vozroždenie* (*La Renaissance*) commença à publier les aventures d'un associé de Dergač, l'ataman Krečet. Les lecteurs de *Vozroždenie* étaient tellement captivés par l'histoire de Krečet, que personne ne se demandait si les récits de Krečet n'étaient pas, par hasard dus à la plume de Sokolov-Krečetov. Quoi qu'il en soit, après les scandales qui avaient secoué l'émigration russe dans la seconde moitié des années 1920, le Bratstvo Russkoj Pravdy donnait l'air d'être un adversaire sérieux des Soviétiques[10]. Le chef des anciens combattants russes, le général Petr Nikolaevič Vrangel' (1878-1928), bien instruit par Sokolov-Krečetov, déclara qu'il n'y avait rien à craindre de la Confrérie ; Sergej Nikolaevič Paleolog (1877-1933), le représentant des émigrés russes auprès du gouvernement yougoslave, mit sa collecte au profit du grand-duc Nikolaj Nikolaevič (*Fond Spasenija Rossii*, Fonds pour le salut de la Russie) à la disposition du Bratstvo et le métropolite Antonij Chrapovickij (1863-1936), chef de l'Église orthodoxe russe monarchiste, dite « hors frontières », donna sa bénédiction à la Confrérie. Grâce à sa générosité financière, Anastas Andreevič Vonsjackij (1898-1965), le président de la *Vseobščaja fašistskaja organizacija* (Organisation fasciste panrusse), prenait la tête de la section américaine[11]. Dans toute l'Europe, aux États-Unis et en Asie, des émigrés russes prêtaient serment à la Confrérie, pendant que les dirigeants de leurs mouvements s'exprimaient favorablement à son sujet. L'appui des émigrés au Bratstvo, qui d'ailleurs ne cachait pas ses convictions antisémites[12], n'était pas restreint aux antibolcheviks d'extrême droite. Sokolov-Krečetov avait même réussi à gagner des représentants de gauche à sa

10. O. V. Budnickij, art. cité, p. 114-124.
11. *Ibid*, p. 125-129 et 139-141.
12. Sur l'idéologie du Bratstvo, voir également D. Beaune, *L'enlèvement du général Koutiepoff. Documents et commentaires*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1998, p. 50-70 ; et la correspondance entre Amfiteatrov et Sokolov-Krečetov (SSEES, collection A. V. Amfiteatrov, boîte 1) ; par exemple, la lettre du 22 août 1927, dans laquelle Sokolov-Krečetov essaie de donner une explication « rationnelle » pour l'antisémitisme du BRP.

cause. Le plus précieux converti était sans doute Vladimir L'vovič Burcev (1862-1942), un socialiste-révolutionnaire célébré pour le zèle avec lequel il poursuivait les agents provocateurs soviétiques et autres espions[13]. Malheureusement, plus le Bratstvo faisait de la publicité – chose bien étrange pour une société secrète – plus il y avait des rumeurs selon lesquelles il n'était qu'un coup monté par la GPU, une organisation d'extrême droite ou même un « complot judéo-maçonnique ». La presse, surtout *Vozroždenie*, dont Sokolov-Krečetov espérait le soutien, se faisait de plus en plus réservée ; les pamphlets et les livres consacrés au Bratstvo, dont *Belaja Svitka* (*Le surtout blanc*) de Petr Nikolaevič Krasnov (1869-1947) et *Stena plača i stena nerušimaja* (*Le mur des lamentations et le mur indestructible*) d'Aleksandr Valentinovič Amfiteatrov (1862-1938), n'étaient distribués que parmi les membres de la Confrérie ou furent publiés à un moment inopportun (notamment en janvier 1930, au moment de l'enlèvement du général Kutepov par la GPU)[14]. Pendant plusieurs années, les rumeurs autour de la Confrérie furent attribués soit aux confrères souffrant du « politiquement correct », soit aux membres renvoyés de la Confrérie, dont Orlov, l'initiateur du groupement. Enfin, à l'été 1932, il devint de plus en plus difficile de nier ou même de minimaliser les querelles au sein du Bratstvo. La lutte entre différentes factions sur la politique à suivre et sur la question de savoir qui aurait le plus de chances auprès des éventuels bailleurs de fonds, s'acheva par la dénonciation de Aleksandr Nikolaevič Kol'berg, le secrétaire de Sokolov-Krečetov[15], comme agent provocateur à la solde des Soviétiques. Bien qu'aucun

---

13. O. V. Budnickij, art. cité, p. 124, 129 ; voir, par exemple, l'article de V. L. Burcev, « Moj otvet S. P. Mel'gunovu » (« Ma réponse à S. P. Melgounov »), *Obščee delo* (*Cause commune*), n° 2, 10 novembre 1928, p. 2-3 ; les lettres de Sokolov-Krečetov à Amfiteatrov du 2 janvier 1928 et du 10 janvier 1928 (SSEES, collection A. V. Amfiteatrov, boîte 1) et celles de Burcev à Amfiteatrov du 27 décembre 1927 et du 25 janvier 1928 (IU, papiers A. V. Amfiteatrov, boîte 2, dossier V. L. Burcev 3).
14. O. Budnickij, art. cité, p. 129-130 ; voir également L. Flejšman, *op. cit.*, p. 277-284 et mon article « *Stena plača i stena nerušimaja* : A.V. Amfiteatrov's attempt to restore the fighting spirit among russian émigrés in the early 1930s », in W. Coudenys, S. Garzohio, F. Polsakov (éd.), *Isolation, Interaction, Interpretation. Russian culture in European Exile*, Vienne, Peter Lang, (à paraître).
15. Lettres de V. G. Orlov à A. N. [Tol'] du 11 février 1927 (IU, papiers A. V. Amfiteatrov, boîte 15, dossier Correspondance du BRP) ; lettre de Liven à Amfiteatrov du 30 août 1936 (*idem*, boîte 4, dossier A. P. Liven).

élément à charge contre Kol'berg n'ait surgi, Sokolov-Krečetov fut contraint (notamment sous la pression de la section parisienne du BRP) de démissionner dès le 1er novembre 1932. D'autres membres importants dont Vonsjackij et Krasnov démissionnèrent également. Le successeur de Sokolov-Krečetov, Anatolij Pavlovič Liven (1872-1937), trop âgé et trop isolé (il vivait en Lettonie), manquait d'autorité et de caractère pour vraiment peser sur les confrères qui se disputaient à Berlin et à Paris. Après 1932, le Bratstvo Russkoj Pravdy disparaît dans les ténèbres[16], ce qui explique pourquoi les chercheurs ont prétendu qu'après cette date le Bratstvo n'existait plus, ou bien qu'il ne méritait plus l'attention. Oleg Budnickij, par exemple, dans un article récent, voit dans le Bratstvo un projet littéraire de Sokolov-Krečetov qui perd toute valeur lors de la disparition de l'auteur[17]. Lazar Flejšman considérait l'histoire du BRP plutôt comme une conséquence de l'affaire du Trust, ou une variation sur un même thème[18].

Comment interpréter l'histoire du « Bratsvo Russkoj Pravdy » ?

En fait, ces deux approches témoignent d'une certaine résignation au sujet du Bratstvo. D'une part, en réduisant la Confrérie à un projet littéraire et donc fictif, on nie la réalité qu'elle représentait pour un grand nombre d'émigrés. Pour ceux qui avaient prêté serment au Bratstvo ou y avaient investi du temps, de l'argent et même des moyens intellectuels, son histoire ne s'arrêta pas en 1932. D'autre part, les sources étant rares, on conclut trop rapidement que la Confrérie avait effectivement disparu en 1932. En réalité, le Bratstvo éclata en différentes factions, qui ont toutes donné leur propre version des faits, ce qui ne facilite pas une meilleure compréhension de l'histoire. Pour combler cette lacune, je me suis fondé sur les archives de l'écrivain Aleksandr Amfiteatrov, qui, dès 1927, s'efforça de plaider la cause du BRP dans la presse de l'émigration russe[19]. Même après les événe-

16. O. Budnickij, art. cité, p. 141-143.
17. *Ibid*.
18. L. Flejšman, *op. cit*.
19. A. V. Amfiteatrov, « Listki » (« Feuillets »), *Vozroždenie* (*La Renaissance*), 9 septembre 1927, 8 novembre 1927, 12 décembre 1927 ; Sokolov-Krečetov à Amfiteatrov du 22 août 1927 (SSEES, collection A. V. Amfiteatrov, boîte 1) ; il est remarquable, que dans une récente publication d'écrits autobiographiques d'Amfiteatrov, le BRP n'est mentionné que dans une note (A. V. Amfiteatrov,

ments de 1932, il continua à s'intéresser au Bratstvo, en collectionnant les témoignages, commentaires et critiques des protagonistes. Bien qu'Amfiteatrov lui-même ait eu beaucoup de mal à s'orienter dans ce flot d'information et de désinformation, il est possible de reconstruire l'histoire du BRP « après sa disparition » en suivant les différents fils conducteurs de la correspondance de l'écrivain.

Regards parallèles et divergents

Sergej Alekseevič Sokolov-Krečetov

Tout d'abord, c'était Sokolov-Krečetov qui tenait Amfiteatrov au courant des évolutions au sein du BRP. Bien que démissionnaire, il continuait en effet à suivre les événements de près. Dans sa correspondance avec Amfiteatrov, l'ancien numéro un du mouvement avouait qu'il avait commis des erreurs : en effet, la *Russkaja Pravda* avait été composée presque entièrement par lui-même[20] ; de plus, il avait méconnu Kol'berg et sous-estimé son influence[21] ; enfin, les insinuations contre Sokolov-Krečetov, lancées par Orlov, le fondateur du BRP et lui-même maître dans l'art de la mystification, s'étaient enracinées plus profondément que prévu[22]. Sokolov-Krečetov voyait aussi d'un mauvais œil l'inertie qui régnait au sein du Bratstvo après son départ. Il déplorait que sa proposition de réorganiser le BRP – le scinder en deux sections, une de propagande et une d'action – soit rejetée par les nouveaux dirigeants[23] ; par ailleurs, il était évident que les jeunes Turcs de Paris qui s'étaient révoltés contre Sokolov-Krečetov et son entourage berlinois en automne 1932, n'étaient pas de taille à résoudre les problèmes du BRP. Aussi, en mai 1933, Liven aurait demandé à Sokolov-Krečetov de rentrer dans le Bratstvo = et

---

Žizn' čeloveka, neudobnogo dlja sebja i dlja mnogih [*Vie d'un homme gênant pour lui-même comme pour les autres*] Moscou, Novoe Literaturnoe Obozrenie, 2004, t. 2, p. 511).

20. Lettre de Sokolov-Krečetov à Amfiteatrov du 23 janvier 1933 (SSEES, collection A. V. Amfiteatrov, boîte 1).
21. Lettre de Sokolov-Krečetov à Amfiteatrov du 5 novembre 1932 (SSEES, collection A. V. Amfiteatrov, boîte 1).
22. Par exemple, la lettre de Sokolov-Krečetov à Amfiteatrov du 1er juin 1932 (SSEES, collection A. V. Amfiteatrov, boîte 1).
23. Lettres de Sokolov-Krečetov à Amfiteatrov du 23 septembre 1932 et du 12 octobre 1932 (SSEES, collection A. V. Amfiteatrov, boîte 1).

prendre la tête d'un nouveau « comité exécutif », situé à Berlin, tout en dissolvant la section parisienne. Cette décision était apparemment inspirée par la nouvelle situation internationale, dans laquelle l'Allemagne nazie semblait prête à promouvoir l'anticommunisme alors que la France se rapprochait trop de l'Union soviétique. Mais à peine deux mois plus tard selon Sokolov-Krečetov, Liven, indécis comme toujours, changea d'avis. Dès lors, Sokolov-Krečetov rangea Liven dans le même camps que les Parisiens, avec leur hardiesse de jeunesse, et les Américains, abusés par un fasciste têtu (Vonsjackij)[24]. Il assurait en revanche Amfiteatrov qu'il avait l'appui des sections à Danzig, en Allemagne, Estonie, Lettonie, Pologne, Tchécoslovaquie, Roumanie, Bulgarie, Égypte, Grèce, au Proche-Orient, en Extrême-Orient et même celui de certains groupes français et américains. En fait, il prétendait qu'il était victime d'un complot gigantesque, fomenté par Orlov et exécuté par ses complices, dont un certain « Izjumec » à Bruxelles[25].

Andrej Vladimirovič Balašov

Ce nom conduit sur une tout autre piste. Izjumec était le nom de plume d'Andrej Vladimirovič Balašov (1889-1969), un auteur de poèmes patriotiques qui s'était installé en Belgique en 1925 et y dirigeait une maison d'édition illégale, spécialisée en pamphlets subversifs destinés à l'Union soviétique. L'ironie du sort voudrait que Sokolov-Krečetov ait mis Amfiteatrov en contact avec Balašov, qui, ensuite, en 1931, publia *Stena plača i stena nerušimaja*, un roman d'Amfiteatrov consacré au Bratstvo[26]. Évidemment, Izjumec donna à Amfiteatrov une toute autre version des faits que Sokolov-Krečetov. Il écrivit qu'il avait rompu avec ce dernier dès mai 1932, avant que l'affaire Kol'berg

24. Lettre de Sokolov-Krečetov à Amfiteatrov du 11 juillet 1933 (SSEES, collection A. V. Amfiteatrov, boîte 1).
25. Lettre de Sokolov-Krečetov à Amfiteatrov du 20 novembre 1933 (SSEES, collection A. V. Amfiteatrov, boîte 1) ; voir également la lettre circulaire du BRP, à propos de la position de Sokolov-Krečetov à Berlin et dans le BRP en général, du 25 avril 1934 (IU, papiers A. V. Amfiteatrov, boîte 15, dossier Correspondance du BRP à différentes personnes).
26. Lettre de Sokolov-Krečetov à Amfiteatrov du 16 juin 1931 (SSEES, collection A. V. Amfiteatrov, boîte 1) ; voir mon article « *Stena plača...* », *op. cit*.

éclate[27]. Il nia toute collusion avec les Parisiens ; il avait néanmoins entamé des pourparlers avec eux pour discuter la publication future de *Russkaja Pravda*, indépendamment de Sokolov-Krečetov[28]. Ces pourparlers furent arrêté au moment où le général Dmitrij Nikolaevič Potockij (1880-1949), le maître à penser des Parisiens « révoltés », annonça son intention de négocier le sort de la Russie avec les Ukrainiens[29]. Izjumec, comme tout son entourage bruxellois, était non seulement un patriote russe convaincu opposé aux revendications ukrainiennes, mais aussi un monarchiste acharné, pour lequel l'identification de « russe » avec « orthodoxe » était évidente. Balašov déplorait moins l'inertie de Liven, le nouveau « numéro un », que le fait que Liven et son secrétaire fussent des luthériens ![30] Pour cette même raison Balašov s'était opposé au franc-maçon Sokolov-Krečetov (par une ironie du sort, son correspondant Amfiteatrov l'était aussi !)[31]. Cependant, Balašov avait emprunté tout son style de conduite à Sokolov-Krečetov : il relança la légende des réseaux terroristes en Russie soviétique, inventée par Sokolov-Krečetov[32] ; il conjura Amfiteatrov de maintenir le secret autour du BRP, de ne parler de la Confrérie qu'avec lui et de ne dévoiler son nom à personne[33]. En fait Balašov espérait qu'Amfiteatrov l'introduirait dans les milieux littéraires et journalistiques, afin d'étendre sa réputation et d'augmenter son autorité au sein du BRP. Il escomptait surtout un rapprochement avec le général Krasnov, qu'il considérait comme un coreligionnaire[34].

---

27. Lettre de Balašov à Amfiteatrov du 20 octobre 1932 (SSEES, collection A. V. Amfiteatrov, boîte 2).
28. Lettre de Balašov à Amfiteatrov du 21 novembre 1932 (SSEES, collection A. V. Amfiteatrov, boîte 2).
29. Lettre de Balašov à Amfiteatrov du 19 décembre 1932 (SSEES, collection A. V. Amfiteatrov, boîte 2).
30. Lettres de Balašov à Amfiteatrov du 21 novembre 1932 et du 12 août 1934 (SSEES, collection A. V. Amfiteatrov, boîte 2).
31. Lettres de Balašov à Amfiteatrov du 21 novembre 1932, du 12 août 1934 et du 3 juillet 1935 (SSEES, collection A. V. Amfiteatrov, boîte 2).
32. Lettres de Balašov à Amfiteatrov du 22 décembre 1932, du 18 janvier 1933, du 11 avril 1933 et 11 mai 1933 (SSEES, collection A. V. Amfiteatrov, boîte 2).
33. Par exemple, la lettre de Balašov à Amfiteatrov du 28 décembre 1932 (SSEES, collection A. V. Amfiteatrov, boîte 2).
34. Lettres de Balašov à Amfiteatrov du 28 mai 1932 et du 21 novembre 1932 (SSEES, collection A. V. Amfiteatrov, boîte 2).

Petr Nikolaevič Krasnov

Lors de l'affaire Kol'berg en automne 1932, le général Krasnov avait démissionné du BRP. En quittant formellement la Confrérie, le général-écrivain avait en fait confirmé un secret de polichinelle : il était l'un des dirigeants de l'organisation. Comme Sokolov-Krečetov ou Balašov, lui aussi se sentait obligé de justifier sa décision devant Amfiteatrov. Dans sa lettre du 15 novembre 1932, Krasnov déclara qu'il s'était toujours bien entendu avec Sokolov-Krečetov, jusqu'au moment où celui-ci avait décidé de transformer la société secrète qu'était le Bratstvo en une organisation publique, ou du moins en une structure beaucoup plus ouverte qu'auparavant. Il craignait surtout que le BRP soit touché par les querelles qui semblaient le passe-temps préféré des émigrés. De plus, Krasnov était irrité que Sokolov-Krečetov ait négligé tous ses avertissements à propos de Kol'berg[35]. Alors, après le départ de Sokolov-Krečetov et le fractionnement de l'organisation, Krasnov ne voyait, ni ne connaissait plus personne en qui il pourrait avoir confiance au sein du BRP. Selon lui, Balašov, par exemple, était sans doute un homme honnête et idéaliste, mais il manquait d'envergure pour prendre les choses en main. Lorsque il lui fut demandé s'il serait prêt à diriger le Bratstvo, Krasnov répondit que, l'organisation étant devenue un vaste conglomérat d'individus et de groupuscules, il lui manquerait le temps, les moyens et surtout l'envie de conduire une telle entreprise[36]. Cependant, neuf mois plus tard, il avait changé d'avis : l'affaire Kol'berg n'aurait été qu'un prétexte pour quitter l'organisation, dans laquelle, en réalité, il avait perdu toute foi :

> J'ai quitté la Confrérie au terme d'un long combat avec sa hiérarchie sur des questions essentielles. Le travail de militant s'étiolait peu à peu pour se muer en broutilles : on collait des petits drapeaux et des tracts, mais l'on avait oublié la véritable activité terroriste. Les personnalités les plus fortes avaient été chassées de l'organisation, il ne restait qu'une lie médiocre et incapable, le centre de l'étranger ne pensait plus qu'à lui-même et n'entreprenait aucune action décisive. Je posai plusieurs

35. Lettre de Krasnov à Amfiteatrov du 15 novembre 1932 (IU, papiers A. V. Amfiteatrov, boîte 3, dossier P. N. Krasnov, correspondance 1927-1936).
36. Lettre de Krasnov à Amfiteatrov du 2 janvier 1933 (IU, papiers A. V. Amfiteatrov, boîte 3, dossier P. N. Krasnov, correspondance 1927-1936).

> ultimatums qui demeurèrent sans suite. Puis je reçus la visite de quelqu'un du front chaudement recommandé par le centre. Il me parla de leur travail quelque deux heures durant, et je sentais bien qu'il mentait. J'avais honte et je ne répondis rien. Je vérifiai ses dires, ce n'était que du vent. Dans ces conditions, je perdis toute confiance dans le travail des Frères ; rester plus longtemps au sein de la Confrérie n'avait alors plus aucun sens. C'est pourquoi je l'ai quittée. L'épisode Kolberg ne fut qu'un prétexte pour partir sans faire de scandale […].[37]

Malgré ses affirmations, Krasnov n'avait pas rompu tous ses liens avec le Bratstvo. Au milieu des années 1930, profitant de son autonomie locale, la section du BRP en Extrême-Orient s'était proclamée comme la seule qui combattait activement les bolcheviks. Déçu par le comportement indécis des Russes émigrés en Europe, Krasnov mettait tout son espoir dans l'Extrême-Orient et croyait qu'à l'insu des Européens, on pourrait y recréer le vrai Bratstvo, secret et terroriste[38]. En réalité, les promesses des Frères en Extrême-Orient étaient aussi futiles que celles faites par le Bratstvo original avant. Il n'y avait toujours aucun moyen de vérifier leurs dires ; les protagonistes, dont Krasnov, Izjumec et Sokolov-Krečetov, enchantés par les perspectives en Chine, n'arrivaient toujours pas à adopter un point de vue commun ; finalement, en 1936, la section d'Extrême-Orient subit le même sort que

37. Lettre de Krasnov à Amfiteatrov du 17 septembre 1933 (IU, papiers A. V. Amfiteatrov, boîte 3, dossier P. N. Krasnov, correspondance 1927-1936) :
«Нет, ушел я из Братства после продолжительной борьбы с верхами по самым существенным вопросам – активности. Дело в том, что активная работа постепенно начинала замирать, обращаться на пустяки, на расклейку флажков, да маленьких листовок, а о настоящем терроре было позабыто. Кто был посильнее, был выбит, осталась мелкая ни на что неспособная слизь, заграничный центр стал думать только о себе и ни на что решительное не шел. Я поставил ряд ультимативных требований – они не были выполнены. Потом ко мне приехало лицо с фронта с отличными рекомендациями из центра. В продолжение почти двух часов он мне рассказывал об их работе и я чувствовал, что он врет. Мне было совестно и я смолчал. Я проверил его слова – оказалось вранье... При таких условиях у меня пропала вера в работу Братьев, а без этой веры не было смысла оставаться дольше в Братстве. Вот причина моего ухода. История с Кольбергом – это был только повод к уходу без скандала [...].»

38. Lettres de Krasnov à Amfiteatrov du 13 avril 1934 et du 20 juillet 1935 (IU, papiers A. V. Amfiteatrov, boîte 3, dossier P. N. Krasnov, correspondance 1927-1936).

l'organisation européenne : elle aurait été infiltrée par la GPU, du moins, c'est ce que l'on prétendait[39].

Anatolij Pavlovič Liven

Le prince Liven, le Frère numéro un, sollicita lui aussi l'aide d'Amfiteatrov. Vivant quasiment complètement isolé en Lettonie et accusé par presque tout le monde de manquer d'énergie, il se hâta d'expliquer sa position. En octobre 1935, il justifia son « invisibilité » par le fait qu'il s'occupait exclusivement des activités à l'intérieur de l'Union soviétique et ne voulait pas se laisser entraîner par les disputes dans l'émigration[40]. Deux mois plus tard, il promit à Amfiteatrov de lui fournir de nouvelles informations sur ses projets, à condition qu'il les garde pour lui-même. Selon Liven :

> Tout ce qu'il y a de lumineux, d'honnête et de pur continue de lutter avec succès « là-bas », dans la lointaine Russie. En revanche à l'arrière, à l'étranger, on mène une action sombre et vile dont je percerai l'infamie à jour, documents à l'appui, au moment opportun, lorsqu'en sera venu le temps.[41]

Liven, qui était atteint par une maladie incurable, mais souffrait également de manie de la persécution, écrit aussi que Sokolov-Krečetov, qui s'était rétabli, en 1935, aux dépens de Liven, aurait été un agent de la *Gestapo*, que son appartenance à la franc-maçonnerie lui aurait coûté cher en Allemagne et qu'il se serait réfugié en France, pour s'y joindre au « libéral » Miljukov et à ses amis, les Soviétiques. Izjumec, un associé de Sokolov-Krečetov, n'aurait guère valu mieux. Cependant, Liven n'était pas pessimiste au point de ne pas proposer à

---

39. Lettre de Krasnov à Amfiteatrov du 12 février 1937 (IU, papiers A. V. Amfiteatrov, boîte 3, dossier P. N. Krasnov, correspondance 1927-1936) ; lettres de Balašov à Amfiteatrov du 29 juillet 1936 et 29 juillet 1936 (SSEES, collection A. V. Amfiteatrov, boîte 2) ; voir également la lettre d'Amfiteatrov à G. N. Mazarakij du 18 décembre 1936 (IU, papiers A. V. Amfiteatrov, boîte 1, dossier G. N. Mazarakij).
40. Lettre de Liven à Amfiteatrov du 26 octobre 1935 (IU, papiers A. V. Amfiteatrov, boîte 4, dossier A. P. Liven).
41. Lettre de Liven à Amfiteatrov du 19 décembre 1935 (IU, papiers A. V. Amfiteatrov, boîte 4, dossier A. P. Liven) :
«Все светлое, честное, чистое продолжает с успехом бороться « там » в далекой России. В тылу же, за границей, идет темная подлая работа, которая, когда придет время, и нужный час, будет мною документально и с позором разоблачена.»

Amfiteatrov de collaborer au « nouveau » futur Bratstvo. Il lui envoya des documents à utiliser dans la presse, dont sa version de l'affaire Trust[42].

Aleksandr Valentinovič Amfiteatrov

Amfiteatrov se jeta sur cette opportunité. Écrivain et journaliste vivant de sa plume, il comprit qu'un sujet comme le Trust était de nature à faire monter la vente des journaux et donc, à augmenter ses revenus. Au cours de mars et avril 1936, en effet, *Vozroždenie* commença la publication d'une série d'articles d'Amfiteatrov sur le Trust[43]. Liven très satisfait des réactions des lecteurs, insistait néanmoins pour qu'Amfiteatrov ne dévoile pas ses sources, susceptibles d'être attribuées au Bratstvo[44]. De même, Liven lui procura des documents pour une série d'articles, consacrés aux « traîtres » dans l'émigration russe. Cette série, intitulée « Orden Iudy Predatelja » (« Ordre de Judas le Traître »), parut dans *Vozroždenie* entre août et novembre 1936[45] ; elle traitait, entre autres, des activités de Orlov, le fondateur de la Confrérie qui s'était ensuite retourné contre elle et que Sokolov-Krečetov et Liven accusaient d'être responsable du déclin de l'organisation[46]. Amfiteatrov avait sans doute décidé d'écrire « Orden Iudy Predatelja » en hommage à Sokolov-Krečetov, qui était décédé en mai 1936[47], et de Liven, qu'il croyait gravement malade et même paralysé. Ce n'est qu'après le décès de Liven en avril 1937[48], qu'Amfiteatrov se rendit compte de la mystification dont lui-même avait été victime. Peu à peu, à la lumière des « droits de réponse » et des lettres qu'il reçut à

42. Lettres de Liven à Amfiteatrov du 19 décembre 1935, du 17 janvier 1936, du 4 février 1936 et du 4 avril 1936 (IU, papiers A. V. Amfiteatrov, boîte 4, dossier A. P. Liven).
43. A. V. Amfiteatrov, « Trest » (« Le Trust »), *Vozroždenie*, 18 mars 1936, 15 avril 1936 et 18 avril 1936.
44. Lettre de Liven à Amfiteatrov du 6 mai 1936 (IU, papiers A. V. Amfiteatrov, boîte 4, dossier A. P. Liven).
45. A. V. Amfiteatrov, « Orden Iudy Predatelja », *Vozroždenie*, 1er, 8 et 22 août 1936 ; 5, 12, et 19 septembre 1936 ; 31 octobre 1936 ; 7, 14 et 21 novembre 1936.
46. Notamment dans l'article du 19 septembre 1936.
47. Dans sa lettre du 18 décembre 1936 à G. N. Mazarakij, par exemple, Amfiteatrov exprimait son estime pour Sokolov-Krečetov (IU, papiers A. V. Amfiteatrov, boîte 1, dossier G. N. Mazarakij).
48. A. V. Amfiteatrov, « Rycar' duha. Svetloj pamjati kn. A. P. Livena » (« Le chevalier de l'esprit. À la mémoire du prince A. P. Liven »), *Vozroždenie*, 11 avril 1937.

propos de « Orden Iudy Predatelja », Amfiteatrov commença à reconsidérer sa position. Son vieil ami à Paris, le publiciste Burcev, vint à son aide. Burcev, qui avait consenti à plaider la cause du BRP dans la presse de l'émigration russe entre 1928 et 1932, et qui se sentait également trompé, voulut aller jusqu'au fond de l'affaire. À la demande d'Amfiteatrov, il se rendit à Bruxelles, où il rencontra non seulement Izjumec, mais aussi Orlov, qui s'y était installé depuis 1930. Malheureusement, les intérêts de Burcev et d'Amfiteatrov ne coïncidaient pas complètement : Burcev voulait démontrer qu'Orlov n'était pas un agent provocateur et se servir de ses connaissances dans sa propre lutte contre la GPU, tandis qu'Amfiteatrov avait de la question une approche beaucoup plus morale : selon lui, Orlov, étant donné sa réputation (prouvée) de mystificateur, n'avait pas le droit d'accuser ses confrères – Liven, Sokolov-Krečetov – de quoi que ce soit[49]. En revanche, Amfiteatrov avait beaucoup plus d'estime pour les opinions du général Krasnov. Après la mort de Sokolov-Krečetov, Krasnov révéla que celui-ci avait souffert d'une tumeur au cerveau, ce qui aurait expliqué sa conduite imprévisible et fantaisiste[50]. Krasnov corrigea également l'opinion qu'il avait de Liven et d'autres chefs du BRP[51].

Le Bratstvo Russkoj Pravdy s'éteint

Amfiteatrov ne parvenait plus à mettre cette nouvelle information sur papier. Il décéda en mars 1938. Sa veuve, Illarija Vladimirovna, écrivit à Burcev, que vers la fin de sa vie son mari avait été profondément déçu et qu'il regrettait de s'être affilié au Bratstvo, alors qu'il s'était toujours promis de ne pas entrer dans une organisation quelconque[52]. Krasnov, par contre, qui avait reçu une copie de cette lettre à Burcev, reprocha à Illarija Vladimirovna de faire une peinture beaucoup trop

49. Lettres d'Amfiteatrov à Burcev de 1937 (brouillon, non datée) et du 6 octobre 1937 ; lettre de Burcev à Amfiteatrov du 26 mai 1937 (IU, papiers Amfiteatrov, boîte 2, dossier V. L. Burcev, correspondance 1932-1939).
50. Lettre de Krasnov à Amfiteatrov du 1er décembre 1936 (IU, papiers A. V. Amfiteatrov, boîte 3, dossier P. N. Krasnov, correspondance 1927-1936).
51. Lettre de Krasnov à Amfiteatrov du 15 avril 1937 (IU, papiers A. V. Amfiteatrov, boîte 3, dossier P. N. Krasnov, correspondance 1937-1940).
52. Lettre de Amfiteatrova à Burcev du 26 août 1938 (IU, papiers A. V. Amfiteatrov, boîte 2, dossier V. L. Burcev, 6 : correspondance 1932-1939).

sombre du Bratstvo ; pour lui, l'organisation avait quand même eu des mérites[53].

Avec ceci, se termina l'histoire obscure du Bratstvo Russkoj Pravdy. Dans une courte présentation, bien sûr, on ne peut pas tout exposer et il reste encore beaucoup à faire, mais je crois avoir élargi le champ de recherche – ou le champ de bataille. C'est une chose de démontrer que le Bratstvo n'a jamais été ce qu'il prétendait être ; c'en est une autre de montrer qu'il a vraiment existé dans l'esprit des émigrés et qu'il a même guidé leur conduite, et cela bien après sa disparition.

Bibliographie :

Sources non-publiées :

Bakhmeteff-Archives, Columbia University (New York) (BAR) :
– papiers V. L. Burcev ;
– papiers A. P. Kutepov ;
– papiers ROVS.
Lilly Library, Indiana University (Bloomington) (IU) :
– papiers A. V. Amfiteatrov.
School of Slavonic and East European Studies (Londres) (SSEES) :
– collection A. V. Amfiteatrov.

Sources publiées :

AMFITEATROV A. V., *Žizn' čeloveka, neudobnogo dlja sebja i dlja mnogih* (*Vie d'un homme gênant pour lui-même comme pour les autres*), Moscou, Novoe Literaturnoe Obozrenie, 2004.
BUDNICKIJ O. V., « Bratstvo Russkoj pravdy – poslednij literaturnyj proekt S. A. Sokolova-Krečetova » (« La Confrérie de la Vérité russe : le dernier projet littéraire de S. A. Sokolov-Krétchétov »), *Novoe literaturnoe obozrenie* (*Nouveau panorama littéraire*), n° 64, 2003, p. 114-143.
BUDNICKIJ O. V., « Terrorizm glazami istorika. Ideologija terrorizma » (« Le terrorisme vu par l'historien. Idéologie du terrorisme »), [http://www.logic.ru/Russian/vf/Papers2004/Budnitskii_52004.htm], visité le 10 août 2005.

53. Lettre de Krasnov à Amfiteatrova du 2 septembre 1938 (IU, papiers A. V. Amfiteatrov, dossier P. N. Krasnov, correspondance 1937-1940).

BEAUNE D., *L'enlèvement du général Koutiepoff. Documents et commentaires*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1998.
COUDENYS W., *Leven voor de tsaar. Russische ballingen, samenzweerders en collaborateurs in België* (*La vie pour le tsar. Exilés, conspirateurs et collaborateurs russes en Belgique*), Louvain, Davidsfonds, 2004.
COUDENYS W., S. GARZOHIO, F. POLSAKOV (éd.), *Isolation, Interaction, Interpretation. Russian culture in European Exile*, Vienne, Peter Lang, (à paraître).
DIENKO A., *Razvedka i kontrrazvedka v licah. Ėnciklopedičeskij slovar' rossijskih specslužb* (*Les hommes du renseignement et de la déception. Dictionnaire encyclopédique des services spéciaux russes*), Moscou, Russkij Mir, 2002.
GARETTO Ė., DOBKIN A. I., ZUBAREV D. I., « Amfiteatrov i Savinkov : perepiska 1923-1924 » (« Amfiteatrov et Savinkov : correspondance 1923-1924 »), *Minuvšee. Istoričeskij al'manach* (*Passé révolu. Almanach historique*), n° 13, 1993, p. 73-158.
FLEJŠMAN L., *V tiskah provokacii. Operacija « Trest » i russkaja zarubežnaja pečat'* (*Pris dans l'étau de la provocation. L'opération « Trust » et la presse russe hors frontières*), Moscou, Novoe Literaturnoe Obozrenie, 2003.
Izdatel'stva i izdatel'skie organizacii russkoj emigracii, 1917-2003 gg. Enciklopedičeskij spravočnik (*Éditions et sociétés éditoriales de l'émigration russe, 1917-2003, Annuaire encyclopédique*), Saint-Pétersbourg, Forma T, 2005.
MICK C., « Grauzonen der russischen Emigration : Von Rußlandexperten und Dokumentenfälschern », K. Schlögel (éd.), *Russische Emigration in Deutschland 1918 bis 1941. Leben im europäischen Bürgerkrieg*, Berlin, Akademie-Verlag, 1995, p. 163-175.
ROBINSON P., *The White Russian Army in Exile 1920-1941*, Oxford, Clarendon Press, 2002.
Rossija v izgnanii. Sud'by rossijskih ėmigrantov za rubežom (*La Russie en exil. Destins d'émigrés russes à l'étranger*), Moscou, IVI RAN, 1999.
Russkaja voennaja ėmigracija 20h-40h godov. Dokumenty i materialy (*L'émigration militaire russe des années 1920-1940. Textes et documents*), Moscou, Geja, 1998.
Russkie pisateli 1800-1917. Biografičeskij slovar' (*Les écrivains russes, 1800-1917 : dictionnaire biographique*), Moscou, Bol'šaja Rossijskaja Ėnciklopedija (à paraître).
SPIRIDENKO J. P., ERŠOV V. F., *Belyj terror ? Političeskij ėkstremizm rossijksoj ėmigracii v 1920-1945 gg.*, (*La terreur blanche ? L'extrémisme*

politique de l'émigration russe, 1920-1945), Moscou, M. G. U. Servisa, 2000.
ZUBAREV D. I., « "Krasnaja čuma" i belyj terrorizm (1918-1940) » (« La peste rouge et le terrorisme blanc [1918-1940] »), [http://www.memo.ru/history/terror/zubarew.htm], visité le 10 août 2005.

Русские эмигранты в Лионе : 1920-1945

Лев Мнухин
Группа по изучению русской эмиграции Париж-Москва, Москва

Ключевые слова: русский Лион, зарубежная Россия, княгиня Л.А.Оболенская, Николай Блюмер

[…]ни в коем случае не должны быть забыты и многочисленные работники сравнительно скромные, в частности те, которые отдавали свои силы и дарования творчеству, будучи принуждены вести в то же время ежедневную борьбу за существование. Среди них несомненно найдутся люди, к которым потомство окажется справедливее и внимательнее, чем были современники, и на нас лежит обязанность сохранить о них память и указать на их заслуги.
Георгий Адамович

В 1936 году один русский журналист, побывав проездом в Лионе, дал позднее в очерке однозначную характеристику жизни живущих здесь русских: «В русском Париже еще теплятся какие-то очаги духовной жизни и интересов, читаются доклады, устраиваются лекции. В Лионе ничего подобного. Библиотек нет, книг нет, никто ничего серьезно не читает, кроме газет. Свежих людей тоже не бывает, действуют все одни и те же, давно надоевшие друг другу персонажи…» («Последние новости», 1937, 14 февраля).

Человеку, хоть немного знакомому с историей русской эмиграции во Франции, трудно себе представить, чтобы в крупнейшем после Парижа промышленном центре, насчитывающему к тому же в тридцатые годы более трех тысяч русских беженцев, имела место картина, обрисованная в

«Последних новостях». Уже тот факт, что Лион по числу событий в своей русской колонии, таких, как лекции, концерты, собрания, детские праздники и т.п., занимал в те годы после Парижа и его окрестностей и Ниццы третье место во Франции, говорит сам за себя. Достаточно сказать, что за период с 1922 по 1939 гг. в Лионе подобных событий состоялось более 200. И это только те события, о которых писала русская эмигрантская пресса во Франции. Что касается данных о количестве русских в Лионе в те годы, то точных сведений до сих пор мы не имеем. Цифра 3000, которую мы назвали, приблизительная. Петр Ковалевский в своем исследовании «Зарубежная Россия» приводит такие цифры: по официальным данным в городе проживало 2 700 человек, в городском управлении их значилось всего 1 125, а в Русском лионском эмигрантском комитете их было зарегистрировано свыше 5 000. Таким образом, в Лионе (с учетом прилегающих к нему районов Виллербан и Десин) образовалась большая колония русских эмигрантов, этому способствовало еще и то обстоятельство, что в самом городе и его предместьях было много фабрик, преимущественно искусственного шелка (вискозы и окраски тканей). Работа здесь хотя и была связана с риском химического отравления, но хорошо оплачивалась и не требовала больших затрат физических сил.

В докладе впервые предпринята попытка воссоздать историю становления и существования русской колонии в Лионе, осветить деятельность различных русских организаций, дать панораму культурной и общественной жизни русского Лиона, проследить его связи с русским Парижем.

В процессе устройства русского зарубежья в Европе Франция играла одну из главных ролей. На первых порах, до образования эмигрантских обществ и учреждений, опорными пунктами в этом процессе были русские посольства и консульства. Посольство в Париже возглавлял В.А.Маклаков, консульство в Ницце – Е.С.Протопопов, в Марселе – Л.П.Гомелля. Дипломатические представительства защищали интересы русских беженцев до 1924 г., до момента признания великими державами большевистского правительства. После 1924 г.

появилась необходимость создать представительные органы, которые официально защищали бы интересы русских эмигрантов и являлись как бы посредниками между русскими колониями и французскими властями. Так возникли Эмигрантские комитеты. Рамки их деятельности были определены циркуляром Министерства иностранных дел от 9 мая 1925 г. и были направлены префектам. В Лионе Русский эмигрантский комитет начал действовать в полную силу, если опираться на сведения периодических изданий, с лета 1927 г. (1, route de Cussée). Председателем его правления был избран Николай Блюмер, активный деятель русской колонии в Лионе. Здесь он жил, умер и похоронен на клад. La Croix-Rousse (1964). Вице-председателем правления долгие годы состоял Константин Иванов-Тринадцатый, сын известного русского контр-адмирала, возглавлявшего в Лионе Кают-компанию бывших офицеров императорского флота и морского ведомства.

Профессиональные и общественные объединения

Первые русские профессиональные и общественные объединения в Лионе стали образовываться уже в начале 1920-х годов и уже к 1930 году их насчитывалось более тридцати. В 1935-1936 гг. в Русском эмигрантском комитете в Лионе было зарегистрировано 32 городских русских организаций, большинство из них, как и во всех других городах Франции, приходилось на полковые объединения. Некоторые организации имели дореволюционные корни, они были созданы еще в России. В эмиграции они восстановили свою деятельность. Это относится, в первую очередь, к Российскому Красному Кресту. В Лионе действовало два Комитета Российского Красного Креста, первый под руководством доктора В.Г.Барышникова (1, rue de Marseille), вторым руководила княгиня Л.А.Оболенская (адрес тот же). Основные задачи Комитетов – помощь больным и детям, участие в создании детских учреждений, трудоустройство медсестер, бывших в России сестрами милосердия и т.д.

В 1923 организовали свой Союз студенты, в следующем году в Лионе открылись филиал Республиканско-демократического

объединения и отделение Русской монархической партии. Наиболее активным из них в первые годы было Республиканско-демократическое объединение. Лионский филиал был основан 31 августа 1924 г. в Café Square (4, pl. Raspail), спустя всего три месяца после того, как 8 июня 1924 г. движение было создано на учредительном собрании в Париже. На открытие филиала из Парижа приехал председатель организации, доктор-правовед Георгий Арнольди, выступивший с докладом «Республиканско-демократическая идеология». Вместе с Г.Арнольди в открытии участвовал юрист, парижский профессор Павел Гронский, который спустя две недели сделал публичный доклад «Пути возрождения России». С этого дня доклады, встречи, русские концерты под эгидой Объединения стали проходить регулярно. За годы существования организации для ее членов выступили многие деятели русской эмиграции, среди них редактор «Последних новостей» П.Милюков, историк Д.Одинец, известный инженер П.Юренев, один из редакторов «Современных записок» М.Вишняк, экономист А.Марков и др.

Вслед за созданием военных союзов в Париже и в Лионе заработали отделения Союза галлиполийцев (полковник Лютик), Русского общевоинского союза (4, Montée de la Butte; генерал-майор Д.П.Мельницкий), Союза русских военных инвалидов (одного из семи во Франции, генерал-майор Д.П.Мельницкий), созданные с целью объединения военнослужащих и их взаимопомощи. Военные организовывали вечера, концерты, балы, полученные средства направлялись в пользу инвалидов, военнослужащих преклонного возраста, безработных. Союз галлиполийцев проводил кинематографические сеансы в пользу русских детей в Лионе. Были и другие военные организации, такие, как Союз офицеров участников войны, Общество кавалерийских офицеров, Кружок бывших воспитанников Морского корпуса и Отдельных Гардемаринских классов (капитан 1-го ранга К.П.Иванов-Тринадцатый). В состав каждой из них входило всего по несколько человек, и деятельность их носила эпизодический характер.

Как в самом городе, так и в его пригородах обосновалось довольно большое количество казачьих семей, которые объединились в три станицы: Лионская Общеказачья станица (атаман есаул Мыльников); Лионская Донская станица (атаман Н.Н.Кушнарев); Кубанский хутор в Лионе (руководитель – полковник Романцов). В городе собирался Казачий исторический архив (председатель – казачий историк А.К.Ленивов). Их общественная и культурная деятельность по форме и содержанию проходила аналогично той, которую проводили военные организации.

Из профессиональных общественных организаций в Лионе долгие годы активно работало Общество русских химиков. Его созданию в середине 1920-х гг. способствовало то обстоятельство, что одними из ведущих отраслей промышленности в городе были текстильная и химическая. На производстве получения натурального и искусственного шелка, синтетического волокна, красителей, каучука, удобрений и др. работало немало русских инженеров и рабочих. Вот несколько тем наиболее популярных докладов: «Искусственный каучук», «Производство вискозы», «Искусственные удобрения в сельском хозяйстве», «Организация работ в химических и металлургических лабораториях» и т.п. Собрания проходили в кафе «Европа» (320, cours Lafayette), позже в кафе «Аист» (pl. du Pont). В декабре 1934 г. Общество провело торжественное собрание, посвященное 100-летию со дня рождения Д.И.Менделеева. Члены Общества участвовали в проведении городских Дней русской культуры, в организации вечеров, концертов. К концу 1930-х гг. деятельность Общества заметно сократилась.

Религиозные движения

Образовывались и развивались в городе Русское студенческое христианское движение и Русское евангельское движение, способствовали объединению эмигрантов приходы при Покровской церкви, а позднее и при Свято-Николаевской церкви. Одним из первых священников в русском Лионе был о. Андрей Мишин, прибывший в Лион в середине 1920-х гг. из

Константинополя. Он возглавил приход Покровской церкви, который находился в подчинении московской епархии (митрополит Евлогий) (13, rue de la Poulaillerie). Одновременно в Лионе был открыт приход «карловчан» во главе с военным священником Добровольческой армии о. Виктором Пушкиным при Св. Николаевской церкви (113, Chemin des Charmettes). О. Виктор Пушкин многие годы трудился на благо церкви и оставался настоятелем своего прихода вплоть до самой своей кончины в 1960 году.

В рассматриваемый нами период между приходами шла своего рода борьба за привлечение прихожан. Кончилось тем, что о. Мишин перешел к «карловчанам». Можно отметить, что его сын Евгений Мишин был многолетним регентом Св. Николаевской церкви (умер в 1992 г.) С 1 ноября 1930 г. по 1 ноября 1932 г. настоятелем прихода Покровской церкви был священник из Польши о. Лука Голод, до этого времени работавший настоятелем прихода в г.Ромба. Был у него уже и опыт общественной работы. Он активно участвовал в Русском студенческом христианском движении (РСХД). На Шестом съезде РСХД, который проходил в 1929 г. в Клермон-д'Аргон, о. Лука Голод вел духовный семинар. Именно при его участии в 1931 году в Лионе была открыта воскресно-четверговая школа для русских детей. В течение года он был ее руководителем. Вскоре и он покинул Лион, уехав в Польшу бороться с польской властью за свободы православной церкви.

С конца 1930 года и до начала войны настоятелем Св. Покровской церкви в Лионе состоял о. Порфирий Бирюков. В 1934 он был награжден митрополитом Евлогием саном протоиерея. Новый настоятель стал одним из организаторов и председателем совета Общества попечения о русских детях в Лионе. Возвращаясь к РСХД в Лионе в эти годы, то основной деятельностью членов движения была организация и проведение собраний с чтением лекций и докладов (20, rue François Garsin). Руководство программами, приглашение лекторов и выбор тематики их лекций и т.д. осуществлял секретарь Движения в провинции. Одно время его функции выполняла, например, Е.Ю.Скобцова,

будущая Мать Мария. Она и сама выступала с докладами. Среди выступавших были известнейшие философы и богословы: Николай Бердяев, Георгий Федотов, Лев Зандер, Василий Зеньковский, историк и общественный деятель, в то время живший в Лионе, Георгий Яворский и др. Главным рабочим местом Елизаветы Скобцовой, как секретаря РСХД по работе с провинцией и переписке, в 1930-е годы числился лионский адрес (квартира Г.Яворского, 24, rue Marseille).

Весьма активно проходила деятельность в городе и другого религиозного движения – евангельского. Подвижниками евангельской церкви были Георгий Урбан, который руководил в Лионе Русским евангельским движением, и пастор Александр Кулаков, который успевал служить и в парижских, и в лионской церквах. Они были инициаторами и основными докладчиками на так называемых собраниях духовного пробуждения (6, rue de Sévigné). Темы докладов: «Сила Евангелия», «Сущность Евангелия», «Оскверненные храмы», «Духовная война» и др. К их заслугам следует отнести также активное распространение духовной христианской литературы среди прихожан.

Другой русский эмигрант проявил себя в Лионе на поприще католической церкви. Бывший офицер кавалерии Николай Братко эмигрировал в Константинополь, оттуда перебрался во Францию. Учился в Лионском университете, слушал лекции по естествознанию, богословию, философии. В 1922 г. принял католичество. В 1923-1927 гг. учился в институте «Пропаганда Фиде» и Восточном папском институте в Риме. Получил докторскую степень. Работал секретарем при папской комиссии «Pro Russia». В 1937 г. получил назначение в Лион. Был настоятелем католического прихода. Исполнял также обязанности капеллана женской монашеской общины.

В середине 1930-х гг. в Лионе был создан, как отделение Федерация союзов Русского трудового христианского движения во Франции, местный Союз русских трудящихся христиан. (6, rue Rosier). В задачи Союза входило проведение собраний, на которых читались доклады на актуальные социальные темы

(вопросы трудоустройства, страхования, социальной защиты и помощи и т.д.), организация благотворительных вечеров, спектаклей и т.п. Все свои культурные мероприятия Союз проводил в зале швейцарского клуба (107, rue Duguesclin).

Культурная и художественная жизнь

В культурной и общественной жизни Лиона участвовали как сами лионцы, так и многочисленные гости из Парижа. Начало значительным выступлениям русских артистов в Лионе положил известный танцевальный дуэт Александра и Клотильды Сахаровых, давший в 1922 году ряд концертов в Оперном театре. С тех пор гастроли известных артистов и ведущих русских трупп и театральных коллективов стали в Лионе традиционными. Назовем самые знаменательные из них. В 1928 г. в Лион приехала уже целая балетная труппа. Свои постановки привез балетмейстер и первый танцовщик бывших Императорских театров Борис Романов.

Весной и зимой 1935 г. Русская опера из Парижа выступила в Большом театре Лиона, что явилось событием не только для русских зрителей, но и французских. В спектаклях участвовали едва ли не все ведущие артисты труппы. Была поставлена опера Римского-Корсакова «Сказание о граде Китеже» с участием исполнителей: Сандры Яковлевой, Георгия Поземковского (тенор), Капитона Запорожца (бас), Федора Рича (тенор) и др. Затем состоялось представление оперы «Царская невеста» с участием популярной во Франции оперной певицы Елены Садовень. В дни пребывания в Лионе артисты выступили также в ряде концертов и благотворительных вечеров. Главными инициаторами постоянно проводимых благотворительных акций были, чаще всего, Общественный комитет помощи безработным и Общество помощи русским детям.

С 1937 по 1942 гг. на сцене Лионского оперного театра искусство русского балета представлял Юрий Алгаров, будущий солист Русского балета на Елисейских полях и Балета Монте-Карло. Хормейстер и режиссер И.Багинский поставил на лионской сцене

оперетту «Наталка-полтавка». В 1933 г. в зале Рамо дал сольный концерт Федор Шаляпин. На лионских сценах выступали Надежда Плевицкая, Александр Вертинский, квартет Кедровых, знаменитый хор Донских казаков имени атамана Платова и т.д., свои произведения читали писатели Борис Зайцев, Дон-Аминадо, Саша Черный и др. Особой популярностью у зрителей пользовались выступления местного хора под управлением Никольского, балалаечного оркестра «Тройка» и Русского детского балета. В концертах наряду с русскими артистами выступали и французские: бас Лионской оперы г. Ластарь, балерина Розетт Раймон, солисты Лионской консерватории.

В художественной жизни города заметным явлением стали персональные выставки художников В.Нечитайлова (1928) и Арнольда Лаховского (1933). Многие годы в Лионе жили и участвовали в престижных выставках до войны художник по прикладным видам искусства, ученик Бурделя, Сергей Ровинский (1945, Лион), а после войны живописец и поэт Даниил Соложев. Он является автором иллюстраций к книгам П.Верлена («Мудрость») и Ш.Бодлера («Сплин и идеал» и «Цветы зла»). Несколько работ Соложева находится в Лионском музее изящных искусств. В том же музее можно увидеть произведения Н.Гончаровой, М.Ларионова, С.Полякова, Л.Сюрважа, А.Явленского, О.Цадкина и др.

С 1927 года в Лионе, по примеру других городов, стали проводиться ежегодные Дни русской культуры. Главным инициатором их проведения был Русский народный университет в Париже. Если в первые годы проведения лионского Дня культуры в его содержании преобладали литературные страницы, на которых выступали, как например, профессора из Парижа Модест Гофман (о Пушкине, Льве Толстом), Дмитрий Одинец («Старая Москва», «Волга – русская река»), то начиная с 1930 г. серьезное внимание было уделено музыкальным программам праздника. В разные годы в концертах участвовали бывший солист Мариинского театра А.Александрович, уже упоминаемая нами Надежда Плевицкая, артисты Русской оперы В.Браминов, Нина Кашук, Георгий Поземковский, лучшие

артистические силы Лиона. Все Дни культуры этих лет пользовались огромным успехом у русской колонии. Чаще всего они проходили в помещении мери 3-го аррондисмана (23, rue Duguesclin), несколько раз организаторы праздника арендовали отели «Европа» (1, rue Bellecour) и «Мютюалите» (4, pl. Raspail).

В конце 1930-х гг. уровень проведения Дней культуры стал снижаться и вскоре они и вовсе потеряли свое первоначальное значение. Тем не менее, пушкинский юбилей 1937 г. лионцы провели достойно. Под эгидой местного Пушкинского комитета в зале лионской консерватории состоялось торжественное собрание, а затем концерт с участием Елены Садовень, солиста Миланской оперы Сержа Бенони, Русского детского хора под управлением А.Константинова и др.

Печатное дело

Особо следует сказать о состоянии русского печатного дела в Лионе. Конечно, едва ли не все периодические издания были сосредоточены в Париже. Единичные попытки издавать местный журнал или газету предпринимались в Ницце, Гренобле, Марселе, Бордо. Однако все эти издания, после выхода нескольких номеров, а порой и всего одного номера, прекращали свое существование. Такая же картина имела место и в Лионе, хотя подобных попыток здесь было не меньше, если не больше, чем в других русских центрах Франции.

С 1 января 1924 г. лионская Община св. Иоанна Златоуста во главе с о. Тышкевичем (была организована иезуитами) начала выпускать ежемесячный журнал «Вера и родина» («Foi et Patrie»). Это было первое регулярное католическое издание для русских эмигрантов. Основной своей задачей журнал ставил ознакомление читателей с католичеством, пропаганду идей сближения двух церквей. Среди авторов журнала были его редактор, глава Общины св. Иоанна Златоуста о. Тышкевич, писатель князь Иван Гагарин, священник ордена иезуитов, автор книг на французском языке «Слово Жизни» и «Очерки русской святости», Иван Кологривов, Николай Фальковский, автор работ о

Достоевском и др. В 1925 г. редакция журнала перебралась в Париж. И в этом же 1925 году, вышло несколько номеров «Лионского вестника», органа русской национальной мысли. (Разыскать журнал и просмотреть его de visu, к сожалению, пока не удалось). В 1927 г. местное отделение Общества галлиполийцев выпустило «Вестник Общества галлиполийцев в Лионе», посвященный годовщине основания Добровольческой армии, высадке русских частей в Галлиполи и годовщине основания Общества в Лионе. В числе его авторов Генерал Деникин, писатели Куприн и Лукаш, журналист и редактор Борис Суворин, председатель местного Союза русских военных инвалидов, бывший руководитель Черноморского отдела пропаганды, генерал-майор Николай Лучов и др.

В 1933-1934 гг. в Лионе под редакцией В.Ольденборгера выходил журнала «Взлеты» («Les Elans»). Его назначение было обозначено подзаголовком на титульном листе: «Независимый литературно-художественный журнал русской молодежи». И хотя вышло всего несколько номеров (автору известно о четырех из них), издание стало заметным событием в литературной жизни города. Содержание журнала включало в себя прозу и стихи, библиографический и критический отделы, рубрику местной хроники. Один из номеров (№1 за 1934 г.) открывался статьей известного женевского финансиста и журналиста Владимира Фелькнера «Мировая слава – достойнейшему!», посвященной присуждению Нобелевской премии писателю Ивану Бунину. Из литературной части заслуживает внимания напечатанный в нескольких номерах с продолжением очерк А. Черкасова о старом Лионе, поэма Алексея Величковского «Эмигрант», стихи Тамары Величковской и Людмилы Галич, рассказы В. Гюльцгофа. В критическом отделе журнала его редактор В. Ольденборгер делился с читателями в одном номере впечатлениями от просмотра фильма «Дон Кихот» с участием Ф. Шаляпина, впервые показанного в Лионе в кинематографе «Тиволи», в другом писал о собраниях воинских организаций, и. т.д. Журнал имел своих представителей в Париже, департаменте Изер, Бельфоре.

В конце 1920-х гг. в Лионе недолгое время работала так называемая «Группа содействия журналу "Борьба за Россию"». Сам журнал печатался в Париже, а в Лионе организовывались встречи с редакторами и авторами журнала. «Устную газету» лионского отделения Национального союза нового поколения в 1933 г выпускал журналист Н. Альтов, впоследствии сотрудник издательства «Посев».

Распространение и продажа русских книг, журналов и газет осуществлялось в девяти русских ресторанах: «Эрмитаж», «Ренессанс» «Модерн», «Богатырь», «Теремок», «Кавказ», «Белый орел», «Родина» и «Одесса», книжном магазине и библиотеке «La Culture» (70-72, rue Rabelais) и в помещении, которое снимал под свой офис Русский эмигрантский комитет (146, cours Tolstoî).

Дети и юноши

В Лионе было много русских детей. На Новогодние елки иногда собиралось до 600 юных эмигрантов. Забота о детях была одной из главных задач русской колонии в Лионе. В июне 1929 г. для этих целей было создано Общество помощи русским детям в Лионе, во главе которого стали княгиня Оболенская и графиня Ольга Сиверс. Неоценимую помощь Обществу оказывал тогдашний мэр Лиона Эдуард Эррио. Он лично содействовал Обществу в проведении детских праздников, благотворительных концертов. Несколько раз выполнял функции председателя. Следуя примеру своего мэра, с чтением популярных лекций по литературе, географии и истории для русских детей и их родителей выступали профессора Лионского университета господа Патуйе, Шеен, госпожа Эрар и др.

В 1930-х гг. заметную роль в жизни русских детей и юношей играла Национальная организация русских разведчиков. 1 января 1934 г. председательница Родительского комитета Отряда русских разведчиков в Лионе графиня Ольга Сиверс, обращаясь к Русским организациям с просьбой о помощи, напомнила о задачах этой детской организации: «Развитие в детях чувства любви к России, уважение к родителям, верность православной церкви,

физическое и нравственное развитие под наблюдением своих руководителей. Устройство бесед, чтений, занятий, игр, экскурсий и летнего лагеря.» Отряд состоял из мальчиков («Орлята»), в 1934 г. Родительский комитет приступил к созданию отряда девочек «Пчелки».

Большой любовью в Лионе пользовался Русский литературный кружок под руководством Сергея Левковского, созданный в 1930-е гг. при Доме русского разведчика (21, rue des Capucines). Здесь детей знакомили с произведениями Пушкина, Лермонтова, Гоголя, Крылова, Тургенева. Каждому русскому писателю посвящалась специальная встреча. Читались их произведения, ставились спектакли. Пьесы для праздников писал адвокат, барон Владимир Бильдерлинг. Неизменный участник всех культурных мероприятий, проводимых в городе, Владимир Карлович пользовался высоким авторитетом русской колонии в Лионе. В 1951 г. он был избран председателем Попечительского комитета Св. Николаевской церкви. Не ограничивая свою работу чисто литературными программами, Русский кружок устраивал для детей общедоступные циклы лекций по вопросам государственной власти, землеустройства, экономики и т.п.

Вслед за разведчиками создали свою детскую организацию Витязи. «Начали свою деятельность с посещений госпиталей, убежищ и одиноких. – вспоминал много лет спустя бывший начальник лионского отдела Национальной организации витязей священник Александр Карган, – начали без средств, а позже, в течение лет, добровольные пожертвования вносили многие. Постоянные, еженедельные собрания, сборы. Выезды, чашки чая, доклады – объединяли состав организации, сближали друг с другом… Сколько труда, забот и усилий – результатом были успех, радость» («Русская мысль», 1960, 6 февраля). Многие мероприятия Витязи проводили совместно с немногочисленной организацией «Русский сокол», находившейся в одном с ними помещении.

Мы уже упоминали о Воскресно-четверговой школе при РСХД. В 1930-е гг. действовала четверговая школа, которая была открыта

при Младоросском доме во дворе здания, где размещался Русский эмигрантский комитет (146, cours Tolstoï). Те родители, которые имели возможность, отдавали детей в среднюю частную школу cours Pascal. Ее основателем и многолетним директором был эмигрант Андрей Лазарев, потомок известных русских адмиралов.

Конечно, жизнь русских в Лионе была не такой радужной, как может показаться на первый взгляд. Уделом многих были трудные бытовые условия, изнурительный труд, ежедневная борьба за выживание. В криминальной хронике города имена русских были не редкостью (самоубийства, драки, поножовщина и т.п., причем большинство несчастных случаев приходилось на жителей рабочих бараков). И тем не менее русский Лион сумел внести достойный вклад в общее дело по сохранению и развитию культуры, науки, церковной и общественной жизни русских эмигрантов во Франции.

Formation et devenir des étudiants : Mihail Fedorov et le Comité central de patronage de la jeunesse russe à l'étranger

Corine NICOLAS
Université Paris I Panthéon-Sorbonne, Centre de recherches en histoire des Slaves

Mots-clés : Mihail Fedorov, étudiant, émigration russe, réfugié, Office international Nansen

Cette présentation s'inscrit dans la perspective plus générale d'une thèse sur les réseaux d'entraide en faveur des réfugiés russes entre 1917 et 1939. Dans le cadre de cette recherche, un chapitre consacré aux étudiants s'est rapidement imposé. Les étudiants ont en effet bénéficié d'un effort tout particulier des élites en exil qui ont su mobiliser de nombreux réseaux en leur faveur. Il leur fallut, dans un premier temps, réagir au plus vite afin d'éviter la dispersion de cette jeunesse. Elle seule pouvait incarner l'avenir dans la perspective d'une Russie reconquise sur les bolcheviks. La formation devint alors un enjeu politique des plus sensibles qui dut connaître quelques ajustements au cours de la période 1917-1939. Nous proposons de considérer ici les moyens déployés, notamment par Mihail Fedorov, pour venir en aide aux étudiants grâce au Comité central de patronage de la jeunesse russe à l'étranger. On présentera les acteurs de ce mouvement qui s'inscrit dans une certaine continuité universitaire en dépit des troubles liés à cette période.

Les acteurs

Qui est Mihail Fedorov ? En 1922, lors de la mise en place du Comité central de patronage de la jeunesse russe à l'étranger, Fedorov est âgé de 64 ans. Il fut sous le gouvernement de Sergueï Witte, ministre du Commerce et de l'industrie, puis élu député de la deuxième Douma.

Pendant la Grande Guerre, il dirigea un comité du Zemgor[1] chargé du ravitaillement de l'armée. Il émigra à Paris en 1920. Il aida Vladimir Burcev à organiser le Congrès national et devint vice-président du comité national qui s'attacha à venir en aide aux étudiants. Il a donc en la matière quelque expérience. Il est entouré au sein du Comité central par deux vice-présidents Petr Anciferov, dès 1922, et Petr Kovaleskij qui remplaça Konstantin Krovopuskov, un des vice-présidents de la première période quinquennale. Anciferov a publié en 1922 un mémoire sur la situation des étudiants émigrés russes qu'il conclut sur la nécessité de sauver la Russie en péril au nom « de l'intérêt général, de l'humanité, et pour le salut moral d'une grande partie d'un peuple richement doué »[2].

À la tête de tous les autres comités se trouvent des représentants russes ayant occupé des postes au sein des différents gouvernements ou dans l'administration russe d'avant 1917. Souvent déjà âgés, ils souhaitent transmettre à cette jeunesse leur espoir de reconquête, de retour :

> Durant leur séjour forcé à l'étranger, les émigrés russes ne pouvaient douter qu'une de leurs tâches principales […] consistait à préparer de nouveaux cadres d'intellectuels russes pour pouvoir remplacer ceux de jadis […] pour la Russie future.[3]

D'emblée le but est clairement défini ; se pose la question de savoir comment l'atteindre étant donné les circonstances.

La force dans l'union

Les étudiants eux-mêmes ont éprouvé le besoin de se regrouper afin de faire progresser leur cause. Encouragé par le World Christian Student Movement, l'Union des étudiants russes émigrés[4] fut fondée à Prague, avec pour but de réunir toutes les associations d'étudiants émigrés russes à travers le monde. Les plus nantis, du fait des larges

1. Le Zemgor est un comité d'aide aux Russes en exil.
2. Pierre Antsiferov, vice-président du groupe académique russe à Paris, *Mémoire sur la situation des étudiants émigrés russes*, Paris, Section française de l'Union nationale russe, 1922, p. 14.
3. M. Fedorov, *L'œuvre du Comité central de patronage de la jeunesse universitaire russe à l'étranger, 1922-1932*, archives de la Sorbonne, rapport d'activité dactylographié, p. 1.
4. *Ob''edinenie russkih emigrantskih studentov* (ORES).

moyens déployés en Tchécoslovaquie pour les étudiants, se mobilisent pour les plus démunis. Prague a développé de nombreuses structures universitaires, permettant à un certain nombre de finir leurs études :

> L'avenir du peuple russe se trouve entre les mains de la jeunesse russe. […] la manière la plus efficace d'aider les émigrés russes […] c'est leur permettre de poursuivre leurs études. Notre seul but est le suivant : que le peuple russe au moment du retour des émigrés trouve des travailleurs de valeur sur les terrains de la science, de l'art, de la vie intellectuelle et économique.[5]

Cet accueil à nul autre pareil va être à l'origine d'un mouvement de solidarité de ces étudiants russes pragois à l'égard de leurs compatriotes moins chanceux.

Les étudiants russes en France se montrent aussi très actifs dans le développement d'associations. La police française tente d'en faire l'inventaire à plusieurs reprises[6]. Ces associations regroupent d'une dizaine à quelques dizaines de personnes tout au plus, et disposent au mieux des cotisations souvent symboliques de leurs membres. Après quelques années d'errance, en 1922 est constitué, à Paris, le Comité central de patronage de la jeunesse russe à l'étranger.

Ce comité est né de l'unification des principales organisations russes[7]. Pas moins de vingt-deux organisations choisirent l'union. À travers

5. É. Benes cité dans E. Haumant, « La jeunesse universitaire russe en France », *Le monde slave*, janvier-avril 1925, p. 88-99.
6. Archives préfecture de police de Paris, BA 1710.
7. Organisations représentées : le Groupe académique russe en France ; les sections russes de trois facultés parisiennes, droit, sciences, lettres ; l'Université populaire russe de Paris ; le lycée russe de Paris ; le Comité national russe ; la section de l'Union nationale russe en France ; le Conseil financier près la conférence des anciens ambassadeurs de Russie ; le Comité des Zemstvos et villes russes à l'étranger ; l'Association des membres des Zemstvos et municipalités russes à l'étranger ; la société russe de la Croix-rouge (AO) ; l'Association financière, industrielle et commerciale russe ; la Fédération des associations des ingénieurs diplômés russes ; le Comité des dames pour l'aide des étudiants ; la Fédération générale des associations des anciens combattants ; la Fédération générale des associations des anciens combattants (association navale) ; l'Amicale des officiers de la marine russe, anciens combattants ; l'Union des mutilés et invalides russes ; le Comité d'aide aux Cosaques ; l'Union des associations des étudiants

ces vingt-deux organisations on embrasse toutes les forces composant le milieu étudiant. Sept d'entre elles regroupent directement d'anciens militaires. Chacune d'elles est représentée par deux délégués au sein du comité.

La présence d'autant d'organisations militaires ne doit rien au hasard. Ces jeunes hommes ont souvent servi dans l'Armée blanche : « En 1917, les effectifs du commandement étaient en grande partie composés par les élèves des écoles supérieures russes. »[8] Les années de combat les ont tenus éloignés de l'Université et ils sont donc souvent plutôt âgés pour être encore étudiants. Ils sont aussi plus pressés, ils ne choisissent pas la facilité, mais ils sont souvent chargés de famille et il leur faut rapidement gagner leur vie. De plus le haut commandement a eu, pour les meilleurs éléments, des vues très précises. Ils devaient poursuivre leur service en embrassant des carrières qui leur permettraient de servir la Russie libérée. Ainsi, une stricte sélection s'est opérée au sein des armées.

Paul Robinson, dans son ouvrage consacré à l'Armée blanche[9], montre combien les organisations militaires russes ont aidé des centaines d'étudiants à continuer leurs études pour qu'ils sortent de la pauvreté et forment une élite capable de prendre la place des bolcheviks lors de l'effondrement du régime soviétique. Les officiers sont restés très proches de leurs troupes, luttant contre le démantèlement de leur armée en dépit de l'avis des pays d'accueil. L'armée semble se méfier des civils, et entend organiser le devenir des troupes, surtout des hommes les plus capables. Dans ce contexte, l'Union mise en place par Fedorov est aussi significative d'une avancée politique.

La question du nombre

Cette unification au sein du comité s'est imposée surtout pour obtenir de la part des États une aide en faveur des étudiants car pas moins de

---

russes émigrés (ORES) ; l'Union des étudiants russes en France ; l'Union des étudiants russes émigrés ; l'Union nationale des étudiants russes et enfin la Stanitza des Cosaques étudiants.

8. P. Antsiferov, *op. cit.*, p. 6.
9. P. Robinson, *The White Russian Army in Exile, 1920-1941*, New York, Clarendon Press of Oxford University Press, 2002.

« 20 000 jeunes gens environ ont dû interrompre leurs études du fait des guerres civiles »[10] précise le président du Comité central de patronage de la jeunesse universitaire russe.

Ce chiffre est sans doute volontairement grossi[11]. William Chapin Huntington[12], témoin de l'époque, en compte 16 000 en 1933. Alors qu'en 1957, une historienne américaine, Elizabeth Bowers, ne décompte elle que 15 000 étudiants dont les études furent interrompues par la révolution[13].

Dans son enquête, le Zemgor divise cette jeunesse universitaire en deux groupes, d'une part « le premier groupe, le plus nombreux, [...] qui a commencé ses études supérieures en Russie avant d'être obligé d'émigrer. Le nombre de cette ancienne jeunesse universitaire russe s'élève à environ 16 000 étudiants. »[14]

À ce groupe il faut en ajouter un second, constitué de filles et de garçons qui ont achevé leur scolarité dans l'émigration et tentent de poursuivre leurs études. Si l'élément masculin prédomine dans le premier groupe, dans le second le problème de la formation se pose à la fois pour des garçons et des filles.

Pour les dix années sur lesquelles porte l'enquête, le rapport conclut :

> On peut sans risque de commettre une grosse erreur considérer le nombre des élèves qui sortent chaque année des écoles,

10. J. de Pessac, « Le devoir social, l'aide aux Russes », *Le Temps*, 23 janvier 1929.
11. L'étude de l'émigration russe se heurte en permanence à la question de la fiabilité des dénombrements. Régulièrement sont reproduits les mêmes chiffres ; recopiés sans véritable vérification, ils sont très souvent majorés par les cadres russes soucieux d'asseoir leur légitimité et d'obtenir des moyens significatifs auprès des diverses instances sollicitées. Une des rares enquêtes de l'époque est celle menée par le Zemgor pour le commissaire aux réfugiés.
12. W. Chapin Huntington, *The Homesick Million, Russia-out-of-Russia*, Boston, Stratford Company, 1933, p. 123.
13. E. Bowers, « The origins of the Russian Student Fund », *The Russian Review*, vol. 16, n° 3, 1957, p. 5-52.
14. Rapport provisoire, Haut commissariat pour les réfugiés, Sous-comité pour l'étude de la condition des enfants des réfugiés, Archives de Leeds, 1930, p. 37.

> comme stationnaire et d'environ 350, ce qui pour les dix années de l'émigration donne un chiffre rond de 3 500. [15]

Ce qui conduit à penser qu'au total le nombre d'étudiants russes s'élève à 20 000, chiffre que l'on peut rapprocher de celui énoncé par Fedorov. Parler au nom de l'émigration russe estudiantine enfin rassemblée avait plus de poids de toute évidence car, là encore, comme l'explique Fedorov, « la bienfaisance seule ne pouvait suffire à assurer l'accomplissement de cette tâche »[16].

Buts et moyens

Programme et organisation

Les premières tâches du Comité central furent les suivantes : assurer une aide d'État dans tous les pays où cela paraissait possible, excepté la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie où elle était un fait acquis, créer des comités locaux reliés au Comité central, établir une liaison avec des organismes de patronage des étudiants russes qui existaient déjà dans certains pays, nommer des délégués dans tous les autres pays où pouvaient se trouver des émigrés russes étudiants.

La France répondit favorablement à ces sollicitations, grâce à Raymond Poincaré, Président du Conseil des ministres. Pour les années 1923, 1924, 1925, 475 000 francs furent remis aux étudiants. Une Commission spéciale franco-russe fut créée auprès de l'Institut d'études slaves, pour l'attribution de bourses d'État aux étudiants russes. Si le Recteur de l'Université de Paris en était le président, c'est le président du Comité central qui présentait les candidatures. De plus, jusqu'en 1926, les étudiants russes bénéficièrent en France d'une exemption presque totale des frais d'étude visée par le Comité, comme en témoignent les lettres retrouvées aux Archives nationales[17] :

15. *Idem*, p. 38.
16. *Idem*, p. 2.
17. CARAN AJ 166498, correspondance et dossiers des étudiants russes demandant à bénéficier de l'exonération des droits, 1922-1923.

> Le 26 décembre 1923
>
> Monsieur le Secrétaire,
>
> Tous les étudiants russes ayant fait la demande d'exonération de frais d'études au ministère de l'Instruction publique s'adressent en même temps au Comité central pour que le Comité donne son avis à la Commission des exonérations au sujet de ces demandes.
>
> Une partie de ces étudiants n'ayant pas indiqué les chiffres exacts des sommes à exonérer, je vous serais obligé de vouloir bien accorder avant le 30 janvier si possible un rendez-vous à mon secrétaire, M. Alexis Struve afin de lui permettre de compléter notre liste,
>
> Vous remerciant…
>
> Michel Fedoroff

Jusqu'en 1927, on peut multiplier les exemples de collaboration avec les universités françaises et les municipalités qui tentent d'améliorer le sort des étudiants russes.

Le comité reçoit par dizaines des « satisfecit » concernant les étudiants russes. Ce sont des travailleurs acharnés, leur réussite sidère alors qu'ils sont obligés bien souvent de travailler pour survivre car les bourses sont souvent très maigres.

Des bourses complémentaires ou supplémentaires sont également distribuées pendant toute cette période du fait de dons russes ou étrangers. Celles du professeur Whittemore et de son comité[18] furent particulièrement nombreuses.

Le Comité dirigé par Fedorov, là encore joue un rôle déterminant. Il sélectionne les dossiers, et retient les candidatures des plus méritants. Le Comité est présent dans tous les pays européens où se trouvent des étudiants russes émigrés. Dans certains pays comme la Bulgarie et la Pologne, la situation des étudiants est des plus préoccupantes. Le président du Comité se rend personnellement en Bulgarie pour négocier avec le gouvernement. Là aussi, c'est le Comité qui délivre les bourses et surveille les progrès des études. Les bourses sont suppri-

18. American Committee for the Education of Russian Youth in Exile.

mées pendant les vacances, aussi le Comité négocie-t-il avec les grandes entreprises, Renault, Citroën, l'embauche et les salaires de ces étudiants.

Formation et répartition des étudiants

De manière évidente, l'enseignement scientifique est privilégié. Sans doute, faut-il voir à l'origine de cette orientation un peu exclusive de la jeunesse russe, l'action des différents comités et organisations d'émigrés qui dirigeaient leurs boursiers vers des carrières plus pratiques plus rapidement rémunératrices que les carrières littéraires :

> [….] surtout la nouvelle Russie où ne désespéraient pas de retourner un jour les émigrés aurait davantage besoin d'ingénieurs que de poètes ou de philosophes.[19]

Les données recueillies dans les archives de la Société des Nations (SDN) permettent de construire un tableau[20] de la répartition des étudiants russes d'après leurs spécialités. Le constat s'impose : quel que soit le pays, les sciences humaines sont peu retenues (voir le tableau 1, page 283).

Les trente-deux boursiers français du comité se regroupent en 1932 dans les établissements suivants : les facultés de sciences, de médecine, dentaire, de géologie, les écoles d'ingénieurs, polytechnique, aéronautique, architecture, chimie, de mécanique, d'électrotechnique, les écoles de commerce et agricoles.

19. M. Doré, *Facteurs comparés d'assimilation chez des Russes et des Arméniens*, Paris, INED, 1940, p. 15.
20. Archives de la SDN, Genève, C 1562, dossier Fedorov.

% d'étudiants	France	Belgique	Alle-magne	États-Unis	Yougo-slavie	Tchéco-slovaquie
Agriculture	14,34	3,00	3,00	13,00	9,78	17,7
Droit	2,05	–	2,00	–	6,01	13,87
Philologie	7,37	–	4,00	–	–	7,67
Médecine	3,69	–	10,00	4,00	12,27	8,94
Sciences naturelles et mathématiques	3,28	–	6,00	–	18,16	2,75
Sciences économiques, sociales et politiques	17,63	7,00	10,00	17,00	8,07	17,44
Écoles supérieures techniques	50,00	86,00	60,00	60,00	34,32	29,96
Autres	1,64	3,00	5,00	10,00	10,76	1,88

Tableau 1 : Répartition des étudiants russes d'après leurs spécialités.

De plus, il semble que subsistent des réseaux développés avant la révolution et qui demeurent fort dynamiques comme ceux étudiés par Irina et Dimitri Gouzevitch[21]. Ces chercheurs ont montré la continuité repérée à travers les registres d'inscription de quelques grandes écoles françaises, le Conservatoire national des Arts et Métiers, l'Institut électronique de Toulouse, l'École des Ponts et Chaussées. Ils mettent en évidence l'existence de filières qui ne se démentent pas en dépit de la révolution. Les mêmes instituts, écoles, professeurs, attirent les jeunes émigrés soucieux d'acquérir ou de compléter une formation, tout comme ceux-ci avaient avant la révolution attiré les plus ambitieux, les plus novateurs. Dans les années 1930, ces auteurs montrent que le parcours des jeunes issus de l'émigration ne diffère plus de celui des jeunes Français.

Pour les étudiants présents en Pologne, comme en Finlande, les organisations russes s'efforcent de les orienter vers les écoles supérieures françaises et belges. D'ailleurs, l'étude des boursiers du Comité central par pays et par année scolaire rend compte de la place prédominante de la France dans le cadre de la formation de ces étudiants russes ; sans doute les conditions d'accueil, déjà développées, qui leur étaient réservées le justifient aisément. L'action du comité dépasse les frontières européennes.

Réseaux et action outre-Atlantique

Aux États-Unis, Fedorov peut s'appuyer sur le Russian Student Fund. Alexis Wiren, lieutenant de vaisseau a mis sur pied, aux États-Unis, un fond d'entraide en faveur des étudiants russes dès 1922, avec la création du Russian Student Fund. En poste aux États-Unis au moment de la révolution, il persuade le dernier ambassadeur russe à Washington, lui-même ingénieur de formation, de financer une sorte de prêt d'honneur que les étudiants rembourseraient à l'issue de leur

21. I. Gouzevitch, « La science sans frontière : élèves et stagiaires de l'Empire dans l'enseignement supérieur français, XIXe-XXe siècles », *Les cahiers d'histoire du CNAM*, n° 5, février 1996, p. 63-92. I. Gouzevitch et D. Gouzevitch, « Les contacts franco-russes dans le monde de l'enseignement supérieur technique et de l'art de l'ingénieur », *Cahiers du monde russe et soviétique*, t. 34, n° 3, 1993, p. 345-368.

cursus. Se constitue alors une trésorerie indépendante qui est à même de soutenir de nouveaux étudiants d'origine russe.

Elizabeth Bowers[22], montre que la nécessité de cet organisme lui semble plus évidente aux États-Unis car en Europe les émigrés russes avaient souvent mis en place leurs propres écoles ou pouvaient s'appuyer sur des gouvernements bienveillants à leur égard, ce qui ne fut pas le cas du gouvernement américain.

Suite à la révolution, 30 000 Russes arrivèrent aux États-Unis. Parmi eux, on comptait un millier d'étudiants[23]. 650 étudiants auraient été aidés par cette organisation[24] (soit à peu près trente élèves par an alors qu'après-guerre seulement une dizaine de bourses annuelles semblent avoir été distribuées, les candidats se faisant aussi beaucoup plus rares). Le groupe d'origine regroupait des officiers de la Marine russe et des étudiants techniciens envoyés par le Gouvernement russe lors de la première guerre mondiale et qui furent bloqués là du fait de la révolution.

Ces étudiants présentent le profil type de celui que nous avons décrit plus haut. Anciens militaires, détenteurs d'une formation initiale, ils doivent s'adapter afin de trouver du travail. Ce prêt d'honneur leur permet d'étudier à l'abri du besoin.

Cette solution sera étudiée par Fedorov lorsque l'argent viendra à manquer. Cette solidarité à l'égard des étudiants russes, Wiren va l'étendre aux étudiants russes formés en Europe et dans l'impossibilité d'y trouver du travail.

---

22. E. Bowers, art. cité.
23. Y. J. Chycz, *Statistical Data on the Number of Persons in the US born in the USSR or Pre-War Russia and their Descendants*, New York, Common Council for American Unity, août 1951.
24. A. Wiren, *The Russian Student Fund*, manuscrit dactylographié, Archives Urbana Champaign.

Le tournant des années 1930

Des moyens toujours plus faibles

Dès la fin des années 1920, les problèmes s'amoncellent, placement, financement, remboursement trouvent de plus en plus difficilement des solutions. Les généreux donateurs de la première période se dérobent. La communauté russe touchée par le chômage ne peut aider ses étudiants.

Les jeunes gens formés ne peuvent trouver du travail. Aussi « le Comité central s'est mis en relation avec le président du Russian Student Fund en Amérique, M. Alexis Wiren. Des pourparlers de ce dernier avec le département du Travail, il résulte que le Gouvernement des États-Unis ne fera pas d'objections à l'admission d'un premier groupe d'étudiants russes. »[25]

Là encore, les archives dépouillées à la SDN montrent que les étudiants sélectionnés pour partir aux États-Unis sont au moins présentés comme « les meilleurs parmi ceux qui terminent leurs études en Europe. Le placement en question présente donc un intérêt considérable, ajoute Mihail Fedorov, lors de cette séance au Bureau international du travail, non seulement pour les intéressés, mais même pour le pays qui les accepte. »[26]

Toutefois Fedorov va tout tenter pour mener à bien ce qu'il considère comme sa mission. En 1932, à l'occasion de la sainte Tatiana, c'est une nouvelle loterie qui est envisagée. En effet, on songe qu'il serait indiqué de créer sous les auspices du Comité central quelques bourses en faveur de l'université de Moscou et de sa patronne si vénérée, sainte Tatiana. La date du tirage est sans cesse repoussée mais les fonds n'affluent pas pour autant.

---

25. Archives de la SDN, Genève, C 1562.
26. Archives de la SDN, Comité consultatif pour les réfugiés, procès-verbal de la séance du 22 mai 1928 tenue au Bureau international du travail à Genève.

Dans une lettre du 14 décembre 1932 adressée au Comité consultatif pour les réfugiés à Genève[27], Fedorov regrette que les exonérations des frais d'études dont bénéficiaient les étudiants russes boursiers du Comité central, accordées annuellement par le ministère français de l'Instruction publique, qui couvraient la moitié de ces frais, diminuent encore pour 1933. La dépense indispensable du Comité central augmente d'autant plus et pourrait atteindre 60 000 francs pour 195 boursiers. La charge qui pèse sur le Comité est de plus en plus considérable car outre ces bourses que l'on doit revoir régulièrement à la hausse, il faut tenir les engagements pris envers les écoles supérieures françaises pour le paiement des frais d'études de certains de ces boursiers. En dépit des efforts inouïs entrepris, l'œuvre semble vouée à l'échec.

L'Office international Nansen et le Comité central de patronage de la jeunesse russe à l'étranger

L'Office international Nansen (OIN) entend et reçoit les doléances du président du Comité au point d'ouvrir un dossier personnel. Dans un premier temps, des prêts sont consentis par l'OIN au Comité. Devant l'absence de remboursement, de rééchelonnement en rééchelonnement, l'OIN tente de comprendre le fonctionnement du Comité et se montre sévère. S'il reconnaît le dévouement de son président, il se montre plus critique sur la répartition des fonds. L'OIN reprochera notamment au Comité d'accorder des bourses alors même que leur financement n'est pas assuré. On assiste à une folle course en avant de la part de ce président qui refuse de baisser les bras, certain que cesser de se battre revient à condamner cette jeunesse.

Les mêmes arguments sont avancés :

> Si les bourses sont suspendues, les études seront interrompues et pis encore, dans l'impossibilité de trouver du travail car étrangère, cette jeunesse d'élite serait condamnée à ce sort terrible d'être sans travail, sans toit et sans pain.[28]

27. Archives de la SDN, Genève, C 1562.
28. Lettre écrite par Mihail Fedorov à l'Office international Nansen le 17 février 1932. Archives de la SDN, Genève, C 1562.

En 1935, il propose que soit garanti par l'OIN une caisse permettant la délivrance de prêts d'honneur. Ainsi le relate le directeur de l'OIN à Paris :

> Le 11 mai 1935
>
> […] Je suis saisi dans cet ordre d'idée d'une proposition de M. Fedorov […] dont l'activité est au-dessus de tous éloges, dont le comité éprouve la plus grande difficulté […] afin de remédier à cette situation particulièrement angoissante puisqu'il s'agit de l'avenir de beaucoup de jeunes gens russes, Mihail Fedorov envisagerait la création d'une sorte de caisse de prêts d'honneur, si l'OIN veut bien lui prêter son concours et pourrait fonctionner de manière analogue à la Caisse officielle de prêt d'honneur organisée par le Gouvernement français, les remboursements seraient prélevés sur les premiers salaires des étudiants […].[29]

Mihail Fedorov signale que parmi les jeunes gens dont il s'occupe, 50 % font leurs études en France et 50 % dans d'autres pays ; une somme annuelle de 10 000 francs suisses serait nécessaire pour faire fonctionner la caisse des prêts d'honneur jusqu'à ce que les premiers remboursements puissent l'alimenter. Suit le formulaire d'engagement que devrait remplir l'étudiant. L'OIN ne peut souscrire à cette demande car les fonds manquent et préfère voter des subventions, puisque les prêts déjà consentis ne sont toujours pas remboursés. Cette décision soulage Fedorov qui dans une lettre du 30 novembre 1936 l'en remercie, car 1936 se présente comme une année encore pire que les précédentes.

Mihail Fedorov s'en explique dans un énième compte rendu de l'œuvre qui résonne comme un cri d'alarme. Depuis 1932 :

> le développement régulier du large appui des gouvernements et de la bienfaisance privée à l'égard des étudiants russes, a été ralenti par la reconnaissance que les États européens accorde tour à tour au pouvoir soviétique. Les gouvernements étrangers, l'un après l'autre, diminuaient alors leurs allocations généreuses et ont fini par supprimer complètement leur aide aux étudiants russes émigrés. Actuellement, il n'y a que deux pays la Yougoslavie et la Bulgarie qui les aident encore un peu.[30]

29. Archives de la SDN, Genève, C 1562.
30. *Idem*.

À partir de 1930, les conséquences de la crise économique mondiale sont cruellement ressenties. Fedorov écrit encore :

> L'occupation de la Rhénanie par les troupes militaires allemandes a produit un tel effet que nous sommes prévenus par nos principaux donateurs qu'ils vont cesser dorénavant leurs allocations. Cependant à eux seuls ils nous donnaient la possibilité de soutenir la plupart de nos boursiers en France et à l'étranger.
>
> Ils ne leur restent que deux mois et pour la plupart leurs études sont terminées. Notre devoir est de ne pas les abandonner.
>
> Pendant l'année scolaire 1935-1936 nous avons aidé 188 boursiers dont 89 en France et dans d'autres pays d'Europe occidentale. Le groupe des donateurs qui vient de supprimer son aide a eu en France 37 boursiers et 84 dans d'autres pays.[31]

Nommé membre suppléant en 1935 puis titulaire du conseil d'administration de l'OIN, Fedorov continue à défendre cette résurrection de la Russie tout en approuvant les actions entreprises pour trouver des terres plus hospitalières, en Amérique du Sud par exemple.

Quel bilan en guise de fin ?

L'œuvre du Comité central de patronage de la jeunesse russe à l'étranger animée par Fedorov, permit de 1922 à 1936 à des centaines d'étudiants en France et à quelque 6 000[32] en Europe de mener à bien leurs études. De 1922 à 1928, l'œuvre fédère les généreuses contributions, son intervention dans tous les comités de sélection la rend indispensable. Très proche des étudiants pris en charge, elle devient une sorte d'organisme de tutelle. Toutefois dès la fin des années 1930, l'argent manque. Paris compte de plus en plus d'étudiants russes sans ressources et les donateurs privés comme publics ont disparu. Pour Fedorov le salut de cette communauté étudiante doit alors se négocier à Genève auprès du tout nouvel Office international Nansen. À travers l'exemple de ce comité, on suit toutes les vicissitudes des réseaux d'entraide que Fedorov résume ainsi en trois étapes. La première démontrait un accroissement ininterrompu des recettes et dépenses du Comité et de l'aide des gouvernements. La seconde marque un ralentissement dans le progrès de l'œuvre d'assistance des étudiants russes

31. *Idem.*
32. *Idem.*

à l'étranger. Fedorov ne peut s'empêcher d'établir un lien entre cette situation et la reconnaissance par beaucoup de pays européens du pouvoir soviétique. La troisième enfin coïncide avec la crise économique mondiale et le chômage provoqué par celle-ci. Cette crise affecte également l'action du Comité qui, poursuit Fedorov, « malgré tout doit continuer jusqu'au moment où la Russie sera libérée du joug communiste »[33]. C'est ce qu'il appelle « le devoir de l'émigration » envers la Patrie. Il ajoute qu'il lui parait « hors de doute que les étrangers les plus prévoyants, ceux qui comprennent l'inévitable chute du régime communiste en Russie, continueront à aider l'émigration russe dans cette œuvre. Ils voient qu'il y va de leur intérêt »[34]. Jamais il ne consentira à renoncer à cet inéluctable retour alors même que Wiren supprima la clause qui obligeait les boursiers à rentrer au pays dès que la situation politique le permettrait. L'œuvre du Comité ne survécut pas à la déclaration de guerre, celle de Wiren s'interrompit en 1974 faute de candidats.

33. *Idem.*
34. *Idem.*

Difficultés et fécondités d'une rencontre : catholicisme et orthodoxie à l'épreuve de l'émigration russe

Laura PETTINAROLI
Université Lumière-Lyon II, Laboratoire de Recherche Historique Rhône-Alpes (LARHRA, UMR 5190), équipe REligions, Sociétés Et Acculturation (RESEA)

Mots-clés : religion, culture, bienfaisance, conversion, acculturation

La révolution de 1917 transforme les caractéristiques de l'émigration russe en Europe. En tant que véritable exil, provoqué par l'effondrement d'un système politique imbriqué à l'orthodoxie, la nouvelle émigration russe pose concrètement, au sein même des capitales européennes, la question de la révolution, dans ses dimensions politiques, matérielles et morales.

Face à cette révolution, l'Église catholique, dont les élites sont mieux familiarisées avec la question russe depuis la deuxième moitié du XIXe siècle, développe une intense activité. Cette activité protéiforme (diplomatique, théologique, missionnaire, dévotionnelle, intellectuelle) se déploie directement dans l'espace russe, mais aussi – indirectement – auprès des émigrés.

La comparaison des deux centres d'émigration que sont Berlin et Paris permet de dégager les lignes de force de la mission catholique à l'égard des émigrés russes. En effet, Berlin est dans la première moitié des années 1920 la « véritable capitale de l'émigration »[1], concentrant, en 1923, 560 000 Russes[2] (soit une grosse moitié de l'émigration russe).

1. N. Struve, *Soixante-dix ans d'émigration russe, 1919-1989*, Paris, Fayard, 1996, p. 17.
2. K. Schlögel (éd.), *Russische Emigration in Deutschland, 1918 bis 1941 : Leben im europäischen Bürgerkrieg*, Berlin, Akademie Verlag, 1995, p. 35.

À la fin des années 1920, il restait environ 100 000 émigrés russes en Allemagne. C'est alors la France qui devient le centre dynamique de l'émigration russe. De 30 000 Russes en France en 1921, on passe à 67 000 en 1926, cette population se stabilisant aux alentours de 70-80 000 personnes, dont 45 000 dans l'agglomération parisienne[3].

Cette étude se fonde sur un travail en cours mené à partir de sources émanant essentiellement d'institutions[4] et d'organes de presse catholiques : la rencontre est donc envisagée d'un point de vue unilatéral. Insuffisante, cette perspective permet toutefois d'évoquer un aspect peu mis en valeur par l'historiographie : la diversité religieuse de l'émigration russe[5].

Après avoir détaillé la perception du phénomène de l'émigration russe par les responsables catholiques et les réactions qui en découlent, nous verrons comment la rencontre entre orthodoxie et catholicisme se fige dans la polémique sur plusieurs thèmes, notamment celui des conversions. Malgré les difficultés, cette rencontre enrichit le catholicisme sur des plans variés : culturel, intellectuel et religieux.

---

3. Selon Jérôme Charyn, in H. Menegaldo, *Les Russes à Paris*, Paris, Autrement, 1998, p. 12.
4. Archives secrètes du Vatican, nonciature de Berlin (désormais ASV, Arch. Nunz. Berlino), archives du prieuré bénédictin d'Amay-sur-Meuse Chevetogne (AAC), archives du centre dominicain Istina (Istina), archives historiques de l'archevêché de Paris (AHAP), archives jésuites de Vanves (Vanves).
5. En effet, jusqu'à présent, l'étude de la dimension religieuse de l'émigration russe s'est surtout consacrée à la brillante vitalité orthodoxe. Nikita Struve explique par des raisons démographiques le traitement exclusif de l'orthodoxie dans son chapitre religieux : « Toutes les autres confessions religieuses étaient représentées dans l'émigration (protestants, catholiques, vieux-croyants, musulmans, juifs), mais leur importance numérique comme leur apport ont été négligeables : faibles minorités au sein d'un corps social lui-même minoritaire, elles se sont rapidement effilochées, sinon éteintes » (N. Struve, *op. cit.*, p. 64, note 1).

Les catholiques face à l'émigration russe : le diagnostic de la double pauvreté de « ces infortunés »[6]

Pauvreté matérielle

Les catholiques sont sensibles à la pauvreté matérielle des Russes, qu'ils soulignent sans cesse[7]. S'ils sont bien conscients que « plusieurs milliers d'entre eux sont dans une misère lamentable »[8], cette pauvreté n'est pratiquement jamais analysée pour elle-même. Les responsables catholiques produisent des statistiques concernant les populations immigrées[9], mais nous n'avons pas retrouvé d'analyse précise des besoins matériels russes. Par contre la brièveté du constat de la détresse matérielle est contrebalancée par l'analyse fouillée des conséquences spirituelles des détresses matérielles. Ainsi, cette situation de pauvreté laisse les Russes en proie aux pires « loups », c'est-à-dire – pour les catholiques – les protestants (par le biais de la « fortunée » YMCA) et les francs-maçons. Ainsi, à Lyon (où Édouard Herriot est maire), la hiérarchie espère la venue prochaine d'un prêtre russe catholique car « le Maire de Lyon et la Franc-maçonnerie, qui ont déjà toute l'influence sur les Chinois et les Yougoslaves, n'attendent que l'occasion de bolcheviser les centaines de Russes, qui sans ressources, frappent en vain à la porte des catholiques »[10].

---

6. « Il serait donc utile et conforme à l'esprit de charité recommandé envers eux par les Souverains Pontifes d'éviter toute terminologie blessante pour ces infortunés, atteints par tant de malheurs » (Mgr Chaptal, « Directions données aux prêtres du diocèse de Paris relativement à l'entrée des "orthodoxes" russes dans l'Église catholique », *La Semaine religieuse de Paris*, 2 décembre 1922, n° 3 595, p. 651-655).
7. « Il y a ceux qui ont gardé leur fortune, ceux qui dansent sur les tables comme des tziganes enivrés, ceux qui supportent courageusement "le poids du jour et de la chaleur". Nous étudierons les derniers. Parce qu'ils sont beaux à voir et que leur énergie persévérante est une leçon qui émeut. Notre enquête nous conduira partout où il y a des Russes qui souffrent, qui luttent, qui veulent vivre » (C. Ledré, *Les Émigrés russes en France. Ce qu'ils sont. Ce qu'ils font. Ce qu'ils pensent*, Paris, Spes, 1930, p. 8).
8. Mgr Chaptal, « Pour les Russes dans la détresse à Paris », 1922 ou 1923 (AHAP, dossier 635, Administration des étrangers, Russes).
9. AHAP, 9K2 9a, le Ministère des étrangers dans le diocèse de Paris, 1922-1927.
10. Vanves, E-ME 1/2, note sur les étudiants russes à Lyon, s.d. (1923 au plus tard).

Désorientation spirituelle : les Russes, des « brebis perdues »

Les émigrés russes apparaissent le plus souvent dans les discours catholiques sous les traits de « brebis perdues ». Cette situation est d'abord due à l'abandon présumé du peuple russe par ses propres pasteurs[11]. La division religieuse des orthodoxes russes est présentée comme constitutive de la tradition ecclésiale russe : les difficultés existaient du temps des tsars et « n'ont fait que s'accroître avec la révolution bolcheviste »[12]. De façon plus générale, l'Église catholique porte une attention très aiguë aux crises de la hiérarchie russe en Europe et insiste sur la déstabilisation qui en découle pour les fidèles[13].

Toutefois, ces Russes sont également « perdus » par la faute de l'Église catholique qui n'a pas pu[14] ou pas su[15] faire entendre sa parole

---

11. C'est ainsi que le père Kuzmin-Karavaiev, responsable de la pastorale russe à Berlin, explique la situation au nonce Pacelli : « Les émigrés russes éprouvent avec une grande sensibilité la séparation entre le parti ecclésiastique du métropolite Antoine et celui du métropolite Euloge qui s'est déjà produite, ainsi que la division entre l'Église russe à l'étranger et l'Église russe de Moscou, qu'on peut attendre à chaque instant après que le métropolite Sergius a laissé paraître son (*sic*) fameuse épître envers la loyauté par rapport au pouvoir soviétiste » (ASV, Arch. Nunz. Berlino 27, fasc. 4, rapport à Pacelli, 20 septembre 1927).
12. C. Ledré, *op. cit.*, 1930, chap. XIV « Religio depopulata ».
13. Intérêt dont témoigne la longue lettre du nonce Pacelli au Secrétaire d'État Gasparri du 12 septembre 1926 : « Sulla scissione fra gli emigrati russi. Circa l'unione delle Chiese russe colla Chiesa romana » (« Sur la scission des émigrés russes. Au sujet de l'union des Églises russes avec l'Église romaine »), ASV, Arch. Nunz. Berlino 28, fasc. 1. Voir aussi l'ouvrage de M. d'Herbigny et A. Deubner, *Évêques russes en exil. Douze ans d'épreuves (1918-1930), Orientalia Christiana*, Rome, Pont. Institutum Orientalium Studiorum, janvier-mars 1931, XXI, n° 67. La remarque liminaire de cet ouvrage est éclairante : « Cette histoire […] n'attaque personne. Elle est inspirée par l'amour de l'Église, de la Russie et des âmes : comment ne pas chercher à élucider une question dont l'angoisse s'ajoute à tant de tristesses du peuple russe ? » (*ibid.*, p. 5).
14. Ces « âmes […] sont très abandonnées : les plus abandonnées de l'univers, puisque l'apostolat catholique, limité aux Polonais latins ne pouvait jamais s'exercer sur les Russes. Elles sont plus chères à Notre-Seigneur, étant baptisées et recevant validement les sacrements » (Vanves, E-ME 1/2, note sur une œuvre pour les Slaves et spécialement pour les Russes de Paris, 8 décembre 1919).
15. La concurrence protestante se fait également sentir sur le terrain spirituel. C'est ce que démontrent les circonstances du décès d'Aleksandr Petrovič Iswolski, ministre russe auprès du Saint-Siège en 1895-1897, puis ministre des Affaires étrangères de 1906 à 1910, mort protestant à Paris : « Or pendant sa maladie dans une clinique de religieuses, il demanda d'abord un prêtre catholique, ne

aux Russes jusqu'à présent. Dès lors, la population russe est considérée, de façon ambiguë, comme un troupeau relevant de l'Église catholique, les textes parlent ainsi plus souvent de « pastorale » que de « mission » pour désigner l'action à l'égard des Russes orthodoxes. Face à ce constat d'une déstructuration sociale et morale des Russes dans l'émigration, l'Église catholique propose rapidement une action stable opérant sur les deux tableaux du « malheur » russe.

Structuration d'une pastorale catholique spécifique pour l'émigration russe

Une charité active

La solidarité européenne à l'égard des émigrés russes est mal connue, l'historiographie s'étant pour l'instant concentrée sur les organisations de bienfaisance gérées par des Russes[16]. Concernant le catholicisme, cette action est à interpréter dans le contexte de fort dynamisme caritatif aux échelles nationales (allemande et française) et internationale[17].

En Allemagne, l'aide caritative aux réfugiés russes prend diverses formes durant la période : dès 1918, le *Caritasverband* aide des Russes à

---

voulant pas d'un Orthodoxe. Comme on ne trouva personne qui dans le clergé séculier ou régulier de Paris fût désigné pour les œuvres russes, ce fut un pasteur protestant qui fut appelé par les membres de sa famille » (Vanves, E-ME 1/2, note sur la préparation actuelle d'un apostolat pour la Russie, p. 1).

16. Ainsi V. G. Afanas'ev étudie les actions menées par la Croix-Rouge russe, le Zemgor, l'Église orthodoxe, les laïcs russes influents (M. M. Fedorov pour la jeunesse étudiante russe à Paris), les aides gouvernementales avec l'exemple de la Bulgarie. Voir V. G. Afanas'ev, « Russkoe zarubež'e i blagotvoritel'nost' » (« Les Russes hors frontière et la bienfaisance »), in V. J. Černjaev, *Zarubežnaja Rossija, 1917-1939 gg : sbornik statej* (*La Russie hors frontières, 1917-1939 : recueil d'articles*), Saint-Pétersbourg, Evropejskij Dom, 2000, p. 10-15.

17. Voir pour l'Allemagne : C. Maurer, *Le modèle allemand de la charité : la Caritas de Guillaume II à Hitler*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1999. Au niveau international, la première guerre mondiale et ses suites stimulent la charité : A. Becker, *Oubliés de la Grande Guerre, humanitaire et culture de guerre. Populations occupées, déportés civils, prisonniers de guerre*, Paris, Noêsis, 1998 ; G. Petracchi, « La missione pontificia di soccorso alla Russia (1921-1923) » (« La mission pontificale d'aide à la Russie (1921-1923) »), in *Santa Sede e Russia da Leone XIII a Pio XI* (*Saint-Siège et Russie de Léon XIII à Pie XI*), Cité du Vatican, Libreria Editrice Vaticana, 2002, p. 122-180.

partir de dons essentiellement allemands ; en 1922, est créée une section spéciale d'aide aux Allemands de la Volga et de la Mer Noire réfugiés (*Katholische Fürsorge für Russland, Diöcese Tiraspol*) avec des financements variés ; à l'automne 1927 est créée une commission spécifique du *Caritasverband* pour les réfugiés russes, à ce moment le financement vient des États-Unis, c'est-à-dire de la *Catholic Near East Welfare Association* (fondée en 1926)[18] ; parallèlement, l'action déployée par Madame Oettingen, à partir de 1922, est financée directement par le Saint-Siège (par le biais de Mgr d'Herbigny d'abord, puis par la nonciature). Les principaux postes de dépense sont des aides aux familles (nourriture, aide au logement, aide administrative, dons pour des soins coûteux) et l'éducation de jeunes russes placés dans des institutions catholiques.

En France, la mise en place de structures d'aide spécifiques aux Russes est précoce : Union française d'aide aux Russes (Paris, novembre 1921) ; Comité lyonnais d'assistance aux réfugiés russes (Lyon, 1922). Dans ces deux cas, on peut souligner la grande discrétion dans la dénomination de ces œuvres de charité. Bien que placées sous le patronage des archevêques de Paris et Lyon, ces deux œuvres entrent dans le cadre de la loi 1901 sur les associations et n'affichent aucune référence directe au catholicisme. Cette discrétion est associée à l'usage des circuits de l'émigration russe. Ainsi, pour faire connaître son action, l'Union française d'aide aux Russes insère des annonces dans « les deux principaux journaux russes » de Paris, ce qui provoque une grande affluence concernant les demandes de nourriture et de vêtement[19]. Évidemment, ces œuvres caritatives sont des lieux de la rencontre, directe (bénévoles) ou indirecte (donateurs), entre Russes (souvent orthodoxes) et catholiques occidentaux.

Ces œuvres font les preuves de leur efficacité. À Lyon, en un an (1923-1924), ce sont plus de 1 800 « exilés russes » qui se sont adressés au Comité : plus de 1 200 hommes et femmes furent placés en usine ou à

18. ASV, Arch. Nunz. Berlino 27, fasc. 1, Pro-Memoria du *Caritasverband*, Berlin, 8 mai 1928.
19. Vanves, E-ME 5, procès-verbal de l'Assemblée générale, décembre 1922.

la campagne[20]. En moins d'un an, à Paris, l'Union française d'aide aux Russes réussit à placer 3 000 hommes chez Peugeot, Delaunay-Belleville et Renault[21]. Après six ans, ce sont plus de 17 500 personnes qui ont reçu une « aide pratique »[22]. Soit, si ce chiffre est rapporté à la population russe parisienne, presque 40 %.

Caractéristiques de la structuration de la mission catholique russe

La mission catholique russe vise un projet ambitieux : conserver à ses membres les richesses russes tout en s'ouvrant aux apports occidentaux. Un projet jésuite de 1930 explicite bien ce paradoxe :

> Nécessité d'agir sur l'élite de l'émigration russe. Conserver, avant tout, à cette élite son caractère russe, mais en l'aidant à prendre, en Europe occidentale, les éléments capitaux de la civilisation catholique : ordre et intellectualisme. […] Mais danger de laisser toute cette jeunesse et surtout l'élite de cette jeunesse de l'émigration russe, devenir insensiblement toute française en France, en Allemagne, toute allemande, en Italie, italienne, etc. D'où absorption, puis perte pour l'apostolat futur, de tout un contingent russe, catholique ou catholicisant, qui aurait pu être de premier ordre pour le moment où la pénétration en Russie sera devenue possible.[23]

Le modèle français : structuration paroissiale entre clergés séculier et régulier

Dans un premier temps, le cardinal de Paris, poussé par Mgr Baudrillart, souhaitait confier la mission russe à des jésuites[24]. Finalement, c'est la solution diocésaine qui s'imposa mais dans un projet plus vaste, celui de la pastorale pour les étrangers. En 1922, Mgr Chaptal est nommé auxiliaire de l'évêque de Paris pour les étrangers de Paris, et reçoit personnellement la charge des Russes catholiques de Paris et de toute la France. Il est secondé dans sa tâche

20. Vanves, E-ME 5, résultats obtenus du 28 avril 1923 au 15 avril 1924 (daté Lyon, 15 avril 1924).
21. Vanves, E-ME 5, procès-verbal de l'Assemblée générale, décembre 1922.
22. Vanves, E-ME 5, l'Union française d'aide aux Russes a tenu le 8 juin 1927 son Assemblée générale ordinaire, 1 page.
23. Vanves, E-ME 2, projet de note du P. Louis Mariès sj (copie), 17 septembre 1930, p. 1-2.
24. « Mgr Baudrillart insistait sur sa nécessité et son urgence ; il estimait que seule la Compagnie pouvait s'en charger ; et au nom du Cardinal, il promettait appui et secours » (Vanves, E-ME 1/2, p. 1, note 2).

par le chanoine Quénet qui s'occupe du Bureau de l'aide aux étudiants dont le rôle est caritatif et d'animation intellectuelle[25]. À ce système assez complet vient s'ajouter, également au début des années 1920, une institution décisive pour la structuration d'une communauté catholique : un séminaire russe du rite slave. Le séminaire Saint-Basile fondé à Lille en 1923 à la demande de Pie XI, est placé sous la direction des dominicains. Dans les années 1920, et jusqu'à la fondation du séminaire russe de Rome (*Russicum*, 1929), la France du Nord (associée à la Belgique francophone) joue un rôle moteur dans la structuration du catholicisme russe. Malgré cette vitalité et le souhait répété d'une chapelle pour les Russes de rite byzantino-slave[26], ce n'est qu'en 1928 que Mgr Evreinov devient curé de l'église russe sous la direction de Mgr Chaptal. L'église de la Sainte-Trinité (située à cette époque avenue de Sœur-Rosalie dans le XIIIe arrondissement) confère alors une assise à la paroisse russe catholique[27]. Le déménagement de cette paroisse dans la seconde moitié des années 1930 rue François-Gérard, dans le XVIe arrondissement, et le fait qu'elle soit confiée à la charge des dominicains restent encore à éclairer.

Souder une communauté russe

Un gros effort est mené à Berlin et Paris pour fonder une communauté catholique authentiquement russe. Les ressorts de la cohésion sont le rite oriental[28], la valorisation de la jeune histoire du catholicisme

25. En moins d'un an, 109 étudiants et quatre étudiantes ont été aidés par des bourses régulières ou des aides exceptionnelles. Par ailleurs, est fondée une Association d'étudiants russes pour l'étude et l'affermissement de la culture slave disposant d'une bibliothèque de 400 volumes, d'un billard, d'un piano, et organisant chaque samedi une conférence sur des sujets littéraires ou d'actualité. Ces conférences du samedi, alternativement en français et en russe réunissent entre 40 et 70 personnes (Vanves, E-ME 5, le Bureau de l'aide étudiants de l'Union française d'aide aux Russes résidant en France, du 1er décembre 1922 au 1er octobre 1923).
26. « Nous allons ouvrir prochainement une chapelle destinée uniquement aux Russes et dans laquelle devra être célébré régulièrement le rite slave catholique. C'est la crypte d'une église latine, spacieuse et facile à orner » (AHAP, 9K2 9c, lettre de Mgr Chaptal à Tacci du 14 octobre 1924 [copie]).
27. Georges Goyau donne alors une longue description enthousiaste de la nouvelle église dans *Le Figaro* du 14 janvier 1929.
28. Le père Kuzmin-Karavaiev signale que parmi les 24 convertis de l'orthodoxie à Berlin, ceux-ci participent surtout aux offices de rite latin, notamment pour des raisons pratiques. Il insiste alors sur la valeur du rite oriental en espérant la

russe[29], l'insertion dans le mouvement international du catholicisme russe[30]. Mais cette cohésion passe surtout par la valorisation systématique de la langue nationale, notamment par la constitution d'une presse communautaire en russe.

Titres russes	**Périodicité**	**Années de publication**
Vera i Rodina (Foi et Patrie)	Mensuel	1924-1925
Katoličeskij Vremennik (Chronique catholique)	Annuel	1927-1929
Blagovest' (Bonnes nouvelles)	Bimensuel, irrégulier	1930-1933
Besedy. Vestnik'' Russkih'' Katolikov'' vo Francii (Entretiens. Messager des russes catholiques)	Mensuel	1938-1940

Tableau 1 : La presse russe catholique en France dans l'entre-deux-guerres

prochaine mise en place d'une véritable chapelle de rite oriental à Berlin : « Quant au rite oriental, je dois dire que même la simple possibilité d'un Catholicisme byzantin a fait beaucoup d'impression en montrant les vraies tendances du Saint-Siège par rapport à la question russe » (ASV, Arch. Nunz. Berlino 27, fasc. 4, rapport annuel 1928 du père Kuzmin-Karavaiev, Berlin, 24 janvier 1929).

29. Article biographique du père Sipiaguine sur le père Gagarine dans *Blagovest'* (*Bonne nouvelle*), juillet-août 1931, n° 3, p. 31-42 ; septembre-octobre 1931, n° 4, p. 11-25.

30. *Blagovest'*, juillet-août 1931, n° 3, p. 8-15 : publication des résolutions de l'assemblée des prêtres catholiques russes du rite slave ayant eu lieu à Rome du 27 au 30 octobre 1930.

Dès le début des années 1920, se constitue à Lyon puis à Paris le bulletin mensuel *Vera i Rodina*, d'un format modeste (environ 20 pages par numéro). Surtout constitué de petits articles et de rubriques au caractère catéchistique, *Vera i Rodina* laisse la place au tournant des années 1930 à deux revues d'une plus ample ambition intellectuelle. Le format est alors révélateur : *Katoličeskij Vremennik et Blagovest'*, organes de la paroisse de l'avenue de Sœur-Rosalie, sont volumineux (entre 100 et 200 pages par an pour le premier, environ 60 pages par numéro pour le second). En fin de période, *Besedy*[31] (organe de la paroisse de la rue François-Gérard) reprend un format plus modeste, entre 10 et 20 pages par numéro. Soulignons toutefois, que, malgré cette modestie, l'efficacité de la transmission du message est réelle grâce à une bonne capillarité des réseaux de presse catholique. Les enjeux de la mission catholique russe sont transmis même dans des milieux catholiques très étrangers au phénomène. Ainsi, une lettre d'un prêtre de l'ouest de la France signale à la rédaction de *Besedy* un lecteur potentiel : « Russe – ancien officier dans l'armée Wrangel – engagé depuis plus de six ans, comme infirmier, à l'hôpital civil de Rochefort-sur-mer ». Ce prêtre signale avoir connu *Besedy* « à la suite de la lecture d'un communiqué paru dans le Bulletin religieux du diocèse de La Rochelle »[32].

Dans *Besedy*, les articles sont alors peu nombreux, courts et anonymes. Les trois principales rubriques sont : le calendrier liturgique chaque mois ; le rappel des horaires des célébrations dans les différentes communautés russes-catholiques en France et parfois en Europe (Belgique, Rome, pays baltes), et la série des ouvrages en russe disponibles à la vente auprès de la rédaction de la revue. On voit ainsi que cette presse communautaire en russe a, pour un temps seulement, servi de relais de diffusion aux ambitions intellectuelles du mouvement catholique pour la Russie[33]. Ces ambitions sont anciennes et

31. Le titre complet du journal est *Besedy. Vestnik Russkih Katolikov vo Francii* (*Entretiens. Messager des Russes catholiques en France*).
32. Archives centre Istina, carton « Istina Boulogne », chemise « *Bessedy* », carte de visite de l'abbé L. Saunal, aumônier du lycée et hôpital civil, 4 rue Thiers, Rochefort-sur-mer, 27 mai 1938.
33. Dans un même numéro de *Blagovest'* (1re année, avril-septembre 1930, n° 2-3), on trouve des articles bien nourris et variés. Un article de la rédaction (« Hristos'' Voskres'' », p. 23-33) profite de l'occasion de la fête de Pâques pour rappeler for-

fortes puisque l'enjeu est de réussir la rencontre de deux mondes chrétiens, rencontre rendue possible par les changements politiques russes. C'est du moins ce qu'exprime une publicité pour les éditions Vera i Cerkov' (proches du futur périodique *Vera i Rodina*) fondées au début des années 1920 à Constantinople :

> En chassant les Russes de leur pays, la révolution en a jeté un grand nombre en plein courant de vie catholique. Le contact avec des réalités qu'ils ne soupçonnaient même pas leur fait généralement désirer mieux connaître l'Église qui produit cette intensité de vie, Église si voisine et pourtant si différente de la leur. Pour répondre à cette légitime et salutaire curiosité, des écrivains catholiques ont entrepris de publier, en langue russe, une série de courtes monographies.[34]

Il semble que les ambitions intellectuelles du mouvement catholique pour la Russie s'expriment préférentiellement dans des langues occidentales. Ainsi, dans les années 1930 en France, on peut dire que c'est la revue *Russie et Chrétienté* (depuis 1934, en français) qui porte ce flambeau.

Si ces périodiques de la communauté russe-catholique en France ne sont qu'une goutte dans l'océan des 167 périodiques russes parus pendant l'entre-deux-guerres[35], la relative durabilité de cette presse, malgré ses crises, est remarquable par rapport à l'Allemagne. En effet, malgré les demandes répétées du père Berg d'un périodique pour la communauté russe, ou d'une traduction allemande d'*Irenikon* avec l'ajout d'une page allemande[36], ce n'est qu'en 1928, et pour peu de temps, que la pastorale russe se lie à un périodique (*West-östlicher Weg* [*Le chemin Ouest-oriental*][37]) qui reste de surcroît en allemand.

---

tement les passages des Évangiles concernant saint Pierre (ces passages sont cités en gras, p. 29). Un article développe longuement le thème du rite oriental et sa place dans l'Église universelle (« Vostočnyj obrjad' vo Vselenskoj Cerkvi », p. 34-93). On trouve enfin deux articles historiques : Père A. Deubner, « Vera v'' Neporočnoe Začatie v'' XVII veke na Rusi » (p. 94-101) ; N. Baumgarten, « Dobronega Vladimirovna, koroleva pol'skaja, doč' Svjatovo Vladimira » (p. 102-109).

34. Vanves, E-ME 2, publicité bilingue, s. d. (1921 ou 1922).
35. H. Menegaldo, *op. cit.*, 1998, p. 37.
36. ASV, Arch. Nunz. Berlino 28, fasc. 1, lettre de Berg à Pacelli, 2 mai 1927.
37. ASV, Arch. Nunz. Berlino 27, fasc. 1, dossier envoyé par le Dr. Schade au Père Gehrmann le 3 décembre 1928.

Valorisation de l'universalisme

L'effort d'universalisme qui apparaît dans la structuration de la communauté russe-catholique, se pose d'abord en s'opposant au nationalisme présumé de l'orthodoxie russe. Cette question du nationalisme suscite dans la presse catholique russe de fréquents articles de clarification[38] et révèle un combat de long terme contre le préjugé qui fait du russe catholique un mauvais patriote[39]. Mais, plus profondément, les catholiques russes essaient de développer les fondements spirituels de la critique du nationalisme excessif. Ainsi la revue *Blagovest'* met-elle en valeur, dans un article de 1931, la figure de saint Tikhon de Zadonsk, canonisé par l'Église orthodoxe, et de ses textes sur l'incompatibilité d'un nationalisme religieux dans une perspective chrétienne[40].

À cette définition négative du catholicisme par ce que n'a pas l'orthodoxie, s'ajoute une définition plus positive qui valorise l'internationalisme catholique. Ainsi la revue *Blagovest'* démontre sa volonté d'ouverture aux catholiques français (la plupart des numéros commencent par une rubrique de quelques pages en français, intitulée « À nos amis ») et aux grands événements du catholicisme mondial[41].

Des résultats mitigés

En Allemagne, la question se pose d'imiter ce modèle français pour les deux centres de réfugiés de Berlin et Munich. La Secrétairerie d'État

38. Père S. Tyskiewicz, « Hristianskaja ljubov' k'' otečestvu », *Vera i rodina*, janvier 1924, n° 1, p. 10-14.
39. Ce thème constitue même le cœur de la première homélie de Mgr Boucys, « le premier évêque russe de l'émigration, sacré à Rome », en « visite apostolique » à Paris pour la fête de l'Assomption (28 août 1930). Voir « La première messe pontificale de S. G. Mgr Boucys à l'église catholique slave de la Sainte-Trinité », *L'étranger catholique en France*, octobre-novembre 1930, IV, n° 27, p. 5-7.
40. « Hristianskoe otečestvo Sv. Tihona Zadonskago », *Blagovest'*, novembre-décembre 1931, n° 5, p. 17-24.
41. *Blagovest'*, novembre-décembre 1931, n° 5. La chronique signale la prise de position de Pie XI sur la crise économique mondiale (p. 32-40), le discours du cardinal Liénart sur les ressources de l'Église dans la question sociale (p. 40-50) et une déclaration des catholiques anglais sur la question des relations internationales (p. 50-57).

charge le nonce Pacelli de mener l'enquête sur ce point[42]. S'il semble nécessaire de développer une action spécifique à l'égard des Russes, étant donné la vitalité culturelle de la communauté à Berlin, on ne trouve pas de personne adaptée et l'Allemagne n'aura pas d'évêque auxiliaire sur le modèle français. De façon plus générale, l'organisation d'une véritable paroisse russe à Berlin suscite bien des difficultés, vu le nombre réduit des catholiques russes. C'est ainsi que le père Kuzmin-Karavaiev peine à trouver un chœur russe catholique pour animer les offices et fait venir un chœur « schismatique »…, ce qui pose d'autres problèmes à Rome[43].

En France, les catholiques russes demeurent peu nombreux malgré des conversions régulières (entre 20 et 30 par an à Paris dans les années 1920-1930). Selon un questionnaire remis par la hiérarchie française au Vatican en 1927 (donc peu sujet à sous-évaluer la situation) : il y aurait alors 200 Russes catholiques à Paris, 30 à Lyon, 64 dans le diocèse de Metz et quasiment aucun dans les autres diocèses français[44]. Autre symptôme de difficultés dues à un surdimensionnement de l'offre : les efforts pour revendre les anciens numéros de revues catholiques russes disparues (*Besedy*, numéro 1, janvier 1938, propose la vente à 10 francs des livres I et III du *Katoličeskij Vremennik*).

Impasse dans la rencontre : catholiques et orthodoxes au feu de la polémique

À de nombreuses reprises, la presse russe émigrée est le théâtre de polémiques entre catholiques et orthodoxes. Bien conscients de l'importance de la presse dans la structuration de l'opinion[45], les catholiques de l'entre-deux-guerres, font preuve d'une attention cons-

42. Lettre de Borgoncini Duca à Pacelli, 14 février 1923 (ASV, Arch. Nunz. Berlino 32, fasc. 1, Prot. n° 13 669).
43. La Congrégation orientale rappelle ainsi qu'un rescrit du Saint-Office du 25 janvier 1906 n'interdit pas la présence d'un chœur schismatique à condition que celui-ci ne porte pas d'habits sacrés et ne prenne pas de part « directe » aux fonctions liturgiques (ASV, Arch. Nunz. Berlino 27, fasc. 4, lettre de Sincero à Pacelli, commission Pro Russia Prot. n° 3 143/27, 19 janvier 1928).
44. Réponses faites au questionnaire « Quaestiones de Russis aliisque Orientalibus dispersis » de la congrégation Pro Ecclesia Orientali, 1927, 22 pages dactylographiées (AHAP, 9K2 9a).
45. Voir M. Agostino, *Le pape Pie XI et l'opinion : 1922-1939*, Rome, École française de Rome (collection de l'École française de Rome), n° 150, 1991.

tante à leur image dans la presse émigrée[46]. Cette attention se manifeste notamment par une analyse précise de la presse russe en Allemagne et en France[47].

L'attitude du Vatican à l'égard du pouvoir soviétique est sujette à controverses[48], de même que la promotion systématique du catholicisme de rite oriental dans la mission russe[49] ou les positions « uniatisantes » des théologiens catholiques réunis à Vehlerad[50].

Parmi les thèmes polémiques, l'un des plus durables est la question du lien entre charité et conversions de l'orthodoxie au catholicisme. Les catholiques se montrent précocement conscients du potentiel polémique de ce thème :

> Une autre cause de malentendus et de froissements provient de la nécessité, où se trouvent les Russes émigrés et les habitants affamés de la Russie, de recourir à la charité catholique. En voyant les conversions qui s'opèrent, ils prétendent que nos secours n'ont d'autre mobile, de notre part, que le désir d'acheter des âmes orthodoxes en les entraînant au catholicisme par l'appât d'avantages matériels. Bien souvent ces plaintes ont re-

---

46. « On notera, en passant, que depuis que M. Rabouchinski est entré en relations avec l'abbé Quénet et avec le P. Tychkevitch, l'attitude du journal *Vozroždenie* vis-à-vis du catholicisme est devenue beaucoup plus compréhensive et respectueuse » (AHAP, 9K2 9c, Père Leib, note sur l'efficacité grandissante de l'œuvre doctrinale de presse russe catholique à Paris, 11 juillet 1927, p. 1).
47. Un document anonyme analyse une trentaine d'articles concernant le catholicisme, parus entre 1926 et mars 1928 dans des journaux variés (*Vozroždenie*, *Dni*, *Poslednija Novosti* [*Les dernières nouvelles*], et surtout *Russkoe Vremia* [*Le Temps russe*]).
48. Voir article « Pervyj vystrel'' »(« Premier coup de feu ») dans *Vera i Rodina*, mars 1924, n° 3, p. 55-57, qui répond aux insinuations du journal *Poslednija Novosti* selon lesquelles « ital'janskie kardinaly vyskazalis' za priznanie sovetskoj vlasti *de jure* » (« les cardinaux italiens se sont prononcés pour la reconnaissance du pouvoir soviétique *de jure* »).
49. En 1922, la volonté des catholiques d'ouvrir une chapelle de rite slave « avait excité des colères et soulevé une véritable tempête : les catholiques voulaient […] diviser pour régner » (AHAP, 1D12, 18, lettre de Mgr Chaptal au cardinal Dubois, 5 septembre 1923).
50. N. Afanas'ev critique la démarche de ces théologiens dans la revue *Put'* en décembre 1930, le père catholique Bennigsen publiera alors son droit de réponse (cité par A. Arjakovsky, *La génération des penseurs religieux de l'émigration russe. La revue* La Voie (« *Put'* »), *1925-1940*, Kiev-Paris, L'Esprit et la Lettre, 2002, p. 388).

> tenti parmi les émigrés en France. Elles n'ont sans doute aucun fondement sérieux. Mais il n'en est pas moins nécessaire de connaître ce point sensible de l'âme russe, et il serait maladroit et peu charitable de l'irriter.[51]

Les années 1920 voient revenir plusieurs fois cette polémique sur la charité catholique : en 1925 (article d'Aleksandr Jablonovskij contre l'action caritative catholique dans *Vozroždenie* [*La Renaissance*], 3 août 1925) et surtout en 1926. Cette fois, les catholiques ne se contentent pas de répondre mais lancent eux-mêmes la dispute. Ainsi le chanoine Quénet publie son article « Une faute lourde » dans *Dni* (*Les Jours*) (27 au 28 mars 1926). La polémique met alors en jeu les autorités hiérarchiques : le métropolite Euloge publie sa lettre à Mgr Chaptal où il reproche à l'évêque le geste de son subordonné (V*ozroždenie*, 31 mars 1926). La polémique prendra alors des proportions importantes avec plus d'une dizaine d'articles parus entre le 1er et le 18 avril 1926 dans les deux périodiques *Dni* et *Vozroždenie*, donnant la parole à de nombreux acteurs, comme les associations d'aide orthodoxes. En 1930 encore, Charles Ledré signale la permanence de cette polémique : « On a parfois prétendu, dans les rangs de l'orthodoxie, que les catholiques français, sous prétexte de bienfaisance, cherchent à convertir brutalement les réfugiés. C'est une thèse qu'on défend encore rue Daru et dans certains milieux. »[52]

Mais qu'en est-il vraiment de l'attitude catholique à l'égard de ces conversions ? Comme nous l'avons déjà évoqué, ces conversions sont peu nombreuses. Par ailleurs, Rome et la hiérarchie catholique recommandent une grande prudence dans la réception des conversions russes[53]. La raison est triple : la crainte d'une action intéressée des orthodoxes en difficulté matérielle[54] ; la crainte du scandale dans

---

51. Mgr Chaptal, « Directions données aux prêtres du diocèse de Paris relativement à l'entrée des orthodoxes russes dans l'Église catholique », *La Semaine religieuse de Paris*, 2 décembre 1922, n° 3 595, p. 651-655.
52. C. Ledré, *op. cit.*, 1930, p. 244-245.
53. Lors de la parution en tiré à part des « Directions données aux prêtres du diocèse de Paris relativement à l'entrée des orthodoxes russes dans l'Église catholique » de Mgr Chaptal, Isaïe Papadopoulo, assesseur de la Sacrée congrégation pour l'Église orientale, félicite au nom du Saint-Siège « cette très belle initiative ».
54. Voilà ce que dit un prélat catholique aux attaches polonaises sur les motifs « humains » des conversions russes : « À mon avis, il faut observer la plus

l'opinion orthodoxe sur ce point[55] ; le choix d'une militance « unioniste » qui recherche une conversion collective des Églises dissidentes au catholicisme et non la multiplication de conversions individuelles éparses[56]. Dès lors, les catholiques européens expriment un prosélytisme prudent. C'est ainsi qu'en annexe au bilan de janvier 1929 de l'Aide pontificale aux Russes en Allemagne, on trouve une liste des 85 enfants aidés avec nom, prénom, âge, confession et lieu de scolarisation. La majorité est orthodoxe (47 enfants), les autres sont catholiques, israélites, luthériens. Mgr O'Rourke signale alors deux cas de conversions du protestantisme et trois de l'orthodoxie et commente ainsi : « Espérons que ces conversions se multiplient, bien qu'il ne soit fait aucune pression de notre part, selon le désir du Saint Père. »[57] Malgré ces ambiguïtés et ces polémiques, les relations entre catholicisme et orthodoxie dans l'entre-deux-guerres ne se résument pas à un conflit mais suscitent bien des enrichissements.

Fécondité de l'apport de la Russie hors frontières au catholicisme occidental : une acculturation à rebours

Le catholicisme s'enrichit d'apports russes. Toutefois, la transmission culturelle n'aurait pas eu cette ampleur et cette variété sans la constitution d'un fort horizon d'attente dans le catholicisme à l'égard de la Russie, et ce dès avant 1917. Plus profondément, l'intégration de l'apport russe ne se fait pas au détriment de la culture catholique d'« origine », mais dans la grammaire de cette dernière.

---

grande prudence dans la réception dans le sein de l'Église catholique des Russes dissidents, à cause de la grande inconstance du caractère russe et des misérables conditions, dans lesquelles se trouvent à présent de nombreux Russes, qui font que certains sont amenés à la conversion, non pour des raisons surnaturelles mais plutôt humaines » (ASV, Arch. Nunz. Berlino 27, fasc. 3l, lettre de O'Rourke à Pacelli, 13 avril 1929, trad.).

55. Un article d'*Irenikon* est à cet égard suggestif : « Ce que pensent les Russes : 2. Les conversions individuelles au catholicisme » (*Irenikon*, mai 1926, I, n°2, p. 99-103).

56. C'est le cas de la revue *Irenikon* qui prend parti dès son premier numéro pour les « réconciliations "en corps" » (« De quoi s'agit-il », *Irenikon*, avril 1926, n° 1, p. 4-9).

57. ASV, Arch. Nunz. Berlino 27, fasc. 1, lettre de O'Rourke à Pacelli, 25 janvier 1929, trad.

Une fécondation culturelle du catholicisme

Si, à l'image de l'ensemble de la société française, les catholiques se posent la question de l'immigration dans les termes de l'acculturation aux valeurs françaises[58], ils ne semblent pas conscients des influences culturelles en sens inverse. Or, en même temps que se développe une mode russe stéréotypée[59], le catholicisme européen participe à la diffusion de la culture russe par des vecteurs artistiques. La revue *Irenikon* présente dans chaque numéro des illustrations hors-texte accompagnées de notices d'histoire de l'art (le numéro 2 de 1926 présente ainsi une icône du Christ du XIe siècle). Les musées du Vatican passent une commande de 120 tableaux, représentant les hauts lieux de l'orthodoxie russe, à un couple émigré – et converti – les Brailovsky. Ces tableaux occupent cinq nouvelles salles inaugurées en 1935 et constituent, pour Pie XI, « le premier noyau d'un musée historique et artistique […] destiné à l'étude de l'art russe »[60].

Dans le domaine musical, le chant choral russe est, lui aussi, à l'honneur. Les centres catholiques spécialisés dans l'apostolat oriental organisent des chorales et se produisent lors de célébrations, mais surtout dans des concerts « sécularisés ». La chorale Istina est probablement la plus active de ces chorales catholiques. Créée en 1928 par les dominicains, elle compte 30 membres en 1935, souvent des élèves du conservatoire. Dans une proportion moindre, bien sûr, que les chorales orthodoxes (l'une des plus connues est celle du chœur de l'Institut de théologie Saint-Serge, qui effectue des tournées en Europe, accompagnées et commentées par Léon Zander), mais dans le même mouvement, ces chorales catholiques participent donc à la dif-

58. Ainsi, les derniers chapitres de l'ouvrage de C. Ledré (*op. cit.*, 1930, chap. XV et XVI), essayent de poser – maladroitement – la question de l'acculturation : « Le milieu français exerce-t-il une influence sur l'esprit et le caractère des réfugiés ? » ; « Comment les Russes se défendent contre les influences extérieures ? ».

59. « Après la révolution, le public français, déjà initié aux "mystères de l'âme slave", demandera aux émigrés d'incarner ce mythe forgé par Sergej Djagilev, et qui apparaît comme le dernier avatar de l'orientalisme » (H. Menegaldo, *op. cit.*, 1998, p. 41).

60. M. G. Krasceninnikowa, « L'art religieux russe au Musée de Saint-Pierre », *L'Illustrazione Vaticana*, janvier 1935, VI, n° 1, p. 27-28.

fusion de la culture russe. Cette diffusion est probablement significative localement et lorsqu'elle a lieu dans des contextes peu ouverts a priori aux influences russes[61].

Ce processus de translation culturelle suscite toutefois un grand mélange des genres, entre usages muséographique et religieux de la culture russe, éléments profane et religieux, arts visuels et auditifs. Citons l'exemple d'une fin de semaine en Alsace, en 1935, organisée par les dominicains. Samedi 23 novembre 1935 : retransmission sur Radio-Bruxelles d'une « Soirée de musique russe » avec au programme des chants russes et des œuvres de Rimski-Korsakoff (participation de l'orchestre Radio-Strasbourg). Dimanche 24 novembre : liturgie de rite oriental à 10h30 (avec prière contre les persécutions en Russie) ; exposition gratuite d'icônes au couvent dominicain de Strasbourg ; l'après-midi, la chorale Istina chante à Colmar un office des morts[62].

Une fécondation intellectuelle

Dès la seconde moitié des années 1920 et avec la structuration du champ intellectuel religieux de la Russie hors frontière autour de l'Institut de théologie Saint-Serge, les rencontres entre croyants et théologiens des différentes confessions chrétiennes se développent[63]. L'historiographie a surtout retenu cet aspect illustré par les réunions orthodoxes-protestants-catholiques dès 1926 à Paris, à Clamart chez Nikolaj Berdjaev ; les décades de Pontigny ; le dialogue entre Berdjaev et Jacques Maritain de 1925 à 1948. Malgré la brisure de la fin des années 1920 marquée par l'encyclique *Mortalium animos* (6 janvier 1928) qui limite nettement la participation des catholiques aux rencontres interconfessionnelles, et des conversions de catholiques à l'orthodoxie, la fécondation intellectuelle du catholicisme est décisive dans plusieurs domaines, aussi variés que la théologie (notamment

61. Par exemple, l'un des deux « chœurs d'étudiants » de l'Union française d'aide aux Russes se produit à la chapelle de la Sorbonne, à une réunion de l'Association des pères de famille de la paroisse Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle, à une soirée de charité du collège Saint-Louis-de-Gonzague (Vanves, E-ME 5, procès-verbal de l'assemblée générale, décembre 1922).
62. Istina, dossier 1935, Radio-Bruxelles, non classé.
63. Voir É. Fouilloux, *Les catholiques et l'unité chrétienne du XIXe au XXe siècle*, Paris, Le Centurion, 1982.

l'ecclésiologie) ou la pensée politique. Concernant par exemple la compréhension du communisme, on connaît l'influence de Berdjaev dans les milieux catholiques, intellectuels et non-conformistes (notamment après la traduction d'articles en français comme « Vérité et mensonge du communisme », *Esprit*, octobre 1932, numéro 1, p. 104-128). On pourrait aussi montrer la diffusion de cette pensée dans les milieux romains[64], cette influence nourrissant ainsi l'encyclique *Divini redemptoris* qui condamne le « communisme athée » comme « intrinsèquement pervers » le 19 mars 1937[65].

Toutefois, tous les milieux sociaux-culturels ne peuvent recevoir sans « filtre » catholique une réflexion « identitairement » orthodoxe. Ainsi, lors de la Semaine pour l'unité à Lyon, en janvier 1937, sur le thème « Le Royaume de Dieu », tous les invités intervenant sur l'orthodoxie sont catholiques, comme dom Thomas Becquet, bénédictin d'Amay qui parle de « La vision russe du Royaume de Dieu »[66].

Une fécondation spirituelle et religieuse

Les orthodoxes russes font preuve d'un certain dynamisme à diffuser leur tradition religieuse. Cette diffusion suscite l'émulation des catholiques. Ainsi, c'est la traduction allemande de la liturgie de saint Jean Chrystostome mise au point par la hiérarchie russe pour permettre aux chrétiens occidentaux, intéressés par l'orthodoxie, de suivre la liturgie qui décide le père Berg à écrire un « catéchisme controverse, parallèlement en langues allemande et russe »[67].

La hiérarchie catholique manifeste alors sa volonté de faire reconnaître sa part d'héritage aux richesses spirituelles russes. C'est ainsi que les liturgies orientales catholiques sont fréquemment présentées aux fidèles de rite latin. À Paris, Mgr Chaptal organise une semaine mariale orientale, en décembre 1927, durant laquelle « chaque

64. *L'Illustrazione Vaticana* cite ainsi Berdjaev et Sergej Bulgakov au sujet de l'athéisme : I. Giordani, « La théologie de l'athéisme », *L'Illustrazione Vaticana. Édition française*, 16-31 janvier 1934, V, n° 2, p. 53-54.
65. *Acta Apostolicae Sedis*, 1937, p. 65-106.
66. AHAP, 9K2 9 b, carton Semaine pour l'unité.
67. *Die Göttliche Liturgie unseres heiligen Vaters Johannes Chrysostomus*, préface Mgr Tychon, Berlin, 1925 Voir également ASV, Arch. Nunz. Berlino 32, fasc. 2, rapport sur la pastoration des Russes à Berlin, 15 novembre 1924-15 février 1925.

matin, […] un rite différent mit le fidèle latin en présence d'une discipline liturgique nouvelle »[68]. Dans un document préparant cette semaine mariale, on saisit bien les mélanges étranges qui accompagnent ce processus d'acculturation. Ainsi, en même temps que l'on reconnaît la nécessité pour des âmes catholiques latines de se mettre à l'école de l'Orient[69], cet effort passe par des relais typiquement catholiques latins : la hiérarchie demande aux curés parisiens d'impliquer fortement dans la préparation de cette semaine mariale, l'association des Enfants de Marie. L'appropriation d'une culture différente se fait donc dans les filtres habituels de la culture d'origine. De même, les catholiques s'approprient progressivement le support dévotionnel qu'est l'icône. Parmi les premiers usages de l'icône dans ce contexte : les séries d'images de piété invitant à la prière pour la Russie[70], c'est-à-dire des images qui comportent au verso… une prière indulgenciée par le pape.

L'histoire religieuse des relations entre orthodoxie et catholicisme constitue un précieux biais pour faire l'histoire de l'émigration russe de l'entre-deux-guerres. En effet, en France, le catholicisme est un élément de l'interaction avec la société « accueillante » de la communauté russe. Cette interaction est ambivalente. Du côté orthodoxe, elle se situe entre le bienfait d'une aide et d'une reconnaissance culturelle et religieuse, et la menace que fait peser l'assimilation sur l'identité. Du côté catholique, on observe les hauts et les bas d'un grand rêve, celui d'une nouvelle identité russe intégrée à l'Occident. En effet, la confrontation entre les deux confessions est probablement aussi à interpréter dans un prisme « politico-religieux-civilisationnel » : pour de nombreux émigrés, le catholicisme symbolise quelque chose de la

68. *Irenikon*, janvier 1928, V, n° 1, p. 18-20.

69. « Les richesses mariales que contiennent les liturgies orientales sont loin d'être suffisamment connues des catholiques de nos pays occidentaux ; les hymnes, les litanies, les offices acathistes et les autres pièces liturgiques des différents rites orientaux sont remplis d'une tendresse mariale unie à une science théologique très sûre, que nos âmes catholiques ont tout intérêt à explorer, à méditer et à incorporer dans leur piété personnelle » (AHAP, 9K2 9a, carton 2, circulaire de Mgr Chaptal du 21 octobre 1927 aux curés parisiens).

70. Ce sont notamment les séries d'images françaises de 1923, liées à la prière indulgenciée « Sauveur du monde, sauvez la Russie ! » et à la canonisation de saint Josaphat. Amay-sur-Meuse propose à partir de 1925 des séries d'images avec des icônes (Christ, Vierge à l'Enfant) à la dévotion quotidienne des fidèles.

culture occidentale[71]. La confrontation se résout alors en conflits mais aussi en enrichissements, mieux visibles parfois dans une chronologie plus longue. C'est le cas pour la transmission d'éléments liturgiques « orthodoxes » à la piété catholique, comme l'icône qui s'installe durablement, mais de façon transformée, dans la piété catholique occidentale dans la mouvance du concile Vatican II. Il y a probablement ici, dans l'étude fine de ces petites transmissions culturelles, une voie efficace pour appréhender les rencontres de « civilisations », sans tomber dans la polémique. Pour être plus complète, l'analyse devrait alors s'enrichir de l'étude des cas de Prague (avec une base catholique slave très riche au sein de la Société Cyrille et Méthode[72]), des capitales polonaise[73] et lituanienne[74], ainsi que de l'émigration russe en Chine[75].

71. Sentiment dont se font un écho extrême, les thématiques eurasiennes : le recueil *Rossija i latinstvo* (*Russie et latinité*), Berlin, Logos, 1923, n'hésite pas, dans le contexte de la conférence de Gênes, à comparer le « bolchévisme et [le] latinisme, l'Internationale et le Vatican » (p. 11-12), deux internationales également hostiles et étrangères, à la « Russie ».
72. En témoigne la revue *Apoštolat Sv. Cyrila a Methoda* (*Apostolat des saints Cyrille et Méthode*), paraissant à Olomouc de 1909 à 1948.
73. *Kitež''. Russkij katoličeskij Vestnik''* (*Kitèje. Messager russe catholique)*, paraissant à Varsovie, organe des Russes catholiques de Pologne de 1927 à 1931.
74. *Hristianin''. Religioznyj žurnal dlja naroda* (*Le chrétien. Revue religieuse pour le peuple*), Vilna, mensuel, 1928-1930.
75. *Katoličeskij Vestnik* (*Messager catholique*), bulletin catholique de l'éparchie de rite byzantino-slave en Chine, bimestriel, 1931-1940.

III – Parcours de l'émigration (1919-1945) : figures et chemins

Entre histoire et légende : la prose historique d'Ivan Lukaš

Laure TROUBETZKOY
Université Paris IV-Sorbonne, Centre de recherches sur les littératures et civilisations slaves

Mots-clés : émigration russe, prose russe du XXe siècle, Saint-Pétersbourg, nouvelle historique, poétique du visuel

Ivan Sozontovič Lukaš ne figure pas au premier rang des écrivains de l'émigration russe. Jusqu'à une époque récente, il n'était guère sauvé de l'oubli que par l'amitié qui le lia, entre 1923 et 1925, à Vladimir Nabokov, avec lequel il écrivit des sketches et des pantomimes pour des cabarets berlinois[1]. Tous deux furent brièvement membres du groupe d'écrivains « Le fuseau » (« *Vereteno* »), qu'ils quittèrent en octobre 1923, en même temps que Ivan Bunin, Gleb Struve, Aleksandr Amfiteatrov et quelques autres, parce qu'ils désapprouvaient le rapprochement avec Aleksej Tolstoj et le journal *Nakanune* (*À la veille*)[2]. L'on sait par ailleurs que Lukaš servit en partie de prototype au personnage de Bubnov dans le roman de Nabokov l'*Exploit*[3] :

> L'écrivain Boubnov […] était un homme trapu, déjà presque chauve à trente ans, avec un front immense, des yeux très enfoncés et un menton carré. Il fumait la pipe, rentrant les joues profondément chaque fois qu'il tirait une bouffée, portait un vieux nœud papillon noir et considérait Martin comme un dandy et un étranger.[4]

Tel est bien l'aspect de Lukaš sur ses photographies de cette époque. Mais sa modeste fortune littéraire contraste avec celle de son presti-

1. B. Boyd, *Vladimir Nabokov, Les années russes (1899-1940)*, Paris, Gallimard, t. 1, 1992, p. 271-274.
2. L. Flejšman, R. X'juz, O. Raevskaja-X'juz, *Russkij Berlin 1921-1923* (*Le Berlin russe, 1921-1923*), Paris, YMCA Press, 1983, p. 86.
3. A. Field, *Toute une vie ou presque*, Paris, Seuil, 1982, p. 191-194.
4. V. Nabokov, *Œuvres romanesques complètes*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), t. 1, 1999, p. 731-732.

gieux confrère. Il est pourtant l'auteur d'une œuvre abondante, de valeur inégale, mais qui mérite d'être tirée de l'oubli.

De Saint-Pétersbourg à Paris

Ivan Lukaš est né en 1892 à Saint-Pétersbourg et mort en 1940 à Meudon. Il appartient donc à la génération des jeunes écrivains émigrés qui eurent juste le temps d'amorcer leur carrière littéraire avant la révolution. Par son histoire familiale, il est intimement lié à l'espace et à l'histoire de la capitale de Pierre le Grand : son père, ancien soldat du régiment de Finlande de la Garde impériale, était à la fois gardien et modèle à l'Académie des Beaux-Arts, où le futur écrivain passa toute son enfance et qu'il évoque à maintes reprises dans son œuvre. Ses débuts littéraires furent placés sous le double signe du modernisme décadent et du journalisme : son premier ouvrage, paru en 1910, est un recueil de poèmes en prose intitulé *Les Fleurs vénéneuses* (*Cvety jadovitye*), il est remarqué par Igor' Severjanin et rejoint les rangs des ego-futuristes (par une curieuse coïncidence, il publie dans les almanachs ego-futuristes sous le pseudonyme nabokovien avant la lettre d'Ivan Oredež). Parallèlement à cette activité poétique et à des études de droit, Lukaš écrit des esquisses pour des journaux, notamment *Reč'* (*La Parole*) et *Sovremennoe slovo* (*La Parole contemporaine*). Engagé volontaire en 1915, il accueille favorablement la révolution de février 1917 et publie la même année trois brochures écrites à partir de récits de soldats et consacrées chacune à un régiment de la Garde ayant soutenu la révolution[5]. Sa position est claire : soutien à la révolution démocratique, mais poursuite de la guerre jusqu'à la victoire finale. Tout aussi clair est son refus du coup d'état d'octobre. Sous-officier dans l'Armée des volontaires, il poursuit son activité de journaliste en Crimée avant de quitter la Russie avec l'Armée blanche en 1920. Suit un itinéraire « classique » : Constantinople, Gallipoli, Sofia, Vienne, Prague, Berlin. De 1925 à 1927, il est à Riga, où il collabore activement au journal *Segodnja* (*Aujourd'hui*). En 1928, il s'installe à Paris et écrit régulièrement dans *Vozroždenie* (*La Renaissance*).

---

5. I. Lukaš, *Pavlovcy* (*Les soldats du régiment Pavlovskij*), Petrograd, Osvoboždennaja Rossija, 1917 ; *Preobražency* (*Les soldats du régiment Preobrazenskij*), Petrograd, Osvoboždennaja Rossija, 1917 ; *Volyncy* (*Les soldats du régiment Volhynie*), Petrograd, Osvoboždennaja Rossija, 1917.

Sa production littéraire durant ces deux décennies se répartit thématiquement en deux volets : les œuvres sur la guerre civile ou, plus largement, sur la destinée d'individus pris dans la tourmente révolutionnaire, et celles qui s'inscrivent dans ce qui a été appelé depuis « le texte de Saint-Pétersbourg ». Les premières appartiennent à divers genres se situant entre les pôles du reportage et de la prose moderniste allitérative et rythmée. Il s'agit du récit documentaire *La plaine nue, un livre sur Gallipoli* (*Goloe pole, kniga o Gallipoli*, Sofia, 1922) ; du « mystère » *Le Diable* (*D'javol, misterija*, Berlin, 1922), vision apocalyptique de la guerre et de la révolution, et du « poème » *La Maison des défunts* (*Dom usopšix, poèma*, Berlin, 1923), qui dépeint l'agonie de trois cadres soviétiques dans un sanatorium de la Russie du Sud. Dans la décennie suivante, se rattacheront à cette veine les romans *La Tempête* (*V'juga*, Paris, 1936) et *Le Vent des Carpathes* (*Veter Karpat*, Paris, 1938).

Lukaš n'était pas satisfait de son « mystère » et de son « poème », comme en témoignent les touchantes dédicaces manuscrites à Remizov sur les exemplaires conservés à la bibliothèque de l'INALCO[6] : « À mon cher, à mon bon et rare Aleksej Mihailovič Remizov, que je prie de tout cœur d'accepter ce mauvais livre » pour *Le Diable*[7]. Et, pour *La Maison des défunts* : « À Aleksej Mihajlovič Remizov. Ce livre est mauvais : j'en ai honte, je l'ai écrit sincèrement, mais le résultat est ennuyeux et faible. »[8] Ce sont effectivement des ouvrages très datés, écrits dans un style apocalyptique incantatoire qui rappelle curieusement la prose ornementale « rouge » du *Torrent de fer* (*Železnyj potok*) d'Aleksandr Serafimovič ou de *La Chute de Daïr* (*Padenie Daira*) de Malyškin[9].

---

6. Institut national des Langues et Civilisations orientales (Langues O').
7. I. Lukaš, *D'javol, misterija*, Berlin, Izd-vo Trud, 1922 :
« Моему хорошему, редкому человеку, Алексею Михайловичу Ремизову с просьбой принять эту плохую книгу от искреннего сердца. »
8. I. Lukaš, *Dom usopšix, poèma*, Berlin, Mednyj vsadnik, 1923 :
« Алексею Михайловичу Ремизову. Книга плохая: мне стыдно за нее, писал искренне, а получилось – скуно и слабо. »
9. Voici le début du *Diable* : « Le canon est incandescent. Par la gueule d'acier gris jaillissent d'un coup des milliards d'aiguilles ardentes. Ainsi fourmille d'aiguilles ardentes et grouille de petits serpents de feu le morceau malléable d'acier chauffé à blanc que l'on jette du fourneau sur l'enclume sonore », (« Пушка накалена. В серой стали мгновенно проскакивают по дулу

Les « histoires pétersbourgeoises »

Avec ce genre d'écriture, Lukaš sentait qu'il faisait fausse route. Bien plus féconde s'avéra en revanche la veine pétersbourgeoise de la deuxième catégorie d'œuvres. Celle-ci comprend trois recueils de récits intitulés *Le Diable à la maison d'arrêt* (*Čort na gauptvaxte*, Berlin, 1922, trois nouvelles), *Les Grenadiers du palais* (*Dvorcovye grenadëry*, Paris, 1928, onze nouvelles), *Les Rêves de Pierre* (*Sny Petra*, Belgrade, 1931, dix-neuf nouvelles), ainsi que le bref roman *Le Comte de Cagliostro* (*Graf Kaliostro*, Berlin, 1925). On peut aussi y rattacher le roman historique *L'incendie de Moscou* (*Požar Moskvy*, Paris, 1928), dont la première partie est consacrée à l'assassinat de Paul Ier et qui se clôt sur l'insurrection des Décembristes, ainsi que la biographie romancée de la fin des années 1930 *Le pauvre amour de Moussorgski* (*Bednaja ljubov' Musorgskogo*, Paris, 1940), qui est l'œuvre la plus célèbre de Lukaš. À cette veine appartiennent aussi la plupart des textes courts alors parus dans des journaux et réunis dans le recueil *Pages d'autrefois* (*So starinnoj polki*, Paris-Moscou, YMCA Press, 1995), publication qui a marqué la première étape de la redécouverte actuelle de Lukaš.

Cet ensemble de textes se caractérise à la fois par une profonde unité thématique et par une grande diversité de sujets et de registres. Ce sont des « histoires pétersbourgeoises » (*peterburgskie istorii*), pour reprendre le terme utilisé par l'auteur dans la préface du premier recueil, non seulement parce que l'action se passe le plus souvent à Saint-Pétersbourg, mais parce que, même lorsque ce n'est pas le cas, ces histoires mêlant intimement traditions militaires, grandes figures de la culture russe et vie quotidienne des petites gens, se veulent l'expression d'une identité impériale née des réformes pétroviennes. La matrice de cet univers est le lieu où le futur écrivain a grandi, l'Académie des Beaux-Arts, peuplée des ombres du passé et de statues qui semblent s'animer la nuit, mais aussi des récits d'anciens soldats devenus gardiens, comme le père de l'auteur, et des impressions poétiques d'une enfance modeste dans un lieu splendide :

миллиарды горящих игл. Так брызжет горящими иглами и кишит огненными змеенышами кусок размякшей, побелелой стали, что швыряют от горна на гулкую наковальню »), I. Lukaš, *D'javol…*, *op. cit.*, p. 5.

> Au fronton de l'Académie des Beaux-Arts, des lettres de bronze en caractères anciens forment la devise « Aux arts libéraux ». Je trouve qu'il n'est pas de plus belle inscription au monde que ces trois mots et tous ceux qui les accompagnent – académie, carillon, sphinx, colonnes, Minerve, Neva. Tous ces mots qui, tels une vision solennelle, ont bercé mon enfance, ressemblent à une invocation magique dont personne ne connaît le pouvoir mystérieux » écrit Lukaš dans le récit des *Rêves de Pierre*, intitulé précisément « l'Académie des Beaux-Arts ».[10]

Les récits de ces trois recueils couvrent deux siècles d'histoire impériale, de Pierre le Grand à la révolution de 1917, c'est à dire de l'enfance de l'Empire à l'enfance de l'auteur-narrateur. Ils offrent une grande variété de registres allant de l'anecdote humoristique à l'épisode ou à la scène tragiques. Une partie d'entre eux ont pour héros des militaires – militaires en campagne, sentinelles des palais de Saint-Pétersbourg, vieux soldats gardiens des traditions orales de leur régiment. Lukaš nous donne ainsi à voir, dans « Les sergents d'artillerie » (« Seržanty bombardii ») des épisodes d'une bataille sous le règne d'Élisabeth, avec le feld-maréchal Saltykov, Souvorov jeune et un noble de quinze ans, grand nigaud qui fait son service en compagnie de son *djad'ka* (serf attaché à sa personne) ; une autre nouvelle, « Trois petits tambours » (« Tri barabanščika »), dépeint le passage des Alpes par l'armée du même Souvorov âgé en même temps que le sort tragique de trois petits tambours ; l'« Histoire du valeureux cosaque Paramon Golubkov » (« Povest' o Paramone Golubke slavnom kazake ») narre les exploits d'un cosaque amoureux d'une Française à Paris en 1814 ; « Les quatre briscards» (« Četyre ševronista »), présentée comme « une des plus scabreuses des mille anecdotes de mon grand-père », est l'histoire de quatre soldats de la Garde qui lâchent un bruit inconvenant devant Nicolas Ier, lequel préfère en rire ; bien loin de ce registre humoristique, « Les grenadiers du palais » (« Dvorcovye grenadëry »), premier récit du recueil du même titre,

10. I. Lukaš, « Akademija xudožestv », *Sny Petra, Trilogija v rasskazax*, Belgrade, Tip. Radenkoviča, 1931, p. 117 :
« На фронте Академии Художеств вылиты медные буквы, старинные литеры: "Свободным художествам". Я думаю, что нет прекраснее надписи на свете, чем два эти слова и все слова – академия, куранты, сфинксы, колонны, Минерва, Нева, – все эти слова, торжественным видением окружавшие детство, кажутся магическим заклинанием, таинственной силы которых не знает никто. »

évoque la mort de trois vieux soldats abandonnés dans un hospice glacé au lendemain de la révolution.

Empereurs et impératrices parcourent ces pages, le plus souvent montrés dans un cadre intime ou dans des situations anecdotiques, mais parfois tragiques : Pierre Ier dans « Les Rêves de Pierre » (« Sny Petra ») et « Pierre à Versailles » (« Pëtr v Versali »), Catherine II en compagnie de Lanskoj dans *Le Comte de Cagliostro*, Nicolas Ier, sur lequel nous reviendrons, Alexandre II, vu de loin par une cocotte parisienne lors de son séjour à Paris (« Suzy » [« Sjuzi »]), mais aussi se préparant au dîner où son retard va lui sauver la vie, le jour de l'attentat de Stepan Xalturin dans la salle à manger du Palais d'Hiver (« La tempête de neige » [« Metel' »]).

Une autre catégorie de textes met en scène des écrivains et des artistes : Lomonosov vu par les yeux d'un vieux libraire de l'Académie des Sciences « Histoire d'un tricorne » (« Istorija odnoj treugolki ») ; Puškin, qui, comme dans la pièce de Mihail Bulgakov *Les Derniers jours* (*Poslednie dni*), n'est pas directement montré, mais dont la naissance et la mort sont évoquées à travers les réactions de son entourage (« Le vilain petit mauricaud » [« Durnoj arapčenok »] et « Le tricorne » [« Treugolka »]). Dans « Poliksena » (« Poliksena »), qui reprend des motifs du *Nez* (*Nos*), Gogol' perd le talon de sa chaussure et ses moyens devant une jolie jeune fille secrètement amoureuse de lui ; dans « Les gradins de l'étuve » (« Polok »), Dostoevskij se rend dans un établissement de bains où il a une crise d'épilepsie ; le héros de la nouvelle « Anne-Marie Collot » est un jeune assistant du sculpteur Kozlovskij recruté comme aide par Falconet. Plusieurs récits ainsi que le court roman sur Cagliostro ont pour protagonistes des francs-maçons, pour lesquels Lukaš a une grande sympathie. D'autres textes se présentent comme des variations sur des thèmes gogoliens ou pouchkiniens. Un dernier groupe enfin est constitué par des textes lyriques dont le narrateur se confond plus ou moins avec l'auteur.

Histoire impériale et souvenirs d'enfance

Ces catégories ne sont toutefois pas étanches. Ainsi la nouvelle « Le tympan de l'horloge » (« Timpany ») du recueil *Les Rêves de Pierre*

narre une histoire à première vue purement anecdotique : par un matin d'hiver, Nicolas Ier sort du palais pour la parade, mais il ne voit personne, la capitale plongée dans les ténèbres est déserte. Stupéfait et furieux, il se demande où sont passés ses régiments, jusqu'à ce qu'il découvre que son horloge s'est détraquée et qu'il n'est que deux heures du matin. Cette anecdote, cependant, attribuée à la fin à un « vous » anonyme, fait naître deux visions contrastées : un souvenir d'enfance de l'auteur et le spectacle de la capitale nocturne vide et glacée, réinterprété comme une vision prémonitoire de l'avenir qui l'attend – ces deux visions offrant une sorte de raccourci de la destinée de la Russie impériale :

> Et en vous écoutant, je me suis revu, petit garçon au visage plein et radieux, en manteau d'uniforme de collégien, courant dans la rue Morskaïa avec d'autres gamins devant les soldats qui marchaient au pas dans un grand cliquetis d'armes.
>
> Musique en tête, étendard déployé, la Garde se rend au Palais d'Hiver pour la cérémonie de la relève des sentinelles, et l'enfant en manteau gris sautille, transporté par le fracas des cymbales de cuivre, le roulement sourd des tambours, les éclairs métalliques des trompettes. Il voit le tambour-major lever sa canne noire au pommeau de daim. Il a l'impression que tout s'envole sur d'immenses ailes de cuivre, les façades pourpres qui entourent la place, […] les passants, les réverbères, le ciel, la neige étincelante, que Saint-Pétersbourg et toute la Russie volent sur des ailes de cuivre, et que lui aussi vole, dans son petit manteau devenu une aile.
>
> Tandis que vous me racontiez [cette histoire], je songeais que pour nous tous, comme pour l'empereur, a sonné, au milieu d'une nuit glacée, l'heure de notre sombre réveil et de notre sombre destin. Nous nous sommes levés et sommes sortis dans le tombeau obscur de la nuit nordique, croyant que l'horloge sonnait notre matin.
>
> L'horloge nous a trompés. Elle a sonné l'heure du réveil alors qu'il fait encore nuit.[11]

11. I. Lukaš, *Sny Petra…*, *op. cit.*, p. 108 :
« *И*, слушая вас, я подумал о себе, о мальчике с полным и светлым лицом, в гимназической шинели, который бежал с другими мальчиками по Морской улице перед тяжко-бряцающим солдатским строем.
С музыкой и развернутым знаменем гвардия идет в Зимний Дворец сменять караул с церемонией, и мальчик в серой шинельке припрыгивает

Ici apparaissent la force et la faiblesse de Lukaš : son art de créer une profondeur historique à partir d'une anecdote construite autour d'un objet et d'associer histoire stylisée et souvenirs d'enfance, mais aussi une fâcheuse prédilection pour les fins didactiques, voire pathétiques, qui ne se manifeste fort heureusement que dans certaines de ses nouvelles.

Lukaš associe souvent anecdote historique et souvenirs d'enfance en recourant au procédé qui consiste à présenter l'histoire comme issue de la tradition familiale, soit que le récit soit attribué à son grand-père, un ancien de Sébastopol, soit qu'un des protagonistes s'avère in fine être un de ses ancêtres. Ainsi la rieuse jeune fille qui troublait tant Gogol' dans « Poliksena » se trouve être une parente dudit grand-père, devenue plus tard supérieure d'un monastère où le narrateur se souvient lui avoir rendu visite, enfant, et l'avoir vue verser une larme furtive alors qu'il lui lisait à sa demande des pages de « Nikolaj Vasil'evič ». Le lecteur de « La tempête de neige » apprend à la fin qu'une des sentinelles tuées lors de l'attentat de Xalturin remplaçait exceptionnellement ce soir-là le père du narrateur, ce qui lui sauva la vie. Dans *Le Comte de Cagliostro*, le jeune Krivcov, secrétaire du franc-maçon Elagin, n'est autre que l'arrière-grand-père du narrateur.

Ce procédé associant deux échelles temporelles a pour effet de domestiquer l'histoire et la culture impériale. En ce sens, Lukaš se situe dans le prolongement du courant stylisateur qui va du *Gaucher* (*Levša*) de Nikolaj Leskov à la peinture historique du monde de l'Art. Mais il tend aussi à inscrire ses modestes héros dans une culture impériale dont ils sont les héritiers. C'est pourquoi, si le Saint-Pétersbourg de

---

от бряцания медных тарелок, от глухого барабанного грома, от медных молний труб. Он видит, как взлетает у барабанщика черная палка с набалдашником из замши.
Ему кажется, что все летит на громадных медных крыльях, багровые стены домов вокруг площади, […] прохожие, фонари, небо, светлый снег, летит на медных крыльях Петербург, Россия, и он летит с Россией в своей шинельке, ставшей крылом.
Так вы рассказывали мне о тех часах в дворцовой кордегардии, а я думал, что и нам всем, как императору, в ледяную полночь, пробили часы наше пробуждение и нашу темную судьбу. Вот мы встали и вышли в глухую могилу северной ночи, думая, что бьют часы наше утро. Часы обманули нас. Они пробили нам утро, когда еще стоит ночь.»

Lukaš compte beaucoup de petites gens, on n'y trouve nul Akakij Akakievič, ni même véritablement de fonctionnaires, mais des militaires, des écrivains et des artistes. Au-delà des stratégies de cautionnement du récit mises ici en œuvre, le thème de la transmission et de la fidélité traverse les recueils de l'écrivain, où se déploie une sorte d'utopie rétrospective à la fois conservatrice, populaire et pénétrée de l'esprit des Lumières. Ce thème a pour emblèmes des objets (tricornes, horloges, vieux journaux, tabatières, portraits), vestiges et témoins du passé et qui se retrouvent parfois avec le narrateur en émigration, comme ce pantin de bois en habit bleu désormais « captif à Paris » (« Le fiancé miniature » [« Igrušečnyj ženih »]) ou, à la fin du *Comte de Cagliostro*, le portrait de l'arrière-grand-père Krivcov :

> Mais la miniature ancienne, le portrait sur émail de mon ancêtre Andrej Krivcov, m'a suivi jusqu'ici, j'ai réussi à l'emporter dans ma valise fatiguée jusqu'à l'arrière-cour de cet immeuble berlinois où, émigré, j'habite depuis plus de trois ans. Glissé sous la doublure de toile, le bachelier y reposait depuis 1918, depuis que la valise s'est mise à voyager avec moi sur les fronts de l'armée blanche de victoires en défaites, en défaites, en défaites, jusqu'à Constantinople […].
>
> Le nom et le titre de mon arrière-grand-père sont soigneusement inscrits au dos du portrait à l'encre passée couleur tabac. Cette miniature avait elle aussi été offerte par Elagin à mon arrière-grand-mère.[12]

12. I. Lukaš, *Graf Kaliostro. Povest' o čudesnyx i slavnyx priključenijax, byvšix v Sankt-Peterburge v 1782 godu* (*Histoire des glorieuses et merveilleuses aventures advenues à Saint-Pétersbourg en l'an 1782*), Moscou, Družba narodov, 1991, p. 92 :
«А сюда, на задний двор берлинского дома, где я живу уже четвертый год эмигрантом, удалось мне вывезти в затрепанном чемодане миниатюру, старинный портрет на эмали прадеда моего Андрея Кривцова. Бакалавр завалился как-то под холщовую подкладку и покоился там с 1918 года, когда чемодан начал путешествовать со мною по белым фронтам от побед к поражениям, поражениям, поражениям, – до самого Константинополя […].
Имя и звание прадеда тщательно выведено выцветшими табачными чернилами на обороте портрета. Миниатюра также была подарена прабабке Елагиным.»

Une poétique du visuel

Cette poétique des objets est esquissée dès 1922 dans le texte « À travers ma boule de verre » (« Skvoz' stekljannyj šar ») qui sert de préface au petit recueil *Le Diable à la maison d'arrêt*. L'auteur y récuse tout en la reprenant à son compte la tradition littéraire de Saint-Pétersbourg, ville fantomatique. « Pétersbourg est une chose et non un fantôme », écrit-il[13]. C'est la Russie moscovite en bois qui est fantomatique, alors que Pétersbourg est faite de matières pesantes, de pierre, de granit, de fonte. Mais, poursuit-il,

> Pétersbourg est une chose qui repose de tout son poids sur du brouillard. La ville est baignée de brouillard et l'on y voit planer des fantômes.[14]

Dans la suite du texte, les fantômes sont associés aux odeurs des choses anciennes et chaque époque a son odeur. Voici donc suggérée une poétique associant la réalité sensible de la ville, son aura fantastique et une évocation stylisée de son passé. Plus loin, le terme de « chose » prend un second sens lié à la situation de l'écrivain émigré, pour lequel la réalité matérielle de la ville se trouve réduite à un objet à la fois dérisoire et magique – une boule de verre servant de presse-papier, au fond de laquelle est collée une vue de la perspective Nevski :

> Au fond de ma boule de verre pansue est collée une vue coloriée de la perspective Nevski sous un ciel bleu pâle au reflets nacrés.[15]

Dans sa boule de verre, la narrateur voit les magasins familiers, et dans leurs vitrines d'autres objets, dont certains représentent eux-mêmes la ville, comme ces cartes postales représentant un joyeux facteur dont le sac laisse échapper un éventail de vues de Saint-Pétersbourg. Démultiplication des perspectives, emboîtement

---

13. I. Lukaš, *Čort na gauptvaxte. Tri peterburgskix istorii* (*Le Diable à la maison d'arrêt. Trois histoires pétersbourgeoises*), Berlin, Izd-vo E. A. Gutnova, 1922, p. 7.
14. *Ibid.*, p. 8 :
«Петербург есть вещь, опертая всей тяжестью своей на тумане. И разумеется, что туман его окутывает и в нем призраками реет.»
15. *Ibid.*, p. 10 :
«На донышко моего выпуклого, стеклянного шара наклеен раскрашенный вид Невского проспекта, с бледно-голубым небом, отливающим кое-где перламутром.»

d'images naïves perçues à travers un dispositif optique, qui, tout fruste soit-il, a quelque chose de la magie du « cristal » pouchkinien et de la spirale colorée dans la bille de verre nabokovienne, autant d'images de cette poétique du visuel qui donne à l'univers des nouvelles de Lukaš un relief apparenté, tantôt à la verve des estampes populaires (*lubok*) dans les récits militaires, tantôt aux jeux de lumière des impressionnistes dans la nouvelle « Suzy », dont l'action se passe à Paris lors de la visite d'Alexandre II, tantôt à des effets quasi expressionnistes, comme dans ce passage des « Gradins de l'étuve», où Dostoevskij vient d'avoir une crise :

> Des hommes nus l'ont déposé sur le divan blanc dans l'étroit passage près de la fenêtre, où sur la peinture brillante du mur, la vapeur coule, formant des sentiers froids.[16]

Lukaš joue donc à la fois sur l'expressivité verbale, recourant parfois (mais pas systématiquement) au *skaz* (imitation de récit oral) et à divers degrés de stylisation de la langue du XVIIIe siècle, et sur la puissance d'évocation visuelle. Dans le registre humoristique, cela donne de savoureux passages, comme dans la nouvelle narrant les aventures amoureuses d'un jeune cosaque à Paris, où celui-ci fait son entrée, transportant un émigré français :

> Et voici notre Sidor Goloubnenkov qui, ayant franchi la barrière, galope vers Paris, sa longue pique à la main, avec le quidam français en croupe. De joie, le quidam agite son tricorne et, dans sa langue, crie à tue-tête : « Hourrah ! »[17]

Puis cède aux charmes d'une belle inconnue :

> […] le jeune cosaque sauta de cheval, la dame lui tendit la main et hop ! le voici dans la voiture, passant le bras par la fenêtre pour tenir son cheval, et comme la pique d'apparat n'entrait pas, tout le monde put voir le double fer percer un trou dans le toit et le bout de la pique dépasser au-dessus. Et la voiture

16. I. Lukaš, *Sny Petra...*, *op. cit.*, p. 154 :
«Голые люди опустили его на белый диван в узком проходе у окна. Там, по масляной краске стены, течет холодными тропинками пар.»

17. *Ibid.*, p. 81 :
«Вот и скачет Сидор Голубненков в Париж, от заставы, с долгой пикой в руке и с французской персоной на тороках. Персона треуголкой на радостях машет и хотя по-своему, но возглашает громко "ура".»

> continua à rouler dans la rue et tout le monde s'écria « Hourrah ! »[18]

Dans le registre dramatique, le thème désormais classique de l'agonie de Saint-Pétersbourg est traité à travers des descriptions de statues :

> Devant l'austère portail de l'Institut des Mines sont ensevelis dans un amoncellement de neige Hercule étranglant Antée et l'Enlèvement de Proserpine. Le mollet noir et musclé d'Hercule a une entaille blanche comme de la viande gelée et la tête noire d'Antée dépasse de la congère, la bouche tordue, les yeux révulsés : il a failli étouffer dans la neige.[19]

En 1925, Lukaš écrit une préface pour un recueil de Sergej Gornyj (le frère aîné de Nikolaj Ocup) intitulé *Saint-Pétersbourg (Visions)* (*Sankt-Peterburg [Videnija]*) :

> Le Saint-Pétersbourg de Sergej Gornyj n'est pas l'altière capitale des aigles bicéphales, ni la ville impériale sombre et austère, ni la capitale étrange du Cavalier de Bronze, du Nez, du Manteau, de la Perspective Nevski, du Portrait, ni la Palmyre baignée de la lumière funèbre des prophétiques nuits blanches, c'est le Piter familier de naguère aux rues grouillantes de vie, dans la confusion du dégel.
>
> C'est un Saint-Pétersbourg miniature, sorti de la boîte à trésors de notre enfance, du temps où, lycéens, nous filions sur la glace, chaussés de nos patins Jackson, foncions en luge verte à travers la Neva en direction du Sénat, le long des branches de sapin plantées dans les congères blanches, et nous rendions au premier cours du matin, secoués dans le vieil omnibus qui cahotait tout au long de la rue Goroxovaja.

---

18. *Ibid*., p. 84-85 :
«[...] младой казак прыгнул с коня, госпожа ему подала руку, он шасть в карету, высунул из окна руку, держит коня, а как красная пика в карету не влезла, то видели все – пробила двулезая пика дырку в каретной покрышке и оттуда торчит. Так и прокатила карета по улице, а все кругом закричали "ура".»

19. Lukaš, « Kuranty », *Dvorcovye grenadery*, Paris, Vozroždenie, 1928, p. 21 :
«Пред суровым порталом Горного института погребены в сугробах Геркулес, удушающий Антея, и похищение Прозерпины. У Геркулеса на мускулистой черной икре отбитый угол белеет, точно замершее мясо, и торчит из сугроба черная голова Антея : рот искривлен, выкачены глаза – задохся в снегу.»

> Ce Saint-Pétersbourg miniature nous conte ce qui a été et ce qui reviendra un jour.[20]

On peut dire en revanche que le Saint-Pétersbourg de Lukaš est à la fois « l'altière capitale des aigles bicéphales » et « un Saint-Pétersbourg miniature, sorti de la boîte à trésors de [l']enfance ». C'est ce qui fait son originalité. À cette conjonction de grandeur impériale et d'esprit d'enfance répond la composition des recueils de 1928 et de 1931. Celle des *Grenadiers du palais* nous fait remonter le temps : les trois premières nouvelles se passent après la révolution de 1917 et nous montrent les débris de l'Empire – vieillards abandonnés, statues perdues dans une capitale glacée ; nous passons ensuite par les premières années du siècle, puis par l'époque de Nicolas Ier pour aboutir, avec la nouvelle « Marie-Anne Collot », à l'histoire du jeune sculpteur associé à la création du *Pierre le Grand* de Falconet, et qui découvre soudain, horrifié, le sens caché du monument : le serpent va mordre le talon de Pierre et prendre sa place sur le cheval. Ce qui s'est produit dans les premières nouvelles du recueil.

La conception historiographique d'Ivan Lukaš : Pierre le Grand et les francs-maçons

Celles du cycle suivant sont au contraire disposées dans l'ordre chronologique : depuis l'enfance de l'Empire, avec deux histoires qui ont Pierre le Grand pour héros, jusqu'à l'enfance du narrateur, autour de 1900. Entre ces deux pôles temporels, l'image de Saint-Pétersbourg oscille entre le rêve et le jouet. Car si la capitale est bien réelle, elle « repose », comme on l'a vu, « sur du brouillard ». C'est ici qu'intervient la conception historiographique de Lukaš, exposée dans

20. Gornyj, *Sankt-Peterburg (Videnija)*, Saint-Pétersbourg, Giperion, 2000, p. 25 : «Санкт-Петербург Сергея Горного не парящая столица двуглавых орлов, не мглистый и суровый город Империи, не странная столица Медного Всадника, Носа, Шинели, Невского Проспекта, Портрета, не Пальмира, сквозящая мертвым светом пророческих белых ночей, – Питер недавний, обиходный, смутный и оттепельный, в живом роении улиц.
то маленький Санкт-Петербург из шкатулки детства, когда мы были гимназистами, гонялись по льду на "джанксонгейках", летали на зеленых санках через Неву к Сенату, вдоль ельника на белых сугробах, тряслись к первому уроку по Гороховой в старушке-кукушке. Этот маленький Санкт-Петербург – сказка о том, что уже было и что будет когда-нибудь снова.»

le bref avant-propos des *Rêves de Pierre*, où il déclare que les nouvelles écrites entre 1922 et 1927 sont inspirées par :

> […] l'idée que la Russie surgie comme par magie dans toute sa grandeur et dans toute sa gloire par la volonté de Pierre, ma Russie et celle de mes pères soldats, fut un rêve de l'empereur jamais complètement concrétisé, demeuré mi-réalité, mi-vision, une suite de rêves ayant abouti à un amer réveil.[21]

À cette conception est liée la vénération de Lukaš pour les francs-maçons, chose plutôt rare chez un écrivain réputé « de droite ». Ils occupent bien sûr une place centrale dans le roman sur Cagliostro, dont une bonne partie de l'action se passe chez Elagin, qui bénéficie de toute la sympathie de l'auteur. Mais ce n'est pas ici qu'il faut chercher une véritable conception de l'histoire. Cette œuvre qui a pour sous-titre *Histoire des glorieuses et merveilleuses aventures advenues à Saint-Pétersbourg en l'an 1782* (*Povest' o čudesnyx priključenijax, byvšix v Sankt-Peterburge v 1782*) est avant tout une brillante fantaisie sur le thème de l'idéal et de l'illusion, qui reprend des motifs hoffmanniens et rappelle par moments les récits fantastiques de Aleksandr Čajanov (ainsi l'ensorcelante Feliciani, la compagne de Cagliostro, est-elle chez Lukaš une femme gravement malade doublée d'une poupée mécanique)[22]. C'est dans le recueil *Les Rêves de Pierre* que Lukaš développe sa conception du rôle des francs-maçons russes du XVIIIe siècle, notamment dans le texte « La rose et la croix » (« Roza i krest »), du reste plus didactique que véritablement narratif. L'action et la pensée des martinistes moscovites y sont présentées comme le complément spirituel de l'œuvre matérielle de Pierre :

> Un gigantesque socle spirituel, une sorte de soubassement magique de tout l'empire était alors en train de se bâtir. Si l'action de Pierre visait la transformation extérieure de la Russie, la Rose et la Croix œuvraient à sa transformation intérieure.[23]

---

21. Lukaš, *Sny Petra…*, *op. cit.*, p. 5 :
«[…] мысль о том, что Россия, восставшая в величестве и славе от мановения Петра, моя Россия моих отцов-солдат, была невоплощенным до конца Сном Петра, полуявью полувидением, сменой снов, движимых к горящему пробуждению.»
22. Il serait intéressant de comparer le *Cagliostro* de Lukaš avec *la Vie merveilleuse de Iosif Bal'zamo, comte de Cagliostro* (*Čudesnaja žizn' Iosifa Bal'zamo, grafa Kaliostro*), de Mihail Kuzmin, parue en 1919 (Petrograd, Stranstvujuščij èntuziast).
23. I. Lukaš, *Sny Petra…*, *op. cit.*, p. 71 :

Avec l'anéantissement de cette moitié spirituelle, à dessein dramatisé par l'auteur[24], l'œuvre matérielle de Pierre, malgré tout son éclat, était à terme condamnée. C'est pourquoi le déroulement chronologique des nouvelles va à la fois vers la miniaturisation et vers l'agonie de Saint-Pétersbourg. D'où un univers qui oscille entre image d'Épinal et apocalypse et offre un alliage original d'histoire, de drame et de légende, comme en témoigne ce passage de « l'Académie des Beaux-Arts » qui illustre parfaitement la démarche de l'écrivain :

> En ce temps-là, il y avait dans le couloir, près de la porte menant à la Fonderie, la mosaïque poussiéreuse de Lomonosov : Pierre Ier en tricorne noir, les yeux écarquillés, galope sur un cheval gris pommelé au milieu des fumées de la bataille de Poltava, dans un sombre enchevêtrement de tambours, de baïonnettes et d'étendards, de fissures et de poussière. Tout en bas de la mosaïque, nous détachions des petits morceaux de verre bleu vif, jaunes et verts. Nous jouions avec et regardions le soleil au travers.[25]

«Громадная духовная подпора, некий магический фундамент как бы подводился тогда под всю империю. Если дело Петрово было внешним преображением России, то Роза и Крест пытались создать внутреннее ее преображение.»

24. *Ibid.* : « De ces routes de l'esprit que suivaient nos ancêtres il y a un siècle et demi, il ne reste nulle trace, nul sentier, nul souvenir. Tout est anéanti, brûlé […] », («Ни следа, ни тропы, ни памяти не осталось о тех дорогах духа и дела, по которым шли предки наши полтора века до нас. Все уничтожено, все сожжено […].»)

25. I. Lukaš, *Sny Petra…*, *op. cit.*, p. 119 :
«В коридоре, у дверей с Литейного двора, стояла тогда пыльная мозаика Ломоносова: Петр Первый в черной треуголке, с выкаченными глазами, скачет на сером, в яблочках, коне, в дыму Полтавской битвы, в темной мгле барабанов, штыков и знамен, в трещинах и пыли. С самого низа мозаики мы выковыряли стеклянные камешки, ярко-синие, желтые и зеленые. Мы ими играли и сквозь них смотрели на солнце.»

Les marqueteries langagières des *Chemins nocturnes* de Gajto Gazdanov

Gayaneh ARMAGANIAN-LE VU
École normale supérieure Lettres et Sciences humaines,
Institut européen Est-Ouest

Mots-clés : Gajto Gazdanov, Chemins nocturnes, émigration, bilinguisme, argot

La littérature de la première émigration russe connaît aussi ses phénomènes de mode et Gajto Gazdanov est sans doute l'auteur le plus « tendance » et celui qui actuellement « se porte » le mieux en Russie. Il est vrai que sa biographie romantique résume toutes les péripéties et les pérégrinations des héros romanesques de la littérature de l'exil.

Après avoir interrompu ses études et s'être engagé dans l'Armée blanche, Gajto Gazdanov (né en 1903 à Saint-Pétersbourg) s'embarque en Crimée en 1920 pour l'Europe. L'exil l'entraîne en Turquie, en Bulgarie où il termine ses études secondaires. En 1923, il arrive à Paris, qui sera le décor de la plupart de ses œuvres. En France, il exerce tous les métiers, participe à la Résistance[1] ; il s'installe en Allemagne en 1953, puis devient correspondant de *Radio Liberty*[2]. Il meurt en 1971 sans avoir jamais revu la Russie. Rappelons que le premier « gazdanologue » a été le slavisant américain Laszlo Dienes, dont la thèse soutenue en russe a été ensuite publiée en anglais[3]. Aujourd'hui la Russie découvre l'œuvre de Gajto Gazdanov avec un enthousiasme qui frôle l'adoration ; on en veut pour preuve les pages du site Gajto

1. Gajto Gazdanov consacre à la Résistance son seul texte en français : *Je m'engage à défendre*, Paris, Défense de la France, 1946.
2. Il sera le correspondant à Paris de *Radio Liberty* de 1959 à 1967.
3. L. Dienes, *Russkaja literatura v izgnanii : žizn' i tvorčestvo Gajto Gazdanova*, PhD, Harvard University, 1977. L. Dienes, *Russian literature in exile : the life and work of Gajto Gazdanov*, Munich, 1982.

Gazdanov, Société des amis de Gajto Gazdanov accessible sur le portail KM.RU (http://www.km.ru/).

Chemins nocturnes, considéré comme son meilleur roman, (achevé en 1941), condense une expérience de vingt-quatre ans, pendant lesquels Gazdanov gagne sa vie à Paris comme taxi de nuit ; cette œuvre semble être la justification de cette jeune génération de la littérature de l'émigration « passée inaperçue » (*nezamečennoe pokolenie*[4]) et une réponse originale au jugement pessimiste porté sur cette littérature par le poète Vladislav Hodasevič :

> Si la littérature de l'émigration est privée d'idées nouvelles, c'est parce qu'elle n'a pas vraiment su dire l'émigration, qu'elle n'a pas su mettre à jour le tragique qui pouvait la doter de sentiments nouveaux, d'idées nouvelles et, par là même de formes nouvelles.[5]

Si la forme est nouvelle, c'est que l'auteur « puise à deux sources » : l'une russe, l'autre française et parisienne, comme le note très justement sa traductrice française Elena Balsamo[6]. Les critiques de l'émigration contemporains de Gazdanov dénoncent le plus souvent les maladresses de la composition, le caractère « inachevé » de l'œuvre (les longueurs et les répétitions, et même les fautes de russe que l'auteur aurait pu éviter s'il avait bien relu son brouillon) : « On trouve chez lui (ailleurs même dans une œuvre aussi tardive que *Récit d'un voyage*) des lapsus tels que "*bežaščih*" ("gluhovatym zvukom

---

4. V. Varšavskij, *Nezamečennoe pokolenie*, New York, Izdatel'stvo imeni Čehova, 1956.
5. Citation d'après G. Nivat, in *Russie-Europe. La fin du schisme*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1993, p. 665.
6. Elena Balzamo, préface des *Chemins nocturnes*, Paris, Éditions Viviane Hamy, 1991, p. 12 :
   « Gazdanov puise à deux sources. L'une russe : son enfance, sa première jeunesse, la Guerre Civile, l'autre française, plus exactement parisienne ; elle possède, déjà à la fin des années vingt, assez d'épaisseur pour nourrir son inspiration. Ces expériences si différentes, séparées par un intermède (le séjour à Constantinople semble l'avoir profondément marqué), coexistent en un seul être et lui deviennent tout aussi organiques. La présence de ces deux courants, dont les eaux s'entremêlent sans jamais se confondre, constituent le trait distinctif de son œuvre. En cessant d'être uniquement russe, sans pour autant devenir français, Gazdanov réussit ce tour de force extraordinaire et non exempt de danger : être un écrivain français de langue russe ; […]. »

voln, bežaščih vdol' krutogo borta")[7] » peut-on lire sous la plume de Gleb Struve, alors que le caractère inhabituel et déroutant de sa prose, l'absence d'une focalisation unique et les nombreux glissements imperceptibles de la description d'une conscience à une autre, la récurrence du commentaire du narrateur, la ressemblance frappante de ce dernier avec l'auteur lui-même favorisent un rapprochement avec Marcel Proust.

Si l'œuvre de Gazdanov est la plupart du temps examinée dans le « contexte de la culture russe et européenne », pour reprendre le titre du colloque célébrant ses quatre-vingt-quinze ans, et que les chercheurs mettent l'accent sur les influences de Marcel Proust, Albert Camus, ou même Louis-Ferdinand Céline, la question du bilinguisme ne semble pas avoir attiré l'attention. Et pourtant *Chemins nocturnes* fait une large part à la question des langues et s'avère être le champ d'étonnants jeux bilingues.

Cette communication souhaite porter sur Gazdanov un regard « bilingue » ; complément qui semble indispensable aux analyses russes car Gazdanov n'est pas seulement « le plus français des écrivains russes », mais un écrivain qui place l'expérience linguistique au cœur du drame vécu par ses héros. Ainsi, au cours d'une discussion avec son ancien camarade de lycée, Fédortchenko, le narrateur évoque ce deuxième exil que représente l'oubli de la langue maternelle, le jeu d'interpénétration des deux langues, et l'« inquiétante » perfection d'un bilinguisme total :

> De quelle profondeur remontaient-elles ces paroles en langue étrangère d'une chanson oubliée, qu'il ne se serait jamais rappelées s'il avait continué à vivre comme autrefois ? À présent, il parlait en russe, sans y mêler le français ; cela aussi était inquiétant : jusqu'ici il avait toujours évité de parler sa langue maternelle.[8]

---

7. G. Struve, *Russkaja literatura v izgnanii* (*La littérature russe en exil*), Paris-Moscou, YMCA Press, Russkij put', 1996, p. 198 :
«Попадаются у него (и притом в такой поздней вещи, как "История одного путешествия") такие лапсусы, как "*бежащих*" ("глуховатым звуком волн, бежащих вдоль крутого борта")»
8. Trad. E. Balzamo, op.cit., p. 246.

Le drame du bilinguisme est particulièrement apparent dans les différentes versions des *Chemins nocturnes.* Les numéros 69 de 1939 et 70 de 1940 des *Sovremennye zapiski* (*Les Annales contemporaines*) conservés dans le Fonds slave des jésuites nous ont permis d'observer une curieuse particularité de la première publication qui porte encore le titre de *Nočnaja doroga* (*Chemin nocturne*) et contient une épigraphe d'Isaac Babel : « Dans les souvenirs de ces années-là, je trouve la source des maux qui me tourmentent et les raisons de mon flétrissement précoce[9]. »

Avec le début de la guerre, la publication fut interrompue et le roman, achevé en 1941 (le manuscrit indique la date du 11 août 1941), ne fut publié sous forme de livre qu'en 1952 aux États-Unis, à New York. La publication inachevée de *Sovremennye zapiski* se distingue donc du livre, non seulement par son volume plus important, mais surtout sur le plan textuel : la plupart des dialogues de la version initiale sont en français, et leur traduction n'est donnée en notes qu'à de rares exceptions. Dans l'édition en volume tous les dialogues sont en russe[10]. Gazdanov s'est expliqué sur les raisons de ce « remaniement » dans une lettre à Aza Hodarceva :

> Je vais essayer de retrouver mon deuxième livre qui s'appelle *Chemins nocturnes* [l'erreur est de Gazdanov : son deuxième livre était *Récit d'un voyage*] et qui a été publié à New York en 52. Il y a dans ce livre quelques passages qui pourraient être supprimés sans lui causer aucun préjudice. La forme sous laquelle il a été publié ne correspond pas tout à fait au manuscrit. Dans le texte original, la plupart des dialogues sont en français, de plus non pas dans un français académique mais dans la langue

---

«Я подумал, – из какой глубины дошли до него эти слова забытой песни на чужом языке, которых, если бы он продолжал жить, так, как жил раньше, он не вспомнил бы до смерти. Он говорил теперь по-русски, не вставляя французских слов, и это тоже было тревожным признаком; до сих пор он избегал русского языка.» (G. Gazdanov, *Nočnye dorogi* [*Chemins nocturnes*], in *Večer u Klēr, Romany i rasskazy*, Moscou, Sovremennik, 1990, p. 411).

9. *Sovremennye zapiski* (*Les Annales contemporaines*), n° 69, 1939, p. 170 (traduction de l'auteur) :
«И вспоминая эти годы, я нахожу в них начала недугов, терзаюших меня, и причины раннего моего увядания.»

10. La traduction française a été faite d'après l'édition en volume et tous les dialogues en français ont donc été « retraduits » du russe, au lieu de conserver l'argot parisien de la version originale.

> des bas-fonds. J'ai moi-même traduit ces dialogues en russe à la demande de l'éditeur, seulement au lieu de les insérer sous forme de notes, les éditeurs ont tout simplement supprimé le texte français et l'ont remplacé par le russe. Ce n'est pas un bien grand malheur, car le lecteur russe moyen aurait de toute façon été obligé de se référer à la traduction russe. Tout le monde n'est pas censé connaître « l'argot » parisien.[11]

Si Gazdanov n'affiche aucun mépris pour le « lecteur moyen » comme le fait son illustre contemporain Nabokov, auquel il a été si souvent comparé, force est de reconnaître que les bons lecteurs de Gazdanov doivent relever le défi et se battre férocement avec le texte originel en russe et en français.

Une langue « déplacée »

L'expérience des langues retrace chez le narrateur de Gazdanov, l'itinéraire de son exil de Saint-Pétersbourg à Paris, à travers la Turquie, la Perse ; un itinéraire dont la seule et unique constante est le « déplacement » (*peremeščenie*) :

> J'ai souvent pensé que la caractéristique essentielle et permanente de la vie que j'étais obligé de mener, était l'imprévisibilité et l'inévitable précarité de l'avenir. Exactement comme dans les autres pays qui m'avaient vu vagabond, soldat, lycéen, voyageur involontaire, je ne savais jamais où j'allais me retrouver – en Turquie ou en Amérique, en France ou en Perse – par suite des bouleversements formidables dont j'avais été le témoin et l'acteur ; ici, à Paris, malgré la monotonie de mon travail,

11. Lettre reçue par A. Hodarceva le 9 décembre 1964 et publiée dans *Literaturnaja Osetija* (*L'Ossétie littéraire*), n° 71, 1988, p. 103-104 :
«Вторую свою книгу, которая называется "Ночные дороги" и которая вышла по–русски в 52–м году в Нью–Йорке, постараюсь найти. Там несколько мест, которые можно было бы вырезать без особого для неё ущерба. В том виде, в каком она вышла, она не вполне соответствует рукописи. В оригинальном тексте большинство диалогов– на французском языке, причем не академическом, а языке парижского дна. Но перевёл эти диалоги на русский язык я сам по просьбе издательства, только вместо того, чтобы поместить их в виде сносок, издатели французский текст просто ликвидировали и заменили русским. Беда в общем небольшая, т.к. средний русский читатель все равно обращался бы к русскому переводу, не все же обязаны знать парижское "арго".»

> j'éprouvais chaque jour la sensation que provoquerait la vision d'un ruisseau qui s'enlise dans les sables.[12]

Aux deux extrémités, le russe et le français relèvent de deux univers émotionnels distincts et le déchirement du bilinguisme semble porter la marque, non seulement de l'histoire intime du narrateur et de ses personnages, mais aussi de l'incommunicabilité universelle.

La langue de Gazdanov, dans ses dialogues français est violente, dérivée des jargons parisiens. Le chauffeur éprouve une curiosité vive et irrationnelle pour ces bas-fonds parisiens, en même temps que monte en lui une répulsion tout aussi inexplicable comme s'il devait pénétrer dans une pièce où l'air était empoisonné. Cette fascination pour les paumés, les alcooliques, les prostitués est une fraternité d'exilé et la langue est son principal instrument : c'est en s'avilissant, en côtoyant l'argot et le jargon que la langue russe malade de son exil relève un défi que les traductions ne peuvent qu'aplatir et affadir. L'exil linguistique permet à Gazdanov de lever les tabous stylistiques. Et en dépit de cette fraternité nouvelle avec la foule nauséabonde d'êtres aux contours brouillés et de masques, l'auteur reste dans le cycle fermé de la langue russe – la langue est son exil.

Les dialogues français de la version initiale des *Chemins nocturnes* sont écrits dans un français « déplacé » qui condamne ses porteurs à la marginalité. Le narrateur reporte fidèlement et impitoyablement la prononciation et la syntaxe, ainsi que le vocabulaire qui trahit la marginalité de ses personnages :

---

12. Trad. E. Balsamo, *op. cit.*, p. 221.
«Я часто думал, что в жизни, которую мне пришлось вести, самой главной и неизменной особенностью– всегда и всюду– была неверность дальнейшего, его неизбежная неизвестность. Точно также, как в других странах, где я был то бродягой, то солдатом, то гимназистом, то невольным путешественником, я никогда не знал, что со мной случится и окажусь ли я, в результате всех чудовищных смещений, которых я был свидетелем и участником, – в Турции или в Америке, во Франции или в Персии, – также и здесь в Париже, несмотря на монотоность одной и той же работы, я каждый день испытывал такое ощущение, какое испытывал бы, следя за ручьем, теряющимся в песках.» *Nočnye dorogi* (*Chemins nocturnes*), in G. Gazdanov, *Večer u Klēr, Romany i rasskazy*, Moscou, Sovremennik, 1990, p. 391.

> […] cette population du Paris nocturne [qui] était radicalement différente du diurne et qui était composée de divers catégories de personnes, qui de par leur nature et leurs professions étaient le plus souvent condamnées par avance.[13]

Selon la définition de Marcel Cohen « l'argot proprement dit est un langage parasite qui ne se distingue du parler commun ni par la prononciation ni par la grammaire (sauf exceptions minimes), mais par le doublement du vocabulaire au moyen de termes qui lui sont propres ». Mais ce qui nous intéresse surtout dans la définition du linguiste « ils naissent dans des groupes restreints qui ont une forte conscience de leur isolement et qui se défendent plus ou moins contre les groupes environnants»[14]. Un point commun donc entre « tous les damnés de la terre » : les émigrés et la faune nocturne parisienne. L'exil qui condamne à une sorte de marginalité l'écrivain, plus que tout autre… Et c'est pourquoi, le texte original des *Chemins nocturnes*, avec ses « marqueteries » de français dans le texte russe, mérite d'être retrouvé :

> Пьяная, худая старуха с безубым ртом, которая входила в кафэ и кричала : **des clous ! des clous !**…) и потом, когда нужно было платить за стакан белого вина, она неизменно удивлялась и говорила гарсону : **non, mais tu charries !**[…] Когда она приближалась к кафэ, кто–нибудь, оборачиваясь, говорил : **et voilà des clous qui arrive**. […][15]

---

13. « Nočnaja doroga » (« Chemin nocturne »), *Sovremennye zapiski* (*Les Annales contemporaines*), n° 69, 1939, p. 173 (traduction de l'auteur) :
«[…] население ночного Парижа, [которое] резко отличалось от дневного и состояло из нескольких категорий людей, по своей природе и профессии чаще всего заранее обречённих».
14. M. Cohen, *Histoire d'une langue : le français*, Paris, Messidor-Éditions sociales, 1987, p. 371.
15. Dans la traduction française (E. Balzamo, *op. cit.*), on trouve « pas un sou ! » pour « des clous », et « tu exagères ! » pour « tu charries ! » (p. 26). « À ces mêmes heures apparaissait une vieillarde efflanquée, édentée, ivre morte, qui, sitôt entrée, criait : "Pas un sou !" Quand elle devait payer son verre de vin blanc, elle disait au garçon d'un air toujours étonné : "Non, là tu exagères." […] un habitué, en la voyant se diriger vers le café, se retournait : "Voilà Pas-un-sou qui arrive". […] "Je te jure, Roger, c'est vrai, je t'aimais. Mais en te voyant dans cet état…" (p. 26-27).

> « J'te jure, Roger, que c'est vrai. Tu l'sais bien, Roger. Je t'aimais beaucoup, Roger. Mais quand tu es dans un état semblable… »[16.]

Une note de bas de page dans la version originale donnait la traduction russe :

> « Gagner des clous » – на арго значит ничего не зарабатывать.
> […] « J'te dis que c'est mon frangin, tu comprends » […][17]
> « – faut que tu m'comprennes, dis, faut que tu m'comprennes, dis »
> « – y a pas à comprendre, t'es qu'une salope et pis c'est tout. »[18]

Ces expressions savoureuses deviennent dans la traduction russe d'une platitude infinie :

> « Ты должен же меня понять, ты должен же меня понять »
> « Нечего тут понимать, ты просто стерва и больше ничего. »[19]
> – Elle était pas mauvaise fille, – сказал он мне, – et pas fière du tout. Et y en avait des salopards d'la haute qui l'entretenaient ! Si j'la connais ! T'as qu'à lui demander si elle s'rappèle de chauffeur René, elle te l'dira bien, va ! Pourquoi que tu m'demandes ça, elle t'a attaqué dans la rue ? C'est malheureux de voir ça, quand même, elle m'fait pitié. Mais elles finissent toutes comme ça, c'sont des vicieuses.[20]

On est face ici aux procédés argotiques essentiels que sont le remplacement d'un terme ordinaire par un terme figuré ou une métaphore : ainsi *clous* pour *rien* et *charrier* pour *se moquer*, ou les déformations des mots par application de suffixes ou substitutions de finales : *frangin* pour *frère.*

La suppression totale du français de l'édition de 1952 dénature l'œuvre et la prive de sa force. On ne peut se contenter de voir dans cette « incrustation parasite » la seule continuité de la tradition roma-

16. *Nočnaja doroga*, *op. cit.*, p. 178.
17. *Ibid.*, p. 184.
18. *Ibid.*, p. 187.
19. *Nočnye dorogi*, *op. cit.*, p. 253.
20. *Nočnaja doroga*, *op. cit.*, p. 113.

nesque du XXe siècle, lorsque par exemple, Victor Hugo dans ses *Misérables* utilise le style pour illustrer son sujet : une peinture des bas-fonds de la société et du peuple de Paris sous la monarchie de Juillet dans laquelle les personnages parlent autant que possible leur langage propre, y compris l'argot, qui est décrit à part dans quelques chapitres.

La musique de la tour de Babel

À l'inverse de ses compatriotes qui parlent le français mal ou avec un accent qui permet de les identifier immédiatement comme « russes », le narrateur se distingue par sa maîtrise totale du français, qui au lieu de l'assimiler, le condamne à un exil universel : un bilinguisme total qui fait de lui ni un Russe ni un Français, mais un être sans identité, condamné à une perpétuelle errance :

> Nul ne parlait français, pas plus mes autres compagnons de travail – deux Russes venus des mines allemandes, un Espagnol évadé, quelques Portugais et un petit Italien de Milan au visage tendre et aux mains blanches, venu en France pour une raison obscure. Un matin nous nous rangeâmes devant le directeur, un monsieur corpulent aux yeux noyés dans la graisse derrière un pince-nez en or, qui nous examina et dit au contremaître qui l'accompagnait :
> – Mais ce sont des bagnards évadés !
> Personne ne comprit cette phrase.[21]

Le bilinguisme du narrateur est un facteur d'« étrangéité ». Il est le seul à « comprendre » et donc à souffrir de l'humiliation. Étranger sur sa terre d'accueil, comme étranger parmi les siens, ni russe, ni français dans le regard des autres, il semble condamné à l'errance éternelle et à la solitude éternelle :

---

21. Trad. E. Balzamo, *op. cit.*, p. 42.
«Никто из них не знал по–французски, так же как не знали этого языка и другие– двое русских, приехавших с немецких шахт, один беглый испанец, несколько португальцев и маленький итальянец с нежным лицом и белыми руками, тоже неизвестно почему попавший из Милана во Францию, – мои товарищи по работе. Когда мы выстроились утром, пришел директор, полный мужчина с заплывшыми глазами под золотым пенсне; он осмотрел нас и потом сказал шефу, который его сопровождал :
– это просто беглые каторжники.
– Но никто из них не понял этой фразы.» (*Nočnaja doroga*, *op. cit.*, p. 258).

> – Et pour vous ôter vos derniers doutes, Madame, lui dis-je en remontant en voiture, j'ajouterai que non seulement je ne suis pas Dédé, mais que je ne suis même pas français : je suis russe.
> Elle ne me crut pas.
> – Si je me prétendais japonaise, ce serait aussi faux. Je connais bien les Russes, j'en ai vu beaucoup, et de vrais Russes – des comtes, des barons, des princes, et non de pauvres chauffeurs de taxi –, ils parlaient très bien le français, mais avec un accent que tu n'as pas.[22]

Le français est la langue du déracinement, et le « passage » à une autre langue est la métaphore par excellence de l'exil et de l'errance, à l'image de ce Paris nocturne, cette métropole étrangère et hallucinatoire, ce pays lointain et indifférent où le narrateur roule sans fin et qu'il ne parvient jamais à traverser :

> Et dans mes rares moments de soudaine illumination, je m'étonnais de rouler nuitamment dans cette immense ville étrangère qui aurait dû passer et s'évanouir, tel un train, mais que je n'arrivais toujours pas à traverser – comme dans un rêve, lorsqu'on veut se réveiller et qu'on n'y parvient pas.[23]

Cet écueil du bilinguisme, avec la méfiance qu'il engendre, ouvre pour le narrateur et son double une ère d'isolement et d'incommunicabilité. La langue, dans sa maîtrise parfaite ou son ignorance est toujours « étrangéité », le destin de l'homme transposé dans un autre temps, dans un autre espace, et peut-être dans un autre corps.

---

22. Trad. E. Balzamo, *op. cit.*, p. 64.
«Видите ли что, мадам, – сказал я, садясь опять за руль, чтобы вас окончательно убедить, я вам должен сказать, что я не только не Дедэ, но что я не француз, я– русский.
Она не поверила мне.
Я могу сказать, что я японка, –сказала она,– это будет так же неубедительно. Я хорошо знаю русских– графов, баронов и князей, а не несчастных шоферов такси, они все хорошо говорили по–французски, но у всех был акцент или иностранные интонации, которых у тебя нет.». (*Nočnye dorogi*, *op. cit.*, p. 274).

23. Trad. E. Balzamo, *op. cit.*, p. 41.
«И в минуты редких и внезапных просветлений мне начинало казаться совершено необъяснимым, почему я ночью проезжаю на автомобиле по этому громадному и чужому городу, который должен был бы пролететь и скрыться, как поезд, но который я все не мог проехать, точно спишь и силишься, и не можешь проснуться.» (*Nočnye dorogi*, *op. cit.*, p. 257).

Dans une étude sur Gazdanov, intitulée « Lica Pariža » (« Les visages de Paris »), Serguej Fedjakin souligne une donnée biographique capitale : d'origine ossète par son père et sa mère, Gazdanov avait vécu un premier exil linguistique symbolique, puisqu'il ne parlait pas la langue de ses parents et de ses ancêtres :

> […] d'origine ossète, Gajto Gazdanov est né à Saint-Pétersbourg. Il aurait dû être lié à sa patrie d'origine par sa généalogie : sa mère, Marija Nikolaevna Abacieva, venait d'une famille aristocratique. Mais le fossé entre lui et ses origines était infranchissable : il ne connaissait pas la langue ossète. Plus tard, il en fera l'aveu dans une lettre à Aza Hodarceva, avec un sentiment de gêne manifeste : « Tout ce que j'ai écrit, je l'ai écrit en russe. Malheureusement, je ne connais pas l'ossète, même si mes parents le connaissaient parfaitement, sans parler de ma grand-mère, avec laquelle je communiquais à l'aide d'une interprète – cette interprète était le plus souvent ma tante, Evguenija Sergeevna... »[24]

En écrivant en russe, l'écrivain n'en reste pas moins un émigrant en matière d'esthétique et de style. Les langues se mélangent comme se mélangent les paysages et les noms :

> Par quelle incroyable concours de circonstances, mes errances de jeunesse – l'hiver, la Russie, la neige sous un énorme soleil rouge, le Caucase, le Bosphore, Dickens, Hauptmann, Edgar Poe, Ophélie, le Cavalier de Bronze, lady Hamilton, le viseur du canon […] ; Shakespeare, et le grand Inquisiteur, et la mort du prince André, et Budapest avec ses ponts sur le Danube, et Vienne, et Sébastopol, et Nice, et les incendies à Galata, les coups de feu, la mer, les villes et les courants silencieux du

24. S. Fedjakin, « Lica Pariža » (« Les visages de Paris »), [http://hronos.km.ru/proekty/gazdanov/index.html], page visitée le 26 novembre 2004 :
«[…] осетин Гайто Газданов родился в Петербурге. С исторической родиной его должна была связывать родословная : мать, Мария Николаевна Абациева, происходила из аристократической семьи. Но была непреодолима пропасть между ним и его происхождением : он не знал осетинского языка, о чем признавался позже в письме Азе Ходарцевой, явно испытывая неловкость: Все, что я писал, я писал по–русски. Оссетинского языка я, к сожалению, не знаю, хотя его прекрасно знали мои родители, не говоря уже о бабушке, с которой я разговаривал через переводчицу– переводчицей чаще всего бывала Евгения Сергеевна, моя тетка […].»

> temps dont j'avais saisi le mouvement irréversible dans ce café du boulevard, en écoutant la musique d'un orchestre fortuit […].[25]

La confusion des langues des *Chemins nocturnes* renvoie symboliquement au mythe de la tour de Babel qui résume si bien le drame du narrateur : l'impossible dépassement de sa condition humaine. Et comme dans le *Voyage au bout de la nuit*[26], on ne sort pas de la malédiction biblique pour laquelle la ville est péché. Cette ville chaotique et apocalyptique traversée par d'interminables chemins nocturnes, sans fin ni sens, ce paysage urbain mort, noyé dans les ténèbres par une musique qui s'évanouit dans un espace aliéné, n'est-ce pas la tour de Babel ? Les langues sont au centre du mythe, alors que dans *Chemins nocturnes* la seule réalité de l'univers chancelant restent les êtres de « parole », comme Platon, l'ivrogne philosophe, ou Raldi, la courtisane déchue. Leur intelligence et leurs paroles totalement exemptes de méchanceté et d'amertume aident le narrateur à exorciser les menaces d'un univers apocalyptique. La prostituée Suzanne à la dent en or, l'enlèvement d'un général russe et la philosophie de Nietzsche, sont autant de « voix » étrangères et cacophoniques.

Que dit le mythe de la tour de Babel : les hommes ne s'entendent plus car ils ne parlent plus la même langue. Une société sans âme et sans amour est vouée à la dispersion. Et l'union ne peut être restaurée que dans le miracle des langues.

---

25. Trad. E. Balzamo, *op. cit.*, p. 163-164.
«В силу какого невероятного стечения обстоятельств мои юношеские блуждания– зима, Россия, огромное красное солнце над снегом, Кавказ, Босфор, Диккенс, Гауптман, Эдгар По, Офелия, Медный Всадник, Леди Гамильтон, трехдюймовая пушка […] Шекспир, великий Инквизитор, смерть князя Андрея, Будапешт и мосты над Дунаем, Вена, Севастополь, Ницца, пожары в Галате, выстрелы, море, города и беззвучно струящееся время – это невозвратное и безмолвное движение, которое я уловил последний раз именно тогда, в кафэ на бульварах, под музыку случайного оркестра […].» (*Nočnye dorogi*, *op. cit.*, p. 351).

26. Les manuscrits et les notes de Gajto Gazdanov, dont la majeure partie se trouve à Harvard, mentionnent l'influence sur la thématique et le style des *Chemins nocturnes* du roman de Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, publié en 1932. Voir l. Dienes, *Bibliographie des œuvres de Gajto Gazdanov*, Paris, IES, 1982.

Gazdanov reconnaît les antinomies de l'acte créateur suspendu dans le vide entre des expériences innommables et des mots vides de sens. Il semble bien qu'il est impossible d'arracher l'expérience aux sphères confuses du psychisme humain et de l'amener, grâce au langage, à la conscience claire.

En donnant à voir et à lire l'étrangeté du langage et les insuffisances dont il souffre, Gazdanov rejoint une des questions-clés de la modernité littéraire. Et, si chez Proust le talent de pasticheur du narrateur est d'abord au service de la remise en cause d'une conception de la littérature, chez Gazdanov l'utilisation de l'argot parisien ouvre une discussion sur les capacités du langage à rendre compte de l'expérience humaine, réflexion que Gazdanov faisait déjà au début de sa carrière littéraire :

> Au-delà des frontières de notre réalité habituelle se produisent des phénomènes, qui ne correspondent pas aux lois que nous connaissons – d'autant plus que nous ne disposons pas de cette capacité à distinguer les manifestations des sentiments et des impressions, comme nous distinguons par exemple les couleurs ou les volumes. Nous ne pouvons définir ni ce qu'est la peur, ni ce qu'est la mort, ni ce qu'est le pressentiment. Dans la langue courante nous connaissons les mots pour désigner les phénomènes physiques les plus divers ; mais la même langue nous trahit lorsque nous pénétrons dans le domaine d'autres concepts, des concepts d'ordre émotionnel. Et alors, cette langue qui nous est si familière se met à résonner comme une langue étrangère…[27]

Pour celui qui a choisi d'être écrivain, le premier exil reste sans doute l'écart qui, dans les mots, le sépare de la formulation totale et juste,

---

27. Citation tirée de *Sovremennoe russkoe zarubež'e* (*La Russie hors-frontières de nos jours*), Moscou, Asterl', 2003, p. 477 :
«За пределами нашей обычной действительности происходят авления, которых мы не можем соглосовать с известными нам законами – тем более, что мы вообще лишены возможности так различать явления чувств или впечатлений, как мы различаем, например, цвета или величины. Мы не можем определить ни что такое страх, ни что такое смерть, ни что такое предчувствие. В обыкновенном языке мы знаем все слова для обозначения самых различных физических феноменов; но тот же язык изменяет нам, как только мы вступаем в область иных понятий, понятий эмоционального порядка. И столь привычная нам речь начинает звучать как иностранная…»

lorsque cette « langue qui nous est familière, résonne comme une langue étrangère ». Mais le paradoxe, c'est que cette conscience aiguë de la faiblesse et de l'imperfection d'une langue, lorsqu'on les compare avec la plénitude du réel et la richesse du senti, provoque précisément l'impulsion qui engagera l'écrivain à inventer un instrument susceptible de réduire cette distance. En avance sur ses contemporains, Gazdanov a su reconnaître au cœur des mots cette faille originelle qui les doue d'une formidable puissance de renouvellement. Dans la première version des *Chemins nocturnes*, il associe et mêle les mots français aux russes, comme pour renouveler le langage usé et impuissant « à détacher une parole seconde de l'engluement des paroles premières… », selon l'expression de Roland Barthes[28]. L'écriture des *Chemins nocturnes* intégrant des éléments de français argotique semble proposer une alternative : le langage peut rendre compte de l'expérience humaine en s'écartant de toute utilisation conventionnelle et en reproduisant l'état originel du langage, celui d'avant la tour de Babel : lorsque tous les hommes parlaient la même langue[29].

28. R. Barthes, *Essais critiques*, Paris, Seuil, p. 14-15.
29. À l'autre bout de l'Europe, ce sera le parti pris des futuristes russes, qui créent de toutes pièces une langue nouvelle, afin de restaurer la « pureté originelle », convaincus que la « réussite formelle » en littérature va de pair avec « une langue vierge ». Le succès de cette idée à l'époque du modernisme est développé par Georges Steiner (*Après Babel, une poétique du dire et de la traduction*, Paris, Albin Michel, trad. L. Lotringer, 1978, p. 179-180).

Le mal du pays dans la poésie de l'émigration russe : Marina Cvetaeva et Vladimir Nabokov

Ludmila KASTLER
Université Stendhal-Grenoble III, Institut des Langues et Cultures de l'Europe et d'Amériques (EA 613), Centre d'Études Slaves Contemporains

Mots-clés : exil, mal du pays, discours poétique, idéologie, littérature russe

Mais si ton cœur pouvait savoir
de quels chagrins le sort doit te combler
avant ton arrivée à la terre natale…
Homère, *Odyssée*[1]

L'exil et la nostalgie

Le phénomène de la nostalgie a longtemps été considéré comme une maladie et le mot même, provenant des racines grecques *nostos* (retour) et *algos* (souffrance), portait dans les dictionnaires une mention « terme de médecine ». Ainsi, nous trouvons chez Littré[2] la définition suivante : « Nostalgie. Terme de médecine. Mal du pays, dépérissement causé par un désir violent de retourner dans sa patrie. » Ulysse, le plus grand nostalgique de tous les temps, ne consumait-il pas ses jours chez la belle Calypso, versant sans cesse des larmes et ne songeant qu'à retourner en son Ithaque : « […] il pleurait sur le cap, le héros magnanime, assis en cette place où chaque jour les larmes, les sanglots, le chagrin lui secouaient le cœur »[3].

1. Homère, *Odyssée*, V. Bérard (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 1955, t. 1, p. 152.
2. É. Littré, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Hachette, 1881.
3. Homère, *Odyssée*, *op.cit.*, t. 1, p. 146.

Milan Kundera, exilé lui-même, a consacré tout un chapitre de son roman *L'ignorance* à l'analyse linguistique et culturelle de la notion, fondamentale pour lui, de nostalgie. Il remarque à juste titre que la majorité des Européens, à côté du mot d'origine grecque (*nostalgie*, *nostalgia*), utilisent d'autres mots ayant leurs racines dans la langue nationale, mots qui possèdent, bien évidemment, des nuances sémantiques différentes : *homesickness* en anglais, *Heimweh* en allemand, *heimfra* en islandais, *añoranza* en espagnol, *stesk* en tchèque[4].

En russe aussi, il y a le mot nostalgia qui désigne un sentiment douloureux, certes (ce n'est pas un hasard si André Tarkovski a donné à l'un de ses films les plus inspirés le titre de *Nostalghia*), mais plus doux que l'expression de souche proprement russe *toska po rodine*. Celle-ci est traduite d'habitude comme « mal du pays », traduction fatalement inexacte dans la mesure où le mot *toska* est difficilement traduisible dans d'autres langues. Juri S. Stepanov, dans son ouvrage *Les Constantes : dictionnaire de la culture russe*, signale que *toska*, un des concepts clés de la culture russe, remontant étymologiquement au *stesnenie* (serrement), correspond, dans son sens existentiel, au mot français « angoisse » provenant du latin *angustia* (étroitesse, gêne)[5]. D'autre part, selon Anna Wierzbicka, *toska* désigne le sentiment pénible que la personne éprouve lorsque celle-ci veut quelque chose de bon, d'indéfini et d'inaccessible[6]. Au cas où l'objet de cette envie est établi, c'est toujours quelque chose de perdu dont la personne garde des souvenirs imprécis : *toska po rodine, toska po domu, toska po ušedšim godam molodosti* (« mal du pays, souvenir nostalgique de la maison paternelle, nostalgie du temps passé de la jeunesse »). Aleksej D. Šmelev y ajoute que *toska* pourrait être métaphoriquement présentée comme « *toska po nebesnomu otečestvu, po uterjannomu raju* » (« regret mélancolique de la patrie céleste, du paradis perdu »)[7].

---

4. M. Kundera, *L'ignorance*, Paris, Gallimard, 2003, p. 11-12.
5. J. S. Stepanov, *Konstanty : slovar' russkoj kul'tury* (*Les Constantes : dictionnaire de la culture russe*), Moscou, Akademičeskij Proekt, 2004, p. 896-910.
6. A. Wierzbicka, *Semantics, Culture and Cognition : Universal Human Concepts in Culture-Specific Configurations*, New York, Oxford University Press, 1992, p. 172-173.
7. A. D. Šmelev, *Russkaja jazykovaja model' mira* (*Le modèle du monde linguistique russe*), Moscou, Jazyki slavjanskoj kul'tury, 2002, p. 92.

Nous proposons d'analyser ici le concept de « mal du pays » à travers le discours poétique de Marina Cvetaeva (1892-1941) et Vladimir Nabokov (1899-1977), emportés tous les deux hors de Russie, parmi tant d'autres, par la première vague de l'émigration russe à la suite de la révolution de 1917. Nabokov, connu avant tout comme un grand romancier russophone et anglophone, n'en était pas moins un poète non négligeable. L'œuvre poétique de ces deux grandes figures de l'émigration russe est dissemblable sur tous les plans, mais elle communie dans le même thème majeur du « mal du pays », dans la même sensation très aiguë de la Russie perdue.

Le « mal du pays » : thème et variations

Quelques remarques méthodologiques

Le corpus de cette étude a été constitué à partir des textes poétiques de Marina Cvetaeva et de Vladimir Nabokov, créés en période d'exil : pour Cvetaeva, il s'agit des années 1922-1939, l'année de son retour inopiné en Russie soviétique ; pour Nabokov, c'est la période comprise entre 1919 et 1967, année où il écrit son dernier poème « Du Nord tout gris » (« S serogo severa »). Dix ans plus tard, il meurt à Lausanne, sans être jamais retourné en Russie, sauf en imagination, comme c'est le cas du poème « Au prince S. M. Katchourine » (« K kn. S. M. Kačurinu »), daté de 1947 et adressé à un destinataire fictif[8], dans lequel, le poète, « déguisé en clergyman américain », fait un voyage imaginaire dans sa ville natale.

Nous adoptons ici la définition du texte proposé par François Rastier, à savoir « une suite linguistique empirique attestée, produite dans une pratique sociale déterminée, et fixée sur un support quelconque »[9]. Notre approche est donc celle de la linguistique du texte et, plus précisément, de la sémantique interprétative pour laquelle la notion de thème joue un rôle essentiel. Or, le thème est compris ici comme une structure stable de traits sémantiques, autrement dit molécule sémique, récurrente dans un corpus, et susceptible de lexicalisations diver-

8. G. Glušanok, « Nabokov v roli Nabokova » (« Nabokov dans le rôle de Nabokov »), in *V. V. Nabokov :* Pro et contra, Saint-Pétersbourg, Izdatel'stvo Hristianskogo gumanitarnogo instituta, 2001, t. 2, p. 142.
9. F. Rastier, *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF, 2001, p. 21.

ses[10]. Dans cette optique, il est important d'analyser le thème du « mal du pays » à travers les réseaux de récurrences sur l'ensemble du corpus pour révéler les constituants de sa molécule sémique.

Puisque le « mal du pays » se rapporte au domaine des sentiments tout comme, par exemple, l'« ennui »[11], il comporte inévitablement un actant humain, ego, le « je » ou le « héros lyrique » dans une autre terminologie. D'autre part, tout poème lyrique implique, selon la remarque de Jurij Levin, la présence d'un destinataire, d'un « tu »[12]. Souvent, c'est un destinataire fictif comme nous l'avons vu avec le « prince Katchourine » chez Nabokov (qui aimait beaucoup les mystifications de toute sorte) ou tout simplement imaginaire. Ainsi, Cvetaeva et surtout Nabokov interpellaient souvent la Russie comme si c'était un être animé.

Le parcours interprétatif des textes en question nous a permis d'établir les traits sémantiques suivants : « privation », « destruction », « souvenir », « enfance/jeunesse », « langue maternelle », « souffrance », « (éventuel) retour ». Tous ces traits se révèlent, à des degrés divers et dans des configurations variées, chez les deux poètes. Ceci nous permet de soutenir que Cvetaeva et Nabokov ont manifesté une similitude évidente en traitant dans leur poésie le thème du « mal du pays ».

« La Russie que nous avons perdue »

« On n'emporte pas la patrie à la semelles de ses souliers », c'est vrai, mais on en emporte un souvenir aigu, surtout lorsque la séparation se passe d'une façon abrupte, comme c'était le cas pour des milliers de Russes soumis par l'émigration forcée à une rude épreuve de survie physique et psychologique. « Le grand exode en terre étrangère », selon le mot de Nabokov (*velikij vyxod na čužbinu*), fut ressenti comme une catastrophe, à en juger selon les nombreux témoignages des émigrés de la première vague qui, croyant que l'exil serait certainement

10. F. Rastier, *op. cit.*, p. 197.
11. Voir l'analyse de ce thème chez F. Rastier, *op. cit.*, p.197-201.
12. J. I. Lévine, « Le statut communicatif du poème lyrique », in J. Lotman et B. Ouspenski (éd.), *Travaux sur les systèmes de signes. École de Tartu*, trad. du russe A. Zouboff, Bruxelles , Éditions Complexe, 1976, p. 205.

provisoire, ne cessaient de rêver du « retour le plus prompt dans leur chère Patrie ».

Vladimir Nabokov avait vingt ans lorsqu'il s'est trouvé en exil. Il écrivait des vers depuis dix ans environ. À l'âge de seize ans, il avait eu « le malheur » de publier son premier recueil de poésie que ses maîtres et camarades du célèbre lycée Ténichev (*Teniševskoe učilišče*) à Saint-Pétersbourg soumirent à des moqueries sans pitié. C'étaient encore des vers d'adolescent écrits sous l'influence de Ivan Bunin, de Afanasij Fet et sans doute de Aleksandr Blok. La séparation avec le sol natal a fait naître chez le jeune poète un flux de poèmes sur la Russie dont le nom figure souvent dans les titres mêmes des vers et ceci jusqu'à 1939 : « À la Russie » (« Rossii ») (1921), « La Russie » (« Rossija ») (1922), « La Patrie » (« Rodina ») (1923), « À la Patrie » (« Rodine ») (1923), « La Patrie » (« Rodina ») (1927), « À la Russie » (« K Rossii ») (1928), « À la Russie » (« K Rossii ») (1939). Ce dernier poème écrit tout de suite après le pacte germano-soviétique mettra fin à ses nombreuses interpellations de sa patrie. Après, comme l'a dit Nabokov lui-même, même s'il s'adressait à la Russie, il le faisait indirectement, « par le biais des intermédiaires »[13].

Le sujet de l'un de ses premiers poèmes composés en émigration alors que Nabokov faisait ses études à Cambridge était la perte de sa patrie :

> Ma demeure est brûlée, les bosquets sont abattus,
> là, où mon printemps s'imbibait de brouillard,
> où les bouleaux étaient rêveurs et le pic-vert
> cognait du bec contre les troncs… Au combat
> j'ai perdu mon ami d'une perte irréparable,
> puis ce fut mon tour de perdre ma patrie.[14]

Mihail Lotman remarque qu'autant le thème de la nostalgie est finement résolu dans la prose nabokovienne, autant dans sa poésie il est

13. G. Glušanok, *op. cit.*, p. 137.
14. Traduction des passages poétiques : Claude Kastler.
«Дом сожжен и вырублены рощи, / где моя туманилась весна, / где березы грезили и дятел / по стволу постукивал ... В бою / безысходном друга я утратил, / а потом и родину мою» (V. Nabokov, *Kaplja solnca v venčike stiha* [*Une goutte de soleil dans la corolle du vers*], Moscou, Eksmo-press, 2000, p. 149).

présenté de la façon la plus directe avec tous les clichés sous-jacents, y compris la nostalgie des bouleaux en robes blanches[15]. Ce jugement un peu sévère est, peut-être, vrai pour le Nabokov des débuts, mais avec le temps son diapason poétique devient beaucoup plus large même si, en bien des choses, il reste attaché à la tradition classique.

La poésie de Cvetaeva, au contraire, aspirait aux formes nouvelles et hardies pour ne pas dire révolutionnaires : son rythme fait penser à Vladimir Majakovskij alors que par le jeu des sons et des mots, elle se rapproche d'Andrej Belyj. D'autre part, comme le remarque Gleb Struve, l'œuvre lyrique de Cvetaeva a fait sien le souffle puissant du riche folklore russe[16].

Cette dissimilitude formelle a entraîné des approches également différentes chez Nabokov et Cvetaeva dans le développement des thèmes de l'exil et de la nostalgie. Cependant, selon certains paramètres (sentiments, motifs, images), ils se rapprochent d'une façon impressionnante.

Dans les premiers temps de l'émigration qui ont mené Cvetaeva d'abord à Berlin et puis à Prague, elle écrit relativement peu sur la Russie de sorte qu'on ne trouve pas beaucoup de traces de nostalgie dans ses poèmes. Emportée par le tourbillon de « passions empoignées », elle crée ses grands poèmes d'amour, tels que « Le poème de la montagne » (« Poema Gory »), « Le poème de la fin » (« Poema konca ») . Toutefois, le « mal du pays » se révèle indirectement dans sa poésie à travers quelques éléments afférents à ce thème dont, par exemple, le motif de l'orphelin ou, plus exactement, de *sirotstvo*, c'est-à-dire l'état d'orphelin, l'« orphelinage », la solitude[17]. Le motif de

15. M. Lotman, « A ta zvezda nad Pulkovom… Zametki o poezii i stihosloženii V. Nabokova » (« Et cette étoile au-dessus de Poulkovo… À propos de la poésie et de la métrique de V. Nabokov »), in *V. V. Nabokov :* Pro et contra, Saint-Pétersbourg, Izdatel'stvo Hristianskogo gumanitarnogo instituta, 2001, t. 2, p. 214.
16. G. Struve, *Russkaja literatura v izgnanii* (*La littérature russe en exil*), Paris, YMCA Press, 1984, p. 149-150.
17. Voir l'extrait de son premier vers qu'elle a écrit à son arrivée à Berlin en 1922 : «Час безземельных братств. / Час мировых сиротств.» (« Heure des fraternités sans terre. / Heure des orphelinages du monde ») M. Cvetaeva, *Après la Russie*, trad. B. Kreise, Paris, Payot & Rivages, 1993, p. 23.

l'orphelinage se réitère par exemple dans les poèmes « À Berlin » (« Berlinu ») (1922), « Arbres » (« Derev'ja ») (1922) et quelques autres.

Pendant la période tchèque, l'image de la Russie se dessinait souvent chez Cvetaeva de façon tout à fait inattendue, comme par hasard, sur un fond de tristesse. Ainsi, au milieu d'un vers, elle demande à un destinataire imaginaire de dire bonjour à Moscou, plus précisément de s'incliner, selon l'ancienne tradition russe, devant sa ville natale. À l'écrit, cette salutation est placée entre parenthèses : « Dans la brume orpheline – deux lointains… / (Incline-toi devant Moscou !) »[18].

Dans un de ses poèmes les plus pénétrants, écrit en 1925, juste avant de quitter la Tchécoslovaquie (dont elle gardera toujours la nostalgie) pour s'installer à Paris, Cvetaeva salue, en s'inclinant, le seigle russe :

> Salut au seigle russe,
> Au champ où la paysanne se noie dans l'ombre…
> Ami ! La pluie cogne à ma fenêtre,
> Et mon cœur est gagné par les malheurs…[19]

Il faudra enfin mentionner le poème « L'aube sur les rails » (« Rassvet na rel'sah ») (1922), dont le sujet est la reconstitution de la Russie dans la mémoire de l'auteur :

> Tandis que le jour ne s'est pas levé
> Avec ses passions empoignées –
> Dans toute son horizontalité
> Je rétablis la Russie ![20]

Rétablir, reconstituer veut dire restituer dans son état d'origine, en réalité ou par la pensée, ce qui a été oublié, altéré, détruit. Là, Cvetaeva se rapproche étonnamment de Nabokov qui rêvait lui aussi,

---

18. «В сиром мороке – две дали... / (Поклонись Москве!)» (M. Cvetaeva, *Sočinenija v dvuh tomah*, Moscou, Hudožestvennaja literatura, t. I, 1980, p. 219.
19. «Русской ржи от меня поклон, / Ниве, где баба застится. / Друг! Дожди за моим окном, / Беды и блажи на сердце...» (M. Cvetaeva, *Stihotvorenija i poemy*, New York, Russica, t. 3, 1983, p. 126).
20. M. Cvetaeva, *Après la Russie*, *op. cit.*, p. 62.
«Покамест день не встал / С его страстями стравленными – / Во всю горизонталь / Россию восстанавливаю!» (M. Cvetaeva, *Stihotvorenija i poemy*, New York, Russica, t. 3,1983, p. 44).

pendant de longues nuits sans sommeil, de la résurrection de la Russie martyrisée : « Russie ma mère, morte, j'ai soif de ta résurrection / et de ta vie à venir ! »[21]. Mais à la différence de Nabokov, dont la foi irrationnelle en la résurrection de la Russie persistait au cours des années, Cvetaeva, plus réaliste (si étrange que cela paraisse dans le cas d'un poète de tonalité romantique), comprend vite que l'exil est définitif et qu'il n'y aura pas de retour possible vers la Russie ancienne. Dans un des poèmes écrits en 1932, elle constate avec beaucoup d'amertume la disparition de la Russie où elle était née, donc sa Russie à elle :

> Parcourez avec une lanterne
> Tout l'univers sous la lune
> Ce pays-là n'existe pas sur la carte –
> Ni dans l'espace.
> Il a été bu, comme dans une soucoupe :
> On voit briller le fond !
> Est-ce qu'on peut retourner
> Dans une maison, qui a été – démolie ?[22]

Il est intéressant de noter que l'image tsvétaevienne d'une maison démolie, plus exactement, d'une maison abattue à ras de terre, fait écho aux images nabokoviennes d'une maison brûlée et d'un bosquet abattu (on peut supposer un certain parallélisme avec la cerisaie abattue de Čehov, un des auteurs très appréciés par Nabokov). En témoigne, par exemple, cette ligne du poème « Russie » de Nabokov : « mon paradis est depuis longtemps abattu et vendu... »[23].

Chez Cvetaeva, la disparition de la Russie d'antan signifie la perte de sa jeunesse et, en fait, sa propre disparition telle qu'elle était autrefois :

> Celle-là dont les pièces de monnaie –
> Portent l'effigie de ma jeunesse,

---

21. «Родная, мертвая, я чаю воскресенья / и жизнь грядущую твою!» (V. Nabokov, *Kaplja solnca v venčike stiha*, Moscou, Eksmo-press, 2000, p. 291).
22. V. Lossky, *Marina Tsvétaeva. Un itinéraire poétique*, Paris, Solin, 1987, p. 261. «С фонарем обшарьте / Весь подлунный свет. / Той страны на карте – / Нет, в пространстве – нет. / Выпита как с блюдца: / Донышко блестит! / Можно ли вернуться / В дом, который – срыт?» (M. Cvetaeva, *Stihotvorenija i poèmy*, New York, Russica, t. 3, 1983, p. 168-169).
23. «Мой рай уже давно и срублен, и распродан...» (V. Nabokov, *Kaplja solnca v venčike stiha*, Moscou, Eksmo-press, 2000, p. 290).

Cette Russie-là n'existe plus.
Tout comme moi non plus.[24]

Pour Nabokov qui avait sept ans de moins que Cvetaeva (d'ailleurs, celle-ci, une fois émigrée, s'est sentie vieille alors qu'elle n'avait que trente ans en 1922), la Russie perdue était liée avant tout à son enfance idyllique, dont il était brutalement coupé par l'exil. Dans son autobiographie *Autres rivages*, Nabokov explique : « […] la nostalgie que j'ai nourrie toutes ces dernières années est le sentiment hypertrophié d'avoir perdu mon enfance »[25]. On pourrait prétendre que l'enfance est le point de départ dans tout l'univers poétique nabokovien. Très significatif à cet égard est le *Poème de Paris* (*Parižskaja Poema*), écrit en vers libres en 1943, où il souhaite ardemment que le tapis splendide de la vie soit plié de telle sorte que son dessin d'aujourd'hui vienne doubler celui d'hier :

[…] retrouver le début de ma route,
pour ramasser, venu de mon enfance,
le bout perdu d'un fil ancien.[26]

On comprend alors pourquoi, par rapport à sa prose où le style nabokovien atteint les sommets de la virtuosité, son langage poétique reste d'une simplicité enfantine, presque à la frontière du primitif. C'est que la poésie reste pour Nabokov un instrument unique qui lui permet de retrouver le paradis perdu de son enfance. Nous en trouvons la preuve dans le poème « La neige » (« Sneg ») (1930) :

Au moment de m'endormir
chaque fois je pense :
peut-être elle aura loisir
de me faire visite,

24. V. Lossky, *op. cit.*, p. 262.
«Той, где на монетах – / Молодость моя, / Той России – нету. / – Как и той меня» (M. Cvetaeva, *Stihotvorenija i poemy*, New York, Russica, t. 3, 1983, p. 169).
25. V. Nabokov, *Autres rivages. Autobiographie*, trad. de l'anglais Y. Davet, Paris, Gallimard, 1991, p. 92.
26. V. Nabokov, *Poèmes et problèmes*, trad. du russe et de l'anglais H. Henry, Paris, Gallimard, 1999, p. 142-143.
«[…] очутиться в начале пути, / наклониться – и в собственном детстве / кончик спутанной нити найти» (V. Nabokov, *Kaplja solnca v venčike stiha*, Moscou, Eksmo-press, 2000, p. 335).

> tout emmitouflée, ma pataude
> enfance.[27]

On comprend également à quel point Iosif Brodskij, un autre grand exilé, représentant de la deuxième vague de l'émigration russe, avait raison en disant qu'un écrivain en exil est un être, somme toute, rétroactif, un être qui regarde plutôt en arrière. Dans son essai *L'état qu'on appelle état d'exil*, il parle du « mécanisme rétrospectif » qui se met en route chaque fois que l'émigré est confronté à un environnement inhabituel :

> Agréable ou pesant, le passé est toujours un territoire sans danger, au moins parce qu'il est déjà vécu ; la capacité de notre espèce à retourner en arrière – surtout dans les pensées ou dans les rêves puisque nous y sommes aussi en sécurité – est extrêmement forte chez chacun de nous et complètement indépendante de la réalité qui nous entoure.[28]

« Ma langue maternelle aux sons lactés »[29]

Avec les années qui passaient, la sensation de l'exil devenait chez les émigrés russes de plus en plus amère. Les problèmes matériels, l'enfermement dans leur propre milieu, une intégration difficile renforçaient cette amertume. Nabokov évoque un véritable « ghetto » de l'émigration qui s'est formé à Berlin et à Paris qui, d'ailleurs, était pour lui un milieu plus culturel et plus libre que les pays où ils vivaient[30]. Dans *Autres rivages*, il souligne l'absence des liens entre les « autochtones » et les Russes émigrés : « […] aucune communication réelle, riche d'humanité de cette sorte si répandue dans notre propre

---

27. *Ibid.*, p. 72-73.
«Отходя ко сну, / всякий раз думаю: / может быть, удосужится / меня посетить / тепло одетое, неуклюжее / детство мое» (V. Nabokov, *Sobranie sočinenij russkogo perioda v 5 tomah* (*Œuvres de la période russe en cinq tomes*), Saint-Pétersbourg, Simpozium, t. 2, 2001, p. 553).
28. I. Brodskij, *O skorbi i razume. Sočinenija Iosifa Brodskogo* (*L'affliction et la raison. Œuvres de I. Brodski*), Saint-Pétersbourg, Puškinskij fond, 2003, t. 6, p. 32-33.
29. Voir note 34.
30. B. Boyd, *Vladimir Nabokov : amerikanskie gody* (*Vladimir Nabokov : les années américaines)*, Moscou, trad. de l'anglais, Saint-Pétersbourg, Izdatel'stvo Nezavisimaja Gazeta, Izdatel'stvo Simpozium, 2004, p. 193.

milieu, n'existait entre nous et eux »[31]. Il parle également de la froideur et de l'enfer bureaucratique des pays d'accueil[32].

L'œuvre poétique de Cvetaeva dans les années 1930 est particulièrement imprégnée par un profond désenchantement à l'égard de tout. Ainsi, dans le petit poème « Torche » (« Lučina ») écrit en 1931, elle avoue :

> Qu'il nous paraît, votre Paris,
> Ville ennuyeuse et bien peu belle.
> « Pourquoi ta torche, ô ma Russie,
> Avec tant d'éclat brûle-t-elle ? »[33]

La solitude, l'incompréhension, l'humiliation, voici les composantes de l'exil chez Cvetaeva que nous trouvons concentrées dans son célèbre poème « Mal du pays » (« Toska po rodine ») (1934). Construit comme remise en cause de la notion elle-même (« Mal du pays ! Tocard, ce mal / Démasqué il y a longtemps ! »[34]), le poème reproduit l'état d'âme d'un poète exilé qui, en proie au désespoir, en vient jusqu'à la négation totale non seulement de sa patrie, mais aussi de sa langue maternelle :

> Même ma langue maternelle
> Aux sons lactés – je m'en défie.
> Il m'est indifférent en quelle
> langue être incomprise et de qui ![35]

Nabokov, en 1939, a écrit un poème semblable par son style poignant à celui de Cvetaeva, intitulé « À la Russie » (« K Rossii »), dans lequel

---

31. V. Nabokov, *Autres rivages. Autobiographie*, op. cit., p. 348.
32. *Ibid.*, p. 349.
33. M. Cvetaeva, *Poèmes*, *op. cit.*, p. 221.
«Что скучным и некрасивым / Нам кажется ваш Париж. / « Россия моя, Россия, / Зачем так ярко горишь?» (M. Cvetaeva, *Stihotvorenija i poemy*, New York, Russica, t. 3, 1983, p. 148).
34. «Тоска по родине! Давно / Разоблаченная морока!» (M. Cvetaeva, *Sočinenija v dvuh tomah*, Moscou, Hudožestvennaja literatura, t. I, 1980, p. 322).
35. M. Cvetaeva, *Le ciel brûlé, suivi de Tentative de jalousie*, trad. P. Léon et É. Malleret, Paris, Gallimard, 1999, p. 197.
«Не обольщусь и языком / Родным, его призывом млечным. / Мне безразлично на каком / Непонимаемой быть встречным!» (M. Cvetaeva, *Sočinenija v dvuh tomah*, Moscou, Hudožestvennaja literatura, t. I, 1980, p. 322).

l'auteur supplie sa patrie de le laisser enfin en paix et de ne pas lui venir en songe ; pour cela il est prêt à renoncer à tout, même à sa langue maternelle :

> À vivre mutilé, exsangue,
> à ignorer mes livres les plus chers,
> prêt à troquer pour un parler quelconque
> ma langue natale : tout ce que j'ai.[36]

Mais la Russie, telle une idée fixe, ne l'abandonnait pas, la langue russe non plus. Même lorsque Nabokov devint un écrivain anglophone, il continua à écrire des vers en russe : c'était sans doute une consolation pour lui. On trouve dans la postface de *Lolita* son aveu : « Ma tragédie personnelle […] c'est que j'ai dû abandonner mon idiome naturel, ma langue russe déliée, riche, infiniment docile, et adopter un anglais de seconde catégorie […]. »[37]

Cvetaeva essaya, elle aussi, d'écrire dans une autre langue que le russe : dans les années 1930, elle écrit en français quelques récits, elle traduit en français ses vers, en particulier le grand poème « Le Gars ». Elle visait non seulement à trouver des nouveaux lecteurs et donc des ressources supplémentaires, mais aussi, comme le note Véronique Lossky, à lancer un défi et à surmonter les difficultés de création dans une langue qui n'était pas la sienne[38]. Malheureusement, aucune de ses œuvres rédigées ou traduites en français n'a été publiée de son vivant, même « Le Gars », illustré par Natal'ja Gončarova. Les échecs de cette entreprise pour publier en français ont poussé Cvetaeva encore plus loin dans son repli sur soi-même, dans l'« isoloir du cœur » (*edinoličie čuvstv*)[39].

Iosif Brodskij décrit ainsi cet isolement du poète en exil : « […] une des vérités de l'état que nous appelons "exil" consiste en ce qu'il accélère

---

36. V. Nabokov, *Poèmes et problèmes*, *op. cit.*, p. 112-113.
«Обескровить себя, искалечить, / не касаться любимейших книг, / променять на любое наречье / все, что есть у меня, – мой язык» (V. Nabokov, *Kaplja solnca v venčike stiha*, Moscou, Eksmo-press, 2000, p. 328).
37. V. Nabokov, « À propos d'un livre intitulé *Lolita* », in V. Nabokov, *Lolita*, trad. de l'anglais M. Couturier, Paris, Gallimard, 2001, p. 468.
38. V. Lossky, *op.cit.*, p. 227.
39. M. Cvetaeva, *Le Ciel brûlé…*, *op cit.*, p. 196.

dans une grande mesure la fuite professionnelle – ou le glissement – dans l'isolement, dans une perspective absolue : vers l'état qui implique que tout ce avec quoi l'homme reste, c'est lui-même et sa langue, et entre eux il n'y a rien ni personne »[40]. Brodskij insiste sur le fait que pour les écrivains, l'état d'exil est avant tout un événement linguistique :

> Projeté dans un ailleurs, l'écrivain se réfugie dans sa langue maternelle. Pour ainsi dire, sa langue, qui était une épée, devient son bouclier, son navire spatial. Ce qui commença par être une affaire privée et intime avec sa langue, finit par devenir, en exil, son destin, avant même qu'elle ne devienne une obsession ou un devoir.[41]

Or, le renoncement de Cvetaeva à sa langue maternelle qu'elle déclare dans son « Mal du pays » est certainement imaginaire et ne sert qu'à exprimer son désespoir devant cette totale incompréhension qui l'entoure. La négation de son pays natal se révèle aussi fictive, car les deux lignes qui achèvent le poème contredisent tout ce qui a été dit précédemment :

> Mais si sur le chemin buissonne
> Un arbre, et si c'est – un sorbier…[42]

On sait bien que le sorbier était pour Cvetaeva le symbole de la Russie de son enfance. Dans une des lettres, adressées à Natal'ja Gajdukevič, retrouvées et publiées récemment et traduites en français[43], Cvetaeva commente à sa correspondante le dernier vers de ce poème : « Tout le poème est – rien que pour les deux dernières lignes […]. Ces vers auraient pu être mes derniers »[44]. Elle cite ensuite son poème qui date de 1916 et clôt le cycle « Moscou » (« Moskva ») :

---

40. I. Brodskij, *op. cit.*, p. 55.
41. *Ibid*.
42. M. Cvetaeva, *Le ciel brûlé…*, *op. cit.*, p. 197.
«Но если по дороге – куст / Встает, особенно – рябина...» (M. Cvetaeva, *Sočinenija v dvuh tomah*, Moscou, Hudožestvennaja literatura, t. 1, 1980, p. 323).
43. M. Cvetaeva, *Lettres du grenier de Wilno*, trad. E. Amoursky, Paris, Éditions des Syrtes, 2004.
44. *Ibid*., p. 108.

Grappes en feu
Sur les sorbiers
Chute des feuilles –
Je suis née.[45]

La boucle s'est refermée : sorbier / enfance / Moscou – Paris / amertume de la solitude / sorbier.

Chez Nabokov, on trouve le même cas de figure : bouleau / enfance / Pétersbourg – Montreux / souvenir du garçon qu'il était / arbre familier. Dans son dernier vers « Du Nord tout gris » (1967), le poète regarde longuement les photos prises dans les lieux où il a passé jadis son enfance, notamment Batovo et Rojdestveno, les domaines de la famille Nabokov aux environs de Saint-Pétersbourg. Il reconnaît les silhouettes des choses familières : la route de Louga, la maison à colonnes, la rivière Orodèje, un arbre surgi de la brume, et ses souvenirs d'enfance émergent de nouveau. Le poème finit avec la simplicité inouïe dont parlait Boris Pasternak :

Voyez, c'est Batovo,
Et c'est Rojdestveno.[46]

Le « mal du pays » et la dimension idéologique

Marina Cvetaeva et Vladimir Nabokov étaient issus tous les deux d'un milieu nobiliaire, cultivé et libéral. Les deux poètes tournèrent le dos à la révolution et n'avaient aucune illusion à l'égard du pouvoir bolchevique. En exil, l'un et l'autre se tenaient en dehors de tout mouvement littéraire et politique. Toutefois, ils ne pouvaient pas rester complètement à l'écart des événements qui secouaient l'Europe dans les années 1930. Un certain nombre de leurs poèmes portent l'empreinte des opinions politiques auxquelles adhéraient Cvetaeva et Nabokov à cette époque. On constate que leurs positions idéologi-

45. M. Cvetaeva, *Poèmes*, trad. H. Abril, Paris, Librairie du Globe, 1993, p. 47.
«Красною кистью / Рябина зажглась. / Падали листья, / Я родилась» (M. Cvetaeva, *Sočinenija v dvuh tomah*, Moscou, Hudožestvennaja literatura, t. 1, 1980, p. 63).

46. V. Nabokov, *Poèmes et problèmes*, *op. cit.*, p. 173.
«Вот это Батово. / Вот это Рождественно» (V. Nabokov, *Kaplja solnca v venčike stiha*, Moscou, Eksmo-press, 2000, p. 345).

ques, initialement assez proches, se séparent sous l'influence des circonstances dans lesquelles ils se sont trouvés dans l'émigration.

Les « Poèmes à mon fils » (« Stihi k synu »)

Avec sa tendance à créer des mythes, bien propre à elle, Cvetaeva est restée pendant plusieurs années fidèle à l'idée de l'Armée blanche. Déjà en Russie, elle a écrit, en 1917-1920, un cycle de poèmes « Le Camp des Cygnes » (« Lebedinyj stan ») qui chantait la gloire de l'Armée des volontaires dans les rangs de laquelle combattait son mari Sergej Efron. En exil, toujours hantée par le mythe du mouvement blanc, elle écrit le poème « Perekop » sur les péripéties éprouvées par l'Armée blanche vers la fin de la guerre civile. Le poème aurait pu être édité dans la revue *Volja Rossii* (*Liberté de la Russie*), mais Cvetaeva a suspendu sa publication, sans doute, comme le note Véronique Lossky, sur l'insistance de son mari à qui d'ailleurs le poème était dédié[47].

En effet, Efron, son « éternel et son bien-aimé volontaire », a fait volte-face, après avoir émigré : se repentant des erreurs de sa jeunesse, il se rallie désormais au mouvement eurasien qui prône le rapprochement avec l'Union soviétique et devient finalement le chef de l'Union pour le retour dans la patrie.

Cvetaeva était très éloignée des activités politiques de son mari ; son attitude à l'égard du régime soviétique ne changeait pas, ce que prouve entre autres, ce passage d'une de ses lettres à des amis :

> Vous voulez peut-être dire qu'aux yeux de l'émigration mon hostilité vis-à-vis des bolcheviks est faible ? Je réponds à cela : c'est une autre hostilité, une hostilité différente. Les émigrés russes détestent les bolcheviks parce qu'ils ont perdu tous leurs biens, moi je les déteste parce que Boris Pasternak est peut-être empêché de se rendre dans son Marburg bien-aimé […].[48]

Cependant, influencée par sa famille (les enfants ont soutenu leur père dans son désir de retourner en URSS), Cvetaeva ne pouvait pas se soustraire complètement aux incidences des orientations eurasistes de

47. V. Lossky, *op. cit.*, p. 200.
48. M. Razumovsky, *Marina Tsvetaieva. Mythe et réalité*, trad. A. Pletnioff-Boutin, Montricher (Suisse), Les Éditions Noir sur Blanc, 1988, p. 309.

son mari. Elle, qui était au lendemain de la guerre civile le chantre de la « Vendée russe », écrit en 1932 le cycle des « Poèmes à mon fils » dans lequel elle donne sa « bénédiction » à celui-ci (Mour, son fils, avait alors sept ans) pour se rendre dans son pays, c'est-à-dire l'URSS. Quant à elle, malgré toute sa nostalgie, Cvetaeva ne voulait nullement rentrer en Russie soviétique. En fait, elle était condamnée ici et là :

> Ne nous courbons pas devant les mots !
> La sainte Russie est à nos aïeux, la Russie est à nous,
> Pour vous – les éclaireurs des cavernes –
> Le signal de clairon – l'URSS […].[49]

Dans le poème « Les Tchéliouskine » (« Čeluskincy ») (1934), consacré aux héros du navire *Tchéliouskine*, coincé dans les glaces, son imagination poétique cède à l'exaltation pour crier avec défi au-delà de toute force :

> En ce jour – Vive
> l'Union soviétique !
> Je tiens à vous par tous mes muscles
> Et je suis, fière de vous :
> Les Tchéliouskine sont russes ![50]

Ce poème était un défi de plus que Cvetaeva, possédant un esprit manifestement frondeur, a lancé à l'émigration parisienne, ce qui a rendu encore plus difficile leurs relations. Elle avait déjà choqué les milieux émigrés, en saluant Majakovskij lors de son passage à Paris en 1928, ainsi qu'en lui dédiant un cycle de poèmes.

Or, nous sommes témoins d'une contradiction flagrante : d'une part, l'admiration de Cvetaeva devant le mouvement blanc, son antipathie à l'égard des bolcheviks, le refus et la peur du retour en Russie soviétique ; d'autre part, sa collaboration avec la revue des eurasiens *Versty* (*Les Verstes*) – qui portait d'ailleurs le nom de son recueil de poèmes,

---

49. «Да не поклонимся словам! / Русь – прадедам, Россия – нам, / Вам – просветители пещер – / Призывное: СССР […]» (M. Cvetaeva, *Sočinenija v dvuh tomah*, Moscou, Hudožestvennaja literatura, t. 1, 1980, p. 307).

50. V. Lossky, *op. cit.*, p. 266.
«Сегодня – да здравствует / Советский Союз! / За вас каждым мускулом / Держусь – и горжусь: / Челюскинцы – русские!» (M. Cvetaeva, *Sočinenija v dvuh tomah*, Moscou, Hudožestvennaja literatura, t. 1, 1980, p. 321).

édité à Moscou juste avant son émigration –, l'émerveillement devant Majakovskij, chantre de la Révolution, l'exaltation devant ces quatre lettres – URSS. Tout porte à croire à un profond désarroi intérieur qui a affecté la poétesse et l'a finalement amenée à une catastrophe.

La notion de pouvoir et la notion de patrie

La seule question politique qui intéressa vraiment Nabokov pendant toute sa vie, c'était l'attitude vis-à-vis de l'Union soviétique. Il fut un des premiers à avoir fait le rapprochement entre le régime soviétique et le régime hitlérien qui s'était instauré en Allemagne en 1933. Après la signature, en 1939, par Molotov et Ribbentrop d'un « abominable pacte entre deux monstres totalitaires »[51], il a écrit dans son poème « À la Russie » :

> Personne – il est trop tard ! – ne devra plus répondre
> du chagrin, des tourments, de la honte,
> plus personne n'attend de pardon.[52]

À la fin de la guerre, Nabokov, déjà aux États-Unis, a écrit deux poèmes en russe « sur un ton ouvertement civique » (*otkrovenno graždanskogo pošiba*), ainsi qu'il les a qualifiés lui-même[53]. Le premier d'entre eux a été envoyé dans une revue new-yorkaise qui avait demandé à Nabokov d'écrire quelque chose sur la Russie. En 1944, après le grand tournant dans la guerre contre Hitler, c'était le temps d'une grande euphorie prosoviétique aux États-Unis[54]. Nabokov, en dépit de l'opinion publique, a cru nécessaire de se prononcer contre la réconciliation avec le régime stalinien et a écrit des paroles tout à fait intransigeantes :

> Qu'importe la couleur épique
> dont se pare aujourd'hui le clinquant des Soviets,
> qu'importe si mon âme éclate de pitié :
> Je ne céderai pas, je veux haïr sans trêve

51. G. Glušanok, *op. cit.*, p. 136.
52. V. Nabokov, *Poèmes et problèmes*, *op. cit.*, p. 114-115.
«И за горе, за муку, за стыд / – поздно, поздно! – никто не ответит, / и душа никому не простит» (V. Nabokov, *Kaplja solnca v venčike stiha*, Moscou, Eksmo-press, 2000, p. 329).
53. G. Glušanok, *op. cit.*, p. 137.
54. B. Boyd, *op. cit.*, p. 76.

la hideur, la cruauté, le poids
de la servitude muette. Non, oh non…[55]

L'autre poème, intitulé « Sur les gens au pouvoir » (« O praviteljax »), regorge de mépris à l'égard de tous ceux qui idolâtraient Staline et autres chefs (les « Mamaï », comme il les appelle). Le poète se pose la question rhétorique sur la compatibilité de la notion de pouvoir avec la notion de patrie, celle-ci étant capitale pour Nabokov :

Depuis quand
la notion de pouvoir est-elle équivalente
à celle, fondatrice, de patrie ?[56]

Ce poème, comme le note Nabokov lui-même, était conçu par sa forme comme une parodie de la manière d'écrire (des rimes, des intonations), propre à Majakovskij. Si Cvetaeva considérait celui-ci comme un grand poète, Nabokov parle de lui avec condescendance et mépris, quoi qu'il reconnaisse que Majakovskij n'était pas privé d'un certain éclat et d'acuité[57] :

Mon défunt homonyme, celui
qui écrivait les vers à raies
et à carreaux, à l'aube du Pouvoir
Petit-bourgeois Pansoviétique,
eût-il vécu jusqu'à midi,
chercherait aujourd'hui des rimes
en « praline »
ou bien en « Achille »,
et autres de même farine.[58]

---

55. V. Nabokov, *Poèmes et problèmes*, *op. cit.*, p. 144-145.
«Каким бы полотном батальным ни являлась / советская сусальнейшая Русь, / какой бы жалостью душа ни наполнялась, / не поклонюсь, не примирюсь / со всею мерзостью, жестокостью и скукой / немого рабства – нет, о, нет […]» (V. Nabokov, Poèmes et problèmes, *op. cit.*, p. 144).
56. *Ibid.*, p. 146-147.
«С каких это пор / понятие власти стало равно / ключевому понятию родины?» (V. Nabokov, *Poèmes et problèmes*, *op. cit.*, p. 146).
57. B. Boyd, *op. cit.*, p. 104.
58. V. Nabokov, *Poèmes et problèmes*, *op. cit.*, p. 150-151.
«Покойный мой тезка, / писавший стихи и в полоску / и в клетку, на самом восходе / всесоюзно-мещанского класса, / кабы дожил до полдня, / нынче бы рифмы натягивал / на «монументален», / на «переперчил» – / и так далее» (V. Nabokov, *Poèmes et problèmes*, *op. cit.*, p. 150).

Les deux dernières rimes sous-entendaient Staline et Churchill. Jusqu'à la fin de sa vie Nabokov est resté hostile à l'URSS et ne s'est jamais résigné à l'existence du régime soviétique.

Le retour

Parmi les quelques composantes qu'implique la notion de mal du pays, il y en a une qui suppose un éventuel retour dans le pays natal. Au cas où il s'agit de l'exil politique, ce qui était évident pour la première vague de l'émigration russe, le retour présupposait la conversion des opinions politiques. Ni Cvetaeva ni Nabokov n'ont changé leurs prises de position à l'égard du pouvoir soviétique. Les hésitations de Cvetaeva et, finalement, son retour en URSS ont été dictés par les circonstances familiales et non pas par ses convictions. Elle restait absolument lucide sur cette question, ce que prouvent ses propres paroles, très connues actuellement : « Tout me pousse vers la Russie où je ne peux pas aller. Ici je suis inutile. Là-bas je suis impossible. »[59]

Quant à Nabokov, lorsqu'en 1962, on lui a posé la question de savoir s'il n'envisageait pas son retour en Russie, il a répondu : « Je n'y retournerai jamais pour cette simple et bonne raison que toute la Russie qui m'est nécessaire est toujours avec moi : la littérature, ma langue et mon enfance russe. »[60]

Au début de l'exil, Nabokov a écrit dans un vers « Crois-moi, tous retourneront dans la patrie »[61]. La prophétie du poète s'est réalisée. Et Nabokov et Cvetaeva, comme beaucoup d'autres poètes et écrivains de l'émigration russe, sont rentrés en Russie avec leurs livres, dans la littérature russe, qui dorénavant reste un tout indivisible.

59. V. Lossky, *op. cit.*, p. 266.
60. V. Nabokov, *Kaplja solnca v venčike stiha*, Moscou, Eksmo-press, 2000, p. 57.
61. Верь: вернуться на родину все (V. Nabokov, *Kaplja solnca v venčike stiha*, Moscou, Eksmo-press, 2000, p. 293.

Bibliographie

BOYD B., *Vladimir Nabokov : amerikanskie gody* (*Vladimir Nabokov : les années américaines*), Per. s angl, Moscou, Izdatel'stvo Nezavisimaja Gazeta, Saint-Pétersbourg, Izdatel'stvo Simpozium, 2004.

—, *Vladimir Nabokov : russkie gody* (*Vladimir Nabokov : les années russes*), trad. de l'anglais, Moscou, Izdatel'stvo Nezavisimaja Gazeta, Saint-Pétersbourg, Izdatel'stvo Simpozium, 2001.

BRODSKIJ I., *O skorbi i razume. Sočinenija Iosifa Brodskogo (L'affliction et la raison. Œuvres de I. Brodski*), Saint-Pétersbourg, Puškinskij fond, 2003, t. 6.

GLUŠANOK G., « Nabokov v roli Nabokova » (« Nabokov dans le rôle de Nabokov »), in *V. V. Nabokov :* Pro et contra, Saint-Pétersbourg, Izdatel'stvo Hristianskogo gumanitarnogo instituta, 2001, t. 2, p. 124-144.

HOMÈRE, *Odyssée*, V. Bérard (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 1955, t. 1.

KUNDERA M., *L'ignorance*, Paris, Gallimard, 2003.

LÉVINE J. I., « Le statut communicatif du poème lyrique », in J. Lotman et B. Ouspenski (éd.), *Travaux sur les systèmes de signes. École de Tartu*, trad. A. Zouboff, Bruxelles, Éditions Complexe, 1976, p. 205-212.

LITTRÉ É., *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Hachette, 1881.

LOSSKY V., *Marina Tsvétaeva. Un itinéraire poétique*, Paris, Solin, 1987.

LOTMAN M., « A ta zvezda nad Pulkovom… Zametki o poezii i stihosloženii V. Nabokova » (« Et cette étoile au-dessus de Poulkovo… À propos de la poésie et de la métrique de V. Nabokov »), in *V. V. Nabokov :* Pro et contra, Saint-Pétersbourg, Izdatel'stvo Hristianskogo gumanitarnogo instituta, 2001, t. 2, p. 213-226.

RASTIER F., *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF, 2001.

RAZUMOVSKY M., *Marina Tsvetaieva. Mythe et réalité*, trad. A. Pletnioff-Boutin, Montricher (Suisse), Les Éditions Noir sur Blanc, 1988.

ŠMELEV A. D., *Russkaja jazykovaja model' mira* (*Le modèle linguistique russe du monde*), Moscou, Jazyki slavjanskoj kul'tury, 2002.

STEPANOV J. S., *Konstanty : slovar' russkoj kul'tury* (*Les Constantes : dictionnaire de la culture russe*), Izdanie 3-e, Moscou, Akademičeskij Proekt, 2004.

STRUVE G., *Russkaja literatura v izgnanii* (*La littérature russe en exil*), Paris, YMCA Press, 1984.

WIERZBICKA A., *Semantics, Culture, and Cognition : Universal Human Concepts in Culture-Specific Configurations*, New York, Oxford University Press, 1992.

Sources du corpus

NABOKOV V., *Sobranie sočinenij russkogo perioda v 5 tomah* (*Œuvres de la période russe en cinq tomes*), Saint-Pétersbourg, Izdatel'stvo Simpozium, 2001, t. 2.
—, « À propos d'un livre intitulé Lolita », in V. Nabokov, *Lolita*, trad. M. Couturier, Paris, Gallimard, 2001, p. 457-468.
—, *Kaplja solnca v venčike stiha* (*Une goutte de soleil dans la corolle du vers*), Moscou, Eksmo-press, 2000.
—, *Poèmes et problèmes*, trad. du russe et de l'anglais H. Henry, Paris, Gallimard, 1999.
—, *Autres rivages. Autobiographie*, trad. Y. Davet, Paris, Gallimard, 1991.
CVETAEVA M., *Lettres du grenier de Wilno*, trad. E. Amoursky, Paris, Éditions des Syrtes, 2004.
—, *Le ciel brûlé, suivi de Tentative de jalousie*, trad. P. Léon et É. Malleret, Paris, Gallimard, 1999.
—, *Après la Russie*, trad. B. Kreise, Paris, Payot & Rivages, 1993.
—, *Poèmes*, préface A. Efron, Paris, Librairie du Globe, 1993.
—, *Stihotvorenija i poèmy v pjati tomah* (*Vers et poèmes en cinq tomes*), New York, Russica, 1980-1983.
—, *Sočinenija v dvuh tomah*, Moscou, Hudožestvennaja literatura, t. I, 1980.

Disciples et transfuges du Théâtre d'Art de Moscou

Marie-Christine AUTANT-MATHIEU
CNRS, Atelier de recherche sur l'intermédialité et les arts du spectacle (ARIAS, UMR 7172)

Mots-clés : Théâtre d'Art de Moscou, émigration, Marija Germanova, Grigorij Hmara, Ryszard Boleslawski

Jusqu'à la fin des années trente, ce qu'ils voulaient surtout, c'était conserver le théâtre russe en eux-mêmes et en collaboration créatrice, éthique, avec leurs compatriotes […][1]

Pour le centième anniversaire du Théâtre d'Art de Moscou, en octobre 1998, un opuscule de 158 pages accompagnait la luxueuse édition en deux volumes consacrée aux acteurs et aux spectacles de cette compagnie théâtrale quasi institutionnelle. Ce petit ouvrage s'intitulait *Branches et racines*. Pour la première fois depuis des décennies, son auteur[2] tentait de renouer des liens, de retrouver la piste d'artistes formés par ce qui fut longtemps une Mecque du théâtre ou tout du moins un « temple de l'art », artistes qui avaient quitté la compagnie moscovite soit pour raisons professionnelles (ils avaient rejoint ou créé un autre

1. V. Maksimova, « E. N. Roščina-Insarova v Pariže », in *Dialog kul'tur. Problema vzaimodejstvija russkogo i mirovogo teatra XX veka* (*Dialogue des cultures. Problème de l'interaction du théâtre russe avec le théâtre mondial au XXe siècle*), Saint-Pétersbourg, Dmitrij Bulanin, sb. Statej, 1997, p. 90.
2. I. Solov'eva, *Vetvi i korni* (*Branches et racines*), Moscou, izd. Moskovskij Hudožestvennyj teatr, 1998. Inna Solov'eva, enseignant-chercheur à l'École Studio du Théâtre d'Art, a été le maître d'œuvre de la réédition en quatre volumes de la correspondance de V. Nemirovič-Dančenko (*Tvorčeskoe nasledie. Pis'ma, v 4-h tomah* [*Héritage créateur. Lettres, en 4 volumes*], Moscou, Moskovskij Hudožestvennyj teatr, 2003).

théâtre[3]), soit pour des raisons politiques (ils avaient émigré). Dans ce dernier cas, l'exercice s'avéra difficile, après tant d'années d'oubli, de rejet et de préjugés idéologiques, et des « taches blanches » demeurent encore dans les biographies, durant la période troublée de la guerre civile[4] ou après l'installation dans un autre pays et l'assimilation qui en découla[5].

Messianisme russe

Presque dès la fondation du Théâtre d'Art, Konstantin Sergeevič Stanislavskij avait imaginé d'en faire une « métropole » rayonnant dans toute la province russe, un centre exemplaire d'art théâtral dont s'inspireraient les provinciaux et d'où, en fidèles disciples, les artistes moscovites organisés en troupes itinérantes, partiraient en campagne. En 1904, il écrivait à un membre de la troupe :

> Le Théâtre d'Art, son répertoire, ses maquettes, ses plantations, son vestiaire, tout cela peut être copié. […] [Régulièrement] tout le monde se rassemble à Moscou, le plus près possible du Théâtre d'Art pour qu'il leur donne un nouveau souffle.[6]

Ce messianisme initial ne faiblit pas après la révolution d'Octobre, bien au contraire. Stanislavskij esquissa en 1917-1918 un nouveau projet de troupes fédérées par Moscou. En mai 1918, devant la compagnie tenaillée par la faim et le froid et luttant pour la survie, il présenta le Théâtre d'Art comme un « panthéon » de l'art russe, véhiculant les Lumières de l'Art et investi de la responsabilité d'ennoblir les âmes. Il serait « un maillon de la culture de l'esprit »[7].

---

3. Vsevolod Mejerhol'd, Konstantin Mardžanov, Marija Andreeva quittèrent le Théâtre pour fonder leur compagnie ; Alisa Koonen, Marija Baranovskaja entrèrent dans d'autres troupes.
4. Les parcours complexes de Ryszard Boleslawski, ou du couple Vera Solov'eva et Andrej Žilinskij en sont la preuve.
5. On citera par exemple Tamara Dejharkanova, Lev et Varvara Bulgakov, Ol'ga Baklanova aux USA ; Polikarp Pavlov, Vera Greč, Marija Kryžanovskaja, Grigorij Hmara en France.
6. K. Stanislavskij, *Sobranie sočinenij v 9-ti tomah* (*Œuvres en 9 volumes*), Moscou, Iskusstvo, t. 7, 1995, p. 526-527.
7. *Zapisnaja knižka* (*Carnet de notes*), n° 804, début 1922, cité par I. Solov'eva, *op. cit.*, p. 60 et 61.

Le charisme de Stanislavskij, qui frappa tous les artistes étrangers (Jacques Copeau et Louis Jouvet en France, John Barrymore et David Belasco aux États-Unis, Jaroslav Kvapil à Prague, l'Anglais Gordon Craig[8], les Polonais Mieczyslaw Limanovski et Juliusz Osterwa) explique sans doute la facilité avec laquelle on s'empressa à l'intérieur et à l'extérieur de Russie d'imiter le mode d'organisation et de fonctionnement du Théâtre d'Art, de reproduire ses mises en scènes et son répertoire, de s'initier à son style de jeu. Je citerai ces quelques lignes du livre de Vadim Šverubovič, le fils du grand acteur Vasilij Kačalov qui accompagna dans ses pérégrinations européennes et américaines le Théâtre d'Art de 1922-1924, à titre d'assistant à la régie :

> J'ai pris conscience que la base de toute notre cause (*delo*) c'est lui, K. S. [Konstantin Sergeevič Stanislavskij]. Il en est le fondement et l'accomplissement. Ses souffrances, ses tortures font que notre théâtre n'est pas simplement un théâtre, mais qu'il est le Théâtre. Son exigence, son inflexibilité, son refus des compromis sont le ciment qui tient tout l'édifice. Il est l'incarnation de sa grandeur et de sa beauté. Et il ne s'agit pas simplement de son génie de metteur en scène et pas seulement de sa théorie et de son système. Et pas même de son énorme talent d'acteur. Non, l'essentiel est dans le génie de sa personnalité, dans sa grandeur d'Homme et de Créateur. Mon Dieu, qu'il était grand dans la colère, dans le travail, dans la joie et dans la douleur…[9]

Šverubovič brosse ici, ni plus ni moins, le portrait d'un saint martyr entouré de disciples prosélytes…

8. Edouard Gordon Craig, des années après l'expérience longue, féconde bien que difficultueuse du *Hamlet* qu'il fut invité à monter à Moscou entre 1909 et 1911, écrivait à Marija Lilina en quittant la Russie : « Je vous prie de transmettre à votre époux l'expression de mon affection profonde et sincère. Il y a quelque chose en lui qu'il est difficile de nommer et qui me touche terriblement quand j'y pense. […] Je formulerai pour lui un vœu, c'est qu'à l'avenir il travaille seul. C'est la meilleure chose que je puisse lui souhaiter car c'est un grand homme. » Carte postale envoyée d'Italie à Marija Lilina, écrite en anglais, s.d. Fonds Craig, Paris, BnF, R 106291.
9. V. Šverubovič, *O starom Hudožestvennom teatre* (*Du vieux Théâtre d'Art*), Moscou, Iskusstvo, 1990, p. 441.

Les aléas de l'histoire

Cimenté par le messianisme de Stanislavskij et le pragmatisme de l'autre directeur, Vladimir Nemirovič-Dančenko, le Théâtre d'Art afficha, dès sa fondation, sa valeur d'exemple et sa « vocation » à créer puis à conserver « les traditions de l'authentique art théâtral russe[10] ».

Cette « idée » s'enracina profondément dans la compagnie et après les turbulences de la révolution, la plupart de ceux qui seront coupés de la maison mère se sentiront investis d'une mission : non seulement montrer les résultats de leur travail, mais initier les étrangers à leur art, les former, les guider[11].

Or, les hasards de l'histoire provoquèrent plusieurs coupures, non seulement individuelles mais aussi collectives. Une première coupure se produisit en juin 1919 : une partie de la troupe, envoyée en tournée à Kharkov, se trouva coupée de Moscou par l'armée blanche de Anton Denikin, et après une période de nomadisme dans le sud de la Russie (Kharkov, Odessa, Rostov, Ekaterinodar, Novorossiisk), finit par quitter le territoire. Ce groupe composé des meilleurs comédiens du Théâtre (Vassili Kačalov, Ol'ga Knipper-Čehova, Maria Kryžanovskaja, Nikolaj Massalitinov, Vera Greč, Polikarp Pavlov) erra entre Sofia, Prague, Berlin, Vienne, Belgrade en jouant le répertoire de Moscou : Anton Čehov, Maksim Gor'kij, Knut Hamsun, Aleksandr Ostrovskij, Fedor Dostoevskij.

---

10. K. Stanislavskij, *Sobranie sočinenij* (*Œuvres*), *op. cit.*, t. 6, 1994, p. 33.
11. Voir à ce propos : O. Radiščeva, *Stanislavskij i Nemirovič-Dančenko. Istorija teatral'nyh otnošenij. T. 3, 1917-1938* (*Stanislavskij et Nemirovič-Dančenko. Histoire de leurs relations théâtrales. T. 3, 1917-1938*), Moscou, Artist. Režisser. Teatr, 1999, p. 393. On consultera aussi M.-C. Autant-Mathieu (éd.), *Le Théâtre d'Art de Moscou. Ramifications, voyages*, Paris, CNRS Éditions, 2005.

Figure 1 : Les actrices du groupe de Kačalov. Au premier rang, de droite à gauche : E. Skulskaja, M. Germanova, A. Bodulina, V. Greč, N. Litovceva. Au second rang, de droite à gauche : O. Knipper-Čehova, M. Kryžanovskaja, V. Orlova.

Soupçonnés d'émigration en 1921, lorsque le retour était devenu possible, les artistes furent sommés de réintégrer Moscou mais seulement une partie d'entre eux rentra au printemps 1922. C'est autour de Nikolaj Massalitinov et de Marija Germanova, restés à l'Ouest, que se constituera le Groupe de Prague, qui, de 1923 à 1927, représentera la « marque » de la compagnie moscovite sous le nom de « Groupe étranger des artistes du Théâtre d'Art de Moscou »[12].

L'autre coupure entraînant une diaspora, cette fois essentiellement aux États-Unis, est liée à la tournée officielle du Théâtre d'Art, organisée sous la direction de Stanislavskij entre septembre 1922 et juin 1924. Autorisé à « sortir » par le pouvoir bolchevik pour des raisons à la fois économiques (le gouvernement n'a pas les moyens d'entretenir la troupe) et idéologiques (loin de liquider la compagnie considérée

12. « Zarubežnaja gruppa artistov MKhT ». Le Groupe de Prague traversa Vienne en 1920 ; Berlin en 1922 ; Prague, Paris en 1923 ; Sofia, Paris en 1926 ; la Hollande, la Suisse, Stuttgart, Cologne, Düsseldorf, Vienne en 1927 ; l'Italie, Londres, Bucarest, Kichinev en 1928 ; Varsovie, Cracovie, Lvov, Wilno, Belgrade en 1929 ; Prague en 1930 ; Paris en 1931 ; l'Angleterre et la Hollande en 1932 ; Paris en 1933. La liste n'est pas exhaustive, car on mentionne aussi, sans date, Ljubljana, Zagreb, Budapest, Bruxelles, Amsterdam, la Suède, le Danemark, etc.

comme le bastion de l'art bourgeois, il s'agit de prouver sa conservation en tant que patrimoine culturel russe), le Théâtre après une série de tournées partout triomphales ne rentrera pas au complet. La dégradation de la discipline collective, la fascination pour les modes de vie et le confort européen ou américain, les convictions politiques aussi amenèrent plusieurs artistes à rester à l'étranger, avec l'aval d'ailleurs des autorités culturelles soviétiques et de la direction du Théâtre. Les négociations assez sordides menées à propos du retour souhaitable ou non de certains membres de la compagnie restèrent taboues jusqu'en 2003[13].

L'émigration aux États-Unis d'un certain nombre de ressortissants du Théâtre d'Art fut peut-être facilitée par l'installation d'anciens camarades qui avaient quitté la Russie un peu plus tôt : Nikita Baliev, animateur du cabaret La Chauve-souris[14] et Ryszard Boleslawski, arrivé à New York après un court passage à Berlin, à Prague et dans son pays natal, la Pologne. Boleslawski, assisté de Marija Uspenskaja, eut un rôle de premier plan pour introduire non seulement le Théâtre d'Art aux États-Unis, mais aussi pour diffuser le Système de Stanislavskij, et l'on oublie souvent que l'American Laboratory Theatre qu'il fonda et dirigea entre 1923 et 1927, constitua un maillon indispensable entre le maître russe et ses disciples américains du Group theatre (1931-1941) et de l'Actors' Studio.

---

13. Voir mon étude « Les escales françaises du Théâtre d'Art de Moscou en tournée dans les années 1920 », *Les Voyages du théâtre. Russie/France*, Tours, Presses universitaires, Cahiers d'Histoire culturelle, n° 10, 2001, p. 54-55. On veut écarter Marija Ždanova, les Bulgakov, Osip Lazarev, Aleksej Bondyrev, Akim Tamirov, Marija Uspenskaja, Boris Dobronravov, Ol'ga Pyžova. Le télégramme du 22 avril 1924 figure dans la réédition de la correspondance de V. Nemirovič-Dančenko, *Tvorčeskoe nasledie* (*Héritage créateur*), Moscou, Moskovskij Hudožestvennyj teatr, 2003, t. 3, p. 90.
14. Il contribua d'ailleurs au succès de la tournée par ses recommandations et ses contacts avec les entrepreneurs Morris Gest et Leonid Leonidov.

Figure 2 : À Waren en Allemagne, V. Nemirovič-Dančenko rencontre la troupe partie en tournée en Europe et aux États-Unis, été 1923.

Le cas de Mihail Čehov est différent et complexe. Contraint, pour échapper à l'arrestation, de quitter son pays natal en 1928, le comédien, directeur artistique du Théâtre d'Art-2 regroupa autour de lui à Prague, à Paris, dans les pays baltes, des troupes hétéroclites et éphémères avant de pouvoir, grâce à de riches mécènes, créer un studio à Dartington Hall en Grande-Bretagne, studio qu'il transporta à Ridgefield, près de New York en 1938. Čehov continua de correspondre avec Stanislavskij, Mejerhol'd, Knipper-Čehova, Zinaïda Rajh, conserva son passeport soviétique jusqu'en 1946 et, au grand dam des fon-

dateurs du Théâtre d'Art, usurpa la marque de la maison mère en 1935 lors de sa tournée aux États-Unis avec le Moscow Art Players…[15]

Enfin, dans la liste des disciples transfuges, il faudrait ajouter Nikolaj Massalitinov qui quitta le groupe de Prague en 1925 pour prendre la direction artistique du Théâtre national de Sofia. Il restera jusqu'à la fin de sa vie en Bulgarie, diffusant le Système et formant les comédiens bulgares au travail d'ensemble.

Grigorij Hmara, Georgij Serov, Marija Germanova, Marija Kryžanovskaja, Polikarp Pavlov et Vera Greč, après la dissolution du Groupe de Prague s'installèrent en France. Andrej Žilinskij (Jilinskas de son vrai nom) et Vera Solov'eva collaborèrent avec Mihaïl Čehov à Paris, en Lettonie et Lituanie, puis fondèrent une petite compagnie aux États-Unis.

Ainsi, soit par contamination directe, à l'occasion de tournées ou de stages (celui de Stella Adler auprès de Stanislavskij en 1934 est resté fameux), soit en passant par le relais des membres du premier Studio pour l'essentiel, la vieille Europe et le Nouveau monde furent infiltrés par les méthodes, l'esthétique, l'esprit communautaire du Théâtre d'Art. Le paradoxe est qu'en période soviétique les panégyristes de cette compagnie devenue le fleuron du réalisme socialiste ne pouvaient mentionner la nébuleuse dans sa totalité sans toucher à la question taboue de l'émigration. D'où la difficulté aujourd'hui à reconstituer le puzzle, et la nécessité de reconsidérer certaines affirmations ou filiations.

La « marque » du Théâtre d'Art

Je voudrais maintenant m'arrêter sur trois exemples révélateurs, me semble-t-il, du « destin » du comédien émigré, quittant sa patrie au moment où le cinéma devient parlant (ce qui réduit ou même supprime ses chances de jouer dans des films), du comédien investi d'une

15. La tournée fut organisée par l'entrepreneur Sol Hurok au Majestic Theatre de New York. Voir mon étude « Le Théâtre d'Art de Moscou en exil : le Groupe de Prague à Paris dans les années 1920 et 1930 », *Revue d'histoire du théâtre*, 2003, n° 2, p. 119.

mission et formé à un système pédagogique nouveau, dont il prend vraiment conscience de la valeur en travaillant sur les scènes européennes et en voyant répéter et jouer ses collègues étrangers.

La variante torturée et tragique : Marija Germanova

Avant de quitter la Russie pour raison personnelle en avril 1919, Marija Germanova était une figure majeure de la troupe moscovite. De seize ans plus jeune qu'Ol'ga Knipper-Čehova, elle annonçait la relève, son talent inné de tragédienne la prédisposant à un répertoire peu accessible aux comédiens de la première génération. Incarnant comme Ol'ga Gzovskaja le style moderne, elle était à l'aise dans des mises en scène expérimentales de textes difficiles (Knut Hamsun, Gabriele d'Annunzio, Rabindranâth Tagore) et Vladimir Nemirovič-Dančenko la pressa jusqu'en 1923 à s'associer à son projet de théâtre synthétique, composé d'acteurs danseurs et chanteurs. Dans des mémoires restés en partie inédits, écrits en 1938 alors qu'elle ne jouait presque plus, Germanova revendique et définit le qualificatif de « membre du Théâtre d'Art » :

> Toutes mes forces, toute mon âme, je les ai données humblement au théâtre. […] je suis entrée au théâtre comme on entre dans sa famille, comme on entre dans un temple.[16]

Coupée de ses racines et de ses pères spirituels moscovites, elle essaiera de continuer à Berlin puis à Prague, leur travail et leur mission. Mais dans le Groupe qu'elle va diriger avec Petr Šarov et Nikolaj Massalitinov, elle souffre de la disparition progressive des valeurs qui faisaient la force et l'originalité de la compagnie. Les dures conditions de l'exil (fatigue du nomadisme, adaptation permanente à de nouveaux lieux de représentation, précarité financière, quasi impossibilité de renouveler le répertoire, en partie à cause de l'absence d'un metteur en scène pédagogue) entraînent une baisse de la discipline dans le Groupe de Prague et nuisent à l'exigence de perfection : « Nous ne conservons pas le MHT, nous spéculons sur le MHT », écrit-elle avec

16. *Moj larec* (*Mon coffret*) (1938), Musée du Théâtre d'Art, KP 33416, 1 ed. khr., p. 62. Une partie de ces souvenirs a été publiée par I. Solov'eva dans *Diaspora 1. Novye materialy* (*Diaspora 1. Nouveaux matériaux*), Paris-Saint-Pétersbourg, Athenaeum-Feniks, 2001.

lucidité. « Notre art, notre travail se réduisent à la pauvre reprise de vieilles mises en scène antédiluviennes.[17] »

Germanova a très bien exprimé la frustration et la perturbation psychologique provoquées par le jeu en langue étrangère. Invitée à jouer en allemand en 1922, elle peine à apprendre les rôles et, la nuit, rêve dans un chaos linguistique dont elle a du mal à se remettre au réveil. Venue à plusieurs reprises en France avant de s'y installer en 1927, elle confiera à un journaliste de *Comoedia* : « C'est un malheur d'être Russe et de vivre loin de Russie.[18] »

Figure 3 : Portrait de M. Germanova réalisé à Prague.

17. Lettre à V. Nemirovič-Dančenko du 20 septembre 1921. Voir V. Maksimova, in *Mnemozina*, Moscou, vyp.2, sost. V. Ivanov, URSS, 2000, p.161. M. Germanova utilise délibérément l'ancien sigle du Théâtre d'Art : Moskovskij hudožestvennij teatr. À partir de 1919, le Théâtre, nationalisé, étant devenu « académique », le sigle est MHAT.
18. Interviewée par Jean-Pierre Liausu, *Comoedia*, 8 novembre 1926.

Lorsque Georges Pitoëff lui propose de jouer en français Olga dans *Les Trois Sœurs* afin de donner « un noyau russe » au rôle, elle est très gênée par son accent et souffre de ne pouvoir créer aussi librement que dans sa langue maternelle. Elle restera insatisfaite, solitaire, en France où le poids du protocole, le côté guindé des relations la glace. À New York où, en 1929-1930, elle ne réussit pas à remplacer Boleslawski à l'American Laboratory Theatre. Elle disparaît peu à peu du paysage théâtral parisien. Le 19 novembre 1938, elle crée pour le Nouveau Théâtre russe *La Cerisaie* avec Grigorij Hmara. C'est avec cette pièce emblématique du Théâtre d'Art de Moscou qu'elle réalisera sa dernière mise en scène à Paris pour les Russes, en russe.

La variante rocambolesque : Ryszard Boleslawski

> Plaise à Dieu que cette lettre ne soit pas la dernière. Mais peut-être le sera-t-elle. […] Vous avez remarqué, Konstantin Sergeevič, que depuis presque deux ans pas un seul metteur en scène ne réussit à monter de nouvelles pièces [au premier Studio]. Vous ne vous êtes pas demandé pourquoi ? […] L'entreprise chancelle. Et il n'y a pas de salut. Que peut-on faire ? Je suis désorienté, perdu. […] Vahtangov, Suškevič et moi commençons à perdre notre prestige et notre autorité en tant que dirigeants et metteurs en scène du Studio. Et s'il n'y a pas de capitaine, il n'y a pas de navire. […] Nous avions fait du Studio notre dieu, notre idole, nous l'avons révéré et dieu nous a punis. […] Voilà, Konstantin Sergeevič, mon opinion sincère et mon analyse de la situation actuelle. Si tout change en mieux, ce que je souhaite, nous en serons heureux. Sinon, que faire.[19]

Telle est la lettre d'adieu inédite, comminatoire et insolente, que Boleslawski envoya à Stanislavskij avant de quitter le premier Studio et la Russie au printemps 1919.

19. Lettre à Konstantin Stanislavskij, 22 avril 1919, musée du MHAT, KS 7843.

Figure 4 : Ryszard Boleslawski / Belïaev, Lidija Koreneva / Verotchka dans Un mois à la campagne *de Ivan Turgenev, 1909.*

Après un parcours complexe, qui le conduisit en Pologne[20], à Prague, où il réalisa avec ses anciens camarades une mise en scène de *Hamlet*, à Berlin où il reprit *Le Grillon du foyer* et tourna en 1922 dans un film de Carl Dreyer *Pogrom*, il passa en France, jouant dans la revue russe de Marija Kuznecova puis débarqua, début octobre 1922, à New York. Il s'installera définitivement aux États-Unis jusqu'à sa mort en 1937[21].

Choyé par Stanislavskij qui admirait ses talents d'organisateur et de metteur en scène, Boleslawski accueillit la troupe du Théâtre d'Art à son arrivée à New York, le 4 janvier 1923. Stanislavskij lui pardonna sa lettre de rupture car il lui proposa de rassembler et de diriger des figurants russes pour les scènes de foule des spectacles présentés lors de la tournée[22] et surtout de lui servir d'assistant. Boleslawski en profita pour donner, avec l'accord du maître, des conférences sur le Système durant l'hiver 1923. Cette proposition s'avérera lourde de conséquences. C'était la première fois que Stanislavskij autorisait un

20. Il collabore avec Leon Schiller, Juliusz Osterwa, Mieczyslaw Limanowski, Arnold Szyfman.
21. Sorte de « Monsieur 100 000 volts », il meurt à quarante-neuf ans d'un infarctus.
22. V. Šverubovič, *op. cit.*, p. 513.

de ses élèves à diffuser ses principes de formation (alors qu'il venait tout juste de condamner en Russie Valentin Smyšljaev pour avoir publié une méthode de formation tirée de son enseignement). Et cette divulgation du Système dans sa première période (le travail psychologique intérieur), par Boleslawski, un disciple d'origine polonaise, maîtrisant mal l'anglais, entraînera nombre de malentendus et provoquera des contresens dans la réception, l'interprétation et la traduction des écrits de Stanislavskij aux États-Unis[23].

En outre, auréolé du prestige de porte-parole et même de partenaire scénique de Stanislavskij[24], Boleslawski saisit l'occasion de se faire une place dans le paysage théâtral américain. Il crée le 29 juin 1923 le Laboratory Theatre[25], sur le modèle des Studios de Moscou où il enseigne la « méthode de jeu russe » à une vingtaine d'élèves (en 1926, Harold Clurman et Stella Adler feront partie des effectifs). Protestant contre le théâtre commercial de Broadway, il forme, à l'écart des critères de succès et de rentabilité, des comédiens à un travail collectif, progressif et « méthodique ». Il insiste sur la notion de laboratoire, de centre d'expérimentation où tous sont égaux : acteurs, costumier, maquilleur, auteur, scénographe et où tous doivent, selon la consigne de Stanislavskij, aimer l'art en soi et non l'inverse. Boleslawski diffuse sa propre interprétation du Système, travaille en particulier sur la mémoire affective qu'il considère comme une courroie de transmission entre le conscient et l'inconscient mais se méfie des dérives névrotiques et insiste sur le contrôle des émotions par l'acquisition de techniques de jeu.

Sollicité par Broadway et par Hollywood où il réalisera une quinzaine de films avec des « stars » : Greta Garbo, John Barrimore, Marlène Dietrich, Charles Laughton, Garry Cooper, Clark Gable, Boleslawski s'absente de plus en plus du Lab qu'il finit par quitter en 1929 se fai-

23. Voir S. M. Carnicke, *Stanislavski in focus*, Londres, Harwood/Routlegde, 1998, p. 56-57. Elle relève la confusion entre *affective* et *effective memory* (« mémoire affective et efficace ») ; *bits* (« morceaux »), *beads* (« grains ») ou *beats* (« battements »). Les auditeurs filtrèrent les idées russes à travers leur propre bagage social.
24. Dans *Tsar Fiodor Ioannovitch* de A. K. Tolstoj (le Prince Chakhovskoï) et *La Provinciale* de Turgenev (le serviteur du Comte).
25. Devenu en 1925 l'American Laboratory Theatre.

sant remplacer par Marija Uspenskaja, Francis Fergusson et Marija Germanova. Il faudra attendre près de dix ans pour qu'un autre brillant disciple de Stanislavskij, Mihail Čehov, installe son Studio à quelques miles de New York et y mène à son tour un travail pédagogique à partir de son interprétation du Système de Stanislavskij.

Le « charme slave » de Grigorij Hmara

Le parcours de Grigorij Hmara, en l'état actuel des recherches et au vu de la documentation disponible, est loin d'être reconstitué. Des bribes de commentaires sur son jeu au Théâtre d'Art et au premier Studio se trouvent dans les mémoires de ses anciens camarades Sof'ja Giacintova, Serafima Birman, Aleksej Dikij, dans une étude de l'historien du théâtre Pavel Markov, dans la chronique de Vadim Šverubovič, et dans quelques articles de journaux étrangers. Sa troisième épouse, qui a publié en 1979 un livre de souvenirs et de témoignages, hésite sur sa date de naissance (1882 selon les sources russes), et les théâtrologues russes se demandent quand et où il est mort (en 1970, à Paris, selon sa veuve). On suppose qu'il quitte son pays natal en 1921, mais il est sûr qu'il n'a pas fait partie du groupe de Kačalov et que ce sont des raisons personnelles, sentimentales, qui l'ont amené à franchir la frontière.

Hmara était entré en 1910 au Théâtre d'Art où il était employé dans des scènes de foules ou des rôles secondaires, mais il se distinguera surtout dès la création du premier Studio, fin 1912, en jouant des rôles importants dans la plupart des spectacles (*Le Naufrage de* L'Espérance, *Le Déluge, La Fête de la Paix, Le Grillon du foyer*).

Figure 5 : Grigorij Hmara interprète O'Neill dans Le Déluge *de Henning Berger, premier Studio du Théâtre d'Art, 1916.*

Naturellement porté à un jeu concentré, où la mimique l'emportait sur la gestuelle, certains le classèrent dans la catégorie des acteurs sombres et ironiques. Hmara va dès 1915 tourner dans des films, interpréter en particulier le rôle de Raskolnikov en 1918, qu'il reprendra en 1922 à Berlin dans le film éponyme de Robert Wiene avec d'autres ressortissants du Théâtre d'Art de Moscou, noyau du futur Groupe de Prague[26]. Robert Wiene qui l'invite à jouer le Christ dans I.N.R.I., Georg Pabst, Willi Wolff, Nikolaj Larin, Max Nosseck, Max Neufeld[27] apprécient son jeu expressif sans fioritures ni emphase, qui détonne dans le contexte du cinéma expressionniste. Séduisant, très prisé en société pour ses chansons tsiganes qu'il interprète en s'accompagnant à la guitare, Hmara conquiert, lors de ces soirées musicales, « la

26. Voir *Iz istorii kino, dokumenty i materialy* (*De l'histoire du cinéma, documents et matériaux*), Moscou, vyp.6, Iskusstvo, 1965.

27. 1928 : *Der Dornenweg einer Fürstin* (*Le chemin d'épines de la princesse*) de N. Larin ; 1931 : *Der Schlemihl* (*Le malchanceux*) de Max Nosseck ; 1932 : *Peter Voss, Der Milliondieb* (*Peter Voss, le voleur de million*) de E. A. Dupont, *Strafsache van Geldern* (*Le procès de l'argent*) de W. Wolff, *Der Schwarze Husar* (*Le hussard noir*) de G. Lamprecht, *Der Orlow* (*Le diamant des tsars*) de M. Neufeld.

Duse » du muet, Asta Nielsen et l'épouse[28]. Sans doute entre 1923 et 1933 réside-t-il en Allemagne où il joue dans plusieurs films tout en participant aux tournées du Groupe de Prague en Europe et aux États-Unis. Mais on ignore de quelles tournées exactement il a fait partie et quels rôles il a interprétés[29]. C'est à Paris où il accompagne le groupe en mai 1933 qu'il rencontre Lila Kedrova[30] qui sera, de 1933 à 1940, sa nouvelle compagne et qu'il initie au Système de Stanislavskij dans son Studio de Montparnasse[31]. Mais, handicapé par sa méconnaissance du français, il végète comme acteur (le cinéma est devenu parlant) et survit en chantant dans les cabarets russes. En décembre 1940, il fait la connaissance de Vera Volmane, journaliste de cinéma et passera le reste de ses jours à ses côtés, s'entêtant dans son refus de parler la langue de son pays d'accueil[32]. Vera Volmane écrit pour lui des sketches (*Le roi ne s'amuse pas*, Folies-Bergères, 1943), des adaptations pour les spectacles qu'il réalise de 1945 à 1970 et dont nous ne disposons pas pour l'instant de la liste exacte[33]. Hmara du fait de son accent est

---

28. Voir le livre de souvenirs d'A. Nielsen paru en danois en 1945, traduit en russe sous le titre : *Bezmolvnaja muza* (*La Muse silencieuse*), Leningrad, Iskusstvo, 1971, p. 243 et suiv.
29. En 1929, il joue avec le Groupe dans une adaptation de *Crime et Châtiment*, *Raskolnikov*, à Belgrade. En 1933, à Paris, il met en scène *Les Ennemis* (où il interprète Fiodor Chakhovskoi), puis *David Golder* (il interprète le rôle titre) d'après le roman d'Irène Nemirovsky, et joue dans *La Pensée* de Leonid Andreev.
30. Lila Kedrova a joué dans *Le Barbier de Séville* qu'il monte au théâtre expérimental de l'Exposition universelle en 1937. Elle a travaillé avec les directeurs du Groupe de Prague après la scission de 1927 : Vera Greč et Polikarp Pavlov ainsi qu'avec Nikolaj Evrejnov.
31. De 1933 à 1938 selon M. Litavrina, *Russkij teatral'nyj Pariž* (*Le Paris théâtral russe*), Saint-Pétersbourg, Aleteja, 2003, p. 79.
32. En 1960, lorsqu'il retourne en URSS après presque quarante ans, il est frappé par le changement de la langue : « C'est à se demander si le russe d'aujourd'hui ne va pas devenir, par rapport à la langue d'autrefois ce que l'américain est devenu par rapport à l'anglais. » Voir V. Volmane, C. Ford, *Gregory Chmara. L'Homme expressif*, Paris, La Table ronde, 1979, p. 55. « Sa » Russie est bien morte, et peut-être cette résistance à parler français s'explique-t-elle par un obscur désir de s'affirmer comme Russe, par l'accent, l'intonation, par une nonchalance aussi dans le parler comme dans le comportement. Un responsable des dramatiques à la radio lui fit remarquer : « Monsieur Chmara, apprenez mieux le français. Ce n'est pas votre accent qui nous gêne. Il faut apprendre à assimiler le texte au même rythme que les autres. » *Ibid.*, p. 35.
33. Selon les souvenirs de Vera Volmane (V. Volmane, C. Ford, *Gregory Chmara. L'Homme expressif*, *op. cit.*) : *Les Bas-Fonds*, Théâtre Pigalle (acteur et metteur en scène) ; adaptation des nouvelles de Tchekhov sous le titre : *Fidélité conjugale*,

voué aux rôles exotiques et excelle dans les genres légers (*Le Bal des pompiers* de Jean Nohain, Théâtre de la rue Rochechouart ; *Vous ne l'emporterez pas avec vous*, Comédie des Champs-Élysées, *Le Charme slave*, créé à la radio puis joué en 1958 à La Comédie de Paris), entre cabaret, variétés et boulevard. Mais il monte aussi Čehov, Gorkij, Dostoevskij, Shakespeare, Strindberg. Dans *La Sonate des spectres* (mise en scène de Jean Gillibert) il a comme partenaire Tanja Balašova, futur professeur d'Antoine Vitez, et dans *Les Humiliés et les offensés*, il joue avec Loley Bellon qu'il a formée dans son studio de Montparnasse.

Peu soucieux de rejoindre la colonie de ses compatriotes ou de chercher un mécène pour financer son travail (Mihail Čehov eut la chance de rencontrer dès sa sortie d'URSS de riches sponsors), Hmara fait partie de ces artistes dont le théâtre et le cinéma de l'après-guerre se sont détournés sous prétexte d'hyperréalisme, d'art engagé, de cinéma vérité.

Hmara a transmis un peu de sa Russie par des témoignages et des créations radiophoniques (sur Gor'kij, Šaljapin, Stanislavskij[34]), et surtout à travers son travail de pédagogue, en enseignant le Système de Stanislavskij, un « maître » resté pour lui exemplaire. Dans le *Vade me cum* qu'il remet à ceux qui sont venus travailler avec lui il affirme, péremptoire : « Je suis pour le comédien, contre le metteur en scène »[35] : car il refuse la manipulation des acteurs par un maître

---

Théâtre de poche de Montparnasse (acteur et metteur en scène) ; *Le Déluge* de Henning Berger, Studio Vendôme, sorte de café-théâtre dont il est le directeur (mise en scène) ; *Les Petits-bourgeois*, Théâtre de l'Œuvre (mise en scène) ; *Le Marchand de Venise*, Théâtre des Noctambules, puis Théâtre de Poche Montparnasse (metteur en scène et interprète de Shylock ; Silvia Monfort joue Portia) ; *Les Créanciers* de Strindberg, au Poche Rochechouart, puis à La Comédie de Paris (mise en scène) ; *Le Père* de Strindberg, Théâtre de l'Alliance française (mise en scène) ; *La Sonate des spectre*s, de Strindberg (acteur), *Les Humiliés et les offensés*, Théâtre de l'Alliance française, puis Nouveau Théâtre de Poche (acteur et metteur en scène), *La Ligne de sang* de Paul Arnold, Théâtre de l'Alliance française (mise en scène).

34. Voir ses émissions conservées aux archives de Radio France à l'Inathèque : *Notre ami Chaliapine*, 1953 ; *Mon Maître Stanislawsky*, 1963 ; *Mon ami Gorki*, 1956. Je remercie Christelle Rousseau de m'avoir facilité l'écoute des enregistrements sonores de Grigorij Hmara et d'avoir permis la restauration de certains d'entre eux.

35. *Ibid.*, p. 87.

d'œuvre dictateur qui n'a besoin que de fidèles exécutants. Le metteur en scène, comme Stanislavskij, Vahtangov, Čehov, est moins un chef d'orchestre tout puissant qu'un « maître » entouré d'élèves, de disciples.

La transmission de l'héritage de Moscou se fait sans distorsion. On retrouve dans ce *Vade me cum*[36], la terminologie stanislavskienne et l'articulation des différentes phases du travail de préparation (objectif et superobjectif, action transversale, découpage du rôle en morceaux ou séquences, volonté, sentiment, action, relation au partenaire, toilette spirituelle, décontraction, recherche de l'état créateur). Hmara, sans le dire ouvertement, se situe contre l'école française de la « représentation » et du côté de l'école russe du « revivre » : « Si on ne [res]sent pas, il ne faut pas jouer »[37], « Si on commence par l'extérieur, on n'obtient que des clichés »[38]. Sous certains aspects, il se montre plus radical que Stanislavskij : « seule l'action compte », le texte n'est qu'un prétexte. Il ajoute cependant que chaque auteur est spécifique, qu'un arbre chez Balzac se distingue d'un arbre chez Čehov[39].

Plus étonnante pour un membre du premier Studio, formé au travail intérieur à partir d'un long travail d'étude et d'apprentissage du texte à la table, et ignorant sans doute les dernières recherches de Stanislavskij sur la méthode de l'analyse active, impliquant la mise entre parenthèses du texte afin d'entrer directement dans le feu de l'action, cette consigne donnée par Hmara à ses élèves : il ne faut pas apprendre le texte par cœur tout de suite, afin de ne pas être empoisonné, ligoté par son personnage. Il vaut mieux entrer dans le rôle non pas à partir des mots, des répliques, mais par une incarnation physique et une imprégnation spirituelle.

Autre preuve d'ouverture d'esprit dans l'enseignement du système : la prise en compte des changements esthétiques et des variations des

---

36. Distribué peut-être avant que ne paraisse en français le premier tome du Système : *La Formation du comédien* en 1958. Le texte de Grigorij Hmara, publié dans le livre de mémoires de Vera Volmane et Charles Ford, n'est pas daté.
37. Cité par V. Volmane et C. Ford, *op. cit.*, p. 81.
38. *Ibid.*, p. 82.
39. *Ibid.*, p. 85.

conventions selon les époques et les pays. « Dans une pièce, si les décors sont naturalistes, il faut vivre son rôle. Si le verre est en carton, alors on peut jouer. Tous les quarante ans, la forme change dans les arts […][40]. »

Claude Roy considérait Hmara comme un héritier authentique de Stanislavskij qui « ne perpétuait pas des recettes ou des styles » :

> Son art ne fut jamais celui d'un continuateur ou d'un « reconstitueur ». Il ne jouait pas les grands classiques russes comme les montait Stanislawsky en 1905 mais comme un Stanislawsky les aurait montés s'il avait vécu dans les années 1950-1960 de ce siècle. […] Mais derrière le rire, la vitalité et le « charme slave » de Gricha, il y avait, éclatant sur la scène, une gravité poétique et une intelligence du cœur qui étaient le secret de son rayonnement.[41]

En 1937, lorsque le Théâtre d'Art vint à Paris en tournée officielle, les Russes émigrés et les « Hudožestvenniki » en particulier, remarquèrent l'absence de Stanislavskij et la disparition de la mouette sur le rideau de scène. « Leur » théâtre, devenu un échantillon de l'art soviétique, portait désormais le nom de Gorki. Certains s'en indignèrent, se lancèrent dans des considérations idéologiques ou se laissèrent aller à la nostalgie. Hmara, lui, commenta ainsi la fin du « vieux » Théâtre d'Art :

> Blessée par les mains profanes de dilettantes, la mouette s'est envolée pour aller se poser au cimetière du couvent Novodiévitchy, à Moscou, où reposent, côte à côte, Tchekhov et Stanislawsky.[42]

40. *Ibid.*, p. 86.
41. Cité par V. Volmane et C. Ford, *op. cit.*, p. 140-141.
42. *Ibid.*, p. 103.

Дискурс русской эмиграции о Есенине (1918-1945)

Н.И. Шубникова-Гусева
Российская академия наук, Институт мировой литературы

Ключевые слова: Есенин, общенациональный русский поэт, миф, русская эмиграция, русская литература « вне границ »

Сергей Есенин – ключевая фигура, олицетворяющая национальную целостность русской литературы «вне границ». Судьба поэта оказалась неразрывно связанной с культурой и историей русского зарубежья. И это определило не только пафос, но содержание и широкую географию работ о поэте (Берлин, Париж, Харбин, Нью-Йорк, Прага и др. центры русского рассеянья). Среди авторов работ о поэте люди самых разных взглядов и позиций: поэты, писатели, философы, художники, музыканты, историки. Наиболее ранний из обнаруженных отзывов о творчестве Есенина датируется 1918 годом. Завершающими являются вступительная статья Вячеслава Казанского (Завалишина), изданного под видом молитвенника рижской типографией Флетчера в 1944 году, и статья постоянного литературного обозревателя нью-йоркской газеты «Новое русское слово» Веры Александровой, написанная в конце 1945 года.

Несмотря на то, что работы о поэте этого периода содержат полярные оценки творчества поэта, дискурс русской эмиграции о Есенине ярко характеризует как русскую эмиграцию в целом, так и творчество самого поэта и может быть рассмотрен как единый текст с его предпосылками, характерными чертами, противоречиями и штампами.

Предпосылки дискурса русской эмиграции о Есенине

Предпосылки заинтересованного разговора эмигрантов о Есенине кроются в восприятии его «показательным» куском России, «русской души народной» (Давид Бурлюк). Многие эмигранты не только хорошо знали творчество поэта, но и были знакомы с ним лично и впоследствии написали о нем воспоминания.

Поездка Есенина за рубеж с Айседорой Дункан, выступления в Берлине, Париже и США в 1922-1923 годах, широкая известность в России, встречи с Максимом Горьким, Алексеем Толстым, а также Михаилом Осоргиным, Давидом Бурлюком, Николаем Оцупом, Георгием Ивановым, Ириной Одоевцевой, Георгием Адамовичем, Александром Бахрахом и мн. др., делают поэта еще более популярным в среде русских эмигрантов. За период с 1920-го по 1923-й годы русские зарубежные издательства выпускают пять авторских книг Есенина, систематически публикуются рецензии на книги поэта в самых разных регионах русского рассеянья.

По данным учета читательских требований Русской народной библиотеки в Праге, который проводился еще при жизни поэта в 1924 году, Есенин стоял за Иваном Шмелевым, опережая Михаила Лермонтова, Анну Ахматову, Лидию Сейфуллину и Леонида Леонова[1]. В 1927 году В. Левитский в парижской газете «Возрождение» сообщал, что в школах на чужбине бережно хранят тетради со стихами о России Максимилиана Волошина, Александра Блока, Анны Ахматовой, Сергея Есенина.

Философ Николай Бердяев видел главную причину «культа личности» поэта в самоубийстве Есенина. Трагический конец, короткая и бурная жизнь поэта способствовали построению образа-мифа, который впитал разные взгляды тех, кто писал о нем, а также черты «биографического» и «стихового» Есенина, диалектику жизнетекста, полемичность его поэзии и элементы юродства в поведении поэта.

1. В.А. « Что читает эмиграция? », *Воля России*, Прага, 1925, № 9-10, с. 210-213.

Общая характеристика дискурса русской эмиграции о Есенине

Дискурс русской эмиграции о Есенине отражает основные линии взаимодействия русской литературы XX века – советской и эмигрантской. И в нем проявлялось и то, что объединяло эмигрантскую литературу с советской и то, что ее различало. Проблемы русской духовности, исторического развития России и тревога за ее будущее с различных точек зрения преломлялись в откликах на поэзию Есенина на родине и за рубежом. И в то же время в пристрастных суждениях эмигрантов ощутимы тоска по родине, политическая предвзятость, своеобразный эстетический консерватизм, полярность оценок творчества Есенина.

Политический апофеоз или политическая анафема

Поэзия Есенина, как и советская литература в целом, вызывала у многих эмигрантов политическое неприятие. В 1930 году Марк Слоним писал: «Там – политический апофеоз, здесь – политическая анафема». Позже он же заметил об эмиграции: «Некоторые не принимали даже Блока – из-за его “Двенадцати” – а уж о Есенине и Маяковском и речи быть не могло, все это клеймили как “революционную” нечисть». «Советскую литературу двадцатых годов вообще отрицали не только Гиппиус с Мережковским, неизбежно поминавшим дьявола при всяком обсуждении московских и ленинградских писателей, но и более терпимые эмигранты. В этом повальном неприятии политическая предвзятость соединялась с литературным традиционализмом и кружковщиной, и тут в одном лагере оказывались реакционеры и кадеты, умеренные социалисты и консерваторы»[2].

В ряде статей творчеству Есенина приписывался «хлыстовский», «распутинский» характер (см. статью В. Мацнева). Постоянные выпады против Есенина содержались в публикациях ведущего берлинского журнала «Русская книга», например, в статье его редактора Александра Ященко «Русская поэзия за последние три года».

2. Слоним М. «О Цветаевой», *Новый журнал*, Нью-Йорк, 1971, № 104, с. 152.

Последняя статья вызвала возмущение Ильи Эренбурга, который в письме к Ященко от 22 мая 1921 года выступил против травли «некоторых русских писателей, безусловно уважаемых в России людьми разных направлений, как то: А. Белый, Блок, Кони, Чуковский, Есенин и др. [...] Мне хочется верить, – заметил писатель – что Вы исправите неточности (в частности, о Серг. А. Есенине) и поймете как болезненно отражаются доходящие в Россию неосторожные обвинения»[3].

Примером откровенно предвзятой политической оценки, продиктованной ненавистью к советской России, является статья Михаила Первухина «Пугачики». Все, что творит Есенин, критик назвал «дикой чушью, стряпней невежды, хулигана, пьяной скотины», а «беснующуюся советскую Россию» – «гигантским домом умалишенных и каторжной шпаны».

Отрицательно оценил «Пугачева», «грубо, кое-как сделанную поэму», Георгий Адамович, который, по собственному признанию, прочитал одну из наиболее популярных есенинских вещей лишь в середине 1924 года и ощутил в взвинченном и истерическом пафосе, роднящим ее с Маяковским, «потакание миллионам».

Характерно, что в восприятии таких разных авторов, как Федор Степун, Иван Бунин и Зинаида Гиппиус, Есенин вырастал в главную, типичную фигуру, олицетворяющую всю советскую Россию, которую они не принимали. Степун в 1925 году писал: «[...] Очевидный факт, что Бунин связан с прошлой, дворянской, а Есенин с будущей, крестьянской Россией. [...] Громадное наследство, которое Бунинская Россия передает Есенинской – несомненный факт; то же, что Есенинская преумножит это наследство – пока только надежда»[4].

---

3. Цит. по кн.: Флейшман Л., Хьюз Р., Раевская-Хьюз О. Русский Берлин 1921-1923.
4. Степун Ф. «Литературные заметки (Тонкий и чуткий г-н Воронский)», с. 327.

Эмигрантские публикации Гиппиус 20-х годов – яркие факты неприятия ею после революции поэзии Есенина, о которой в 1915 году она же – автор первой рецензии на его стихи, писала: «В стихах Есенина пленяет какая-то сказанность слов, слитость звука и значения, которая дает ощущение простоты […]. Тут […] мастерство как будто данное: никаких лишних слов нет, а просто есть те, которые есть, точные, друг друга определяющие»[5]. Наряду с известной записью А. Блока, сделанной в марте 1915 года, где стихи Есенина названы «свежими, чистыми, голосистыми, многословными»[6], эта характеристика поэзии Есенина в ее ранний период является наиболее зоркой и тонкой.

И вместе с тем, уже в этой статье обозначилась пропасть, разделившая человека «от земли» и Мережковских: «[…] Замечательно, – рассуждала З.Гиппиус о поэзии молодого рязанского поэта, что при таком отсутствии прямой, непосредственной связи с литературой, при такой разностильности, Есенин – настоящий *современный* поэт».

После Октября отношение к Есенину резко и определенно отразилось в суждениях Гиппиус о Блоке, Есенине и других писателях, которые приняли революцию: они «нелюди», а также в том, что она включила Есенина, А. Блока, А. Белого и др. в список «за упокой», в проскрипционный черный список писателей – перебежчиков, и в парижских статьях Гиппиус. В статье «Судьба Есениных», написанной вскоре после смерти поэта, Гиппиус рассмотрела судьбу поэта как судьбу «типичного русского, одаренного, нетронутого культурой человека». Большевики, по ее мнению, «не суть, не главное», а только русская душа, её важная и страшная черта: «самораспусканье, инстинктивная склонность к субъективизму и безответственности».

Эту же черту она видит в Блоке с его «слепым исканием упора, но бесконечными падениями в безответственность» и в «гениальном

5. Аренский Роман [Гиппиус З.]. «Земля и камень», *Голос жизни*, П., 1915, 22 апр.
6. См.: Есенин Сергей. *Полное собрание сочинений*, т. 6, 1999, с. 326.

Розанове», добавляя, что на Есенине это нагляднее. «[…] На фоне багровой русской тучи он носился перед нами, – или его носило, – как маленький черный мячик. Туда-сюда, вверх-вниз […]». Эти суждения характеризовали отношение Гиппиус к революции, советской России и ее народу.

Крайне пристрастно отнесся к автору «Инонии» и «Стансам» И. А. Бунин. В статье «Инония и Китеж. К 50-летию со дня смерти гр. А. К. Толстого» едва ли не больше места уделено «советскому хулигану» Есенину. «Я обещаю вам Инонию! – Но ничего ты, братец, обещать не можешь, ибо у тебя за душой гроша ломаного нет, и поди-ка ты лучше проспись и не дыши на меня мессианской самогонкой!».

В страстных монологах Бунина о судьбе России и русской культуры, в его злых нападках на молодую советскую литературу, в барском пренебрежении к русскому мужику Есенин нередко становился главной фигурой, воплощением того, что писатель не принимал и отрицал. Правда, Бунин иронично и зло оценивал многих великих современников: Горького, Блока, Ахматову, Брюсова, Маяковского, преклоняясь перед Львом Толстым и «деликатнейшим» Чеховым. Но сам масштаб оценки Есенина крупнейшим писателем XX века чрезвычайно показателен. Литературная брань Бунина в адрес Есенина – это выпады против «Есенинской» России, которая, по его мнению, наследство «Бунинской» не только не оправдала, но и оскорбила.

Не стесняясь в самых резких выражениях, Бунин использовал любой повод для брани в адрес поэта. В 1927 году таким поводом послужил «Роман без вранья» Анатолия Мариенгофа. В статье «Самородки» Бунин выразил свой гнев к Есенину и писателям-разночинцам, «ко всей этой братии, которая камня на камне не оставила от всех наших идеалов и чаяний», перебила нас – сотнями тысяч, на весь мир опозорила Россию». В статьях Бунина Есенин выглядит бескультурным, распущенным хулиганом и пьяницей, который жил на средства стареющей Айседоры Дункан.

Тенденциозные оценки личности Есенина от «советского хулигана» до «колокольчика, подвешенного на шею советского осла» (А. Яблоновский) неизменно получали гневную отповедь в среде эмигрантов.

Статью « академика Бунина … с хулой на А.Блока и Есенина и явно подтасованными цитатами (лучше никак, чем так!) долженствующими явить безбожие и хулиганство всей современной поэзии» Марина Цветаева назвала «прискорбной». Статья «Поэт о критике», в которой Цветаева выступила также против критиков Александра Яблоновского, Юрия Айхенвальда и Георгия Адамовича, подходивших к литературе с меркой политики, защитила от нападок эмигрантских критиков не только автора, но и Александра Блока, Бориса Пастернака и Есенина и вызвала небывалое множество откликов в печати русского зарубежья. Своего рода ответом на статью Бунина « Инония и Китеж » стал анализ «лебединой песни поэта» – « Инонии » в контексте всего творчества Есенина, сделанный В. Ф. Ходасевичем в статье «Есенин», опубликованной в 1926 году в «Современных записках».

Полярность оценок творчества

Суждения эмигрантов о творчестве Есенина крайне пристрастны и противоречивы и отражают общие черты эмигрантской критики, которой Георгий Адамович в 1932 году отказал даже «в единой или хотя бы главенствующей теме», и «всякой закономерности вообще», увидив лишь «разрозненные, друг другу противоречащие течения, самые различные настроения, отдельные миры или мирки в сознании каждого отдельного писателя».

В противоположность Бунину и Гиппиус многие эмигранты считали Есенина русским принцем поэтов. Европейскую известность приносит Есенину драматическая поэма « Пугачев ». Илья Эренбург в рецензии на книгу называет поэму «началом высокого эпоса», а Алексей Толстой причисляет Есенина к

«создателям новой русской трагедии, основой которой является "миф о революции"»[7].

В 1922 – 1923 годах появляется ряд работ, в которых дается эстетическая оценка всего творческого пути Есенина. Серьезными рецензиями отмечен в берлинской периодике выход гржебинского «Собрания стихов и поэм». Нина Петровская писала: «[...] Есенин, действительно, чудо чудесной эпохи русской жизни, умеющей сочетать в колоссальном размахе и гибель, и возрождение. Он плоть от плоти ее, но не рассудочный теоретик строительства новой жизни, а только поэт ее, запевший утром под немеркнущей лазурью русских полей. [...] Через природу, через молитвенно-созерцательное касание к Мировой Душе он приобщается к вечному источнику поэзии». «Самоцветами чистой воды» назвала Петровская «Корову», «Лисицу», «Песнь о собаке».

Александр Бахрах оценил в Есенине лирика, чарующего прелестью своей непосредственности, и «летописца последних лет жизни послереволюционной русской деревни», в томике которого больше материалов, «чем в десятках диссертаций» и заметил: «В поэзии он – Моцарт».

Бесспорно крупным художником считали Есенина Николай Бердяев, Роман Гуль, Константин Мочульский, Юрий Анненков, Марк Слоним, Николай Устрялов и др. При этом важно не только отношение, но и выстраиваемый ряд классиков советской поэзии, более свободный от примеси идеологических оценок, нежели непоколебимая до недавних пор субординация вершин советской литературы принятая на родине поэта.

Михаил Осоргин, видевший «блестку настоящей гениальности, не раз сверкнувшей в культурнейшем Андрее Белом и в некультурнейшем Есенине»[8], назвал Есенина «среди живых и

7. Толстой А. Н. «О новой литературе», *Накануне*, 1922, 11 июня, Лит. прилож.
8. Осоргин М. А. «Маяковский. Для голоса», с. 456.

творящих – самым большим и самым чистым, подлинным, настоящим русским поэтом его поколения».

«Пусть Пастернак создал или создаст новую школу поэзии, – писал Осоргин, – пусть Ходасевич "привил классическую розу к советскому дичку", им и прочим почет и уважение, – но на простых и чутких струнах сердца умел играть только Сергей Есенин, и, после Блока, только его поэзия ощущалась как дар свыше». Ходасевич, посвятивший Есенину несколько статей, открыл записи «Парижского альбома» (1926) очерком о Есенине. Николай Бердяев называл Есенина «самым замечательным русским поэтом после Блока». Первый портрет книги Марка Слонима «Портреты советских писателей» (1933) – портрет Есенина, за которым следует Маяковский.

С конца 20-х – 40-х годов, когда под флагом борьбы с есенинщиной – явлением порожденным объективными противоречиями действительности тех лет и отождествляемым в России с именем Есенина, советские критики почти не писали о поэте, реакция русского зарубежья на его поэзию в эмиграции приобрела характер внутреннего диалога. И в эти годы русская зарубежная есениниана пополнилась новыми значительными работами Николая Устрялова, Владислава Ходасевича, Вячеслава Казанского (псевд., наст. фам. Завалишин), Веры Александровой, Надежды Плевицкой, Юрия Морфесси, Михаила Талызина, Георгия Адамовича, Марины Цветаевой, Ивана Андреева, Родиона Березова (Р. Акульшина) и др.

Как замечает Александрова, подводя итоги отечественным публикациям о поэте периода 1925-1945, «по понятным причинам литературные критики в откликах на смерть Есенина старались затушевать чувство разочарования Есенина в итогах революции. Именно тогда была пущена в ход легенда, которая изложена в предисловии к […] книжке "Избранных стихов" (1931 г.), что Есенин был певцом старой деревни, искренне хотел найти свое место в пролетарской революции, но крестьянское происхождение крепко держало его в своих лапах».

Вопрос об отношении Есенина к революции привлекал внимание многих эмигрантов. Николай Устрялов, которого Глеб Струве назвал «наиболее умным из сменовеховцев», увидел в поэзии Есенина противоречие «клена и Маркса». При этом он опроверг высказывания советских критиков второй половины 20-х годов, Николая Бухарина, Льва Троцкого и Карла Радека о том, что Есенин оказался несродни революции:

> Есенин был в революции, в ее реальной национальной стихии. Но «догматы революционной доктрины», каноны политической ортодоксии не были для него перлом создания, откровением истины. «Тяжелые марксовы книги» – они не довольствуются молчаливым почтением, они подбираются и к «лире». И вот из-за них уже не видно березок, сини, сосавшей глаза, старого клена на одной ноге, не слышно дыма белых яблонь [...].

Раскрывая «ворожбу» и тайну художественной власти есенинской поэзии, многие как правило отмечали лишь одну ее сторону как сущностную и органичную. Для одних поэт – отъявленный скандалист и невероятный кощунник (А. Яблоновский). Напротив, талантливый, рано умерший критик Федор Иванов усмотрел тайну очарования есенинской поэзии в мягкости, задушевности дарования, сравнив его с героем романа Федора Достоевского Алешей Карамазовым.

Русские эмигранты по разному подходили к проблеме традиций и новаторства поэзии Есенина. Алексею Толстому близок Есенин «деревенской», «деревянной» Руси: «Кому нужно, чтобы вы изо всей силы притворялись хулиганом? […]. Не верю, честное слово […] милый Есенин, не хвастайте […] А "хулиганы", скифы, вращающиеся башни и поэзобетоны превратились уже просто в уездный эстетизм»[9]. А для Эренбурга, напротив, существо поэзии Есенина в принадлежности к русскому авангарду и соответствии эпохе Татлина. «Когда же вы поймете, церемонные весталки российской словесности, что самогонкой разгула, раздора, любви и горя захлебнулся Есенин? Что "хулиган" не "апаш" из костюмерной на ваших былых bal-masqué, а огненное лицо,

9. Толстой А. «Сергей Есенин. Исповедь хулигана. Трерядница».

глядящее из калужских или рязанских рощиц? Страшное лицо, страшные книги»[10].

Святополк-Мирский по сути опроверг концепцию «самородка», выходца из народа, «органа, созданного природой исключительно для поэзии» (М. Горький), показав, что Есенин связан с большим литературным прошлым, особенно с Блоком, декоративным народничеством стихов А.Н.Толстого, сентиментальным народничеством 70-х годов.

Но неоднородность и даже полярность оценок творчества Есенина отражает не только разность позиций критиков, но и полемическую целостность его поэзии, реальное сочетание в ней различных начал: лирик и романтик (Д. Святополк-Мирский), «взъерошенный эпик, в томах которого […] больше материалов, чем в десятках диссертаций» (А. Бахрах), продолжатель народно-песенных традиций русской классики (А. Толстой), авангардист и безусловный имажинист (И. Эренбург, Р. Гуль), религиозный поэт (К. Мочульский).

Фигуры и концепции дискурса

«Обычная и принятая характеристика Есенина: талантливый поэт и хулиган». Так в огрубленной форме сразу после смерти поэта Михаил Осоргин выразил две ипостаси поэтического мифа Есенина, завоевавшего чувства и сознание русских людей XX века. Личность и биография Есенина стала не менее известна, чем его стихи. И в своей искаженной и огрубленной форме отразилась в образе поэта, который отразили Бунин и Гиппиус.

С годами Есенин не ушел в историю и не стал предметом капитальных исследований по поэтике как другие видные поэты-современники – Владимир Маяковский, Марина Цветаева, Борис Пастернак, Осип Мандельштам и др. Статей исследовательского характера, заслуживающих внимания своей концепцией (с которой можно и не соглашаться), немного. Среди них работы

10. Эренбург И. «Исповедь хулигана. Трерядница».

Константина Мочульского, Романа Гуля, Владислава Ходасевича, Марка Слонима, Вячеслава Завалишина и некоторых других.

Константин Мочульский

Одной из наиболее заметных работ о творчестве Есенина является статья выдающегося литературоведа русской эмиграции, широко известного своими книгами о русских писателях XX века, особенно книгой о Достоевском, переведенной на многие европейские языки, Константина Мочульского «Мужичьи ясли». Она написана в 1923 году. Мочульский, тогда еще молодой исследователь и критик, рассмотрел все стихи Есенина как песни одной большой поэмы с могучим замыслом и единой темой: «Есенин – пророк и его поэма о России должна быть новой Библией». Заметив, что быт и религия для Есенина – одно, труд освящен верой, а житейский обиход складывается в обряд», критик впервые убедительно показал, что Есенин «живет в мифах».

По мнению критика, поэт систематически проводит два ряда метафор. Один из них отражает мифологию и быт первобытного народа: «Ягненочек кудрявый – месяц гуляет в голубой траве […] бодаются его рога», «И невольно в море хлеба рвется образ с языка: отелившееся небо лижет красного телка», «Тучи ржут как сто кобыл». Другой ряд характеризует неожиданные переходы из религии в быт и из быта в религию. Русский пейзаж, по мнению Мочульского, становится у Есенина «храмом, убогий и унылый крестьянский быт – богослужением в нем».

В отличие от многих других авторов Мочульский не противопоставляет эти разные ряды метафор, а наоборот, видит их некую органическую целостность:

> Подмена живописи иконописью, растворение крестьянского быта в «литургии», – пишет он, – определяют собой всю систему образов. Контуры Христова Лика слагаются из линии полей, оврагов, лесов: рисунок, данный Блоком в « Стихах о России » бережно сохраняется Есениным. Он только разрабатывает штрихи, нагромождает параллели. […] Тождество – «Природа России – Богородицын покров» распространяется на все

> мелочи. Поэт считает себя обязанным каждую кочку интерпретировать мистически. Приемы чисто словесные: кропотливо записывается «земной» вид: деревня, гумно, поле, но он весь – сквозной: через метафоры просвечивает небо.

Обращая внимание на некоторые образы Есенина, которые кажутся Мочульскому безвкусными («Пухнет Божье имя / В животе овцы») или напоминающими Блока («И целует [ветер] на рябиновом кусту / Язвы красные незримому Христу»), критик раскрывает «утонченно культурное обличие мифологии Есенина», неисчерпаемого в словестном воображении, « асто остроумного, всегда дерзкого», любящего эффекты, неожиданные сопоставления и трюки.

Однако спустя почти два с половиной года Мочульский не сумел увидеть многозначность и обилие интонаций в поэме Есенина «Анна Снегина» и негативно отозвался об одной из лучших произведений поэта. Назвав поэму романтической, Мочульский расценил «попытки автора возвести себя в романтические герои», как «крайне плачевные» и приписал поэту – «дворянскую идеологию».

«Романтизм Есенина особенный. “Усадебная тема” разработана им в “народном” стиле; вокруг “разросшегося сада” буйствуют пьяные мужики и замирающие звуки романса чередуются с матерщиной. Поэма, несмотря на всю свою чувствительную серьезность, кажется пародией».

Владислав Ходасевич

Обычно холодный Владислав Ходасевич тепло писал о Есенине-человеке. Главную черту Есенина критик видел в том, что поэт воскрешает древнерусскую мифологию. Анализируя библейские поэмы Есенина в своей первой крупной работе о поэте (1926), Ходасевич особенно внимательно относится к «Инонии», которую называет «лебединой песней» поэта. Ходасевич развивает мысль о языческих началах есенинской веры. Особое внимание критик уделяет образам: «небо – корова. Урожай – телок. Правда земная-воплощение небесной» и их видоизменениям в землю-корову и

родину: «О, родина, счастливый / и неисходный час! / Нет лучше, нет красивей / Твоих коровьих глаз».

В отличие от Мочульского Ходасевич не видит органического единства языческих и христианских мотивов в творчестве поэта. Анализируя поэму «Пришествие», где Русь представляется Есенину тем местом, откуда приходит в мир последняя истина, критик замечает, что «все образы христианского мифа даны Есениным в измененных (или искаженных видах), в том числе и образ самого Христа». «Псевдохристианскую терминологию» Есенина Ходасевич расшифровывает следующим образом:

> Приснодева = земле = корове = Руси мужицкой.
> Бог = отцу = небу = истине.
> Христос = сыну неба и земли = урожаю = телку = воплощению небесной истины = Руси грядущей.

> Для есенинского Христа, – пишет Ходасевич, – распятие есть лишь случайный трагический эпизод, которому лучше бы не быть и которого могло бы не быть, если бы не […] «контрреволюция». Примечательно, что в «Пришествии» подробно описаны бичевание, отречение Петра и предательство Иуды, а самое распятие, т. е. хоть и временное, но полное торжество врагов – только робко и вскользь упомянуто: это именно потому, что контрреволюция, с которой так сказать, как с натуры, Есенин писал муки своего Христа – в действительности ни секунды не торжествовала. Так что, в сущности, есенинский Христос и не распят: распятие упомянуто ради полноты аналогии, для художественной цельности, но вопреки исторической и религиозной правде (имею в виду религию Есенина).

Статью «Есенин», о которой идет речь, Ходасевич написал еще при жизни Есенина, по собственным словам «так бездарно», что не решился печатать, особенно в журнале (письмо Ходасевича к Марку Вишняку от 12 авг. 1925 г.). Судя по содержанию статьи, Ходасевич ее переработал после смерти Есенина, но остался ею недоволен. В письме к Юрию Терапиано от 12 февраля 1926 года он признавался, что статья вышла в значительной мере политической.

Концепция Ходасевича, действительно, во многом является спорной, так как критик недооценивает христианство Есенина, которое своеобразно перекрещивается с народными языческими мотивами.

Случайным для Есенина Ходасевич считает вступление в группу имажинистов. Он пишет о том, что поэта затащили в имажинизм как затаскивают загулявшего парня в кабак, чтобы за его счет кутнуть. Напротив, Роман Гуль в работах о поэте утверждал, что Есенин – «безусловный и яркий имажинист». А Евгений Замятин в 1933 году, вспоминая о конкуренции двух литературных групп Москвы 20-х годов, где «звонко пел Есенин и великолепно рычал Маяковский», писал: «С таким же правом, как Маяковский мог сказать: "Футуризм – это я!" », Есенин мог заявить: «Имажинизм – это я!».

Острый интерес к творчеству Есенина Ходасевич проявляет постоянно вплоть до своей смерти в 1939 году. Он посвящает творчеству поэта специальные статьи, кроме названной выше: « Есенин: Парижский альбом » (май 1926), « Цыганская власть » (1927), « О Есенине» из цикла «Книги и люди » (1931) и уделяет немало внимания жизни и творчеству поэта в других работах о советской литературе.

В статье «Есенин» из серии статей «Парижский альбом» Ходасевич пишет о внутреннем разрыве Есенина с советской Россией и с литературными формами, в ней господствующими. « В советской республике Есенин становился бесконечно одинок – и так же одинок его поэтический путь. Отстав от кабацкой компании, он живет лицом к лицу с самим собой, со своей строгой совестью». «Внутренне порвав с советской Россией, Есенин порвал и с литературными формами, в ней господствующими. Можно бы сказать, что перед смертью он душевно "эмигрировал к Пушкину"».

Критически оценив книгу «маленького воспоминателя» Анатолия Мариенгофа, в которой Есенин показан «с очень внешней стороны, вовсе не проникновенно» и всю «имажинистскую

школу» Ходасевич в конечном счете обвиняет не в литературную богему, а «богему правящую», богемную «цыганскую власть».

В отклике на смерть Маяковского Ходасевич противопоставил конец Есенина, в котором было «большое, подлинное мучение души заблудшей, исковерканной, но в глубине – благородной – благородной, чистой и поэтической», концу Маяковского, которому отказал в чистоте и благородстве.

В последней из названных статей Ходасевич подчеркнул общечеловеческое содержание поэзии Есенина: «Раскаяние и бунт, отчаяние и разгул – вот что вычитывается сейчас в Есенине, уже не придавая особенного значения тому, в чем именно он раскаивается и против чего бунтует».

Составляя свою последнюю, вышедшую в год его собственной смерти книгу воспоминаний «Некрополь», куда вошло всего девять портретов о тех, кого нужно помнить (среди них Андрей Белый, Максим Горький, Александр Блок, Николай Гумилев и др.), Ходасевич включил в нее статью «Есенин», опубликованную в 1926 году в «Современных записках».

Георгий Адамович

Анализ эмигрантских изданий показывает, что отношение многих русских писателей и критиков к Есенину было далеко не однозначно и с годами существенно менялось. Особенно показательны в этом смысле работы бывших поэтов-акмеистов: Георгия Адамовича, Георгия Иванова, Николая Оцупа и др.

Адамович, Иванов и Оцуп были знакомы с Есениным с 1915 года, встречались с ним в Петрограде и, будучи эмигрантами, в Берлине, а Оцуп и в Москве в 1921 году. Все они написали о Есенине воспоминания и неоднократно обращались к его творчеству. В годы первых петербургских встреч сказалась разность эстетических взглядов. Причем неприятие было взаимным. Анна Ахматова вспоминала: «Мне всегда казалось, что Есенин относится ко мне и ко всем тем, кто меня окружал, как к

своей полярности и в силу этой полярности возможность взаимопонимания исключал».

Наиболее заметно изменил с годами отношение к Есенину Адамович. В «Литературных беседах», которые критик публиковал в парижской газете «Звено» в 1925 году при жизни поэта, он называл его «дряблым, вялым, приторным, слащавым стихотворцем». «Ничего русской поэзии Есенин не дал, писал Адамович. – Нельзя же считать вкладом в нее "Исповедь хулигана" или смехотворного "Пугачева" […]». Как известно, непоследовательность и противоречивость оценок Адамовича, одного из ведущих критиков зарубежья, Цветаева продемонстрировала в статье «Поэт о критике», приложив к ней выбранные из его работ цитаты под общим названием «Цветник».

Однако в отношении к Есенину эта непоследовательность явно проявится лишь с годами. Сразу после смерти поэта Адамович пожалеет бедного мальчика, сбившегося, надорвавшего силы, вспомнит встречи с ним в Петрограде и Берлине и подтвердит свою оценку его поэзии – поэзии, на его взгляд, слабой, которая не волнует его «нисколько и не волновала никогда».

Полемизируя со статьей Осоргина, посвященной памяти Есенина, Адамович откажет Есенину не только в величии и трагизме, но и в способности воспитывать и возвышать душу и потому охотно причислит себя к людям, которых Осоргин назвал «безнадежно равнодушными и невосприимчивыми».

Но уже в 1929 году в отклике на берлинское издание «Романа без вранья» Анатолия Мариенгофа, который Адамович назвал книгой «умной, резкой и смелой», критик пытается объяснить феноменальную популярность Есенина его жизнью:

> Имя Сергея Есенина проникло в широкую публику. Его знают даже те люди, которые никогда есенинских стихов не читали, да и вообще никаких стихов не читают. Несомненно, главная причина этого – в неожиданном самоубийстве поэта, да еще, пожалуй, в некоторых обстоятельствах, его самоубийству предшествовавших: в любви Есенина к Айседоре Дункан, их поездке по Европе,

> их разрыве, наконец. Короткая, бурная и печальная жизнь Есенина многих поразила и о ней стали слагаться легенды.

Но в эволюции взглядов Адамовича на Есенина знаменательной становится другая, как бы случайно брошенная фраза: «В последние годы жизни Есенин стал сложнее и привлекательнее». По сути она противоречит процитированным выше рассуждениям о есенинской популярности и содержит будущую оценку его лирики последних лет.

С годами противоречие оценки и отношения к есенинской поэзии проявилось у Адамовича еще более ярко и определенно. В статье 1935 года, будто сотканной из противоречий и парадоксов, Адамович писал: «[…] Надо по справедливости признать, что у Есенина есть место в русской поэзии. Место свое, особое. […] Есенин нашел великую тему, великий поэтический мотив. [...] Противиться ему нельзя».

Но от ранней оценки критик не отказался и утверждал, что его, как и Зинаиду Гиппиус, раздражали в Есенине «именно "гетры", то есть его наряд и общая нарядность его стихов», и вспоминал убийственное высказывание в адрес Есенина Николая Гумилева: «как дважды два, ясен и, как дважды два, неинтересен». И здесь же Адамович вслед за Ходасевич, но в противоположном смысле развил мысль о поэтическом мифотворчестве Есенина, которое шло от Библии.

Есенин «создает миф – с непостижимо откуда взявшимся вдохновением к мифу! Дело даже не в деревне. Есенин вновь возвращается от всех своих жизненных блужданий и ошибок – к тому, что любил как бы до своего "грехопадения". Повторяю, ему нельзя противиться, потому что он в этом своем стремлении слишком праведен! Вся тема потерянного рая, все загадочное сказание о "блудном сыне" – за него и самые патетические моменты мирового искусства ему родственны». Причину популярности этого мифа, на который откликались и откликаются «бесчисленные русские сознания», Адамович видит теперь в его русском характере. «У рязанского "паренька" –

замечает он, еще слышатся “наши шесты в овсе”, как сказал Блок, у него еще звучат типично-русские ноты раскаяния и покаяния».

Наконец, в статье «К спорам о Есенине», противореча своим собственным высказываниям 25-летней давности, признался, что очень любит стихи Есенина, «есть в есенинской певучей поэзии прелесть, незабываемая, неотразимая».

Признание Есенина как общенационального поэта

Главной заслугой русской эмиграции является признание Есенина « общерусским общенациональным мастером слова. «Есенину присущ, – заметил Алексей Толстой, – этот стародавний, порожденный на берегах туманных, тихих рек, в зеленом шуме лесов, в травяных просторах степей, этот певучий дар славянской души […]»[11]

В то время, когда на родине Есенин воспринимался почти исключительно как поэт деревенский и крестьянский, зарубежные критики особенно остро ощущали, что чувство родины в широком смысле этого слова является основным в его творчестве. Размышляя над поэмой Есенина «Преображение» как произведением патриотическим, Петр Савицкий (Петроник) еще в 1921 году писал: «Никогда, быть может, за все время существование российской поэзии, от “Слова о полку Игореве” до наших дней, – идея Родины, идея России не вплеталась так тесно в кружева и узоры созвучий и образов […]».

Смерть поэта еще более обострила отношение русских к Есенину. Илья Эренбург, отправивший в Россию некролог памяти поэта, писал о них поэтессе Елизавете Полонской 12 января 1926 года из Парижа: «С Есениным здесь нечто однородное – люди, вчера его травившие, сегодня бьют кулаками в грудь: “национальный поэт” (Раньше не заметили). Скажи мне, что это за народ, способный только мастерски хоронить»[12].

---

11. Толстой Алексей. «Сергей Есенин. Исповедь хулигана. Трерядница», с. 16.
12. РНБ, арх. Е. Г. Полонской, ф. 602, № 528, л. 1.

«Не любить Есенина для русского читателя теперь, – категорически заявил в одном из пражских журналов критик князь Дмитрий Святополк-Мирский, – признак или слепоты, или, если он зряч – какой-то несомненной моральной дефективности». Как бы обобщая пафос эмигрантских критиков, Марк Слоним в очерке «Сергей Есенин» называл Есенина поэтом глубоко национальным по всем формальным моментам своей поэзии.

Нетрадиционный образ Есенина, рисуемый русскими эмигрантами, возникал в драматизме жизненных коллизий, ярких парадоксах и противоречиях. Но этот спор вырастает в многоголосый диалог о судьбах родины и России. Литература оставалась для русских эмигрантов формой национального самосохранения и самовыражения. Поэтому в ответе на вопрос, как рассматривать русскую литературу XX века, две литературы, советская и эмигрантская, или одна литература и разные литературные процессы, отношение к Есенину многое проясняет. Есть одна русская литература и два литературных процесса.

Великая духовная миссия национального русского поэта XX века состоит в том, что он стал фигурой, которая объединяла расколотую надвое русскую литературу XX века. Наиболее ярко эту миссию Есенина определил в 1950 году Георгий Иванов: «На любви к Есенину […] сходятся два полюса искаженного и раздробленного революцией русского сознания, между которыми, казалось бы, нет ничего общего. […] Мертвому Есенину удалось то, что не удалось за тридцать два года большевизма никому из живых. Из могилы он объединяет русских людей звуком русской песни […]».

Русский парижанин Н. Брянчанинов в статье «Молодые московиты», опубликованной в парижском журнале «La Nouvelle Revue» еще при жизни поэта (1923, 15 мая), писал: «В настоящее время, со смерти Александра Блока, умершего в 1921 г., Есенин

бесспорно наиболее известный, если не величайший поэт России. Этот молодой поэт есть явление природы»[13].

Сопровождая перевод статьи Н. Брянчанинова, О. С. Смирнов писал: «[…] где-то в далеком от нас Париже, среди последних достижений мировой культуры, по нескольким дошедшим до нас книгам, иностранец сумел просто и искренно подойти и по достоинству оценить Твои произведения. Впрочем, это в порядке вещей, и имя Есенина наряду с именем Шаляпина, Горького, Рахманинова, Коненкова и многих других послужит лишь продолжением той длинной плеяды русских гениев, к сожалению ценимых на Западе больше, чем у себя на родине»[14].

Библиография

А. В. «У С.А.Есенина (Беседа), *Накануне*, Берлин, 1922, 16 мая.
А. В. «Нам хочется Вам нежно сказать…», *Накануне*, 1922, 10 июня.
Адамович Г. «Воспоминание о Есенине <рец. на берлинское изд. кн. А. Мариенгофа «Роман без вранья»>», *Иллюстрированная Россия*, Париж, 1929, № 26, с. 14.
Адамович Г. «Есенин (К десятилетию со дня смерти)», *Последние новости*, Париж, 1935, 26 дек.
Адамович Г. «К спорам о Есенине», *Новое русское слово*, 1950, 17 дек.
Адамович Г. «Литературные беседы», *Звено*, 1925, 16 нояб, с. 2.
Адамович Г. «Литературные беседы: Сергей Есенин», *Звено*, Париж, 1926, 10 янв.
Адамович Г. «Литературные заметки» <о «Пугачеве»>», *Звено*, Париж, 1924, 11 авг.
<Адамович Г.В.> «Москва кабацкая. – “Пусть спеет”. – Благородство и правдивость», *Звено*, Париж, 1925, 16 февр.
Адамович Г. «О литературе в эмиграции», *Современные записки*, Париж, 1932, № 50, с. 327.
Александрова В. «К 50-летию со дня рождения Есенина», *Новое русское слово*, Нью-Йорк, 1945, 2 дек.

13. *Сергей Есенин в стихах и жизни. Письма. Документы* / Общ. ред. Н. И. Шубниковой-Гусевой, М.: Республика, 1995, с. 275.
14. Там же, с. 331.

Алексеев Г. см. Г.А.
Алексеев Г. «Сергей Есенин» // Алексеев Г. *Деревня в русской поэзии*, Берлин, 1922, с. 82-89.
Алексеев Г. «Сергей Есенин», *Сполохи*, Берлин, 1922, № 10, с. 30-32; То же в сокр. // Алексеев Г. *Живые встречи. Русские писатели в революции*, Берлин, 1923, с. 51-56.
Аничков Е. «Футуризм и годы революции. Каменский – Маяковский – Шершеневич – Есенин – Эренбург – Кириллов и все их великое множество» // Аничков Е. *Новая русская поэзия*. Берлин, 1923, с. 141-142.
Анненков Ю. «Памяти Есенина», *Парижский вестник*, 1925, 31 янв.
Апр. «Скифская поэзия (Стихи А. Блока, А. Белого, Н. Клюева и С. Есенина)», *Руль*, Берлин, 1921, 16 (3) янв.
Артемьев М. «Подпольная литература в современной России», *Возрождение*, Париж, 1931, 15, 16 февр.
Арум <Алымов С. Я.> «Поющий дикаренок. Сергей Есенин. – Пугачев», *Гонг*. Харбин, 1923, март., № 2, с. 22-23.
Асеев Ник. «Еще один», *Дальневосточная трибуна*, Владивосток, 1921, 12 февр (30 янв.).
Ахматова А. «Сергей Есенин», *Наш современник*, М., 1990, № 10, с. 157-158.
Ашкинази З.Г. «Красный Христос», *Свет*, Харбин, 1921, 22 июля.
Бахрах Александр. «С. А. Есенин. Собрание стихов и поэм, т. 1», *Струги*, Берлин, 1923, кн. 1, с. 202-204.
Бахрах Александр. «С. А. Есенин. Собрание стихов и поэм, т. 1», *Дни*, 1922, 24 дек., с. 19.
Бердяев Н. *О самоубийстве. Психологический этюд*, Париж, 1931, с. 14.
Бережанский Ник. <Козырев Н.Г.> «Шоколадные "Скифы"», *Сегодня*, Рига, 1921, 7 янв.
<Б. п.> «Аппендицит стихов. Школа имажинистов», *Заря*, Харбин, 1922, 24 янв.
<Б. п.> «В духе времени», *Вестник Манчжурии*, Харбин, 1918, 11 апр.
<Б. п.> «Книги, поступившие в 1918-1920 гг. в Советской России. С. Есенин – П. Орешин», *Русская книга*, Берлин, 1921, март, № 3, с. 43.

<Б. п.> «Новая поэма имажиниста С.Есенина», *Курьер*, Владивосток, 1921, 3 дек.
< Б. п.> «Новые стихи Есенина», *Сегодня*, Рига, 1925, 12 сент.
Бунин И. А. «Инония и Ките: К 50-летию со дня смерти Гр. А. К. Толстого», *Возрождение*, 1925, 12 окт.
Бунин Ив. «Самородки», *Возрождение*, Париж, 1927, 11 авг.
Бурлюк Д. «Поэт С. А. Есенин и А. Дункан», *Новое русское слово*, Нью-Йорк, 1922, 7 окт.
В. Мечтатель <Левин В.М.> «Светлый остров. I. Певцы с Волги. II. В борьбе за слово (О новейших течениях в русской поэзии)», *Печаль полей*, Чита, 1922, сб. 1-й, с. 28-33.
В. П. «Хроника советской литературы», *Последние новости*, Париж, 1925, 24 сент.
В. А. «Что читает эмиграция?», *Воля России*, 1925, № 9-10, с. 210-213.
Варшер Т. «Литературн <ая> кадриль накануневцев или в гостях у "голых людей"», *Сегодня*, Рига, 1922, 10 июня.
Василевский И. М. см. Не – Буква.
Ветлугин А. <Рындзюн В.И.>. «Нежная болезнь», *Накануне*, Берлин, 1922, 4 июня, с. 5-6, Лит. прилож.
Ветлугин А. «Воспоминание об Есенине», *Русский голос*, Берлин, 1926, 30, 31 марта; 3, 5, 12 апр.
Ветлугин А. «День за днем: Пушкин о дневнике Байрона; ослы подняли копыто; Есенин – человек и Есенин-поэт, священная болезнь; опасные друзья Есенина», *Русский голос*, Берлин, 1923, 26 нояб.
Вольский А. <Гроним>. «Сергей Есенин. Пугачев», *Накануне*, Берлин, 1922, 24 нояб., с. 5.
Воути В <Воутилайнен В.И.> «"Аппендицит стихов": (Кое-что о "банде" имажинистов)», *Новая русская жизнь*, Гельсингфорс, 1921, 3 дек.
Г. А. <Глеб Алексеев>. «Сергей Есенин. Пугачев», *Веретеныш*, Берлин, 1922, окт., № 2, с. 10.
Гиппиус З. см. Крайний Антон.
Гиппиус З. «Судьба Есениных», *Последние новости*, Париж, 1926, 28 янв.
Гор В. «Советский Парнас», *Свет*, Харбин, 1922, 10, 11 февр.
Горный Сергей. «Есенин», *Руль*, 1925, 31 янв.

Гребенщиков Г. «Сережа Есенин», *Зарница*, Нью-Йорк, 1926, № 9, с. 12-13.
Гуль Роман. «Есенин», *Заря*, Харбин, 1923, 12 дек.
Гуль Роман. «Есенин. Избранное. М., 1922», *Новая русская книга*, 1923, № 2, с. 14.
Гуль Роман. «Живопись словом», *Накануне*, Берлин, 1923, 21 окт.
Дехтерев А. «О последнем стихотворении Есенина», *Числа*, Париж, 1934, № 10, с. 240-241. Е.В. «Читинские сказки для детей», *Русский голос*, Харбин, 1922, 25 янв., с. 4.
Елагин В. «Не впервые», *Парижский вестник*, 1926, 12 янв.
Есенин Сергей. *Исус Младенец*: Поэма, Чита: Изд-во «Скифы» на Дальнем Востоке, 1921.
Есенин Сергей. *Полное собрание сочинений*, в 7 т. (9 кн.), М.: Наука – Голос, 1995-2001.
Есенин Сергей. *Пугачов*, Берлин: Русское универсальное изд-во, 1922.
Есенин Сергей Александрович. *Собрание стихов и поэм*, т. 1, Берлин. Пб., М.: Изд-во З.И.Гржебина, 1922.
Есенин Сергей. *Стихи скандалиста*, Берлин: Изд-во И.Т.Благова, 1923.
Есенин Сергей. *Триптих*. Берлин: Скифы, 1920.
Знаменский С. Ф. см. С. З.
И. «Хроника советской литературы», *Последние новости*, Париж, 1925, 3 сент.
И.Э. <Илья Эренбург>. «Сергей Есенин. Пугачев», *Новая русская книга*, Берлин, 1922, февр. № 2, с. 15-16.
Иванов Г. «Литература и жизнь (Маяковский, Есенин)», Возрождение, Париж, 1950, № 8, с. 198.
Иванов Федор. «Без дороги. (Поэзия имажинистов) – Вл. Маяковский», *Голос России*, Берлин, 1921, 27 июля.
Иванов Федор. «Мужицкая Русь (Николай Клюев, Сергей Есенин)», *Голос России*, Берлин, 1921, 20 июля.
Иванов Федор. «Мужицкая Русь (Николай Клюев, Сергей Есенин)», Иванов Федор *Красный Парнас*, Берлин, 1922, с. 57-66.
Ионов П. «Из берлинских впечатлений: Эмигранты», *Петроградская правда*, Берлин, 1922, 21 июля.
Казанский В. (Завалишин В.) «Жизнь и творчество Есенина», Есенин С. *Избранные стихотворения*, Рига, 1944, с. 7-27.

Киселев Алексей. «Мессианство в новой русской поэзии. “Пророк Есенин Сергей”», *Путь*, Гельсингфорс, 1921, 31 марта, 1 апр.
Крайний Антон <Гиппиус З.> «Лундберг, Антонин, Есенин», *Последние новости*, Париж, 1922, 6 июля.
Крайний Антон <Гиппиус З.>. «Литературная запись. О молодых и средних», *Современные записки*, Париж, 1924, № 19.
Красильников В. «Интеллигент, оторвавшийся от крестьянства»; Гусман Б. «За Маркса тихо сядем», *Русский голос*, Нью-Йорк, 1926, 3 янв., Воскресное прилож.
Кумминг Евгений. «Заметки о Совдепии. 2. Литературная жизнь Москвы», *Свобода*, Варшава, 1921, 12 марта.
Кусиков А. «Неужели это случилось?», *Парижский вестник*, 1925, 30 дек.
Кусиков А. «Только раз ведь живем мы, только раз…»,*Парижский вестник*, 1926, 10 янв.
Кусиков А. «Битюг (Клюев и Есенин)», *Накануне*, Берлин, 1922, 7 мая, 6-7, Лит. прилож.
Л.П. <Л.Павлович> «Переходный период. “Свое лицо”, “Испытание в грозе и буре”, “Россия и Инония”, “Триптих”, “Песнь Солнценосца”», *Народное дело*, Ревель, 1921, 3 февр.
Лебедев Н. «Поэтические школы», *Новый путь*, Рига, 1922, 1 янв.
Левин В. См. В. Мечтатель.
Левитский В. «Песни и стихи нашей молодежи», *Возрождение*, Париж, 1927, 19 июля.
Логинов Василий. «“Роман без вранья” Библиографическая заметка», *Гуан-Бао*, Харбин, 1928, 28 окт.
Л-рг Е. <Лундберг Евгений>. «Сергей Есенин. Трерядница», *Новый мир*, Берлин, 1922, 1 янв.
Лундберг Евг. *Записки писателя*, Берлин, 1922; Его же. 2-е доп. изд., Л., 1930, т. 1 и 2.
Лундберг Е. см. Старый хроникер.
Лурье Вера. «Сергей Есенин. Пугачев. Берлин. 1922», *Сполохи*, Берлин, 1922, нояб., № 13, с. 29.
М. Сл. <Слоним Марк>. «С. Есенин. Стихи (1920-24). М.; Л., 1924», *Воля России*, Прага, 1925, № 12, дек., с. 158-160.
М.С. <Сивачев М.> «Искусство в советской России», *Новости жизни*, Харбин, 1922, 1 янв.

Мацнев В. «Распутины советского Парнаса», *Общее дело*, Париж, 1921, 17 янв.
М-ич. «Александр Кусиков, Сергей Есенин. Звездный бык», *Новый мир*, Берлин, 1921, 21 авг.
Морфесси Ю. «Две встречи с Есениным», Морфесси Ю. *Жизнь. Любовь. Сцена*, Париж, 1931, с. 176-180.
Москвич. «"Заговор дураков" (Письмо из Москвы)», *Новый мир*. Берлин, 1921, 11 сент., с. 5.
Москвич. «"Пугачов" (Письмо из Москвы)», *Новый мир*, Берлин, 1921, 14 авг., с. 6-7.
Москвич. «Поэма о мужик», *Новый путь*, Рига, 1921, 10 сент.
Мочульский К. «Мужичьи ясли (О творчестве Есенина)», *Звено*, Париж, 1923, 3 сент.
Мочульский К.В. «Новая поэма Есенина <"Анна Снегина">», *Благонамеренный*, Брюссель, 1926, № 1, с. 155-156.
Н. Н-цкий <Николай Новицкий>. «Сергей Есенин. Триптих: Пришествие. Октоих. Преображение», *Шанхайская жизнь*, 1921, 1 марта.
Н. А. «Третья смена (Обзор русской литературы 1917-1921 гг.)», *Грядущее*, Владивосток, 1921, апр., № 1, с. 43.
Не-Буква <И.М.Василевский> «Писатели о себе: (Человеческие документы революционной эпохи)», *Накануне*, 1922, 30 июля, Лит. прилож.
Н. М. П. «Драматизированная история. А. Блок – Рамзес; С. Есенин – Пугачев», *Воля России*, Прага, 1922, 25 марта, № 5, с. 13-14.
Недзельский Е. «Памяти Есенина», сб, *Воля России*, Прага, 1926, № XI, с. 174-180.
Осоргин М. «Путешествующие в прекрасном», *Последние новости*, Париж, 1924, 27 марта.
Осоргин М. «Маяковский. Для голоса», *Современные записки*, Париж, 1924, № 22, с. 456.
Осоргин Мих. «"Отговорила роща золотая…" (Памяти Сергея Есенина)», *Последние новости*, Париж, 1925, 31 дек.
Оцуп Н. «Сергей Есенин», *Последние новости*, Париж, 1927, 27 дек.; вошел в кн.: Оцуп Н. *Современники*, Париж, 1961.
Павлович Л. см. Л.П.

Первухин М. «Их писатели о самих себе: (Почти не пародия)», *Русское дело*, Белград, 1922, 17 сент.
Первухин М. «Коммунистка Дункан», *Русь*, София, 1924, 4 мая.
Первухин М. «Пугачики», *Новые русские вести*, Гельсингфорс, 1924, 11 апр.
Петровская Нина. «С.А. Есенин. Собрание стихов и поэм. Т. 1», *Накануне*, Берлин, 1922. 19 нояб., с. 10-11, Лит. прилож.
Петроник <Савицкий П.Н.>. «Идея родины в советской поэзии», *Русская мысль*, София, 1921, янв.-февр., кн. 1/2, с. 214-225.
Плевицкая Н. *Мой путь с песней*, Париж, 1930, с. 106-107.
Побегайло Игнат. «Строки о Сергее Есенине», *Ступени*, Белград, 1927, апр., с. 89-91.
Познер Влад. «Сергей Есенин», *Дни*, Париж, 1926, 24 янв.
Резник Т. «Роковая весть», *Русский голос*, Нью-Йорк, 1926, 1 янв.
Ремизов А. *Взвихренная Русь*, Париж, 1927, с. 109, 469-470.
Русское зарубежье о Есенине. Воспоминания, эссе, очерки, рецензии, статьи, в 2 тт./Вступ. ст., сост. и коммент. Н. И. Шубниковой-Гусевой. М.: Инкон, 1993.
С. «Литература в Советской России. Новые течения», *Новая русская жизнь*, Гельсингфорс, 1921, 29 янв.
Сергей Есенин в стихах и жизни. Письма. Документы / Общ. ред. Н. И. Шубниковой-Гусевой, М.: Республика, 1995.
С.З. (Знаменский С.Ф.) «Поэзия в советской России»,Вечер, Владивосток, 1920, 29 сент.
С-в Н. <Светлов Н.> «Стихи скандалиста», *Русский голос*, Харбин, 1924, 5 авг.
Святополк-Мирский Д. «Есенин», *Воля России*, Прага, 1926, № 5, с. 75-80.
Святополк-Мирский Д. «С. Есенин Собрание стихотворений», *Версты*, Париж, 1927, № 2, с. 255-256.
Ск. «Художественная литература в России», Руль, Берлин, 1924, 20 янв.
Скиталец. «Есенин», *Русское слово*, Харбин, 1926, 2 апр.
Скиталец. «Русская литература и революция (Краткое обозрение)», *Русский голос*, Харбин, 1923, 24 мая.
Слоним Марк см. М. Сл.
Слоним М. «Два Маяковских – Роман Газданова», Воля России, Прага, 1930, № 5-6, с. 449.

Слоним М. «Десять лет советской литературы», *Воля России*, Прага, 1927, № 10-11/12.
Слоним М. «Сергей Есенин» // Слоним М. *Портреты советских писателей*, Париж, 1933, с. 7-19.
Слоним Марк. «Биография и литература. – Роман Мариенгофа об Есенине. – О личной жизни писателя», *Воля России*, Прага, 1927, № 8-9, с. 92-99.
Старый хроникер. <Лундберг Е.>. «В Доме искусств»; Посторонний. «Два мира», *Накануне*, Берлин, 1922, 14 мая, Лит. прилож.
Степун Ф.А. «Литературные заметки ("Тонкий и чуткий г – н Воронский ") », *Современные записки*, Париж, 1925, № 26, с. 313-329.
Сторонний. «Вечер памяти С.Есенина», *Дни*, Париж, 1926, 17 янв.
Талызин М. «Неповторимый» // Талызин М. *По ту сторону*, Париж, 1932, с. 184-195.
То же, *За свободу*, Варшава, 1924, 28 янв.
Толстой А.Н. «О новой литературе», *Накануне*, 1922. 11 июня, Лит. прилож.
Толстой Алексей. «Сергей Есенин. Исповедь хулигана. Трерядница», *Новая русская книга*, 1922, № 1, с. 16-17.
Туринцев Александр. «Поэзия современной России», *Своими путями*, Прага, 1925, май-июнь, № 6-7, с. 26.
Устрялов Н.В. «Есенин (К трехлетию со дня смерти)», *Новости жизни*, Харбин, 1929, 6 янв.
Флейшман Л., Хьюз Р., Раевская-Хьюз О. *Русский Берлин 1921-1923*, Париж, 1983, с. 137.
Фовицкий Ал. «Смерть поэта (Памяти Сергея Есенина)», *Зарница*, Нью-Йорк, 1926, № 8, с. 9-11.
Формаков А. «Две могилы: Из впечатлений поездки в СССР», *Числа*, Париж, 1933, № 7-8; вошло в перераб. виде в кн.: Формаков А. *Фаина*, Рига, 1938.
Ходасевич В. «Есенин» («Парижский альбом»), *Дни*, Париж, 1926, 30 мая.
Ходасевич В. «Есенин», *Современные записки*, Париж, 1926, № 27. с. 292-322. То же // Ходасевич В. *Некрополь*, Брюссель, 1939.
Ходасевич В. «Литература и власть в советской России», *Возрождение*, Париж, 1931, 10 и 22 дек.

Ходасевич В. «О Есенине» (из цикла «Книги и люди»), *Возрождение*, Париж, 1932, 17 марта.
Ходасевич В. «О Маяковском», *Возрождение*, Париж, 1930, 24 апр.
Ходасевич В. <Письма к Марку Вишняку от 12 авг. 1925 г. и Юрию Терапиано от 12 февр. 1926 г.>, *Знамя*, 1991, № 12, с. 183.
Ходасевич В. «Цыганская власть <рец. на берлинское изд. кн. А. Мариенгофа "Роман без вранья">», *Возрождение*, Париж, 1927, 23 июня.
Цветаева М. «Нездешний вечер», *Современные записки*, Париж, 1936, № 61, с. 172-175.
Цветаева М. «Поэт и время», *Воля России*, Прага, 1932, № 1-3, с. 3-32.
Цветаева М. «Поэт о критике», *Благонамеренный*, Брюссель, 1926, № 2.
Цетлин М. «"Красная новь". Янв. – май, 1925>», *Современные записки*, 1925, № 25, с. 477, 480.
Цетлин М.О. «Истинно народные поэты и их комментаторы (Иванов-Разумник, Есенин, Клюев, Орешин)», *Современные записки*, Париж, 1921, 27 февр., № 3, с. 248-249.
Цетлин Михаил. «Сергей Есенин. Пугачев», *Последние новости*, Париж, 1922, 16 сент, № 12, с. 381.
Чириков Евгений. «Инония», *Владиво-ниппо*. Владивосток, 1921, 12 мая.
Чириков Евгений. «Инония», *Общее дело*, Париж, 1921, 28 февр.
Штейн Э. «Сергей Есенин в антологиях и сборниках поэзии "русского рассеяния" (опыт библиографического исследования)», *Издания Есенина и о Есенине. Итоги. Открытия. Перспективы*, Есенинский сб., Новое о Есенине, Вып. IV, М., ИМЛИ РАН, Наследие, 2001, с. 231-235.
Шубникова-Гусева Н.И. «Есенин Сергей Александрович (1895-1925)», *Литературная энциклопедия русского зарубежья (1918-1940)*, т. 4, Русское зарубежье и всемирная литература, Ч. II, М., 2002, с. 8-28.
Эренбург И. см. И. Э.
Эренбург И. «О некоторых признаках расцвета российской поэзии», *Русская книга*, 1921, № 9, с. 3-5.
Эренбург И. «Сергей Александрович Есенин» // Эренбург И. *Портреты русских поэтов*, Берлин: Аргонавты, 1922, с. 82-91.

Эренбург Илья. «Сергей Есенин. Трерядница. Исповедь хулигана», *Новая русская книга*, 1922, № 1, с. 17-18.
Юсов Н. *Прижизненные издания С.А.Есенина*, М.: Златоцвет, 1994.
Яблоновский Александр. «Есенин», *Возрождение*, Париж, 1925, 31 дек.
<Ярмолинский Авраам>. «"Пугачев". Сергей Есенин», *Новое русское слово*, Нью-Йорк, 1922, 20 дек., с. 3.
<Ященко А.С.>. «Писатели. Судьба и работа русских писателей, ученых и журналистов за 1918-1920 гг.»; <Б. п.> «Книжная летопись. Русские книги, появившиеся в 1918-1920 гг. вне Советской России», *Русская книга*, Берлин, 1921, № 1, с. 22, 41.
Ященко А. «Русская поэзия за три года», *Русская книга*, Берлин, 1921, март, № 3, с. 10.
Ященко А. «Скифы», *Голос России*, Берлин, 1920, 23 (10) дек.
McVay Gordon. «Георгий Адамович о Сергее Есенине: Новые материалы», *Revue des études slaves*, Paris, 1995, т. 67/1, с. 145-159.

Lectures de Marcel Proust dans l'émigration de l'entre-deux-guerres

Gervaise TASSIS
Université de Genève, Département des langues méditerranéennes, slaves et orientales, Unité de langue, littérature et civilisation russes

Mots-clés : émigration, littérature, réception, Marcel Proust, Jurij Fel'zen

Paris capitale littéraire de l'émigration russe

Si quelques écrivains émigrés russes s'installent à Paris dès 1919, ce n'est qu'en 1924 que la capitale française devient également la capitale culturelle de l'émigration russe, après une première époque de la littérature émigrée appelée berlinoise et marquée par la coexistence, dans la capitale allemande, d'écrivains émigrés et soviétiques. C'est pourtant à Paris que, dès 1920, d'anciens hommes politiques fondent la revue *Sovremennye zapiski* (*Les Annales contemporaines*), dont les 70 numéros sont d'une importance capitale pour la littérature de l'émigration, et le quotidien *Poslednie novosti* (*Les Dernières nouvelles*), lesquels ne cesseront de paraître qu'en 1940, avec l'invasion allemande. Les *Sovremennye zapiski* avaient d'ailleurs pris le relais de *Grjaduščaja Rossija* (*La Russie future*), fondée, en 1920, également à Paris, par Aleksej Tolstoj, Mark Aldanov et Victor Henri.

Les écrivains qui avaient choisi l'exil par opposition au régime bolchevique mis en place dans la terreur se voulaient les garants, les conservateurs de l'esprit de la grande littérature russe, qui ne pouvait se développer dans la métropole à cause de l'oppression. Ils avaient donc pour mission de favoriser la poursuite du développement de la littérature russe, et notamment de la protéger tant de l'influence soviétique que des influences européennes. Il s'agissait de se démarquer tant de la littérature de la métropole, tombée sous la coupe du Parti dès 1925, que de la littérature moderne européenne, pour mieux

conserver l'esprit de la littérature russe, et continuer à créer dans sa tradition. Toutefois, les écrivains émigrés vivant dans un milieu étranger, coupés de leur langue, et souvent, pour les plus jeunes, obligés de s'insérer dans les sociétés des pays d'accueil pour survivre matériellement, ne pouvaient pas vivre en vase clos et se désintéresser de la vie littéraire européenne. À Paris, par exemple, ils suivaient la production littéraire française avec grand intérêt et en rendaient compte dans divers organes de presse. Cet intérêt pour la littérature française contemporaine devint même le signe caractéristique de l'appartenance à la « jeune génération » des écrivains de l'émigration, c'est-à-dire ceux qui étaient devenus écrivains sur le sol étranger, lesquels s'en servaient pour se démarquer des écrivains de l'« ancienne génération » qui n'étaient à leurs yeux que de stériles conservateurs, contempteurs du modernisme européen.

Les recensions d'œuvres françaises contemporaines sont nombreuses dans les diverses revues et quotidiens de l'émigration et prouvent un véritable intérêt pour la littérature française, même si, d'autre part, les nombreux mémoires écrits par les acteurs de la vie littéraire émigrée de l'entre-deux-guerres ne cessent de souligner l'absence de véritables contacts entre les deux communautés (ce que Leonid Livak relativise dans plusieurs de ses publications[1]).

La reconnaissance du talent de Marcel Proust

L'arrivée à Paris des premiers écrivains de l'émigration russe coïncide avec la reconnaissance du talent de Marcel Proust et la naissance de sa gloire. Bien que *Du côté de chez Swann* ait été publié avant la guerre, en 1913, et l'on connaît bien l'histoire difficile de cette première publication, le talent de Proust n'est véritablement reconnu que dans les années 1920, après l'attribution du prix Goncourt, en 1919, à son roman *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, et la violente polémique qui

1. Voir, par exemple, L. Livak, « Making sense of exile : russian literary life in Paris as a cultural construct, 1920-1940 », *Kritika*, vol. 2, n° 3, 2001, p. 489-512 ; « Nina Berberova et la mythologie culturelle de l'émigration russe en France », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 43, n°s 2-3, 2002, p. 463-477 ; *How it was done in Paris : Russian Émigré Literature and French Modernism*, Madison, The University of Wisconsin Press, 2003 ; *Le Studio franco-russe*, Toronto, Toronto Slavic Library, 2005.

s'ensuivit. L'émigration n'a pas manqué de réagir à cet événement et Proust est sans doute l'écrivain français le plus souvent mentionné dans ses écrits. On lui consacre plusieurs articles, on le convoque dans de très nombreuses recensions d'œuvres littéraires, on décèle son influence, on affirme son génie. Il figure pour beaucoup la réussite éclatante de la littérature française, son talent novateur, l'étalon d'excellence auquel se trouve mesuré tout écrivain contemporain. Proust n'était alors pas encore traduit en russe, la première traduction, en URSS, date de 1927 et fut d'ailleurs saluée, dès sa parution, dans *Zveno* (*Le Chaînon*)[2]. L'émigration se trouvait donc dans une position privilégiée, à Paris, pour suivre la publication des romans proustiens et en rendre compte.

Il est impossible de dresser ici un tableau complet de la réception de Proust par les écrivains émigrés, c'est pourquoi je ne m'arrêterai que sur trois points : d'abord, sur les articles critiques qui lui ont été entièrement consacrés, j'en ai relevé six, publiés entre 1921 et 1928[3] ; ensuite sur la différence d'appréciation de l'héritage proustien dans les deux générations d'écrivains émigrés et, enfin, sur l'écrivain que l'on peut, en un certain sens, nommer le plus proustien des écrivains émigrés, Jurij Fel'zen.

L'émigration n'a rien dit d'original sur Proust et l'on sent même distinctement que les divers critiques émigrés avaient soigneusement lu les articles de leurs confrères français, ne serait-ce que ceux de la prestigieuse *Nouvelle Revue Française* ; ils ont toutefois très tôt reconnu son talent. Plusieurs critiques se sont attachés à introduire son œuvre auprès du public russe, et ce dès 1921, c'est-à-dire dès les débuts de la presse émigrée. Proust est, certes, déjà célèbre, il a reçu le prix Goncourt, suscité la polémique, mais les événements russes l'avaient oc-

2. « V storonu Svana » (« Du côté de chez Swann »), *Zveno*, Paris, n° 212, 20 février 1927, p. 5. L'auteur de ce court article, signé Z. I., souligne l'importance de l'événement et la qualité de la traduction de A. Frankovskij. Il est d'ailleurs probable que cette traduction ait fait l'objet d'une prépublication dans la revue *Sovremennyj zapad* (*L'Occident contemporain*), dès 1924.

3. Un septième article fut publié pour le vingtième anniversaire de la mort de Proust : L. Šapiro, « O Marsele Pruste (K 20-letiju so dnja smerti) » (« Sur Marcel Proust [pour le vingtième anniversaire de sa mort] »), *Kovčeg* (*L'Arche*), New York, 1942, p. 219-224.

culté. Il convient donc de souligner que l'émigration a très tôt accordé à Proust la place qui lui revenait dans la production littéraire française des années 1920.

Les premiers articles de Boris de Schlœzer

Le premier article qui lui est entièrement consacré fut écrit par Boris de Schlœzer qui deviendra non seulement un éminent critique musical et traducteur, mais aussi l'auteur des trois premiers articles consacrés à Proust dans la presse émigrée. Né à Vitebsk en 1881 d'une mère d'origine belge et d'un père russe, il est arrivé à Paris en 1921 et devint la même année collaborateur de la NRF. Comme il l'a lui-même rappelé à diverses reprises, il lit Proust dès son arrivée en France et lui voue aussitôt une grande admiration. Son article a pour titre « Une œuvre miroir »[4], un titre qu'il critiquera en 1924, regrettant qu'il ait pu suggérer de la passivité chez Proust. Ce premier article, publié dans *Sovremennye zapiski* où Schlœzer publiera d'autres articles sur des écrivains français, notamment sur Paul Claudel, dénote une véritable compréhension des enjeux de la création du romancier français. On sent le critique conquis par l'œuvre qu'il présente à son lecteur, à tel point qu'il utilise des motifs proustiens pour en rendre compte, se servant des propres réflexions de Proust pour commenter son œuvre. Il ne faut nullement y voir un défaut méthodologique, le critique ayant pour fonction de présenter au public l'œuvre, d'en dégager le sens, afin de lui donner envie de la lire. La position de Schlœzer sera encore celle de Benjamin Crémieux dans l'étude qu'il publiera sur Proust en 1927[5]. Proust est d'entrée de jeu qualifié de grand écrivain

4. D'après une citation de *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* : « De même ceux qui produisent des œuvres géniales […] [sont] ceux qui ont eu le pouvoir, cessant brusquement de vivre pour eux-mêmes, de rendre leur personnalité pareille à un miroir, de telle sorte que leur vie […] s'y reflète, le génie consistant dans le pouvoir réfléchissant et non dans la qualité intrinsèque du spectacle reflété. » M. Proust, À *la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1987, t. I, p. 545 (dans les notes suivantes, indiqué *RTP*). Schlœzer traduit lui-même ce passage dans la quatrième partie (p. 235) de son article, B. Šlecer, « Zerkal'noe tvorčestvo (Marsel' Prust) » (« Une œuvre miroir [Marcel Proust] »), *Sovremennye zapiski*, Paris, n° 6, 1921, p. 227-238.
5. L'objet de cette étude « est plus modestement de caractériser le contenu et la forme de cette œuvre, d'en dénombrer les principales richesses, d'opérer dans ces pages touffues un premier filtrage ou plutôt d'y tracer des avenues qui per-

français, son talent original marque le début d'une nouvelle époque, son œuvre est appelée à faire de nombreux émules. Même le fait que ses romans ne font pas l'unanimité a vocation de confirmer son statut de grand écrivain.

Puis Schlœzer passe au style de Proust qu'il se propose de défendre, même si, parfois, le gêne une profusion de détails qui lui semblent manquer de hiérarchisation. Après une description classique de la phrase proustienne, « de longues phrases, parfois d'une demi-page, à la construction extraordinairement complexe, pourvues de nombreuses propositions subordonnées, d'incidentes, qui, souvent, en comprennent elles-mêmes d'autres, parfaitement indépendantes et placées entre parenthèses »[6], phrase à laquelle il dénie toute musicalité, jusqu'à voir dans cette caractéristique l'originalité de Proust dans la littérature française contemporaine, laquelle mettrait en pratique l'injonction de Verlaine « De la musique avant toute chose »[7], Schlœzer passe à la vision de l'écrivain. Il a en effet bien compris que la phrase proustienne est tributaire du mode de pensée de son auteur, qu'elle épouse exactement les sinuosités de sa pensée qu'elle traduit syntaxiquement. Il est même frappant de voir à quel point le commentaire de Schlœzer, dès 1921, anticipe celui de Jean Milly : « [La phrase longue] est le versant signifiant d'une pensée complexe, qu'il importe de ne pas fragmenter ni briser. »[8] Schlœzer en arrive ainsi au motif du nouvel écrivain, tel que Proust l'introduit à propos de la déception qu'éprouve le narrateur, à un certain moment, pour l'œuvre de Bergotte. Le nouvel écrivain, selon Proust, est celui qui donne à voir au lecteur un nouveau monde, celui qui crée ainsi un monde nouveau.

---

mettront au lecteur timide ou novice de s'y engager » ; B. Crémieux, *XXe siècle (première série)*, Paris, Gallimard, NRF, 1927, p. 15.

6. *Ibid.*, p. 228.
7. On peut déjà faire remarquer que dans le deuxième article que Schlœzer consacrera à Proust au début de 1923, c'est-à-dire après la mort de l'écrivain, il ne parlera plus d'absence de musicalité de la phrase proustienne, mais de son rythme puissant. Pour information, sur la musicalité de la phrase proustienne, voir J. Milly, *La Phrase de Proust, des phrases de Bergotte aux phrases de Vinteuil*, Paris, Champion, 1983. Benjamin Crémieux quant à lui voit dans le style de Proust l'intention consciente de libérer la prose française de la musicalité, de l'harmonie à tout prix dont Chateaubriand, Flaubert, Renan, France, Barrès avaient fait un dogme », B. Crémieux, *op. cit.*, p. 94.
8. J. Milly, *op. cit.*, p. 10.

Schlœzer, qui seul parmi les auteurs d'articles dont il est ici question illustre ses dires avec des extraits des romans proustiens qu'il traduit lui-même, cite ce passage tiré du *Côté de Guermantes* :

> Pour réussir à être ainsi reconnus, le peintre original, l'artiste original procèdent à la façon des oculistes. Le traitement par leur peinture, par leur prose, n'est pas toujours agréable. Quand il est terminé le praticien nous dit : « Maintenant regardez. » Et voici que le monde (qui n'a pas été créé une fois, mais aussi souvent qu'un artiste original est survenu) nous apparaît entièrement différent de l'ancien, mais parfaitement clair. […] Tel est l'univers nouveau et périssable qui vient d'être créé. Il durera jusqu'à la prochaine catastrophe géologique que déchaîneront un nouveau peintre ou un nouvel écrivain originaux.[9]

Car comme le sait tout lecteur du *Temps retrouvé*, ce que ne pouvait être Schlœzer en 1921, le style n'est pas affaire de technique, mais de vision[10], ce que s'applique précisément à montrer le critique russe. Et c'est parce que Proust dispose d'une vision hypertrophiée qu'il est capable d'analyser aussi minutieusement les détails d'une sensation, d'un caractère ou d'un phénomène. Il ne recherche nullement l'originalité à tout prix ni l'hermétisme, il nous montre simplement le monde tel qu'il le voit. Si le lecteur a l'impression de descriptions trop détaillées, c'est que Proust, ou son narrateur[11], adopte simultanément plusieurs points de vue : la description ne dépend pas d'un point de

---

9. M. Proust, *RTP*, t. II, p. 623. Pour la traduction russe de Boris de Schlœzer, cf. « Zerkal'noe tvorčestvo (Marsel' Prust) » (« Une œuvre miroir [Marcel Proust] »), art. cité, p. 235-236.
10. Si Boris de Schlœzer ne pouvait avoir lu le passage suivant, tiré du dernier volume de *La Recherche* : « le style pour l'écrivain aussi bien que la couleur pour le peintre est une question non de technique mais de vision » (*RTP*, t. IV, p. 474), il pouvait peut-être avoir lu l'interview accordée par Proust au *Temps*, l'avant-veille de la parution de *Du côté de chez Swann* chez Grasset, en 1913, cf. M. Proust, *Contre Sainte-Beuve*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1971, p. 559.
11. La confusion entre Proust et le narrateur est constante dans tous les articles ici mentionnés, articles dont les auteurs soulignent, en outre, le substrat autobiographique de l'œuvre proustienne. Cette confusion, aujourd'hui impossible, n'était pas le lot des seuls critiques émigrés, voir par exemple la précision suivante de Benjamin Crémieux : « en identifiant Proust avec le héros du livre qui parle à la première personne, on ne fait que se conformer aux indications de Proust lui-même puisque Albertine lui écrit : "mon pauvre Marcel", mais la biographie qu'il s'attribue est, dans bien des détails, […] inexacte », B. Crémieux, *op. cit.*, p. 52.

vue unique qui, précisément, hiérarchiserait les objets décrits, elle traite, au contraire, de ce qui peut, au premier abord, paraître accessoire à côté du principal. Pour illustrer cette explication, Schlœzer cite le passage consacré à l'attaque de la grand-mère, coupé par la description d'un mur[12].

À la fin de cet article, le critique revient sur les prédécesseurs qu'il trouve, à la suite de ses confrères parisiens, à Proust dans la littérature française, lesquels sont Stendhal[13] et Montaigne[14]. Il est à noter que Schlœzer ne renoncera pas à ces rapprochements dans le deuxième article qu'il consacrera à Proust après la mort de ce dernier, et qui sera publié au début de 1923[15]. À son avis, Proust est allé plus loin que Stendhal dans l'analyse des sentiments tout en cultivant le rôle d'observateur qui fut celui de Montaigne. Ce que nous pouvons retenir, c'est que Proust, pour le critique russe, appartient entièrement et complètement à la tradition littéraire française et qu'il ne lui voit aucun point commun avec quelque écrivain russe que ce soit. Cela est même souligné dans l'article de 1923, dans lequel Schlœzer se moque de l'erreur grossière qui consiste à comparer Proust et Dostoevskij. Il n'est d'ailleurs pas le seul à mentionner Dostoevskij en parlant de Proust, afin, sans doute, de corriger les formulations de certains critiques français. Pour Schlœzer, Proust n'a rien à voir avec la littérature russe. Ses personnages par exemple, explique-t-il, restent cartésiens, leur fonctionnement est toujours logique, ce que l'on ne peut dire des personnages dostoïevskiens. Dans ce deuxième article, Schlœzer

12. Bien que Boris de Schlœzer parle du passage sur la mort de la grand-mère, il fait ici référence à un passage du début du premier chapitre de la deuxième partie du *Côté de Guermantes*, dans lequel le narrateur, alors qu'il raccompagne sa grand-mère qui vient d'avoir une attaque, remarque un mur. Cette description ne choque plus le lecteur aujourd'hui, elle semble même parfaitement motivée par l'anxiété du héros, cf. *RTP*, t. II, p. 614.
13. Benjamin Crémieux note à la fin de son étude : « Cette immense fresque […] où la vision d'ensemble d'un Balzac se double d'une analyse à la Stendhal et à la Benjamin Constant, rapetisse ou rejette dans l'ombre tous les romans parus en France depuis cinquante ans », *op. cit.*, p. 94.
14. On trouve chez plusieurs critiques français de l'époque ce rapprochement entre Proust et Montaigne, notamment chez André Gide, voir « Billet à Angèle (mai 1921) », *Essais critiques*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1999, p. 291. Cet article parut initialement dans la *Nouvelle Revue Française*.
15. B. Šlecer, « Marsel' Prust » (« Marcel Proust »), *Zveno*, Paris, n° 2, 12 février 1923, p. 2.

n'ajoute rien de significatif à son commentaire de 1921, mais cite Paul Desjardins, André Gide et Jacques Rivière. Il montre ainsi qu'il lisait avec attention la presse littéraire française, ce qui n'est guère étonnant pour ce collaborateur de la NRF qui aura, dès décembre 1923, une rubrique mensuelle sur les nouveautés littéraires occidentales dans *Zveno*[16]. Il a, comme d'autres, lu attentivement le numéro que la NRF a publié en hommage à Proust en janvier 1923. Schlœzer consacrera enfin une recension à *La Prisonnière*, en 1924[17], dans laquelle il répètera son admiration pour Proust, l'égal de Flaubert et de Balzac. Même si l'on sent parfois que Proust n'a pas eu le temps de relire attentivement son œuvre, ce tome ne le cède en rien aux précédents. En passant, Schlœzer récuse le reproche d'immoralité que l'on adresse communément à Proust puisque le thème homosexuel n'est qu'un matériau pour cet écrivain qui se comporte plus en logicien qu'en psychologue, si bien que ce long roman est aux yeux du critique russe le plus impersonnel de la littérature, malgré le récit conduit à la première personne. Il termine sa recension sur l'impression de désespoir, de sombre pessimisme qui se dégage du roman, lequel illustre une nouvelle fois le leurre que représente tout sentiment amoureux. On peut donc noter que le premier critique à consacrer trois articles à Proust dans la presse de l'émigration, dès 1921, est un critique averti, qui apprécie l'œuvre du romancier français. Il cherche honnêtement à donner envie de la lire au lecteur émigré, en lui expliquant, à l'aide de passages tirés de *La Recherche*, qu'il ne doit pas être rebuté par la nou-

16. Le premier de cette série d'articles paraît dans le *Zveno*, le 10 décembre 1923. Schlœzer y développe un cliché de la critique littéraire émigrée, à savoir que le niveau moyen des écrivains français est nettement plus élevé que celui des écrivains russes, puis passe en revue plusieurs nouveautés avant de finir sur l'influence de Proust que l'on décèle chez de nombreux écrivains, et même chez ceux qui ne reconnaissent pas son talent. « Il se passe en France avec Proust quelque chose qui ressemble à ce qui se passe en Russie avec Dostoevskij : nous continuons à construire la réalité d'après Dostoevskij et partout autour de nous, nous trouvons sans difficulté des Karamazov, des Raskol'nikov, des Stavrogin. Il se passe exactement la même chose aujourd'hui en France, grâce à l'application de la méthode et des procédés proustiens, presque chaque personnage, inventé ou réel, dévoile des traits de caractère appartenant aux héros de Proust. » B. Šlecer, « Novoe v zapadnoj literature » (« Nouveautés de la littérature occidentale »), *Zveno*, Paris, n° 45, 1923, p. 2.
17. B. Šlecer, « Novoe v zapadnoj literature. (Marsel' Prust, "Plennica") » (« Nouveautés de la littérature occidentale [Marcel Proust, "La Prisonnière"] »), *Zveno*, Paris, n° 56, 25 février 1924, p. 2.

veauté de l'écriture proustienne, gage, au contraire, de la valeur de cet écrivain.

Le deuxième auteur émigré qui a écrit un article entièrement consacré à Marcel Proust est Mark Aldanov, auteur prolifique et apprécié de romans et portraits historiques. Son article a été publié dans *Sovremennye zapiski*, où étaient éditées ses propres œuvres, en 1924[18]. La date a son importance puisque dans une lettre adressée à Vera Bunina, Aldanov tire indûment fierté d'avoir, le premier, attiré l'attention du public émigré sur l'œuvre de Proust[19]. Les articles déjà cités de Schlœzer prouvent son erreur et ce, d'autant plus que l'article d'Aldanov, sous couvert de compliments, critique en fait sévèrement Proust. Il s'agit d'un article polémique qui feint de ne pas l'être. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'Aldanov n'est pas un fervent admirateur de Proust, même s'il se sent obligé de sacrifier à son culte. Il déclare, dans cet article, ne pas avoir l'intention d'écrire une recension en bonne et due forme, il veut simplement faire partager au public l'impression qui fut la sienne à la lecture des romans proustiens, lecture faite après la mort de leur auteur, parce qu'elle lui semble largement la plus juste.

Aldanov s'est servi toute sa vie d'une même formule pour juger une œuvre littéraire : « action, caractères, style ». Or, chez Proust, il n'y a aucune action et le style lui déplaît. Il a trouvé cette lecture spécialement difficile et ne peut imaginer que l'écrivain n'a pas sciemment recherché l'hermétisme : « Tout fatigue dans les livres de Proust, tout jusqu'à la typographie. Tout ou presque irrite également, jusqu'à la dédicace à Léon Daudet. »[20] La seule chose qu'il apprécie, ce sont donc les caractères, les personnages de Proust qu'il trouve, à la différence de Schlœzer, vivants, presque aussi vivants que ceux de Lev Tolstoj,

18. M. Aldanov, « Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, Paris, *Nouvelle Revue Française* », *Sovremennye zapiski*, Paris, n° 22, 1924, p. 452-455.
19. M. Aldanov, « Pis'ma M. Aldanova k I. A. i V. N. Buninym » (« Lettres de M. Aldanov à I. A. et V. N. Bunin »), *Novyj Žurnal* (*La Nouvelle revue*), New York, n° 80, 1965, p. 282.
20. M. Aldanov, « Marcel Proust… », art. cité, p. 454. Contrairement à Aldanov, Jurij Fel'zen lorsqu'il cite Léon Daudet dans ses recensions d'œuvres littéraires françaises, le fait toujours en termes élogieux et manque rarement de rappeler qu'il avait su, l'un des premiers, reconnaître le talent de son ami, Marcel Proust.

ce qui n'est pas un mince compliment sous sa plume : il n'y avait pas, pour Aldanov, de plus grand écrivain que Tolstoj. Les romans de Proust sont aussi les plus méchants qu'il ait jamais lus, d'où cette remarque qu'on ne peut lire les fréquents témoignages sur la bonté de Proust sans sourire. Ce trait rapproche également le romancier français de Tolstoj, dont Aldanov a toujours dit qu'il n'y avait jamais eu plus grand misanthrope[21]. Le jugement est somme toute assez sévère et ce qui trouve grâce à ses yeux semble directement imputable à l'influence de Tolstoj. L'idée que Proust doit beaucoup à Tolstoj est d'ailleurs l'idée majeure de l'article, même si elle n'y apparaît qu'à la fin. Aldanov n'y renoncera jamais, si bien qu'on la retrouvera tant dans sa réponse à l'enquête de la revue *Čisla* (*Nombres*), en 1930, que dans un projet de préface pour une anthologie américaine d'œuvres russes, pendant la guerre. Aldanov n'est, d'ailleurs, pas le seul à avoir fait ce rapprochement entre Proust et Tolstoj, nous le trouvons également dans la réponse d'Ivan Šmelev à la même enquête de la revue *Čisla*, puis dans les leçons consacrées par Vladimir Nabokov au roman *Du côté de chez Swann*. Au demeurant, qui mieux qu'un écrivain émigré pouvait le noter dans les années 1920 ?

Pour autant, il est évident que ce qui intéresse Aldanov chez Proust au premier chef, c'est non le moi profond, l'œuvre, mais le moi social. Il agit à la façon d'un Sainte-Beuve pour lequel compte avant tout le mondain devenu célèbre par ses excentricités, d'où la place accordée dans son article aux poncifs, de la chambre tapissée de liège aux sorties nocturnes. Si bien que le lecteur ne peut que s'étonner devant la phrase suivante, à laquelle rien ne l'a préparé :

> Mais on ne peut s'arracher à ces livres. Après avoir lu le premier d'entre eux, je compris clairement qu'une nouvelle page venait de s'ouvrir dans la littérature mondiale et qu'en cette nuit, sur la place du Trocadéro, j'avais manqué l'occasion de voir le plus grand écrivain du XXe siècle.[22]

---

21. C'était une idée chère à Aldanov, cf. M. Aldanov, *Zagadka Tolstogo* (*L'Énigme de Tolstoj*), Providence, Brown University Press, 1969 et « Posmertnye proizvedenija Tolstogo » (« Les œuvres posthumes de Tolstoj »), *Sovremennye zapiski*, Paris, n° 36, 1928, p. 273. Sur Mark Aldanov et Lev Tolstoj, voir G. Tassis, *L'Œuvre romanesque de Mark Aldanov. Révolution, histoire, hasard*, Berne, Peter Lang, 1995, p. 207-267.
22. M. Aldanov, « Marcel Proust… », art. cité, p. 454.

Nous rappelons que l'article date de 1924, on ne peut donc nier la clairvoyance de son auteur. Mais on peut aussi évoquer le passage des mémoires de Vasilij Janovskij, *Champs Élysées* (*Polja Elisejskie*), où ce dernier qui, il est vrai, ne porte pas dans son cœur Aldanov, représentant d'une « ancienne génération » à ses yeux complètement fermée à la littérature moderne, écrit :

> Aldanov comprenait qu'il fallait louer Proust, mais je crois qu'il ne l'avait pas lu. Alors qu'il parlait de lui en termes élogieux, il pouvait citer le nom d'un autre écrivain qu'il était impossible de comparer à Proust, par exemple Marquand. Et d'ailleurs, l'on ne saurait relever la moindre trace laissée par Proust chez Mark Aleksandrovič. Cependant il répétait souvent qu'il ne pouvait se pardonner deux erreurs fatales : ne pas être allé à Jasnaja Poljana et ne pas avoir vu Proust en chair et en os, alors qu'il l'aurait pu. C'est caractéristique d'Aldanov : lire Proust n'était pas obligatoire, mais l'observer du coin d'un café l'était.[23]

Loin de nous l'idée de vouloir reprocher à Aldanov de ne pas avoir su apprécier Proust à sa juste valeur, ce serait absurde. Ce qu'il importe de montrer, c'est le caractère obligé de ses maigres louanges et qu'il ne se sent pas le droit de proclamer sans ambiguïté que Proust est illisible, de peur d'être jugé écrivain dépassé. Il suit le diktat de la mode à contrecœur, si bien que son article n'ajoute rien à ceux de Schlœzer. Les quelques mentions de Proust faites par la suite auront au moins le mérite d'être plus claires, moins hypocrites. Le succès de *La Recherche* est, pour Aldanov, comparable à celui de *Que faire ?*, ce n'est qu'un effet de mode :

> Marcel Proust a agi de façon très risquée en basant tout son avenir sur un seul des membres de la triade : il n'y a en effet chez lui aucune action, quant au style de Proust, seuls les originaux peuvent l'apprécier. Les conséquences de ce choix se font d'ailleurs déjà sentir : ce génial écrivain est déjà entamé par le temps, bien qu'il y ait à peine dix ans qu'il a disparu.[24]

Le quatrième article consacré à Proust est celui de Konstantin Močul'skij, écrit à l'occasion de la publication d'*Albertine disparue* et

23. V. Janovskij, *Polja Elisejskie* (*Champs Élysées*), Moscou, Gud'jal Press, 2000, p. 324.
24. M. Aldanov, « O romane » (« Sur le roman »), *Sovremennye zapiski*, Paris, n° 52, 1933, p. 436.

édité dans *Zveno*[25], revue littéraire où Močul'skij publiait de nombreux articles consacrés à la littérature occidentale. C'est d'ailleurs lui qui avait succédé à Schlœzer à la tête de la rubrique : « Les nouveautés de la littérature française ». Il réaffirme avec éclat le talent de Proust et renonçant à lui trouver des prédécesseurs ou des pairs, souligne son originalité. C'est dans ses romans, écrit-il, que passe la ligne de partage entre littérature ancienne et nouvelle. Il ajoute quelques réflexions sur la construction soignée du roman, jusqu'alors mise en doute, mais qui commence à se découvrir précisément dans ce volume dont le seul héros est le temps. Močul'skij rend donc compte d'une façon très élogieuse de la publication de l'avant-dernier tome de *La Recherche*, dont un extrait paraîtra en traduction russe, dans *Volja Rossii* (*La Volonté de la Russie*) en 1929. Les critiques russes suivent donc avec attention, comme leurs collègues français, la publication posthume des derniers tomes de l'épopée proustienne.

Enfin, en 1928, paraît, encore une fois, dans *Zveno*, une revue dont la rédaction avait à cœur de faire connaître à ses lecteurs la littérature européenne ainsi que de lui en proposer des traductions, un article signé K. Šenšin[26] suite à la publication du *Temps retrouvé* qui, plus de cinq ans après la mort de Proust, clôt enfin la série de ses romans. Cet article rend justice à la composition du roman, maintenant que le lecteur peut en apprécier toute la rigueur « mathématique », et réaffirme la prééminence de Proust sur les lettres françaises de l'époque. Šenšin y affirme une nouvelle fois le caractère novateur de la poétique proustienne et cherche à en convaincre le lecteur émigré. La biographie de l'écrivain ne l'intéresse pas[27], seule compte son œuvre promise à une longue postérité : « La biographie de Proust commence le jour de la publication de *Du côté de chez Swann* ; il est né à la minute où a mûri en lui l'idée du temps perdu et retrouvé »[28], car Proust s'est totalement sacrifié à son œuvre, la seule réalité qui comptât pour lui.

---

25. K. Močul'skij, « Nasledie Marselja Prusta » (« L'héritage de Marcel Proust »), *Zveno*, Paris, n° 156, 1926, p. 2-3.
26. K. Šenšin, « O Marsele Pruste » (« Sur Marcel Proust »), *Zveno*, Paris, n° 1, 1928, p. 24-29.
27. Il a lu, comme Mark Aldanov et sans doute beaucoup d'autres, le numéro spécial de la *Nouvelle Revue Française* de janvier 1923, « Hommage à Marcel Proust ».
28. K. Šenšin, art. cité, p. 25.

On sent que Šenšin a été sensible aux développements théoriques que Proust a placés dans *Le Temps retrouvé* et qu'il en a compris toute l'importance. Ainsi souligne-t-il que la recherche du temps perdu n'est pas une fuite dans le passé, mais la recherche de l'éternité, ou comme l'écrira plus tard Gérard Genette, la recherche du « temps à l'état pur, c'est-à-dire, en fait, par la fusion d'un instant présent et d'un instant passé, le contraire du temps qui passe, l'éternité »[29]. La révélation finale permet donc au narrateur d'arrêter le temps. Šenšin voit enfin la révolution proustienne dans l'émergence d'un réalisme spirituel. Toutes les analyses minutieuses de Proust, écrivain spiritualiste, ont pour but d'isoler des parcelles d'esprit. Il fonde cette formulation sur les passages bien connus du dernier tome, dans lesquels le narrateur qui vient de vivre la révélation finale comprend enfin qu'il dispose des moyens nécessaires pour faire œuvre d'art : « […] il fallait tâcher d'interpréter les sensations comme les signes d'autant de lois et d'idées, en essayant de penser, c'est-à-dire de faire sortir de la pénombre ce que j'avais senti, de le convertir en un équivalent spirituel. »[30] C'est pourquoi, conclut Šenšin, le but de l'art qui est, chez Proust, la vérité se trouve dans l'esprit. Il ajoute enfin que le spiritualisme n'a pas seulement déterminé la forme du roman proustien mais aussi son contenu psychologique, déterminant les affres du narrateur ainsi que sa philosophie de l'amour.

Cet article est une présentation sensible du *Temps retrouvé*, dont la publication permet désormais à chaque lecteur de comprendre non seulement la composition des romans de Proust, mais aussi l'esthétique qui les sous-tend. Le lecteur émigré a donc en main tous les outils, ou presque, pour lire Proust.

Marcel Proust dans la revue *Čisla*

Ces différents articles démontrent que les hommes de lettres de l'émigration ne sont pas passés à côté de Proust et ont rapidement reconnu son talent. Les articles qui lui sont entièrement consacrés sont, certes, relativement peu nombreux et jamais du niveau de ceux d'un Ernst Curtius, mais personne ne met en doute son importance.

29. G. Genette, « Proust palimpseste », *Figures I*, Paris, Seuil, 1966, p. 40.
30. *RTP*, t. IV, p. 457. Cf. aussi, p. 458-459.

Georgij Adamovič n'a jamais consacré d'article à Proust, pourtant il écrit, en 1924, dans un article qui traite du nouvel âge d'or du roman français : « Proust est totalement invulnérable. Seule la composition de ses romans est discutable. Mais chacune de ses pages prise en particulier est proprement merveilleuse.»[31] Alors que les tirages des romans de Proust et le nombre d'articles qui lui étaient consacrés diminuaient en France dans les années 1930, l'émigration continuait à le lire et à le commenter, grâce notamment à la ferveur de certains représentants de la jeune génération, qui obtinrent une tribune privilégiée dans la revue *Čisla*.

Avec le premier numéro de cette revue, édité à Paris en 1930, le nom de Proust réapparaît avec force dans la presse émigrée. Dans la note préliminaire de la rédaction, qui ouvre le volume, les auteurs affirment que leur statut d'émigré leur permet de comprendre de l'intérieur la culture occidentale. Ils se voient comme un pont entre la Russie et l'Occident, veulent aider la première à mieux comprendre l'Occident et vice versa. Ils illustrent ce propos d'un seul exemple, précisément celui de Proust :

> Nous avons vu et voyons comme de l'intérieur les événements contemporains les plus importants de la vie occidentale, par exemple, pour ne parler que de littérature, le développement de l'influence de Proust, la confirmation de son génie.[32]

Leur exil est une expérience capitale qui permet une symbiose avec la culture européenne, ce qui n'avait encore jamais eu lieu à une telle échelle.

Et comme ce premier numéro se termine par une enquête sur Proust, à laquelle ont répondu sept écrivains, il n'est pas exagéré de dire qu'il s'ouvre et se referme sur Proust dont le génie est affirmé avec éclat. Je dois toutefois ajouter que *Čisla* ne contient pas d'articles spécialement

---

31. G. Adamovič, « Literaturnye zametki » (« Notes littéraires »), *Zveno*, Paris, n° 68, 1924, cité d'après G. Adamovič, *Sobranie sočinenij. Literaturnye besedy, kniga pervaja* (*Œuvres choisies. Conversations littéraires, livre premier*), Saint-Pétersbourg, Aleteja, 1998, p. 68. Comme la plupart des premiers lecteurs, Georgij Adamovič blâme l'absence de construction des romans proustiens. On sait que les dénégations de Proust ne convainquirent personne et que seule la publication du *Temps retrouvé* détruisit ce cliché.
32. « Ot redakcii » (« Message de la rédaction »), *Čisla*, Paris, n° 1, 1930, p. 5.

consacrés à Proust, et que si le romancier français y est très souvent cité, il ne fait l'objet d'aucune étude particulière. Seul un article de Fel'zen mentionne Proust dans son titre, il s'agit de l'article « Proust et Joyce », paru dans le sixième numéro, en 1932[33]. C'est une défense de Proust que Fel'zen s'offusque de voir placer sur le même plan que James Joyce. Il est en effet persuadé que Proust est meilleur romancier que Joyce et ce, parce qu'il a su ordonné le chaos de ses impressions. Cet article est une réponse directe à celui de Boris Poplavskij, publié l'année précédente sous le titre : « À propos de Joyce », et dans lequel le jeune poète louait précisément Joyce pour respecter, au contraire de Proust, le chaos de la vie intérieure dans les monologues de ses personnages, il concluait ainsi :

> Il semble parfois qu'il y a entre Joyce et Proust la même différence qu'entre la douleur d'une brûlure et le récit de cette douleur.[34]

Mais revenons à l'enquête sur Proust qui clôt le premier numéro en 1930. Elle comportait trois questions :

> Estimez-vous que Proust est l'un des plus grands interprètes de notre époque ? Reconnaissez-vous dans la vie contemporaine les héros et l'atmosphère de son épopée ? Pensez-vous que les singularités du monde proustien, sa méthode d'observation, son expérience spirituelle et son style vont exercer une influence déterminante sur la littérature mondiale du proche avenir, et plus particulièrement sur la russe ?[35]

Les sept réponses reçues par la revue sont classées selon l'ordre alphabétique du nom de leurs auteurs[36]. La première réponse est ainsi celle d'Aldanov qui répète que Proust est un grand écrivain, un grand psychologue qui doit énormément à Lev Tolstoj, mais qu'il reste parfaitement étranger à la littérature russe, ce qui est une conclusion quelque peu paradoxale si l'on estime que le romancier français n'est qu'un simple épigone de Tolstoj. Quatre autres écrivains russes ont répondu à ces questions. Ils n'appartiennent ni au groupe des

33. J. Fel´zen, « Prust i Džojs » (« Proust et Joyce »), *Čisla*, Paris, n° 6, 1932, p. 215-218.
34. B. Poplavskij, « Po povodu Džojsa », *Čisla*, Paris, n° 4, 1931, p. 173.
35. « Anketa o Pruste » (« Enquête sur Proust »), *Čisla*, n° 1, 1930, p. 272.
36. Ces sept écrivains sont Mark Aldanov, Georgij Ivanov, René Lalou, V. Sirin (Vladimir Nabokov), Carlo Suarès, Mihail Cetlin et Ivan Šmelev.

auteurs publiés dans *Čisla*, ni même à la « jeune génération », en effet si Nabokov y appartient de facto par l'âge, il est trop fermement opposé à sa philosophie pour qu'on puisse l'y inclure sans réserve. Cela est d'ailleurs manifeste dans sa réponse, laquelle se contente de critiquer la formulation des questions, récusant, par exemple, le rapport d'un auteur à son époque et refusant de parler d'influence. Lui qui apprécie Proust et à propos duquel un témoignage nous apprend qu'il avait déjà lu deux fois *La Recherche* à cette époque[37] ne loue pas spécialement le romancier français. Il se contente de rappeler que Proust est grand quand il touche à l'universel. Nabokov est pourtant l'un des écrivains émigrés qui connaissait le mieux l'œuvre de Proust, comme le montrera, en 1937, son roman *Le Don*, dont la structure, par exemple, rappelle assez exactement celle de *La Recherche*. L'histoire de Fedor Godunov-Čerdyncev est aussi celle d'une vocation, l'histoire de la naissance d'un écrivain. Les rapports de Nabokov et Proust sont connus, ils ont fait l'objet de plusieurs études, je ne vais donc pas m'y arrêter.

Les réponses à cette enquête sont fort diverses et vont de l'éloge à l'éreintement, en passant par le jugement ambivalent d'un Georgij Ivanov. Si Mihail Cetlin affirme que Proust est l'un des plus grands écrivains de l'époque et regrette qu'il n'exerce aucune influence sur les auteurs russes, Šmelev se moque dédaigneusement de la mode de Proust et déclare qu'un écrivain aussi mondain ne saurait satisfaire un esprit russe. Il invite même à lui préférer un obscur écrivain du XIXe siècle, Mihail Al'bov (1851-1911), prétendant qu'on trouve chez celui-ci tout ce qui fait la gloire de Proust, de longues phrases alambiquées, des descriptions minutieuses. L'émigration a longtemps fait des gorges chaudes de cette réponse outrancière. On a voulu y voir l'exemple du passéisme des représentants de l'« ancienne génération », complètement fermés aux nouvelles tendances de la prose européenne, et partant, se contentant de créer comme ils le faisaient avant le cataclysme de la révolution, figeant la tradition russe dans un immobilisme qui lui serait fatal. De fait, l'on remarque une nette différence dans l'appréciation de l'œuvre de Proust, suivant que l'on appartienne à la « jeune » ou à l'« ancienne » génération. L'une des

37. B. Boyd, *Vladimir Nabokov. Les Années russes*, Paris, Gallimard, 1990, p. 411.

raisons en est, peut-être, la maîtrise de la langue française. Il est en effet notoire que Šmelev ne parlait pas très bien français, au contraire d'écrivains tels que Nabokov ou Fel'zen ; or, il n'est pas exagéré de croire qu'une bonne connaissance du français est nécessaire pour apprécier le style de Proust. Mais la raison principale en est, plus vraisemblablement, le besoin de s'affirmer chez les représentants de la « jeune génération », dont le statut d'écrivain était constamment remis en cause par leurs aînés. Proust leur servait à se démarquer tant de leurs « pères » que de leurs confrères soviétiques. Ils s'affirmaient ainsi comme écrivains modernes, très au fait des enjeux d'une création littéraire soucieuse de traduire son époque. C'est pourquoi, ils n'ont pas récusé la comparaison qu'on faisait de leurs œuvres avec celles de Proust, sans que cela ne signifie toujours qu'ils la trouvaient pertinente, voire qu'elle leur plaisait.

Querelle autour de Marcel Proust

C'est une classique querelle des pères et des fils, ou une querelle des Anciens et des Modernes, qui s'est rejouée en émigration. Les pères ne se reconnaissant pas dans leurs fils, il leur fallait y trouver une raison qui ne remettrait en cause ni leur vocation, ni leur poétique. Ils la trouvèrent dans la soi-disant influence de Proust, un moyen commode de stigmatiser la non-russité des fils, en danger de dénationalisation, préférant la littérature européenne contemporaine, et particulièrement française, à la tradition russe que l'émigration avait pourtant vocation de préserver et de sauver. Proust dont le nom était alors dans toutes les bouches, dont les romans faisaient couler beaucoup d'encre, cristallisa sur son nom cette opposition classique de deux générations, laquelle avait, en outre, été souvent utilisée par la critique russe depuis près d'un siècle. Si bien que, paradoxalement, ce sont les pères qui décelèrent l'influence de Proust dans les œuvres des fils, alors même que ceux-ci la revendiquaient rarement. Très nombreuses en effet sont les recensions qui constatent une influence de Proust sur les jeunes écrivains. Mihail Osorgin, Vladislav Hodasevič, Georgij Ivanov, Vladimir Vejdle, Georgij Adamovič, Petr Bicilli, Mihail Kantor, Mark Slonim, Mihail Cetlin, Petr Pil'skij, Al. Novik, Georgij Hohlov, Jurij Terapiano et sans doute beaucoup d'autres ont tous décelé

cette influence dans les œuvres qu'ils ont recensées[38]. Beaucoup s'en servirent comme d'une critique cryptée, plus ou moins sévère : ressembler à un écrivain français n'était pas l'idéal vers lequel devait tendre un écrivain russe exilé. À lire ces recensions, il semble bien que la plupart de leurs auteurs avait tranché et trouvé une réponse univoque à la question que Osorgin dans le premier numéro de *Novaja gazeta* (*La Nouvelle gazette*) en mars 1931 : « Quelle attitude adopter à l'égard des émules de Proust et de Joyce, devons-nous les craindre ou les encourager ? »[39] Il s'est agi le plus souvent de les remettre dans le droit chemin, même si certains, tels Aleksej Remizov ou Vladislav Hodasevič, n'étaient pas alarmistes : pour le premier c'était une chance pour les jeunes écrivains de lire sur place et dans l'original la nouvelle littérature française, pour le second Proust était un maître comme un autre[40].

Il convient de noter que le simple recours à la mémoire, aux souvenirs, une construction circulaire, ou une phrase à la syntaxe non traditionnelle suffisait à faire de son auteur un épigone de Proust. Je n'affirmerais pas qu'*Une soirée chez Claire* (*Večer u Kler*) ne doit rien à Proust, pourtant force est de constater que Osorgin, qui le premier prononça le nom de Proust à propos de ce roman de Gajto Gazdanov, aurait bien été en peine de montrer en détail en quoi se reflétait l'influence de Proust. La situation du héros, lequel se remémore sa vie antérieure, allongé aux côtés de la femme dont il a été amoureux plus de dix ans et qui vient de devenir sa maîtresse, précipitant ainsi la fin de son amour, suffit à lui rappeler spontanément le premier tome de

38. La liste de leurs recensions serait ici trop longue, je fais donc confiance au lecteur pour les retrouver facilement, le cas échéant. On peut remarquer encore une fois un paradoxe intéressant, au moment même où les auteurs russes interrogés par *Čisla* sont unanimes à relever la non-influence de Proust sur les écrivains russes, les critiques, qui sont parfois les mêmes, sont tout aussi unanimes à relever cette influence dans les œuvres des représentants de la « jeune génération ».
39. M. Osorgin, « Poželanija » (« Vœux »), *Novaja gazeta* (*La Nouvelle gazette*), Paris, n° 1, 1931, p. 3.
40. A. Remizov, « Samoe značitel'noe proizvedenie russkoj literatury poslednego pjatiletija » (« L'œuvre littéraire russe la plus importante des cinq dernières années », *Novaja gazeta* (*La Nouvelle gazette*), Paris, n° 3, 1931, p. 1. V. Hodasevič, « Letučie listy. Čisla » (« Feuilles volantes. Nombres »), *Vozroždenie* (*La Renaissance*), Paris, n° 1759, 1930, p. 3.

La Recherche, sans qu'il lui soit nécessaire de vérifier que le style et la composition du roman répondent à l'esthétique proustienne.

Marcel Proust et la « jeune génération »

Les jeunes auteurs, pour leur part, n'ont pas réellement commenté le choix de Proust comme modèle. Au contraire, Nabokov, par exemple, a toujours refusé de s'exprimer sur les influences dont il pouvait être l'objet, quant à Gazdanov, il assurait qu'il n'avait pas encore lu *La Recherche* à l'époque où tous le considéraient sous l'influence de Proust, ce que, par ailleurs, l'on est en droit de mettre en doute, si l'on se rappelle combien le personnage de Mademoiselle Tito dans le récit *La Prison des eaux* (*Vodjanaja tjur'ma*) peut rappeler Madame Verdurin. En revanche, ils citent souvent Proust dans leurs articles ou recensions, Fel'zen le convoque ainsi à plusieurs reprises et l'utilise comme référent idéal.

En fin de compte, Proust représente un danger pour les uns, et une justification pour les autres. Par l'intermédiaire de son nom, l'on touche aux questions de l'évolution littéraire et de la mission de la littérature. Pour les représentants de l'« ancienne génération » dont la plupart voyaient dans la personne de l'écrivain sinon un prophète du moins un maître à penser qui se doit de traiter les grandes questions que se pose le lecteur de son époque, Proust n'est qu'un esthète qui poursuit un but égoïste, cherchant à comprendre et à décrypter ses sensations. Il leur semble que nul message utile ne se dégage de son œuvre. C'est un partisan de l'art pour l'art qui ne peut servir de modèle, ni donner de réponse. En revanche, pour les représentants de la jeune génération, tragiquement coupés de leur passé, il peut indiquer la voie à suivre, donner une méthode, si l'on a comme eux choisi de faire le portrait de l'émigré russe des années 1930 au moyen de l'introspection.

Proust est à leurs yeux le champion de la représentation de la vie intérieure et de la sincérité. Comme ses disciples français des années 1930, les jeunes émigrés ne peuvent se résoudre à peindre de grandes fresques, à créer de toutes pièces un monde imaginaire. Il leur manque pour cela de l'assurance. Ils sont intimement persuadés de vivre une

époque de grave crise spirituelle, résultat de la guerre de 1914-1918 et des révolutions russes. L'ancien monde s'est irrémédiablement écroulé, entraînant dans sa chute toutes les anciennes certitudes, les anciennes croyances. Ils doivent donc se replier sur leur moi, leur vie intérieure et c'est pourquoi la plupart de leurs œuvres ont un substrat autobiographique, dédaignent les recherches purement formelles et adoptent souvent la forme de confessions ou de journal intime. Ce sont en premier lieu ces caractéristiques de leur prose qui évoquent Proust pour leurs critiques. Nadežda Gorodeckaja lors des débats qui suivirent deux conférences sur Proust au Studio franco-russe, le 25 février 1930, lie également l'influence de Proust à la crise de l'esprit, pour reprendre une expression de Paul Valéry[41] :

> C'est plutôt une question que je pose – et une question bien triste. Je ne crois pas que ce soit possible, surtout pour les Russes de ma génération, c'est-à-dire pour ceux qui se sont formés intellectuellement après la révolution, sans tradition, ou bien avec les traditions, si vous voulez, mais sans l'atmosphère russe, sans la Russie. Je ne vois pas ce genre d'action directe que nous pourrions produire ; naturellement ceux qui écrivent – en écrivant ; mais pour les autres et même pour les écrivains, la seule forme possible d'action sociale et morale est la contemplation passive qui se rapproche de celle de Proust. Je vois l'influence proustienne sur beaucoup de jeunes. Ce n'est pas simplement le fait de vivre en France qui les a menés à cette attitude. On lit tout, on admire d'autres maîtres sans les suivre. Ne serait-ce pas l'époque trop active de la guerre qui nous a poussés à cette réaction de silence et de contemplation ?[42]

Les « jeunes écrivains » sont à la recherche d'une nouvelle voie et il leur semble avoir trouvé en Proust un guide. Autre chose est de savoir si leur lecture de Proust était pertinente. La question de la récep-

---

41. Notons simplement que Proust est le premier écrivain français auquel le Studio franco-russe consacre une soirée. Suivront André Gide, Paul Valéry et Charles Péguy. Notons aussi que la conférence russe, faite ce soir-là par Boris Vyšeslavcev, est emblématique de la réception de Proust chez les représentants de l'ancienne génération. Il dit en substance que chez Proust tout est petit, hors du temps, de l'histoire, sans intérêt pour ceux qui viennent de vivre une tragédie. Il n'est, d'autre part, pas impossible d'interpréter le silence d'Ivan Bunin lors des débats comme une marque de désintérêt envers le roman proustien.
42. « Marcel Proust », *Cahiers de la Quinzaine*, Paris, cahier 5, série 20, 5 mars 1930, p. 55.

tion de Proust et de son influence est, comme on le voit, des plus complexes et contradictoires. Elle rejoint en outre la question fondamentale qui n'a cessé de tourmenter le milieu littéraire émigré : une littérature est-elle possible en exil, sur sol étranger ? La crainte de voir, faute de relève, s'éteindre la littérature de l'émigration, laquelle, rappelons-le, était même pour certains la seule véritable littérature russe, obligeait la critique à suivre de près la production des jeunes écrivains. Il fallait les protéger de nombreux dangers, les obliger à cultiver leur langue sans l'appauvrir ni la corrompre, leur inculquer une éthique. Il fallait aussi veiller jalousement à ce que leurs œuvres ne deviennent pas de pâles copies de romans français, le meilleur moyen semblait donc de fustiger une trop grande proximité avec des modèles occidentaux, selon un réflexe de peur sinon légitime du moins habituel. Pour pouvoir apporter une réponse satisfaisante à cette question des rapports des écrivains émigrés à l'œuvre de Proust, il faudrait encore étudier soigneusement l'œuvre des « jeunes écrivains » de façon à pouvoir déterminer s'ils ont été ou non véritablement influencés par Proust. Je n'évoquerai ici que le cas de Fel'zen, et encore trop rapidement[43].

C'est le plus évident de tous. Fel'zen, de son vrai nom Nikolaj Berngardovič Frejdenstejn, a en effet abondamment parlé lui-même de sa grande admiration pour Proust. Paradoxalement, il l'a fait avec le plus de conviction dans le troisième de ses romans, *Lettres sur Lermontov* (*Pis'ma o Lermontove*), dont des extraits ont été publiés dans la revue *Čisla*, et le texte intégral à Paris, en 1935. Il y déclare sans ambages que Proust est un véritable miracle et assigne à l'émigration la mission d'implanter Proust en Russie, de le greffer sur la littérature russe[44]. C'est ce que lui-même a tenté de réaliser dans ses romans. Tels ceux de Proust, ils sont organisés en une série romanesque, malheureusement restée inachevée, en raison de la mort de Fel'zen à Auschwitz en février 1943. Ces romans sont au nombre de trois, *Un Leurre* (*Obman*), publié à Paris en 1930, *Le Bonheur* (*Sčast'e*), publié à Berlin en 1932, et *Lettres sur Lermontov*, déjà cité. On ne sait pas dans quelle mesure

43. Sur Jurij Fel'zen et Marcel Proust voir L. Livak, *How it was done in Paris…*, *op. cit.*, chap. 3, et plus particulièrement p. 121-134.
44. J. Fel'zen, *Pis'ma o Lermontove* (*Lettres sur Lermontov*), Paris, Izdatel'skaja kollegija parižskogo ob''edinenija pisatelej, 1935, p. 30.

Fel'zen avait une idée précise du plan et de l'ampleur de cette série, mais on sait qu'il travaillait au tome suivant *Récapitulation* (*Povtorenie projdennogo*) dans la seconde moitié des années 1930. Les trois romans ont pour seul et même héros un certain Volodja, écrivain émigré qui vit à Paris, narrateur homodiégétique qui conduit le récit de ses difficiles amours avec Lelja à la première personne. Ces rapports amoureux rappellent, parfois même très exactement, ceux des personnages de *La Recherche*, comme peut aisément le prouver le titre du premier roman, qui définit l'amour dans la plus pure tradition proustienne. Pourtant, Volodja ne peut se passer de Lelja, du moins dans les trois premiers tomes, puisque, sans elle, il ne peut écrire, elle est sa muse. L'influence proustienne se fait sentir tant au niveau thématique qu'au niveau stylistique. Il semble qu'aux yeux de Fel'zen, Proust ait été avant tout le peintre désenchanté des rapports amoureux, l'écrivain de la jalousie et non celui du temps. Le thème de l'amour, des rapports entre l'homme et la femme, est donc prépondérant, comme il l'est également chez les écrivains qu'apprécie Fel'zen, en particulier Jacques Chardonne. À cela s'ajoute le thème de l'écriture, de la création littéraire, ce qui peut nous induire à considérer les romans de Fel'zen comme des métaromans explorant le thème de la création littéraire en exil. Il se pourrait très bien que Fel'zen ait songé à raconter l'histoire de la vocation de Volodja, même si ce dernier, contrairement au narrateur de *La Recherche*, est dès le début sûr de son don, pense avoir les moyens de son œuvre, dont il connaît en outre parfaitement le thème, et a la possibilité de s'adonner à son art. Il n'arrive toutefois pas à réaliser pleinement sa vocation. Ne publiant pas ce qu'il écrit, il n'est, faute de lecteur, qu'un écrivain en puissance, un écrivain non reconnu. Il n'est pas interdit d'y voir une métaphore de la difficile condition de l'écrivain exilé.

Le projet littéraire de Volodja est très proche de celui de son créateur, même si, bien évidemment, on doit distinguer le personnage de Volodja de Fel'zen lui-même. Il n'écrit que sur son vécu, ses expériences, ses propres sentiments sans jamais recourir à l'imagination. Son but est de comprendre, d'expliciter jusque dans les moindres détails ses sentiments. Naturellement tout est toujours focalisé de son point de vue et en cela la narration de Fel'zen réalise certaines des caractéristiques du roman proustien, relevées par la critique émigrée : Proust

ne décrivait pas tant le monde que le point de vue d'une conscience individuelle sur ce monde. Certains lui reprochaient ainsi son parti pris solipsiste[45]. Il est donc manifeste, même ainsi résumé à grands traits, que le projet littéraire de Fel'zen rejoint celui de Proust. C'est pourquoi extrêmement rares sont les critiques qui ne mentionnent pas le romancier français dans leurs recensions des œuvres de Fel'zen. Je n'en connais pour ma part qu'une seule[46]. Ils étaient en outre confortés dans leur sentiment par la longueur inhabituelle de ses phrases et de ses paragraphes.

Pourtant Fel'zen n'est en rien un imitateur servile de Proust et surtout, il n'a pas la même vision que ce dernier. Pour Fel'zen, par exemple, le monde extérieur n'existe pas, seul compte le monde intérieur du narrateur. Son style est dépourvu de toute métaphore, enfin la recherche si méticuleuse du mot juste ne le conduit pas à des comparaisons. Il est donc impossible de déceler une véritable influence au niveau stylistique, si ce n'est au niveau superficiel de la longueur des phrases. Mais, comme l'avait bien noté Schlœzer, la longueur des phrases de Proust est directement tributaire de sa pensée, des méandres de sa réflexion ; le narrateur de Fel'zen réfléchit autrement.

Le cas de Fel'zen est donc exemplaire. Bien que son écrivain préféré ait été Mihail Lermontov, il a vu en Proust, lu en France, en exil, un maître qui avait déjà trouvé des réponses aux questions que lui-même se posait. Il est dès lors normal qu'il se soit intéressé à son œuvre, et même qu'il l'ait lu avec admiration. Comme l'a dit Julia Sazonova, lors de la deuxième réunion du Studio franco-russe consacrée à l'influence mutuelle des littératures russe et française :

> Qu'est-ce, au fond, que l'influence littéraire ? C'est la rencontre de deux esprits : l'un est inconscient de ses propres tendances et l'autre a déjà trouvé une expression nette des mêmes aspirations. […] C'est en cela que consiste l'influence. L'un ne prend à

45. Voir, par exemple, W. Weidlé, *Les Abeilles d'Aristée. Essai sur le destin actuel des lettres et des arts*, Genève, Ad Solem, 2002, p. 132 et suiv.
46. K. Kel'berin, « Jurij Fel'zen. *Pis'ma o Lermontove*. Pariž. 1935 » (« Jurij Fel'zen. *Lettres sur Lermontov* »), *Krug* (*Le Cercle*), Paris, n° 1, 1936, p. 183-185.

> l'autre que ce dont il a besoin. Toute autre chose est l'imitation.[47]

Fel'zen a donc rencontré Proust et cette rencontre fut féconde, elle orienta son projet littéraire, tout au moins le confirma.

Si influence de Proust il y a eu sur la jeune génération, au sens que je viens d'indiquer, elle semble avoir été féconde bien que transitoire, libérant les jeunes écrivains exilés d'une tutelle qui leur était pénible, leur donnant les moyens d'entrer de plain-pied dans la vie littéraire. Et même sans parler d'influence, on peut dire que l'émigration a lu Proust, l'a compris à sa façon et a tiré des leçons de cette lecture qui forcément ne pouvait plaire à tous, mais dont beaucoup sentaient la nouveauté radicale et l'importance. À l'heure où Dostoevskij hantait les esprits français, ceux des émigrés étaient tournés vers Proust, la France et la Russie s'enrichissaient mutuellement.

47. S. Robert, W. de Vogt, « Rencontres », *Cahiers de la Quinzaine*, Paris, hors-série, 1930, p. 43-91.

L'itinéraire intellectuel de Pavel Muratov (1881-1945)

Danièle BEAUNE-GRAY
Université de Provence

Mots-clés : Russie, émigration, Pavel Muratov, Italie, théorie de l'art

Pavel Muratov, après des études d'ingénierie de haut niveau, apparut dans le monde de l'art et de la littérature tel un dilettante au regard perspicace, aux intuitions fulgurantes, à la culture éclectique, mais quelque peu désordonnée, pour n'avoir connu aucune initiation formelle. Néanmoins, fréquentant peintres et écrivains, il fut confronté aux mutations littéraires et artistiques de son temps, à la réévaluation des valeurs esthétiques et spirituelles aux dépens de l'intérêt social et utilitaire, à la découverte de nouvelles disciplines et au renouveau des anciennes (art russe et byzantin), aux avant-gardes modernistes de toutes couleurs. Des voyages initiatiques, en Italie ou dans la Russie du Nord, au début de sa vie, deux guerres auxquelles il participa activement, deux révolutions, l'émigration en France, à Berlin, en Italie et en Irlande bouleversèrent son existence errante et élargirent son expérience de la vie. Notre propos sera ici de montrer comment ses idées esthétiques se situent face à ces changements et dans quelle mesure elles se transforment en suivant des étapes définies par son apprentissage de l'art ou l'irruption de l'histoire.

Avant 1917

Les premiers articles de Muratov sont publiés dans des journaux moscovites lors de la guerre russo-japonaise, en 1905-1906, alors qu'il s'est engagé avec son frère comme volontaire, un an après sa sortie de l'école d'ingénieurs des transports (institution à vocation militaire) et qu'il n'a encore reçu aucune formation littéraire ou artistique autre que celle du lycée. Il dépeint la stratégie des troupes russes, le panache de leur action, passant sous silence les aspects moins glorieux : la

perte de moral dans l'armée, les pillages et le maraudage des soldats sur leur chemin de retour par la Sibérie. Boris Zajcev reconnaît que la façon de conter les rend intéressants malgré une idéalisation assez conventionnelle de la guerre et un optimisme qui ne fut pas justifié par les faits. Nous en retiendrons l'idéalisation d'une Russie légitimiste qu'il voulait victorieuse, le goût pour l'Extrême-Orient et l'action militaire, toutes choses qui se tenaient à des lieues des préoccupations des symbolistes ou des décadents.

Moscou à peine retrouvée, l'année 1906 fut pour Muratov un temps de voyages à Londres et à Paris et l'occasion d'une véritable éducation personnelle dont ses articles envoyés à *Zori* (*L'Aube*), supplément littéraire de la *Pravda*, rendent compte.

En Angleterre, il découvre les préraphaélites et se plaît dans leur univers onirique et symbolique. Il est fasciné par ce monde du rêve à mi-chemin entre réalité et fantastique. Il lit Oscar Wilde, dont il avait déjà pu avoir connaissance dans la traduction russe du *Portrait de Dorian Gray* paru en 1906 aux éditions Grif de Saint-Pétersbourg. Il retient de sa préface l'idée décadente que « les livres ne sont ni moraux, ni immoraux, mais bien ou mal écrits »[1]. Les vers du poète de Grantchester, Rupert Brooke (source d'inspiration de Vladimir Nabokov en émigration), le ravissent. Il découvre et cite d'abondance Walter H. Pater (1839-1894) professeur de philosophie grecque à Oxford qui, après un voyage déterminant en Italie, s'est consacré à l'interprétation de l'art et de la littérature de la Renaissance italienne et, en particulier, à l'étude de l'œuvre de Giorgione. Pater est un esprit éclectique, un théoricien de l'art pour l'art. Affirmant la prédominance de l'esthétique sur l'histoire, s'élevant contre les idées moralisantes de John Ruskin, il faisait de la beauté appréhendée subjectivement l'ultime critère, appliquant sa philosophie du beau à tous les arts, littérature, peinture, sculpture, musique dans une tension vers un art total. Muratov s'imprègne également, dans la lignée de Pater, des idées de Vernon Lee et de Bernard Berenson (citoyen américain d'origine lituanienne) dont il récuse toutefois la méthode de forma-

1. P. Muratov, « O vysokom hudožestve » (« Du grand art »), *Zolotoe runo* (*La Toison d'or*), Moscou, n° 11, 1906, p. 76.

lisme critique. Ses lectures nourriront ses jugements et le prépareront à l'appréhension de l'art italien.

À Paris, la même année 1906, Muratov visite le Salon d'Automne où Sergej Djagilev exposait des peintres russes contemporains. Il s'éprend des post-impressionnistes français et publie des critiques sur Matisse et Gauguin. Il montre là sa sensibilité à l'évolution de l'esthétique moderne qui se démarque des procédés et du contenu admis et pressent déjà la mort de l'art.

De retour à Moscou, Muratov fréquente les peintres russes qu'il juge les plus séduisants. Il n'a guère de sympathie pour les Ambulants qui peignent des scènes édifiantes pour l'éducation des masses, ni pour Leonid Pasternak qui illustre *Voskresenie* (*Résurrection*) de Tolstoj, ni d'ailleurs pour les tendances révolutionnaires des futuristes, fauves et abstraits. Il fraie avec les peintres figuratifs russes marqués par l'impressionnisme ou le post-impressionnisme : Viktor Borisov-Musatov, Nikolaj Krymov, Nikolaj Uljanov, Petr Končalovskij ; il écrit en collaboration avec Boris Grifcov une monographie sur Uljanov qui réunissait dans son atelier de l'Arbat peintres et hommes de lettres et rédige des critiques d'art ainsi que des ouvrages sur Cézanne et Matisse, montrant leur attache à la modernité.

En 1908, Muratov découvre l'Italie avec ravissement, se prend au « piège italien », et séjourne fréquemment entre 1908 et 1911 à Venise, Florence et Rome, en compagnie de sa femme, Urenius, et des Zajcev déjà fervents admirateurs de l'Italie. Les deux hommes entreprennent nombre de projets communs et, en particulier, Zajcev confiera à Muratov le soin de choisir les illustrations de ses livres sur Florence, Sienne, Pise, Fiesole.

C'est le temps où les intellectuels russes se reprennent d'un vif amour pour l'Italie. Florence, terre d'élection de l'humanisme de la Renaissance, est leur seconde patrie, éclipsant Rome et Pompéi qui séduisaient les générations précédentes, Gogol', le peintre Sergej Ivanov, Karl Brjullov. *Mir Iskusstva* (*Le Monde de l'Art*), revue où se rencontraient les symbolistes, décadents et tenants de l'art total d'antan publiait quelques années auparavant les variations sur des thè-

mes italiens de Dmitrij Merežkovskij, Zinajda Gippius, Sergej Volynskij. Ailleurs, on édite les poésies italiennes de Konstantin Bal'mont, Valerij Brjusov, Aleksandr Blok, Anna Ahmatova et surtout de Vjačeslav Ivanov qui, épris de philologie classique, vécut durant de longues années à Florence, ou encore les *Impressions d'Italie* de Vasilij Rozanov. L'université pétersbourgeoise elle-même se passionnait pour l'Italie et Mihail Bestužev-Rjumin, amassait une documentation importante sur la péninsule tandis que Ivan Grevs, professeur du Moyen Âge latin, dirigeait un séminaire sur Florence et y accompagnait en été ses étudiants.

Mais c'est à Muratov que revient le mérite de cristalliser cet engouement en publiant en 1911 ses *Obrazy Italii* (*Images d'Italie*)[2], livre marquant dédié à Zajcev « en souvenir des jours heureux ». Cet ouvrage connut un immense succès et le rendit célèbre. Zajcev note combien il s'inscrit dans l'esprit du temps :

> La littérature russe ne connaît rien de semblable pour ce qui est de la perception artistique de l'Italie, de l'élégance et du savoir qui ont présidé à la réalisation de ce livre. Ce dernier participe au développement spirituel de notre culture russe qui, dans une renaissance fugace, dans son « siècle d'argent » s'évada du provincialisme de la fin du XIXe siècle pour aboutir à l'éclosion tragique et éphémère du début du XXe siècle.[3]

Les *Obrazy Italii* tentent de donner une vision globale du génie italien qui se révèle non seulement dans les arts, la peinture et l'architecture mais aussi dans l'histoire, les légendes, la littérature, la musique, les personnages marquants (aussi bien Casanova que les Médicis), le climat d'une ville. Aussi les descriptions précises des tableaux (et le regard de Muratov est d'une acuité confondante), des monuments, d'une rue, alternent avec des récits historiques et littéraires qui délassent des données techniques et débouchent sur une réflexion qui récuse l'intrusion de la morale dans l'évaluation esthétique et qui prend

2. Le premier tome parut à Moscou en 1911 (P. Muratov, *Obrazy Italii* [*Images d'Italie*], Moscou, Naučnoe Slovo, 1911), le deuxième tome l'année suivante, et en 1912-1913 une seconde édition fut déjà nécessaire. En 1924, l'éditeur Gržebin publia la première édition complète en trois tomes. Enfin, en 1993 la première édition complète en Russie parut à Moscou aux éditions Galart.
3. B. Zajcev, *Sočinenija* (*Œuvres*), Moscou, Éditions Terra, 1993, t. 3, p. 404.

en compte les développements historiques et fait la part belle aux sentiments, au « pèlerinage de l'âme ».

Le subjectivisme revendiqué privilégiera par exemple le Tintoret à Venise, le Quattrocento à Florence (tout en laissant dans l'ombre Fra Angelico), passera rapidement sur la peinture de Giotto, Duccio, Cimabue, au profit de maîtres plus tardifs (Veneziano, Lippi, Masaccio, Pollaiuolo), ignorera le baroque. Il devra même admettre dans la troisième édition de son livre qu'il a méconnu l'influence de Byzance en Italie et reconnaître que Duccio a pu résider à Constantinople, ce qu'il déniait auparavant. Au fil des pages, on peut relever des points qui annoncent déjà le système qu'il mettra en place par la suite : l'importance du mythe et l'inquiétude d'un monde qui en a perdu le sens, une tension vers le classicisme qui ne soit pas imitation, mais création inspirée par des héros, la place respective de l'homme et de la nature dans l'art.

Revenu à Moscou, Muratov se passionne entre 1910 et 1914 pour les activités les plus hétéroclites. Il écrit des articles de critique littéraire, d'autres sur l'art contemporain russe ou occidental, traduit des nouvelles italiennes de la Renaissance, Gérard de Nerval, Prosper Mérimée, ou préface les récits exotiques de William Beckford mis en russe par Zajcev[4]. Avec Fedor Stepun, il s'intéresse au fondement philosophique du symbolisme. En compagnie du conservateur de musée Trifon Trapeznikov (1882-1926), il assiste aux cours d'anthroposophie de Rudolf Steiner en 1912.

Cependant deux pôles retiennent particulièrement son attention. Tout d'abord, il parfait ses connaissances en art byzantin[5] qu'il avait admiré avec quelques réticences à Ravenne ou en Sicile, par la lecture des travaux de Michel-Charles Diehl[6] et de Georges Millet[7], alors qu'il

4. *Ibid.*
5. Les études byzantines avaient été longtemps négligées en Russie à l'instar des universités occidentales qui s'intéressaient davantage à Rome qu'à Byzance. À la fin du XIXe siècle, elles prirent un nouvel essor, grâce au professeur de l'Université de Saint-Pétersbourg, Vasilij Vasiljevskij et des historiens de l'art tel que Nikodim Kondakov.
6. M.-C. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, Paris, Armand Colin, 1910.

travaille au musée Rumjancev auprès de Nikolaj Romanov[8], conservateur du département d'histoire de l'art et cofondateur du musée des Arts figuratifs à Moscou et met déjà en doute les conclusions de l'archéologue Nikodim Kondakov.

Mais c'est surtout l'étude de l'art russe ancien et de l'icône qui mobilise son énergie. Il déplore l'indifférence des autorités à cet égard. Dans un article paru dans *Apollon*[9], il regrette les goûts néoclassiques des hautes sphères gouvernementales et la création du musée des Arts figuratifs pour abriter des moulages de sculptures étrangères, alors qu'il n'existe pas de musée d'art russe authentique, digne de ce nom :

> Nous n'avons pas de musée national où soit réunie de façon honorable notre incomparable peinture d'icônes, où soit exposée la beauté ancienne de l'église russe, du village russe, de la maison marchande russe, de la gentilhommière russe. Le Musée Alexandre III à Saint-Pétersbourg, le Musée historique de Moscou et le Musée de Smolensk de la Princesse Marija Teniševa, sont les composantes séparées d'un tel musée. L'épisode de l'ouverture du Musée des arts figuratifs à Moscou aurait pu être remplacé par le grand événement de la fondation d'un musée national russe.

Car tout un processus de maturation de la reconnaissance de l'art russe ancien était à l'œuvre après le long oubli des XVIIIe et XIXe siècles. C'est en effet le moment ou une pléïade de spécialistes de l'icône russe commence à publier. Ce sont Nikolaj Ščekotov[10], Nikolaj Punin[11], Andrej Anisimov[12] et, surtout, bien sûr, la grande figure d'Igor'

---

7. G. Millet, *L'art byzantin, histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours*, A. Michel (éd.), Paris, Flammarion, 1905.
8. N. Romanov fut un proche collaborateur de Ivan Cvetaev, le père de la poétesse Marina Cvetaeva, au musée Rumjancev et l'aida à la réalisation du musée des Beaux-Arts (aujourd'hui musée Puškin) que Muratov appréciait peu.
9. P. Muratov, « Muzej izjaščnih iskusstv v Moskve » (« Le musée des Beaux-Arts à Moscou »), *Apollon*, Saint-Pétersbourg, n° 9, 1912, p. 49.
10. Nikolaj Ščekotov (1884-1945), historien de l'art, fit ses études en Allemagne, voyagea en Grèce, en Italie et en Autriche. Sous la direction de Ilja Ostruhov, peintre et collectionneur d'icônes, il étudia les icônes russes anciennes. Il publia une série d'articles sur l'art de la Russie ancienne dans la revue *Sofija* (*Sohie*).
11. Nikolaj Punin (1888-1953) écrivit dans *Russkaja Ikona* (*L'icône russe*) sur l'art russe ancien.
12. Andrej Anisimov (?), auteur d'articles sur les fresques de Novgorod dans la revue *Starye Gody* (*Les années d'autrefois*).

Grabar'[13] qui réunit autour de lui une constellation de savants afin de collaborer à sa monumentale histoire de l'art.

Cette œuvre critique était d'ailleurs le point d'aboutissement d'un travail accompli par les collectionneurs privés et les restaurateurs appartenant à la Vieille Foi. Aussi Muratov fréquente-t-il aussi bien les critiques que les restaurateurs d'icônes, Evgenij Brjagin[14], Nikolaj Punin[15], Andrej Anisimov. Il explique :

> Un seul milieu garda un amour fort pour l'icône ancienne authentique : c'est celui des Vieux-Croyants. Là se déroula sans interruption, de génération en génération, le fil de la vénération et du sens de la tradition. Et si l'icône ancienne fut ressuscitée au début de ce siècle, nous en sommes redevables avant tout et plus que tout aux Vieux-Croyants russes. Pour des considérations non pas artistiques, bien entendu, mais religieuses, de mœurs, de rites, les Vieux-Croyants apprirent à discerner, prendre soin et même à débarrasser l'icône ancienne des altérations ultérieures. Ils n'avaient pas d'églises à leur disposition, celles-ci se trouvaient dans les mains de l'Église dominante. Ils construisaient leurs monastères dans les forêts profondes, leurs temples secrets dans les villes et les villages. Ils initièrent la collection d'icônes anciennes ; les premiers collectionneurs russes sortirent de leurs rangs.[16]

Sensible à l'appel du *russkij sever* (« nord russe ») – thébaïde du grand Nord russe, pays des monastères bâtis au bord de lacs transparents, refuge des Vieux-Croyants et gardien des traditions ancestrales – Muratov voyage en particulier dans la région de Vologda, sur le lac Kuban ; il rend visite au monastère de Saint-Cyrille-du-Lac-Blanc, forteresse grandiose et inexpugnable et à Théraponte, délicate char-

---

13. Igor' Grabar' (1871-1960), historien de l'art qui jouera un rôle important dans la mise en valeur des icônes puis dans la restauration du patrimoine à l'époque soviétique.
14. Evgenij Brjagin (1888-1948), restaurateur d'icônes, deviendra à l'époque soviétique un maître de la miniature.
15. Nikolaj Punin (1888-1953), s'intéressa d'abord à l'art russe ancien. Après la révolution, il devint une figure importante de l'Avant-garde. Il dirigea la section « idéologie générale » à l'Institut national de la Culture artistique créé par Kazimir Malevič au début de la période soviétique. Arrêté puis déporté, il mourut à Vorkuta.
16. P. Muratov, « Drevnee russkoe iskusstvo »(« L'art russe ancien »), *Sovremennye zapiski* (*Les Annales contemporaines*), Paris, n° 14, 1923, p. 53.

treuse en miniature, qui reçoit tous ses suffrages. Il place au faîte de l'art russe les fresques peintes par Denys sur les murs de la cathédrale de l'Assomption à Théraponte pour leur caractère russe achevé, la préciosité des tons pastels habilement contrastés (bleu ciel, ocre et rouge foncé), leur savante composition qui témoigne d'un art mûr et élaboré et l'utilisation de la lumière qui éclaire chaque heure d'un jour nouveau.

Il collabore à la première grande exposition d'icônes anciennes choisies parmi les collections de Pavel Rjabušinskij et Evgraf Tjulin qui s'ouvre à Moscou au début de 1913, compose le catalogue et écrit un article d'introduction dans lequel il tente d'esquisser les grandes lignes de l'évolution de l'icône et de classer les œuvres par période en les mettant en parallèle avec celles des époques correspondantes de la peinture byzantine[17]. Mais son goût pour l'analyse se révèle davantage dans une étude de la collection iconographique d'Ostruhov ou dans le tome consacré à l'art de la Russie ancienne que Grabar' lui a confié dans le cadre d'une édition monumentale de l'histoire de l'art. Là, il se montre novateur car c'est la première histoire des icônes et fresques russes fondée sur la méthodologie de la recherche occidentale (Berenson, Heinrich Wölfflin), analysant l'apport de la tradition byzantine et l'originalité du style russe et mettant en avant des critères plus esthétiques que chronologiques et s'opposant ainsi à la Commission archéologique qui jusqu'à la révolution était chargée de la conservation du patrimoine et donc des icônes. Composée d'archéologues éminents celle-ci était plus préoccupée de datation que de stylistique, d'esthétique ou de contenu religieux. Subventionnée par le gouvernement, elle suscitait le ressentiment des nouvelles vocations.

En 1914, à la veille de la première guerre mondiale, Muratov entreprend une carrière d'écrivain et publie des récits marqués par la prose transparente et classique de Mérimée, Anatole France, Henri de

17. Les principaux articles de Pavel Muratov sur les icônes dans les années 1913-1914 sont : « Epoha drevne-russkoj ikonopisi » (« Les époques de la peinture ancienne »), *Starye Gody* (*Les années d'autrefois*), Moscou, avril 1913, p. 31-38 ; ainsi que « Bližajščie zadači v dele izučenija ikonopisi » (« Les priorités dans l'étude de la peinture d'icônes »), *Russkaja Ikona*, Saint-Pétersbourg, n 1, 1914, p. 8-12.

Régnier. Toutefois, c'est surtout en tant qu'historien de l'art qu'il est reconnu. Avec son ami éditeur Konstantin Nekrasov (neveu de l'écrivain) et grâce au mécénat de Jaroslav Karzinkin, un riche marchand, il édite une revue *Sofija* (*Sophie*), qui publie entre janvier et juin 1914 six numéros comprenant des articles sur l'art, la théosophie et la littérature. Dans la grande richesse de ces publications nous ne signalerons que les articles exemplaires de Nikolaj Berdjaev sur Picasso et de Mihail Geršenson sur Puškin. La revue, par son éclectisme, ressemble à *Apollon*, mais s'en distingue par l'accent mis sur la littérature et l'art anciens (en particulier de l'Antiquité ou de la Russie du Moyen Âge) et sur la pérennité classique que défend Muratov :

> Il est une opinion selon laquelle l'art ne peut être l'objet d'aucune appréciation stable, d'aucune affirmation qui pourrait être prise pour une vérité permanente. Tout passe, tout change, tout devient ennuyeux après un temps : les goûts, les points de vue, les enthousiasmes, les antipathies. Tout ce qui plaisait hier, ne plaira pas demain et inversement. Nous devons être éternellement prêts à des réévaluations et les hommes qui entendent l'art savent les deviner et sont, au sens littéral, des hommes d'avant-garde clairvoyants. Or, il convient de lutter par tous les moyens contre cette maladie de la critique, car elle porte en elle la perversion des esprits. Tout le travail sérieux et consciencieux des critiques d'art occidentaux tend aujourd'hui à limiter le cercle des tâtonnements et des réévaluations à la sphère des prédilections personnelles. Dans les écrits russes sur l'art, la notion d'un travail critique créateur de cette sorte est absente. Notre critique est toujours à la recherche d'une voie indiquée par la boussole de la mode idéologique, rêve toujours de réévaluations, martèle constamment sa devise : ce qui plaît aujourd'hui ne plaira pas demain.[18]

La guerre met fin pour un temps à sa vie d'esthète. Il est appelé en tant qu'officier d'artillerie sur le front autrichien. Il fait partie de ces rares intellectuels russes qui combattirent en première ligne et il garda un souvenir effroyable de l'inhumanité de la tuerie. Le côté sordide de la guerre de tranchées, la mécanisation des moyens mis en œuvre grâce à l'industrialisation, ont ôté tout panache à la vie militaire et ne lui ont laissé que son aspect ignoble.

---

18. P. Muratov, « Pereocenki » (« Réévaluations »), *Sofija* (*Sophie*), Moscou, n° 5, 1914, p. 3-4.

1917

Au moment de la révolution, il se trouve à Sébastopol et revient à Moscou en mars 1918. Bien que n'éprouvant aucune sympathie pour la révolution, il participe activement aux multiples commissions chargées, sous l'égide des égéries du pouvoir (la compagne d'Anatolij Lunačarskij et celle de Trockij), de la conservation du patrimoine. Aux côtés de Igor' Grabar', Nikolaj Romanov, Andrej Efros, Andrej Čajanov, il est élu lors du Congrès coopératif pan-russe au præsidium du Comité pour la conservation du patrimoine artistique et scientifique. Ce comité et ceux qui suivront suscitent bien des espoirs parmi les historiens de l'art. À la différence de la ci-devant commission archéologique, il laissait le champ libre aux interprétations esthétiques et religieuses de l'art russe, s'entourait de restaurateurs expérimentés, et n'avait plus à craindre la méfiance des ecclésiastiques en charge des églises, cathédrales ou monastères qui n'avaient pas toujours un goût très formé en matière de restauration et se contentaient parfois de barbouillages approximatifs. Il comptait en outre sur des moyens importants pour préserver les trésors authentiques et oubliés de la province russe alors que les sommes autrefois allouées à la commission archéologique servaient à patronner des œuvres de prestige dans les capitales, des constructions grandioses de style néo-russe, le Sauveur-sur-le-Sang à Saint-Pétersbourg, le Musée historique à Moscou. Certes, Grabar' put, grâce à ces nouvelles institutions, procéder à un certain nombre d'inventaires et de restaurations à Vladimir, Novgorod et Pskov. Mais Muratov dut vite déchanter : les nouvelles qui parvenaient des saccages des monastères autour du Lac Blanc montraient à quel point ces espoirs étaient vains. Une poignée de savants isolés sur des sites éloignés, ne pouvaient en aucune manière faire pièce à la populace déchaînée et manipulée par les Sans-Dieu qui s'employaient à piller églises et monastères, sans parler de l'assassinat des prêtres, moines et moniales. Enfin la protection des grandes dames proches du pouvoir s'avéra fragile…

Muratov publie dans la presse antibolchevique qui survit encore pendant l'année 1918, en particulier dans *Ponedel'nik* (*Lundi*) et *Narodnye Slova* (*Paroles populaires*). Il fréquente toujours Zajcev et, pour oublier la réalité menaçante, ils se lancent tous deux dans des activités littéraires multiples. À la *Librairie des Écrivains* (*Lavka pisatelej*), ils organisent

un *studio italiano* (qui s'oppose au *Palais des Arts* (*Dvorec iskusstv*)de tendance pro-bolchevique) dont Muratov est président. Ses collaborateurs sont de vieux amis, Aleksej Dživelegov, Boris Grivcov, Ivan Novikov, Mihail Osorgin. Il organise des conférences sur Raphaël, Dante, Venise. Le 7 mai 1921, Blok y lit ses vers sur l'Italie. Muratov, quant à lui, traduit les quatre tomes de Berenson sur la peinture de la Renaissance italienne dont seul le volume sur les peintres florentins verra le jour. Son travail consiste davantage à conserver ce qui est en péril, réservant son esprit d'invention à la création littéraire qui est également pour lui un moyen de s'évader d'une réalité porteuse d'angoisse. *Récits magiques* (*Magičeskie rasskazy*), *Héros et héroïnes* (*Geroi i geroini*) reflètent une face cachée de son tempérament marquée par la théosophie et l'attrait qu'exercent sur lui les religions orientales et, en particulier, l'hindouisme de Ghandi.

Bien que n'ayant aucun goût pour l'action contre-révolutionnaire, Muratov se situe nettement dans le camp anticommuniste. Il abhorre l'atmosphère soviétique en particulier à cause de sa mouvance, de son instabilité. Il rejoint donc une sorte d'émigration intérieure et se préoccupe davantage de conserver, de transmettre. Il retrouve un peu de sa joie de vivre au moment de la NEP[19]. Mais un soir alors qu'il rejoignait le Comité d'aide aux affamés auquel il adhère depuis 1921 et bien qu'il ait été prévenu d'une arrestation imminente, il partage volontairement le sort de ses camarades, en particulier de Zajcev, et est emmené à la Lubjanka. En raison de sa formation militaire, Muratov est l'âme de la chambrée où il organise des exposés sur la littérature et les icônes. L'historien Robert Vipper, qui les rejoint bientôt, parle de ses dernières recherches. Grâce à l'intervention du Président Wilson, les membres du Comité d'aide au*x* affamés sont libérés puis expulsés d'URSS en mai 1922 avec tout un groupe d'intellectuels.

L'émigration

À leur arrivée en Occident, les Muratov séjournent d'abord à Berlin qui était encore le foyer le plus important de l'émigration et passent l'été 1923 en villégiature en compagnie de Boris Zajcev, Nikolaj

19. *Novaja ekonomičeskaja politika* (Nouvelle politique économique).

Berdjaev, Mihail Osorgin, Vladislav Hodasevič et Nina Berberova qui lui voue une grande admiration :

> Muratov était un homme calme, réfléchi, capable de comprendre les souffrances des autres. C'est lui qui avait fait connaître l'Italie aux Symbolistes russes. Il était à sa manière un Symboliste avec son culte de l'Éternel féminin ; il ne ressemblait cependant à aucun d'eux. Son symbolisme n'était ni brumeux, ni décadent, mais transparent et classique. Il était toujours amoureux, mais son amour, triste ou joyeux, était lui aussi légèrement stylisé. Ses enchantements et ses désillusions étaient de nature plus intellectuelle, quoiqu'il ne manquât pas de sensualité. Il semait à tout vent ses pensées originales qu'un autre à sa place aurait gardées jalousement. Certaines d'entre elles vivent encore aujourd'hui en moi. Il ne cherchait pas à être reconnu, il aimait par-dessus tout la liberté. C'était un Européen accompli. Il avait découvert l'Europe avant la première guerre mondiale et je l'ai découverte à mon tour, cette année-là à travers lui. C'est en sa compagnie que j'ai entendu pour la première fois les noms de Gide, Proust, Valéry, Virginia Woolf, Papini, Spengler, Mann et de bien d'autres qui lui étaient familiers et qui nourrissaient sa pensée dépourvue des préjugés de sa génération. Il venait souvent chez nous. Il aimait me voir coudre sous la lampe et il l'évoque dans la nouvelle *Schéhérazade* qu'il m'a dédiée.[20]

Muratov a donc retrouvé à Berlin une grande partie de ses amis. Berberova note que « les Moscovites, Osorgin, les Zajcev, Muratov, Berdjaev, Stepun restent entre eux[21] ». Il fréquente les cabarets berlinois, courtise Berberova et fonde le Club des Écrivains. Il participe aux multiples activités que les émigrés organisent en exil alors que Berlin est pour quelques temps encore la capitale de l'émigration russe avant de céder la place à Paris dans les années 1925. Il donne des conférences à l'Institut scientifique russe, publie des articles dans la revue berlinoise *Beseda* (*Conversation*) et l'hebdomadaire de Prague *Volja Rossii* (*La Liberté de la Russie*) et s'oppose comme auparavant au byzantiniste russe émigré à Prague, Kondakov, auquel il reproche son appréciation chronologique aux dépens d'une analyse esthétique.

20. N. Berberova, *C'est moi qui souligne*, Paris, Actes Sud, 1996, p. 203-204.
21. N. Berberova, *op. cit.*, p. 196.

L'éditeur Zinovij Gržebin prépare l'édition complète des *Obrazy Italii*[22].

Cependant, comme maints compagnons d'exil, il ne tient pas en place. Il part pour Rome où il écrit sur l'histoire de l'art et sert de guide à ses visiteurs Hodasevič et Berberova :

> Cela me paraît maintenant fantastique d'avoir visité Rome avec un pareil guide ; c'était comme un rêve étourdissant. Je me revois debout près du Moïse de Michel-Ange, avec à côté de moi cet homme petit et silencieux. Il était avec nous lors de notre longue promenade à travers le Transtévère ; nous nous arrêtions dans les courettes anciennes qu'il connaissait comme s'il y était né. Nous regardions un bas-relief anonyme aussi attentivement que s'il s'agissait des fresques de Raphaël. Nous flânions le long de la voie Appia parmi les tombes. Le soir, nous nous attardions au café près de la Piazza Navona et dînions dans un restaurant non loin de la Trévi… Nous nous intéressions aussi à l'Italie contemporaine.[23]

À Rome, les Muratov qui vivent près de la Piazza del Popolo, fréquentent Vjačeslav Ivanov, l'architecte russe Georgij Čiltian et la fine fleur de l'intelligentsia italienne.

En émigration, Muratov complète et infléchit ses jugements sur l'art. Il donne désormais toute sa dimension à la peinture de Giotto, Cimabue et Duccio car, dans un ouvrage écrit en français, *L'Ancienne peinture russe*[24], sa réflexion sur l'icône russe le convainc que sa parenté avec les primitifs italiens remonte à une origine byzantine commune ; il remet en perspective les fresques de Fra Angelico, en particulier celles de San Marco, qu'il avait laissées dans l'ombre dans son ouvrage capital et écrit un livre sur le sujet[25] qui est jusqu'à aujourd'hui cité dans les publications scientifiques. Il rend dès lors hommage au baroque italien et au Seicento qu'il avait méconnu. Point de bouleversement

22. P. Muratov, *Obrazy Italii*, Leipzig, Gržebin, 1924.
23. Cité d'après la traduction française, N. Berberova, *C'est moi qui souligne*, Arles, Actes Sud, 1997.
24. P. Muratov, *L'Ancienne peinture russe*, Rome,1927, cité sans éditeur in P. Muratov, *Obrazy Italii*, Moscou, Galart, 1993, t. 1, p. 316.
25. P. Muratov, *Fra Angelico*, Rome, 1929, cité sans éditeur in P. Muratov, *Obrazy Italii*, Moscou, Galart, 1993, t. 1, p. 316.

donc dans ses appréciations, mais plutôt enrichissement et maturation.

Cependant l'exil et le déracinement, l'éloignement géographique de l'art russe, le défi de l'art moderne qui s'affirme chaque jour davantage, le conduisent, plus qu'à l'analyse, à un travail de synthèse et de systématisation de toutes les connaissances accumulées dans la fièvre de la découverte du néophyte.

Dans les ouvrages qu'il rédige alors, mais surtout dans une série d'articles remarquables composés entre 1923 et 1927 et publiés par *Sovremennye zapiski* (*Les Annales contemporaines*), la revue d'Aleksandr Kerenskij éditée à Paris, alors que l'émigration (et Gippius en particulier sous le pseudonyme d'Anton Krajnij) lançait une polémique sur l'existence même de la littérature émigrée au moment où la jeune génération moderne (Berberova, Nabokov, Poplavskij et d'autres) tentait de s'imposer, il s'interroge sur la nature de l'art moderne russe et européen. Et tandis que Gippius attribuait à la révolution et l'exil l'impossibilité d'une nouvelle littérature russe, Muratov invoque la mort de l'art européen : la transformation progressive de la civilisation européenne a tué l'art qui fait place à l'anti-art dans une post-Europe. Sa démonstration s'appuie sur une théorie de l'évolution de l'art dont il propose un découpage personnel.

Dans une première période qu'il nomme hellénistique ou pré-européenne, il englobe des domaines aussi vastes et divers que l'Antiquité, le Moyen Âge, le Trecento, le Quattrocento, Giotto, Botticelli, Raphaël, la France gothique, la Renaissance, la peinture byzantine, l'icône et la fresque russes, excluant toutefois l'Orient islamique ou païen. L'homme, transcendé par le mythe hellène ou chrétien, est alors le sujet central de l'art, qu'il s'agisse de la peinture de portrait, la sculpture grecque, l'anthropocentrisme des fresques et des icônes byzantines ou russes qui ne connaissent que des paysages rudimentaires. Le point d'orgue de cette période est l'aboutissement d'un idéal classique exprimé dans les fresques de Saint-Théraponte :

> Les fresques de Saint-Théraponte nous surprennent par la perfection de leur style. L'équilibre définitif qu'on y voit atteint par l'art révèle l'apogée classique. Les mouvements y sont exprimés

> avec une parcimonie pleine de réserve. Le même sens de la mesure se retrouve dans tous les détails caractéristiques. Cette pondération dans le sentiment est le signe auquel on reconnaît la phase classique. C'est à peine si Saint Jean l'Évangéliste, dont maintes icônes novgorodiennes aiment à faire une figure des plus dramatiques, esquisse ici un léger mouvement de l'avant-corps. Le rythme des compositions à plusieurs personnages se résout en la grâce affinée et alanguie d'un geste unique. L'ascétisme de Saint Jean-Baptiste et la sévérité de Nicolas le Thaumaturge sont adoucis comme rarement ils le furent avant et après Denys.[26]

Cependant la crise de la conscience européenne du XVIIe siècle engendre un nouveau regard de l'artiste, une nouvelle période artistique, l'époque européenne :

> La figure humaine cesse d'être le motif central de l'art. Apparaît un sentiment « choral » de la nature. C'est le règne de la poésie et de la prose de la nature en littérature, de la nature morte et du paysage dans l'art pictural. La peinture se fonde sur la tonalité, la lumière, les valeurs. Il y a là rupture avec l'anthropomorphisme pré-européen hellénistique. L'Européen ne cherche plus en son cœur, mais dans le monde exogène, les normes de son éthique et de sa conduite. Il part à la recherche de son âme dans l'apparence de l'univers et c'est pour cela qu'il donne tant d'importance à la lumière qui la révèle et que prend corps la « révolution luministe ».[27]

Mais cette peinture sera attaquée de l'intérieur. Après le classicisme vint le baroque qui laisse entrevoir au milieu de sa splendeur une fêlure, l'isolement de l'artiste qui n'est perceptible qu'à l'œil averti :

> Jusqu'à aujourd'hui, le côté officiel de l'art baroque, (les fresques, les temples fastueux de la Contre-Réforme) le décor des salles d'apparat qui abritaient des us et coutumes trop solennelles a trompé notre regard. Nous voyons partout le génie du Bernin théâtral et magnifiquement illusoire […]. Dans le tumulte de cette époque bruyante, nous ne distinguions plus la voix humaine […] contemporaine, isolée, solitaire. Quelque chose s'est soudain cassé dans le psychisme humain et l'art perdit d'un coup le calme olympien du Cinquecento. Non, le Seicento n'a pas produit que des tempéraments forts qui sur-

26. *Ibid.*, p. 27.
27. P. Muratov, « Anti-iskusstvo » (« L'anti-art »), *Sovremennye zapiski* (*Les Annales contemporaines*), Paris, n° 19, 1924, p. 207.

> chargent les places de décorations, de fontaines, de jardins, de scènes de théâtre et de cérémonies ecclésiastiques. Tous ses peintres n'étaient pas hommes à promener leur pinceau facile sur des kilomètres de surfaces murales et plafonnières « a la presto ». Le baroque fut semé d'autres graines qui levèrent au XVIIIe et au XIXe siècles dans le romantisme, la Révolution, le désenchantement et la nostalgie, dans la solitude de l'artiste, dans la dissonance avec son temps et l'hostilité de la société.[28]

Cette cassure pousse l'artiste sur des chemins de traverse à la recherche des moyens d'expression qui n'appartiennent plus à la sphère artistique. Les impressionnistes dans leur culte de la lumière en viennent à prôner une approche scientifique de l'éclairage et se livrent à une analyse spectrale de la lumière. Mais la décomposition scientifique de celle-ci aboutit à la dilution de la forme picturale traditionnelle. La forme disparaît et il ne reste plus que des taches de couleur (Monet, Pissaro). L'artiste est alors victime d'un double malentendu : il se sert de moyens qui n'appartiennent pas à l'art, mais aux sciences exactes et en acquérant une liberté totale, n'étant plus tenu par le thème, il ne communique plus avec ses contemporains. Cézanne est le dernier artiste qui, pressentant le péril, essaie de revenir à une forme stable en retournant au réalisme du dessin.

Après Cézanne commence la troisième période que Muratov appelle post-européenne (cubisme, constructivisme, art abstrait, mobiles, machinisme, dynamisme, etc.) au cours de laquelle l'artiste se retranche de la société. En effet, auparavant, et en particulier dans la période pré-européenne, l'artiste participait à la vie du peuple, lui était indispensable. Il n'existait pas de frontière nette entre l'artisan et l'artiste, entre le ferronnier, le menuisier et le peintre. Mais ce lien se perd au cours de la période européenne. Au XXe siècle, l'artiste est devenu un professionnel isolé, coupé des autres classes de la société.

De surcroît, l'industrialisation (ou, mieux dit, l'industrialisme), la mécanisation de la société, le mépris de la nature que l'homme prétend dompter, le rythme inhumain de l'existence, rendent l'œuvre artistique étrangère à la vie contemporaine. Elle n'a plus sa place dans une demeure, mais s'expose dans un musée qui n'est qu'une anti-

28. P. Muratov, « Seicento », *Sovremennye zapiski*, Paris, n° 15, 1923, p. 95.

chambre de la mort. L'artiste ressent donc l'angoisse d'un monde à l'agonie, et pour résister à la pulsion de mort, il se projette dans des expériences novatrices qui ont toutes en commun le désir de surmonter la tradition de la peinture tonale évanescente et d'entrer dans le monde de la post-Europe. Il se lance dans un retour artificiel à la peinture pré-européenne, gothique, byzantine ou primitive. Cependant, les essais des peintres russes modernes – Kuz'ma Petrov-Vodkin (1871-1939), Natalija Gončarova (1881-1962) – de créer une nouvelle tradition n'ont pas réussi. De même les recherches orientalistes ou africaines n'ont pas dépassé le stade du simple intérêt pour l'exotisme. C'est plutôt dans la poursuite d'une nouvelle perception de l'époque, utilisant sa mécanique, sa dynamique, que les peintres ont fait école. Mais ce pseudo-art déshumanisé, en accord avec la post-Europe mécanique, électrique et machiniste, n'a plus rien de commun avec l'art, car il fait fi de l'homme et de son aspiration à la transcendance ; il ne communique plus avec la vie populaire, il construit des quartiers entiers sans architecture dans les faubourgs de Berlin, Paris et Rome. Ce ne sont que des projets d'ingénieurs, gages d'émeutes et de destruction pour l'avenir.

L'art hellénistique tournait l'attention vers l'âme, l'art européen donnait accès à une énergie humaine supérieure, mais l'homme en se rendant maître de la nature et en luttant contre elle est devenu l'esclave des forces mécaniques et a donné naissance à l'anti-art qui provoque une rupture de la conscience. C'est une idole dont la victoire signifiera l'asservissement de l'humanité et le règne de l'apocalypse.

Le pessimisme de Muratov serait proche de celui d'un Konstantin Leontjev, s'il ne conservait, en dépit de l'expérience de la révolution et de l'exil une foi indestructible dans les forces populaires. En effet, notre auteur perçoit dans la soif de récréation des peuples européens les prémisses d'un sabbat et d'un retour vers l'art dans un élan de libre création.

La synthèse muratovienne ne manque pas de séduction pour l'esprit contemporain qui a vu se réaliser certaines de ses prémonitions. Ses conclusions sont en tout cas fécondes pour ce qui est du passage de

l'art figuratif à l'art abstrait. Toutefois, son passéisme qui récuse toute tentative novatrice, son esprit de système qui écarte sans argumenter tout ce qui le contredit, son absence de pratique du métier et de ses contingences, en particulier du passage de la détrempe à la peinture à l'huile, ses intuitions qui ne se fondent pas sur une expérience incontestable en limitent la portée.

Après cette série de brillants articles, Muratov quitte les *Sovremennye zapiski* pour rejoindre *Vozroždenie* (*La Renaissance*) qui assume une attitude esthétique et politique plus réactionnaire, après le départ de Petr Struve pour Prague et la reprise en mains de la publication par un industriel connu Abram Gukasov, antibolchevique notoire. Il assume donc des positions toujours plus conservatrices. Berberova note :

> Aldanov et Tsetline trouvaient que Mouratov était devenu réactionnaire et qu'il était passé dans le camp des antidémocrates, surtout à la suite de son article intitulé *Grands-mères et grands-pères de la Révolution russe*, dans lequel il traitait de prédateurs les « meilleurs représentants de l'ancien radicalisme russe.[29]

En effet, au fur et à mesure que le bolchevisme s'installe dans la durée en Russie, et au moment de la montée de Hitler en Allemagne, l'émigration prend des positions plus tranchées et intolérantes se divisant toujours davantage. Muratov se trouve très isolé à Paris et prend le parti de voyager, sans doute aussi pour rendre visite à des groupes politiques qui l'intéressaient à l'étranger. On le trouve au Japon, aux États-Unis, puis il se réinstalle à Paris où il rédige une histoire de la guerre russo-allemande de 1914, revenant ainsi à ses premières amours, l'histoire militaire dont il fut le témoin engagé.

Au moment de la seconde guerre mondiale, il séjourne en Angleterre puis se réfugie chez un ami en Irlande. Il se prend de passion pour le jardinage et la botanique comme les hobereaux russes d'antan et travaille à un nouveau livre sur les relations russo-britanniques au XVIe siècle, mais il meurt sans l'avoir terminé le 5 octobre1950.

29. N. Berberova, *op. cit.*, p. 209.

Conclusion

Nous avons pu constater au cours de cet exposé que l'itinéraire de Muratov était plus conforme à un héritage livresque stimulant (Pater, Berenson) qu'à la mode ambiante et que sa réflexion le conduisait toujours à un certain recul, ou parfois une certaine avance, par rapport à ses contemporains. C'est ainsi que tout en se reconnaissant dans le siècle d'argent, dans sa mise au premier plan des valeurs esthétiques au préjudice de la morale, il en répudiait l'instabilité et croyait à la pérennité de l'art. À mesure que sa culture s'enrichissait, son jugement certes s'infléchissait, et il réajustait ses hiérarchies. Revenant sur des points importants comme son appréciation tardive du baroque italien et une réévaluation des primitifs, il n'opère peu ou pas de changement radical de ses opinions, maintenant le choix d'un classicisme pérenne. Et, écrivant à plusieurs années de distance sur l'art byzantin ou l'icône russe, il souligne combien le temps a confirmé ses hypothèses.

Le choc de la révolution et de l'exil l'ont conduit à un retour sur soi-même, au besoin de se situer dans la société qui pour lui est le monde de l'art européen (Russie comprise), à y définir sa place qui est celle d'un conservateur raisonné et éclairé et à en proposer une synthèse. À l'instar de Georgij Fedotov, ou de Il'ja Fondaminskij qui tentaient de mettre au jour dans un livre somme les racines de la catastrophe et de la rupture révolutionnaires qui les avaient privés de leur patrie, Muratov cherche à cerner les causes spirituelles – spirituelles et non morales – du délitement de l'art russe et européen. L'émigration, commencée en territoire bolchevique, le prive certes de certains de ses outils de travail : collections et architecture russes, bibliothèques spécialisées, environnement scientifique varié, fondé sur une culture russe, mais ne bouleverse pas sa vision du monde, elle la cristallise et lui permet de rédiger une synthèse brillante de ses idées. Puis ayant épuisé son sujet, dans une terre étrangère qui n'a guère besoin des intuitions étincelantes d'un dilettante russe, il revient dans les dernières années de sa vie à son point de départ, l'histoire militaire. Enfin, coupé du monde dans un domaine irlandais alors que la guerre fait rage dans les pays voisins, il se réfugie dans un passé plus lointain,

tentant chaque fois par l'étude de relations bilatérales de montrer la place de la Russie en Europe.

Les rapatriés russes de Chine. L'itinéraire de trois amis : l'écrivain Natalija Il'ina, le musicien Oleg Lundstrem et l'ingénieur Vitalij Serebrjakov

Véronique JOBERT
Université Paris IV-Sorbonne, UFR d'Études slaves

Mots-clés : Kharbin, Shanghai, rapatriés, Natalija Il'ina, Oleg Lundstrem

Introduction

Après la seconde guerre mondiale, répondant à l'appel lancé par Stalin à tous ses compatriotes à l'étranger, y compris aux émigrés blancs et à leurs descendants, de nombreux Russes de Shanghai regagnèrent leur pays d'origine. Beaucoup d'entre eux furent presque immédiatement arrêtés, expédiés dans des camps de Sibérie, dont certains ne revinrent jamais.

D'autres, plus chanceux, parvinrent à refaire leur vie en Union soviétique. Parmi eux, l'itinéraire de trois amis au parcours similaire, alors qu'ils sont d'origine et de formation très différentes, retient plus particulièrement l'attention et mérite d'être évoqué pour souligner les points de convergence qui permettent d'expliquer la décision prise par eux en 1947, comme tant d'autres en Europe comme en Asie, de rentrer en URSS. Il s'agit de l'écrivain Natalija Il'ina, du musicien Oleg Lundstrem et de l'ingénieur Vitalij Serebrjakov.

Les deux premiers ont même réussi à acquérir une notoriété certaine en URSS. Natalija Il'ina, née en 1914 à Petrograd, morte à Moscou en 1994, journaliste à ses débuts, écrivain par la suite, a publié en URSS de nombreux articles et ouvrages. Elle fut, à ses débuts en Union soviétique, collaboratrice de la revue satirique *Krokodil* (*Le Crocodile*), par la suite, à partir du dégel, elle écrivit souvent dans les « grosses re-

vues » *Novyj Mir* (*Le nouveau monde*), *Znamja* (*L'Étendard*) et *Oktjabr'* (*Octobre*), notamment. Elle est l'auteur de très nombreux billets satiriques (ce que les Russes appellent *fel'etony*) et de parodies caustiques[1], puis, à partir des années 1970, elle se consacra à de la prose autobiographique[2]. Au moment de la perestroïka et au cours des premières années du régime eltsinien, elle travaillait à un nouveau projet qui aurait porté le titre *Le second retour* (*Vtoroe vozvraščenie*) pour faire le bilan de sa vie et expliquer les raisons de son retour en URSS en 1947, sur lesquelles on lui posait souvent des questions. Le titre retenu l'était en écho à son premier et unique roman, œuvre de commande et de circonstance, *Le retour* (*Vozvraščenie*)[3], qui fut son mémoire d'études de l'Institut littéraire et lui ouvrit les portes de l'Union des écrivains soviétiques qu'elle intégra en 1958.

Oleg Lundstrem est un musicien, chef d'un très célèbre orchestre de jazz, créé à Kharbin en 1934, et composé à l'origine de neuf musiciens. Il fête donc, en cette année 2004, le soixante-dixième anniversaire de son orchestre. Dans les nombreuses interviews dont il a fait l'objet, il s'enorgueillit d'une part d'avoir 100 ans moins 12, d'autre part d'être inscrit dans le livre des records Guiness pour être le fondateur du plus vieux big band encore existant. Né en 1916 en Sibérie, à Tchita, Lundstrem fut emmené par ses parents à Kharbin en Mandchourie en 1921, partit à Shanghai en 1936, et rentra en octobre 1947 en URSS pour s'installer à Kazan. L'excellence de son orchestre de dix-neuf musiciens professionnels ne passa pas inaperçue en Union soviétique. Il devait en principe se reconvertir en orchestre de jazz de Tatarie. Mais l'époque n'était pas propice à la pratique du jazz, considéré comme une musique décadente, « inutile pour le peuple » (*džaz narodu ne nužen*), une « musique de gros » (*muzyka dlja tolstyh*). Comme Il'ina, pour mieux s'intégrer en Union soviétique, Lundstrem reprit ses études, qu'il fit au conservatoire de Kazan. Par la suite, les temps ayant changé, il sut s'imposer en tant que musicien de jazz, se faire

1. N. Il'ina, *Svetjaščiesja tablo* (*Les enseignes lumineuses*), Moscou, Sovetskij pisatel', 1974.
2. N. Il'ina, *Sud'by* (*Destins*), Moscou, Sovetskij pisatel', 1980 ; *Dorogi* (*Chemins*), Moscou, Sovetskij pisatel', 1983 ; *Dorogi i sud'by* (*Chemins et destins*), Moscou, Moskovskij Rabočij, 1991.
3. N. Il'ina, « Vozvraščenie » (« Le retour »), *Znamja*, t. 1, 1957 ; t. 2, 1966, Moscou.

reconnaître, et il est actuellement artiste du peuple de Russie, lauréat du prix d'État de Russie, professeur.

Le troisième homme est Vitalij Serebrjakov, né en 1916, mort à Sverdlovsk en 1988, à l'origine musicien lui aussi, trompettiste dans l'orchestre de Lundstrem, mais qui, une fois rentré en URSS, renonça à cette vocation pour devenir ingénieur et se rendre réellement utile à sa patrie, considérant les prétentions littéraires de Il'ina et musicales de Lundstrem comme des attitudes d'esthètes, indignes d'un patriote soviétique devant se consacrer à la reconstruction de son pays. C'est la raison pour laquelle, à la différence de ses deux autres amis, il n'a acquis aucune notoriété particulière en Union soviétique. Cependant, étant resté en contact avec ses amis de jeunesse, suivant les publications de Il'ina, qui fut, semble-t-il, la première à parler de ces émigrés rapatriés, il a voulu, à la fin de sa vie, consigner, lui aussi, ses souvenirs. Il a laissé de très intéressants mémoires, dont un exemplaire dactylographié se trouve dans les archives de Il'ina. Ces souvenirs éclairent les circonstances dans lesquelles ces trois amis se sont retrouvés en URSS et permettent de mieux comprendre l'itinéraire des uns et des autres.

La vie des émigrés à Kharbin

Pendant leur vie à Kharbin, qui couvrit leur enfance et leur adolescence, Il'ina, Lundstrem et Serebrjakov vécurent tous les trois dans une ville totalement russe. Kharbin était une ville russe depuis plus de vingt ans, depuis la construction du chemin de fer de Chine orientale. Dans ses souvenirs Vitalij Serebrjakov[4] souligne la grande diversité de cette émigration en Asie et considère qu'elle différait de l'émigration en Europe occidentale dans des villes telles que Paris, Prague ou Berlin, qui comprenait davantage d'aristocrates, d'anciens propriétaires fonciers, d'hommes politiques. En Chine par contre, se côtoyaient des Russes d'origine et d'horizon très divers : officiers et soldats de l'armée de Aleksandr Kolčak, atamans cosaques, commerçants, petits-bourgeois, représentants de professions libérales. Le père de Il'ina, par exemple, était un noble, officier de l'armée blanche de Kolčak, celui de

4. V. Serebrjakov, *Polžizni v èmigracii*, Sverdlovsk,1989, p. 229, manuscrit, archives Véronique Jobert.

Serebrjakov était pour sa part un technicien de l'Oural, SR[5] de par ses convictions politiques (il avait même fait de la prison en 1908 à Ekaterinburg, dans la même cellule que Jakov Sverdlov). Il se trouva parmi le personnel technique évacué de l'Oural par les forces de Kolčak et suivit, par la force des circonstances, la vague des réfugiés jusqu'en Mandchourie où la famille s'installa à Kharbin en 1920, comme la famille Il'in. Coexistaient ainsi de « vrais » émigrés « blancs » réfugiés sans passeport, des Russes ayant acquis la nationalité chinoise, mais aussi des Russes de nationalité soviétique. La famille Lundstrem, par exemple, s'était installée tout à fait légalement à Kharbin en 1921, après avoir quitté la République d'Extrême-Orient, et était détentrice de passeports soviétiques. Le père de Lundstrem avait accepté un poste de professeur de physique à l'Institut polytechnique de Kharbin. D'autre part, dès la reconnaissance de l'Union soviétique par la Chine en 1924 et l'établissement d'une administration conjointe soviéto-chinoise sur le chemin de fer, les employés russes du KVŽD[6] durent prendre la nationalité soviétique. C'était le cas du père de Serebrjakov.

L'éducation que recevaient les enfants dans les nombreux établissements scolaires et universitaires russes de la ville, même ceux gérés par les Soviétiques, comme l'Institut polytechnique de Kharbin, dépendant du KVŽD, ou l'école commerciale, comme le signale une autre ancienne habitante de Kharbin dans ses mémoires[7], ne différait en rien de l'enseignement traditionnel russe des lycées pré-révolutionnaires. Toute cette génération aura ainsi reçu une éducation centrée sur la culture russe, mettant en avant toutes les valeurs traditionnelles russes. Les enfants étaient des patriotes de leur pays, et donc nourrissaient en général des sentiments sinon prosoviétiques, du moins sans hostilité vis-à-vis de l'URSS, qu'ils considéraient en fin de compte comme leur patrie. La vie culturelle de Kharbin était brillante, il y avait un opéra, un orchestre philharmonique, une opérette, des orchestres de chambre. Des chanteurs d'opéra étaient invités d'URSS. Des émigrés, anciens musiciens des théâtres impériaux,

5. Socialiste révolutionnaire.
6. *Kitajsko-vostočnaja železnaja doroga* (Chemin de fer de Chine orientale).
7. M. Zarudnaja-Friman, *Mčalis' gody za godami : istorija odnoj sem'i* (*Les années filaient les unes après les autres : histoire d'une famille*), Moscou, NLO, 2002, p. 197-201.

jouaient dans les orchestres de Kharbin. De grands chanteurs, comme Sergej Lemešev qu'évoque aussi bien Serebrjakov que Il'ina, ainsi que Aleksandr Vertinskij et Fedor Šaljapin vinrent en tournée. Jusqu'en 1932, lorsque la Mandchourie fut occupée par les Japonais, la coexistence pacifique des Russes, qu'ils fussent émigrés ou de nationalité soviétique, était une réalité quotidienne. Ils se fréquentaient, « achetaient et lisaient des livres et des revues publiés aussi bien en Union soviétique que dans des centres culturels de l'émigration, tels que Paris, Berlin ou Prague ; écoutaient la radio de Kharbin et celle de Khabarovsk ; regardaient des films américains et soviétiques ; allaient écouter des opéras soviétiques et se rendaient à des concerts de bienfaisance d'émigrés ; étaient abonnés à des journaux soviétiques et émigrés ; participaient aux mêmes compétitions sportives, etc. »[8] Mais surtout, toujours d'après Serebrjakov, « le mode de vie à Kharbin était grosso modo le même qu'en Russie, les Russes s'y sentaient chez eux, bien qu'ils fussent dans un pays étranger. »[9]

L'occupation japonaise, dès 1932, marque par contre un tournant capital pour la vie des Russes à Kharbin. Désormais l'avenir est totalement incertain pour eux. Le chemin de fer ayant été vendu par les Soviétiques aux Japonais en 1934, pour tous les employés se pose le dilemme suivant : rentrer en URSS ou partir ailleurs, la vie en Mandchourie n'étant plus possible.

C'est ainsi qu'à l'été 1935 de nombreux employés soviétiques du KVŽD partirent pour l'URSS. La vie de beaucoup de familles fut brisée, certains décidant de ne pas rentrer ; parmi les rapatriés nombreux furent ceux qui finirent dans les camps staliniens. Ce fut le cas de Leonid Lundstrem, le père de Oleg, qui partit en février 1935, fut arrêté en 1937, accusé d'espionnage au profit du Japon et mourut dans un camp de l'Oural en 1944.

L'émigration à Shanghai

Beaucoup d'autres Russes, et ce fut le cas de nos trois amis, partirent pour Shanghai, ville cosmopolite où vivaient dans les années 1930 des

8. V. Serebrjakov, *op. cit.*, p. 38.
9. *Ibid.*, p. 93.

dizaines de milliers de Russes, des Américains, Français, Anglais et Italiens… En février 1936, Lundstrem fut le premier à partir avec son frère Igor', suivi de Serebrjakov. Ils s'installèrent tous dans la concession française. Il'ina, quant à elle, partit en décembre 1936.

Tous les Russes sont unanimes à reconnaître que c'est seulement à Shanghai qu'ils se sentirent vraiment des émigrés, tout y était étranger, ne pas savoir parler l'anglais, par exemple, était un gros handicap. De plus, ils ressentaient tous douloureusement leur condition en quelque sorte de *Lumpenproletariat*, d'individus de seconde catégorie, subissant la loi des patrons, des exploiteurs qui profitaient d'une main-d'œuvre bien meilleur marché que, à qualification égale, les Américains, Français ou Anglais. Dans un billet humoristique intitulé « Deux villes » (« Dva gorada »), Il'ina souligne la différence notable existant entre Kharbin et Shanghaï : « Kharbin et Shanghai sont tellement proches et en même temps tellement éloignées. […] Quel abîme sépare ces deux villes, dans tous les domaines. »[10] En 1957, dix ans très exactement après son retour en URSS, elle résumera le sentiment partagé par la majorité de ses compatriotes : « En Chine, nous vivions très isolés, déracinés, nous nous sentions des étrangers. »[11]

Il est intéressant de noter que de même qu'à Kharbin l'éducation russe inculquée aux enfants et aux jeunes émigrés les prédisposait à ne pas rejeter le pays de leurs ancêtres, quel qu'en fût le régime politique, de même, à Shanghai, la propagande habile de l'Union soviétique, par le biais de films projetés dans les salles de cinéma de la ville, joua son rôle. C'est ainsi que l'orchestre de jazz de Lundstrem reprend et adapte les mélodies de Isaak Dunaevskij du film soviétique « Les enfants du capitaine Grant », du compositeur Leonid Utesov. Lundstrem arrange même « façon jazz » la célèbre chanson de guerre soviétique « Katioucha » qui a un énorme succès. Il est amusant de relever qu'une fois rentrés en URSS, l'orchestre de Lundstrem ne jouera plus cette version de « Katioucha », considérée comme sacrilège.

10. Archives Véronique Jobert.
11. *Idem.*

L'attrait qu'exerce la patrie est immense, et très vite ces jeunes pensent à retourner là-bas. Serebrjakov demande, dès 1936, la nationalité soviétique.

L'année 1937

L'attaque de la Chine par les Japonais, en juillet 1937, précipite le mouvement de demandes de visas pour l'URSS, mais le consulat soviétique n'en délivre pas. Et c'est en fin de compte le consul soviétique Nikita Erofeev qui sauvera la vie de Lundstrem et de Serebrjakov en les empêchant de faire une demande de rapatriement en 1937, en pleine période de purges staliniennes. À partir de 1937 beaucoup d'émigrés « blancs » changent leur point de vue sur l'URSS. Ils sont souvent impressionnés par ce qu'ils entendent sur les progrès de l'industrialisation, les grands chantiers du communisme, les exploits d'explorateurs et d'aviateurs tels que Valerìj Čkalov ou Semen Čeljuskin. Notons au passage que le même phénomène peut être observé chez les émigrés russes d'Europe occidentale, chez Marina Cvetaeva, notamment. L'enthousiasme naïf de Serebrjakov laisse rêveur. De passage à Hong-Kong, il essaie à tout prix d'entrer en contact avec des marins soviétiques, sans grand succès ! L'adoption de la nouvelle constitution soviétique de 1937, d'autre part, rassure beaucoup de Russes en raison de la disparition de la catégorie des *lišency* (citoyens soviétiques privés d'un certain nombre de droits, tant électoraux qu'économiques, en raison de leur appartenance à une classe « socialement étrangère », à savoir les ci-devant, commerçants, koulaks, etc.).

La propagande soviétique dans la colonie russe de Shanghai est également très active par le biais de publications telle que le journal *Novosti Dnja* (*Les nouvelles du jour*), dans lequel paraissent des articles très pro-soviétiques de Nikolaj Peterec, sous le pseudonyme de Nikolaj Ross et Dmitrij Lužin.

Enfin, toujours en 1937, est créée l'Union des candidats au retour (*Sojuz vozvraščencev*), à laquelle s'inscrit notamment toute la famille Serebrjakov. Les membres de cette union éditent un nouvel hebdomadaire appelé *Na rodinu !* (*En route pour la patrie !*). Cette association

devient de plus en plus un instrument de propagande des idées soviétiques, l'hebdomadaire devient en 1940 un quotidien intitulé *Rodina* (*La patrie*), un club des citoyens de l'URSS se crée. De plus en plus d'émigrés se rallient à l'URSS, admettent le socialisme, pour certains, comme Lev Grosse, dans sa variante chrétienne. Des contacts de plus en plus étroits s'établissent entre les Russes de Shanghai et les journalistes soviétiques de l'Agence télégraphique de l'Union soviétique (Tass).

L'année 1941

L'invasion de l'URSS par l'Allemagne en juin 1941 va rallier les derniers indécis parmi les Russes de Shanghai à la cause de leur patrie en danger, l'URSS. De longues files d'attente se forment devant le consulat d'URSS pour s'inscrire comme volontaires sur le front. Là encore, le consul Erofeev tempèrera quelque peu leur enthousiasme de patriotes naïfs et les sauvera d'une mort quasi certaine. En effet, ces émigrés venus de l'étranger auraient sans aucun doute été considérés comme des espions. Le sursaut de patriotisme qui s'empare des jeunes Russes de la génération de nos trois amis, élevés dans l'émigration mais pétris de culture russe les amène spontanément à se rendre utiles à leur patrie d'origine. Avec leur aide, la propagande soviétique se fait de plus en plus active, sous l'impulsion du nouveau directeur de Tass, Vladimir Nikolaevič Rogov. C'est ainsi que naît le journal *Novaja Žizn'* (*La nouvelle vie*), auquel participe à partir de 1942 très activement Il'ina, campant sur des positions très maximalistes, et imprimant à cette publication son style[12]. Il faut préciser que Il'ina était déjà une journaliste professionnelle. Dès son arrivée à Shanghai, en 1937, elle collabora, sous le pseudonyme de Miss Pen, au journal *Šanhajskaja Zarja* (*L'aube de Shanghai*), où elle publiait des billets d'humeur, des articles satiriques, en s'inspirant d'écrivains de l'émigration russe à Paris qu'elle admirait beaucoup pour leur ironie et leur humour, Nadežda Tėffi et Don Aminado. En effet, le journal recevait gratuitement les journaux émigrés d'Europe *Vozroždenie* (*Renaissance*) et *Poslednie Novosti* (*Les dernières nouvelles*), dont s'inspirait Il'ina. Ses articles avaient pour thème la vie quotidienne de la grande ville cosmopolite, dont elle raillait les travers. *Šanxajskaja Zarja* était un journal

12. V. Serebjakov, *op. cit.*, p. 287.

typique de la presse émigrée. À la différence de ses amis Serebrjakov et Lundstrem, Il'ina, en 1937, n'avait pas encore de convictions prosoviétiques, car elle avait grandi dans une famille qui rejetait le régime qui s'était installé en Russie.

De 1939 à 1941, elle fut rédactrice d'un journal qu'elle avait créé, *Šanhajskij Bazar* (*Le bazar de Shanghai*), auquel participait le chanteur Aleksandr Vertinskij[13]. Il'ina se rappelle la création du journal *Novaja Žizn'*, qui, d'après elle, prenait la suite de *Rodina*, dont la rédaction se trouvait au même endroit, dont les collaborateurs étaient tous membres de l'Union des candidats au retour. Le petit recueil, *Inymi glazami* (*Avec d'autres yeux*), paru en 1946 à Shanghai, regroupe les esquisses de mœurs écrites par Il'ina dans *Novaja Žizn'* entre 1942 et 1946. On y trouve un sentiment très fort de nostalgie pour la patrie, si familière par la culture russe que possède l'auteur, qui aime émailler son propos de citations d'auteurs classiques, ce qu'elle a fait tout au long de sa carrière d'écrivain. Ce sont des allusions, que tous les Russes comprennent, à Gogol', Čehov, Tolstoj et bien d'autres. Un de ces articles a pour titre « Un ciel étranger » (« Čužoe nebo »), clin d'œil à la célèbre chanson de Vertinskij « Villes étrangères » (« Čužie goroda ») que Lundstrem avait aussi adaptée pour son orchestre. Mais c'est aussi, au fil du temps, car les articles sont donnés dans l'ordre chronologique, une adhésion de plus en plus inconditionnelle à l'URSS, sur laquelle la presse étrangère ne raconterait, d'après elle, de façon très polémique, que des mensonges, s'adonnant à une vaste entreprise de désinformation. Outre le journal *Novaja Žizn'* est fondée également une nouvelle revue prosoviétique, *Segodnja* (*Aujourd'hui*), dont quinze numéros en tout paraîtront.

Le ralliement aux positions de l'URSS est de plus en plus net pour nos trois amis, et le désir de se rendre dans ce pays de plus en plus fort. Le tournant que représente la bataille de Stalingrad ne fait que renforcer ces sentiments. Le chanteur Vertinskij rentrera en URSS dès 1943.

13. N. Il'ina, *Dorogi i sud'by*, *op. cit.*, p. 207.

La fin de la guerre

La victoire de l'URSS aux côtés des Alliés remplira de fierté tous les Russes, prompts à pardonner au stalinisme ses méfaits et à croire à la renaissance de la Russie éternelle. L'année 1946 est marquée par le discours de Winston Churchill à Fulton au mois de mars, dont les émigrés se souviennent comme du signe avant-coureur de la guerre froide. Les positions antisoviétiques des ex-alliés de l'URSS pendant la guerre ne font que renforcer davantage les sentiments patriotiques des Russes en Chine, leur détermination à rentrer au pays, à aider la patrie en danger. Au cours de l'été 1946 se constitua la Société des citoyens de l'URSS, qui comprenait de nombreux cercles, associations, dont un club sportif dont s'occupait le frère de Lundstrem, Igor'. Il'ina et Serebrjakov se souviennent tous deux de la construction du club sportif, par les « citoyens de l'URSS » eux-mêmes, avec l'aide financière de généreux donateurs émigrés, dans une atmosphère enthousiaste.

En 1947, un décret du gouvernement soviétique appelle tous les Russes de l'étranger à regagner leur pays. 20 000 Russes de Shanghai répondent à cette invitation. Ainsi dix ans après la création de l'Union des candidats au retour, le rêve se réalise. Serebrjakov considère que l'on peut diviser ces candidats au rapatriement en trois groupes. Venaient d'abord les anciens du KVŽD venus de Kharbin, ayant fondé le club des citoyens soviétiques. Lundstrem et Serebjakov appartenaient à ce groupe. Ils cherchaient depuis longtemps à regagner l'URSS et avaient été parmi les premiers à s'inscrire à l'Union des candidats au retour. Ensuite, il s'agissait des anciens émigrés ayant changé d'opinion sur l'URSS à la fin des années 1930 et pendant la seconde guerre mondiale. Ces néophytes étaient en général très enthousiastes, attachés à des idéaux et souvent fort naïfs. Il'ina appartenait sans nul doute à cette catégorie. Enfin, le groupe sans doute le plus nombreux, était constitué des adeptes de fraîche date s'étant décidés une fois le décret du gouvernement soviétique proclamé. Ils déchantèrent en général très vite, dès qu'ils eurent posé le pied sur le sol soviétique, à la grande indignation de ceux qui rentraient pleins d'idéaux, en proie à ce que Il'ina qualifiera par la suite de « psychose collective ».

Le retour

L'ensemble des candidats au retour en URSS, soit 2 500 familles, devait partir en plusieurs groupes, entre août et fin décembre 1947, en bateau. Ils devaient toucher le sol soviétique à Nakhodka, ville à quatre-vingt-six kilomètres à l'est de Vladivostok, reliée au chemin de fer depuis 1936 seulement, et dont le port venait juste d'être créé.

Lundstrem avec tout son orchestre, dont Serebrjakov, partiront dans le troisième bateau, le *Gogol*, le 21 octobre 1947. Il'ina partira avec le cinquième et dernier groupe, le 30 novembre 1947, sur ce même bateau. Ils se retrouveront tous à Kazan, sur la Volga, seule ville européenne au-delà de l'Oural qui leur était autorisée, et que Lundstrem avait choisie parce qu'il y avait un conservatoire de musique. Il avait pu laisser un message à Il'ina pour qu'elle demande aussi cette destination afin qu'ils se retrouvent tous ensemble. Ce n'est que bien plus tard que Il'ina appréciera à sa juste valeur le geste du fonctionnaire soviétique lui ayant transmis la note laissée par Lundstrem. Ce dernier, quant à lui, se remémorant cette époque, parlera de la bonne étoile qui les guidait et de la chance qu'ils eurent de rencontrer des hommes généreux et courageux.

L'embarquement, le voyage et l'arrivée à Nakhodka figurent certainement parmi les souvenirs les plus marquants qu'aient conservés les candidats au retour, enthousiastes et naïfs qu'étaient tous les trois. Serebrjakov se souvient de la bonne humeur et du sens de camaraderie qui les animaient tous, à Shanghai, pour charger à bord les bagages accompagnés auxquels les passagers avaient droit en quantité illimitée, sans aucun droit de douane, des aubades jouées par l'orchestre de Lundstrem pour le départ des bateaux. Cette bonne humeur s'évanouit à l'arrivée. Le paysage était lugubre, avec des rochers gris et nus s'étendant à l'infini, la région déserte et inhospitalière, et ils se retrouvèrent dans des baraquements sommaires qui avaient servi aux prisonniers de guerre japonais qu'ils aperçurent d'ailleurs, alors que ces derniers étaient occupés au nettoyage de leurs latrines. Le groupe dont faisait partie Il'ina resta tout un mois sur place.

Il'ina s'efforcera de consigner ses souvenirs, pour elle-même, dès 1957, c'est-à-dire très exactement dix ans après son retour en URSS. Il est

remarquable de constater qu'elle avait déjà à cette époque compris beaucoup de choses sur l'Union soviétique. Une version remaniée et complétée par de nouveaux souvenirs laissés par un voyage aux USA à la fin des années 1980, sera publiée dans la revue *Voprosy Literatury* (*Questions de littérature*). Cette publication parut malheureusement seulement après sa mort. Elle y relate notamment les premiers doutes qui l'envahirent, les questions lancinantes qu'elle se posa. Ainsi, alors que le voyage avait été entièrement pris en charge par les autorités soviétiques, ce qui ne manquait pas de la remplir d'admiration béate devant cette générosité de l'État soviétique, elle la trouvait irrationnelle et économiquement non justifiée. Il y avait en effet parmi les rapatriés des gens fort riches, commerçants pour la plupart, qui auraient parfaitement pu payer leur voyage et auraient sans doute été heureux de s'offrir des conditions de voyage plus confortables. Ce n'est que plus tard qu'elle comprit un point essentiel de la politique soviétique : maintenir en état de dépendance tous les habitants de l'Union, afin de mieux les contrôler.

Serebrjakov pour sa part s'indignait du manque de civisme et de solidarité de certains rapatriés, de leur esprit critique et ironique parfois. Ainsi, faisant un calembour portant sur *Nahodka*, nom du port de destination, voulant dire « trouvaille », quelqu'un eut ce bon mot : « Nakhodka n'est certes pas la Russie, mais la Russie n'est pas une trouvaille non plus » (« *Nahodka – ne Rossija, no i Rossija ne Nahodka* »). Dans le même ordre d'idées, on serait enclin à se souvenir de ce calembour en français relaté par Alexandre Soljenitsyne dans l'*Archipel du goulag*, à propos du camp des Solovki : « À la guerre comme à la guerre », jeu de mot sur *Lager'*, le « camp ».

Serebrjakov commençait cependant lui aussi à avoir quelques doutes. Cela se passa lors de l'arrêt de leur train à Sverdlovsk, lorsqu'ils purent rencontrer des rapatriés partis avant eux et installés dans l'Oural, dont faisaient d'ailleurs partie ses parents et sa sœur. Les informations qu'ils donnaient sur la vie quotidienne n'étaient pas rassurantes, pour ne pas dire alarmantes.

Après quelques années passées à Kazan, Il'ina et Lundstrem surent gagner la capitale, Moscou, ce qui avait été leur rêve et leur but depuis

leur retour. Serebrjakov, ne nourrissant pas les mêmes ambitions, retrouva sa famille à Sverdlovsk.

Conclusion

L'itinéraire suivi par les trois émigrés que nous venons d'évoquer n'est qu'un exemple parmi des milliers d'autres, qu'il a été possible de suivre grâce aux témoignages qu'ils ont laissés, grâce aussi à l'énorme intérêt qui s'est manifesté dans la Russie postsoviétique concernant les « taches blanches », ou plutôt les « trous noirs » de l'histoire russe. L'histoire de l'émigration russe intéresse en effet un public de plus en plus large en Russie, maintenant que tabous et interdits ont été levés.

Cela dit, avant même la perestroïka, Il'ina recevait un courrier très abondant de lecteurs réagissant à ses publications, où était évoquée la vie de l'émigration. Elle aimait raconter le témoignage d'un Soviétique vivant en Sibérie qui avait accueilli à leur descente du train les travailleurs du KVŽD rapatriés en 1935, au moment de la vente du chemin de fer aux Japonais. Persuadés de devoir recueillir de pauvres hères affamés, prolétaires exploités, les Soviétiques furent grandement surpris en voyant la quantité de bagages transportés et le luxe (relatif) des toilettes des femmes.

En ce qui concerne l'aveuglement des rapatriés quant aux conditions de vie qui les attendaient en Union soviétique, il est extrêmement troublant de constater qu'il était identique à l'Est et à l'Ouest. Pour survivre, tous se complurent à s'autopersuader de contre-vérités grossières. Ainsi, dans son journal intime, Georgij Efron, le fils de Marina Cvetaeva écrit : « J'affirme que l'URSS est un pays exceptionnellement riche en possibilités et en impressions. C'est un pays riche à tous les points de vue. »[14] Précisons qu'à l'époque où Efron inscrit cette pensée dans son journal, son père est en prison et sa sœur déportée dans le grand Nord, et il le sait. Mais pour ces éléments déclassés (c'est un terme qui revient à plusieurs reprises sous la plume d'Efron, vivant en pays étranger, sans savoir ni vouloir s'intégrer complètement), « la seule solution était de venir ici, en Union soviétique »[15].

14. G. Efron, *Dnevniki*, v dvuh tomah, Moscou, Vagrius, 2004, p. 248.
15. G. Efron, *op. cit.*, p. 353.

Gageons aussi que la quête du bonheur, qu'avoue si candidement le jeune Efron, qui n'a que quinze ans à l'époque, est commune à tous ces émigrés et rejoint les aspirations qu'ont si bien exprimées des écrivains russes de talent tels que Ivan Gončarov ou encore Andrej Platonov. Lundstrem reconnaît qu'ils étaient tous pleins d'enthousiasme et d'énergie et prêts à affronter les difficultés. La seule chose à laquelle ils n'étaient pas préparés, parce que cela dépassait l'entendement, était l'effroyable réalité de la dictature stalinienne, avec son cortège d'arrestations, de déportations et d'exécutions.

Bibliographie

ČERNIKOVA L., *« Čelovek-orkestr » iz Šanhaja, Pjat' večerov s Olegom Lundstremom* [http://www.hrono.ru/text/2004/chernik09_04.html], visité le 5 mai 2004.

EFRON G., *Dnevniki*, v dvuh tomah, Moscou, Vagrius, 2004.

GANČIKOVA V., « Mister Džaz. Iz varjag v greki čerez Harbin I Šanhaj », *Obščaja Gazeta*, 5-11 avril 2001, Moscou.

IL'INA N., *I tol'ko pamjat' obo vsem ob ėtom. Natalija Il'ina v vospominanijah druzej,* sostavitel' Veronika Žober, Moscou, Jazyki slavjanskoj kul'tury, 2004.

—, « Iz poslednej papki », *Oktjabr'*, n° 6, 2000, Moscou, [http://magazines.russ.ru/october/2000/-/ilina.html], visité le 7 mai 2004.

—, « Tihij okean », *Voprosy Literatury*, n° 1, 1994, Moscou, p. 221-245.

—, *Dorogi i sud'by*, Moscou, Moskovskij rabočij, 1991.

—, *Inymi glazami. Očerki šanhajskoj žizni*, Shanghai, Epoha, 1946.

LUNDSTREM O., « Mne bez dvenadcati sto », *Vremja Novostej*, n° 56, 2 avril 2004, Moscou.

PUŠKAREVA A., « Čužaja rodina »,
[http://rusarchives.ru/publication/foreing_land.shtml], visité le 5 avril 2004.

SEREBRJAKOV V., *Polžizni v ėmigracii*, Sverdlovsk, 1989, manuscript, archives V. Jobert.

ZARUDNAJA-FRIMAN M., *Mčalis' gody za godami : istorija odnoj sem'i*, Moscou, NLO, 2002.

D'une culture à l'autre : parcours d'Anatolij Levickij et Boris Vil'de, réfugiés russes et résistants du musée de l'Homme

Anne HOGENHUIS
Commission de publication des *Documents diplomatiques français*, Ministère des Affaires étrangères, Paris

Mots-clés : émigration russe, musée de l'Homme, Résistance, pays baltes, chamanisme

Sources

La biographie d'un héros n'explique pas son acte. Ce geste, le don de soi, il en assume spontanément les conséquences. Quel besoin aurait-t-on d'une biographie pour celui qui accompli un acte héroïque, le *podvig* (« exploit ») russe, celui qui par un geste inspiré détourne l'opprobre qui s'abat sur un peuple, donnant au passage sa vie en offrande ? Son geste, qui vient du cœur, a-t-il besoin d'être expliqué par des motifs et des raisons peut-être contingentes ? Mais pourtant, pour exprimer nos sentiments, respect et admiration, nous avons besoin d'une icône aux traits identifiables. Nous cherchons à situer l'action à la lumière de ce qui pouvait l'annoncer. En retraçant le peu que l'on sait à ce jour des vies d'Anatole Lewitsky et de Boris Vildé[1], notre propos est de mieux comprendre leur place dans la société qui

1. Les Lewitsky ont adopté cette orthographe à leur arrivée en France. Elle figure sur les documents officiels concernant Anatole Lewitsky ainsi que sur ses publications et fonds d'archives. Il semble n'avoir jamais publié en russe. Néanmoins, dans le cours du texte, pour respecter le système de translittération, nous écrirons Levickij. Il en est de même pour Vildé, forme choisie par Boris Vildé à son arrivée en France et qui figure sur ses publications françaises que nous translittérerons en Vil'de dans le texte.

les entourait ainsi que dans le courant de l'histoire qui les a emportés vers une destinée hors du commun.

Levickij et Vil'de sont révérés comme héros de la Résistance française, organisateurs du réseau du musée de l'Homme, auquel tous deux étaient liés en leur qualité d'ethnologues, tous deux fusillés par les Allemands le 23 février 1942 au Mont-Valérien. Tous deux étaient nés en Russie, de parents russes, de religion orthodoxe, y avaient vécu la Grande Guerre, la guerre civile puis avaient émigrés, adolescent ou enfant, en Suisse pour l'un, en Estonie pour l'autre, une première halte sur le chemin d'un exil qui devait les mener à Paris, où ils se rencontrèrent dans les années 1930, alors que s'y profilait déjà l'ombre de la guerre suivante. La capitulation de l'armée française, puis l'occupation militaire de la moitié Nord de la France les ont amenés à organiser un mouvement de résistance, un des premiers de ce nom, tiré du titre d'un journal éponyme, devenu depuis le réseau du musée de l'Homme, lieu au nom prédestiné où devait s'accomplir leur destinée commune.

Sur l'un comme sur l'autre, on ne sait que peu de choses. L'un comme l'autre se sont montrés très discrets sur leur vie privée, ses amitiés, ses préférences. Ce que nous en savons de leur part provient d'abord des écrits laissés par eux. Pour Vil'de, ses carnets de prison[2], quelques poèmes, quelques articles, quelques lettres, inédites à ce jour, les unes, conservés au musée qui porte son nom à Iastrebino, en Russie, les autres au musée de l'Homme, à Paris. Pour Levickij, ses listes de lecture, ses cahiers de cours, les notes prises en vue d'une thèse et quelques articles, des réflexions éparses, ont été soigneusement classés aux archives du musée de l'Homme.

Des témoignages, s'y ajoutent, en russe et en français, rédigés a posteriori, après que se furent achevé leur parcours et avérée la valeur de leur personne. Citons, pour Vil'de, ses amis russes, qui en ont le

2. B. Vildé, *Journal et lettres de prison, 1941-1942*, Paris, Allia, 1997, préface D. Veillon, « De Saint-Pétersbourg au Mont-Valérien », postface F. Bédarida, « La lumière qui éclaire la mort ».

mieux parlé, deux ouvrages, celui de Vasilij Janovskij[3], le plus riche en anecdotes et détails humains, celui de Vladimir Varšavskij[4], plus hagiographique. Quelques rares notations chez d'autres mémorialistes russes de l'époque. En français, quelques lignes dans le journal d'André Gide, un témoignage non publié, en français, le récit fait par sa belle-sœur Evelyne des journées autour du 23 février 1942. Pour Levickij, son nom est quelque fois cité par les auteurs russes, mais ce sont ses collègues du musée de l'Homme qui en ont le mieux parlé, encore que succinctement. Michel Leiris, Jean Paulhan et les annotations de l'ethnologue Jean Jamin[5]. Un texte à sa mémoire écrit par Marcel Mauss est inaccessible au Collège de France. D'autres témoins, ceux des années de clandestinité, ont évoqué avec enthousiasme leurs personnes, mais sans connaître leur trajectoire ni leur passé et versent parfois dans la légende[6].

En ce qui concerne les fonds d'archives, celles du musée de l'Homme ont été évoquées plus haut. Dans les fonds du ministère des Affaires étrangères, à Nantes, aux archives rapatriées des postes diplomatiques ainsi qu'à celles du service des Œuvres se trouvent des documents concernant les missions de Vil'de en Estonie et en Finlande ; à Paris, les dossiers relatifs à l'Estonie. Sur le procès, les sources allemandes versées aux Archives nationales contiennent les pièces telles qu'elles ont été communiquées à Fernand de Brinon, recours et plaidoiries des avocats inclus, ainsi que la correspondance à ce sujet avec le haut commandement militaire allemand à Paris[7]. Ces éléments se recoupent avec le journal tenu par Ernst Jünger à Paris ainsi qu'avec celui de l'aumônier de la Wehrmacht, Franz Stock, publiées sous forme de récit en 1992[8]. Posthume également, aux archives de la Défense nationale, se trouve le dossier des homologations au ministère des Forces

3. V. Janovskij, *Polja Elisejskie* (*Les Champs Élysées*), Saint-Pétersbourg, Puškinskij fond, 1993.
4. V. Varšavskij, *Nezamečennoe pokolenie*, New York, Izdatel'stvo imeni Čehova, 1956.
5. M. Leiris, *Journal, 1922-1989*, Paris, Gallimard, 1992 ; J. Jamin. J. Paulhan (éd.), *Œuvres complètes*, t. IV, *Une semaine au secret*, Paris, Gallimard, 1966.
6. A. Humbert, *Notre guerre, souvenirs de résistance*, Paris, Tallandier, 2004 ; G. Tillion, *À la recherche du vrai et du juste*, Paris, Le Seuil, 2001.
7. Pour la période de l'occupation allemande, voir sous-séries AJ 40, 60 et 72.
8. E. Jünger, *Journal de guerre et d'occupation, 1939-1948*, Paris, Julliard, 1965 ; R. Closset, *Franz Stock, aumônier de l'enfer*, Paris, Le Sarment/Fayard, 1992.

Armées. Les recherches au SHAT[9], sur d'éventuels rapports d'attachés militaires en pays baltes n'ont rien donné.

Parmi les études, dans *Liberté de l'Esprit*, deux articles biographiques, celui d'Yves Lelong sur Vil'de, et, bien plus consistant, celui de Patrick Ghrenassia sur Levickij[10]. Enfin, sur le réseau, la publication la plus connue, celle de Martin Blumenson[11], dresse un tableau synchronique des activités de tous les participants proches et lointains qui ont eu une relation avec le réseau : nous ne reviendrons donc pas sur l'histoire événementielle.

Donc, des données, disparates, incomplètes, parfois décevantes, dont ressortent deux vies, différentes au possible. L'une calme, ordonnée, et placée sous une étoile faste, faite pour le bonheur, la philosophie et l'amitié. L'autre, la solitude, les coups de tête, le pari, l'aventure, la mythologie telle que la cultivera André Malraux...

Le 23 février 1942, leur parcours s'achève au Mont-Valérien sous les balles d'un peloton d'exécution allemand. La gloire de leur conduite courageuse et pleine d'abnégation rejaillira sur le musée, dont leurs noms pour la postérité restent inséparables, comme le resteront leurs deux vies, liées par ce cadre, encore que leurs histoires individuelles aient pris des voies et des détours très différents pour les y amener. Pourtant, les détails importent peu face à l'intérêt que suscite leur trajectoire intellectuelle et mentale. Enfants de leur époque, ils y ont occupé une place que seul le recul du temps permet d'appréhender, car elle se situe à la croisée des courants qui ont traversé le XXe siècle.

Anatolij Levickij

L'essentiel des données biographiques de Levickij s'ordonne sans grande difficulté[12], même si des trous d'ombre demeurent. Tandis

9. Service historique de l'armée de Terre.
10. P. Ghrenassia, A. Lewitsky, « De l'ethnologie à la résistance », *Liberté de l'Esprit*, automne 1987, p. 237-253 ; Y. Lelong, « L'heure très sévère de Boris Vildé », *ibid*. p. 329-341.
11. M. Blumenson, *Le réseau du Musée de l'Homme*, Paris, Le Seuil, 1976.
12. Archives du musée de l'Homme (AMH), 2AP5, où sont classés ses papiers personnels.

qu'autour de lui les coups du destin pleuvent, il n'en poursuit pas moins sa route, avec confiance et optimisme. Son passé familial et culturel russe lui sert de point d'essor. Sa curiosité naturelle l'ancre dans l'étude des sociétés humaines. Son caractère heureux lui permet de trouver auprès de ses semblables une place naturelle et d'y agir en vertu de ses principes qu'il vérifie à la lumière des sciences humaines.

Selon son certificat de baptême, qui fait office de fiche d'État civil, Levickij est né le 22 août 1901, dans le village de Bogorodskoe (devenu Krasnovo), de la région de Moscou, fils d'Aglaida Ivanovna Listovskaja et de Sergej Aleksandrovič, de noblesse héréditaire, docteur en droit, avocat. Son grand-père est conseiller d'État actuel. Il a un frère, Jurij Rogala-Levickij, que l'on retrouve aussi à Paris. Les Levickij, vieille famille polonaise portent le blason des Rogala et utilisent au choix un nom ou l'autre. Une sœur aussi, dont nous ne savons pas grand chose, de même que nous ne savons rien sur les études secondaires d'Anatolij en Russie, sinon qu'elles sont classiques, car il maniera le grec et le latin. À dix-sept ans, pendant la guerre civile, il quitte Moscou, vraisemblablement avec ses parents. Il a vécu de près les péripéties de la terreur bolchevique. Il consignera dans une courte nouvelle un voyage en train marqué par la crainte d'être découvert comme ci-devant par des soldats rouges, qui sont des gens du peuple et à ce titre éveillent la sympathie. Si déception il y a eu lors de l'échec des blancs, elle est passée sous silence. Le malheur n'est pas politique, le malheur vient d'avoir à quitter un pays que l'on aime.

On ignore tout de l'itinéraire de la famille. Les poèmes de Jurij Rogala-Levickij évoquent Constantinople, mais comme l'Égypte et l'Inde le sont aussi, on ne peut s'y référer utilement. En 1923-1924, on retrouve Levickij en Suisse où la famille possède un chalet, transformé en pension de famille. Il commence alors ses études à Lausanne, à l'Institut des hautes études sociales et commerciales. Il les finance lui-même. Des notes sur une leçon de démographie, datées de cette période, sont rédigées au verso d'une lettre publicitaire pour la cire à parquet antiseptique Riva, signée « A. Levitsky. Hôtel Royal. Clarens ».

De son année à Lausanne, le jeune homme conservera tous ses cahiers et les notes de cours auxquels se mêlent quelques textes plus anciens.

Le soin avec lequel il annote la liste du corps enseignant suggère que des relations personnelles s'établissent avec certains maîtres. Soigneusement conservés au musée de l'Homme, les cahiers de textes, les manuscrits littéraires et les ébauches destinées à des œuvres futures offrent une cohérence si parfaite qu'on ne peut qu'y voir que la projection d'un caractère harmonieux, où les éléments s'imbriquent avec naturel et facilité, dirait-on si l'on ne notait déjà la réserve et le sens du secret. Parmi ces textes de jeunesse, une étude historique sur les cosaques, vers 1918, quelques nouvelles inédites, le début d'une pièce de théâtre, tous rédigés en russe, ces récits d'une forme très classique, riches en émotions, évoquent le peuple, la nourrice (*njanja*), Dieu...[13]

À Lausanne, il aime particulièrement la sociologie et l'histoire ainsi que les incursions dans le monde de la théorie économique. Il découvre Auguste Comte et la loi des trois états : l'apport est capital, la pensée de Levickij se placera désormais sous le signe de l'évolution. Des notes et un cahier à cet effet dressent des programmes de lecture pour couvrir la littérature universelle, façon début du XXe siècle, c'est-à-dire européenne. Ce sont des préparations à l'action, mais, pour quoi faire ?

Une première clé nous est livrée par une citation de Balzac, recopiée à l'âge où l'on cherche à se forger des règles de vie tout en se demandant si elle vaut la peine d'être vécue. Le passage est tiré d'un commentaire au *Lys dans la vallée*, sans référence précise :

> [...] La noblesse a péri en 1789 en tant que privilèges ; aujourd'hui, il n'y a plus dans un vieux nom que l'obligation de se faire un mérite personnel afin de reconstruire une aristocratie avec les éléments de la noblesse. M. de Chateaubriand, M. de Lamartine dans les lettres, M. de Talleyrand dans les congrès, beaucoup de généraux et de colonels de vieille roche sur les champs de bataille ont montré par quelle voie il faut procéder pour refaire l'édifice abattu [...].

La transposition est trop évidente pour qu'on la commente.

---

13. Les fonds d'archives du musée de l'Homme ont été mis en caisses à l'été 2004, en prévision de leur réinstallation au musée des Arts premiers. Il est donc pour lors impossible d'obtenir des photocopies des textes russes qui permettraient d'en citer la version originale. Cette remarque est valable pour la plupart des textes rédigés en russe du fonds Levickij.

La seconde citation provient de Rudolf Steiner, l'anthroposophe qui se voudrait continuateur de Goethe et qui au début du siècle a marqué de son influence la jeune génération d'intellectuels russes plus ou moins tolstoiens. Elle est extraite de *La voie vers la consécration* (*Put' k posvjaščeniju*), chapitre X, qui se traduit ainsi du russe : « La religion doit devenir le reflet de l'effort spirituel dans les plus hautes sphères, qui rend l'action possible[14]. » L'effort spirituel n'est-il pas celui que l'on s'impose à soi-même pour répondre à l'exigence d'harmonie universelle ? En même temps, c'est un sens d'une religion très concrète, fondée sur la lumière.

Le sentiment religieux de Levickij traverse la plupart de ses écrits, sans se situer dans le sillage d'un rite particulier. Le jeune homme a marqué ses distances avec la hiérarchie de l'Église russe ancienne, il mentionne l'Église catholique sans s'y joindre. Disons qu'il s'agit d'un sentiment d'évidence intime d'un monde invisible et supérieur, qui procéderait d'une intuition directe plutôt que d'une référence platonicienne. Il cite à cet égard Maître Eckhart : « Dieu fit l'âme tellement semblable à lui-même qu'il n'y a rien dans le ciel et sur la terre qui soit aussi similaire à Dieu que l'âme humaine[15]. » Ainsi, dans les textes de jeunesse, on retrouve des germes semés par la culture européenne, dans la lointaine Russie, qui, irradiés par la culture russe, reviendront se fondre dans le contexte intellectuel français.

Puis la pension familiale fait faillite et Levickij déménage à Paris. Vraisemblablement, il entreprend ses études à la Sorbonne sitôt après. Il doit travailler la nuit comme chauffeur pour assurer sa subsistance et celle des siens, (son père entre-temps s'installe à Boulogne). Sept ans passeront avant que ses études de sociologie, psychologie, ethnologie et histoire des religions ne soient couronnées, le 26 novembre 1931, par la licence ès lettres, diplôme signé en 1932 par Anatole de Monzie, ministre de l'Éducation nationale. Levickij obtient également un certificat d'études supérieures et un diplôme de l'Institut d'ethnologie de Paris, option Océanie et Indochine.

14. Voir note 13.
15. Archives du musée de l'Homme (AMH), 2AP5.

Les nombreux changements d'adresse attestent une vie difficile. Les adresses changent presque tous les ans. En novembre 1931, il est à Paris, rue du Sommerard, dans le Ve arrondissement, à deux pas de la Sorbonne. Ne déménagerait-il pas à la cloche de bois ?[16] Ces années sont difficiles, mais l'étudiant retrouve son sujet de prédilection, la sociologie, avec les cours de Mauss dont l'enseignement aura une influence décisive sur sa vie. Il lui permettra d'intégrer son expérience personnelle d'émigré dans un schéma explicatif satisfaisant et de se délivrer ainsi des blocages et des tentations de repliement sur un passé qui perdure dans son entourage.

Car, lorsqu'il arrive à Paris, il est plongé dans la société émigrée russe et en un premier temps, il en a suivi les débats et gardé le vocabulaire. Les émigrés se sont regroupés selon des principes divers en organisations plus ou moins structurées qui communiquent peu entre elles. Ils s'opposent sur la religion d'abord, s'ils sont chrétiens orthodoxes. En politique aussi, les divise le jugement porté sur la révolution de février 1917 ainsi que sur l'attitude à tenir envers le gouvernement soviétique. Certes, la masse des réfugiés n'entre pas dans ces débats, trop occupée à survivre. Mais ce sont eux qui constituent une clientèle fidèle pour les journaux russes, qui participent aux fêtes russes, envoient leurs enfants dans des centres de vacances russes où on leur enseigne les éléments de base d'une culture que tous mettent en exergue, quelles que soient leurs opinions.

À la lumière d'un certain nombre de textes manuscrits, on peut conclure que Levickij participe à cette société et à ses débats. Ces documents peuvent se classer en trois catégories[17] :
– Des poésies russes, soigneusement recopiées sur grand format : dont *Les Douze* (*Dvenadcat'*) d'Aleksandr Blok, des poèmes très parnassiens de Jurij Rogala-Levickij, d'autres dont l'origine doit être vérifiée. L'ébauche d'une pièce de théâtre aussi ainsi que le début d'une traduction des *Souvenirs de la maison des morts* (*Zapiski iz mertvogo doma*), de Dostoevskij.

16. *Ibid.*
17. *Ibid.*

– Des études (avec nombreux brouillons), destinées à la publication ou à des conférences, en français et surtout en russe, en général non datées, mais que l'on peut échelonner jusqu'au début des années 1930 par leur richesse en connotations ethnographiques, sur des sujets antiques, médiévaux, mais aussi des thèmes contemporains, culturels, sociologiques (la franc-maçonnerie, les sociétés secrètes), essentiellement centrés sur la problématique de l'émigration.
– Des éléments qui semblent destinés à un ouvrage envisagé comme une thèse, en tout cas le grand ouvrage, que préparent les très nombreuses fiches de lecture sur la sociologie de Marx, le marxisme russe, des sociologues marxistes de moindre envergure, les fondements ethnologiques ou sociologiques de l'athéisme. L'ensemble tel qu'il se présente pourrait constituer une explication de l'*homo sovieticus*[18].

Le sujet de thèse rejoint la réflexion sur la culture russe, Levickij s'interroge sur son extinction possible, cherchant les jalons qui témoignent de sa survie dans le système nouveau imposé par le communisme, conscient de ce qu'une branche en survit encore dans l'émigration, à laquelle il participe tout en la contemplant d'un regard distancié.

Car Levickij cherche à définir la situation de l'individu par rapport au groupe, évaluer la possibilité qu'il a d'agir en dehors du groupe social, car il sait l'importance de l'éducation que celui-ci dispense dans la formation de l'idée de liberté. En ce sens un article en russe sur la liberté[19], profession de foi antidéterministe, assimile la liberté individuelle ou politique à la liberté du choix, qui naît de la volonté, formule qui paraîtrait scolaire si dans le vocabulaire russe, les deux notions de volonté et liberté n'avaient une expression commune. On pense aux populistes du XIXe siècle. Levickij aborde ainsi la relation entre la psychologie individuelle et la révolution. Il pense bien entendu à la situation propre à la Russie et au cas de Nikolaj Buharin, le marxiste humaniste qui se dresse contre les apparatchiks marxistes au

18. *Ibid*.
19. *Ibid*., 2AP5, C1.b.

pouvoir, auquel sont consacrées plusieurs notes. La relation entre révolution, religion et athéisme passionne Levickij.

Le cadre de l'analyse positiviste tracé par Auguste Comte est bien dépassé. Dans cette réflexion sur la société, Dostoevskij reste le divinateur, celui qui a postulé que sans transcendance tout était permis, prémices que l'on retrouve dans des essais sur l'athéisme et sur le lien dialectique entre morale et mensonge. En ce sens, conclut-il, la schizophrénie (*sic*) et l'appauvrissement moral de la Russie remonteraient au XIXe siècle, avec en particulier, « une sténose de l'appareil religieux »[20].

On ne peut éviter de transposer au destin culturel de l'émigration russe les études sur les Hittites et les Juifs ou sur la conservation sociale du peuple juif. À suivre l'idée de Levickij, telle que la restituent les textes sur l'émigration, le rôle de celle-ci n'est pas de reprendre les luttes d'avant 1917. Certes, il accepte que pour les gens âgés, il soit difficile d'y renoncer, mais pour ceux qui disposent d'une faculté d'adaptation, un choix s'impose. Ces dissensions d'émigrés, entre émigrés, sur des questions d'émigrés, absorbent une énergie énorme, et de plus, inutile car il leur suffirait d'imaginer un retour dans le pays regretté pour comprendre l'inconsistance des idées anciennes face à un cadre où tout a changé : il faut au contraire s'instruire sur la marche du monde moderne et alors, éventuellement, pourra-t-on lui être utile[21]. Lui-même a pris le parti de vivre avec son temps et de chercher à comprendre la société contemporaine. Dans son analyse, les débats de ses aînés prolongent en un écho resserré les fulgurances intellectuelles qui, à la veille de la guerre, avaient atteint en Russie une ultime floraison, signe annonciateur d'un tragique déclin[22].

Un article de Levickij précise sa position par rapport aux gens qui brûlent d'agir et se consument pour rien. Il les trouve un peu ridicules et garde ses distances. En effet, conclut-il dans un texte daté de 1931, le monde n'a pas besoin de doctrinaires prêts à la lutte, mais d'hommes qui activement veulent le bien, texte qui rattache Levickij à

20. *Ibid.*, 2AP5, G1.
21. *Ibid.*, 2AP5, B, G1.
22. Voir en ce sens, Mère Marija Skobceva, *Vospominanija, stat'i, očerki* (*Souvenirs, articles et essais*), Paris, YMCA Press, 1992, t. I, p. 30 et suiv.

la grande tradition humaniste du XIXe siècle, celles des populistes russes (*narodniki*), reprise au XXe siècle. Il s'agit évidemment des hommes de bonne volonté, mais aussi, la suite le suggèrera, d'hommes qui veulent le bien pour les autres, sans penser à soi.

Levickij, dans un premier temps, maintient le lien : en témoignent les entrées en russe de ses notes ainsi que les références récurrentes à la problématique russe. Mais s'est-il associé à ce sauvetage culturel ? On peut en douter, car en ce qui concerne les textes de conférences rédigés en russe sur des sujets concernant l'émigration ou la Russie, le problème reste de savoir si elles ont été prononcées et où on cherche en vain le nom de Levickij dans l'index des publications de droite comme de gauche. Fit-il ses débuts au sein de la puissante association des avocats russes dont son père était membre et siégeait au comité directeur ? Comment se situe Levickij par rapport au groupe très culturel *Zelenaja Lampa* (*La Lampe verte*), un nom historique repris d'un salon d'opposition auquel participa Puškin, où Levickij pourrait avoir sa place. Ce club, créé sur l'initiative du couple formé par l'écrivain mystico-philosophique Dmitrij Merežkovskij et la poétesse Zinaida Gippius, depuis février 1927 tient ses réunions place du Palais-Bourbon, d'abord dans les locaux de l'Association financière, industrielle et économique russe (où s'abritent aussi un journal et une université pour émigrés), puis chez eux, rue du colonel Bonnet.

À la lumière des reproches que Levickij adresse aux anciennes sommités politiques, perdues dans leurs abstractions, s'il a franchi leur porte, ce fut sans suite ! Néanmoins, dans ce contexte raisonnable, un document détonne. Une proclamation au peuple russe, soigneusement calligraphiée sur papier glacé, comme le sont les poésies de Jurij Rogala-Levickij, surprend par la force de son élan religieux et monarchique. L'adhésion à cette charte entraîne un engagement secret et sans retour dans un « ordre militant » (*orden vernyh*)[23], sur le modèle des plus romantiques, du moine-chevalier qui remet sa vie entre les mains d'un chef (qu'entoure un conseil de cinq sages) et s'engage à l'obéissance ainsi qu'au secret absolu pour effectuer les coups de main

23. Voir note 13.

pour lesquels il sera désigné[24]. Une réminiscence s'impose, le souvenir des groupes terroristes russes du XIXe siècle, tout d'ailleurs comme la société secrète fondée, légitimiste, destinée à protéger le trône contre les nihilistes.

On ne peut que s'interroger sur la provenance du texte. Levickij a-t-il fréquenté les associations de jeunes officiers ou le cercle *Mladoross* ? Même si le jeune homme avait été tenté un moment d'offrir sa vie à une société secrète pour la renaissance de la Russie, il a sitôt après pris ses distances avec les milieux émigrés. Néanmoins, le sens de l'activisme réservé à une élite perdure. Si Levickij avait renoncé à sacrifier sa vie au profit d'une cause immanente, il n'en restait pas moins fasciné par le côté secret d'une fraternité d'armes...

À ce propos, une note sur les sociétés secrètes mérite que l'on s'y arrête[25]. Les sociétés des hommes, par opposition à celles des femmes, sont presque toujours secrètes, écrit Levickij dans les années 1930, en quoi elles se différencient des confréries, toujours publiques, mais le secret est relatif : « C'est un groupe généralement légal, ayant une action publique, d'ordinaire préparée dans des conditions secrètes. » L'élément important étant le mystère. Les sociétés secrètes concernent en général une élite, avec une sélection et une adhésion volontaire. Selon Levickij, une telle société se sent supérieure à la société générale : « La société secrète comme l'origine de la hiérarchie et de la noblesse héréditaire. » Voilà qui inclut l'auteur de la note dans le tableau qu'il dresse...

À partir de ces prémices la lecture des textes s'oriente d'elle-même dans le sens d'une polarisation pour expliquer et ordonner de façon rationnelle les éléments épars auquel s'est trouvée confrontée l'existence de Levickij. Ainsi, l'analyse sociologique, ethnographique et historique est-elle mise à contribution pour apprécier le marxisme

24. Il est très vraisemblable que ce texte non daté soit le contrat très secret liant les membres du *Trust* ou de la *Ligne intérieure* qui lui avait succédé, organisations antisoviétiques qui devaient se révéler infiltrées par les services secrets de Moscou.
25. AMH, fonds 2AP5, carton 2, note s.d. en russe, « Analyse sociologique des structures et des fonctions des sociétés secrètes » et commentaire en français.

des bolcheviks, analyser le rôle dévolu aux émigrés russes, la nature de l'athéisme et la place de la religion dans le monde, le judaïsme et l'antisémitisme, etc. Levickij a résisté aux tentations d'action subversive que connaissent les jeunes émigrés. Il les a transposées en langage sociologique et tiré une conclusion univoque : l'homme est le sujet de rites et de coutumes qui le différencient historiquement, mais « si l'on veut, ce serait une sorte de révélation par l'évolution, tout nous étant donné en puissance et nous serions appelés à le développer et à le découvrir lentement, exactement comme l'ancienne initiée (*sic*) découvre la vérité »[26].

La pratique de l'ethnologie a mis en perspective la place qui revient aux débats russes et coupe court aux remords qu'il aurait pu ressentir d'avoir abandonné sa communauté d'origine. Sa famille aussi d'ailleurs, dont il s'éloigne sans cesser de la soutenir matériellement, car il se marie. (En 1926, des factures adressées à « M. et Mme Lewitsky » en 1926 à Clamart, rue de Bièvre, le sont l'année suivante, à Saint-Germain, rue de Noailles). Il s'était mis en ménage avec une dame russe, Tamara Lebedeva, mariée à M. Dehaye. Le divorce est enfin prononcé et en 1932, Levickij l'épouse. Mais la jeune femme vient de perdre dans un accident sa petite fille, née de la précédente union, et subit une convalescence difficile. Le couple n'aura pas d'autre enfant et Tamara ne se remettra jamais de cette tragédie[27].

Ses études terminées, le jeune ethnologue s'adresse à Paul Rivet, professeur titulaire de la chaire d'anthropologie à l'Institut d'ethnologie qui est aussi le directeur du musée de l'Homme. Il a appris que Rivet se remettait d'une opération après appendicite. Il souhaite à son professeur un prompt rétablissement et saisit l'occasion pour solliciter son aide. Il voudrait obtenir une bourse ou une occupation qui lui permettrait à l'automne de poursuivre ses études et de ne pas en perdre l'acquis.

La réponse de Rivet ne se fait pas attendre. Si Levickij revenait à Paris à la fin du mois d'août, il chercherait un moyen pour l'aider. En effet,

26. AMH, fonds 2AP5, carton 3, notes de lecture sur la religion.
27. *Ibid.*, 2AP5 A.

un certificat du 16 mai 1933 établi par le directeur adjoint, Georges Henri Rivière, atteste son emploi comme chef du service de l'enregistrement et du magasinage des collections au musée d'Ethnologie. Le 17 octobre, une lettre semblable précise les appointements de 1 000 francs par mois. C'est peu. D'ailleurs les déménagements continuent, le premier certificat le domicilie au Pecq, rue des Grottes, tandis que le second le retrouve à Saint-Germain-en-Laye, avenue des Loges.

Jusqu'au milieu des années 1930, la précarité et le manque de moyens obligeront le jeune ethnologue à pratiquer toutes sortes de tâches subalternes. Elles l'empêcheront de se concentrer sur la rédaction du grand ouvrage qu'il porte en lui. Il est vrai que le musée, à cette date, vit encore pour beaucoup d'expédients. L'essentiel est que Levickij y a trouvé sa place, qui le situe dans le monde du travail comme dans celui des idées.

Au départ, le travail de Levickij consiste à réceptionner les pièces, les classer, éventuellement s'entendre avec les collectionneurs. Plus tard, s'ajoutera leur mise en valeur, l'agencement et l'exposition. Il côtoie ainsi l'auteur des instructions pour le classement, Michel Leiris, ami des surréalistes et d'un Tout Paris intellectuel que Levickij, en marginal, ne fréquente pas, faute de temps et surtout de moyens, mais qu'il finira par intégrer. Les horaires de présence ne sont pas très précis. La direction correspond avec Levickij par petits bleus pour signaler qu'une tâche urgente l'attend. Parfois, il explique qu'il n'a pas pu venir. Il travaille ailleurs.

Le musée prend son essor sous la direction dynamique de Rivet. Alors que des chercheurs allemands sont persécutés par les nazis, il les invite à rejoindre son équipe. Il s'implique activement dans la dénonciation des théories racistes. Il croit fermement au métissage des cultures et des peuples. L'essor pris par l'ethnologie correspond à un intérêt qui se développe dans le public. Rivet obtient la construction d'un nouveau bâtiment sur l'emplacement de l'ancien palais baroque du Trocadéro. Le projet, rediscuté sans cesse, traîne. Tout est à décider, puis à faire marcher. Là aussi Levickij intervient sur les chantiers et discute des arrangements. Dès les débuts, il se rend indispensable,

d'abord par sa connaissance des langues : en plus du russe, il parle, dit-il, assez bien l'allemand et il suit des cours pour l'anglais. Mais il s'impose surtout par sa collégialité et son adresse à établir de bons contacts avec l'extérieur. Ses collègues à l'étranger deviennent des amis comme le sont déjà ceux de l'équipe.

Comment évolue, au milieu des années 1930, la pensée de Levickij ? Une problématique se dessine selon trois orientations :
– Le marxisme, le sujet de thèse que Levickij médite depuis le début de ses études, est progressivement abandonné.
– La relation à la Russie est vue dans un contexte ethnographique, surtout après le rapprochement politique de 1935.
– On la retrouve à travers les travaux sur la religion, dans les études sur le chamanisme, vers 1938-1939, qui avalisent l'intégration réussie dans la société intellectuelle parisienne.
– Dans ses réflexions sur la culture russe, Levickij s'interroge toujours, à travers son expérience d'ethnologue, sur son extinction possible, cherchant les jalons qui témoignent de sa survie dans le système nouveau imposé par le communisme, conscient de ce qu'une branche en survit encore dans l'émigration, à laquelle il participe tout en la contemplant d'un regard distancié.

Mais de toute évidence, Levickij, tel qu'il se dessine à la fin des années 1930, a depuis longtemps dépassé les horizons balzaciens que s'était tracé le jeune étudiant à Lausanne. Il a laissé à ses palabres le cercle des émigrés qui discutent sur l'avenir de la culture et qui, la plupart du temps, n'ont pas d'enfants. Restent cependant marqués d'intangibles bastions : la fidélité, l'honneur, mais aussi le lien éthique à un ordre transcendant. Aussi peut-on, sans bousculer la chronologie, rappeler une citation recopiée par Levickij dans un cahier de cours. Tirée d'un ouvrage intitulé *Morale et réalité*, elle se passe de tout commentaire : « Pour que la morale sache imposer le respect, il faut des traditions longtemps constituées ou bien un enthousiasme subit... »[28]

28. La référence relevée par Levickij est : « Duprat, *Morale et réalité*, t. II, chap. IV, p. 437 ».

S'il est sorti des cercles russes émigrés pour se consacrer à l'ethnologie, il s'en est expliqué dans un texte où il rejette l'urgence d'un engagement dans les débats russo-russes. Il lui suffirait, pour réveiller son intérêt, de se retrouver sur le sol de ce pays qu'il ne peut oublier[29]. Cette éventualité se dessine à partir du milieu des années 1930.

Au musée, Levickij rend des services appréciés puisque, après avoir arrangé, en avril 1933, l'exposition sur les missions envoyées en Afrique occidentale, et en juin de la même année sur les missions à Madagascar, il en prépare une pour janvier 1934 sur l'ethnologie de la Nouvelle-Calédonie, avec Maurice Leenhardt, collectionneur avec lequel il restera lié. Puis, en mai 1934, a lieu une exposition sur le Sahara. L'effort fournit pèse-t-il trop lourd sur les épaules du jeune ethnologue ? En décembre 1934, il tombe malade, assez gravement pour que Rivière, directeur adjoint, s'en inquiète dans une lettre à Madame Levickij : « Tenez-moi au courant, afin que je vois avec le Dr Rivet ce que nous pouvons faire. »[30]

Parmi les expositions à préparer, celle qui concerne les pays baltes mérite d'être signalée car c'est le seul indice qui offre dans les activités de Levickij une place plausible à Boris Vil'de, que certains disent estonien. Dans un agenda très peu rempli, Levickij note au milieu de l'année 1933, prévue pour février 1934, une exposition sur les peuples des pays baltes, l'Estonie, la Lettonie et la Lituanie, qui ne s'ouvrira en fait qu'en mai 1935.

C'est l'époque de la sécurité collective et du pacte franco-soviétique, signé en ce mois de mai 1935, avec toutes les implications stratégiques qu'implique la position géographique des pays baltes. Elle ouvre également la porte à une coopération active entre ethnologues français et soviétiques. Sans tarder, des projets s'élaborent au musée. Rivière visite, en juillet 1936, le musée de Leningrad et une reprise de contacts s'esquisse avec l'ethnologie russe. Il négocie la préparation d'un projet

29. AMH, carton 3, article s.d. sur la patience et l'impatience des doctrinaires.
30. *Ibid*.

d'exposition à Paris sur les peuples de l'URSS[31] à la préparation de laquelle Levickij participe. Sa connaissance du russe le sert. Il aide Rivet en transmettant à l'ambassade de Russie une lettre de recommandation pour les descendants d'un archéologue français mort au Turkestan, Joseph Martin, qui se sont mis en tête de rechercher sa tombe et de faire éditer ses carnets de voyage. Il négocie un prêt de matériel ethnographique russe pour ce projet qui devrait lui permettre de prendre contact avec la réalité concrète de la Russie stalinienne et de satisfaire une curiosité contenue, mais qui n'aura pas eu le temps d'aboutir avant la fin de la décennie[32].

Ce sont là des projets, mais en attendant, Levickij oriente ses travaux vers un aspect de la culture russe peu connu en France. Son sujet de thèse sur le marxisme russe, trop vaste et entièrement théorique ne l'intéresse plus. Toujours sous la direction de Mauss, il se tourne vers la sociologie des religions. Le sentiment d'une religiosité qu'il retrouve dans les diverses formes de sociétés humaines, explique comme son complément naturel l'intérêt que porte Levickij à l'anthropologie et à la sociologie. À partir de 1935, il s'attaque à une contribution pour le tome I de *L'histoire générale des religions*, à laquelle participent tous les grands noms du métier. Son article traitera de « Quelques aspects de la vie religieuse des peuples de l'Asie centrale et septentrionale : étude globale ».

Il s'agit du chamanisme, qui participe de la sorcellerie et de la médecine, tout comme de la sociologie. Il voit dans l'étude du chamanisme « un essai inspiré de la psychanalyse, mais déjà en dehors de celle-ci, de comprendre la croyance primitive à l'âme en partant des conceptions propres des peuples de la nature [...] par la littérature, [...] avec le thème du sosie »[33]. Il évoque la fonction du chaman, l'élu au sein d'un groupe qui communique avec le monde invisible, celui qui nous entoure et englobe les animaux, les végétaux, les pierres, les humains aussi. Les propres recherches de Levickij s'orientent sur les peuples du Nord de la Sibérie, Bouriates, Yakoutes, Toungouzes et peuples

31. T. Benfoughal, « La constitution des collections russes au Musée de l'Homme », *Cahiers slaves – Civilisation russe*, n° 2, 1999, p. 234-275.
32. AMH, 2AP5A, carton 1.
33. AMH, 2AP5, C1j, « La croyance à l'âme et la religion », 35 pages.

amouriens, travaux qu'il destine à une étude sur le chamanisme en Sibérie[34].

Le phénomène du chamanisme éveille l'intérêt des ethnologues ou des écrivains venus du surréalisme qui gravitent autour de Mauss, (qui selon l'avis de Leiris n'y comprend rien). Levickij prononce à la section des sciences religieuses des Hautes études trois conférences sur le sujet. Il découvre que ses intuitions sur le non-dit qui entoure l'homme sont valorisées, grâce à Leiris et à ses amis, les intellectuels parisiens, encore que Georges Bataille, déçu, lui reproche de ne pas développer les aspects « obscurs », valorisés par les surréalistes (la drogue, la sexualité, etc.). Le Collège de Sociologie, fondé par eux, où Levickij prononce une conférence en 1938, aurait justement eu pour but de rationaliser cette valorisation[35]. Pour Levickij, sa connaissance du sujet se confine à la littérature scientifique publiée en langue russe. Il reste, à son habitude, prudent et réservé. On pourrait penser que, religieux d'esprit, il s'est plongé dans l'investigation d'un aspect profond de la nature humaine qui résiste mal à la modernité agressive, mais dont la perte, lorsqu'on l'extirpe, déstabilise l'homme et fausse l'équilibre des rapports entre l'homme et la société.

Le succès avec lequel Levickij accomplit ses fonctions amènent le directeur à lui confier la gestion des collections et à le faire participer à la réorganisation du musée qui correspond à l'installation dans le nouveau bâtiment. Il reçoit dans ce nouveau musée la charge d'un nouveau département de technologie comparée et de la salle des arts et des techniques. L'exposition de Copenhague, en 1938, consacre sa renommée internationale. Il prépare aussi pour l'exposition française de New York, qui doit s'ouvrir en mai 1939, les panneaux de présentation du musée et reçoit comme gratification un chèque de 500 francs. L'argent s'ajoute au succès.

Entre-temps le musée connaît son heure de gloire. De l'Exposition universelle à celle de New York, la petite équipe soudée comme une

---

34. Les notes destinées à des articles en gestation, sur la Sibérie et le chamanisme qu'Éveline Lot-Falk, sœur d'Irène Vil'de, utilisera pour sa thèse, bénéficieront ainsi d'une publication posthume, sous la signature de celle-ci.
35. D. Hollier, *Le Collège de Sociologie*, Paris, Gallimard, 1979.

phalange autour de Rivet s'impose par l'originalité des présentations ainsi que l'actualité des thèmes qui l'imposent à l'avant-garde de la lutte contre le racisme. Les liens de Rivet avec le gouvernement Léon Blum concourent également à faire participer le musée aux avancées sociales du Front populaire. Levickij organise des visites guidées, le soir, pour des cheminots.

Le gouvernement du Front populaire lui a accordé la nationalité française. Son curriculum vitae pour 1938 le situe square Desaix, dans le XVe arrondissement, une bonne adresse, à quelques stations de métro du musée. Entre-temps, son mariage, malheureux, s'est disloqué. Janovskij raconte ses impressions[36] sur Levickij, rencontré vers 1935-1936, dans la chambre d'hôtel de son frère, Jurij. Anatolij est avec une jeune femme, une nouvelle femme dans sa vie, pense Janovskij, une Française... Selon Germaine Tillion[37], il s'agit d'Yvonne Oddon, bibliothécaire qui a son âge, et depuis, le début des années 1930 fait partie de l'équipe du musée.

Côté ombre, à la maturité affirmée de l'ethnologue correspond le déclin de ses parents. En avril 1939, sa mère est victime de graves problèmes de santé : les centres moteurs semblent atteints. Peu après, son père tombe malade. Il le fait admettre à l'Asile national des convalescents avec le concours de Rivet qui l'aide à effectuer les démarches nécessaires auprès du ministre de la Santé publique. Sergej Levickij finira ses jours à la maison de retraite de Chelles.

C'est que Levickij n'est plus maître de son temps. Le 26 mai 1939, sur la lancée du succès de ses panneaux à New York, il adresse au CNRS une demande de subvention pour un voyage à Londres, Oxford et Cambridge[38]. Sa visite est couronnée de succès, puisqu'il a obtenu d'importants matériaux d'échange pour la salle d'exposition, en particulier dans la collection Balfour au Pitt River Museum. Il arrive de Londres à Cherbourg, sur l'*Europa* le 12 août. Il prend quinze jours de vacances bien méritées à la mer. Puis, par télégramme, le 25 août, il

36. Vasilij Janovskij situe la rencontre après le décès de Boris Poplavskij, ami de Jurij Rogala-Levickij, soit après le 9 octobre 1935.
37. G. Tillion, *op. cit*.
38. AMH, dossier Anatolij Levickij.

prévient le musée de son retour. Rivet est absent. Levickij part sous les drapeaux, à trente-huit ans[39].

Le 22 octobre 1939, c'est du dépôt d'infanterie 112, à Quimper, qu'il écrit à Rivet. Il est à la 34e compagnie d'instruction. Il espère une permission pour Noël. La vie de garnison lui laisse le loisir de s'inquiéter des tâches qui l'attendent au musée[40]. Il se félicite des résultats de son dernier voyage : « Les liens et contacts pris pendant mon voyage en Angleterre m'ont permis de mesurer toute l'étendue de la tâche accomplie et la valeur de l'édifice en construction [...]. » Il est heureux de lire dans le bulletin du musée que l'on va continuer cette œuvre et il espère revenir à ce travail[41].

L'armistice de mai 1940 rompt l'inactivité forcée. Levickij quitte son unité, évite l'internement et se retrouve en zone libre. Grâce à un ordre de service de Rivet, il pourra regagner Paris dès que seront rétablies les communications entre les deux zones, temporairement suspendues, dit-il, avant de se remettre en route et se retrouver parmi ses amis dont il a depuis longtemps compris et apprécié les qualités de cœur et d'esprit. « Dites leur à tous combien je leur suis attaché, et vous-même, Cher Docteur, je voudrais que vous sachiez combien je vous suis reconnaissant et dévoué. Votre A. Lewitsky. »[42]

Ces adieux sont prématurés. Il regagnera Paris. Il retrouvera au musée son camarade Boris Vil'de, et tous ceux qui se joindront au noyau de résistance qu'ils forment spontanément, parce qu'ils ne supportent pas la honte de la défaite et de l'occupation...

Néanmoins les adieux sincères de Levickij restent valables car sa vie ne lui appartient plus. Elle se fond dans celle du groupe du musée de l'Homme qui a été racontée ailleurs, en particulier par Paulhan qui partage pendant quelques jours sa cellule ; Levickij demandera sa

39. *Ibid.*, correspondance de Paul Rivet.
40. *Ibid.*
41. *Ibid.*
42. *Ibid.*

libération en endossant toutes les responsabilités[43]. On mesure par ailleurs la douleur de Levickij apprenant l'emprisonnement de Sergej Levickij, déjà très âgé ; ce moyen de pression restera néanmoins sans effet sur la conduite d'Anatolij. Toutefois, ce dernier ne se désintéresse pas de ses responsabilités. Il veille à ce que, pendant son incarcération, sa sœur, Madame Schimansky[44], fasse les démarches nécessaires pour que l'épouse divorcée continue à recevoir son allocation mensuelle. Puis dans un adieu final, il demandera pardon à ses proches de la douleur qu'il leur cause.

Après l'exécution, la famille Levickij se rassemble, avec quelques proches, à la cathédrale orthodoxe de la rue Daru et fait dire un service pour le repos de son âme[45]. Mauss dressera un éloge de Levickij. Les collègues du musée, Leiris en particulier, diront leur tristesse et Yvonne Oddon s'occupera de ses proches, comme il l'aurait fait lui-même. Ainsi s'achève un parcours conséquent, courageux et exemplaire où se fondent harmonieusement les données initiales, russes, passées au révélateur des acquis français engrangés pendant ses années de maturité.

Si le parcours de Levickij se dessine ainsi, rectiligne, régulier et toujours tourné vers le progrès, celui qu'emprunte Boris Vil'de pour arriver au même engagement étonne par ses zigzags et par sa fulgurance.

Boris Vil'de

Si Levickij, penseur, s'est préparé mentalement à l'action dans laquelle il allait s'engager sans hésiter, pour Vil'de nous ne disposons pas d'éléments sur une préparation à l'action. Si nous connaissons ses lectures, ce sont celles qu'il effectue en prison et rapporte dans son journal de prison, alors qu'il réfléchit sur sa vie. C'est un homme qui, selon la formule consacrée, s'engage et voit ensuite. Lui-même se décrit en aventurier né, à la Malraux. Les zones d'ombre et le secret dont il entoure sa courte vie ne facilitent pas les recoupements. Lui-même y

43. J. Paulhan, « Une semaine au secret », in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1966, p. 293-297.
44. On ne connaît que l'initiale de son prénom. Elle finira ses jours à la maison russe de Gagny. La trace de ses enfants se perd à Lyon.
45. M. Leiris, *Journal 1922-1989*, Paris, Gallimard, 1992, p. 352, 362-363, 401 et 461.

a contribué en mêlant les pistes, lorsque cela lui convenait. En outre, les témoignages sur lui souvent se décalquent ou se réfugient dans l'hagiographie.

Nous savons que Vil'de est né en 1908, en Russie, à Saint-Pétersbourg. Son père, Vladimir Iosifovič, négociant en bois, meurt en 1913 (Marija Vil'de, son épouse, le dira employé des chemins de fer, vraisemblablement, parce qu'en URSS il n'était pas bon de se dire bourgeois). Il a sa pierre tombale au cimetière de Iastrebino, à peu de distance de Saint-Pétersbourg dans la région comprise entre Louga et Iambourg. La famille de sa mère, née Golubeva y avait une maison, dans laquelle Marija, devenue veuve, s'installe alors avec ses deux enfants, Boris et Raisa, dont nous ne savons qui est l'aîné. Elle y vit la guerre et la révolution, puis traverse la frontière pour se réfugier en Estonie.

Une première interrogation se pose pour savoir son nom. Vil'de, pour des auteurs ne résidant pas en France s'écrit à l'allemande Wilde, un nom germanique assez courant, qui signifie sauvage. Dikoj, en russe a la même signification. Temira Pachmus le nomme ainsi[46]. Jankovskij ajoute, « Dikoï comme sa mère »[47]. Dans l'anthologie poétique de la littérature russe aux pays baltes, il figure sous le nom de « Dikoy-Vil'de », ce dernier nom sous la translittération phonétique de la prononciation russe. En ce sens, la pierre tombale fait foi. L'anthologie française des poètes de l'émigration a choisi « Wildé »[48]. En adoptant l'orthographe francisée « Vildé », le jeune homme a opté pour la France. Plus tard, il donnera de son nom une étymologie française, en le faisant découler de Ville-Dieu dans les Côtes du Nord[49].

Marija Vil'de s'installe à Tartu, une ville de province encore très russe d'aspect. La frontière de l'Estonie passe à quelque cent kilomètres à l'ouest de Saint-Pétersbourg. Les provinces baltes s'étaient proclamées indépendantes au moment de la négociation du traité de Brest-

46. T. Pachmus, *Russian literature in the Baltic before the World Wars*, Columbus (Ohio), Slavica publications, 1988.
47. *Ibid.*
48. N. Struve, *Anthologie bilingue de la poésie russe, la renaissance du XXe siècle*, Paris, YMCA Press, 1970 ; *Soixante-dix ans d'émigration russe*, Paris, Fayard, 1996.
49. M. Blumenson, *op. cit.*, p. 71.

Litovsk, en février 1918. Dans une population mélangée, les Russes sont nombreux. Une foule de réfugiés fuyant la famine et les dangers de Saint-Pétersbourg s'y sont ajoutés.

Ces gens, intellectuels, officiers, bourgeois, ont tout perdu hors l'amour d'un pays qui n'est plus leur patrie et l'usage d'une culture qui avait, au début du siècle, atteint son apogée. Ils s'organisent en groupe et veillent au maintien de leur culture, avec des journaux, des paroisses, des écoles pour les enfants, des cercles philosophiques ou littéraires pour les aînés. La journée consacrée à la commémoration de Puškin fait office de fête nationale. Marija Vil'de, sans ressources, gagne sa vie avec de petits travaux comme de nombreuses autres dames russes. Tout ce monde émigré se connaît et s'entraide[50]. On évoque aussi un oncle de Boris, marchand de bois et un romancier estonien, Edvard Wilde, qui aurait pu être un parent[51], mais ne semble pas avoir répondu aux attentes.

Boris a neuf ans. Il va à l'école, russe bien entendu. À Iastrebino, il avait fait preuve d'une sensibilité religieuse extrême, ressentant le Christ comme une personne. Il avait eu des visions de saints, saint Georges et saint Michel, patrons des guerriers. Depuis, il a changé. Il n'est pas un bon élève. Il fait l'école buissonnière et préfère jouer dans la rue où il apprend l'estonien. Il dira que de temps à autre, il a dû gagner un peu d'argent, comme il le pouvait, pour aider sa mère. Il n'est pas un enfant facile. La présence de son père lui manque. Affectivement et comme modèle. Ainsi s'expliquerait le bégaiement noté à l'époque. Adolescent, il lit beaucoup et découvre la poésie qui remplace le sentiment religieux de son enfance[52].

Par son travail, sa mère réussit à l'inscrire à l'université de Tartu, payante à l'époque, où s'exercent encore fortement, de concert, la tradition germanique et la tradition russe. Il étudiera la chimie, une discipline pour laquelle son niveau de qualification suffit et qui lui permettra de gagner sa vie où qu'il soit.

---

50. T. Aleksander, *Estonskoe detsvo* (*Qui suis-je ?*), Moscou, Russkij Put', 1999.
51. M. Mahn-Lot, « Historiens et géographes », *Le réseau du musée de l'Homme*, vol. 2, n°369, 2000, p. 197-202.
52. B. Vildé, *Journal et lettres de prison*, p. 47.

Pourtant, ce qui reste de cette période de sa vie, ce sont les poèmes qu'il aura inscrits dans les albums de ses amies ou même, plus tard, placés dans des recueils. Poèmes acméistes, dans le genre de ceux qu'écrivaient au début du siècle la jeune Anna Ahmatova et Nikolaj Gumilev, et qui évoluent vers la simplicité, accentuant ainsi le thème de la fatalité, de la nostalgie et de la mort. Un des grands thèmes de la poésie russe, repris par les acméistes, évoque la nostalgie d'un paradis perdu, réminiscence d'un monde idéal auquel aspirent les âmes. Pour ces jeunes émigrés expulsés d'une patrie dont leur entourage entretien l'évocation, ce thème est doublement sensible. Mais là où Levickij analyse ses idéalisations, Vil'de ressent de la révolte contre un monde où il ne trouve pas sa place. C'est le thème de *Pro domo suo* (*Qui suis-je ?*)[53] :

Ni tendres stances, ni sonnets caressants,
Ni visions embrumées dans mes chants :
Serai-je un monstre parmi la gent des poètes ?
Ou peut-être, pas du tout poète.
Les Pouchkine, les Virgile, les Fet,
Tous dans leurs vers ont une lumière venue d'ailleurs.
Leurs stances, pareilles aux roses, car parmi les esthètes
Le poète est plus esthète encore.
L'esprit habite chacun de leurs poèmes,
Mais je suis différent, je ne prie pas les dieux
Et la poésie, pour moi est fabrique – pas cathédrale.
J'ignore les délices nés d'inspirations,
Mon génie têtu se forge d'acier.
Je ne suis pas poète – Qui suis-je ? Je ne sais.

Vil'de a mûri et cela se sent dans le second poème que l'on possède de cette époque, *En réclusion solitaire*[54], daté du 30 mars 1928, qui évoque l'influence de Verlaine :

Tout est calme, cellule n° 4.
Jour après jour, sans espoir ni déception.
Sinon le carré du ciel, par-delà

53. Daté du 30 mars 1928 par Temira Pachmus, *op. cit.*, p. 212-213. Ce poème ainsi que le suivant ont été publiés en anglais. La version française a été établie par Anne Hogenhuis à partir de cette source.
54. T. Pachmus, *op. cit.* p. 212-213. Le titre anglais est *In solitary confinement*. Texte traduit de l'anglais par Anne Hogenhuis.

Les fenêtres grillagées de fer, rappellent le monde.
Tout est calme, cellule n° 4.
Je pleure moins, et moins souvent, ma liberté,
La captivité m'a englouti, puis avalé.
Le murmure des tristes murs de pierre
Est paisiblement désarmant, enjôleusement affectionné.
Je pleure moins, et moins souvent ma liberté.
Semaines oiseuses, si dénuées de pensées.
Je me repose de mes nuits passées,
De l'angoisse des gueules de bois perpétuelles,
Des souillures sur mes discours inutiles.
Semaines oiseuses, dénuées de pensées.
Tout est si simple, si facile, si clair.
Vivre ? Entreprendre des actions, puis retomber ?
Cinq pas jusqu'au mur et retour,
Et en retour aussi, seuls cinq pas mesurés.
Tout est calme, cellule n° 4.
L'acier des fenêtres grillagées n'appelle pas l'angoisse.
Et, avec chaque jour, la paix d'une folie bleueS'épanouit, toujours plus profonde en moi.Tout est calme, cellule n° 4.

Ces vers illustrent un événement, qui, n'était ce poème, paraîtrait assez invraisemblable. Car le fait est que Boris disparaît pendant quelques mois, en 1927. Glissant quelque peu rapidement sur une chronologie sommaire, Pachmus, la spécialiste de la littérature russe émigrée dans les pays baltes, l'affirme[55]. Tartu se situe au bord du lac Peïpous, que l'on nomme aussi en Russie mer de Tchoudov, lieu mythique de la victoire d'Aleksandr Nevskij sur les chevaliers teutoniques, engloutis sous les glaces, haut lieu pour les Russes de l'histoire et de la foi. La nuit, on peut passer la frontière russe par des sous-bois et en traversant le lac. À son retour, Boris aurait essayé de traverser la frontière, aurait été arrêté par les gardes soviétiques et emprisonné dans la région frontalière de Gdov-Pskov, puis remis aux autorités estoniennes. Celles-ci, à leur tour, devaient l'employer à l'extraction des schistes bitumineux dans la région de Kwiili, à Kochtlo-Jaarve. Il est en effet chimiste, mais cette affectation semble surtout être une image d'exil qui n'a rien à voir avec la sanction de son escapade, car peu après il y obtient un poste « sérieux » et, en plus se lie d'amitié avec le poète Igor' Severjanin, qui a vécu un temps à Berlin, sans y

55. T. Pachmus, *op. cit.*, p. 209.

retrouver sa place parmi les littérateurs russes. Après quoi, Vil'de s'enfuira à nouveau[56]...

Il a été emprisonné. On ne sait rien de plus. A-t-il, pour effacer une action moins glorieuse, ajouté le récit d'une action terriblement dangereuse à l'époque ? Les clandestins entrant en Russie risquent le peloton d'exécution. Seuls quelques passeurs ont fait traverser ce mur à des conspirateurs russes émigrés, victimes désignées, membres d'une organisation, le *Trust* que l'on devait découvrir infiltré par le Guépéou. Les dépêches venant d'Estonie contiennent plusieurs récits de personnalités qui dans un climat politique perturbé ont fui vers l'URSS[57].

Sur le passage qu'aurait effectué Vil'de, nous ne trouvons aucune trace, en tout cas pas dans les archives de l'attaché militaire français pour les pays baltes, qui à Kaunas rassemble patiemment les bribes d'informations sur l'URSS. On ne peut, d'ailleurs, exclure une affabulation à la Malraux. Quel que soit le fond de l'aventure, elle atteste que le jeune homme a, au moins mentalement, cédé à la tentation de l'action subversive, comme de nombreux émigrés. Mais l'expérience sera son adieu à la Russie.

Vil'de se sent et se veut fait pour l'aventure. Il éprouve ses forces et son caractère, agit sur un coup de tête, porté par sa chance. On connaît par Janovskij l'anecdote confiée par un camarade qui a connu Boris au lycée. Un soir, dans les jardins publics, Vil'de se promenait avec un revolver et en avait menacé un couple, qui effrayé, s'était empressé de lui acheter cette arme[58].

Ce témoin anonyme, arrivé sur le tard à Paris, évoque un Vil'de déjà entouré d'un silence et d'une réserve qui renvoient au non-dit. Ne projette-t-il pas à partir de cette même réputation que Vil'de se forgera parmi ses amis parisiens, et qui restera sa légende ? Car Vil'de aime

---

56. T. Pachmus, *op. cit.* ; *id.*, *Rüssische Emigration in Estland*, in K. Schlögel (éd.), *Der grote Exodus, 1917-1941*, Munich, Verlag C. H. Beck, 1994, p. 140-164.
57. MAE, Z Finlande, vol. 21, f° 22-26, note sur le contrôle des étrangers avec copie d'une dépêche du chargé d'affaire français à Tallinn, du 24 septembre1928.
58. V. Janovskij, *op.cit.*, p. 206.

aussi les fêtes, les jeunes filles, les poèmes qu'il compose pour leurs albums et la vie en général. Or, celle-ci ne vaut la peine d'être vécue dans ce petit îlot émigré en pays baltes dont les gouvernants rejettent la culture russe, ni même à Prague où il pourrait obtenir une bourse d'études. L'avenir se situe à Berlin ou à Paris : ce sera Berlin, d'un accès plus facile.

Néanmoins, passé d'Estonie en Lituanie, Vil'de aurait été mis dans un train et renvoyé dans son pays, parce qu'il lui manquait sur son passeport Nansen un visa impossible à obtenir. Il ne se décourage pas, et peu après nous le retrouvons à Berlin, sans rien savoir des étapes intermédiaires.

À Berlin, les Russes sont, dans leur élément et nombreux. S'y côtoient les monarchistes, des agents soviétiques, dont la baronne Moura Budberg, chargée de surveiller Maksim Gor'kij, des hommes d'affaires, des journalistes et parfois des poètes. La plupart des intellectuels expulsés de Russie soviétique sont passés d'abord par Berlin. Le séjour de Vil'de dans la capitale allemande se passe mal. Il se fait déménageur, livreur. Il pense en vain au cinéma, il perfectionne son allemand et ne survit que par ce que lui envoie sa mère[59]. Ce qu'il en dira par la suite, son poste à l'université de Iéna ne mérite pas qu'on s'y arrête. Il collabore au journal *Rul'* (*Le Gouvernail*), le plus prestigieux des quotidiens de langue russe à l'étranger. Il y fait certainement des contributions épisodiques[60]. La rumeur émigrée lui attribuera néanmoins de ce fait des opinions radicales, terme vague. En fin de compte, de ce séjour, seule ressort, positivement certaine, sa rencontre avec André Gide.

Cette rencontre fera partie du mythe. Elle est fondamentale pour la relation de Vil'de avec la France. Nous n'en savons que ce que Gide lui-même, en 1952, écrira à ce propos[61]. Comment se sont-ils ren-

59. Lettre conservée au musée Boris Vil'de, à Iastrebino, écrite « le jour anniversaire de ses vingt-quatre ans », soit le 8 juillet 1932.
60. Nina Berberova, qui a collaboré au *Rul'*, dans *C'est moi qui souligne* (Paris, Actes Sud, 1989) ne cite pas son nom bien qu'elle ait rédigé ses souvenirs à une date où par la force des choses elle connaissait le rôle joué par Vil'de dans la Résistance.
61. Voir A. Grinberg, *Opyty*, New York, E. Tsetlina, 1953, t. 1, p. 204-205.

contrés ? À l'issue d'une conférence littéraire ? Par un intermédiaire, ce que pourrait laisser supposer une lettre de Vil'de à sa mère ?[62] En sens inverse, on ne peut que s'interroger sur ce que Vil'de avait lu des œuvres de ce maître à penser très parisien. Son français est d'ailleurs encore hésitant.

Gide écrit dans *Ainsi soit-il* : « Wildé, que depuis des mois j'hébergeais dans une chambre dont je disposai au-dessus de la mienne, au sixième. Je ne sais plus quelle heureuse conjoncture nous avait fait entrer en rapport. Comme il cherchait une situation, je l'avais chaleureusement recommandé à Paul Rivet qui dirigeait alors le musée de l'Homme, au Trocadéro. Rivet sut immédiatement reconnaître son insigne valeur. Wildé se montrait peu, si discret, si réservé que je le connaissais à peine[63]. »

Certaines pages du journal de Gide auraient pu nous inciter à situer la rencontre à Berlin en mai 1930. La lettre du 8 juillet 1932 l'exclut. Il pourrait s'agir du début de l'année 1933, lorsque les nazis s'installent au pouvoir, et que Gide se rend à Wiesbaden, l'arrivée de Vil'de en France et la rencontre avec Rivet l'ayant suivie de peu. On peut situer celle-ci au printemps 1933, époque à laquelle Levickij a noté dans son agenda la préparation d'une exposition sur les pays baltes. Enfin, le curriculum vitae de Vil'de conservé au musée, et établi par lui, affirme qu'il serait arrivé en France en 1932. Peut-être à la fin de l'année 1932[64] ?

Paul Rivet au début de l'année 1933, a reçu ce jeune homme intelligent et ambitieux recommandé par Gide. Mais Rivet n'enrôle pas le nouveau venu parmi les collaborateurs du musée, ni réguliers, ni vacataires. Par la suite, la présence de Vil'de dans l'équipe sera admise comme une évidence. Pourtant, on cherche en vain dans les archives de l'institution la moindre mention d'un salaire ou d'une vacation à son nom. Certes les acrobaties comptables auxquelles se livre la direction pour assurer le budget du musée laissent ouverte la possibilité

62. Lettre conservée au musée Boris Vil'de à Iastrebino. Il confie qu'il attend un rendez-vous avec une personnalité importante.
63. A. Gide, *Ainsi soit-il*, Paris, Gallimard, 2001, p. 104-105.
64. AMH, 2AP5, A3f, C.V. établi jusqu'en 1926, non daté.

d'une solution déguisée. Mais alors, pour ces cas, on en trouve justement la trace dans les versements faits par les Amis du musée ou par d'autres sources. Rivet a vraisemblablement accepté Vil'de comme élève et donné quelques conseils. C'est l'époque où se prépare l'exposition sur les pays baltes, mais on ne peut qu'imaginer que Vil'de y a participé, car rien ne signale sa présence, sinon, en 1935, à propos des catalogues à distribuer, un exemplaire est attribué à « M. X, qui aide Levickij ».

Gide, et d'autres à sa suite, évoqueront l'apprentissage du japonais et la spécialisation de Vil'de dans l'étude de ce pays, dont l'équipe ne possède aucun spécialiste. Ceci ne viendra que plus tard : il obtiendra son diplôme en juillet 1939[65]. Avant de pouvoir collaborer avec l'équipe du musée, Vil'de doit obtenir des diplômes universitaires valables en France. Les débuts sont difficiles. Il doit, comme à Berlin, trouver de quoi vivre. Il doit améliorer son français. Il commence par engranger sur l'acquis. Il s'inscrit à des cours de philologie et de littérature allemandes, passe trois certificats et obtient une licence en la matière. Puis, il s'attaque à un certificat d'ethnologie. Il dit avoir suivi à l'École des Langues orientales des cours de langue et de littérature estoniennes, encore qu'à l'époque, pour ces matières, il n'y ait pas de cours magistral au cursus. Il se spécialise dans les langues finno-ougriennes, un groupe linguistique qui englobe l'estonien, le finnois, le hongrois et les langues de la Sibérie septentrionale.

Vil'de s'est inscrit à la Sorbonne et aux Langues orientales, mais il n'est pas question pour lui de s'insérer parmi les étudiants ou les intellectuels parisiens. Certes, il cherche sa voie et prospecte tous les canaux disponibles, mais, d'abord, par un mouvement naturel, il recherche la société de ses semblables, poètes, journalistes, écrivains russes émigrés.

Il fréquente surtout le Montparnasse russe, passe des soirées à *La Rotonde* ou au *Select*. Janovskij, romancier et médecin, qui a le même âge environ se souviendra par la suite des soirées passées avec Vil'de et Boris Poplavskij. Promenades nocturnes rive gauche, décrochements

65. Annuaire de l'École des Langues orientales vivantes pour 1939.

vers le café des chauffeurs russes à Passy, où ils rencontrent certainement Levickij, échecs ou bridge dans la salle du *Murat*, avenue de Versailles. Là jouent les littérateurs consacrés, Ivan Bunin, Vladislav Hodasevič, des journalistes et quelques grandes figures du « libéralisme » russe en exil. Vil'de lit aussi ses vers dans des soirées russes du Quartier latin, au *Caveau de la Bolée* ou au *Méphisto* ; un poème à la manière de Vladimir Majakovskij, à propos d'un artiste qui a la tuberculose, n'a guère de succès et sa trace s'est perdue. Son passage par le *Rul'* lui sert d'introduction pour entrer à la rédaction de *Čisla* (*Les Nombres*), excellente revue littéraire, qui ne réussira cependant pas à survivre. Fort de sa relation avec Gide, il transmet le bon souvenir de celui-ci au directeur, Nikolaj Ocup, qui flatté, le charge en retour de messages destinés au maître...[66]

Dans ce milieu russe, Boris Vil'de se fait une place. Rien ne le recommande, si ce n'est son titre de poète, sa bonne mine, son esprit résolu et clair, enfin sa légende, qu'il se forge lui-même. Dans le récit qu'il fera de ce monde englouti par la guerre, Janovskij rapporte quelques anecdotes sur les débuts de Vil'de à Paris. Il a noté que Vil'de pouvait se montrer d'une froide violence et même engager la bagarre, surtout lorsqu'il y avait des histoires de femmes ; qu'il avait des ennuis de dentiste et des dents en or, une façon de faire connue en Europe orientale, qui lui donnait, lorsqu'il riait, l'aspect d'une tête de mort. L'image est facile, quand on connaît la suite. Enfin, toujours selon Janovskij, il vivait d'expédients : homme-sandwich ou fort des Halles, il avait eu la chance d'être renversé par une voiture, sa clavicule cassée lui valant quelques dommages et intérêts, dont il aurait fait bénéficier ses amis. Car Vil'de a des amis, il sait se montrer généreux à l'occasion et toujours bon compagnon.

Car, pour être accueilli en ami, Vil'de a su séduire. Sa personnalité d'aventurier étonne évidemment, on lui reproche notamment son accent estonien lorsqu'il parle russe. Par ailleurs, on se méfie de ceux qui arrivent de Berlin, fuyant le régime nazi, et qui pourraient être des compagnons de route du bolchevisme, des espions ou des francs-maçons. Comme par incidence, Janovskij rapporte que des

66. V. Janovskij, *op. cit.*, p. 203 et suiv.

francs-maçons russes arrivés de Berlin sont venus grossir les rangs de ceux qui dominent dans l'intelligentsia émigrée parisienne. Il ne cite aucun nom. Le fait est que Vil'de pénètre facilement dans un cercle assez exclusif. Tandis que d'autres nouveaux venus restent considérés avec méfiance, Vladimir Nabokov par exemple. Après quelques hésitations, Vil'de sera accepté dans le club exclusif qui domine la société intellectuelle. Des personnalités d'opinions diverses s'y côtoient sans toujours s'aimer, et des Russes qui disent avoir fui de Russie y viennent parfois.

Il entre ainsi dans le groupe patronné par Il'ja Fondaminskij, le rédacteur des *Sovremennye Zapisky* (*Les annales contemporaines*) ;ce cercle de discussion explore des voies sur la pérennité de la culture russe[67] et après avoir suivi sa lancée sur le terreau de l'émigration, il risque, si l'on n'y prête pas attention, de s'étioler à la seconde génération. Groupement culturel donc, mais avec une connotation politique évidente. Il s'agit de la culture fondée sur les principes de liberté et développement social, telle que la comprenaient les « hommes de bonne volonté » auxquels se référait Levickij. Parfois, assistent aux débats des personnalités venues d'autres horizons politiques, que l'on cherche à rallier. L'idée initiale était d'engager la seconde génération d'émigrés au côté de ses aînés pour ne pas abandonner l'action culturelle entreprise, de régénérer le fonds de la pensée politico-religieuse russe afin de répondre aux besoins d'une Russie future.

De ce forum assez large, Fondaminskij dégage une « cellule de choc » pour se préparer aux questions que pose de façon urgente la tendance des démocraties occidentales à l'apaisement avec l'Allemagne nazie. Vers 1938, Fondaminskij crée le « cercle intérieur » sur le modèle d'un ordre laïque, comme pour des moines militants, où l'on parle beaucoup d'amour, de charité, de justice. Ce groupe élitaire qui suppose un engagement total se recrute par cooptation. Merežkovskij a été récusé pour avoir rendu visite à Mussolini. Vil'de est accepté après une courte enquête, destinée à vérifier qu'il n'est ni espion ni oppor-

67. V. Janovskij, *op. cit.*, p. 73-95.

tuniste. Certains membres se seraient en effet inquiétés du secret qui l'entoure et méfiés de sa « chance »[68].

Sa chance, à cette date, s'avère en effet certaine. Celle qui lui ouvrira toutes les portes découle de l'annonce qu'il passe comme professeur de russe, en échange de leçons pour améliorer son français. Une élève se présente, Irène Lot. Avec ses tresses blondes à la russe, elle est très jolie. Irène est la fille du médiéviste Ferdinand Lot, professeur à la Sorbonne et de Myrrha Borodine, théologienne russe, installée à Paris depuis le début du siècle. Irène voudrait renouer avec l'héritage culturel du côté maternel. Rapidement, ils décident de se marier, en juillet 1934, puis s'installent dans le pavillon familial, à Fontenay-sous-Bois.

La famille Lot joue pour Vil'de un rôle stabilisateur. C'est par sa russité qu'il y entre. C'est grâce à elle qu'il trouve sa place parmi les universitaires français. Myrrha, qui aime discuter en russe avec lui, le présente à son entourage remarquable. Elle l'introduit à l'œuvre des grands penseurs, philosophes et théologiens, émigrés : Nikolaj Berdjaev, Nikolaj Loskij, Lev Šestov[69]... Vil'de est d'autant plus à l'aise que dans la famille Lot règne le non-conformisme. Elle est aussi non baptisée ; pourtant aux derniers instants de sa vie, Boris aura sur lui la petite croix d'ébène que lui avait donnée Myrrha[70]. La fréquentation de ce milieu aide d'une part Vil'de à trouver son assise dans le cercle intellectuel de Fondaminskij, tandis qu'en même temps, par la bienveillante amitié dont l'entoure Ferdinand Lot, le jeune homme accède au monde très fermé des milieux intellectuels et universitaires parisiens.

Une francisation déterminée suit, par la force des choses d'abord. En témoigne la photographie prise à l'Hôtel des Beaux-Arts, où il figure parmi les collaborateurs des *Sovremennye Zapisky*[71]. Janovskij, dans son

---

68. *Ibid.*, p. 28.
69. Boris Vil'de les commentera dans son journal de prison. Il y découvrira ou reviendra sur sa connaissance des grands classiques, dont la Bible, Goethe, Bergson, Nietzsche, Montaigne, Pascal ainsi que quelques romans contemporains, en particulier *Sparkenbroke*, de Charles Morgan, etc.
70. Témoignage oral de Marianne Mahn-Lot.
71. V. Janovskij, *ibid.* ; A. Korliakov, *L'émigration russe en France, 1917-1947*, Paris, YMCA Press, 1999, photo n° 96.

commentaire, souligne que la pose fut longue, que tous étaient de bonne humeur, sauf Irène, assise près du photographe, face au groupe qui n'aime pas cet entourage qui lui échappe. Jamais Vil'de n'invitera chez lui ses amis du *Select*, de *La Rotonde* ou du *Murat*. Il les verra en ville.

Vil'de obtient aussi la nationalité française en 1936, après un délai de séjour en France des plus courts. Il peut de ce fait, sous l'égide de l'Éducation nationale et du service des Œuvres, entreprendre des voyages de mission ethnologique en Estonie où il reverra deux fois sa mère et sa sœur. Il part, avec comme adjoint un compagnon du *Murat*, Leonid Zurov, un membre de la maisonnée de Bunin, cultivé certes, mais un amateur. La mission part étudier la culture, dite de contact, des Setu et des Russes, le sujet choisi par Vil'de pour sa thèse. Cette population d'origine finno-ougrienne a été soumise à l'influence slave et orthodoxe d'abord, germanique et catholique ensuite, dont elle a successivement intégré les rites et les croyances. Dans un passé récent, les populations finnoises portaient encore, pour les Russes, le nom de Tchoudes. Les lieux chers à la mémoire de Vil'de, le lac et son monastère blanc, avaient conservé le nom dérivé de Tchoudov.

Tandis que Zurov s'intéresse surtout aux rites et aux croyances qui entouraient la vénération des pierres, des sources et des arbres, un thème apparenté à celui qu'explore Levickij dans ses recherches sur le chamanisme, Vil'de entreprend une enquête linguistique et toponymique, pour élaborer à terme un dictionnaire setu. Des émigrés russes qu'il revoit en Estonie se moquent de l'obligation qu'il s'impose de parler le français, ajoutant ça et là : « Nous les Français. »[72] Il prend en effet son rôle au sérieux. Peu après Munich, Zurov sera expulsé d'Estonie et Vil'de s'en désolidarisera.

Lui-même a obtenu un passeport diplomatique. Il rapatrie par la valise diplomatique de nombreuses fiches, des notes, en russe et en estonien, des cahiers de chansons de mariages, 157 photos et des costumes locaux dont Vil'de a négocié l'acquisition et qui sont desti-

72. *Ibid.*

nés à la galerie du musée de l'Homme consacrée à l'Europe[73]. Lorsque Vil'de en rend compte à Rivet, il écrit « Cher Monsieur ». Il n'est encore pour le musée qu'une pièce rapportée[74]. Par la suite, il utilisera le « Cher Docteur » des intimes. Il le remercie de l'avoir chargé de ce travail. L'année suivante, d'Helsinki, il entrera cérémonieusement en relations avec le sous-directeur, Jacques Soustelle.

En Finlande, en 1938, les initiatives qu'il prend sur place au nom du musée de l'Homme témoignent d'une entière maîtrise des possibilités d'échange qui peuvent intéresser la France. Il improvise des conférences, passe des accords. La correspondance échangée avec Soustelle témoigne du fait qu'il acquiert alorsd'être traité en collaborateur du musée, sans en avoir encore le statut. Il devient le correspondant français de la Société finno-ougrienne. À Helsinki, Vil'de s'est installé avec sa facilité naturelle dans le rôle de représentant de l'ethnologie française et du musée. Il règle en son nom des affaires, suggère des contrats et occupe le terrain par la grâce d'une autorité qui lui est naturelle. La direction du musée acquiesce, résout les problèmes financiers causés par le retard de la bourse promise et ne peut que se féliciter d'une nouvelle collaboration ainsi devenue effective[75]. Boris s'est révélé organisateur de grand talent.

Il a entre-temps terminé ses études et obtenu des diplômes. Ces mois de l'année 1938 et du début 1939 correspondent pour lui aussi à un début de consécration. À son retour de Finlande, Vil'de, qui n'a encore rien publié, fait paraître dans le bulletin d'information de la ville de Fontenay un récit de ses observations ethnologiques en Finlande. Il rédige aussi pour la revue *Races et racismes*, qui ne paraîtra qu'en décembre 1939, une étude sur les races des cinq continents, dans la pers-

---

73. AMH, fonds Rivet, 2AP1c. Lettre du 5 août 1938.
74. Leonid Zurov rédigera à son retour un bref rapport de cinq pages dactylographiées en français destiné au musée. Il publiera huit ans plus tard deux articles en russe sur ses prospections archéologiques et ethnographiques dans la région des Setu, rédigés à partir de ses notes. Celles de Vil'de n'ont pas été publiées, le rapport de trois pages manuscrites envoyé à son retour vient d'être retrouvé dans les fonds du musée. Un résultat, pour le moins, sommaire.
75. AMH, fonds Soustelle, sept lettres de Vil'de, de Helsinki, des 3 octobre, 26 octobre, 2 novembre, 10 novembre 1938 ; de Tartu, 2 décembre, 1938 ; et s.l.,10 avril 1939.

pective patronnée par Rivet qui démontre l'inanité des théories racistes nazies. Vil'de, « collaborateur du musée », se charge de l'Europe[76].

C'est dans cette équipe portée vers la consécration que Levickij et Vil'de choisissent un engagement qui demandera jusqu'à leurs vies. Après la défaite et l'armistice, Vil'de puis Levickij sont démobilisés et rejoignent Paris, à quelques semaines de distance. Avec Yvonne Odon, ils se retrouvent au musée où les rejoint aussi la jeune Germaine Tillion qui revient d'un séjour d'enquête dans l'Aurès algérien. Ce noyau déterminé à agir agglomère une nébuleuse de personnalités diverses, universitaires, conservateurs de musée, jeunes gens impatients, retraités et mères de familles qui, tous, ne supportent pas l'humiliation de l'occupation ennemie. Levickij et Vil'de entreprennent la rédaction d'un journal clandestin. Celui-ci, intitulé *Résistance*, premier de ce nom, paraît sur quatre pages le 15 décembre 1940. Le trio Vil'de-Levickij-Odon en assume la parution.

À partir de ce petit noyau, l'action s'étendra à l'échelle nationale. Sur la spontanéité de leur décision, ils s'expliqueront sans hésiter, Levickij en juin 1940 dans une lettre à Yvonne Odon[77], Vil'de dans le journal tenu en prison.

Dans ce cadre tous sont braves, mais Vil'de exerce un ascendant naturel. Tout indique que Levickij fut l'instigateur du mouvement, mais tandis que Levickij pense et écrit, Vil'de agit, juste dans ses décisions et bon organisateur comme il l'a démontré au cours de ses missions. Il s'impose naturellement comme le chef du réseau à ses amis et aux nouveaux venus. Entre les deux, d'ailleurs, aucune rivalité, mais un lien sûr et fraternel.

Ainsi, à travers les itinéraires personnels de leurs deux vies, plusieurs thèmes se relaient. À la clé préside l'aventure vécue au musée de l'Homme, un lieu qui offre par excellence un fil conducteur à leur parcours commun d'émigrés, l'héritage culturel russe, coupé de ses racines, dont ils sont les dépositaires et dont tout à tour ils

76. Revue conservée à la Bibliothèque du Protestantisme français.
77. Rapportée par M. Blumenson, *op. cit*.

s'impatientent, le rejettent ou s'y réfugient pour enfin, grâce à l'ethnologie, intégrer harmonieusement leur bagage russe à leur vie d'intellectuels parisiens. À mesure qu'ils avancent dans leurs voies parallèles, se déroule en l'Europe la lutte tragique entre la culture menacée et la barbarie qui s'étend, une situation dont les pays baltes constituent un exemple emblématique. Plus que quiconque, ces Français d'origine russe sont à même de le comprendre.

Puis, c'est la guerre, le désastre de juin 1940. Certes, l'élite parisienne a vu venir assez tôt l'orage destructeur, mais, pour y parer, s'est perdue dans le monde des idées. Ces jeunes gens venus de l'Est avaient en pensée et en expérience déjà vécu les termes d'un choix qui s'imposait clairement à leur conscience ; dans le dédale où s'enlisait leur époque, ils ont spontanément relevé le défi, suivant un imaginaire de chevalerie qui leur était familier depuis l'enfance.

Table des matières

Avant-propos ……1

Présentation …….. 3

I – La Russie d'Alexandre Ier : réalités, perceptions, mythes

Ivan Sergeevič Gagarin, fondateur de la Bibliothèque slave
René MARICHAL …….. 17

Alexandre Ier dans l'historiographie russe de la seconde moitié
du XIXe siècle et du début du XXe siècle
Korine AMACHER ……39

L'Europe vue par le tsar Alexandre Ier : nature, contours
géographiques et organisation politique
Marie-Pierre REY ……65

La vision russe de la France (1814-1825) : évolution de l'image
de l'autre ou réflexion sur soi ?
Maya GOUBINA ……91

L'image d'Alexandre Ier sous la Restauration : du culte à l'oubli
(1814-1830)
Éléna JOURDAN ……..125

Mémoires et journaux intimes féminins rédigés en français dans
le premier quart du XIXe siècle : aspects religieux et linguistiques
Éléna GRETCHANAÏA ……151

La censure sous Alexandre Ier vue par un diplomate français
Véra MILTCHINA ……171

II – Parcours de l'émigration (1919-1945) : lieux et réseaux

La triangulaire « Russie », « exil russe », « culture d'accueil » : le prisme occidental inassumé de l'eurasisme
Marlène LARUELLE ……197

La pensée historiosophique et politique d'Il'ja Fondaminskij
Nikita STRUVE ……219

L'émigration, lieu de rencontres culturelles : le Studio franco-russe, « tribune libre » des années 1930
Tatiana VICTOROFF ……231

Activisme politique et militaire dans l'émigration russe : réalité ou sujet littéraire ? À propos du « Bratstvo Russkoj Pravdy » après sa disparition
Wim COUDENYS …….241

Русские эмигранты в Лионе : 1920-1945
Лев МНУХИН …….259

Formation et devenir des étudiants : Mihail Fedorov et le Comité central de patronage de la jeunesse russe à l'étranger
Corine NICOLAS …….273

Difficultés et fécondités d'une rencontre : catholicisme et orthodoxie à l'épreuve de l'émigration russe
Laura PETTINAROLI ……289

III – Parcours de l'émigration (1919-1945) : figures et chemins

Entre histoire et légende : la prose historique d'Ivan Lukaš
Laure TROUBETZKOY ……..313

Les marqueteries langagières des *Chemins nocturnes* de Gajto Gazdanov
Gayaneh ARMAGANIAN-LE VU ……329

Le mal du pays dans la poésie de l'émigration russe :
Marina Cvetaeva et Vladimir Nabokov
Ludmila KASTLER.....343

Disciples et transfuges du Théâtre d'Art de Moscou
Marie-Christine AUTANT-MATHIEU ……365

Дискурс русской эмиграции о Есенине (1918-1945)
Н.И. ШУБНИКОВА-ГУСЕВА ……..385

Lectures de Marcel Proust dans l'émigration de l'entre-deux-guerres
Gervaise TASSIS ……..415

L'itinéraire intellectuel de Pavel Muratov (1881-1945)
Danièle BEAUNE-GRAY ……..439

Les rapatriés russes de Chine. L'itinéraire de trois amis : l'écrivain
Natalija Il'ina, le musicien Oleg Lundstrem
et l'ingénieur Vitalij Serebrjakov
Véronique JOBERT ……..459

D'une culture à l'autre : parcours d'Anatolij Levickij et Boris Vil'de,
réfugiés russes et résistants du musée de l'Homme
Anne HOGENHUIS
……...473

Table des matières ……509